"Liberté de l'esprit"
dirigée par
Raymond Aron
de l'Institut

Léon Poliakov

le mythe aryen

Calmann-Lévy

LÉON POLIAKOV

LE MYTHE ARYEN

Essai sur les sources du racisme et des nationalismes

CALMANN-LÉVY

1971

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

PRÉFACE

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE LES ANCIENS MYTHES D'ORIGINE

CHAPITRE I. — Espagne — Le mythe gothique

— II. — France — La querelle des deux races

— III. — Angleterre — Lignage de Sem et joug normand

— IV. — Italie — La semence d'Enée

— V. — Allemagne — La langue et la race

SECONDE PARTIE LE MYTHE DES ORIGINES ARYENNES

CHAPITRE I. — Préludes

Les Préadamites

Les grandes découvertes

Les généalogies nouvelles

Les utopies de la raison

— II. — L'anthropologie des Lumières

Les anthropologues modérés (les monogénistes)

Les anthropologues extrémistes (les polygénistes)

— III. — A la recherche d'un nouvel Adam

Magies de l'Inde

L'acte de naissance du mythe aryen

Indomanie, germanomanie et antisémitisme

Le mythe aryen à l'échelle européenne

— IV. — Gobineau et ses contemporains

Révolution, idéologie et physiologie

La race, moteur de l'histoire

Métaphysiciens et mégalomanes

— V. — L'ère aryenne

La tyrannie des linguistes

L'aryanisme et la guerre franco-prussienne

Le manichéisme racial

Des Préadamites à la psychanalyse

La survie du plus apte

La mystique aryenne

CONCLUSION

A MA FEMME

Man is an incorrigible genealogist, who spends his whole life in the search of a father.
(Don Cameron ALLEN,
The legend of Noah,
Urbana, Ill., 1949)

ARIER (sanskrit). Name der Perser, später der Indogermanen, die sich in Iran und im nordwestlichen Indien ansiedelten... Die Bezeichnung « arisch » im Sinne nicht jüdischer Herkunft ist ungewiss.
(Universal-Lexikon, Köln 1968)

Préface

Grâce à une initiative de M. David Astor, un centre de recherches a été créé en 1966 auprès de l'université du Sussex, afin d'étudier la manière dont se déclenchent les persécutions et les exterminations, comment surgit l'impulsion de persécuter ou d'exterminer, comment elle se répand, et dans quelles conditions elle peut se traduire en actes. Le centre a reçu le nom de Centre de recherches de psychopathologie, mais il a finalement adopté ensuite celui, plus neutre, de Columbus Centre, qui est celui de la fondation qui le finance.

Les recherches du centre se sont traduites par une série de travaux et de monographies sur des sujets qui s'étendent des sources du racisme et des nationalismes européens au sort des Tziganes, des causes de la persécution des « sorcières » à celles des exterminations poursuivies sous le III^e^ Reich, et des fondements biologiques aux fondements psychologiques de la tendance même à persécuter et à exterminer. La série complète de ces travaux sera publiée en Grande-Bretagne, et il faut espérer que le présent ouvrage, rédigé en français, sera suivi par une traduction française des autres publications.

Dès le début, les recherches du centre se sont poursuivies d'une manière interdisciplinaire. Les disciplines représentées comprenaient l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie dynamique et l'écologie. De plus, pendant les recherches et la rédaction des ouvrages, les auteurs n'ont cessé d'échanger des idées et des informations. Il en résulte que bien que chaque travail appartienne à une seule discipline et soit l'œuvre d'un seul auteur, auquel en incombe l'entière responsabilité, la série dans son ensemble porte l'empreinte de nombreuses et fécondes discussions interdisciplinaires.

L'entreprise s'est également voulue internationale. Bien que le projet fût britannique, parrainé par une université britannique et financé à raison de 95 % par des fonds provenus de source britannique, les chercheurs sont originaires de différents pays. C'est ainsi que l'auteur du présent ouvrage est un Français qui a poursuivi son travail à Paris; un autre travail, dû à un Allemand, a été rédigé à Berlin. D'une manière générale, l'entreprise a été conçue de manière à éliminer tout risque d'un quelconque parti pris, national ou autre.

Le financement des recherches a été assuré par le « Columbus Trust », sous la présidence de lord Butler of Saffron Walden. Une liste complète des donateurs, ainsi que des conseillers scientifiques et techniques des divers comités du Columbus Centre, figurera dans l'édition anglaise du présent ouvrage.

Norman COHN

Université du Sussex, Angleterre

Remerciements de l'auteur

Au cours des discussions qui se sont poursuivies de 1966 à 1969 à l'université du Sussex, j'ai tiré maint bénéfice des suggestions et des idées des psychologues Henry Dicks, M^me^ Pearl King et Anthony Storr, de l'historien Wolfgang Scheffler, du sociologue Zev Barbu, de l'anthropologue M^me^ Joan Wescott et de l'éthologiste Michael Chance. Mon ami Norman Cohn, le directeur du Columbus Centre, a lu et critiqué le manuscrit, chapitre par chapitre, et je lui dois de nombreuses corrections que j'y ai apportées. Mon collaborateur Georg Heintz, de Worms, a mis au service de mon enquête son érudition de germaniste, et n'a pas ménagé sa peine pour me procurer des ouvrages et des textes qui sont introuvables en France.

Il m'est également agréable de remercier les professeurs Pierre Chaunu, Louis Girard, Emmanuel Le Roy Ladurie, Henri Michel et Pierre Monbeig. Grâce à l'intérêt qu'ils ont manifesté pour mes recherches, je peux présentement poursuivre cette enquête sur l'histoire du racisme et du mythe aryen sous l'égide du Centre national de la recherche scientifique.

Par ailleurs, j'ai pu profiter des critiques et conseils de Gavin Langmuir, de l'université de Stanford, d'Alexis Philonenko, de l'université de Caen, de Rita Thalmann, de l'université de Tours, et d'Alain Besançon, de Jean-Pierre Peter et d'Alberto Tenenti, de la VI^e^ section de l'École pratique des hautes études. Deux autres amis, Roger Errera et Pierre Nora, se sont sacrifiés pour lire le manuscrit en son entier. Conformément à leurs conseils, j'ai allégé et simplifié quelque peu cette édition française de l'ouvrage; peut-être ne l'ai-je pas fait dans toute la mesure qu'ils le souhaitaient. J'ai notamment préféré conserver dans leur texte original un certain nombre de citations données en note, surtout lorsqu'elles étaient extraites des écrits de Darwin, de Freud et de C.-G. Jung.

C'est encore Roger Errera qui s'est acquitté de la tâche ingrate d'une lecture du manuscrit la plume à la main, afin de me signaler les passages dans lesquels le texte se trouvait pour ainsi dire pris en tenailles entre ma pensée et mon vocabulaire. Il m'a aidé à apporter cet indispensable poli avec la même clarté d'esprit que le faisait Lucette Finas pour mes ouvrages précédents. D'autre part, cet ouvrage aurait été encore plus imparfait qu'il ne l'est, si Maurice de Gandillac et F. Lovsky ne s'étaient donnés la peine de relever, dans la première édition, un certain nombre d'erreurs ou d'omissions, et de me les signaler.

Enfin, en ce qui concerne les huit pages de la synthèse finale, j'ai consulté le biologiste Jacques Nunez, l'anthropologue Daniel de Coppet, l'helléniste Pierre Vidal-Naquet, les exégètes Jean Zaklad et Charles Touati, et les psychanalystes Janine Chasseguet-Smirgel et Béla Grunberger.

Il ne me reste qu'à soumettre le livre à l'indulgence des lecteurs, en précisant qu'aussi imparfait qu'il puisse être, notamment en ce qui concerne des disciplines qui me sont assez étrangères, il l'aurait été encore bien davantage sans les amicaux concours énumérés ci-dessus.

Léon POLIAKOV

C.N.R.S. Paris

Introduction

DE 1940 à 1944 environ, la plus importante différenciation entre les habitants de l'Europe continentale était celle entre Aryens et Sémites. En effet, les êtres humains appartenant à la première catégorie étaient autorisés à vivre, tandis que ceux appartenant à la seconde étaient condamnés à mort; dans la majeure partie des cas, la sentence, au cours de ces quatre années, était exécutoire. Ses motifs se trouvaient exposés dans une abondante littérature, aujourd'hui oubliée : il suffira de citer l'auteur le plus influent de ce temps, Adolf Hitler :

« Le Juif... ne satisfait pas à la condition préalable la plus essentielle pour un peuple civilisateur : il n'a pas d'idéalisme... Il est et demeure le parasite-type, l'écornifleur qui, tel un bacille nuisible, s'étend toujours plus loin, sitôt qu'un sol favorable l'y invite. Là où il se fixe, le peuple qui l'accueille s'éteint au bout de plus ou moins longtemps... Il empoisonne le sang des autres, mais préserve le sien de toute altération... Pour dissimuler ses menées et endormir ses victimes, il ne cesse de parler de l'égalité de tous les hommes, sans considérer de race et de couleur... Il a, en apparence, pour but d'améliorer la condition des travailleurs; en réalité, sa raison d'être est de réduire en esclavage et, par là, d'anéantir tous les peuples non-juifs... Le jeune Juif aux cheveux noirs épie, pendant des heures, le visage illuminé d'une joie satanique, la jeune fille inconsciente du danger qu'il souille de son sang et la ravit ainsi au peuple dont elle sort. Par tous les moyens il cherche à ruiner les bases sur lesquelles repose la race du peuple qu'il veut subjuguer... Ce furent et ce sont encore les Juifs qui ont amené le nègre sur le Rhin, toujours avec la même pensée secrète et le but évident : détruire, par l'abâtardissement résultant du métissage, cette race blanche qu'ils haïssent, la faire choir du haut niveau de civilisation et d'organisation politique auquel elle s'est élevée et devenir ses maîtres[1]. »

On remarquera l'allusion au « nègre sur le Rhin », tenu pour à peine moins nocif que le Juif. En réalité, Hitler partageait le genre humain en trois grands groupes, mais seul le pur Aryen représentait vraiment l'homme, le maître de l'univers :

« L'Aryen est le Prométhée du genre humain; l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux; il a toujours allumé à nouveau ce feu qui, sous la forme de la connaissance, éclairait la nuit... Conquérant, il soumit les hommes de race inférieure et ordonna leur activité pratique sous son commandement, suivant sa volonté et conformément à ses buts. Mais, en leur imposant une activité utile bien que pénible, il n'épargna pas seulement la vie de ses sujets; il leur fit peut-être même un sort meilleur que celui qui leur était dévolu, lorsqu'ils jouissaient de ce qu'on appelle leur ancienne « liberté ». Tant qu'il maintint rigoureusement sa situation morale de maître, il resta non seulement le maître, mais aussi le conservateur de la civilisation qu'il continua à développer... Si l'on

répartissait l'humanité en trois espèces : celle qui a créé la civilisation, celle qui en a conservé le dépôt et celle qui l'a détruit, il n'y aurait que l'Aryen qu'on pût citer comme représentant de la première... Si on le faisait disparaître, une profonde obscurité descendrait sur la terre; en quelques siècles, la civilisation humaine s'évanouirait et le monde deviendrait un désert[2]. »

Telle était la philosophie de l'histoire du chef suprême du national-socialisme. Si elle ne l'empêcha pas — elle semble au contraire l'avoir aidé de devenir le maître du IIIe Reich — c'est que des vues de cet ordre, formulées avec plus ou moins de nuances, étaient acceptées il y a deux ou trois générations par de nombreux esprits, en Allemagne et hors d'Allemagne.

On sait que le partage de la population de l'Europe en « Aryens » et « Sémites » reposait à l'origine sur une confusion entre la nature des hommes (« races ») et leur culture (« langues »), confusion poussée si loin qu'à la fin du XIXe siècle, la théorie aryenne avait acquis droit de cité parmi les savants à peu près au même titre que celle de l'éther intersidéral. Sous ses diverses variantes, cette théorie impliquait presque toujours un jugement de valeur, plus ou moins net, à l'avantage des Aryens, et les idéologues du IIIe Reich ne firent qu'accroître démesurément cette discrimination. Il s'agit donc tout d'abord d'un chapitre de l'histoire d'une science, l'anthropologie, gravement faussée par l'ethnocentrisme européen. Celui-ci a des racines pré-scientifiques très anciennes. Il ne fait en effet qu'exprimer une prétention universelle, celle qui consiste, pour les divers groupes humains, ou « cultures », à se chercher une généalogie distincte, des origines glorieuses et augustes. Pour comprendre pourquoi les idées européennes du XIXe siècle sur la nature des hommes ont pris cette orientation plutôt qu'une autre, il faut donc en étudier les substrats affectifs, et pour cela, remonter très loin dans le passé.

Constatons-le au préalable : l'histoire, la géographie, la science des religions et l'ethnographie nous confirment toutes que chaque société se réclame d'une généalogie, d'une origine. Il n'est pas de culture, si archaïque soit-elle, qui ne se soit construit de la sorte une « anthropologie spontanée »; « de ce point de vue, la préhistoire de l'anthropologie est longue, aussi longue que l'histoire de l'humanité [3] ». Ainsi les membres d'un groupe humain « descendent » d'un dieu, d'un héros ou d'un animal; le mythe généalogique est donc la forme première de la réflexion historique, et en ce sens, du moins, il n'y a pas de « sociétés sans histoire »; au contraire, l'histoire humaine a dû commencer avec l'hominisation[4].

Ces étiologies (= histoires) sont en général liées à des cosmologies (= philosophies). Nous croyons que ce sont deux formes de réponse à la question primordiale qui s'exprime, elle aussi, sous deux formes : d'où viens-je? et : que suis-je? La réflexion psychanalytique nous suggère, en effet, que la première, la lancinante question de l'enfant, a dû précéder et sans doute déclencher la seconde, la sourde et troublante question de l'adulte. Or, je viens des mêmes entrailles

maternelles que mes frères et sœurs de sang, du même humus nourricier; avant de nous réclamer des mêmes ancêtres, peut-être avant même notre individuation (s'il est vrai que « le toi est plus ancien que le moi »), nous avons affronté les mêmes parents, et c'est sur ces premiers fondements archaïques que s'élaborent, dans leur ambivalence, les amours et les haines des adultes, les rivalités et les alliances entre pairs, les unions et les conflits familiaux[5]. Ainsi s'éclaire l'universalité des références à l'ancêtre commun, des *mythes des origines*, tout comme s'éclaire leur fonction, qui est d'expliciter les obscures forces affectives qui déterminent les hostilités ou les alliances entre clans ou tribus. On peut admettre que sous des travestissements idéologiques de tous ordres, ces forces restent encore agissantes au sein de notre société industrielle, et que ce sont elles que les nazis tentaient de capter, en invoquant « les intuitions archaïques du sang et du sol » *(Urahnungen von Blut und Boden)*. Ce faisant, ils voulaient renouer avec les temps pré-chrétiens, contestant ainsi la croyance à la filiation commune de tous les hommes, affirmée par l'Ancien Testament et par l'anthropologie chrétienne. A ce propos, comment ne pas remarquer que des auteurs modernes, eux aussi, ont proposé des concepts tels que les « archétypes » de C.-G. Jung, voire l'« âme raciale » de G. Le Bon, pour rendre compte d'une réalité psychologique quasi indestructible, et qui continue — plus clairement, peut-être, à l'ère atomique, qu'à celle des machines à vapeur — à s'offrir à l'observation?

Il n'en reste pas moins que les concepts proposés jusqu'ici restent peu satisfaisants pour l'esprit, car cette réalité se complique prodigieusement, et devient pour ainsi dire insaisissable, une fois dépassé le stade des cultures dites primitives. Tout se passe comme si au fur et à mesure du développement et de la différenciation des sociétés, de la montée des États et des empires, des progrès de la socialisation et de la connaissance, les forces archaïques qui s'expriment à travers les mythes des origines étaient, soit refoulées [6] soit dérivées au profit de passions politiques qui se réclament de toutes autres mythologies ou idéologies. Mais pour cerner ces immenses problèmes, nous n'allons pas proposer à notre tour des concepts, ou élaborer une anthropologie. Notre démarche sera historique; chemin faisant, nous tenterons, avec précaution, et en évitant autant que possible tout dogmatisme d'éclairer l'histoire de la société occidentale par la psychologie des profondeurs, car l'outil forgé par Freud, aussi imparfait qu'il soit, permet certainement mieux que tout autre d'explorer les fondements inconscients des croyances collectives.

Force nous est de constater, si nous considérons le lointain passé européen, que nous ignorons tout des mythes des origines propres aux artisans des peintures rupestres, et que nous sommes à peine mieux renseignés sur ceux des Celtes et des Ibères. Il en va tout autrement dans le cas des Romains et des Germains. De plus, leurs idiomes, contrairement à ceux des autres ancêtres légendaires, ont donné

naissance, parfois en se combinant entre eux, aux grandes langues culturelles de notre planète. C'est à partir de cette vérité d'évidence que nous allons entrer dans le vif de notre réflexion historique. Ne convient-il pas de mettre en rapport cette disparité avec le cours pris par l'histoire européenne de la première moitié du XX^{e} siècle?

A première vue, il semble déconcertant d'attribuer aux mythes de la Ville éternelle ou à ceux de la forêt germanique quelque action efficace sur la montée de Mussolini ou sur celle du Führer. Une telle proposition, qui semble court-circuiter, pour ainsi dire, quinze siècles d'histoire, est contraire aux conceptions et aux méthodes historiques usuelles. Il reste pourtant que les fascistes se réclamaient des premiers, et les nazis des seconds. S'ils ont pu le faire, avec le retentissement que l'on sait, c'est que les généalogies correspondantes n'ont jamais cessé d'être cultivées au cours de l'histoire européenne, ainsi que nous le verrons plus loin. On en trouve le reflet dans la *Loi Salique,* dans la *Divine comédie,* dans les exégèses de Luther, dans les polémiques des philosophes des Lumières, et elles serviront de fondement aux mythologies populaires élaborées au XIX^{e} siècle, avant de s'incarner dans la croix gammée et dans le faisceau des licteurs.

Cette matière immense a évidemment fait l'objet d'innombrables recherches historiques (en dernier lieu, les admirables travaux d'Arno Borst[7], mais aucun auteur n'a songé à l'aborder dans l'optique que nous allons adopter. Étudiée avec une sincère volonté de désintéressement, ou bien pour justifier des intérêts et des passions politiques de tous ordres, elle ne l'a pour ainsi dire jamais été en fonction d'une analyse démystificatrice en profondeur. De leur côté, les spécialistes contemporains qui s'adonnent à l'étude des idéologues fascistes ou racistes, ne sont pas enclins, lorsqu'ils tentent de remonter aux origines, à s'aventurer loin dans le passé. En tentant ainsi de relier les convulsions européennes du XX^{e} siècle à des mythes préchrétiens inconnus ou connus, nous pénétrons dans un terrain pratiquement vierge. Une prudence extrême est donc de mise. Elle l'est d'autant plus que certaines des matières dont nous allons traiter sont entourées, depuis 1945 notamment, d'un tabou qui n'est pas fait pour simplifier notre tâche.

En effet, si au début de ce siècle encore, l'Occident se complaisait dans le sentiment de sa supériorité civilisatrice, le plus souvent conçue comme congénitale et « aryenne », le cataclysme hitlérien a fait bannir ces notions de la vie politique et publique, au point d'introduire une nouvelle confusion entre la science et l'éthique. Au-delà d'un bilan de nos connaissances anthropologiques actuelles, l'antiracisme a été promu au rang d'une orthodoxie dogmatique, qui en cette qualité n'admet pas la critique et entrave donc la réflexion. De là, une autocensure, qui s'exerce également d'une manière largement rétroactive, en ce sens que les auteurs de tous ordres les historiens en particulier, ont tendance à l'appliquer au legs de la pensée moderne, pour le réinterpréter en conséquence,

plus ou moins à leur insu. *Tout se passe comme si par honte ou par peur d'être raciste, l'Occident ne veut plus l'avoir jamais été,* et délègue à des figures mineures (Gobineau, H. Chamberlain, etc.) la fonction de boucs émissaires. Un vaste chapitre de la pensée occidentale se trouve escamoté de la sorte, et cet escamotage équivaut, du point de vue psychologique ou psycho-historique, à un refoulement collectif de souvenirs troublants ou de gênantes vérités : les derniers fanatiques ou provocateurs de l'« aryanisme » semblent ici exercer l'office des bouffons du roi! Une autre manière de faire disparaître ces pénibles souvenirs du champ de la conscience consiste à mettre l'Allemagne seule en accusation. De ce point de vue, le problème du « passé non surmonté » de l'Allemagne, qui préoccupe à juste titre une minorité d'intellectuels allemands, et qui dans les autres pays alimente la réflexion de plus d'un critique, doit être considéré comme le problème de l'Occident tout entier, qui se refuse à porter le fer au fond d'une vieille plaie idéologique.

Tels sont les principaux ressorts d'une censure qui va jusqu'à fausser la pensée scientifique contemporaine, au point d'en faire « une girouette tournant au gré des vents idéologiques », ainsi qu'écrit l'anthropologue américain L. van den Berghe[8] ; mais les « vents idéologiques » en question reflètent le malaise d'une société qui fut naguère, en pensée sinon en acte, complice du racisme hitlérien, dont les tabous répressifs sont donc « fondés sur des actes interdits, pour lesquels l'inconscient continue à ressentir un puissant penchant [9] », et l'on peut croire que les étudiants français en révolte, qui, en mai 1968, lorsque nous écrivions ces lignes, manifestaient aux cris de « nous sommes tous des Juifs allemands [10] », aspiraient à leur insu à balayer également ce tabou-là.

Ainsi, les difficultés de notre entreprise sont-elles multiples : elles tiennent à l'immensité du champ à défricher, à la relative nouveauté de la méthode, et à des habitudes de pensée qui seront parfois heurtées, et qui sur certains points pourraient se conjuguer avec des résistances proprement freudiennes. Ces difficultés ont dicté le plan adopté pour cet ouvrage. Elles nous ont notamment conduit à restreindre l'aire géographique de l'étude, dans laquelle il ne sera que très marginalement question de la Russie et des États-Unis d'Amérique. Quant à la vision historique, nous conviendrons pour la rendre plus claire, de distinguer approximativement entre les sources lointaines (affectives, implicites) et les sources proches (idéologiques, explicites) du mythe aryen, étant entendu que les premières n'ont cessé à aucun moment d'insuffler leur dynamisme aux secondes. C'est dans la seconde partie du livre que nous étudierons ces sources proches, postérieures à la Révolution intellectuelle des Lumières : en effet, nous disposons, sur ce sujet de nombreux précurseurs qui, du point de vue historique, ont déjà labouré le terrain, et nous pourrons donc nous avancer d'un pas assuré. Quant à la première partie, elle sera consacrée à la recension, pays par pays, des mythes des

origines traditionnellement cultivés par les différents peuples européens, dans lesquels nous apercevons les sources confluentes et lointaines de l'idéologie aryenne. Ce récit sera nécessairement plus cursif, et il se peut que de nombreux lecteurs considèrent comme une simple vue de l'esprit son argument principal. Pourtant, nous ne doutons pas qu'une méditation sur ces vieilles histoires, sur les cheminements, interpénétrations, métamorphoses et disparitions des légendes nées en Judée, en Grèce, en Scythie ou en Inde, conservées à Rome ou en Islande, contribue à l'intelligibilité des convulsions européennes du XX^{e} siècle.

Avant de relier ainsi l'époque contemporaine au passé préchrétien de notre continent, il n'est pas inutile de rappeler quel était le mythe des origines propagé dans l'intervalle par l'Église. Le christianisme enseignait que tous les hommes descendaient d'un père commun, Adam, à travers le patriarche Noé et ses fils, dont la postérité respective se trouve longuement décrite dans la Bible (Genèse, chap. X). Dès avant l'ère chrétienne, ses exégètes juifs s'employèrent à identifier ces lignées aux peuples de l'Antiquité, et sans doute furent-ils les premiers à vouloir ainsi embrasser de leur regard l'ensemble du monde connu[11]. Suivant une maxime talmudique, l'ascendance commune devait servir à l'édification des hommes, afin que nul ne puisse dire à autrui : « Mon père est plus grand que le tien[12]. » Les Pères de l'Église reprirent ces généalogies, et les combinèrent avec les traditions régionales ou locales; chaque peuple se trouva ainsi doté d'un mythe des origines particulier, mais tous venaient confluer en Noé, illustrant ainsi concrètement l'idée maîtresse de la fraternité universelle des hommes.

Après Noé, la dérivation généalogique vers le bas se faisait à partir de Japhet, Sem, ou Cham, auxquels on adjoignait parfois un quatrième frère, Jonithon ou Manithon. La fantaisie des auteurs se donnait libre cours, et les variantes proposées étaient innombrables, mais la tendance dominante, conforme d'ailleurs à des suggestions étymologiques contenues déjà dans la Bible, était de réserver l'Europe aux enfants de Japhet, l'Asie à ceux de Sem et l'Afrique à ceux de Cham. Il est à remarquer que ces derniers faisaient l'objet, aux termes de la Bible, d'une mystérieuse malédiction, puisque condamnés à servir d'esclaves à leurs cousins (« Et que Canaan soit leur esclave... », Genèse, IX, 27). A partir de ce verset, une variante assez répandue faisait le partage entre les trois grands ordres médiévaux : Cham était alors l'ancêtre des serfs, Sem celui des clercs, et Japhet celui des seigneurs. Ainsi, depuis des temps très anciens, les « Chamites » ou Noirs se trouvaient rangés tout au bas de l'échelle hiérarchique humaine. A ce propos, un Évangile apocryphe arabe du VI^{e} siècle, dans lequel Jésus change des enfants juifs en boucs, dit beaucoup de choses en peu de mots, lorsqu'il fait dire par Jésus à leurs mères : « Les enfants d'Israël sont parmi les peuples sur le même rang que les nègres[13]. »

Au cours de notre récit, qui va nous conduire, pays par pays, de l'ouest à l'est de

l'Europe, nous aurons à revenir fréquemment à ces schémas fondamentaux.

1. *Mein Kampf,* traduction française intégrale, Nouvelles éditions latines, Paris s. d., pp. 301-325.

2. *Ibid.,* pp. 289-295.

3. Paul MERCIER, *Histoire de l'anthropologie,* Paris 1966, p. 15.

4. « La recherche du mystère des origines et les sentiments complexes sur lesquels elle se fonde sont nés sans doute avec les premières lueurs de la réflexion... » (André LEROI-GOURHAN, *Le geste et la Parole,* Paris 1964, p. 9).

5. « *Das Du ist älter als das Ich* » (Nietzsche). Conformément aux vues psychanalytiques, et aussi à certaines intuitions hégéliennes, c'est l'existence d'autrui, en premier lieu de mon père, qui me fait prendre conscience de moi, en qualité d'individu distinct.

6. Le tabou qui entourait dans la société occidentale le mystère de la conception — « les enfants naissent dans les choux » — n'en serait-il pas un indice?

7. A. BORST, *Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker,* Stuttgart 1957-1963, 6 vol. Ce travail est une véritable encyclopédie des légendes généalogiques de l'histoire occidentale.

8. « In the race relations field more than in many others, social science theory is little more than a weathercock shifting with ideological winds » (P. L. van den BERGHE, *Race and Racism. A comparative perspective,* New York 1967, p. 8).

9. « Wo ein Verbot vorliegt, muss ein Begehren dahinter sein » (S. FREUD, *Totem und Tabou*).

10. Cf. la presse française du 23 mai 1968.

11. Cf. A. BORST, *Der Turmbau von Babel, op. cit.,* vol. I, p. 126.

12. SANHEDRIN, 59 b; cf. Hans KOHN, *The Idea of Nationalism,* New York 1951, p. 585.

13. « Évangile arabe de l'enfance », *Évangiles apocryphes,* trad. Peeters, Paris 1914, t. II; cf. F. LOVSKY, *L'antisémitisme chrétien, Textes choisis et présentés...,* Paris 1970, p. 351.

PREMIÈRE PARTIE

LES ANCIENS MYTHES D'ORIGINE

CHAPITRE PREMIER

Espagne *Le mythe gothique*

LE fait singulier de l'histoire de l'Espagne, par rapport aux autres grands pays occidentaux, est la séculaire domination musulmane. Mais l'invasion de 711 fait facilement oublier celles qui eurent lieu trois siècles auparavant, lorsque dans la foulée des tribus suèves et vandales, les Wisigoths envahirent le pays et s'y établirent à demeure. Pourtant, cette invasion a également marqué de son empreinte l'histoire et les traditions espagnoles.

Auparavant, la conquête romaine avait effacé la culture indigène au point que les habitants de la péninsule, complètement latinisée, n'avaient gardé que le vague sentiment d'être d'une souche particulière, de « descendre des Ibères » (nous n'allons pas entrer dans le détail de ces réminiscences tribales ou régionales, ni nous attarder au cas exceptionnel de la langue et de la culture basques). Avec la christianisation, les Ibères apprirent en outre qu'ils avaient, avec le reste du genre humain, Adam et Noé pour ancêtres.

Après les invasions germaniques, l'archevêque Isidore de Séville, l'auteur le plus érudit et le plus influent de l'Europe précarolingienne, entreprit d'apparenter plus étroitement entre eux les Ibères envahis et les Wisigoths envahisseurs, rattachant les premiers à Tubal, et les seconds à Magog, tous deux fils de Japhet. Dans ses écrits, il ne manquait pas d'accorder la préexcellence à la race des conquérants, qui avait naguère asservi la Ville éternelle, et s'était donc acquis les titres à la domination mondiale[1]. Mais les conquis se trouvaient promus à la dignité de leurs cousins. En bon serviteur de la dynastie wisigothe, Isidore de Séville était sans doute animé par le souci d'une cohabitation pacifique : les exemples de la fusion de deux mythes d'origine pour sceller une amitié par le sang ne manquent ni dans l'anthropologie ni dans l'histoire, à commencer par la légende d'Albe et de Rome. Pourtant, au jugement de nombreux historiens espagnols, cette union ne fut pas parfaitement scellée, et l'un des plus illustres d'entre eux, Menendez y Pelayo affirmait que « les Wisigoths n'étaient pas des Espagnols ». Les thèses contraires ne manquèrent pas, tirant la couverture du côté germanique, à la manière d'Isidore de Séville. Dès 1780, le premier apôtre prussien de la « germanité », le ministre Hertzberg, affirmait que « les nations espagnole et portugaise descendent surtout des Wisigoths, des Vandales et des Suèves, avec une certaine addition des autochtones de l'ancienne Espagne, les Romains et les Sarrazins (...), on peut donc à bon droit les qualifier d'Allemands[2] ». En 1868, l'*Anthropological Review* de Londres assurait qu'on avait découvert, au Yucatan,

« une famille espagnole restée entièrement blonde et purement gothique, détenant pendant des siècles un rang et une position de suprématie officielle [3] ». En 1944 encore, l'historien suédois J. Nordström écrivait que « l'expansion de l'Espagne chrétienne était une expansion de la race gothique » (l'histoire des Goths a été beaucoup étudiée en Suède, d'où la tradition les faisait provenir). Critiquant à son tour Nordström, le subtil Americo Castro en venait à écrire que « l'aspiration à vouloir être des Goths révèle que les Espagnols du Moyen Age ne l'étaient pas, comme ne l'était pas la terre qu'ils reconquéraient et repeuplaient [4] ». Pacifiques querelles de savants, qui, même dans un pays aussi porté aux divisions intestines que l'Espagne moderne, n'ont jamais enflammé aucune des factions en présence. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et si une sorte d'écran s'interpose entre ces érudites polémiques et les temps où, à en croire Americo Castro, les Espagnols aspiraient à être Goths, c'est sans doute parce que, dans l'Espagne unifiée des Rois Catholiques, qui se réclamait uniquement de Tubal, les rivalités généalogiques s'exerçaient sous un tout autre signe.

Ici intervient le passé musulman ou judéo-musulman de l'Espagne. Après l'achèvement de la « Reconquista » chrétienne, les descendants baptisés des Musulmans et des Juifs se trouvèrent frappés d'infamie, et des « statuts de pureté de sang » divisèrent les Espagnols en deux castes, les Vieux Chrétiens, au sang pur, et les Nouveaux Chrétiens, au sang impur : le partage se faisait donc non en vertu de la « germanité » ou « ibérité » des ancêtres lointains, mais en vertu de l'orthodoxie ou hétérodoxie de ceux-ci. Aux termes d'une doctrine élaborée par les théologiens espagnols, la fausse croyance des Maures et des Juifs avait jadis souillé leur sang, et cette macule, ou « nota », avait été héréditairement transmise jusqu'à leurs lointains descendants, relégués dans la caste quasi intouchable des Nouveaux Chrétiens ou *conversos*. Ainsi, au mépris du dogme de la vertu régénératrice du baptême, un racisme institutionalisé se manifestait, pour la première fois, dans l'histoire européenne. Il est à remarquer que les théologiens qui avaient élaboré cette doctrine ne contestaient pas que les deux catégories de Chrétiens descendaient d'un père commun, Adam, mais ils considéraient que le rejet du Christ avait biologiquement corrompu les *conversos*. Ceux-ci prédominaient traditionnellement dans les activités artisanales et commerciales : les rivalités économiques recouvraient les haines sacrées, ou leur servaient de prétexte; sans doute ce clivage radical, à la fois économique et généalogique, a-t-il pesé d'un grand poids sur l'histoire de la péninsule Ibérique, détournant notamment les « Vieux Chrétiens » des activités productives, stimulant la frénésie nobiliaire, qui s'étendait jusqu'aux laboureurs, et freinant la montée d'une classe bourgeoise. C'est ainsi que, dans une conjoncture propice, des aspirations para-tribales peuvent se donner libre cours pour remodeler à leur gré les idéologies, et infléchir le cours de l'histoire[5].

Ce singulier chapitre de l'histoire espagnole, legs de son passé musulman, a brouillé les traces d'un clivage socio-racial remontant à l'époque prémusulmane. Il reste que le « mythe gothique » a gardé des adeptes jusque dans l'Espagne moderne. Le comparant en 1827 au « mythe franc » de la France, l'anthropologue français Bory de Saint-Vincent écrivait : « Les Goths s'étaient acquis une telle renommée qu'un Castillan ne se regarde pas comme noble s'il ne descend pas d'une famille gode. Un tel travers est analogue à celui des gentillâtres d'entre le Rhin et les Pyrénées, qui ne veulent pas être Gaulois, et se disent Francs[6]. » La comparaison était sans doute boiteuse, car dans la France moderne, la « querelle des deux races » se déroulait, nous le verrons, avec une tout autre intensité. Pourtant le dictionnaire de l'Académie espagnole enregistre encore, dans son article « Godo » : « *Hacerse de los godos,* se vanter d'être noble; *Ser godo,* être de noblesse ancienne[7]. » Au début du XX^e^ siècle, les Latino-Américains traitaient de Godos les Espagnols férus de noblesse[8]. Le terme avait donc revêtu une valeur surtout ironique, et il en était déjà de même dans la littérature du Siècle d'Or espagnol. Cervantès, par exemple, qualifie en exergue Don Quichotte de *Godo quijoto, illustro* y *claro*[9] : en ce sens, le glas de la chevalerie en Espagne sonnait aussi celui du mythe gothique. Mais les princes et les chevaliers du Moyen Age, qui furent les artisans de la Reconquête, prenaient leur passé wisigoth tout aussi au sérieux que leur dignité féodale.

A ce sujet, l'historien espagnol José Maravall écrivait récemment : « L'illusion du legs gothique avait certainement la valeur d'un mythe. A l'origine, il ne s'agissait probablement pas de l'explication d'un fait réel, mais d'une tradition destinée à donner un sens à des actes et à une série d'affrontements belliqueux, et cette tradition finit par acquérir dans notre histoire médiévale l'efficacité d'une croyance collective. En fait, si toute une série de rois et de princes agirent comme ils le firent, c'est parce qu'ils entendaient dire autour d'eux qu'ils étaient les héritiers des Goths. De là, le singulier caractère dynamique de notre histoire médiévale qui, plus que toute autre, paraît une flèche lancée en blanc à travers les siècles... » Il ajoute plus loin :

« La tradition de l'hérédité gothique, qui finit par se répandre à travers toute l'Espagne, ne peut évidemment pas être considérée comme une version authentique des événements qui ont eu lieu au cours de notre Moyen Age; mais en étudiant l'histoire du concept d'Espagne à cette époque, il faut reconnaître en elle l'un des facteurs les plus vigoureux de cette idée et de l'action politique qui en dérivait[10]... »

L'action exercée par l'« hérédité gothique », telle que nous la décrit M. Maravall d'une manière suggestive, mais en cherchant pour ainsi dire ses mots, fut donc celle d'une « réalité psychique », d'après la terminologie freudienne. Autrement dit, tout se passait comme si les princes chrétiens de l'Espagne

médiévale, animés par la conviction d'être Goths, s'efforçaient dans les faits de se conduire en fils d'une race conquérante; voilà qui éclaire à son tour la formule d'Americo Castro à propos des Espagnols qui aspiraient également à être Goths, tout en sachant qu'ils ne l'étaient pas, et qui cherchaient de la sorte à s'identifier à des rois qui se prévalaient de leur lignée incomparable. En 1436, à huit siècles de distance, le délégué du roi Jean II de Castille se réclamait encore du sang wisigoth de son roi, pour obtenir au concile de Bâle la préséance sur les envoyés des autres princes, y compris ceux qui descendaient des « Goths du Nord [11] ».

Il importe de remarquer que le nom goth était prestigieux à travers toute l'Europe. Dès l'Antiquité, les Pères de l'Église et les chroniqueurs l'avaient nimbé d'une auréole qui reflétait l'effroi et l'admiration que leur inspiraient les vainqueurs et les nouveaux maîtres de Rome, les barbares Goths, alternativement encensés ou maudits. Ainsi, saint Ambroise les comparait aux terrifiants géants Gog et Magog de la Bible; mais saint Augustin voyait en eux l'instrument spécial de la providence divine, tandis que Salvien faisait contraster leurs mœurs pures et jeunes avec celles de la Rome décadente. On pourrait multiplier ces exemples, témoignant de la prodigieuse impression que produisit sur les contemporains la chute de la Ville éternelle[12].

C'est de ces écrits que tire sa première origine la fortune moderne et changeante de l'épithète « gothique » pour désigner, depuis la Renaissance, soit ce qui est périmé et réprouvable (« barbarie gothique »), soit ce qui est sublime et éternellement jeune (« libertés gothiques »). Le jugement esthétique (« cathédrales gothiques ») semble finalement avoir arbitré ce débat. Entre-temps, le « gothicisme » connut une fortune passagère en Angleterre, comme synonyme de « germanisme », et une fortune meilleure encore en Suède, patrie légendaire des Goths, identifiés aux Germains[13]. On prête à Charles Quint l'avis suivant lequel presque toute la noblesse européenne descendait des Goths de Scandinavie[14]. On sait qu'en Allemagne, « écriture gothique » désigne de nos jours encore une écriture désuète considérée comme l'écriture nationale. Ces discussions et ces termes fortement évocateurs vivifiaient dans tous les pays le souvenir d'événements semi-légendaires connus dans les langues romanes sous le nom d'« invasions barbares », mais que la langue allemande — la nuance ne laisse pas d'être significative — qualifie de «migrations de peuples » *(Völkeywandeyungen)*. C'est ainsi que les époques, les cultures et les langues mêmes, dialoguaient chacune à leur manière avec le passé qui allait devenir l'ère de référence des mythologies patriotiques des principales nations européennes.

Pour l'Espagne, nous pouvons noter, en conclusion, l'antique tendance à surestimer le sang germanique, la lignée de Magog, au détriment de la lignée indigène de Tubal. Nous retrouverons des tendances analogues dans d'autres pays, d'abord sous forme de lignées rattachées à d'autres personnages bibliques, puis,

une fois l'« Infâme » écrasé, une fois le père universel Adam relégué au musée des antiquités, sous le signe des idéologies nationalistes ou racistes des temps modernes, qui faisaient état elles aussi d'origines communes (historiques ou biologiques). En Espagne, où le mythe gothique s'étiola de bonne heure, c'est un racisme pensé et exprimé en termes théologiques qui lui succéda. L'originalité de l'histoire espagnole pourrait être, du point de vue envisagé ici, riche d'enseignement. En effet, c'est d'abord le souci de la pureté de la foi, à l'heure de la réunification du pays, qui fut à l'origine de l'établissement de l'Inquisition espagnole; mais, rapidement, le mythe du sang, de la pureté d'une lignée, vint tourner le dogme en dérision. Le véritable affrontement se poursuivait désormais entre une caste pure, censée être de lignée japhétique, et une caste impure, plus tard dite sémite. Cet affrontement accompagnait une histoire riche en luttes intestines, sourdes dans l'Espagne du baroque, féroces au XX^{e} siècle, déterminées par d'innombrables facteurs sur lesquels les historiens sont loin d'être d'accord; il reste que les pulsions agressives de la collectivité se trouvaient le plus souvent dérivées notons-le d'ores et déjà, au profit de déchirements intérieurs.

1. A. BORST, *op. cit.,* vol. II/1. pp. 445-456, et Hans MESSMER, *Hispania-Idee und Gotenmythos,* Zürich 1960, notamment pp. 103 et suiv.

2. Cf. E. F. HERTZBERG, *Œuvres politiques,* t. I, pp. 9 et suiv., Berlin 1795.

3. *Editorial note, The Anthropological Review,* January 1868, p. 37 (article *Broca on Anthropology).*

4. Cf. A. CASTRO, *La realidad historica de Espana,* éd. Mexico 1954, pp. 69-88.

5. Au sujet du problème de la « pureté de sang », dans l'Espagne moderne, voir notre ouvrage *De Mahomet* aux *Marranes,* Paris 1961, ainsi que A. SICROFF, Les *controverses des statuts de « pureté de sang » en Espagne du XV*^{e} au *XVII*^{e} *siècle,* Paris 1960.

6. B. de SAINT-VINCENT, *L'homme, essai zoologique sur le genre humain*, Paris 1827, p. 161.

7. Ces indications nous ont été aimablement fournies par M. Marcel Bataillon.

8. A. MOREL-FATIO, *Études sur l'Espagne,* Paris 1923, p. 169.

9. Cette formule se trouve dans un sonnet, attribué au « chevalier du soleil » (caballero del FECHO), placé en tête de *Don Quichotte.*

10. J. A. MARAVALL, *El concepto de Espana en la edad media,* Madrid 1954, p. 320 et 354.

11. Cf. A. BORST, *op. cit.,* vol. III/1, p. 985.

12. Cf. Hanno HELBING, *Goten und Wandalen*, Zürich 1954, pp. 3-52.

13. Cf. Samuel KLIGER, *The Goths in England,* Harvard 1952, et John HASLAG, *«Gothic » im 17, und 18, Jahrhundert,* Köln-Graz 1963.

14. Cf. Th. BIEDER, *Geschichte der Germanenforschung,* vol. I, Leipzig 1921, p. 61.

CHAPITRE II

France *La querelle des deux races*

S'IL est une étymologie à avoir connu une fortune plus glorieuse encore que celle du nom « goth », c'est bien celle du nom « franc ».

De la Franche-Comté à la Franconie, de Francfort à Villefranche, aucune racine germanique n'a poussé autant de ramifications dans le sol européen. Les idées de liberté, d'intégrité et de puissance s'y rattachent dans toutes les langues occidentales. Jadis, les Croisades furent des *gesta Dei per Francos;* l'Orient adopta ce qualificatif, où, de nos jours encore, tout Occidental est un « Frank » ou « Frenk » — ce en quoi on peut voir un signe du « rayonnement de la France ». Un esclave libéré est « affranchi », et, en ce sens, l'émancipation des Noirs et des Juifs par la Révolution française constituait leur « affranchissement ». Il n'avait pas tort, cet apologiste de l'ancienne noblesse qui écrivait en 1815 : « L'étymologie se rapporte à ce qu'il y a de plus noble et de plus glorieux dans les sentiments de l'homme[1]. »

« Qui estoit franc, est devenu esclave », ainsi la Bible traduisait-elle en langue vulgaire le verset 1, 2 des *Macchabées*[2]. Cette antonymie peut s'exprimer également d'une autre manière : le Franc, homme germanique, homme libre, s'oppose aussi bien au serf (= *servus*) qu'à l'esclave (= *Slave*); ainsi, les mots clés de l'histoire politique française semblent sournoisement suggérer la supériorité germanique tant sur les Latins que sur les Slaves. Supériorité à la fois de « race » et de « classe »; en effet, les hiérarchisations sociales et les hiérarchisations dites raciales, si contrastées pour l'entendement contemporain, se confondaient facilement à l'origine, pour opposer les peuples conquérants aux peuples conquis.

Et c'est ainsi qu'au fur et à mesure de l'inévitable brassage, sur le sol de la France, entre les Germains envahisseurs et les Gallo-Romains, les premiers nommés perdaient leur caractère de tribu ou de « race », pour devenir le noyau d'une classe privilégiée d'hommes libres, celle de la future noblesse. Pourtant, ces Francs, ou hommes francs, continuaient à insister, plusieurs générations après leur conversion, sur leur supériorité congénitale ou héréditaire. C'est au VIIIe siècle que fut ajouté à la « Loi salique » ce prologue enflammé : « Race illustre, fondée par Dieu même, forte sous les armes, ferme dans ses alliances, profonde dans ses conseils, d'une beauté et d'une blancheur singulières, d'un corps noble et sain, audacieuse, rapide, redoutable, convertie à la foi catholique... »

Devant ce jugement porté sur elle-même par la classe dominante, le peuple tout entier aspirait à ces prestiges de la « germanité ». Nous n'en voulons pour

témoignage que la disparition, dès le VII[e] siècle, des anciens noms de personnes latins, au profit exclusif des noms d'origine germanique. Les institutions publiques de la monarchie française, les termes relatifs à la guerre et à l'armement, sont de la même origine[3]. Ce prestige, conçu comme inhérent au sang, et transmis héréditairement, s'est maintenu en France, on le verra, jusqu'aux temps modernes.

Dans les faits, la fusion culturelle et biologique entre Francs et Gallo-Romains était achevée à la fin du premier millénaire. On peut tenir pour certain qu'elle n'alla pas sans difficultés, et que c'est donc pour aplanir les conflits que dès le VII[e] siècle des clercs inconnus [4] proposèrent aux deux lignées en présence une généalogie commune, qui les apparentait, tout comme l'avait fait en Espagne Isidore de Séville. En l'occurrence, l'apparentement par le sang fait entrevoir plus nettement les règles suivant lesquelles pouvaient s'organiser les mythes nationaux des origines.

En leur temps (au II[e] siècle avant J.-C.), les Romains vainqueurs, face à la supériorité culturelle des Grecs, eurent à cœur de s'attribuer une filiation à la fois semblable et distincte, en se rattachant aux Troyens fugitifs (mythe d'Enée, fondateur de Rome, célébré dans l'*Enéide* de Virgile). Un millénaire plus tard, nos généalogistes mérovingiens reprirent et complétèrent le procédé : puisque les Gallo-Romains étaient censés être d'origine troyenne, les Francs y eurent droit également, mais par une filière séparée, à travers les légendaires personnages de Francion, fils d'Hector, et de son arrière-petit-fils Pharamond, ancêtres de la future noblesse française — et des « Français ». Le mythe troyen connut ses inévitables variantes : ainsi, sous les maires de palais carolingiens, divers chroniqueurs, s'inspirant sans doute de la légende de Romulus et Remus, affilièrent respectivement les Romains et les Francs aux frères ennemis « Vassus » et « Francus », pour apparenter les vassaux aux suzerains[5]. Il va de soi que dans toutes les versions, les Francs et les Troyens descendaient des patriarches bibliques et d'Adam, le père commun de tous les hommes : en l'occurrence, à travers Kittim, un petit-fils de Japhet. Pourtant, à la fin du Moyen Age, des spéculations fondées sur la parenté entre « Celtes », « Gaulois » et « Galates » imposèrent une autre filiation, conduisant des Troyens à Gomer, le premier-né de Japhet. Ainsi semblait s'esquisser déjà, sous la forme d'une antinomie entre la terre gauloise, et ses maîtres germaniques, (entre la Gaule, et le « sang troyen et germain » que chantera Ronsard), l'incertaine généalogie des Français. « Que notre nom de Français soit un nom de conquérants et d'envahisseurs : cette constatation semble avoir été de très bonne heure ressentie par les esprits les plus réfléchis comme lourde d'une inquiétude quasi tragique », faisait naguère observer le grand médiéviste Marc Bloch[6]. Inquiétude qui, amplifiée au fur et à mesure des générations, pourrait avoir joué pour la France le rôle d'une sorte de traumatisme originel.

Avec l'Empire carolingien, le nom « franc » se trouva rehaussé d'un prestige accru, à l'échelle européenne : les rois francs deviennent les maîtres du continent, dans lequel on distingue désormais entre une « France Occidentale » et une « France Orientale ». Dans la célèbre chronique d'Otto von Freising, les Allemands deviennent un rameau du peuple franc[7], et au XIIe siècle encore, Frédéric Barberousse, qui a fait canoniser Charlemagne, s'intitule « Empereur des Francs et des Teutons [8] ». Telle est la puissance du mythe franc sous cette forme carolingienne, que dans les langues slaves, roi se dit « korol » ou « kral », c'est-à-dire se dérive à partir du nom germanique de Karl (ainsi, si le Slave est l'« esclave » des langues occidentales, l'empereur occidental est le « roi » des langues slaves). Napoléon, pour mieux asseoir son « Premier Empire », se pose en successeur de Charlemagne (certains de ses décrets débutaient par la formule : « Attendu que Charlemagne, notre prédécesseur... »). Célébrant le mythe franc, Richard Wagner écrivait que « sa signification profonde fut la conscience primitive du peuple franc, l'âme de sa race royale... imposant le respect et considérée par tous comme d'une essence supérieure [9] ». Grandeur dynastique, grandeur royale : tout près de nous, Charles de Gaulle n'invoquait-il pas en Allemagne le mythe de Charlemagne le géant, aux fins de sa politique de grandeur française[10] ?

Mais si les chroniqueurs populaires français du Moyen Age, naturalisant Charlemagne, le mirent à la tête de l'histoire de France, et si les lettrés et la noblesse, remontant plus haut, cultivaient la légende troyenne et le souvenir de Pharamond, la tendance dominante de l'époque était de porter l'accent sur ce qui unissait les chrétiens, non sur ce qui les séparait. De préférence aux « tronçons inférieurs », ou nationaux, des généalogies collectives, c'est le tronçon supérieur et commun qui servait d'édification aux masses populaires : les vitraux et les portails des églises représentaient Adam ou Noé, rarement Charlemagne, jamais Francion ou Pharamond ; les Français étaient chrétiens, ils se souciaient peu d'être japhétites ou troyens. Enfin, il était le plus souvent entendu, du moins pour les doctes, que le genre humain avait jadis parlé une seule langue, celle d'avant la dispersion de Babel, c'est-à-dire l'hébreu; et l'unanimité générale régnait sur l'emplacement du berceau de l'humanité, aux confins de la Terre sainte, la terre de Judée.

Avec l'aube des temps modernes, au XVIe siècle, le problème des origines nationales, c'est-à-dire les tronçons généalogiques inférieurs, commencent à passer au premier plan. Avec la « Renaissance », les prestiges de l'Antiquité classique rivalisent désormais avec ceux de l'écriture sacrée, et les lettrés, tout en continuant à s'affilier à Adam, vont à l'école des grands ancêtres latins et grecs. Les généalogies médiévales commencent alors à être mises en question. Le sens critique des humanistes s'attaque d'abord au mythe troyen : mais celui-ci, que

Ronsard — sans trop y croire pour sa part[11] — célébrait encore dans sa *Franciade* (1572), eut la vie si dure, que les savants du XIXe siècle citaient encore cette croyance pour étayer leur thèse sur l'origine asiatique des Européens[12]. Le mythe biblique, intégré à la religion révélée, paraissait encore plus inébranlable; pourtant, sur ce point aussi, la Réforme, en incitant à scruter inlassablement les textes bibliques, en faisait ressortir les contradictions et les invraisemblances, et semait ainsi les premiers germes du doute[13]. Et si l'attention se portait sur les origines nationales, c'était également pour une autre raison : outre-Rhin, les humanistes allemands élevaient déjà des prétentions à l'hégémonie universelle. La *Germanie* de Tacite, récemment découverte, ainsi que les chroniques qui relataient les invasions germaniques, leur fournissaient un arsenal d'arguments simples et forts, bien adaptés à l'entendement de l'époque. Pour les réfuter, de nouvelles théories commencent à foisonner en France, plus ingénieuses et plus imprévues les unes que les autres; mais la diversité même des opinions révèle la difficulté du dossier à plaider, face aux titres invoqués par le Saint Empire germanique.

Certains auteurs, notamment calvinistes — un Jean du Tillet, un François Hotman, hostiles au pouvoir royal — acceptent l'idée des origines et de la suprématie germaniques. « Ceux qui ont escrit les François avoir esté d'origine vrays Germains, les ont plus honnorez, que ceux qui les ont estimez estre venus des Troyens, puisque l'honneur n'est deu qu'à la vertu. Car il n'y a eu nation qui moins ait souffert de corruption en ses bonnes mœurs, et qui si fortement et longuement aît conservé sa liberté par armes, que la germanique... » (Du Tillet[14]. Plus nombreux encore sont les historiographes qui, en bons serviteurs de la dynastie, jouent sur l'identification Francs = Français pour « franciser » Charlemagne; à cette fin, ils sollicitent les vieilles chroniques suivant lesquelles il parlait et s'habillait « à la franque » *(more francorum)*. Cependant, voici que surgissent, sous la plume de François de Belleforest († 1583), « nos ancêtres les Gaulois ». Cet auteur oublié justifiait en effet l'« usurpation » de Hugues Capet « par la providence divine, laquelle voulait rendre aux Gaulois naturels la police et authorité de leur pays, et l'oster aux Alemans et François estrangers, qui jusqu'à ce temps l'avoient usurpée[15] ». L'érudit orientaliste Guillaume Postel (1581), qui introduisit en France les études hébraïques, attribuait également aux Gaulois la primauté et une prééminence généalogique sur les Germains[16]. Mais ces ancêtres nationaux, après avoir fait ainsi leur première apparition, s'éclipseront, pour ne resurgir qu'à la fin de l'Ancien Régime. En fait, la théorie la plus ingénieuse et la plus populaire, contre laquelle, au début du XVIIIe siècle encore polémiquait un Leibniz, fut la théorie de la « réémigration », mise en avant par Jean Bodin. Le célèbre humaniste affirmait que « dans la langue gauloise » (« non en latin, ni en grec, encore moins en hébreu », précisait-il), *franc* signifiait *libre* et *indépendant*.

S'appuyant de plus sur un passage de César[17], il en déduisait que, lassés du joug des Romains, certains Gaulois, pour redevenir « francs », avaient jadis émigré outre-Rhin; lorsque l'Empire romain commença à se disloquer, ils regagnèrent, sous leur nouveau nom la mère-patrie, et libérèrent leurs frères. L'honneur de la race gauloise était sauf[18].

Les spéculations étymologiques ou naïfs jeux de sons de cet ordre ont abondé dans l'histoire occidentale depuis les Pères de l'Église, mais il appartint aux humanistes de la Renaissance de les mettre au service du chauvinisme naissant. On remarquera qu'au surplus, la théorie de Bodin attribuait aux Gaulois « francs » des vertus inconnues chez les Gaulois « asservis », et un siècle plus tard, Audigier, l'un de ses adeptes, pouvait écrire : « La nation se trouvera par là, d'une manière aussi solide qu'imprévue, n'avoir qu'une même origine avec ce que le monde a jamais eu de plus terrible, de plus brave et de plus glorieux[19]. »

Sous le Roi-Soleil, en effet, les historiens étaient unanimes à célébrer le nom franc, à l'exclusion de tout autre. Ainsi, pour citer deux auteurs de renom, Loyseau : « Les Francs vainqueurs furent des nobles, les Gaulois vaincus, des roturiers. Les Francs conquérants se réservèrent le maniement des armes, les charges publiques, la jouissance des fiefs... [20] », ou Mézéray : « Nation fière, hardie, belliqueuse, néanmoins sans reproche de cruauté, et de beaucoup plus humaine que les autres septentrionales : mais jalouse au dernier point de l'honneur et de liberté; et qui, ne sachant souffrir un moment de repos, faisait sans cesse des courses dans les autres provinces de la Germanie et dans les Gaules[21]... » (chez Mézéray aussi, les Francs vinrent en Gaule en libérateurs, trouvant « le pays tout disposé à se ranger sous leur obéissance »). Telle était désormais la vérité officielle, et il fallait respecter jusqu'à l'arbre généalogique franc : un historiographe royal, l'abbé Daniel, s'attira quelques ennuis pour avoir rayé de la liste des aïeux de Louis XIV Pharamond, Clodion et Mérovée[22].

D'autre part, les historiens, désormais, ne remontent plus, en règle générale, au-delà de ces origines germaniques des Français; au siècle de la raison cartésienne, le temps des généalogies circonstanciées, qui, de père en fils, relient Adam à tous les peuples de la terre, est passé : la nation et l'humanité se trouvent dissociées. Les théologiens et les philosophes, de leur côté, se contentent de saluer d'un coup de chapeau, au passage, Japhet, l'ancêtre commun de l'Europe : « Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y est demeuré célèbre » (Bossuet) ; « Japhet commence la généalogie » (Pascal)[23]. Rien de plus, même chez Pascal; les listes sans faille et la chronologie des patriarches, n'ont pas résisté à l'esprit rationaliste du temps, et c'est par cette brèche que s'engouffreront bientôt les spéculations anthropogéniques des Lumières, pour engendrer à leur tour le mythe aryen. Les généalogies bibliques ne gardent de l'attrait que pour quelques prêtres qui s'entêtent à prendre la Genèse au pied de la lettre — et à s'intéresser, de ce

fait, aux temps préromains.

C'est même l'un d'eux, le bénédictin breton dom Pezron, qui, cherchant vers 1700 à « montrer son berceau » à la France, devient le premier celtomane national.

En « un siècle où l'on donne beaucoup plus à la raison qu'à l'autorité », dom Pezron ne craignait pas d'affirmer que « deux mots de l'Écriture nous donnent là-dessus plus de lumière que ne font tous leurs écrits et toutes leurs histoires ». Pour sa part, il se proposait de « défendre la Religion véritable »; c'est ainsi que, glosant sur les chapitres IX-X de la Genèse, « sur lesquels on passe souvent très légèrement », et s'appuyant sur les Pères de l'Église, il rétablissait Gomer dans ses droits d'ancêtre des Gaulois, identifiés par lui aux Titans de la mythologie grecque. Continuant sa généalogie, il citait aussi le chroniqueur juif Josippon : « Les enfants de Gomer, dit cet auteur, sont les François qui habitent les terres qui sont vers la Seine : Filii Gomer sont Franci, qui habitant in terra Franciae ad flumen Seinae. C'est ainsi que parle cet homme circoncis; qui fait voir manifestement, que par les enfants de Gomer, il entend les Gaulois, qu'il appelle Francs, ou François qui sont sur la Seine, pour les distinguer des Francs, peuples d'Allemagne » (on reconnaît là les ambiguïtés sémantiques de l'époque carolingienne).

Quant au berceau d'origine des Gaulois ou Titans, dom Pezron le plaçait « dans les provinces asiatiques... et non dans les Gaules qui sont à l'extrémité de l'Occident, et qui n'ont eu des habitants que longtemps après »; il en venait même à situer ce berceau en haute Asie, dans la fabuleuse Bactriane, entre la Médie et la Tartarie. « Nous descendons de ces peuples fameux, car enfin, nous sommes nés dans les Gaules[24]. » Au siècle suivant, le celtomane romantique Henri Martin saluera en dom Pezron un grand précurseur, doué « d'une espèce de divination [25] ».

Mais ses contemporains, à une ou deux exceptions près[26], n'avaient que dédain pour les vieilles fables de ce genre. Pour la question des origines du peuple français, voici venu le temps de la *querelle des deux races*.

Cette querelle est déclenchée par les porte-parole d'une noblesse dont la position et les prérogatives sont rognées par l'absolutisme royal. Il s'agit donc au début d'une propagande politique, et même d'écrits subversifs, circulant sous le manteau, dans lesquels la classe mécontente invoque l'antique argument de la race pour justifier une liberté et une égalité qu'elle réclame exclusivement pour elle seule. C'est pourquoi il lui importe de décrier le nom gaulois. Le premier écrit de cet ordre connu est attribué à l'abbé Jean Le Laboureur († 1675). On y lit : « Les Français étaient tous égaux, et le seul mérite faisait la différence entre eux », tandis que « les Gaulois, ayant perdu leurs terres par la loi de la guerre, se donnèrent aux victorieux, et demeurèrent assujettis[27]... ». Le ton monte avec le

comte Henri de Boulainvilliers († 1722) : « Dans l'origine, les Français étaient tous libres et parfaitement égaux et indépendants... ils n'ont combattu si longtemps contre les Romains que pour s'assurer cette précieuse liberté... après la conquête des Gaules, ils furent les seuls reconnus pour nobles, c'est-à-dire pour Maîtres et Seigneurs... » La qualité leur reste strictement réservée, puisqu'elle est inhérente à leur race : « Toute la faveur des monarques ne peut communiquer que des titres ou des privilèges, elle ne saurait faire couler un autre sang dans les veines que celui qui y est naturel[28]. » La pointe est donc tournée contre le pouvoir royal, en même temps que contre les roturiers anoblis.

On retrouve ces conceptions dans les *Mémoires* de Saint-Simon; lui aussi justifie les privilèges de sa caste par le droit de conquête : « De là est venue la noblesse, corps unique de l'État, dont les membres reçurent d'abord le nom d'*hommes de guerre,* puis celui de *nobles,* à la différence des vaincus, qui de leur entière servitude, furent appelés *serfs*. » On peut citer également l'érudit Nicolas Fréret, dont la dissertation sur l'origine des Français, dépourvue pourtant d'intentions polémiques, lui valut en 1714 un mystérieux embastillement[29]. Après la mort de Louis XIV, les contre-écrits ne manquèrent pas, mais la populaire théorie conciliatrice de l'abbé Dubos [30] elle-même se contentait de réhabiliter les Romains, tandis que les Gaulois y faisaient plutôt piètre figure. Ainsi, l'opinion commune allait en faveur de la suprématie franque, et l'on peut considérer comme caractéristiques à cet égard les vues qu'on trouve éparses dans *l'Esprit des Lois*.

A plusieurs reprises, Montesquieu y appelle les « anciens Germains » *nos pères*. Il loue l' « admirable simplicité » de ces ancêtres, ainsi que leurs traditions de liberté et d'indépendance. Il leur attribue un sentiment raffiné de l'honneur : « Les peuples germains n'étaient pas moins sensibles que nous au point d'honneur : ils l'étaient même plus... Disons donc que nos pères étaient extrêmement sensibles aux affronts. » Quant à leur courage, « il paraît, par Tacite, que les Germains ne connaissaient que deux crimes capitaux : ils pendaient les traîtres, et ils noyaient les poltrons ». En conclusion, Montesquieu (résumant une opinion commune outre-Manche) attribuait à ces vertus germaniques les institutions parlementaires anglaises, qu'il proposait pour modèle à la France[31].

Cette généalogie lui valut une cinglante réplique de Voltaire. « Mais qu'étaient ces Francs que Montesquieu de Bordeaux appelle nos *pères?* C'étaient, comme les autres barbares du Nord, des bêtes féroces qui cherchaient de la pâture, un gîte, et quelques vêtements contre la neige (...) La Chambre des Pairs et celle des Communes, la Cour d'Équité trouvées dans les bois! on ne l'aurait pas deviné. Sans doute les Anglais doivent aussi leurs escadres et leur commerce aux moeurs des Germains... Il faut croire aussi qu'ils doivent leurs belles manufactures à la louable coutume des Germains qui aimaient mieux vivre de rapine que travailler[32]. »

C'est avec une verve non moindre que Voltaire fustigeait d'autres tenants de la généalogie germanique : « Qui étaient et d'où venaient ces Francs, lesquels, en très petit nombre et en très peu de temps, s'emparèrent de toutes les Gaules, que César n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : les Francs dont nous descendons. Hé! mon ami, qui vous dit que vous descendez en droite ligne d'un Franc? Hildvic ou Clodvic, que nous nommons Clovis, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus et mal armés, quand il subjugua environ huit ou dix millions de Welches ou de Gaulois, tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraisemblance qu'elle ait eu un Franc pour son origine[33]. »

Cette semonce s'adressait, semble-t-il, à l'abbé Velly, auteur d'une populaire *Histoire de France* (1768). Elle aurait aussi bien pu viser Joseph Barre, qui, dans son *Histoire générale de l'Allemagne* (1748), écrivait qu'il était endroit de considérer la Germanie comme sa patrie, puisqu'elle était le berceau de ses ancêtres; ou encore le comte de Buat, qui ouvrait son *Histoire ancienne des peuples de l'Europe* (1722) sur cette déclaration : « Les anciens peuples de l'Europe, que nous appelons barbares, sont nos pères. » (Ces pères-là gardaient encore des adeptes sous le Second Empire, dans les *Études germaniques* d'Ozanam, ou dans *Les Francs* de Moët de La Forte-Maison, par exemple, et les classiques traductions de Burnouf les ont perpétués jusqu'à nos jours[34].) Le grand démystificateur fait donc ici figure d'un isolé. On peut d'ailleurs se demander si Voltaire n'était pas le seul à pouvoir s'exprimer avec autant de vigueur, en son temps. En effet, ces questions restaient délicates, puisqu'elles touchaient aux origines premières de la grande noblesse. « L'orgueil de nos grandes maisons pourrait être blessé, écrivait l'abbé Mably, si on leur disait qu'il ya eu un temps où elles n'étaient qu'au rang des familles communes, tandis que l'ordre de la noblesse était déjà formé; mais qu'elles soient offensées de n'avoir pas été nobles dans le temps où il n'y avait pas encore de noblesse, ce serait une espèce de vertige. Si c'est une mortification pour elles, je leur en demande pardon[35]... »

On voit les passions, ou même les interdits, désormais en présence. La vieille noblesse, celle d'épée, prétendait à une extraction autre que « commune » (c'est-à-dire gallo-romaine) ; sans pouvoir rivaliser avec elle, les autres couches sociales pouvaient s'attribuer, à défaut d'un sang bleu remontant aux Croisés, des « pères germaniques », et s'affilier aux mêmes légendaires ancêtres — ainsi que le firent les bourgeois Barre et Velly, ou le noble « de robe » Montesquieu. Exclus de la caste supérieure, ils pouvaient participer à sa race, celle du roi, père de tous les Français. Au surplus, il s'agissait des vues traditionnelles, d'un mythe d'origine solidement établi : lorsqu'en 1755-1759 le Parlement de Paris entra en conflit avec le pouvoir royal, il invoquait lui aussi le précédent des vieilles assemblées

franques[36].

C'est dans ces conditions que le mythe de la suprématie germanique, nuancé d'une manière ou de l'autre, continuait à rallier la majorité des suffrages, dans la France des Lumières. Une nuance répandue consistait à soutenir qu'aux temps de Dagobert ou de Charlemagne, les Gallo-Romains pouvaient se faire « naturaliser » Francs ou Français, et s'infiltrer ainsi dans les rangs de la noblesse. C'est ce que cherchait à démontrer l'abbé Mably, dont les *Observations sur l'histoire de France* (1765) firent longtemps autorité. Les Francs, disait-il en substance, étaient des barbares généreux, qui admettaient les indigènes dans leur sein; mais ceux-ci, habitués à vivre dans la servitude, préféraient conserver leur ancien état : « Le long despotisme des Empereurs, en affaissant les esprits, avait accoutumé les uns à ne pas même désirer d'être libres, et les autres, par une vanité mal entendue, conservaient le plus grand attachement pour les lois et les usages particuliers de leur nation. L'habitude a des chaînes qu'il est difficile de rompre[37]. »

De même, l'*Encyclopédie* de Diderot distinguait entre « trois sortes de nobles » :

« Il y avait au commencement de la monarchie trois sortes de nobles : les uns qui descendaient des chevaliers gaulois, qui faisaient profession de porter les armes, d'autres qui venaient des magistrats romains, lesquels joignaient l'exercice des armes à l'administration de la justice et au gouvernement civil et des finances; et la troisième sorte de nobles étaient les Francs qui, faisant tous profession des armes, étaient exempts de toutes servitudes personnelles et impositions, ce qui les fit nommer *Francs*, à la différence du reste du peuple qui était presque tout serf, et cette franchise fut prise pour la *noblesse* même, de sorte que *franc, libre* ou *noble* étaient ordinairement des termes synonymes[38]. »

Tradition ou « synonymie », les Francs restaient ainsi des hommes supérieurs, issus d'une noblesse supérieure : sous la Restauration, le comte de Montlosier proposait de distinguer entre les « anciens Francs, [qui exerçaient] exclusivement les professions nobles », et les « nouveaux Francs, adonnés spécialement aux professions lucratives [39] ». Cette distinction fait songer au partage espagnol entre « Vieux Chrétiens » et « Nouveaux Chrétiens »; peut-être le comte de Montlosier s'en inspira-t-il.

Certes, les hommes des Lumières, qui qualifiaient les Francs aussi bien que les Gaulois de « barbares », s'efforçaient de faire preuve d'équité. L'abbé Mably s'exclamait : « A quels excès ne devaient pas se livrer les Français, puisqu'ils avaient joint aux vices féroces qu'ils apportaient de Germanie, les vices lâches qu'ils avaient trouvés dans les Gaules? » Mais le commun des mortels préfère s'imaginer féroce, plutôt que de s'avouer lâche. En 1787, l'abbé Brizard résumait dans son « éloge posthume » de Mably la morale de son livre : « On y voit la liberté sortir avec eux [les Francs] des forêts de la Germanie, et venir arracher les

Gaules à l'oppression et au joug des Romains[40]. » Il est intéressant de voir la querelle des deux races, à la veille de la Révolution, devenir ainsi triangulaire, mettant en présence les Romains oppresseurs, les Gaulois opprimés, et les Germains libérateurs.

Au lendemain de la convocation des États généraux, on retrouve des conceptions de cet ordre dans le célèbre pamphlet de Sieyès, *Qu'est-ce que le Tiers État?*. Et c'est précisément parce qu'il veut rompre avec les anciens errements que Sieyès s'exclame : « Le Tiers ne doit pas craindre de remonter dans les temps passés... le Tiers redeviendra noble en devenant conquérant à son tour. » C'est que pour cet avocat de la bourgeoisie, il s'agit maintenant d'abolir les privilèges de la noblesse, d'*épurer* même, s'il le faut, le corps de la nation :

« Pourquoi [le Tiers État] ne renverrait-il pas dans les forêts de la Franconie toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des Conquérants, et d'avoir succédé à des droits de conquête? La Nation, alors épurée, pourra se consoler, je pense, d'être réduite à ne plus se croire composée que des descendants des Gaulois et des Romains. En vérité, si l'on tient à vouloir distinguer entre naissance et naissance, ne pourrait-on pas révéler à nos pauvres concitoyens que celle qu'on tire des Gaulois et des Romains vaut au moins autant que celle qui viendrait des Sicambres, des Welches[41], et d'autres sauvages sortis des bois et marais de l'ancienne Germanie? »

Une fois la Germanie ainsi écartée du berceau de la nation, restaient deux généalogies possibles. Gaule ou Rome? Faut-il rappeler que, dans le sillage de J.-J. Rousseau et des Encyclopédistes, les hommes de la Révolution se réclamaient surtout de la Rome républicaine, se choisissant pour ancêtres Caton et Brutus, non Brennus ou Vercingétorix : les modes, les arts, le vocabulaire politique *(Dictature, Consulat)* s'inspiraient de l'Antiquité classique. Pourtant, les Gaulois eurent quelques partisans. Ainsi, La Tour d'Au-vergne, « le premier grenadier de la République française », s'exaltait pour les *Origines gauloises*[42], et voulut « rétablir enfin, sur la liste des nations, les Gaulois, ce peuple célèbre, qui semble en avoir été effacé », et qui pourtant, « dès son aurore, se montre déjà l'émule de Rome ». La Tour d'Auvergne chercha même à prouver que la langue gauloise fut la langue originelle du genre humain. Poussant ce genre de logique jusqu'au bout, un certain Ducalle écrivait aux administrateurs du département de Paris : « Jusqu'à quand souffrirez-vous que nous portions le nom infâme de Français... lorsque nous brisons enfin nos fers, et qu'ils dédaignent la qualité de frères, nous avons l'extravagante bassesse de nous appeler comme eux! Sommes-nous donc descendus de leur sang impur... A Dieu ne plaise, citoyens! nous sommes du sang pur des Gaulois[43]... » Mais cet appel resta sans effets, de même que semblaient rester sans lendemain les efforts de quelques érudits qui créèrent sous l'Empire une « Académie celtique », et voulurent publier « une espèce de Bible celtique, où

serait recueilli tout ce que l'Antiquité nous a transmis sur nos premiers ancêtres [44] ».

Ce n'est que sous la Restauration que la pensée révolutionnaire entreprit d'exorciser systématiquement le mythe des Francs germaniques à l'aide d'un nouveau mythe gaulois. Sans doute fallait-il que les prodigieuses mutations des années 1789-1815 eussent exercé auparavant leur plein effet : l'attachement au sol de la mère-patrie, substitué à l'amour filial pour le roi; le culte du progrès, ou de l'*avenir,* remplaçant les traditions sacrées, le culte du *passé,* inaugurant le nouvel âge de la science; la légitimité de la droite, enfin, s'effaçant derrière celle, commençante, de la *gauche;* transferts affectifs et inversions spatio-temporelles qui attestent la profondeur du bouleversement. Or, l'amour de la terre natale aspire à des liens charnels, il implique une maternité symbolique, il ne pouvait se satisfaire de l'affiliation aux idéaux légendaires de Sparte ou de Rome; et c'est pourquoi les enfants de la Révolution, tout en se réclamant des méthodes de la pensée scientifique, naturaliste ou matérialiste, détournaient leur regard de l'Antiquité, pour le porter vers le sol qui les vit naître (dès 1826, Michelet, chantre de la France républicaine, préconisait l'étude de sa géographie, en même temps que le recours aux « circonstances physiologiques, physiques, botaniques, zoologiques et minéralogiques qui peuvent expliquer l'histoire [45] »).

Il fallut également que des continuateurs du comte de Boulainvilliers, cherchant à retrouver leurs privilèges de caste, invoquassent à nouveau ses arguments raciaux. « Race d'affranchis, s'écriait le comte de Montlosier, nous ne sommes point de votre communauté; nous sommes un tout par nous-mêmes. Votre origine est claire! la nôtre est claire aussi (...) les Francs furent une sorte d'élite formée chez un peuple qui fut lui-même l'élite des peuples. » A preuve, il citait la *Germanie* de Tacite, « évangile de l'honneur et de toutes les vertus humaines », comparable au Nouveau Testament, « évangile des vertus religieuses [46] ». Sans aller si loin, d'autre écrivains titrés, notamment Chateaubriand (« l'homme qui a peut-être le mieux conservé le souvenir des anciennes races », observait Tocqueville[47], concevaient la supériorité germanique-franque comme allant de soi[48].

C'est alors qu'Augustin Thierry déclenche la contre-attaque. Il accepte le choix du terrain, mais contrairement au camp adverse, il en justifie le choix par les progrès de la physiologie, et non par la tradition établie. « Les nouvelles recherches physiologiques, écrit-il, d'accord avec un examen plus approfondi des grands événements qui ont changé l'état social des diverses nations, prouvent que la constitution physique et morale des peuples dépend bien plus de leur descendance et de la race primitive à laquelle ils appartiennent, que de l'influence du climat[49]. » Voici donc la race promue au rang d'un grand principe explicatif, se réclamant de la science, et alimentant déjà les passions politiques. «Le Ciel nous

est témoin, s'écriait encore Thierry, que ce n'est pas nous qui les avons attestés les premiers, qui avons les premiers évoqué cette vérité sombre et terrible, qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France. Il faut le dire, car l'histoire en fait foi : quel qu'ait été le mélange physique des deux races primitives, leur esprit constamment contradictoire a vécu jusqu'à ce jour dans deux portions toujours distinctes de la population confondue (...) La filiation naturelle, la descendance politique est évidente. Donnons-la donc à ceux qui la revendiquent; et nous, revendiquons la descendance contraire. Nous sommes les fils des hommes du Tiers État; le Tiers État sortit des communes, les communes furent l'asile des serfs; les serfs étaient les vaincus de la conquête... nous sommes conduits au terme extrême d'une conquête qu'il s'agit d'effacer[50]. » Pourtant, certains procédés polémiques de Thierry suggèrent qu'il gardait une mentalité de vaincu : anticipant sur les thuriféraires allemands du sang germanique, n'allait-il pas jusqu'à attribuer la victoire de la Révolution à ses dirigeants aristocrates; « ces transfuges vers la meilleure cause en ont été les plus nobles soutiens; et nous, fils des vaincus, ce sont de pareils chefs que nous voyons encore à notre tête [51] ».

L'autre grand inspirateur des études historiques au lendemain de 1789-1815, François Guizot, partageait la France en deux races ou peuples avec une netteté plus grande encore :

« La Révolution a été une guerre, la vraie guerre, telle que le monde la connaît entre peuples étrangers. Depuis plus de treize siècles, la France en contenait deux, un peuple vainqueur et un peuple vaincu (...) Francs et Gaulois, seigneurs et paysans, nobles et roturiers, tous, bien longtemps avant la Révolution, s'appelaient également Français, avaient également la France pour patrie. Mais le temps, qui féconde toutes choses, ne détruit rien de ce qui est... La lutte a continué dans tous les âges, sous toutes les formes, avec toutes les armes; et lorsqu'en 1789 les députés de la France entière ont été réunis dans une seule assemblée, les deux peuples se sont hâtés de reprendre leur vieille querelle. Le jour de la vider était enfin venu[52]... »

Guizot se réclamait également de la *race conquise.* Sans doute ces polémiques, dont les historiens français de la seconde moitié du XX^e^ siècle ne traitent pour ainsi dire jamais — ne serait-ce pas en vertu des tacites interdits que nous évoquions plus haut? — ont-elles singulièrement contribué à populariser le concept de *race,* et même révélé au grand jour des sentiments qualifiés de nos jours de *racistes.* En 1912, lorsque ces questions pouvaient être plus librement abordées, Camille Jullian évoquait, dans sa leçon d'ouverture du Collège de France, en ces termes la dernière étape de la « querelle des deux races » :

« Ce colossal duel faisait du passé de la France une épopée émouvante et miraculeuse, comparable à ces combats entre dieux et géants dont parlaient les poètes grecs, et le récit en passionnait les âmes poétiques et grandiloquentes des

hommes du romantisme. Lorsque brillèrent les chaudes journées de l'été de 1830, les plus enthousiastes se demandèrent si ce soleil de juillet n'éclairait pas la déroute suprême des anciens conquérants, le triomphe, marqué par la Providence, de la race immortelle des Gaulois[53]. »

On peut croire que Camille Jullian voyait juste. Si la révolution de Juillet, consacrant définitivement la France bourgeoise, était un point d'arrivée politique, elle servit également de point de départ à la triomphale carrière d'une France essentiellement gauloise. C'est en 1830 que Balzac fait mourir le marquis d'Esgrignon, un « Franc noble et fier », qui expire un s'exclamant : « Les Gaulois triomphent[54] ! ». Ce triomphe, Saint-Simon l'annonçait dès 1823 en ces termes non moins caractéristiques : « Les descendants des Gaulois, c'est-à-dire les industriels, ont constitué la force pécuniaire, force dominatrice (...) Mais le gouvernement est resté entre les mains des Francs (...) de manière que la société présente aujourd'hui ce phénomène extraordinaire : une nation qui est essentiellement industrielle, et dont le gouvernement est essentiellement féodal... [55] »

Outre-Rhin, en revanche, à la même époque, certains théoriciens apercevaient déjà dans le triomphe de la « gallicité » sur le « germanisme » la cause majeure du déclin international de la France[56]. Un témoignage d'une autre sorte nous a été laissé par Jules Michelet, quand il se penche, au soir de sa vie sur son *Histoire de France :* « Cette œuvre laborieuse d'environ quarante ans fut conçue d'un moment, de l'éclair de Juillet. Dans ses jours mémorables, une grande lumière se fit, et j'aperçus la France (...) Dans le brillant matin de Juillet, sa vaste espérance, sa puissante électricité, cette entreprise surhumaine n'effraya pas un jeune cœur », et de conclure : « J'avais le premier posé la France comme une personne[57]. »

Comment la voyait le jeune Michelet? « Un mot sur l'ordre général : au premier volume, les races, annonçait-il en 1831. (...) Races sur races, peuples sur peuples; Galls, Kymry, Bolg, d'autre part Ibères, d'autres encore, Grecs, Romains; les Germains viennent les derniers (...) Ces races sont venues se déposer les unes sur les autres, et féconder le sol gaulois de leurs alluvions. Par-dessus les Celtes se sont placés les Romains, enfin les Germains[58]. » Aux Germains donc, la dernière place; et Michelet leur attribuait un respect inné de la hiérarchie dû à leur esprit docile et malléable — « le principe aristocratique de la Germanie » — auquel il opposait son idéal : « L'égalité, cette équité des temps modernes »; « ... c'est une gloire pour nos Celtes d'avoir posé dans l'Occident l'idée de l'égalité ». Dans un autre passage, il s'insurge contre l'image, reçue depuis les auteurs antiques, des Germains, jeunes barbares héroïques; il y voit une sorte d'illusion optique, et pense que seule une conjoncture accidentelle, celle des grandes invasions, a pu faire croire « au génie invariable de cette race [59] ».

Mais en dépit de cette attitude critique, on retrouve chez Michelet, à bien le lire,

la fascination germanique, qui n'était peut-être que celle que, dans la nouvelle société bourgeoise, les familles au sang bleu continuaient à exercer sur les contemporains. C'est ainsi qu'en entreprenant de peindre (dans son vol. II) le tableau complet de la France, province par province, il s'arrête en Lorraine : « Je m'abstiens de franchir la montagne, de regagner l'Alsace. Le monde germanique est dangereux pour moi. Il y a là un tout-puissant lotos qui fait oublier ma patrie... » Quel était donc ce charme, pourquoi cette ambivalence? Il nous semble lui-même en fournir la clé, lorsque dans son *Introduction* de 1831, il oppose la France, une nation, à l'Allemagne, une race, qu'il décrit en ces termes :

« L'Allemagne a donné ses Suèves à la Suisse et à la Suède, à l'Espagne ses Goths, ses Lombards à la Lombardie, ses Anglo-Saxons à l'Angleterre, ses Francs à la France. Elle a nommé et renouvelé toutes les populations de l'Europe. Langue et peuple, l'élément fécond a partout coulé, pénétré. Aujourd'hui même que le temps des grandes migrations est passé, l'Allemand sort volontiers de son pays; il y reçoit volontiers l'étranger. C'est le plus hospitalier des hommes...

« Le caractère de cette race, qui devait se mêler à tant d'autres, c'est la facile abnégation de soi. Le vassal se donne au seigneur, l'étudiant, l'artisan, à leurs corporations. Dans ces associations, le but intéressé est en seconde ligne; l'essentiel, ce sont les réunions amicales, les services mutuels, et ces rites, ces initiations, ces symboles, qui constituent pour les associés une religion de leur choix. La table commune est un autel où l'Allemand immole l'égoïsme... Rien d'étonnant si c'est en Allemagne que nous voyons, pour la première fois, l'homme se faire l'homme d'un autre, mettre ses mains dans les siennes et jurer de mourir pour lui. Ce dévouement sans intérêt, sans conditions, dont se rient les peuples du Midi, a pourtant fait la grandeur de la race germanique. C'est par là que les vieilles bandes des conquérants de l'Empire, groupées chacune autour d'un chef, ont fondé les monarchies modernes. Ils lui donnaient leur vie, à ce chef de leur choix ils lui donnaient leur gloire même. Dans les vieux chants germaniques, tous les exploits de la nation sont rapportés à quelques héros. Le chef concentre en soi l'honneur du peuple, dont il devient le type colossal... »

Ce tableau, qui aux yeux des historiens des générations précédentes semblait romancé voire fantaisiste, s'achève sur une touche qui peut paraître prophétique à nos yeux. C'est que l'Allemagne, décrite de la sorte, est d'abord celle que voulaient ressusciter ses jeunes élites, férues de l'Allemagne de Tacite, celle qui surgissait sous la plume d'un Jacob Grimm, que Michelet étudiait et traduisait « avec une passion incroyable [60] ». Il reste que dans ses plus grandes exaltations, Michelet gardait le sens de la mesure, et contrairement à Thierry, il ne fit jamais de la race son grand principe explicatif. Son ami Henri Martin, en revanche, « montrait cette race gauloise l'emportant à la fin sur ses vainqueurs germaniques, grâce à Descartes, à Voltaire, et aux hommes de la Révolution » (Camille

Jullian)[61].

Pour Henri Martin, en effet, la grandeur française, c'était, grâce au sang inaltérablement conservé, la grandeur gauloise; les druides avaient enseigné au monde l'immortalité de l'âme, et les philosophes grecs « avaient allumé leur flambeau au grand foyer des peuples celtiques »; les lois gauloises avaient trouvé leur dernière expression dans la Révolution (« C'était l'âme de nos pères qui nous jetait ce cri du fond des siècles! Sa protestation devait être un jour relevée par la nouvelle Gaule, la France de la Révolution! »). Quant au courage gaulois, « le caractère essentiel qui domine tout ce que nous venons de dire, le cachet de la race gauloise, c'est de jouer avec la mort comme jamais ne l'a fait aucune race humaine », et c'est ainsi qu'avait pu se développer « l'idéal d'une chevalerie celtique, et nullement germanique dans ses origines ». Vertus immortelles, puisque gravées dans la chair et les membres des Gaulois, dans leurs têtes rondes, et même, si l'on peut dire, dans leurs entrailles, et c'est ainsi que H. Martin, se faisant anthropologue, «constate chez les Français un plus grand développement de l'appareil respiratoire et un moindre volume d'intestins que chez les Allemands, caractères qu'ils faut certainement reporter aux Gaulois et aux Germains[62] ». Rendons donc justice à Henri Martin, père d'un mythe celtique popularisé par le « nos ancêtres les Gaulois » des manuels de la III^{e} République, mais qui n'ose plus s'avouer de nos jours qu'à travers les figures d'Astérix et d'Obélix.

Du reste, Astérix n'est pas un personnage négligeable. Il y aurait beaucoup à dire sur sa bouffonnerie, conforme à une certaine tradition d'humour « gaulois », car à l'abri de ce voile, il continue à chatouiller chez les petits et les grands une fibre profonde, celle-là même qui animait naguère les grandes résolutions collectives, et servait de relais entre les grandes tueries et les doctrines politiques. Pourtant, il est temps pour nous d'interrompre ce récit, puisque chez un Henri Martin, il est question, dès 1837, « de la grande famille indo-européenne ou japétique, dont l'Arie, cette *terre sainte* des premiers âges, paraît avoir été le berceau », et du « droit d'aînesse que réclame aujourd'hui la mystérieuse *Arie* de l'Asie centrale[63] ». Mais l'Asie centrale ne réclamait rien pour sa part; c'est l'Europe de l'âge scientifique qui s'inventait une nouvelle généalogie, et une nouvelle « terre sainte ». Voici donc que se manifestent, bien avant Gobineau, les sources directes et explicites du mythe aryen, celles dont il sera question plus loin. Ce mythe-là présentera la singularité d'être intégralement manichéen, contrairement à ceux dont nous venons de traiter : car quelles qu'aient été les préférences particulières de nos auteurs, ils s'accordaient pour faire alterner lumières et ombres dans leurs tableaux, non sans quelque attirance, chez un Taine ou un Renan, pour la jeunesse et la virilité des races dites germaniques (ainsi Renan, en septembre, 1870 voyait dans la défaite de Sedan une nouvelle preuve de la supériorité raciale des Allemands[64].

Une dernière observation s'impose, à propos des derniers grands protagonistes de la « querelle des deux races ». Tous conviennent que la France est une nation issue d'un mélange racial (plus tard, d'autres diront « métissée »). « Ce n'est pas sans de longues convulsions que les dix peuples dont nous sommes les fils ont pu être réduits à un seul » (Thierry). « Qui vous dit que vous êtes des Germains et que nous sommes des Gaulois? » (Guizot). Mais cette incertitude sur les origines, sur des lignées dont nos auteurs croyaient qu'elles charriaient des « sangs » différents, était équilibrée par la croyance en leur fusion harmonieuse, que Michelet compare, dans le langage de son temps, à une opération de chimie organique : « Ceci dit, a-t-on la France? presque tout est à dire encore. La France s'est faite elle-même, de ces éléments dont tout autre mélange pouvait résulter. Les mêmes principes chimiques composent l'huile et le sucre. Ces principes donnés, tout n'est pas encore donné; reste le mystère de l'existence propre et spéciale. Combien plus doit-on en tenir compte, quand il s'agit d'un mélange vivant et actif, comme une nation. » Un peu plus loin, Michelet intitulait une section de son livre : *Destinée malheureuse des races restées pures,* invoquant à l'appui le cas dramatique des Juifs. Certes, il faisait de nécessité vertu, et adaptait son anthropologie à un idéal politique et moral, compte tenu des formes de croyance de son époque, comme les clercs l'ont fait de tout temps (il n'est que de songer à Isidore de Séville ou à Frédégaire, et les variantes du XIX^{e} siècle, que nous aurons l'occasion de passer en revue, furent également innombrables). Mais ne pourrait-on pas en effet mettre en regard de ces idées contradictoires que la France moderne se faisait d'elle-même, au carrefour de ses mythes « franc », « celte » et « latin » qui se neutralisaient réciproquement, son universalisme, son rayonnement, voire sa fécondité culturelle? — et, d'autre part, avec une histoire au cours de laquelle les haines collectives ont été si souvent mises au service des dissensions intérieures? (Michelet le visionnaire condensait ces deux interrogations en une seule formule : « Par-devant l'Europe, la France, sachez-le, n'aura jamais qu'un seul nom inexpiable, qui est son vrai nom éternel : la Révolution! ») Poser ces questions, ce n'est pas les résoudre, et il semble même qu'en l'état actuel de nos connaissances en matière de psychologie collective, les moyens conceptuels font défaut pour les approfondir utilement. Nous ne croyons pas que la suite de cette introduction fournira des éléments de réponse, mais nous pressentons que sous d'autres formes, ces questions ne manqueront pas de se dresser à nouveau devant nous.

1. *Des désordres actuels de la France et des moyens d'y remédier,* par M. le comte de MONTLOLIER, Paris 1815, p. 7.

2. Cf. l'article « Esclave » du *Dictionnaire historique de l'ancien langage français,* par LA CURNE DE SAINTE-PALAYE (t. VI, Paris 1879).

3. Cf. G. FOURNIER, *Les Mérovingiens,* Paris 1966, p. 78.

4. Chronique dite de « Frédégaire »; Grégoire de Tours ignorait encore la généalogie troyenne.

5. Cf. O. DIPPE, *Die fränkischen Trojanersagen,* Wandsbeck 1896.

6. Marc BLOCH, « Sur les grandes invasions. Quelques positions de problèmes » *Revue de synthèse,* 1940-

1945, p. 56.

7. Cf. Robert FOLZ, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval,* Paris 1950, p. 191.

8. *Ibid.,* p. 567.

9. « Les Nibelungen; Histoire universelle tirée de la légende » (Œuvres en prose de Richard Wagner, Paris, s. d., t. II, p. 44).

10. On pourrait s'interroger sur la signification qu'eut pour les rêves et la destinée du général Charles de Gaulle la conjonction d'un tel nom et d'un tel prénom.

11. « J'ai basti ma *Franciade* sans trop me soucier si cela est vray ou non » *(préface de 1587).*

12. « Rien n'est plus célèbre que l'origine troyenne dont se vantaient les Francs... Tous les témoignages de l'Antiquité, tous les souvenirs des Germains, s'accordent pour les faire venir des contrées où la tradition universelle place le berceau de la famille humaine » (A.-F. OZANAM, *Les Germains avant le christianisme,* Paris 1872, p. 41).

13. Cf. Don Cameron ALLEN, *The legend of Noah, Renaissance Rationalism in Art, Science and Letters,* Urbana, Ill., 1949.

14. Jean du TILLET († 1570), *Recueil des Roys de France, leur Couronne et Maison,* 1618.

15. François de BELLEFOREST, *Les Grandes Annales et Histoires générales de France, de la venue des Francs en Gaule,* 1579, t. I, fol 364.

16. G. POSTEL, *La Loy salique* (1552). Je dois cette indication à l'obligeance de Maurice de Gandillac. 2

17. *De bello gallico,* VI, 24, 1.

18. J. BODIN, *Methodus ad facilem historiarum cognitiorem,* 1566.

19. AUDIGIER, *De l'origine des Français et* de *leur empire*, 1676, t. I, Préface.

20. Cf. Roland MOUSNIER, *Fureurs paysannes...,* Paris 1967, p. 32.

21. Fr. de MÉZÉRAY, *Histoire de France, depuis Faramond jusqu'à maintenant...*, 1646, t. I, p. 3.

22. Cf. Henri MARTIN, *Histoire de France,* t. I, Préface, p. VI (éd. de 1874).

23. BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle;* PASCAL, *Pensées* (n° 623).

24. *Antiquités de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois,* par le R. P. Dom P. PEZRON, docteur en théologie de la faculté de Paris, 1703, Préface, et pp. 1-24.

25. Henri MARTIN, *Histoire* de *France*, t. I, p. 2, note.

26. La plus notable : Pierre-Daniel HUET, précepteur du dauphin et évêque d'Avranches (voir plus loin, p. 136).

27. *Histoire de la pairie de France et du Parlement de Paris,* par D. B., Londres 1740, pp. 88-90.

28. *Histoire de l'ancien gouvernement de la France...*, par feu M. le comte de BOULAINVILLIERS, Amsterdam 1727, t. I, pp. 26 et suiv.; t. III, p. 84.

29. D'après Marc BLOCH *(Sur les grandes invasions..., art. cit.),* Fréret aurait été emprisonné en 1714 sous le prétexte d'avoir combattu la « théorie troyenne ».

30. *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* (1734) de l'abbé DUBOS.

31. *Esprit des Lois,* XIV, 14, XXVIII, 20, XXVIII, 23, XXX, 17, et *passim.*

32. *Commentaire sur l'Esprit des Lois.*

33. Article « Franc ou franq; France, François, Français » du *Dictionnaire philosophique.*

34. « Cet ouvrage a pour nous un autre genre d'intérêt : il peint les mœurs de nos ancêtres » (Introduction de Burnouf aux *Annales* de TACITE, éd. de poche Garnier-Flammarion, Paris 1965).

35. *Observations sur l'histoire de France* de l'abbé MABLY, 1765, p. 398.

36. Fr. FURET et D. RICHET, *La Révolution,* Paris 1965, t. I, p. 60.

37. *Ibid*., p. 151.

38. Cf. l'article « Noblesse »

39. *Des désordres actuels de la France..., op. cit.,* p. 9.

40. *Observations...,* éd. de 1792, « Éloge historique de l'abbé de Mably », p. 23.

41. *Sic!*

42. *Origines gauloises, celles des plus anciens peuples d'Europe,* par La TOURD'AUVERGNE-CORRET (1792); 3e éd. Hambourg 1801, p. IV, p. 221.

43. Cité par Marc BLOCH, *Sur les grandes invasions..., art. cit.,* p. 61.

44. *Mémoire et plan de travail sur l'histoire des Celtes et des Gaulois,* par M. de FORTIA d'URBAN, Paris 1807, p. 10.

45. Jules MICHELET, « Journal de mes idées », 15 mars 1826 (*Mon journal,* Paris 1888, p. 304).

46. Comte Fr. de MONTLOSIER*De la monarchie française,* Paris 1814, t. I, pp. 136 et suiv.; *Des désordres actuels de la France..., op. cit.,* pp. 6-7.

47. *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville,* Paris 1893, p. 235.

48. *Les Martyrs,* livres VI et VII, mais surtout*Analyse raisonnée de l'histoire de France*, 1845, pp. 129 et suiv.

49. *Sur l'histoire d'Écosse...* (1824); *cf. Dix ans d'études historiques,* éd. 1883, p. 14.

50. *Sur l'antipathie de race qui divise la nation française* (1820); *ibid.,* pp. 261-262.

51. *Ibid.,* p. 258; cf. aussi *Histoire véritable de Jacques Bonhomme* (1820) : « ...il y eut guerre, et Jacques fut vainqueur, parce que plusieurs amis de ses ci-devant maîtres embrassèrent sa cause... » (*ibid.,* p. 271).

52. *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel,* par F. GUIZOT, 2e éd., Paris 1820, pp. 1-2.

53. C. JULLIAN, « L'ancienneté de l'idée de nation », *Revue bleue,* LI (1913), p. 66.

54. *Le Cabinet des Antiques, in fine.*

55. « Catéchisme des industriels », 1er cahier; cf. *L'œuvre d'Henri* de *Saint-Simon,* éd. C. Douglé, Paris 1925, pp. 171-172. Je remercie M. Roger Errera de m'avoir signalé ce passage.

56. Ainsi, Friedrich LIST, vers 1835 ou 1840 (cf. *Gesammelte Schriften,* t. II, 1850, p. 110). Au lendemain de l'armistice de janvier 1871. Bismarck résumait cette vue allemande : « La Révolution de 1789 était le renversement de l'élément germanique par l'élément celte, et que voyons-nous depuis? » (cf. P. DEHN, *Bismarck als Erzieher,* München 1903, p. 205).

57. *Introduction de 1869.*

58. *Histoire de France,* 2e éd. de 1835, pp. VII, 133, 431.

59. *Ibid.,* pp. III, 150, 170.

60. « Rien ne me servit plus que le livre colossal de Grimm [*Deutsche Reichsaltertümer*]. Je raconterai un jour la passion incroyable avec laquelle j'entrepris de comprendre et de traduire ce livre » (*Introduction* de 1869).

61. C. JULLIAN, *éd. cit.*

62. *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1789, par Henri MARTIN, t. I (1837); 4e éd. Paris 1874, *passim.*

63. *Histoire de France... op. cit.,* t. I, p. 2, p. VII (italiques d'Henri Martin).

64. « J'ai toujours été frappé par la supériorité de l'intelligence et du travail allemand. Il n'est pas étonnant que, dans l'art de la guerre, qui après tout est un art inférieur, mais compliqué, ils aient atteint à cette supériorité que je constate dans toutes les choses, je vous le répète, que j'ai étudiées, que je sais... Oui, Messieurs, les Allemands sont une race supérieure! » (Cf. le*Journal* des Goncourt, 6 septembre 1870.) Sur la germanophilie

de Renan, surtout entre 1855 et 1870, voir les textes réunis par Ernest SEILLIÈRE, « L'impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan », *Revue des Deux Mondes,* 135/5 et 135/6 (1906), pp. 836-858 et 323-352.

On pourrait aussi citer divers textes de Taine. Ainsi celui-ci : « Telle est cette race, la dernière venue, qui, dans la décadence de ses sœurs, la grecque et la latine, apporte dans le monde une civilisation nouvelle, avec un caractère et un esprit nouveaux (...) Ce sont les instincts virils et moraux qui ont pris de l'empire, et, parmi eux, le besoin d'indépendance, le goût des moeurs sérieuses et sévères, l'aptitude au dévouement et à la vénération, le culte de l'héroïsme. Ce sont là les rudiments et les éléments d'une civilisation plus tardive, mais plus saine, moins tournée vers l'agrément et l'élégance, mieux fondée sur la justice et la vérité » *(Histoire de la littérature anglaise,* éd. Paris 1905, p. 63).

CHAPITRE III

Angleterre *Lignage de Sem et joug normand*

LES îles, pour des raisons évidentes, sont un conservatoire des vestiges du passé, qu'il s'agisse des espèces animales disparues, ou des mœurs et traditions oubliées sur les continents. En ce dernier sens on peut dire que les îles ont bonne mémoire, et que cette mémoire s'exerce de multiples façons.

Dans la Méditerranée, c'est à Palma de Majorque que végètent les derniers représentants de la race maudite des *conversos* de l'Espagne[1], c'est dans l'île de Djerba qu'on trouve des Juifs troglodytes : la *maffia* sicilienne, ou la *vendetta* corse sont des archaïsmes mieux connus encore. Dans l'océan Atlantique, c'est en Islande que furent enregistrés les chants et légendes oubliées de l'*Edda* germanique. Nos connaissances sur les mythes d'origine celtes reposent sur des traditions conservées en Irlande. Dans la grande île voisine, le système des clans pré-chrétiens ne fut officiellement aboli en Écosse qu'au XVIII^{e} siècle. Et de toutes les tribus germaniques, seuls les Angles et les Saxons ont conservé intactes leurs généalogies primitives, remontant au grand dieu Odin ou Woden[2].

Il est vrai que les îles britanniques avaient de quoi se souvenir. Si elles n'ont jamais été envahies depuis 1066, il y a peu de pays continentaux qui ne les aient pas colonisées au cours des deux millénaires précédents. Leur peuplement a été successivement assuré par les Ibères, les Celtes, les Romains, les Germains et les Scandinaves, la touche finale ayant été apportée par l'invasion franco-normande. Jusqu'aux Germains inclus, la séquence est la même qu'en France ou en Espagne, mais la romanisation ayant été imparfaite, les Celtes, après la débâcle romaine, demeurèrent culturellement Celtes, et les Germains, par voie de conséquence, demeurèrent Germains; car on ne s'assimile qu'à une civilisation supérieure. Il en résulte une situation culturellement plus complexe, compliquée encore par la francisation partielle qui suivit.

Aux temps où le christianisme se diffusait dans les îles britanniques, et où des moines initiés à l'art d'écrire se constituaient les gardiens des mémoires collectives, la coexistence entre Celtes et Germains, Bretons [« Britons »] et Anglo-Saxons, fut tumultueuse : d'étape en étape, elle aboutit à la quasi-synonymie entre « Britannique » et « Anglais ». On peut dire que la population bigarrée de ces îles dut apprendre de bonne heure l'art du compromis, dont le chef-d'œuvre est sans doute la fusion linguistique dont procède la langue anglaise. L'humour dit britannique, ce compromis intérieur entre soi et soi, ainsi que la notion de *fairness,* pourrait remonter aux mêmes sources premières. Au Moyen Age, le roi

breton Arthur, vainqueur légendaire des Anglais, devenaitunhéros national de ce peuple; une popularité à peine inférieure était promise au roi Richard Cœur de Lion, dont le juron favori était : « Me prenez-vous pour un Anglais[3] ? » A l'ère des nationalismes, un auteur anglais se consolait à l'idée qu'après tout, Arthur et Richard étaient deux héros britanniques[4] (mais cet humour-là était peut-être involontaire).

Pour bâtir leur mythe d'origine, les Anglais disposaient des quatre grandes mythologies gréco-romaine, celtique, germanique et biblique. Comme on le sait, ce sont les deux dernières qui servirent de trame principale à leurs traditions perpétuées également outre-Atlantique. Ainsi, Thomas Jefferson proposait de représenter sur le sceau des États-Unis les deux grandes traversées ancestrales : celle de la mer par les chefs saxons Hengist et Horsa, et celle du désert par les enfants d'Israël[5]. Cette réminiscence d'une traversée fournit un premier fil conducteur.

En effet, les Bretons avaient perdu le souvenir de leur première traversée. Christianisés avant les Anglo-Saxons, ils adoptèrent une généalogie semblable à celle des peuples continentaux, c'est-à-dire une généalogie japhétique, s'inventant, sur la foi d'Isidore de Séville, Britto ou Brutus pour ancêtre éponyme[6]. Entre eux et leurs vainqueurs, il n'y eut pas de tentative d'apparentement par le sang, sans doute parce qu'ils restèrent insoumis, et vécurent sous la souveraineté de leurs propres roitelets. D'autre part, leurs défaites et leurs exils, dont parlent les premiers monuments de l'histoire britannique, les chroniques bretonnes de Gildas et de Nennius, se laissaient facilement interpréter comme des châtiments divins, comparables à ceux infligés jadis au peuple endurci d'Israël. Sous la plume de Gildas, les Bretons devinrent le vrai Israël, le « praesens Israel[7] ».

On peut se demander si Bède le Vénérable (†735), le « père de l'histoire anglaise » qui, pour écrire cette histoire, puisait largement dans les vieilles chroniques bretonnes, ne leur a pas emprunté ce thème. Ou si l'insularité à nouveau n'a pas joué : car il est souvent question, chez les prophètes de l'Ancien Testament, des « îles de la mer », qui espèrent en l'Éternel; or les vieux chroniqueurs lisaient les prophéties attentivement et les interprétaient à la lettre. Par exemple, dans le cas de l'imprécation lancée aux Juifs par Osée : « Vous n'êtes pas mon peuple, et je ne suis pas votre Dieu[8]. » Quel était donc le nouveau peuple élu, le « praesens Israel » de Gildas? « La pensée profonde de Bède, écrit Edmond Faral, était que le peuple anglo-saxon est un peuple prédestiné; c'était lui qui devait établir sur la Grande-Bretagne une autorité politique nouvelle, et y jeter les véritables fondements de l'Église. Dieu l'avait choisi pour ses desseins, et de là venait sa dignité particulière[9]. » Aussi bien Bède approuve-t-il le massacre des moines bretons de Bangor par le roi païen Aethelfrid, puisque aussi bien le royaume est promis aux Anglo-Saxons. Et il n'a pas oublié que c'est de Germanie que sont

venues « les puissantes nations des Jutes, des Angles, et des Saxons »; c'est pourquoi il se soucie de l'évangélisation des « Anciens Saxons » restés sur le continent[10].

D'autres moines transcrivaient en ces temps les généalogies remontant à Woden, et rattachaient cet ancêtre national, à travers les listes des patriarches, à l'ancêtre universel Adam, tout comme le faisaient leurs confrères continentaux. Mais chez eux, le souvenir d'une traversée maritime venait s'ajouter à ce récit, mettant en scène un enfant endormi dans une barque, qui accostait dans une île dont il devenait le roi. Ce thème fait songer à l'histoire de Moïse enfant, et l'on ne saurait exclure une contamination, un obscur travail de condensation : le fait est que l'enfant-roi anglo-saxon, Sceaf, devint, sous la plume des copistes, Seth, et ensuite Sem; en conséquence, dès le haut Moyen Age, les Anglais répudiaient Japhet, l'ancêtre des Européens, pour s'affilier au fils aîné de Noé. On peut dire que dès cette époque, l'Angleterre n'était pas l'Europe.

Vers 1900, les stricts observants de la *Lord's Day Observance Society* voyaient dans le roi Alfred le fondateur du repos sabbatique anglais, tandis que des socialistes britanniques se réclamaient de ses sages lois pour exiger la journée de huit heures[11], et que la famille royale faisait circoncire les héritiers du trône. Les mœurs et traditions anglaises peuvent-elles être mises en rapport avec le « sémitisme » prêté aux vieilles dynasties anglo-saxonnes? A travers quelles médiations?

Au lendemain de la conquête normande, la *History of the kings of Britain* de Geoffrey de Monmouth, évêque gallo-breton, projette un rayon de lumière sur le travail des imaginations médiévales, source d'inspiration, à son tour, des imaginations modernes.

Cette histoire hautement fantaisiste est, du point de vue littéraire, l'une des œuvres les plus influentes du Moyen-Age, celle dont procèdent les cycles de *Brut* et de la Table Ronde. Sous les rois franco-normands, son auteur pouvait glorifier à son aise l'histoire de ses ancêtres bretons. A cette fin, il puisait librement dans toutes les mythologies : c'est ainsi que son Brutus, petit-fils d'Énée le Troyen et fondateur de la race royale des Bretons, connaît un destin analogue à celui d'Œdipe, tandis que les promesses divines faites au dernier rejeton de la race, Cadwallader, sont inspirées par la tradition biblique. Un autre glorieux et imaginaire roi breton, Ébraucus, semble bien n'être que le roi hébreu David, à peine déguisé, « David Hebraicus ». Cet Ébraucus ne tarda pas à pénétrer dans les généalogies anglo-saxonnes, soit entre Adam et Woden, en qualité de double de Sceaf ou de Sem, soit plus bas, entre Woden et le roi Alfred[12]. De la sorte, la lignée royale anglaise s'hébraïsait davantage, à une époque où le nom de David brillait d'un vif éclat, en Ecosse et dans le pays de Galles, ce qui explique que plusieurs princes de Galles des temps modernes aient porté ce prénom. Mais

d'autre part, toujours sous l'influence de Geoffrey de Monmouth et de ses continuateurs, Brutus rejoignait David-Ébraucus dans certaines listes généalogiques, où les Anglo-Saxons, ainsi rattachés aux Bretons et aux Troyens, devenaient à leur suite des Japhétites[13].

Il est inutile d'entrer dans le détail de ces légendes et généalogies compliquées, dans lesquelles les spécialistes eux-mêmes semblent se retrouver avec peine. Certains ont supposé que la transformation graduelle de Sceaf en Seth et en Sem était due à des erreurs commises par les copistes[14]. Mais même si ces erreurs sont réelles, le fait qu'elles aient été commises et surtout perpétuées ne doit pas avoir été fortuit. La question mérite donc que l'on s'y arrête plus longuement.

Que signifiait exactement, pour les clercs du Moyen Age, un lignage royal remontant à David et à Sem? Il est certain qu'il ne signifiait pas une « race sémite », dans l'acception moderne du concept : rien n'était plus éloigné de la pensée médiévale que l'insertion de l'homme dans l'histoire naturelle, à laquelle s'emploieront les temps modernes; l'anthropologie médiévale était une histoire sainte, un chapitre de la théologie. On peut donc admettre que les clercs anglais, en affiliant la dynastie royale à l'ancêtre des Hébreux, cherchaient à mettre en relief son caractère béni et sacré : Noé n'avait-il pas accordé à Sem, son premier-né, une bénédiction particulière? Le seul chroniqueur qui, en copiant la généalogie royale, la commente, Ailred de Rivaux († 1166), se réfère à cette bénédiction; et ses commentaires nous permettent d'y voir un peu plus clair. Il écrit en effet :

« ...[d'Enoch] est venu Noé, qui seul mérita, avec sa femme et ses fils, d'échapper à la destruction du monde. Son premier-né Sem fut béni par son père. Les Juifs disent que Sem fut le prêtre suprême de Dieu, et qu'il fut ensuite appelé Melchisédech, lui qui offrait le pain et le vin en figure de notre sacerdoce, et c'est pourquoi il a été dit au Christ, dans le Psaume : « Tu es sacrificateur « pour toujours, à la manière de Melchisédech » [Ps. CX, 4]. C'est donc de ce Sem que la généalogie conduit jusqu'à Woden, dont l'autorité fut si grande auprès des siens que le quatrième jour de la semaine, appelé par les païens romains jour de Mercure, lui fut consacré, habitude que les Anglais continuent à suivre[15]. »

Attentif aux prétentions et aux ambitions de son roi, Henri II, Ailred de Rivaux combinait de la sorte, pour mieux en glorifier les ancêtres, les vues des rabbins, qui identifiaient Sem à Melchisédech, et la tradition de l'Église, suivant laquelle ce mystérieux prêtre-roi, qui avait béni Abraham, était une figure du Christ, voire le Christ lui-même. C'est certainement en vertu de représentations de cet ordre que Sem était souvent considéré au Moyen Age comme l'ancêtre des clercs en général. Or, si tous les rois chrétiens étaient des « oints du Seigneur », participant par là à la dignité sacerdotale, cet aspect de leur ministère était particulièrement accusé dans le cas des rois d'Angleterre, révérés par leurs sujets, en qualité de « Christ du Seigneur »[16], depuis le VIIIe siècle, c'est-à-dire depuis leur conversion,

jusqu'au XX^{e} siècle inclus. Certes, les clercs continentaux rattachaient eux aussi les rois barbares, au lendemain de leurs conversions, à la lignée sacrée de Sem-Melchisédech et de David (ainsi, sous le roi Chilpéric, Venance Fortunat s'exclamait : « Notre Melchisédech, qu'on nomme à juste titre roi et prêtre laïc, a achevé l'œuvre de la religion »; et Charlemagne portait, pour ses familiers du moins, le prénom de David[17]. Mais sur le Continent, les rites et l'atmosphère vétéro-testamentaires qui entouraient les races royales furent, sous l'influence romaine, progressivement abandonnés, tandis que dans les îles britanniques, et l'on retrouve ici la singularité ou le traditionalisme britanniques, ils persistèrent, à quelques modifications ou atténuations près, jusqu'à nos jours. Les rois d'Angleterre continuent à être couronnés à l'exemple du roi Salomon, sous les auspices du prophète Nathan et du prêtre Zadoc, et leur intronisation s'achève sur les paroles du psalmiste : « J'ai juré une fois par ma sainteté : Mentirai-je à David?... » [Ps. XCIX, 36].

Race royale, race sacerdotale, race divine : en définitive, « descendre de Sem » était une façon de sanctionner et de traduire en termes chrétiens la divine affiliation des rois d'Angleterre, à laquelle Woden, dieu païen dégradé, ne pouvait plus servir de garant surnaturel. C'est pourquoi un garant orthodoxe et chrétien, Sem-Melchisédech, fut emprunté à l'Ancien Testament. Tout au long de l'histoire anglaise, le caractère sacerdotal et quasi divin de la royauté se trouvait affirmé avec une énergie particulière tant par les serviteurs et les propagandistes de la monarchie que par des hérétiques. « La dignité du roi est supérieure à celle du prêtre, car le roi reflète la bonté du Christ, et le prêtre, son humanité seulement », écrivait, par exemple, Wycliffe *(De offcio Regis)*. De là, peut-on croire, la facilité avec laquelle Henri VIII d'Angleterre put rompre avec Rome, et instituer dans son pays un césaropapisme absolu. En homme de la Renaissance, il ne se prévalait pas des généalogies bibliques mais invoquait de tout autres arguments, la nécessité d'assurer à la nation un héritier mâle, ou des arguments scripturaires; mais la tradition dynastique et nationale rend compte du climat dans lequel il put se constituer chef suprême de l'Église, se prétendre « roi, empereur et pape[18]), et ouvrir le chemin à la Réforme anglaise.

Dans une telle perspective, le siècle qui sépare cette Réforme de la Révolution anglaise est aussi celui au cours duquel l'éminence sacerdotale détenue par les rois en vint à être captée par un peuple décidé à prendre en main son destin. Nous voici désormais en mesure d'avancer d'un pas plus rapide, et mieux assuré. En effet, à travers toute l'Europe, l'étude de l'Écriture sainte et l'agitation populaire suscitaient des hérésies et des sectes que l'Église romaine qualifiait, parfois non sans raison, de judaïsantes; mais seuls les Anglais s'identifièrent massivement au peuple de Moïse. Les figures de proue du puritanisme, comme Cromwell et Milton, concevaient cette affiliation de manière allégorique ou chrétienne : ils ne

prêtaient pas aux Anglais les Juifs pour ancêtres charnels, ils substituaient aux seconds les premiers, qui devenaient à leur tour le peuple investi par le Tout-Puissant d'une mission à la fois particulière et universelle. Cromwell citait Ésaïe devant le Parlement : « Le peuple que je me suis formé publiera mes louanges » (XLIII, 21), et il proclamait que les Anglais étaient le peuple de Dieu, mettant explicitement en parallèle leur élection et l'élection de l'Israël antique : « Le seul cas semblable que je connaisse dans le monde est la sortie d'Égypte des Israélites[19]... » De même, Milton remerciait l'Éternel des faveurs spéciales que, de toute évidence, Il dispensait aux Anglais : « Pourquoi cette nation a-t-elle été choisie de préférence à toutes les autres, sinon pour annoncer la bonne nouvelle de la Réforme à toute l'Europe, telle la bonne nouvelle qui jadis venait de Sion. » De la sorte, ses compatriotes avaient exaucé les vœux de Moïse : « Les temps semblent venus où Moïse, le grand prophète, peut se réjouir au Ciel de voir exaucé son mémorable et glorieux désir, de voir que non seulement nos soixante-dix Anciens, mais que tout le peuple de Dieu est devenu prophète[20]. »

Au cours d'une autre période troublée, en 1804, William Blake s'exprimait d'une façon encore plus précise, dans son poème, *Jérusalem :*

> Que vois-je? Les Bretons, les Saxons, les Romains, les Normands [s'amalgament
> Dans les fourneaux pour ne former qu'une seule nation, l'anglaise, qui Dans les reins d'Albion (...) [s'enracine
> J'ai élu Albion pour ma gloire : je lui ai donné les nations
> De toute la terre; Il était l'ange de ma présence,
> Et tous les fils de Dieu étaient les fils d'Albion, et Jérusalem était [ma joie...

Ce climat messianique favorisa le rappel des Juifs en Angleterre, sous Cromwell, et leur établissement outre-Atlantique. Pourtant, certains Puritains, pour lesquels les Juifs de chair demeuraient des rivaux, s'y opposèrent, pour ne pas être confondus avec eux. Tel fut le cas du pamphlétaire William Prynne, auteur de *A short demurrer to the Jewes remitter in England...* (1656), ou bien de l'hypocrite « rabbin Busy », un Puritain, bien entendu, campé par Ben Jonson, qui mangeait publiquement du porc pour afficher sa haine et son exécration du judaïsme[21]. Mais de nombreux autres sectaires prenaient l'Ancien Testament au pied de la lettre, et tentaient de partir pour la Terre promise, ou bien se faisaient circoncire : on sait à quel point la pratique de la circoncision reste courante, de nos jours encore, dans les pays anglo-saxons. D'autres encore —tel John Sadler, un ami de Cromwell — entreprenaient de faire dériver les lois anglo-saxonnes des lois talmudiques, et se demandaient si le premier peuplement des îles britanniques n'avait pas été assuré par les Phéniciens, si les druides n'étaient pas des Cananéens[22]. Ce débat n'est pas complètement clos. La fantaisie d'une descendance charnelle s'enracina

suffisamment en Grande-Bretagne pour qu'un auteur aussi éclairé que le déiste John Toland pût l'invoquer comme premier argument, dans ses *Reasons for Naturalizing the Jews in Great Britain* and *Ireland* (1714) : « ...vous savez, disait-il, en s'adressant particulièrement au clergé anglais, quelle proportion considérable des habitants britanniques descendent indiscutablement des Juifs, et combien de dignes prélats de cette origine, sans parler des Lords ou des roturiers, font actuellement illustre figure parmi nous (...) Nombre d'entre eux ont fui en Écosse, et c'est la raison pour laquelle tant de gens, dans cette partie de l'île, manifestent une telle aversion pour la chair de porc de nos jours encore, sans parler d'autres ressemblances faciles à observer[23]. » Il faut préciser que Toland, en homme des Lumières, cherchait à étayer ce point de vue par des considérations non plus légendaires mais historiques et positives. Il demeure qu'aucun autre pays ne cultiva de semblables légendes et qu'aucun auteur n'y chercha donc à les étayer par des arguments historiques. Aussi de telles représentations demeurent-elles courantes de nos jours, et se manifestent-elles sous les formes les plus variées, à commencer par la croyance diffuse, très largement répandue, suivant laquelle « beaucoup d'Anglais descendent des Juifs », et à en finir par les érudites recherches de Werner Sombart, pour qui les États-Unis étaient, sous toutes les coutures, un pays juif[24].

Bien des aspects de l'histoire anglaise — l'atonie de l'antisémitisme, les tendances pro-sionistes, la singulière carrière de Disraëli — s'en trouvent alors éclairés. La croyance à une affiliation charnelle, noyau dur de l'idée de filiation spirituelle, finit par faire surgir un mouvement dont les membres se comptèrent par centaines de milliers, les *British Israelites,* qui s'attribuaient les Dix tribus perdues pour ancêtres. Ils invoquaient des arguments scripturaires, type de preuve discrédité de nos jours, dont un échantillon suffira : *Ish Brit* ne signifie-t-il pas, en hébreu, l'homme de l'Alliance? Depuis le début du XIX^{e} siècle, les *British Israelites* prospèrent dans tous les pays de langue anglaise, mais principalement en Angleterre même : ils eurent la reine Victoria et le roi Edouard VII pour patrons[25], publient de nombreux livres et brochures et disposent d'un organe périodique, *The National Message.* A leurs yeux, ils sont de race hébraïque plus pure que les Juifs avérés : ainsi, à l'époque où nombre de ces derniers commençaient à déplorer leur sang dit sémite, certains Anglais prétendirent à l'exclusivité de ce sang-là. Vers 1970, une autre préoccupation majeure des *British Israelites* était d'empêcher l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun, pour ne pas subordonner la reine aux politiciens continentaux, et éviter à ses sujets, qui bénéficient de la « Common Law of England, going back to the Ten Commandments of Moses » les rigueurs de la « Byzantine Roman Law going back to the Emperor Justinian ». A propos du traité de Rome, ils parlaient de « Gestapo-like regulations[26] ». Par ailleurs quelques *British Israelites* attribuent

(à titre personnel) aux « Sages de Sion » tous les maux de ce monde, tandis que quelques autres préfèrent mettre en accusation l'ordre des Jésuites.

Il est à noter qu'aux yeux de ces derniers gardiens des traditions britanniques, leur ascendance hébraïque ne contredit en rien leur ascendance germanique, ou germano-celte, leur *Celto-Anglo-Saxondom :* ce ne sont que deux tronçons successifs d'une généalogie conforme aux vues médiévales. Ainsi, la foi et les préoccupations des *British Israelites* sont le dernier vestige de celles des Pères de l'Église, d'un Jérôme ou d'un Isidore de Séville. Mais, sur un point essentiel, ils se sont laissé gagner par l'esprit moderne : en effet, s'ils affilient la reine Élisabeth, par l'intermédiaire du roi Alfred et de son ancêtre Woden-Odin, au roi David, et ses sujets aux Tribus perdues, ils ne remontent pas au-delà de Moïse : les patriarches, de Sem à Adam, ne figurent pas dans leurs généalogies. Ils ont des idées très précises sur l'origine des Anglais, mais ils n'en ont aucune, semble-t-il, sur celle des anciens Hébreux, et ils ne se demandent pas comment le genre humain est apparu sur la terre.

Signe des temps? D'une manière générale, l'intérêt des Anglais se limitait pour l'essentiel, depuis l'aube des temps modernes, au tronçon généalogique inférieur, c'est-à-dire au problème de leurs origines nationales. Du point de vue généalogique, la conquête franco-normande ne fut qu'un intermède; en 1154, le trône revenait à Henri II, censé descendre collatéralement du roi Alfred, et donc « sémite ». Guillaume le Conquérant reste la figure la plus controversée de l'histoire anglaise, et la profondeur de l'antagonisme entre ses barons francophones et la population autochtone est également diversement appréciée; il reste que trois siècles durant, une noblesse et un clergé de culture franco-latine s'opposèrent à un peuple anglophone, et que ce peuple, largement illettré, était donc mal outillé pour faire connaître à la postérité ses sentiments ou ses ressentiments. Mais le silence des documents n'est une preuve ni dans un sens, ni dans l'autre. Il est d'ailleurs rompu au XVIe siècle : des sentiments antifrançais se révèlent alors au grand jour, exprimés d'abord par des réformateurs religieux qui cherchent dans le passé prénormand la pureté de l'Église anglaise primitive. Le ton de ces polémiques est donné dès 1558 par John Aylmer, le futur évêque de Londres, vitupérant « les Français efféminés... qui nous savent que parler... Nous avons quelques termes de chasse en français, et quelques autres dans les pouilleuses lois apportées par les Normands : mais notre langage et nos coutumes sont anglais et saxons [27] ». Ainsi commence la campagne contre le joug normand. Elle est alimentée par des idées et des arguments qui viennent en partie du Continent, de la « mère Allemagne », et qui semblent ranimer des souvenirs millénaires. Le populaire voyageur Thomas Coryat, après avoir parcouru l'Allemagne, s'exclame : « Retenir longtemps ton attention avec les descriptions et les éloges de cette région impériale et glorieuse, en se fondant sur ma très insuffisante expérience, aurait été une chose bien superflue... Ce n'est que pour mieux t'encourager à contempler ses radieuses

beautés, dont j'ai moi-même eu la joie indicible d'avoir quelques coups d'œil, que je dis, avec Kircher, que l'Allemagne est la reine de toutes les autres provinces, l'aigle de tous les royaumes et la mère de toutes les nations. » Et l'Anglais Thomas Coryat laisse la parole à l'Allemand Hermann Kircher : « Où ta course te mène-t-elle? Pourquoi voyages-tu avec l'hirondelle, quittant ton nid? L'Allemagne ne dépasse-t-elle pas de beaucoup toutes les autres nations, en ce qui concerne l'abondance et la qualité de toutes choses[28] ? »

Des munitions plus sérieuses et plus efficaces étaient fournies par l'étude des auteurs antiques, principalement Tacite, dont la *Germanie* stimulait à cette époque les imaginations à travers toute l'Europe, mais surtout dans les régions où la liberté se laissait qualifier, avec quelque vraisemblance, de germanique. C'est ainsi que l' « antiquaire » Richard Verstegen, dont la *Restitution of Decayed Intelligence* connut entre 1605 et 1670 cinq éditions, affirmait, sur la foi de Tacite, que les Germains pouvaient se prévaloir de trois titres inégalés : ils étaient toujours demeurés maîtres de leur pays; ils étaient invincibles; et ils constituaient une race pure. Pour Verstegen, les Anglais étaient également une race pure, quoi qu'on en dise : « Bien que certains nous traitent de nation mélangée, à cause des Danois et des Normands venus jadis s'installer parmi nous, je réponds que les Danois et les Normands furent jadis le même peuple que les Germains; ainsi, nous ne pouvons pas être traités de mélangés parce que des gens qui avaient la même origine et le même langage que nous sont jadis venus nous rejoindre[29]. » En antiquaire pacifique, Verstegen apparentait ainsi tous les Anglais (à l'exception des Gallo-Bretons) entre eux : procédé qui sera repris au XIX^{e} siècle par l'école historique d'Oxford. Mais sous Cromwell, d'autres auteurs anglais entreprenaient d'accommoder leur passé d'une autre manière, afin d'en tirer des conclusions plus militantes.

La révolution puritaine, en effet, constitue un de ces moments privilégiés où les classes déshéritées font entendre leur voix, et où leurs aspirations, d'ordinaire si mal connues, émergent brusquement, à la faveur de quelque bouleversement politique. En l'occurrence, ces classes s'exprimaient surtout à travers les mouvements populaires des *Levellers* et des *Diggers*. A ce propos, M. Christopher Hill a fait observer que les signataires de leurs manifestes portent tous des noms saxons, de même que chez Shakespeare les personnages appartenant aux basses classes[30]. Ainsi, la classe était en même temps une « race », c'est-à-dire une culture; pour parler plus exactement, à l'origine de l'affrontement entre classes, il y eut un affrontement culturel, pensé en termes de sangs qui s'affrontent. Et ce que nous avons dit de l'histoire française de la seconde moitié du premier millénaire peut être schématiquement appliqué à l'histoire anglaise de la première moitié du second millénaire, mais les rôles se trouvent inversés : celui des Francs germaniques — l'armature dirigeante, à la longue culturellement assimilée — est

en l'occurrence dévolu aux Normands français. Comme dans le cas de la France, on décèle la tendance à prendre la partie pour le tout; pour le roi Jacques 1er, la majorité des *gentlemen* anglais était de sang normand; pour son mémorialiste, l'évêque Goodman, c'était même le cas des Anglais en général[31]; c'est l'aristocratie qui est l'Angleterre; et comme dans le cas de la France, la contre-attaque populaire ne se fit pas attendre.

Levellers et *Diggers* aspiraient à une égalité ou à un communisme primitifs, à un Age d'Or qui cherchait ses références dans l'Age d'Or du passé; ils se réclamaient donc, en même temps que de l'Écriture, d'un passé anglo-saxon idéalisé. Prenant à leur tour la parole au nom de toute l'Angleterre, ils s'élevaient contre une oppression qu'ils attribuaient à l'invasion de 1066, aux tyrans et voleurs venus de France, en premier lieu à Guillaume le Bâtard, qui « avait fait écrire les lois en français, pour que les pauvres misérables gens puissent être trompés et volés, défaits et détruits[32] ». Ainsi, le Mal se trouve incarné dans un pouvoir royal et une aristocratie qui ne sont pas ou qui ne sont plus anglais, qui sont d'importation étrangère. D'innombrables pamphlets anonymes fulminent contre *that outlandish Norman Bastard,* et le chef des *Levellers*, Lilburne, nargue ses juges, au cours de son procès : « Vous qui vous dites juges de la loi, vous n'êtes que des intrus normands[33]. » John Hare, dans son pamphlet *St Edwards Ghost, or Anti-Normanisme* (1647), voulait bouter hors de la terre anglaise la carcasse et les os des ducs normands; à cette fin, il proposait de priver Guillaume de son titre de « Conquérant », d'abolir ses lois, et d'expurger la langue anglaise de tous les mots d'origine française[34]. Parmi les méfaits reprochés au Conquérant figurait celui d'avoir fait venir en Grande-Bretagne les Juifs, que les rois anglo-saxons auraient soigneusement tenus à distance : telle était la thèse soutenue à grand renfort d'érudition par William Prynne, dans son *Short Demurrer* de 1656. On trouvera d'autres illustrations de la campagne anti-normande dans l'étude *The Norman Yoke* de Christopher Hill[35].

Un puritain plus modéré et plus considérable, Nathanael Bacon (un neveu de Francis Bacon), développait, à propos des origines de la nation anglaise, une thèse qui mérite notre attention. Se référant à Gildas le Sage, il écrivait que Dieu, « observant la condition désespérée des autres nations », avait distingué les îles britanniques « bien avant la naissance du Fils de Dieu, et lorsque la Providence paraissait encore réserver tous ses bienfaits à la seule nation juive ». Le dessein divin était « de faire resplendir la gloire de Dieu dans une île, au bénéfice des barbares européens, et de former avec le rebut des nations une belle Église ». Ce « rebut », ce sont indifféremment, les Bretons et les Saxons, les Scandinaves et les Normands; dans son humilité puritaine, Bacon pense même que « cette île a parfois servi d'égout pour évacuer le trop-plein de la nation germanique ». Mais il apparaît par ce biais que toutes les nations dont le mélange a constitué la Grande-

Bretagne sont d'origine germanique; les Bretons eux aussi sont venus de Germanie, contrairement à leurs voisins gaulois, qui sont étrangers par le sang aux Bretons. Si voisins que soient leurs pays, Bacon distingue particulièrement les Bretons, qui ont su résister au joug romain mieux que les autres nations. « Ils furent les derniers de toutes les Églises européennes à remettre leurs pouvoirs à la Bête romaine; et en la personne de Henri VIII, ils furent les premiers à les reprendre. » Après avoir longuement lutté contre les Anglo-Saxons, les Bretons fusionnèrent avec eux : « Domptant l'orgueil des Bretons par la puissance des Saxons, et éclairant les Saxons par les lumières dispensées aux Bretons, Dieu se fit le Seigneur de l'un et de l'autre peuple[36]. » Ainsi, d'une manière qu'on peut croire typique de la sensibilité de son époque, Bacon attribuait l'élection des Anglais tant à l'inscrutable dessein de la Providence qu'à un heureux mélange de races qui, les Franco-Normands non exclus, étaient toutes germaniques à ses yeux.

Si la Révolution française donna naissance au mythe gaulois, celle des Anglais les confirma dans le sentiment de leur germanité. Après 1688, la plupart des auteurs voient dans le régime constitutionnel une consécration des libertés germaniques ou gothiques. Traitant de l'origine des institutions parlementaires, Swift écrit : « Depuis des temps immémoriaux... des grands conseils étaient convoqués par les princes saxons, qui les introduisirent dans cette île, en même temps que d'autres formes du gouvernement gothique, tel qu'il était pratiqué dans la plupart des régions européennes (...) Les Germains des temps anciens connaissaient le même modèle, et c'est peut-être à eux que les Goths leurs voisins, ainsi que d'autres peuples nordiques, l'ont emprunté » (1719)[37]. Lord Bolingbroke propose une vue plus originale : pour lui aussi, le conseil composé par le roi, les lords et les Saxons libres fut l'ébauche première du Parlement britannique; mais les libertés anglaises sont plus anciennes, elles remontent aux temps préromains : « J'éprouve une secrète fierté à penser que je suis né Breton, lorsque je considère que les Romains, ces maîtres du monde, ne maintinrent leur liberté que pendant sept siècles; et que le pays des Bretons, qui fut un pays libre il y a plus de 1700 ans, l'est encore à l'heure actuelle... Leur longue résistance contre les Saxons témoigne de leur amour des libertés civiques » (1730)[38]. Mais sans doute David Hume exprime-t-il mieux l'opinion moyenne des Anglais, lorsque dans sa célèbre *History of England*, il oppose les Bretons « dégénérés » et « abjects » aux valeureux Anglo-Saxons.

Suivant Hume, lorsque les Anglo-Saxons subjuguèrent les Bretons,« leurs manières et leurs usages étaient pleinement germaniques ; et le tableau d'une liberté farouche et hardie, tracé de main de maître par Tacite, se laisse appliquer à ces fondateurs du gouvernement anglais ». Les Celtes, eux, étaient à ce point incapables d'être libres, que lorsque les Romains, en partant, les affranchirent, « les abjects Bretons considéraient comme fatale pour eux cette liberté qui leur

était offerte ». De même, Hume dépeint sous les couleurs les plus noires Guillaume le Conquérant : ce tyran a mis fin aux libertés des Anglais, « s'emparant de leurs biens et les réduisant à l'esclavage le plus abject ». Ainsi débutèrent « les calamités que les Anglais endurèrent pendant ce règne et les règnes suivants, faisant surgir ces jalousies et animosités mutuelles entre eux et les Normands qui ne s'apaisèrent jamais », jusqu'à ce que les deux nations se fondissent en un seul peuple. Conformément à l'usage général, Hume attribuait aux peuples nordiques ou germaniques « les sentiments de liberté, honneur, équité et valeur, supérieurs à ceux du reste du genre humain », qui ont fait la grandeur de l'Europe[39].

D'autres auteurs diffusaient aux États-Unis des conceptions de ce genre. Écoutons Tom Paine par exemple : « Un bâtard français débarquant avec une suite de bandits armés, et se constituant roi d'Angleterre contre la volonté des indigènes est, pour parler clairement, le type même d'une vile canaille[40]. » Mais c'est surtout Walter Scott qui donna à ces idées leur dynamique au moment opportun, c'est-à-dire au lendemain des guerres napoléoniennes, lorsque toute l'Europe commençait à penser en termes de race. Dans *Waverley, Rob Roy, ou Ivanhoe,* les luttes de l'histoire anglaise devenaient sous sa plume des chocs entre sangs hostiles, sang écossais contre sang anglais, sang anglais contre sang français, dans une Grande-Bretagne aux races innombrables : « Mon lignage, répliqua Athelstane [à du Bracy] remonte à une source plus pure et plus ancienne que celle d'un misérable Français, qui gagne sa vie en vendant le sang des voleurs qu'il réunit sous son vil étendard. J'ai eu pour ancêtre des rois, de puissants chefs de guerre et des hommes de sage conseil[41]... » Les dialogues et les scènes de ce genre, suivis de réflexions personnelles de Walter Scott, popularisaient à travers toute l'Europe la nouvelle philosophie de l'histoire; en France, Augustin Thierry le louait d'avoir été « le premier écrivain qui ait entrepris de présenter l'histoire sous un aspect à la fois réel et poétique... de présenter une vue réelle des événements si défigurés par la phraséologie moderne [42] ». L'influence historiographique de Walter Scott était bien connue, à l'époque. Dans la lointaine Russie, Pouchkine notait : « La nouvelle école des historiens français s'est formée sous l'influence du romancier écossais. Il leur a indiqué des sources entièrement nouvelles[43]. »

En Angleterre, cette tendance culmina dans la vague de « teutomanie » des années 1840, illustrée par les noms du *Celt-hating Dr. Arnold,* le maître de Rugby, de Carlyle, lequel glorifiait les *old Teutsch fathers* de Cromwell, de Bulwer Lytton, et de bien d'autres penseurs et romanciers[44]. Tout comme sur le Continent, les historiens furent les propagateurs les plus extrémistes et les plus actifs de ces vues. Edward Freeman, qui qualifiait pourtant les Franco-Normands de « parents déguisés » des Anglais, comparait l'invasion de l'Angleterre par Guillaume à celle de l'Allemagne par Napoléon, et allait jusqu'à faire un procès posthume au vieux chroniqueur Layamon, qui avait traduit en anglais l'*Historia*

Brittonum de Geoffroy de Monmouth : « En traduisant ce *Brut* en anglais, Layamon trahissait la langue et l'histoire de sa race[45]. » Son émule Charles Kingsley mettait dans la bouche d'un ancêtre imaginaire ce discours, adressé à un Slave :

« Le héros aux cheveux d'or dit à son vassal aux cheveux bruns : « Je suis un gentleman, je possède une souche, une lignée, un pedigree, je sais de qui je descends. Je suis un Gaeding, un Amalung, un Scylding, un Osing, et que ne suis-je pas! Le sang des Ases coule dans mes veines. Ne le vois-tu pas? Ne suis-je pas plus sage, plus fort, plus vertueux, plus beau que toi? Tu dois m'obéir, et être mon homme; et me suivre jusqu'à la mort. Alors, si tu te montres un digne vassal, je te donnerai des chevaux, des armes, des bracelets, de la terre; et peut-être te ferai-je épouser ma fille ou ma nièce. Autrement, tu resteras un fils de la terre, grattant la poussière dont tu es fait (...) Telle est mon histoire, gentlemen; et cette histoire est vraie[46]. »

Mais l'affiliation des gentlemen anglais aux dieux Ases n'eut qu'un temps. A la fin du XIX^e^ siècle, elle passait de mode, en même temps qu'une contre-offensive s'amorçait chez les prétendus ou authentiques descendants des Normands d'une part, les celtomanes d'Ecosse et de Galles de l'autre. Le nouveau climat est bien reflété par une remarque de l'anthropologue John Beddoe, datant de 1885 : « Il y a peu de temps encore, les Écossais étaient considérés par l'opinion des gens cultivés comme étant de souche presque purement teutonique. Maintenant la tendance contraire domine, à tel point que j'ai été obligé d'adopter l'attitude d'un apologiste de la vue « saxonne »[47].» Les Anglais revenaient donc à la vue traditionnelle selon laquelle leur nation était issue du croisement de plusieurs races différentes. « On dit souvent, écrivait au début du XX^e^ siècle un autre anthropologue, sir Arthur Keith, que nous autres Britanniques sommes un assemblage mélangé et métissé de types et de races[48]. » Mais c'est ce que disait déjà au XII^e^ un Geoffroy de Monmouth : « Notre pays est habité par cinq races de gens, les Normands-Français, les Bretons, les Saxons, les Pictes et les Écossais. Avant que les autres arrivent, c'étaient les Bretons qui occupaient tout le pays, d'une mer à l'autre[49]. » Une telle diversité de souvenirs et de mythes se conciliait mal avec la teutomanie, qui, de surcroît, se trouva politiquement compromise après 1871 par l'unification de l'Allemagne. Un nouvel Empire puissant se posait désormais en principal légataire et gardien du patrimoine germanique; du coup, les Anglais risquaient de faire figure de parents pauvres.

En définitive, ils se sentaient, à leur façon, aussi multi-raciaux que les Français, sinon davantage. Mais dans cette matière complexe, qui est en même temps celle, quasi insaisissable, du « caractère national », la vieille affllliation vétéro-testamentaire ne continuait-elle pas à jouer son rôle, tempérant les excès, et maintenant une certaine distance ironique? C'est ainsi qu'en pleine teutomanie, le

jeune Disraëli pouvait glorifier la race sémite, et traiter les ancêtres des Anglais de « Francs aux nez plats », et de « pirates de la Baltique », sans que ces incongruités l'empêchassent de devenir premier ministre, et lord Beaconsfield[50]. Et c'est ainsi que Kipling, chantre du « fardeau de l'homme blanc », pouvait exhorter ses concitoyens à garder le cœur humble et contrit, à ne pas oublier le châtiment de Ninive et de Tyr, à s'armer contre la tentation des frénésies païennes. Pour mettre en garde les Anglais, il invoquait Jéhovah, le vieux Dieu des Armées :

« Si, dans l'ivresse du pouvoir, on ose
Parler follement, sans crainte de Toi,
Nous vantant, tels des Gentils, sans cause,
Ou la race infime, ignorant Ta loi, —
Dieu des Armées, sois avec qui Te prie,
De peur qu'on n'oublie, — hélas, qu'on n'oublie!
Pour le cœur païen dont la foi n'est tendre
Qu'au tube fumant, qu'au fer en arroi, —
Cendre qui bâtit sur une autre cendre,
Et pour se garder, n'appelle pas Toi,
Pour la vantardise et le mot qui tonne —
Prends pitié des Tiens, ô Seigneur, — pardonne![51] " »

Mais non moins britanniques restaient les prétentions généalogiques des familles cultivant un pedigree qui remonte à Guillaume le Conquérant, sinon au-delà. Neuf cents ans après Hastings, « il est bon, en Angleterre, de s'appeler Harcourt, Talbot, ou Courtney[52] ». Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale encore, certains Anglais prétendaient descendre de familles qui « avaient fait la traversée avec le Conquérant [53] ». Aucun snob ne se glorifiait plus en France ou en Espagne, en 1946, de descendre d'une famille venue avec les Francs, ou avec les Wisigoths. « Avoir fait la traversée »: l'Angleterre reste une île.

1. Cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme,* t. II, *De Mahomet aux Marranes,* Paris 1961, Troisième partie.

2. Cf. Kenneth SISAM, *Anglo-Saxon royal genealogies,* « Proceedings of the British Academy », XXXIX (1953), pp. 287-398.

3. Cf. E. WINGFIELD-STRATFORD, *The History of English Patriotism,* London 1913, vol. I, p. 9.

4. *Ibid.*. p. 49.

5. Cf. Gilbert CHINARD, Thomas *Jefferson : The Apostle of Americanism,* Boston 1929, p. 86.

6. Cf. A. BORST, *op. cit.,* I, p. 473.

7. *De excidio et conquestu Britanniae*, c. XXVI.

8. Osée, I, 9.

9. E. FARAL, *La légende arthurienne, études et documents,* Paris 1929, t. I, p. 53.

10. BÈDE, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum,* II, 2; I, 15; V, 9.

11. Cf. Christopher HILL, *Puritanism and Revolution, Studies in interpretation of the English Revolution of the 17-th Century,* London 1958, p. 117.

12. Cf. Erna HACKENBERG, *Die Stammtafeln der angelsächsischen Königsreiche*, Berlin 1918, pp. 49 et suiv.

13. Cf. A. BORST, *op. cit.,* p. 910, et Hans MATTER, *Englische Gründungssagen von Geoffrey bis zur Renaissance,* Heidelberg 1922, p. 530.

14. Ainsi, Kenneth SISAM, *Anglo-Saxon royal genealogies,* « Proceedings of the British Academy », 1953, p. 316, et Denys HAY, *Europe, The emergence of an idea,* Edinburgh 1957, pp. 47-48.

15. Cité par E. HACKENBERG, *Die Stammtafeln der anglesächsischen Königsreiche, op. cit.,* p. 59.

16. Pour les rois Egbert de Mercie (VIII^e siècle) et Henri II (XII^e siècle), cf. Marc BLOCH, *Les rois thaumaturges,* éd. Paris 1961, pp. 464-467 et p. 41; pour le roi George VI (XX^e siècle), cf. *The Times,* 13 mai 1937 : « George VI, anointed, crowned, and enthroned, is become a sacramental, even a sacrificial man, in one sense set apart from his fellows, but in a far deeper and more ancient sense made one with them as never before... he has become the mortal vessel of an immortal idea, and the idea is the life of his people... that is the truth upon which the Christian Faith is built; and in the Coronation, where the king becomes the Lord's Anointed, Christus Domini, its two expressions, religious and secular, are visibly fused into one. »

Il est à noter qu'étymologiquement, l'adjectif latin *christus* veut simplement dire « oint, celui qui a reçu l'onction »; mais dans ce sens sacramental, il est tombé en désuétude au cours du Moyen Age, et ce n'est qu'en Angleterre que le qualificatif royal *christus domini* s'est maintenu jusqu'à nos jours (renseignement fourni par M. l'abbé Louis Grégoire).

17. Pour Chilpéric, cf. H. LECLERCQ, article « Sacre impérial et royal », *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie,* t. XV/1, Paris 1950, c. 319; pour Charlemagne, cf. Marc BLOCH, *op. cit.,* p. 69, note.

18. « Henri déclare qu'en son royaume il est roi, empereur et pape mandait en juillet 1531 Chapuis, ambassadeur impérial en Angleterre, à Charles Quint (cf. G. CONSTANT, *La Réforme en Angleterre*, Paris 1930, t. I, p. 67). Il semble aussi qu'après la promulgation de l'Acte de Suprématie, Henri VIII ait pensé à se tonsurer (cf. DIXON, *History ot the Church of England,* London 1878).

19. Cité par Hans KOHN, *The Idea of Nationalism,* New York 1951, p. 176.

20. *Ibid.,* p. 173.

21. *Busy :* « Oui, pour la consolation des faibles, j'irai manger, je mangerai excessivement et je prophétiserai! Et maintenant que j'y pense, on peut tirer de là une œuvre utile et méritoire. En mangeant publiquement de la chair de porc, nous professons notre haine et notre exécration du judaïsme, dont on accuse parfois les frères. Donc, j'en mangerai, j'en mangerai excessivement » (*Bartholomew fair,* 1614, acte I, scène 2).

22. John SADLER, *Rights of the Kingdom; or Customs of our Ancestors*..., London 1649.

23. Toland supposait que lors de l'expulsion des Juifs d'Angleterre en 1290, une partie d'entre eux seraient restés dans l'île, soit en se convertissant, soit en se refugiant en Écosse.

24. Cf. *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, Leipzig 1911, p. 99.

25. Cf. Herbert SCHÖFFLER, *Wirkungen der Reformation, Religionssoziologische Folgerungen für England und Deutschland*, Frankfurt 1960, p. 69.

26. Rév. E. L. Hebden TAYLOR, *The Crown and the Common Market* (reprinted from *The National Message*).

27. *An Harborewe for Faithfull and Trewe Subjects...;* cité par Hans KOHN, *op. cit.,* p. 625.

28. *Coryat's Crudities,* éd. Glasgow 1905, t. II, p. 70. Suivait (pp. 71 et suiv.) l'insertion de « An Oration made by Hermannus Kircherius in praise of Travell ».

29. *Restitution of Decayed Intelligence,* édition de 1605, p. 187.

30. Chr. HILL, *Puritanism and Revolution*, London 1958, p. 69.

31. Cf. Chr. HILL, op. cit., p. 61.

32. *Ibid.,* p. 80.

33. *Ibid.,* p. 77.

34. *Ibid*., p. 73.

35. *Ibid*. (chap. II).

36. *An historical and political discourse of the laws and government of England,* 1649, éd. London 1782, pp. 2, 70, 10, 8, 13, 11.

37. *An abstract of the History of England...,* « Prose works of Jonathan Swift », London 1897-1908, vol. X, pp. 225-226.

38. *Remarks on the History of England*, « The works of Lord Viscount Bolingbroke », London 1754, vol. I, p. 314.

39. *The history of England from the invasion of Julius Caesar...,* London 1762, t. I, pp. 141 et suiv., n. p. 9, pp. 170 et suiv.

40. Chr. HILL, *op. cit.,* p. 99, citant « Common Sense » de Tom Paine.

41. *Ivanhoe,* chap. XXVII.

42. Augustin THIERRY, *Dix ans d'études historiques,* éd. Paris 1883, pp. 142, 131.

43. A. POUCHKINE, « Sur la critique journalistique », 1830; Cf. *Œuvres* (en russe), éd. Moscou 1962, t. VI, p. 37.

44. Cf. F. E. FAVERTY, *Matthew Arnold the ethnologist,* Evanston 1951, chap. II (« The Teutomaniacs »).

45. E. FREEMAN, *The history of the Norman conquest of England,* vol. V, Oxford 1876, p. 335.

46. Ch. KINGSLEY, *The Roman and the Teuton,* London 1889, p. 49.

47. J. BEDDOE, *The Races of Britain, A Contribution to the Anthropology of Western Europe,* Bristol 1885, p. 269.

48. A. KEITH, *Nationality and Race...,* Robert Boyle Lectures, 1919, p. 10.

49. *The History of the Kings of Britain,* éd. L. Thorpe, London 1966, p. 54.

50. Cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme,* t. III : *De Voltaire à Wagner*, 1968, p. 363. 3

51. *Recessional* (1897) (trad. Jules Castier).

52. André SIEGFRIED, *L'âme des peuples,* Paris 1950, p. 83.

53. D. DOUGLAS, *The Norman Conquest and British Historians,* Glasgow 1946, p. 9.

CHAPITRE IV

Italie *La semence d'Énée*

L'ITALIE vit défiler elle aussi, au cours d'une histoire plus longue que les autres, les peuplades et les civilisations : Grecs et Gaulois, Goths et Langobards, Byzantins et Normands, Français, Allemands et Espagnols. Mais elle ne les a jamais intégrés au cœur de son histoire : autrement dit, ces souvenirs n'ont pas concouru à la formation d'une *italianité* dont *latinité* est le quasi-synonyme. C'est que l'histoire italienne fut toujours dominée par le legs de l'antiquité romaine : le mythe grandiose de la Ville éternelle, maîtresse du monde, reléguait dans l'ombre toutes les autres affiliations généalogiques. De plus, ce mythe impérial ne cessait d'être contesté aux Italiens par leurs voisins et élèves et il finit par tomber dans le patrimoine commun de l'Europe, tout en demeurant la propriété particulière des Italiens. Pour les lettrés français ou allemands, la culture antique, conservatoire des arts et de la sagesse, demeurait une culture étrangère, voire la culture éteinte des « langues mortes »; pour les Italiens, elle se trouvait inscrite dans leurs pierres et dans leur paysage; elle était la leur par droit de naissance, vivante comme au premier jour. Cette primauté et cette position particulière ont influencé de manières diverses, de siècle en siècle, l'idée que non seulement les Italiens, mais aussi les autres peuples, se faisaient d'eux-mêmes. Ainsi, c'est d'abord grâce aux sources latines que s'élabora le mythe des origines germaniques : pour faire résonner leurs titres à la domination mondiale, les Allemands, on le verra, commencèrent par puiser leurs arguments dans Tacite et dans les écrits des Pères latins. Les Russes en faisaient autant, à leur manière : au temps où les grands-ducs moscovites commencèrent à bâtir leur empire, Ivan le Terrible forgeait le mythe politique de la Troisième Rome, et se fit appeler Tsar, c'est-à-dire César. Rome, aux yeux des païens fraîchement convertis, paraissait aussi vieille que l'histoire humaine, et destinée à la régir jusqu'au Jugement dernier : *quando cadet Roma, cadet mundus* (Bède). L'ascendance troyenne à laquelle prétendaient les rois germaniques et francs était celle d'Énée, fils de Vénus, le grand ancêtre romain. Ailleurs, d'obscures divinités tutélaires donnaient naissance au culte des saints locaux; seule l'Italie pouvait s'enorgueillir d'un prophète universel, Virgile, annonciateur du Christ, croyait-on, au même titre que David et Ésaïe[1]. Ainsi, quelle qu'ait été la déchéance politique des Italiens, déchéance contrastant à chaque pas avec l'omnipotence impériale romaine, ceux-ci pouvaient, en leur qualité de seuls héritiers légitimes de Rome, regarder de haut les autres Européens.

Faut-il s'étonner que l'on ait jamais vu, malgré l'analogie des vicissitudes

historiques, s'ébaucher en Italie un « mythe lombard », semblable au « mythe franc » ou au « mythe gothique »? Les Allemands modernes ne ménagèrent pas leurs efforts pour faire ressortir le rôle dynastique des Langobards, ou même pour attribuer au sang germanique les chefs-d'œuvre de la culture italienne; mais si la Lombardie atteste le souvenir d'une conquête, « Lombard » n'est à l'échelle européenne qu'un terme de petite finance, le Mont-de-Piété dans les langues slaves, plus proche par le sens de « Juif » que de « Franc » ou de « Goth ». Et c'est ainsi que l'Italie moderne ne connut rien de pareil au culte du sang germanique et aux imaginaires luttes raciales qui marquèrent si fortement l'histoire des autres pays occidentaux. Par surcroît, et d'une manière plus exclusive encore, le mythe romain, dans son antique splendeur, pouvait affronter d'égal à égal le mythe biblique, les légendes de la « Ville éternelle » étant aussi anciennes et aussi impérissables que celles du « Peuple éternel ». Telle pourrait aussi avoir été l'une des raisons pour laquelle le pays où le vicaire du Christ avait élu domicile restait, tout le long de son histoire, « le pays le plus païen d'Europe », d'après une remarque souvent faite. Ce dernier point mérite d'être examiné de plus près.

En 258, bien avant Constantin et la christianisation officielle de l'Empire, Rome fête une première victoire sur Jérusalem, lorsque la journée commémorative de saint Pierre est fixée au 29 juin, date traditionnellement consacrée au culte de Romulus-Quirinus, le légendaire fondateur de Rome[2]. L'Église de la métropole se faisait de la sorte romaine, avant de devenir catholique; si ce tribut aux Césars assurait sa prépondérance impériale, c'était donc au prix d'une divinisation de Pierre, substitué au dieu des Curies, Quirinus. On pourrait aussi parler d'un syncrétisme, voire d'une christianisation du petit-fils de Vénus, sanctifié désormais comme « prince des apôtres ». Cette gloire romaine de Pierre s'amplifiait de siècle en siècle. Le pape Damase naturalisait romains saint Pierre et saint Paul. Pour Léon le Grand, ces derniers étaient les véritables fondateurs de la Ville éternelle, et à ce titre leurs reliques furent bientôt un objet d'adoration, symboles matériels et tangibles, qui se limitait d'ailleurs aux seuls ossements de Pierre [3] (la quête de sa dépouille terrestre a repris au XX^{e} siècle, en 1915, puis en 1939). L'exclusivité de cette dévotion se comprend : elle allait au conservateur des « clés du Royaume », au gardien de l'au-delà, dont les mortels cherchaient à se concilier les bonnes grâces ici-bas, au moyen de donations et d'offrandes. C'est grâce à ces premiers capitaux que se constitua le « patrimoine de Saint-Pierre », et que la papauté en vint à devenir, d'étape en étape, le foyer de la finance internationale du Moyen Age. Aussi bien l'Église des temps difficiles et obscurs adorait-elle le prince des apôtres au point de le qualifier de dieu terrestre (Grégoire II), ou bien de César et consul (archevêque de Salerne) : premier pape légendaire, il faisait figure de fondateur de dynastie, semblable en cela au dieu Wotan des lignages royaux germaniques. C'est en cette qualité qu'il en imposait, peut-on croire, aux Barbares mal baptisés qui, dans la foulée des Goths, se disputaient le sol italien.

Ce rôle protecteur et quasi éponyme ressort avec une netteté particulière au VIII^e siècle, lorsque la papauté, abandonnée par une Byzance affaiblie, se retrouva seule, face aux ambitions des rois langobards. Auparavant, la domination des Goths avait été éphémère, et leur effacement attestait à sa manière le pouvoir assimilateur de l'Italie, qui s'exerçait surtout par l'attrait de la civilisation urbaine des Romains. Les Langobards, qui firent irruption en Italie en 570, paraissaient autrement redoutables. Ils avaient conservé intactes leurs mœurs et leurs traditions germaniques; ils se souvenaient de leur mère légendaire, Gambara, de leurs dieux Wotan et Freya, et de la longue lignée de leurs rois; leur nom tribal de « longues barbes » évoquait le lointain souvenir d'un matriarcat pré-indo-européen[4]. Ils se tinrent d'abord à l'écart des Romains, continuant à suivre leurs vieux usages et lois; en regard, les épîtres pontificales nous donnent une idée des préjugés antigermaniques qui avaient cours à Rome : les Langobards étaient des parjures, des lépreux, affligés d'une odeur nauséabonde : bref, un « non-peuple [5] ». Mais leurs chefs s'étaient partagés les terres italiennes, et les rois, installés à Pavie, tenaient la majeure partie du pays; de ce fait, l'évolution sociale qui marqua l'histoire des autres pays occidentaux s'amorça aussi en Italie. L'anthroponymie, notamment, était en train de devenir purement germanique, tout comme dans la Gaule mérovingienne, et le lexique commençait à suivre (de nos jours, l'italien conserve encore près de 300 mots d'origine langobarde); dans les régions voisines, la péninsule était dénommée regnum Langobardum, « royaume des Lombards [6] ».

Mais la péninsule ne devint pas un royaume germanique, car les Lombards ne parvenaient pas à s'emparer de la Ville éternelle, bien qu'ils la cernassent de toutes parts. A plusieurs reprises, ils parvinrent jusqu'à ses portes, sans jamais les franchir. Lorsqu'en 739 leur pression devint particulièrement menaçante, le pape Grégoire III implora une première fois l'aide de Charles Martel, roi des Francs, invoquant la protection due au « peuple spécial de l'Église [7] ». Il lui fit porter des présents, des reliques, les chaînes de saint Pierre et les clés de son tombeau. Ainsi débutait la relation particulière entre la dynastie franque et les successeurs du prince des apôtres, qui allait peser, plus d'un millénaire durant, sur les destinées de l'Europe. En 754, le pape Étienne II vint nouer des liens personnels avec Pépin le Bref, qu'il sacra roi à Saint-Denis. C'est au cours de son séjour que dut naître l'idée de la « donation de Constantin », par laquelle le premier empereur chrétien était censé s'être dessaisi, en faveur des papes, « de toutes les provinces, lieux et cités des régions occidentales, autrement dit de l'Italie ». Grâce à ce faux, l'Etat pontifical se trouvait muni d'un acte de naissance en bonne et due forme, et pouvait se constituer en héritier de l'empire romain d'Occident. Le pape Étienne tissait aussi d'autres liens avec les Francs : de son tombeau, saint Pierre leur adressait un message de détresse et, vers la fin, se faisait menaçant : « Ego apostulus Dei

Petrus, qui vos adoptivos habeo filios... Currite, currite... Coniuro vos, coniuro... sic non vos dispergat et proitat Dominus, sicut Israheliticus populus dispersus est[8]. » Etienne, pour sa part, instituait le culte d'une imaginaire fille de l'apôtre, sainte Pétronille, et par ce biais, il s'apparentait lui-même à son « compère » Pépin. Sous le règne de son successeur Hadrien 1er, Charlemagne, après sa victoire définitive sur les Lombards, vint à Rome, et s'engagea par écrit, à Pâques 774, à respecter la *donation de Constantin :* sa signature fut apposée « sur le corps de saint Pierre et sur les Évangiles, qui furent baisés[9] ». Et c'est ainsi qu'on en vint à la célèbre cérémonie de Noël 800, lorsqu'en couronnant Charlemagne empereur (à l'improviste, semble-t-il et contre son gré), Léon III lui fit à son tour donation de tout l'empire romain, « translaté des Grecs aux Germains », inaugurant, par cet acte de disposition gratuite, la théorie de la suprématie pontificale. C'est ainsi que quelques papes aux noms oubliés parvinrent malgré leur faiblesse et leurs déboires, souvent peu glorieux[10], à installer dans la Ville éternelle le pouvoir le plus stable, par moments même le plus fort, de l'Occident chrétien. On peut mesurer à cela la magie de Rome, qui était aussi désormais celle d'une relique prestigieuse entre toutes.

Cette digression, nécessaire pour comprendre comment le problème d'une théocratie qui se voulait romaine fut projeté au centre de l'histoire européenne, appelle quelques autres observations. Dante, qui a contribué plus que quiconque à la formation du mythe d'origine italien, reprochait à l'empereur Constantin de s'être installé à Constantinople, déchirant ainsi la tunique sans coutures de l'empire romain, de « s'être fait Grec, pour faire place à l'apôtre [Pierre], par bonne intention, qui porta méchant fruit[11] » — le méchant fruit étant l'État pontifical. Un autre grand patriote, Machiavel s'en prenait également à la papauté, dont le pouvoir « antinational » s'opposait à la formation d'une monarchie nationale italienne. L'Etat théocratique, qui coupait la péninsule en deux, et régnait sur les collines sacrées, empêchait en effet l'unification, tant géographiquement que sentimentalement; en outre, les papes drainaient de la sorte une partie des énergies mystiques qui, ailleurs, se libéraient au profit des rois et des États, tandis qu'une autre partie de ces énergies se dépensaient, en sens contraire, à combattre le pouvoir temporel de la papauté. Le conflit s'esquisse au Moyen Age, au cours des luttes qui opposèrent la féodalité à la bourgeoisie, l'une tendant à rallier le camp impérial, « gibelin », et l'autre le camp pontifical, « guelfe »; et ces allégeances renaissent et se précisent au XIXe siècle, lors des polémiques entre idéologues « néo-gibelins » et « néo-guelfes ». Les uns et les autres aspiraient également à l'unification italienne et s'affiliaient également aux Romains, mais ce lignage tendait soit à renouer directement avec la Rome antique et païenne, soit à prendre le détour d'une Rome pontificale et chrétienne, dont on vient de voir qu'elle prétendait elle-même être la légataire universelle de l'autre. Ces deux tendances,

qui s'affrontent à l'époque du *Risorgimento*, n'agitent jamais les arguments « raciaux » qui avaient alors cours de l'autre côté des Alpes. L'Italie ne connut rien qui ressemblât à une « querelle des deux races », mais elle connut, si l'on peut dire, deux genres de dévotion, respectivement catholique et laïque, à la « romanité », cette forme typiquement italienne du culte des ancêtres. Il ne semble pas que cette tradition ait disparu après l'unification du pays, puisque les Italiens, selon qu'ils sont « de droite » ou « de gauche », tendent à prendre parti « pour » ou « contre » une papauté qui reste elle aussi italienne. A ce propos, l'*Enciclopedia Italiana* de l'ère fasciste parlait, dans son article « Italie », du « trouble intérieur, du désaccord entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, qui devint un phénomène spécifiquement italien, et rendit plus difficile et plus tourmenté la solution de tous les problèmes de la vie nationale italienne [12] ». Et à la place des rubriques où les encyclopédies allemandes de ce temps traitaient de « l'idée raciale » *(Rassengedanke),* l'encyclopédie fasciste consacrait une étude à « l'idée de Rome » *(Idea di Roma)* à travers les âges. Nous voici conduit de la sorte au cœur de notre sujet.

***

En l'absence d'une race royale autochtone, ce ne fut qu'au XIIe siècle, lors de l'essor des villes italiennes, que la classique généalogie des Romains, celle d'Énée, fut prolongée jusqu'à l'ancêtre Adam. Comme il est de règle, un projet politique s'en mêlait : il s'agissait de justifier ou d'illustrer des préséances qui en Italie, n'étaient pas dynastiques, mais communales ou municipales, et d'étaler, dans ce cadre, des titres d'ancienneté qui étaient des titres de noblesse. L'exemple fut donné vers 1140 par le peuple de Rome, qui, à l'instigation du réformateur Arnaud de Brescia, se souleva contre le gouvernement pontifical et sa féodalité. Les papes furent chassés de la ville, le Sénat reconstitué, et le glorieux sigle S.P.Q.R. reparut sur les ruines du Capitole. Le *Populus romanus* brandit les vieux titres qu'il jugeait usurpés par les puissants de ce monde : « Rome est souveraine, elle a créé l'empire, elle est la mère des royaumes, la capitale du monde, l'exemple de la vertu, le miroir de toutes les villes[13]... » Une description contemporaine de la « ville dorée Rome », la *Graphia auree urbis Roma,* énumère alors les générations qui, d'Énée, remontent à Noé[14]. Mais elle s'y prend autrement qu'on ne le faisait outre-Alpes, car elle rattache directement, la Ville éternelle au patriarche sans passer par sa postérité et, qui plus est, elle fait venir à Rome les survivants du déluge : au lendemain de celui-ci, ou peut-être même la veille, Noé et ses trois fils, montés sur un radeau, seraient arrivés en Italie, où ils auraient édifié une ville à l'emplacement même de Rome. Suivent les identifications ou apparentements en

usage : Japhet aurait donné naissance à un fils, Janus, et le dieu romain devenait ainsi le petit-fils de Noé; dans une variante populaire Noé et Janus ne formaient qu'une seule et même personne. Parmi les spéculations généalogiques qui se poursuivaient en Europe, celle des Romains est unique en son genre : seule la Ville éternelle pouvait se permettre d'affronter ainsi, presque de plain-pied, la Genèse, et d'attribuer sa fondation au rénovateur du genre humain, à *Noe, che si puo dire un altro Adamo,* ainsi que le précisait une version en langue vulgaire[15].

Dans le détail, l'arbre généalogique de la *Graphia auree Urbis* faisait refleurir nombre d'autres figures mythologiques, tant classiques que bibliques, Hercule, Saturne, Nimrod et Cham. Les continuateurs ou adaptateurs des autres cités italiennes ajoutaient de nouveaux personnages, parmi lesquels le Troyen Anténor, conseiller de Priam, et le géant Atlas, fils du Titan Japet (identifié à Japhet), qui furent adoptés comme fondateurs l'un par Venise et l'autre par Florence, tandis que les patriarches bibliques bénéficiaient d'une moindre faveur : en sorte que maintes listes ne remontaient pas au-delà des figures païennes. C'est ainsi que les villes italiennes se dotaient, au fur et à mesure de leur essor, de lignages plus glorieux et plus luxuriants les uns que les autres, mais remontant tous, à travers Rome, au panthéon mythologique des Anciens. Le cas de Florence peut servir d'exemple. Son grand chroniqueur, Villani, mentionne bien, en passant, la venue de Noé en Italie, mais il attache une importance autrement grande à l'arrivée d'Atlas, le fondateur de Fiesole, l'antique rivale de Florence. Passant aux temps historiques, il attribue à Jules César la fondation de sa ville, et si ce patriote florentin prétend ne s'intéresser à l'histoire de Rome qu'à cause de cette fondation, son patriotisme de clocher devient un patriotisme italien dès qu'il traite des gens d'outre-Alpes, des « Barbares ». La chronique de Villani est certainement représentative de l'état d'esprit des Florentins : en s'adressant aux Romains en 1391, ils se vantaient d'avoir jadis été eux-mêmes des Romains, et Dante qualifiait sa ville natale de *bellissima e famosissima figlia di Roma*[16].

Ces prestiges de l'antiquité romaine ne fascinaient pas la seule couche des lettrés. Le folklore italien s'est lui aussi meublé au Moyen Age de personnages mythologiques, dont les ruines, qui faisaient corps avec le paysage, perpétuaient le souvenir[17]. Cette tradition nationale reste vivante, attestée de nos jours par la popularité des films à sujets antiques, tournés par des Italiens pour des Italiens.

Cette hantise de l'Antiquité se laisse mettre en évidence dans d'autres domaines : il suffit d'évoquer le rôle réservé à Rome par la pensée des théologiens italiens. Pour Thomas d'Aquin, Rome avait été destinée dès sa fondation à devenir le siège de la chrétienté; pour son continuateur Ptolémée de Lucques et d'autres canonistes italiens, cette prédestination justifiait l'omnipotence pontificale, puisque Dieu s'était fait homme au lendemain de la fondation de l'empire universel par Auguste, et qu'il avait légué à ses vicaires terrestres *omnes potestates in caelo*

et terra[18]. Dans cette vision théocratique, Rome prenait la succession de Jérusalem, au moment de la Nativité. Mais la Ville éternelle restait l'essentiel, la théocratie pontificale restait l'accessoire, et les représentations de cet ordre pouvaient aussi bien servir à plaider la cause des empereurs, ou même à étayer des mouvements hérétiques : un simple changement de signe suffisait pour substituer la haine des papes à leur idolâtrie. C'est ce culte inversé qu'allait propager la *Divine Comédie*.

Dès le deuxième chant de l'*Enfer*, Virgile, guide de Dante, lui parle de la grandiose mission d'Énée, que Dieu « avait élu pour père de la Rome éternelle et de tout son empire — Et Rome et son empire, à vouloir dire vrai, — Furent fondés pour être le lieu saint — Où siégerait le successeur de Pierre [19] ». Mais la papauté a transformé ce lieu saint en « cloaque de sang et de puanteur [20] », par suite de la tragique erreur de l'empereur Constantin, qui devient la source de tous les maux de la chrétienté[21]. C'est l'Aigle romaine, Aigle païenne, qui reste pour Dante le symbole vivant de la Justice divine : « Pour avoir été juste et pieuse, annonce-t-elle, je me suis couronnée d'une gloire dont ne se fait l'idée aucun désir humain[22]. » Ailleurs, le Christ devient pour le poète un garant de la justice des Romains, qui sont le véritable peuple saint et élu : aussi Brutus et Cassius, les assassins de César, se trouvent-ils relégués au neuvième cercle de l'Enfer, aux côtés de Judas[23]. Ce culte de Rome semble révéler son véritable visage lorsque Dante, gémissant sur les malheurs de l'Italie, implore « le souverain Jupiter, qui sur la terre fut pour nous crucifié [24] ». A peine moins païenne se montre Béatrice, qui, avant de le conduire au Paradis, l'éclaire en ces termes : « Tu seras, sans fin, hôte avec moi de cette Rome où le Christ est romain[25]. »

Le Christ, citoyen romain, de toute éternité : on comprend que Dante, « le plus Italien des Italiens », ne se soit pas intéressé aux généalogies patriarcales, celles de l'*Énéide* étant les seules vivantes et réelles à ses yeux[26]. Cette préférence accordée au mythe païen sur le mythe biblique se reflète encore dans la relative indifférence manifestée aux Juifs : ici aussi, Dante semble témoigner pour la postérité; il est peu question, dans la *Divine Comédie,* de leur déchéance présente, et pas du tout de leur élection passée, entièrement assumée par les Romains.

Mais la gloire romaine, la domination universelle dont le poète attend l'imminent rétablissement, contraste avec le sort présent de la « serve Italie, auberge de douleur, navire sans nocher [27] », sol ancestral que se disputent des papes usurpateurs et des tyrans étrangers.

Des accents semblables se retrouvent chez les grands humanistes italiens, qui, s'affiliant aux Romains, aspiraient à une vie nouvelle — ainsi que l'exprime suggestivement le terme de Renaissance dont ils furent les créateurs. On voit aussitôt comment les Italiens se trouvaient sous ce rapport dans une situation

privilégiée et exceptionnelle : non seulement ils avaient été les premiers artisans de cette généalogie, mais celle-ci se rattachait à des ancêtres nés sur leur sol. Si l'humanisme a partout présidé à l'enfantement des sentiments nationalistes, ce fut encore à l'exemple des Italiens, qui seuls pouvaient prétendre directement à l'héritage romain, sans passer par des lignées collatérales, ou même sans se contredire. Et le prix internationalement attaché à cet héritage, le rayonnement d'une mythologie antique que popularisent désormais les beaux-arts, celui d'un droit romain dont s'inspiraient tous les législateurs de l'Europe, d'une langue liturgique seule jugée digne de servir au culte religieux, tous ces prestiges de la latinité ne pouvaient que la rendre encore plus précieuse à ses héritiers légitimes, spoliés au surplus par les Barbares qui avaient fait de l'Italie le champ de bataille de l'Europe. Tous les humanistes italiens rêvent de la grandeur romaine, et rendent hommage aux ancêtres : au *De viris illustribus* de Pétrarque, panthéon d'hommes illustres où les personnages grecs et bibliques n'étaient pas admis, fait pendant le *De genealogia deorum* de Boccace, théogonie dans laquelle le « dieu terrestre » Demogorgon fait figure d'un Adam païen.

Arrêtons-nous un instant à Pétrarque, « le premier homme moderne », dont tous les écrits semblent refléter le vieux songe. Si ce rénovateur des études antiques a chanté la gloire de Rome en latin, et l'amour de l'Italie en langue vulgaire, ces deux sentiments ne faisaient qu'un dans son âme. Pour lui aussi, Rome avait été élue par Jupiter pour devenir la ville sainte des chrétiens, et il faisait annoncer par le dieu suprême des Romains : « Je m'habillerai de chair, j'accepterai le fardeau de l'humanité, et je souffrirai une mort ignominieuse... » Mais chez lui, une hâte voluptueuse pressait Jupiter :

Placida sic Virgine captus, Iam rapior, sacri sic mulcent ubera lactis[28]. Le Christ romain de Pétrarque ne redoutait pas ses désirs incestueux, auxquels souriront bientôt les Madones aux formes attirantes de la Renaissance italienne. A d'autres moments, le poète pleurait, tout comme Dante, les malheurs de la mère-patrie, *Italia mia,* « souillée par le sang barbare ». « Noble souche italienne, débarrasse-toi de l'oppression et de la superstition de l'invincibilité germanique! »

> *Virtù contre a furore*
> *Prenderà l'arme; e fia el combatter certo :*
> *Chè l'antico valore*
> *Nell'italici cor non à ancor morte.*

Un siècle et demi plus tard, Machiavel reprenait ces vers d'*Italia mia,* à la fin de son *Prince*, suivi en cela au XVIIIe siècle par Alfieri, et ils rendent encore un son familier aux oreilles italiennes.

Le nom de Pétrarque reste aussi lié à l'aventure de Rienzi, qui, encouragé par lui, entreprit de restaurer l'empire romain.

Les papes résidaient alors à Avignon; quelques familles féodales gouvernaient la Ville éternelle. En 1347, le peuple romain porta au pouvoir Cola di Rienzi, un jeune illuminé nourri de lectures antiques et de prophéties joachimites : le rêve impérial venait confluer avec l'attente du Saint-Esprit et avec l'eschatologie du Paradis ici-bas, du « troisième règne ». Une fois maître de Rome, Rienzi convoquait les délégués des villes italiennes, pour débattre de l'unification de la patrie : pour marquer l'avènement d'une nouvelle ère, il datait ses actes de *la première année de la république romaine libérée*, donnant ainsi le premier exemple d'une symbolique rupture des temps (mais son ère, qui ne dura que l'espace d'une année, ne fut pas sanguinaire). Il se faisait appeler *liberator Urbis, zelator Italiae*, *Spiritus Sancti miles,* et octroya à tous les Italiens la citoyenneté romaine. Son entreprise échoua, les barons romains eurent raison de lui; mais tant qu'il garda le pouvoir, les hommages des villes italiennes et des rois étrangers ne lui firent pas défaut, et, à en juger par le témoignage de Pétrarque, la cour pontificale d'Avignon croyait son succès assuré[29].

Après le grand schisme, les papes, de retour à Rome, se laissèrent eux-mêmes gagner par la nouvelle religion humaniste. Énée Piccolomini, le plus cultivé des « papes de la Renaissance », choisit le nom de Pie II non en souvenir d'un Pie Ier dont l'histoire ignore tout, mais en hommage au *pieux Énée* de Virgile, car selon la tradition familiale, les Piccolomini descendaient directement de Romulus. Aussi bien Pie II n'avait-il que mépris pour les lignages remon-tant jusqu'à Noé. Arno Borst a dit de lui qu'en propageant les mythes antiques, il avait détruit la conception médiévale des généalogies; le fait est qu'il tournait en ridicule les contes de vieilles femmes, les *anilia deliramenta* des ignares qui croyaient pouvoir retracer leurs généalogies jusqu'au Déluge. Pourquoi ne pas remonter jusqu'aux entrailles d'Ève? ajoutait-il[30]. Peut-être les romans et poésies érotiques du fin lettré qu'était Énée Piccolomini ont-ils fait autant que la vie dissolue d'Alexandre Borgia ou la soif de divertissements de Léon X pour attirer à la papauté la haine et le mépris de l'opinion publique italienne[31]. Machiavel reprochait à la cour de Rome d'avoir détruit en Italie tout sentiment de piété et de religion, et Guichardin en disait encore pis : face à des papes à la foi aussi mal assurée, ces patriotes se redécouvraient bons chrétiens[32].

C'est pourtant du pontificat d'Alexandre Borgia que date une tentative de remettre à l'honneur la généalogie noachide, en la réconciliant avec la mythologie classique. Vers 1498, le dominicain Giovanni di Viterbo prétendit avoir retrouvé une chronique de l'historien babylonien Bérose, fournissant des données précises sur les conséquences politiques du Déluge. Noé aurait partagé lui-même la terre entre ses fils (dont le nombre réel approchait de la vingtaine : Moïse aurait jugé

inutile de les enregistrer tous), et chacun d'eux serait devenu, sous un nom païen, le fondateur d'un peuple chrétien. Pour sa propre part, Noé se serait installé en Italie, sous le nom de Janus, ainsi que l'avait déjà proclamé, plus de trois siècles auparavant, la « légende dorée de Rome [33] ». Cette conception allait dominer les spéculations généalogiques italiennes du temps de la Contre-Réforme, et bien au-delà, ainsi qu'en témoignent des écrits tels que le *De primis Italianis colonis* (1606), le *De Noe in Italia adventu* (1655), et de nombreux « Origini », ville par ville[34]. Cette chronique de pseudo-Bérose connut une fortune plus grande encore chez les Allemands, car elle leur proposait pour ancêtre le fils de Noé, Tuiscon (le Tuisto de Tacite), qui commençait ainsi sa glorieuse carrière patriotique. Ce n'est qu'en 1726 que Johann Mascov, l'un des premiers historiens modernes de l'Allemagne, déclarait le règne de cette légende terminé[35].

En Italie comme ailleurs, l'esprit des Lumières faisait tomber en discrédit les vieilles généalogies orientales. Pour les remplacer, les érudits entreprirent de rattacher les Romains aux Étrusques. Ceux-ci s'étaient de tout temps profilés derrière Romulus et Énée, tout comme en France les Gaulois se dessinaient derrière la dynastie franque; mais de ce côté-ci des Alpes, ce n'étaient pas les nouvelles ambitions bourgeoises qui voulaient s'exprimer, c'était l'amour propre national qui cherchait à restituer au sol italien une primauté désormais universellement accordée à la Grèce, en sa qualité de berceau des arts et de la philosophie. Pour les lettrés italiens, il était donc tentant de mettre les Grecs à l'école des mystérieux Étrusques. Vico lui-même, tout en se moquant de « la vanité des nations qui se veulent toutes aussi anciennes que le monde » *(Scienza nueva seconda),* succomba un moment à la tentation, faisant naître en Étrurie Pythagore et la géométrie *(De antichissima italorum sapientia)*. Une académie étrusque fut fondée en 1726; on fouilla les tombeaux; les célèbres gravures de Piranesi firent connaître les ruines au public; un prélat enthousiaste, Mario Guarnacci, publia en 1767 un *Mémoire historico-étrusque sur l'antiquissime royaume d'Italie,* dans lequel, s'appuyant sur le pseudo-Bérose, il faisait venir les Étrusques d'Egypte, court-circuitant ainsi les Grecs, et accusait les Romains d'avoir détruit un peuple vénérable et sage[36]. L'étruscomanie, ou *etruscheria*, atteignit son apogée au temps des guerres napoléonniennes, sous l'impulsion d'un zélateur de Vico, Vicenze Cuoco, dont l'essai *Platone* in *Italia* fit date dans les lettres italiennes. A temps nouveaux, ancêtres nouveaux : à la place de Noé, c'est Platon que ce patriote faisait venir en Italie et passer aux aveux : les Étrusques, et non les Grecs, avaient été jadis « les inventeurs de presque toutes les connaissances qui ornent l'esprit humain »; Aristote et lui, Platon, n'étaient que des usurpateurs, « de simples répétiteurs [37] ». L'éphémère royaume d'Étrurie, fondé en 1801 par Napoléon, devait au moins son nom à cet engouement pour la haute antiquité italienne qui suscita au XIX^{e} siècle des spéculations encore plus extravagantes. Avec les

progrès de l'archéologie, les Étrusques ne paraissaient plus assez vieux : un Mazzoldi retrouve alors dans l'Italie la légendaire Atlantide, et un Iannelli affilie les Romains aux Égyptiens[38]. L'Italie du *Risorgimento,* la jeune Italie resurgie, se voulait décidément la nation la plus vieille de la terre. Ouvrons le célèbre *Primate morale e civile degli Italiani* de l'abbé Gioberti. Cet auteur, pour mieux fonder le *primat* universel des Italiens, se référait à l'antique sagesse des Pélasges, « la race la plus riche, capable de réunir et d'ajuster en elle-même toutes les variétés et les contradictions ethnographiques grâce à son tempérament harmonieux, tout comme les oppositions idéales et apparentes s'accordent dans l'Être suprême ». Apôtre bien-pensant de la supériorité italienne, Gioberti cherchait à réconcilier la tradition de l'Église avec la mythologie, mais aussi avec la science, et justifiait l'inégalité des races humaines par la confusion de Babel, qui aurait rompu l'unité du genre humain (« divisione falegica delle genti »)[39]. Mais l'on ne saurait tout citer, ni tout lire (Mazzini, pour sa part, semble s'en être tenu aux Étrusques[40].

De telles prétentions, même si elles étaient significatives, n'étaient qu'un divertissement pour intellectuels, et il n'était certes pas question de mourir pour les Étrusques : c'est pour Rome que la fine fleur de la bourgeoisie italienne était prête à sacrifier sa vie. Ce culte de la Ville éternelle, faisait naguère observer l'historien Prezzolini, donne la mesure de l'originalité italienne :

« La différence réelle entre la civilisation italienne et les autres consiste en ceci : la classe intellectuelle italienne souscrivait à la croyance que son peuple n'était pas seulement les descendants naturels, authentiques, mais en vérité les seuls héritiers légitimes de Rome. Ils espéraient une résurrection en Italie de l'ancien pouvoir de Rome... Cette croyance prit une telle force sur les classes cultivées de l'Italie qu'elle colora leur pensée pendant des siècles. Elle ne contribua pas dans une faible mesure à une lutte pour une grandeur qui était en complet désaccord avec la force politique de la nation[41]. »

Aux temps modernes comme aux temps anciens, il est peu d'écrivains italiens qui n'aient pas témoigné de ce culte, et c'est souvent cette partie de leur œuvre que la postérité a surtout retenu — ainsi *les Sépulcres* de Foscolo, ou *Sur le monument de Dante* de Leopardi. Manzoni se fit historien, pour montrer comment la *romanità* avait été préservée et sauvée par les papes du haut Moyen Age[42]. L'accent des professions de foi et des polémiques diffère peu de celui des temps d'Arnaud de Brescia et de Cola di Rienzi. Mazzini écrit au soir de sa vie :

« Rome était le rêve de mes jeunes années, l'idée mère de ma conception spirituelle, la religion de mon âme; j'y entrai le soir, à pied, aux premiers jours de mars, tremblant et comme en adoration. Pour moi Rome était — et demeure malgré toutes les hontes du présent — le temple de l'humanité (...) Entre ses murs s'était élaboré l'Unité du Monde. Là, tandis que d'autres peuples, ayant accompli une

brève mission, avaient disparu pour toujours et qu'aucun n'avait deux fois servi pour guide, la vie était éternelle, la mort inconnue[43]... »

Et Mazzini évoquait les gloires du passé, celles de la Rome païenne, et celles de la Rome chrétienne, qu'il projetait dans l'avenir. Il rêvait d'instituer une *Troisième Rome,* qui serait le haut-lieu d'une nouvelle religion universelle : « Tresser à l'Italie une couronne de peuples rénovés, faire de Rome le cerveau de la terre : le verbe de Dieu parmi les races[44]. » Un temple universel restauré, donc destiné à tous les hommes de la terre, et dont, en fidèle héritier de Dante et de Machiavel, ce prophète italien voulait bannir le pouvoir temporel du Saint-Siège.

L'autre grand idéologue de l'unification, l'abbé Gioberti, proposait de fédérer tous les peuples du monde sous l'égide pontificale et romaine. Les Romains avaient été un peuple-prêtre, écrivait-il, élu par la Providence pour l'instauration du catholicisme, et il comparait les Italiens de son temps à la tribu des Lévites. Pour préciser sa démonstration, il faisait appel à des images concentriques : Rome était l'âme de l'Italie, l'Italie celle de l'Europe, et l'Europe celle du monde : en conséquence, la Ville éternelle était prédestinée à devenir la capitale de la république universelle, sous la présidence des Saints Pères[45]. Ainsi, Rome était également chère aux deux camps en présence : celui de l'anticléricalisme avait fait sienne la devise de Garibaldi, *Rome ou la mort!*

Carducci qualifiait Garibaldi de nouveau Romulus. Les passions patriotiques imprégnaient aussi bien les arts que les sciences. Convaincus de descendre des Romains, et s'en tenant à cette filiation, les Italiens manifestaient peu d'enthousiasme pour les spéculations historico-philologiques qui attribuaient aux Européens une origine « aryenne ». Vers 1840, un Carlo Cattaneo ironisait sur « l'excellence et la noblesse du Septentrion » et sur « les magiques pérégrinations des Aryens ». Un Carlo Troia se demandait pourquoi tout d'un coup la science internationale avait pris feu et flamme pour l'Inde; pour sa part, il préférait peupler l'Europe à partir du Proche-Orient, conformément à la tradition[46]. Lorsque, à la fin du XIX^{e} siècle, la philologie passa le flambeau à l'anthropologie, les savants italiens témoignèrent de la même réticence, ou de la même incompréhension. Pour Lombroso, l'humanité primitive aurait été de race noire : à la faveur des cataclysmes telluriques, elle se serait successivement transformée, ou, comme il l'écrivait curieusement, « convertie », en race jaune, races chamite et sémite, et race aryenne[47]. Les Aryens descendaient donc en définitive des Nègres. Le monde scientifique international se montrait sceptique, et parlait de dilettantisme italien, d'autant plus que Lombroso n'était pas un cas unique. L'anthropologue Giuseppe Sergi, traitant des « Aryens en Italie », louait les Étrusques d'avoir jadis repoussé l'invasion de ces analphabètes primitifs, et sauvé ainsi la civilisation méditerranéenne. Celle-ci était l'œuvre des Italiotes et des Grecs; il allait de soi pour Sergi que les Aryens n'avaient pris aucune part ni à la naissance de la culture

classique, ni à la fondation de Rome[48]. Au moins Lombroso et Sergi croyaient-ils, à leur manière, aux Aryens. Mais dès 1903, un autre érudit italien, Enrico de Michelis, se livrait à une critique radicale de cette croyance, qui reposait, faisait-il observer, sur « la confusion entre langage, sang et vie ». Il retraçait dans ses détails la manière dont s'était formé, au début du xixe siècle, un mythe qui faisait provenir les peuples européens des plateaux de l'Asie, à l'image des récits bibliques sur le Paradis et le peuplement de la terre. Ce grand savant fut le premier à parler, à ce propos, de la genèse des « mythes scientifiques [49] ».

En cette matière, les hypothèses de la science du passé n'ont cessé de dialoguer avec les sensibilités collectives. Les Italiens avaient le sentiment de descendre des Romains, et d'appartenir donc à une seule race. Sentiment bien diffus, mais qui n'en existait pas moins, et sans lequel le fascisme italien n'aurait pas été ce qu'il fut. On peut même se demander si ce sentiment a été entièrement dissipé de nos jours[50]. Pourtant, l'historien du fascisme Renzo de Felice faisait récemment observer que la *razza di Roma* glorifiée par Mussolini n'avait rien à voir avec l'anthropologie ou la biologie, que la conception italienne de la race était « créatrice » et « spiritualisée [51] ». Mais cela reste bien vague, et semble même impliquer une contradiction dans les termes, car l'âge de la science ne connaissait de races que charnelles. Nous voici en tout cas ramenés au contraste entre la conception italienne (« idée de Rome ») et la conception allemande (« idée de race »). Les Italiens eurent ceci en commun avec les Allemands qu'ils croyaient provenir d'une seule souche (en l'occurrence, « latine »), mais ils y croyaient d'une autre manière : la différence de tonalité, pour certaine qu'elle soit, semble de prime abord se dérober aux explications historiques.

« Individualisme » et « scepticisme » italiens; « grégarisme » et « fanatisme » allemands; voyons s'il est possible de mettre ces traits, dits nationaux, qui présidèrent à l'issue des jeux de la politique et de la guerre, en rapport avec des généalogies qui mettaient, de part et d'autre, l'accent sur les représentations collectives de *vieillesse* et de *jeunesse*. Nous avons vu, en effet, comment les maîtres à penser italiens remontaient de plus en plus haut jusqu'à fouiller la préhistoire, comment un Gioberti invoquait en faveur du « primat » une antériorité culturelle qui était aussi celle de l'âge. En regard, la doctrine des Aryens transalpins se réclamait de la supériorité d'une race jeune et conquérante, dont elle opposait la fraîcheur et la pureté à la dégénérescence des races qualifiées de vieilles. Ces thèmes étaient d'autant plus impressionnants que le partage correspondait à la grande césure entre l'ère ancienne et l'ère nouvelle, celle de l'an zéro de l'histoire occidentale : mais de ce point de vue, tous les peuples d'outre-Alpes, peuples post-chrétiens, peuples-« fils », s'opposaient à un peuple réputé d'origine pré-chrétienne, peuple-« père », qui se rapprochait de ce fait de l'autre peuple trois fois millénaire qu'étaient les Juifs.

A ce propos, comment ne pas relever que l'histoire italienne n'a connu qu'exceptionnellement les fureurs et les campagnes antijuives dont sont remplies les annales des autres pays européens, comme si la progéniture d'Énée, sûre de ses droits d'aînesse, ne s'était pas souciée de les disputer aux enfants de Moïse? Cette bienfaisante indifférence reposait donc sur une relation d'égalité, qui, on l'a vu, semble avoir trouvé son reflet dans le mythe d'ori-gine : Noé en personne vient fertiliser le sol de l'Italie, et engendre un peuple. Aucune autre grande tradition médiévale européenne n'a osé prétendre à un pareil hommage patriarcal. A cette naturalisation de Noé font écho, à l'époque moderne les propos d'un Mussolini qui, en 1934, parlait encore des Juifs à la manière italienne : « Les Juifs sont à Rome depuis les temps des Rois. Peut-être ont-ils fourni des vêtements après l'enlèvement des Sabines. Ils versèrent des pleurs sur la dépouille de Jules César, ils furent cinquante mille aux temps de l'empereur Auguste; ils ne furent jamais molestés[52]. » Face au Führer, le Duce, à l'époque, faisait également résonner le prestige des temps antiques : « Trente siècles d'histoire nous permettent de contempler avec une méprisante pitié les doctrines d'outre-Alpes, soutenues par les descendants des hommes qui ne savaient pas écrire, lorsque Rome avait César, Virgile et Auguste[53]. » Nous reviendrons au chapitre suivant à ce contraste italo-allemand, et nous verrons peut-être ce qu'on peut retenir de son interprétation en termes de « vieillesse » et « jeunesse ». Nous tenterons d'aborder le problème en nous interrogeant sur la signification de la notion de « pureté », qui, s'associant à celle de « jeunesse » caractérisait les fantasmes germaniques.

En tout cas, le contraste ne date pas d'hier. Dante, pour faire ressortir la noblesse de la race d'Énée, citait, sur la foi de Virgile, ses augustes parents : « L'Asie lui donne ses parents les plus proches, comme Assaracus... L'Europe, par contre, lui donna son aïeul le plus ancien, Dardanus... L'Afrique, son aïeule la plus antique, Electre... » Pour mieux l'anoblir encore, il énumérait ses femmes, Creusa de Troie, Didon de Carthage, Lavinia d'Italie, et tirait la conclusion : « Qui ne verra, dans la réunion en un seul homme du sang le plus noble de chaque partie du monde, la marque d'une prédestination divine? [54] »

Du point de vue de la doctrine germanique, une telle marque était infâme, un péché contre la race, puisqu'elle faisait d'Énée un triple métis. Mais sur ce point, les Italiens modernes en restaient à l'heure de Dante.

1. Les commentateurs se référaient surtout à la quatrième églogue de Virgile : « Le voici venu, le dernier âge prédit par la prophétie de Cumes; la grande série des siècles recommence. Voici que revient aussi la Vierge, que revient le règne de Saturne; voici qu'une nouvelle génération descend des hauteurs du ciel. Daigne seulement, chaste Lucine, favoriser la naissance de l'enfant qui verra, pour commencer, disparaître la race de fer, et se lever, sur le monde entier, la race d'or » (vers 4 à 10).

2. Cf. O. CULLMANN, *Saint Pierre, Disciple-Apôtre-Martyr,* Neuchâtel 1952, p. 116.

3. Ibid., p. 116, note 1, et p. 118.

4. D'après la tradition des Langobards, leur nom tribal leur aurait été donné

par Wotan : pour impressionner la tribu ennemie des Vandales, les femmes langobardes, sur le conseil de Freya, auraient simulé, à l'aide de leurs cheveux, une procession de guerriers barbus, mettant ainsi l'ennemi en déroute.

5. « Quae in numere gentium nequequam conputatur » : lettre d'Étienne II à Charlemagne, 769. Cf. Ph. JAFFÉ, *Monumenta Carolina,* Berlin 1867, pp. 158-164.

6. Cf. L. MUSSET, *Les invasions; les vagues germaniques,* Paris 1965, p. 205.

7. Ce qui suit, d'après L. DUCHESNE, *Les premiers temps de l'État pontifical*, Paris 1911, et H. HUBERT, « Étude sur la formation des États de l'Église », *Revue historique,* LXIX (1899), pp. 1-38 et 241-272.

8. Lettre de l'apôtre Pierre à Pépin et au peuple franc, février-mars 756. Cf. Ph. JAFFÉ, op. cit., pp. 55-60.

9. Article « Saint Pierre » du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* t. XIV/I, c. 906.

10. Les IX^{e} et X^{e} siècles de l'histoire pontificale sont parfois qualifiés d' « ère de la pornocratie ».

11. *Divine Comédie,* « Paradis », XIX, 56-57.

12. *Enciclopedia Italiana,* t. XIX, 1933, p. 803.

13. *Romanorum epistola de electionis senatoria,* 1261; cf. Nancy LENKEITH, *Dante and the legend of Rome,* London 1954, p. 17.

14. Cf. P. E. SCHRAMM, *Kaiser, Rom und Renovatio...,* Leipzig 1929, t. II, pp. 53 et suiv., 73 et suiv.

15. Fazio degli UBERTI, *Dittamento...;* cf. A. GRAF, *Roma nella memoria et nelle imaginazioni del Medio Evo,* vol. I, Torino 1882, p. 84.

16. G. VILLANI, *Istorie fiorentine*, livre I^{er}, chap. V, VI et VII. Cf. aussi Ernst MEHL, *Die Weltanschauisng des Giovanni Villani...,* Leipzig 1927, pp. 101-106.

17. Cf. l'ouvrage classique de COMPARETTI, *Vergilio nel modio evo,* dont la seconde partie est consacrée au folklore populaire italien.

18. Voir Thomas d'AQUIN, *De regimino principorum*, I, 14, et la continuation par Ptolémée de LUCQUES, III, *passim.*

19. *Enfer,* II, 20-24.

20. *Paradis,* XXVII, 25-26.

21. D'après une récente exégèse de la *Divine Comédie,* la « donation de Constantin » aurait constitué pour Dante le péché originel du christianisme; cf. B. NARDI, *La donatio costantini e Dante,* « Studi danteschi », XXVI (1940), pp. 47-95.

22. *Paradis,* XIX, 13-15.

23. *De monarchia,* livre II, et *Enfey*, chant XXXIV.

24. *Purgatoire,* VI, I24-125.

25. *Purgatoire,* XXXII, 101-102.

26. *Divine Comédie, passim,* ainsi que *De la monarchie*, livre II, chap. 3, dans lequel Dante, se fondant cette fois sur Tite-Live, traite longuement de la noblesse des ancêtres d'Énée et de sa famille.

27. *Puygatoire*, VI, 82-83.

28. *L'Africa* de Pétrarque, livre VII, vers 723-724.

29. Cf. Paul PIUR, *Cola di Rienzo, Darstellung seines Lebens und scines Geistes,* Wien 1931.

30. *Aenae Sylvii Picceloninei... opera*, Helmstedt 1707, *Historia Bohemica...*, cap. II, p. 186; Arno BORST, *op. cit.*, III/I, p. 971; C. PAPARELLI, *Enea Silvio Piccolomini,* Bari 1950; C. BURCK, *Selbstdarstellung und Personenbildnis bei Enea Silvio Piccolomini,* Bâle 1956, pp. 29 et suiv.

31. Cf. Henry MARC-BoNNET, *Les papes de la Renaissance,* Paris 1953, p. 5.

32. MACHIAVEL, *Discours sur Tite-Live,* livre premier, chap. XII; GUICHARDIN, *Histoire d'Italie,* éd. Paris 1837, t. II, p. 179.

33. Cf. A. BORST, op. *cit.*, t. III/I, pp. 975-977.

34. Cf. l'étude (anonyme), « Storia degli studi sulle origine italiche », *Rivista Europea,* Milano 1846, pp. 731 et suiv.

35. BORST, t. III/2, p. 1480, citant la *Geschichte der Teutschen...* de J. MASCOV.

36. « Storin degli studi sulle origine italiche », *éd. cit., Rivista Europea,* 1846, p. 102.

37. V. Cuoco, *Platone in Italia,* éd. Nicolini, Bari 1916-1924, t. I, p. 3; t. II, p. 297.

38. A. MAZZOLDI, *Delle origine italiche e della diffusione dell'incivilmento italiano all'Egitto, alla Fenicia, alla Grecia e a tutte le nazioni asiatiche poste sul Mediterraneo* (1840); G. Iannelli, *Tentamina hiero glycphica, Tabulae rosettanae,* etc. (1840-1841); cf. B. CROCE, *Storia della storiografia italiana...,* vol. I, Bari 1921, pp. 55 et suiv.

39. V. GIOBERTI, *Del primate morale e civile degli italiani*, éd. Milano 1938, t. II, p. 251, p. 214.

40. Cf. les textes de Mazzini cités par Maurice VAUSSARD, *De Pétrarque à Mussolini, Évolution du sentiment nationaliste italien,* Paris 1961, p. 46.

41. G. PREZZOLINI, *Le legs de l'Italie,* Paris 1949, p. 9.

42. Manzoni a développé cette thèse dans son *Discorso sopra alcuni punti della storia longobardica in Italia* (1822).

43. « Notes autobiographiques » de Mazzini, citées par M. VAUSSARD, *op. cit.,* pp. 46-47.

44. « Epistolario » de MAZZINI (*ibid.,* p. 44).

45. *Primato..., éd. cit.*, t. II, p. 247.

46. Cf. B. CROCE, *Storia della stoviografia...*, *éd. cit.,* t. II, p. 15; t. I, pp. 60-61.

47. Cesare LOMBROSO, *L'uomo bianco e l'uomo* di *colore*, *Letture su l'origine e la varietà delle razze umane*, Torino 1892, *passim,* et notamment p. 203 (« le razze gialle, le camite e le semite si convertirono in arie »).

48. G. SERGI, « Der Arier in Italien », dans *Ursprung und Verbreitung des mittelländischen Stammes*, Leipzig 1897, pp. 137-160.

49. E. de MICHELIS, *L'Origine degli Indo-Europei,* Torino 1903, pp. 84-88.

50. Après l'écroulement du fascisme et de l'hitlérisme, le grand historien G. P.

Bognetti jugeait utile de rappeler que la civilisation italienne n'était pas d'origine uniquement latine, et insistait sur les apports germaniques (« gli uomini del nord hanno avuto in essa una funzione essentiale »). Cf. BOGNETTI, *L'eta lombarda*, Milano 1966, t. III, pp. 187 et suiv.

51. Cf. Renzo de FELICE, *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo,* Torino 1962, p. 278.

52. Renzo de FELICE, *op. cit.,* p. 114.

53. *Ibid.,* p. 159.

54. *De Monarchia,* II, 3.

CHAPITRE V

Allemagne *La langue et la race*

TOUTE histoire nationale est par définition particulière et irréductible aux autres, mais les singularités de l'histoire allemande font contraste avec la gamme des particularités historiques des autres nations européennes, et elles se manifestent surtout dès ses débuts, dans lesquels elles restent inscrites de nos jours. En effet, un manuel d'histoire anglais, italien ou russe relate dans son premier chapitre, comme dans les suivants, ce qui se passait jadis sur le sol natal; un manuel d'histoire allemand traite presque toujours, à titre d'entrée en matière, de 1' « expansion germanique », c'est-à-dire d'événements qui eurent lieu, il y a quinze ou vingt siècles, en Italie, en France, en Espagne, en tout cas hors d'Allemagne. C'est d'abord une question de sources, puisqu'on en sait bien davantage sur les errances et les guerres des Goths, des Francs ou des Langobards, que sur celles des Frisons ou des Saxons (sur lesquels, avant leur conversion, on ne sait à peu près rien); mais de ce seul fait, et dès l'école primaire, les Allemands étaient amenés à s'intéresser aux ancêtres des autres peuples, voire à jeter sur l'Europe entière une sorte de regard possessif. Cet internationalisme *sui generis*, auquel faisaient jadis pendant, chez ces peuples, les prestiges aristocratiques de la germanité, trouve aujourd'hui encore son reflet dans la variété de l'appellation des « Allemands », dans les diverses langues. On pourrait parler d'un petit kaléidoscope européen : « Germans » pour les Anglais, « Saxons » jadis pour les Scandinaves, et aujourd'hui encore pour les Finlandais, « Niemcy » pour les Russes et les Polonais (mais, pour ces derniers, parfois « Souabes »), les Allemands sont des « Tedeschi » pour les Italiens, et ils ont adopté pour leur propre compte cette dernière racine, pour devenir (nous verrons en quelles conditions) des « Deutsche ». Ce dialogue entre l'Allemagne et les pays voisins dure depuis le Moyen Age, et l'identité imprécise des Allemands aux yeux de l'Europe ne contribuait guère à leur donner une idée claire et distincte d'eux-mêmes.

Nietzsche l'avait entrevu, lorsqu'il écrivait que les Allemands échappent « à la définition... Un Allemand qui aurait la prétention d'affirmer : hélas, deux âmes habitent dans mon sein se méprendrait grandement, ou plutôt il serait en deçà d'un grand nombre d'âmes [1] ». Bravant ses compatriotes, adorateurs de la « race pure », Nietzsche invoquait à ce propos le « brassage racial » dont étaient issus les Allemands, c'est-à-dire leur hétérogénéité raciale — ce qui était commettre, à rebours, avec bien d'autres bons esprits du XIX^{e} siècle, l'erreur biologisante, ou

scientiste. Peut-être se tromperait-on moins en invoquant à ce propos la persistance, sous forme des *Stämme*[2], ou *Länder*, des antiques divisions claniques ou tribales.

La singularité de l'histoire allemande peut encore être mise en évidence d'une autre manière. Les historiens allemands distinguent couramment entre « les premiers temps germaniques » *(germanische Frühzeit)*, suivis par les « premiers temps allemands » *(deutsche Frühzeit)*. Si les uns eurent pour théâtre l'Europe entière, les autres sont encore plus paradoxaux, puisque, et toujours en vertu de l'état des sources, l'action de ces « premiers temps allemands » se déroule pour l'essentiel dans un pays autre que l'Allemagne, à savoir la France. Imaginons un instant la découverte, par exemple au XVI^e^ siècle, d'une histoire détaillée des Frisons ou des Thuringiens : l'historiographie allemande en eut été changée, et l'histoire européenne, se risque-t-on à écrire, aurait pu suivre un cours différent... Mais on bâtit avec ce que l'on a. Et c'est ainsi que Clovis et Chilpéric deviennent d'autant plus facilement des grands ancêtres allemands, que, de leur temps, la couche dominatrice, du Rhin à la Loire, semble avoir effectivement parlé un idiome germanique. Allemande, encore, la dynastie carolingienne des maires du palais, avec Charlemagne, tête de l'histoire allemande bien plus encore que de l'histoire française, puisque le mythe impérial allait élire domicile en Germanie, et non en France (on possède le « portrait » de Charlemagne par Dürer, et non par Foucquet).

Pourtant, le sentiment d'une identité collective germanique est, contrairement à une idée généralement reçue, assez tardif, et — c'est une autre particularité de l'histoire allemande — il naît, comme le montre l'étymologie des termes mêmes de *deutsch*, *Deutsche*, non de l'idée d'une ascendance commune, mais de la prise de conscience d'une communauté *linguistique* entre les divers *Stämme*. Il semble clairement établi que cette prise de conscience a surgi de la confrontation avec la langue et la culture latines ou « welches », plus anciennes, venant illustrer ainsi, à une échelle grandiose, les thèses hégéliennes sur la conscience de soi, ou l'aphorisme de Nietzsche : « Le toi est plus vieux que le moi. » Ce sentiment d'une communauté entre les *Stümme*, face à la latinité, se manifeste, par exemple, au lendemain de la fondation du « Premier Reich » (962), chez l'évêque Liutprand de Crémone, l'homme de confiance de l'empereur Otton. Il va chez lui de pair avec la haine et le mépris des « Welches » : « Nous autres, les Lombards, Saxons, Francs, Lotharingiens, Bavarois, Souabes, Burgondes, nous avons un tel mépris pour les Romains, que lorsque nous cherchons à exprimer notre colère, nous ne trouvons pas de terme plus injurieux pour insulter nos ennemis que celui de Romains; ce seul mot désigne pour nous tout ce qui est ignoble, lâche, sordide, obscène[3]... » On peut aussi observer qu'au début du XX^e^ siècle encore, certains manuels scolaires allemands opposaient *Welschland*, à *Deutschland*, dans le sens générique de pays

étrangers[4].

Faisant l'histoire des mots *deutsch*, *Deutsche,* le philologue Leo Weisgerber s'applique à montrer qu'en règle générale, les noms des langues européennes sont étymologiquement dérivés des noms de pays, ou de peuples (ainsi : Francs → *Francia-France → les Français → le français*, etc.), mais que dans le cas allemand, la séquence se trouve inversée, puisque le nom de la langue commune *(theodiscus, diutisk),* qui apparaît au temps de Charlemagne, précède d'un siècle ou deux l'appellation générique de *tütsche* ou *Deutsche,* pour ne donner qu'ensuite, et tardivement, naissance à *Deutschland*[5]. Ainsi, ce n'est pas seulement du point de vue de l'usage des langues européennes, déjà relevé ici, c'est aussi dans une perspective étymologique interne, que les termes de *Deutsche*, *Deutschland* font exception. La naissance d'un mot nouveau est le symptôme d'une prise de conscience : mais un sentiment qui, ailleurs, se cristallisait autour d'une représentation tangible, d'un « nom de chose » (tribu ou dynastie, province ou sol natal), naquit exceptionnellement chez les Allemands à partir d'une notion linguistique, ou idéelle. M. Weisgerber en conclut que « l'histoire allemande manifesta dès ses débuts la reconnaissance du principe spirituel, en tant que fondement de l'ordre des peuples [6] », remarque qui est bien dans la tradition de l'idéalisme allemand. Ses observations, à partir desquelles se laisseraient peut-être dégager d'intéressants aperçus sur les courants majeurs de la culture et de la philosophie allemandes, semblent contredire notre thèse maîtresse sur le rôle des mythes d'origine, ou représentations d'une filiation commune, dans la naissance des sentiments nationaux. De fait, ce n'est qu'au XVIe siècle, avec la Réforme, que les Allemands se virent proposer un ancêtre commun, l'Achkenaz ou Ascenas biblique, qui n'avait auparavant assumé ce rôle que pour le seul *Stamm* des Saxons. Mais il reste à savoir si le concept « spirituel » de communauté de langue et le concept « charnel » de filiation commune ou de race ne traduisent pas, en dernière analyse, les mêmes aspirations collectives. On verra comment, dès le Moyen Age, des apologistes qui glorifiaient tantôt la langue et tantôt la race germanique faisaient parfois appel aux mêmes témoignages, ou textes, et nous nous arrêterons, à ce propos, à certaines autres considérations.

Tous ces problèmes posent la question du mode de transmission des traditions et des souvenirs. D'après une autre idée largement répandue, le culte de la race germanique serait lié à des souvenirs pré-chrétiens, voire alimenté par eux, souvenirs en quelque sorte incrustés dans un sol natal que Wotan ou Thor n'auraient jamais déserté. Mais à y regarder de plus près, le Panthéon germanique apparaît comme le fruit d'une laborieuse reconstruction, après une oblitération presque aussi complète que celle des dieux celtes ou étrusques. On constate en effet que la mythologie germanique ne s'est conservée de différentes manières, dans les traditions scandinaves ou récits des historiens romains, qu'en dehors de la

Germanie; en ce qui concerne plus spécialement les mythes d'origine *strictu sensu,* on ne connaît par transmission directe que ceux des *Stämme* expatriés, et plus ou moins dégermanisés (Goths, Lombards, Burgondes, Angles et Saxons[7]. La singularité du passé allemand réapparaît ainsi sous une autre forme. La conservation de ces reliquats préchrétiens dans la « diaspora » des Germains, ou dans un environnement étranger, permet de penser que les dynasties royales et la féodalité les y cultivaient comme signe de leur identité, pour mieux se distinguer ainsi des autochtones. On a également vu comment, en fin de compte, la fusion de deux cultures était scellée par de nouvelles généalogies « syncrétistes », telles que la généalogie troyenne. Il en fut autrement dans les territoires de culture germanique homogène, où l'idée d'une généalogie commune fut précédée, ainsi qu'on vient de le voir, par celle d'une langue commune, d'un parler germanique que les clercs opposaient aux autres parlers : c'est ainsi qu'au début du X^e^ siècle, Notker le Bègue, moine de Saint-Gall, fait clairement la distinction entre « nous, qui parlons la langue theutisque », et ceux qui parlent des idiomes romans ou slaves[8].

Mais le mode de différenciation qui s'annonce ainsi, particulier aux Allemands, est d'autant plus significatif qu'on le retrouve, travesti en théorie anthropologique, un millénaire plus tard. En effet, le racisme allemand faisait passer une ligne de séparation *géographique*, ou *extérieure,* entre les territoires peuplés de Germains, et ceux des hommes des autres « races » (d'où la signification acquise par l' « anti-race » intérieure des Juifs), tandis que dans les autres pays européens, la doctrine postulait une ligne de séparation *intérieure,* ou *historique,* entre les « éléments raciaux germaniques », et les autres (censés être de valeur moindre). Pour l'essentiel, un tel partage ne faisait que reproduire le grand clivage linguistique qui s'était établi à l'époque carolingienne. Ainsi, à un millénaire de distance, un sentiment communautaire primitivement exprimé en termes de « langue » finit par être formulé en termes de « race », comme si ces deux concepts, interchangeables entre eux, recouvraient la même profonde réalité psycho-historique.

Il va de soi, d'autre part, que les Allemands cultivèrent de bonne heure leurs propres traditions généalogiques, bâties d'abord, en Germanie même, à l'aide d'un matériel uniquement chrétien ou antique. Il convient de distinguer, à ce propos, entre le mythe impérial, qui se rattachait à la légende troyenne, et les traditions particulières des *Stämme*.

En ce qui concerne la race princière des Francs, après le partage de l'Empire carolingien, la confusion terminologique est la même des deux côtés du Rhin. La Germanie est le Reich oriental des Francs, l' « Ost-Reich », dont l'Autriche *(Oesterreich)* a perpétué le nom. Elle est la *Francia* des chroniqueurs allemands des IX^e^-X^e^ siècles, ou le *Regnum francorum et teutonorum* de Frédéric Barberousse, au XII^e^. Mais cette *Francia* est déjà appelée parfois *Germania* par

les premiers chroniqueurs de l'*Ost-Reich*, et elle est alors opposée par eux à la *Gallia* d'outre-Rhin, bien avant que des auteurs français se réclament des Gaules. Les Francs sont la race royale ou noble en Allemagne, comme ils le sont en France. C'est à travers leur généalogie que les Allemands participent à la gloire de remonter aux Troyens, et de là, à Japhet et à Adam. C'est encore à travers elle que les théoriciens de l'idée impériale cherchent à fonder les titres du Saint-Empire, « translaté des Grecs aux Germains » — c'est-à-dire aux Francs.

A la fin du XIIIe siècle, après l'avènement de la nouvelle dynastie des Habsbourg, le chanoine Alexander von Roes distingue entre la *Francia major* (l'Allemagne) et la *Francia minor* (la France). Roes connaît déjà trois grandes nations européennes, l'italienne, la française et l'allemande : aux Italiens, il réserve la piété, aux Français, la sagesse, aux Allemands, la puissance. Ces derniers sont en effet des Francs authentiques, tandis que les Français ne sont que « d'origine franque » *(francigenae)*. Roes ne s'en explique pas davantage, mais l'un de ses tardifs continuateurs, Twinger von Kônigshofen (1346-1420), développe ainsi cette idée : les Francs qui s'étaient installés dans les pays allemands *(dütschen landen)* engendrèrent, en se mêlant aux autres *dütsche,* des enfants allemands, tandis que les *francigenae*, ou Français, sont issus d'un mélange de Francs et de « Welches ». On aurait cependant tort de qualifier Alexander von Roes, avec Paul Joachimsen, de « premier théoricien allemand de la race », puisqu'il compare aussi les Romains, issus des Troyens, à la *racine*, les Allemands, au *tronc* (Roes pense que César a peuplé la Germanie de Romains, et que « Germain » vient de *germen)* et les Français, aux *branches*[9]. C'est dire que pour lui, comme en général pour le Moyen Age allemand, il y a filiation continue entre le passé et le présent, entre l'Antiquité et la chrétienté. Ce n'est qu'aux XV-XVIes siècles que les humanistes allemands détacheront, on le verra, le *tronc* de la *racine* (ou les *branches* du *tronc*), et prépareront ainsi le terrain aux interprétations proprement et explicitement raciales. D'autre part, pour Roes, le Saint Empire germanique, justement parce qu'il est universel et chrétien, ne saurait être héréditaire, il doit être électif, l'Esprit Saint le veut ainsi. On perçoit le paradoxal contraste entre les « races royales » particulières, d'origine germanique, qui, en Espagne, en France et en Angleterre, servirent de noyau de cristallisation à un mythe généalogique central, et les dynasties impériales, électives et universelles, qui, rattachées doctrinairement à la souche romaine, se prêtaient mal à cet emploi.

En ce qui concerne les généalogies particulières des *Stämme*, on peut mentionner une tradition surgie au XIe siècle, d'après laquelle les Bavarois seraient originaires d'Arménie, c'est-à-dire de l'endroit « où Noé est sorti de l'arche » (la légende ne précisait pas si Noé parlait allemand). Les Saxons se rattachaient à la fois à Alexandre le Grand, et (en souvenir de leur dynastie

ascanienne) à Ascenas ou Achkenaz, le premier-né de Gomer, et le futur ancêtre commun de tous les Allemands. Les Souabes dataient leur arrivée en Allemagne de l'époque de Jules César, auquel, du reste, les principales villes allemandes, de Cologne à Ratisbonne, attribuaient leur fondation. On retrouve ainsi l'habituel mélange de traditions bibliques, et de souvenirs de l'Antiquité classique; pour le détail, nous renvoyons le lecteur à l'inépuisable répertoire d'Arno Borst[10].

Mais dans son précieux ouvrage, M. Borst ne manque pas de mettre en valeur l'intérêt d'un témoignage isolé, qui, dès le XII^e siècle, attribue à la « langue teutonique » une position unique, à laquelle les parlers welches, dérivés du latin, ne sauraient prétendre. Une adepte de l'illuminée rhénane Hildegard von Bingen (t 1179) assurait qu'Adam et Ève parlaient allemand, et en donnait les motifs : *Adam et Eva Teutonica lingua Loquebantur, que in diversa non dividitur ut Romana*[11]. Contrairement aux langues romanes, ramifiées et multiples, l'allemand, dont l'origine paraît radicalement distincte, est *un*, il est donc la langue originelle du genre humain. Langue et race, indissolublement confondues dans cette perspective, convergent toutes deux vers Adam. Compte tenu des informations dont disposait l'époque, on a l'impression que seuls des apologistes d'un langage auquel on ne connaissait pas d'ancêtres, langage surgi en quelque sorte de la nuit des temps, pouvaient élever de telles prétentions, puisque leurs rivaux français, anglais et autres en savaient trop sur les origines dérivées de leurs idiomes. Cette impression est confirmée par les développements donnés à ce thème, à partir du XVI^e siècle. Suggestifs sont les arguments mis en avant en 1518 par le médecin alsacien Lorenz Fries pour faire ressortir la supériorité de l'allemand sur le français : « Notre langue est-elle moins? Non, elle est bien plus, car elle est une langue originelle *(ursprünglich Sprach),* elle n'a pas été, comme le français, mendiée par bribes *(zusammengebettelt)* chez les Grecs et chez les Latins, chez les Goths et chez les Huns[12]. » Ainsi débute un culte de la pureté de la langue allemande dont on verra les extravagances, à l'époque de la guerre de Trente ans. Plus tard, Fichte, pour mieux exalter le sentiment national allemand, fera surtout vibrer cette corde-là, tandis que nombre de ses contemporains vantaient déjà les vertus du sang national. On peut donc considérer la confusion entre « langue » et « sang » comme une donnée permanente de l'histoire allemande. Mais l'une comme l'autre sont une source de vie et de puissance, et tout porte à croire qu'ils revêtent pour l'inconscient la même signification.

Pourtant, ni la zélatrice anonyme de Hildegard von Bingen, ni les nombreux autres auteurs qui célèbrent la langue allemande, sans pour autant la placer dans la bouche d'Adam, n'en font un titre à la prépondérance politique : ils se contentent de glorifier les parlers tudesques aux dépens des autres, et surtout des « welches ». Il faut attendre les XV^e et xvie siècles et le renouveau des études antiques pour voir surgir des prétentions à l'hégémonie universelle justifiées par

des représentations de cet ordre (et non par les titres impériaux, c'est-à-dire par l'affiliation à la Rome des Césars). En l'espace de deux ou trois générations, de nouveaux mythes d'origine, une nouvelle vision du monde se trouvent mis en place.

C'est ainsi qu'un écrit composé en Alsace entre 1490 et 1510, le « Livre aux Cent Chapitres », développe des thèmes qui, comme Norman Cohn l'a fait remarquer, préfigurent curieusement les délires hitlériens[13]. Son auteur anonyme (le « Révolutionnaire haut-rhénan ») voulait lui aussi assurer l'hégémonie germanique en instituant un « Reich millénaire », et brandissait lui aussi des titres remontant à une légendaire préhistoire, encore que la sienne s'inspirât surtout de l'Ancien Testament. « Adam était un homme allemand », proclamait-il[14]. Cela posé, il préconisait l'asservissement des peuples non allemands d'une part, le massacre du clergé catholique romain de l'autre. Il mettait ses espoirs en un chef suprême, réel (l'empereur Maximilien Ier), ou légendaire (l'empereur « Frédéric »), pour « régenter le monde entier, par la force des armées ». Il se réclamait d'une religion nationale dans laquelle le Décalogue était remplacé par les « Sept commandements de Trêves », et le dimanche, par le jeudi, le jour de Christ-Jupiter (ainsi, notre homme semblait ignorer le nom même du dieu Thor); et l'on voit que dès avant la Réforme, son christianisme prenait un tour spécifiquement et hérétiquement germanique.

« Nous autres Allemands, s'exclamait-il, nous sommes libres, nous sommes tous nobles, nous avons régi et possédé par la force la terre entière, et sous peu, nous allons, avec l'aide de Dieu, soumettre la terre à l'ancien statut. » La primauté allemande se laissait attester étymologiquement; l'allemand, ou alémanique, n'avait-il pas été la langue de « tous les hommes » *(alle-Mann) ?* Après Adam, c'est « l'hardi homme allemand Seth » qui l'avait parlé, ainsi que l'attestent les écrits de son fils Énoch (dont notre auteur prétend avoir consulté les originaux; après le Déluge, Japhet vint s'établir en Allemagne, donnant naissance à une lignée impériale dont sont issus tous les grands conquérants historiques, d'Alexandre le Grand à Tamerlan. La supériorité, ou l'élection des Allemands se révèlent encore dans un autre domaine — et sur ce point également, le « Révolutionnaire » anticipe sur certaines tendances de la pensée moderne allemande : l'Adam germanique et sa glorieuse progéniture semblent échapper au péché originel, puisque le Christ était venu pour sauver les seuls Juifs infidèles. Il est à noter que le « Livre aux Cent Chapitres » ne s'attarde pas sur leur cas, même dans les passages où il vitupère les marchands et les usuriers. Toutes les fureurs de notre « Révolutionnaire » vont en effet à la descendance de Cham, c'est-à-dire, d'après lui, aux Slaves, et surtout aux Romains : l'énumération des méfaits de ces empoisonneurs, de ces esclaves nés, qu'il faut réduire à nouveau en esclavage, occupe une bonne partie de son fantastique manuscrit.

Des hommes dont la postérité a retenu les noms, et dont certains, on le verra,

comptent parmi les plus illustres, ont également soutenu que l'allemand et non l'hébreu, avait été la langue originelle du genre humain. Même si l'on ne peut attribuer au révolutionnaire anonyme, une quelconque influence ni sur ses contemporains, ni sur les générations futures (demeuré à l'état manuscrit, le « Livre aux Cents Chapitres » ne fut exhumé et publié qu'en 1893), il reste que son eschatologie pangermaniste n'a pas surgi du néant; elle ne faisait que pousser à l'extrême des tendances qui se développèrent dans les pays de culture germanique, au cours du XV^e^ siècle. Nous allons maintenant décrire ce nouveau climat mental, et nous tenterons ensuite d'analyser le modèle culturel, ou, pour mieux dire, le fantasme, du « Germain idéal », tel qu'il s'est cristallisé, dans ses grandes lignes, à cette époque.

***

C'est, semble-t-il, au concile de Bâle (1434), au lendemain du Grand Schisme d'Occident, que les arguments historiques du pangermanisme furent pour la première fois systématiquement formulés[15]. Ils le furent par l'envoyé du roi de Suède, l'évêque Ragvaldsson, qui réclamait la préséance absolue pour son roi, dont le royaume, prétendait-il, était plus ancien et plus noble que tous les autres royaumes, et dont le peuple, contrairement aux autres peuples (immigrés en Europe après la confusion de Babel) était un peuple *autochtone*. A l'appui de ces prétentions, Ragvaldsson pouvait invoquer la chronique, datant du VI^e^ siècle, de Jordanès, d'après lequel la Scandinavie était « la fabrique du genre humain et la matrice des nations ». Ainsi débute, étayée par une source antique, une tradition impérialiste suédoise, qui dura jusqu'au XVII^e^ siècle, c'est-à-dire tant que les rois de Suède purent jouer un rôle de premier plan dans les affaires européennes.

On peut remarquer à ce propos que les pays scandinaves disposaient, avec les Goths, et ensuite avec les Vikings, de titres et d'arguments historico-généalogiques d'une éloquence sans égale : mais aux XIX-XX^e^ siècles, ce sont les Allemands qui les brandissaient pour le compte commun germanique : la mégalomanie nationaliste ne peut se réclamer des légendes ancestrales que sous certaines conditions — celle d'une « plausibilité » à la fois passée et présente [16] — auxquelles, après les défaites de Charles XII, la Suède ne satisfaisait plus. Seul subsista l'intérêt particulier qu'on y portait aux Goths — dont rien ne prouve, du reste, qu'ils aient été originaires de la presqu'île Scandinave; peut-être même n'y ont-ils jamais séjourné.

Pour ce qui est de l'Allemagne, c'est également au XV^e^ siècle que s'y multiplient, sur le fond de l'agitation et des hérésies populaires, les légendes et les

prophéties relatives au règne triomphal de l'empereur « Frédéric », lequel est un des thèmes du « Livre aux Cent Chapitres ». Mais ces légendes font pendant à celles qui circulent à l'époque dans les autres pays européens et rien ne permet de conclure à une virulence particulière de cette agitation, d'autant que l'Allemagne médiévale avait oublié jusqu'au nom de Wotan, de même qu'elle ignorait les errances de ses antiques tribus à travers l'Europe. Il appartint à ses intellectuels d'exhumer ou de reconstituer ces souvenirs, pour en tirer aussitôt d'orgueilleuses conséquences. En effet, la glorification du passé pré-chrétien germanique fut surtout, entre 1450 et 1550, l'œuvre du jeune humanisme allemand, auquel l'étude des textes antiques inspirait des conclusions bien différentes de celles qu'en tiraient, de Pétrarque à Machiavel, les humanistes italiens. Les polémiques entre les élèves et les maîtres s'intensifient après la redécouverte de la *Germanie* de Tacite. Ce texte qui, pour les lettrés italiens, ne faisait que confirmer l'invétérée barbarie germanique, faisait resplendir aux yeux de ses lecteurs allemands les simples vertus et l'invincibilité de leurs ancêtres[17]. Deux remarques, formulées d'ailleurs par Tacite sur le mode conditionnel, leur permettaient de conclure que les Germains étaient des *autochtones,* et que leur race était *pure :*

« Quant aux Germains eux-mêmes, je les croirais indigènes, et qu'en aucune sorte ni l'établissement d'autres peuples, ni les relations d'hospitalité, n'ont produit chez eux de mélange (...) Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie pour n'avoir été jamais souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière, pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même[18]. »

Les humanistes allemands s'attachent d'abord, ainsi que nous le verrons, au mythe de l'autochtonéité, ou du « sol »; ce n'est qu'au fur et à mesure de l'abandon des généalogies bibliques que l'accent est mis sur la race, ou le « sang ». En termes psychanalytiques, on pourrait dire que le témoignage de Tacite, témoignage insoupçonnable d'un Romain, fut la principale « parcelle de réalité » autour de laquelle s'organise ainsi, aux temps modernes, le délire mégalomane allemand.

La défense et l'illustration de la supériorité allemande invoquaient, dès la seconde moitié du XV^{e} siècle, bien d'autres arguments, notamment celui des deux grandes inventions du temps, l'artillerie et l'imprimerie : aux côtés de Johann Gutenberg, le fabuleux Berthold Schwarz fait figure de première gloire nationale. L'essor des villes et du commerce en Allemagne méridionale assure des mécènes et un public aux premiers écrits patriotiques : qui plus est, les plaidoyers de cet ordre trouvent à la fin du siècle un client puissant et ambitieux, en la personne de l'empereur Maximilien I^{er}, le fondateur de la puissance autrichienne.

En 1501, le poète lauréat Heinrich Bebel développait devant l'empereur les fondements historiques des prétentions de la maison d'Autriche, dont la devise était désormais « A.E.I.O.U. »[19]. Les Germains n'avaient-ils pas jadis conquis le

monde entier et soumis des peuples qui, parfois, ne se souvenaient même plus d'avoir été allemands? Et n'étaient-ils pas mus par les aspirations les plus hautes, par un idéalisme chrétien ignoré des Romains, uniquement avides de gloire et de puissance? A ce propos, Bebel reprochait aux auteurs latins, ceux-là mêmes dont les écrits étayaient son discours, d'avoir dissimulé, par jalousie ou par haine, maint haut fait des héros germaniques de l'Antiquité[20].

Ce thème de la grandeur germanique, les humanistes allemands le développaient chacun à sa manière, rivalisant entre eux par la variété et la nouveauté de leurs arguments. L'Alsacien Wimpheling faisait déjà ressortir que les « modernes » ne devaient rien aux « anciens » : nous avons nos Charlemagne, nos Otton, nos Frédéric, s'exclamait-il, nous pouvons laisser aux Romains leurs héros (d'autant plus que Trêves a été fondé 1250 ans avant Rome) — mais il n'en glorifiait pas moins ceux des empereurs romains, Dioclétien ou Valentinien, auxquels il attribuait une origine germanique[21]. Le Souabe Johann Naukler fut le premier à mettre l'accent, dans sa chronique, sur l'*autochtonéité* des anciens Germains, qu'il faisait remonter, sur la foi de Tacite, à l'ancêtre Tuisto ou Tuisco, mais sans encore s'inscrire en faux contre la généalogie japhétique[22]. Le pieux Bavarois Aventin-Thurmair exhumait le mythe d'origine « ascanien » ou saxon, combinait le récit de Tacite à celui de la Genèse, et proposait pour ancêtre à tous les Allemands Achkenaz, fils de Gomer et neveu de Tuisto[23]. En revanche, son jeune compatriote Irenicus-Friedlieb, s'affranchissant résolument des généalogies bibliques, entonnait un chant de triomphe sur la chute de Rome, et proclamait, à l'instar du « Révolutionnaire haut-rhénan », que le royaume germanique était le plus ancien de la terre[24]. L'Alsacien Beatus Rhenanus, réputé pour son esprit critique, s'attachait aux étymologies flatteuses : *Germain* signifiait pour lui *Gar-Mann*, homme entier, *totus seu robustus vir,* et il s'identifiait d'une manière particulièrement expressive aux grands ancêtres : « Ils sont nôtres, les triomphes des Goths, des Vandales et des Francs! Elle est nôtre, leur gloire dans les provinces de l'Empire romain[25] ! » Le Franconien Celtis-Pickel, le traducteur de Tacite, qui avait beaucoup voyagé, fixait à l'ancienne « Germanie » des frontières qui passaient par les plaines sarmates ou scythes[26]. Le sectaire luthérien Sebastian Frank, mettait en valeur l'avantage de l'« autochtonéité » sans mâcher ses mots : le privilège des Allemands, écrivait-il, était de n'être pas venus, balayés comme une ordure *(Unflat)*, de quelque autre contrée, mais d'avoir été engendrés sur place par Tuisto, petit-fils de Noé; en conséquence, le pays allemand et l'origine allemande formaient pour lui une unité inséparable[27]. Mais nul ne fit autant pour la germanomanie naissante que le célèbre chevalier Ulrich von Hutten, le fondateur du culte national de Hermann-Arminius, pour lequel les Allemands, peuple libre et noble, étaient les dominateurs naturels de l'univers *(weltherschendes Volk)*. A la *virilité,* vertu cardinale des Allemands, Hutten opposait la *féminité* romano-

welche : « Un peuple-femme, une troupe molle, sans cœur, sans courage, sans vertu. Aucun d'eux n'a combattu, ni ne connaît rien à l'art de la guerre. Voilà qui nous domine! Cette dérision me fend le cœur[28]... » Ainsi s'esquissait un archétype de l'ancêtre germanique, auquel chaque auteur apportait sa touche, et dont les fantasmes du « Révolutionnaire » semblent n'être que la dernière outrance.

Il appartint enfin à Luther d'amplifier prodigieusement la montée d'un nationalisme qui conflue avec la Réforme, et donne au luthéranisme sa coloration spécifiquement germanique. « Je suis né pour les Allemands, et je veux les servir[29]. » En chrétien, ou en Allemand? Arrêtons-nous à l'écrit majeur du Réformateur, *A la noblesse chrétienne de la nation allemande...* (1520), « l'ouvrage qu'il faut avoir lu, si l'on veut comprendre l'évolution de l'Allemagne moderne[30] ». C'est d'abord le cri de cœur d'un chrétien : c'est à peine si dans le passage où Luther s'enhardit à comparer le pape à l'Antéchrist, il lui oppose une « nation allemande dont tous les historiens louent la noble nature, la constance et la fidélité [31] ». Mais dans un court chapitre que Luther ajouta après coup[32] (comme s'il lui importait de combler une lacune), c'est l'Allemand qui « embouche sa trompe de guerre », et vient demander ses comptes à Rome. « La bande des Romains », expose Luther, s'est jadis servie des Allemands, « peuple vaillant et de bonne renommée, afin de mettre à leur merci la puissance de l'Empire romain et d'en faire un fief dont ils disposeraient. Et c'est ce qui est arrivé : l'Empire a été pris à l'Empereur de Constantinople, le nom et le titre nous ont été attribués à nous, Allemands; de ce fait nous sommes devenus les esclaves du Pape, et c'est maintenant un second Empire romain que le Pape a édifié sur les Allemands... c'est nous qui avons le nom, et c'est eux qui ont le pays et les villes, car de tout temps ils ont abusé de notre naïveté pour satisfaire leurs instincts orgueilleux et tyranniques, et ils nous appellent « ces fous d'Allemands qui se laissent duper et berner à plaisir (...) « Ainsi nous voilà, nous autres Allemands, accommodés à l'allemande, et Gros-Jean comme devant : alors que nous pensions devenir les maîtres, nous sommes devenus les esclaves des plus rusés d'entre les tyrans.» Une certaine paranoïa qui s'esquisse ainsi — celle du vaillant Germain, pris au filet des ruses latines — semble faire écho à celle d'un Ulrich von Hutten, et cela d'autant plus que Luther, à grand renfort de citations scripturaires, recommande à l'Allemagne de faire son profit de la conjonction providentielle entre la « disposition de Dieu » et « l'artifice d'hommes malicieux », sans s'embarrasser de scrupules de conscience : « Du moment que l'Empire nous a donné par une disposition de Dieu et par l'artifice d'hommes malicieux, sans qu'il y eût de notre faute, je ne conseillerai pas que nous l'abandonnions... Tout ceci relève de l'ordre divin... [Dieu veut] que cet Empire soit gouverné par les princes chrétiens d'Allemagne. » Un tel état d'esprit a persisté chez le Réformateur au fil des années — ainsi, lorsqu'il s'exclamait en 1532 : « Pas de nation plus méprisée que l'allemande! L'Italie nous appelle des bêtes; la France, l'Angleterre se moquent de

nous; tous les autres pareillement! » Ainsi que l'observait en 1931 un historien allemand, « Luther tint ferme à ses vues et à ces accusations toute sa vie durant, on les trouve dans la *Noblesse chrétienne* de 1520 comme dans la *Papauté à Rome, instituée par le diable* de 1545. Elles témoignent de son adhésion intérieure à l'Empire, un titre de possession nationale du peuple allemand, devenu, en conséquence de ce transfert divin, le premier peuple de la chrétienté. Cet Empire de Luther n'est plus un office assumé par une personne, il appartient à la nation entière[33]». Otto Scheel, le biographe de Luther, nous apprend de son côté que son héros rêvait, à la fin de sa vie, d'une Allemagne unifiée, dotée d'une armée permanente et invincible[34].

Mais dès ses premiers combats Luther mettait religieusement en valeur la langue maternelle. « Je remercie Dieu de pouvoir entendre et trouver mon Dieu en langue allemande, que jamais ni moi ni vous n'avons pu trouver ni en latin, ni en grec, ni en hébreu » (1518). L'allemand se trouvait promu au rang d'une quatrième langue sainte, plus admirable que toute autre, à laquelle seul l'hébreu d'avant la confusion de Babel, celui d'Adam, se laissait comparer; ou, comme chez le contemporain Paracelse, au rang d'une « langue adamique [35] ».

En ce qui concerne l'origine des Allemands, il va de soi que Luther cherchait à l'élucider à la lumière du mythe de la Genèse. Dans ce cadre, il optait pour la généalogie « japhétique-achkenaze », et en déduisait un droit de primogéniture pour son peuple, puisque Achkenaz était le premier-né de Gomer, lui-même premier-né de Japhet. Notons encore que le Réformateur qui a consommé la rupture religieuse, et par le même mouvement unifié la langue nationale, attribuait à Achkenaz le mérite de l'avoir enseignée aux Allemands : « Assanas germanicam linguam docuit... Assanas est noster singularis heros. » Ce n'est pas l'un des moindres titres historiques de Luther que d'avoir doté ses compatriotes, en même temps que d'une langue commune, d'un ancêtre commun, qui était lui aussi emprunté aux traditions particulières de la Saxe, son pays natal[36].

En conclusion, on peut dire que Luther, soucieux avant tout de la vie intérieure et du salut de ses Allemands, demeurait en deçà des prétentions humanistes : mais ce qu'il en retint entra désormais, avec une autorité singulière, dans le patrimoine national.

L'un des meilleurs connaisseurs de l'humanisme allemand, Paul Joachimsen (1867-1930), a résumé en ces termes la grande mutation de 1450-1550 :

« Nous voyons surgir de l'humanisme allemand un romantisme national aux traits bien précis. Non sans analogie avec ce qui se passa [en Allemagne] autour de 1800, il repose sur le concept d'un *Volkstum* allemand, lequel s'efforce d'insuffler un nouveau contenu à toutes les formes de l'existence. D'abord, le concept de « nation » lui-même... L'essentiel est que ce concept, parce qu'il cherche à renouer avec les premiers temps germaniques (*germanische Urzeit*)

conduit à l'élaboration d'un certain *idéal de l'homme allemand*[37]. La « simplicité » dont on parlait jusque-là sur un ton embarrassé, devient une particularité nationale qui, en qualité d'héritage ancestral, remplit les cœurs de fierté. Le caractère national allemand devient un impératif éthique, qui fonde les jugements portés sur l'époque contemporaine, et à partir duquel on cherche à dégager un style de vie allemand. De la même manière, la vision romantique du passé modifie l'idée de l'Empire national allemand. Les titres juridiques de cet Empire ne proviennent plus d'un quelconque transfert pontifical, ils reposent sur les prétentions héréditaires de la puissance populaire germanique (*germanische Volkskraft) ,* qui, au temps des grandes invasions, a abattu le colosse romain ... [38] »

Nous pouvons maintenant tenter une interprétation du « modèle culturel » national ainsi ébauché, dans ce qu'il a de spécifique. On voit que le nouvel « idéal de l'homme allemand » rompt à sa manière propre avec la tradition médiévale : le legs antique n'est plus pieusement recueilli, avec la bénédiction du légataire, il est ravi de vive force, et les Germains des humanistes se veulent fils de leurs propres œuvres. De là, l'accent mis sur l'autochtonéité : c'est à ces invincibles Germains, qui ont « abattu le colosse romain » que la postérité est désormais invitée à s'identifier : on l'assure qu'elle ne doit rien aux Anciens, aux Pères, dont elle a pris la place en conquérant le monde entier. Cette rupture de la filiation historique réelle, ou ce refus de l'identification aux « progéniteurs culturels » (qui peut signifier un refus de la fonction parentale) est bien mis en évidence dans un travail publié sous le IIIe Reich, dont l'auteur ne se piquait évidemment guère d'interprétations psychanalytiques — mais de ce fait, son observation n'en a que plus de prix pour nous :

« La façon dont les humanistes posaient la question de l'origine des peuples, et de ce fait celle de la position de ceux-ci dans l'ordre du monde, fait apparaître un critère nouveau, à côté de celui de l'âge la dérivation de soi-même *(Abstammung aus sich selbst)*[39]. »

Il est à remarquer que le cas du mythe d'origine allemande, avec sa nouvelle insistance sur l'« autochtonéité », ou, comme on vient de le lire, « dérivation de soi-même » (sorte de « création de soi par soi ») n'est pas unique en Europe. Plus à l'Est, la culture russe a également élaboré, au fil des siècles, le *modèle culturel* d'un peuple-héros jeune, issu de son propre terroir, et de ce fait supérieur aux peuples du « vieil Occident ». Nous renvoyons à ce propos au beau travail d'Alain Besançon, qui, sur ce point, a orienté notre réflexion[40]. Mais il ressort de son enquête que le modèle dominant de la culture et de l'histoire russes s'inspirait du « Christ souffrant », ou, comme l'histoire dynastique semble notamment en faire foi, du fils sacrifié par son père (le « Tzarévitch immolé ») ; de là, sans doute, le caractère authentiquement chrétien de ce modèle. Les spéculations historiques des humanistes allemands aboutissaient à proposer la solution rigoureusement

inverse : sous les traits du « colosse romain », c'est le père qui se trouve être le protagoniste évincé, ou même supprimé, et c'est le fils qui s'arroge ses droits et son pouvoir, ceux de la « domination mondiale » — soit que le « sol » symbolise la mère, soit que l'unité formée par le « sol » et « l'origine » (comme chez Sebastian Frank) suggère une fusion narcissique pré-œdipienne — car « l'idéal de l'homme allemand » pouvait, comme tout idéal, exalter ses adeptes de diverses manières, et mettre en branle des mécanismes psychologiques variés, en fonction des problématiques individuelles. En tout cas, le monde entier appartient, de l'avis des humanistes, au Germain, dont la conquête de vive force constitue les titres. Un tel archétype, triomphant et barbare, était évidemment incompatible avec l'idéal chrétien, quelles qu'en aient pu être la plasticité ou même les métamorphoses historiques. L'incompatibilité apparut au grand jour, lorsque le climat mental de l'Occident le permit : au XIX^{e} siècle, c'est en Allemagne, et en Allemagne seulement, que surgirent et se multiplièrent les hérésies « germano-chrétiennes » d'une part, les tentatives d'un rétablissement du paganisme préchrétien, de l'autre.

On croit pouvoir mettre en rapport ces quêtes théologiques ou idéologiques, impliquant le plus souvent une rébellion contre « le sens du péché judéo-chrétien », avec le trait saillant de l'archétype du Germain, ou de « l'homme idéal allemand », qui est une imperturbable bonne conscience, ou plutôt, une conscience qui se veut telle à tout prix — au point d'avoir abouti, en fin de compte, au fantasme d'un être dépourvu de conscience (la « bête blonde » — une bête, non un homme). Mais le prix à payer en mécanismes de défense et de projection (choisissant par définition pour cible des « ennemis étrangers ») est très lourd; et les conséquences politiques furent en fin de compte celles que l'on sait. A propos de l'histoire allemande, on a souvent invoqué, entre autres déterminations, la fatalité géographique, ou géo-politique, qui a fait de l'Allemagne « le pays du milieu » (on pourrait citer à ce propos des remarques de Nietzsche et de Max Weber). On a aussi beaucoup insisté, notamment après 1945, sur l'éducation autoritaire allemande : mais on peut croire que celle-ci ne faisait qu'augmenter l'attrait exercé par « l'idéal de l'homme allemand », la juvénile rébellion se laissant ainsi couler dans le moule patriotique, et se défléchir vers l'extérieur. Nous croyons donc que la véritable topicité de l'histoire allemande consiste dans l'action, cumulative à travers les siècles, d'un type bien défini de fantasme.

Il en résulte notamment, à certains moments, des poussées d'un délire de persécution dont la pointe est tournée contre une menace ressentie par définition comme non allemande, étrangère (Rome, les Welches, les Slaves, les Juifs), qui pousse à serrer les rangs. Ce délire fait surgir le projet d'attaquer et de détruire des antagonistes à la fois fantasmes et réels (la part du fantasme étant facilement prépondérante), et dont la seule existence peut être ressentie comme une provocation, puisque (pour en revenir à l'époque traitée), Rome est debout, puisque les « Welches » affichent volontiers leur supériorité culturelle, prétendent

à la priorité, et remportent aussi des victoires sur les champs de bataille. De là ces flambées, caractéristiques dans leurs excès, des fureurs patriotiques allemandes, de là la tradition, dont on peut ainsi dater la naissance, des « humiliations nationales » infligées à l'Allemagne. Pour ce qui est de l' « ennemi héréditaire » français, l'humanisme allemand est entré en lice lors de l'imbroglio politico-dynastique noué en 1488-1492 autour de la duchesse Anne de Bretagne, mariée par procuration à Maximilien, et finalement épousée par Charles VIII (ce qui entraîna la réunion de la Bretagne à la France). De Wimpheling, en 1491, à Sebastian Brant, en 1519, les humanistes s'employèrent à venger littérairement cette avanie, dont le « Révolutionnaire haut-rhénan » ne manquait pas de faire état, dans ses fureurs; et quand François 1er fut fait prisonnier à la bataille de Pavie, un poète s'exclama : « Il me semble qu'elle est bien vengée aujourd'hui, la demoiselle de Bretagne[41]. » Lorsque dans le deuxième quart du XIXe siècle, la « germanomanie » se propagea dans les milieux lettrés allemands, Henri Heine, après avoir émigré en France, relevait à sa façon ces implacables rancunes : « Un jour, dans une brasserie de Goettingen, un jeune germanomane déclara qu'il fallait venger Konradin von Staufen, que vous autres, les Français, avez décapité à Naples. Vous l'avez certainement oublié depuis longtemps. Mais nous n'oublions rien, nous. Vous voyez que si l'envie nous prend d'en découdre avec vous, nous ne manquerons pas de bonnes raisons[42]. » Cette sensibilité invétérée, largement exploitée par la propagande nationaliste après le traumatisme collectif de 1914-1918, trouve peut-être ses meilleures illustrations dans les célèbres écarts de langage de Guillaume II, au temps de l'Allemagne triomphante.

Il va sans dire — mais, selon la formule consacrée, il va encore mieux en le disant — que, cliniquement parlant, la paranoïa ou les névroses individuelles ne sont et n'étaient pas plus fréquentes en Allemagne que dans les autres pays européens (bien que l'éducation autoritaire et les traditions nationales de discipline eussent tendance à privilégier certains types de névrose). Il n'en reste pas moins que l'idéal de l'homme allemand esquissé au temps de l'humanisme, a exercé au XIXe et au XXe siècle une influence qu'on peut croire décisive, en opérant de deux manières : des Allemands de tout tempérament, en nombre croissant, cherchaient à ressembler au modèle patriotique ainsi proposé, et la vie imitait l'art historico-politique (la période de ce point de vue la plus caractéristique étant sans doute celle de la « germanomanie », au lendemain des guerres napoléoniennes) ; et des Allemands dûment prédisposés, au tempérament revendicatif ou mégalomane, semblable à celui prêté à l'imaginaire « homme idéal », s'imposaient dans la vie publique, sélectivement et en proportions croissantes (témoin, l'histoire du IIe Reich, et surtout celle du Troisième!). Nous croyons que toute réflexion sur l'histoire allemande entre 1871 et 1945 fait pour ainsi dire toucher du doigt l'importance et le mode de fonctionnement de ces

mécanismes sociologiques, qui, d'une part, exerçaient une sorte de poussée et opéraient, de l'autre, une sélection. Pour être satisfaisant, tout schéma explicatif se doit de tenir compte de tels relais sociaux, qui, en même temps que ceux qui sont commandés par l'histoire économique, viennent combler l'abîme intellectuel entre l'interprétation psychiatrique, et la tragédie politique européenne.

***

Reprenons maintenant la suite de notre récit, et relevons, pour commencer, un thème caractéristique qui viendra à maturité au XIX^e^ siècle, mais qui s'esquisse déjà au temps de Luther. C'est celui d'une religiosité innée spécifiquement germanique, qu'on trouve notamment dans les écrits d'Eberlin von Günsburg, le propagandiste luthérien le plus populaire des années 1520-1530[43]. D'après ce franciscain défroqué, les anciens Germains étaient de « sages et pieux Allemands », une « gent chrétienne » *(christliche Leut')*. Ils avaient été jadis détournés du droit chemin par des missionnaires venus de Rome, qui leur avaient prêché un évangile adultéré et « circoncis », et c'est ainsi que « le peuple allemand a été frauduleusement conduit de la loi chrétienne à la loi papiste, de la plénitude à la misère, de la vérité au mensonge, de la virilité à la féminité ». Mais Luther et von Hutten, qui sont des envoyés de Dieu, l'ont ramené dans la bonne voie : « Il plaît maintenant à Dieu de faire répandre à travers le monde par la nation allemande la vraie foi chrétienne. » Ce dont elle saura s'acquitter grâce à ses qualités particulières, qu'Eberlin énumère à la manière des humanistes, et sans oublier l'invention « du nouvel et utile art de l'imprimerie ».

D'autres auteurs, catholiques aussi bien que luthériens, élaboraient, chacun à sa manière, des théories généalogiques, et corrigeaient ou complétaient la Bible par Tacite. D'après la vue la plus répandue, soutenue jusqu'au XVIII^e^ siècle, et qui, sur la question des premières origines ou de « l'autochtonéité » allemandes, accordait la préférence au mythe biblique, l'ancêtre Ascenas, identifié au Tuisto de Tacite, serait arrivé d'Asie en Europe, et y aurait prêché la foi patriarcale en un Dieu unique et invisible. Sa postérité, qui embrassait en même temps les Germains et les Celtes (le plus souvent considérés comme une tribu germanique), était le peuple originel d'Europe, le *Urvolk,* et l'allemand était la langue originelle du continent européen[44]. Des brochures et feuilles volantes reprenaient et simplifiaient ces vues à l'usage du grand public, et prolongeaient les généalogies jusqu'à Arminius-Hermann, Arioviste-Ehrenvest et Charlemagne. Des images tiraient la conclusion dernière : ainsi, une « Description des anciens héros allemands » représentait, sous la légende *Germania domitrix gentium,* une femme ailée, les mains chargées du sceptre et du globe impérial, posant le pied sur le

monde[45]. Nous reconnaissons là « la reine de toutes les provinces, aigle de tous les royaumes » de Coryat-Kircher [cf. plus haut, p. 59]. La musique elle aussi devenait originellement allemande; d'après le célèbre Johann Fischart, Orphée avait chanté en allemand; d'après le musicographe luthérien Wolfgang Spangenberg, les Allemands ne devaient rien, sur ce chapitre, aux Romains ou aux Grecs, puisqu'ils avaient reçu l'art du chant directement des patriarches Noé et Japhet[46].

Il restait à conclure que ces patriarches parlaient allemand. Une théorie érudite fut élaborée en ce sens aux Pays-Bas — ce qui nous rappelle que ce n'est que sur le tard, après la création du « Deuxième Reich », que la germanomanie devint une affaire purement allemande. Nous avons déjà parlé des prétentions suédoises, et certains humanistes suisses mériteraient aussi une mention[47]. Mais, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, ce sont les Pays-Bas, riches et indépendants, qui deviennent le principal centre du culte de la langue germanique.

Au lendemain du soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole, le médecin anversois Goropius Becanus entreprit de démontrer que les patriarches bibliques, et Adam le premier, avaient parlé un idiome germanique. Aux preuves historiques, ou historico-généalogiques déjà citées, il en ajoutait d'autres, d'ordre philologique, insistant sur le monosyllabisme de nombreux mots allemands, dont les sonorités, d'après lui, rendaient l'essence même des choses. Même l'hébreu, concluait-il, était dérivé de la langue mère universelle germanique.

La thèse de Goropius fut accueillie avec sympathie, mais non sans réserves. A vrai dire, la priorité de l'allemand sur l'hébreu sentait le fagot. Ses compatriotes retinrent de ses idées celle de l'Antiquité et de l' « authenticité » des langues germaniques, auxquelles ils subordonnèrent volontiers le latin et le grec, tout en rétablissant l'hébreu dans ses droits de langue d'Adam et d'Eve[48]. Le culte de la langue nationale était aux Pays-Bas, au temps de leur splendeur, une affaire sérieuse. C'est ainsi qu'on voit Hugo Grotius, dans un poème consacré à la *lingua germanica,* louer celle-ci de ne pas avoir été imposée par un vainqueur à des populations soumises (comme le latin) et d'être restée pure de toute contamination étrangère (allusion presque certaine à l'anglais). *Lingua imperare nata,* s'exclamait-il[49].

Au début du XVII[e] siècle, l'université de Leyde était devenue la capitale intellectuelle de l'Europe du Nord. C'est là qu'étudia puis enseigna le Dantzigois Philip Clüver (1580-1622), en qui l'on voit de nos jours, un des fondateurs de la géographie historique; en son temps, ce pieux luthérien offrit aux Allemands un nouvel arbre généalogique, plus glorieux encore que celui des humanistes. Le Tuisto de Tacite n'était plus Ascenas; il devenait le vrai Dieu unique lui-même, qui s'était révélé aux Germains. Son fils, le *Mannus* de Tacite, devenait Adam, et les trois fils de celui-ci, Inguo, Istio et Ermio, devenaient Sem, Cham et Japhet.

C'est encore chez Clüver, diligent lecteur des vieilles chroniques scandinaves, qu'on voit apparaître, pour la première fois, les noms des vieilles divinités germaniques, Woden, Freya et Ostara; mais il cherchait lui aussi à prouver par là que les anciens Germains avaient reçu quelques rudiments de la vraie foi[50].

Quelques autres auteurs allemands du XVIIe siècle — le chimiste Kirchemaier, le savant universel Conring, le philologue Freinsheim — célébraient déjà la pureté de la race germanique, accusaient les mœurs chrétiennes d'avoir porté atteinte à cette pureté, ou suggéraient même des mesures légales pour la restaurer[51]. Mais leurs écrits ne retenaient pas l'attention, et leurs noms (à l'exception de celui de Conring) sont entièrement oubliés. Peut-être les temps n'étaient-ils pas encore mûrs; en tout cas, une fureur purificatrice, qui, à l'âge de la science, et pour ainsi dire sous nos yeux, se porta tout entière sur la *race,* commença bientôt à se dépenser, à un âge qui restait encore celui de la foi, pour la protection de la *langue* maternelle.

Il est vrai que cette langue, dans une Allemagne ravagée par la guerre de Trente Ans, parcourue dans tous les sens par des troupes étrangères, paraissait elle aussi envahie et « colonisée ». La prépondérance française s'affirmait dans tous les domaines. L'emprise welche paraissait encore plus odieuse en français qu'en latin. « Être dominé et tyrannisé par une langue étrangère est un joug aussi lourd que l'être par une nation étrangère », proclamait Martin Opitz, le « père de la poésie allemande [52] ». La réaction fut d'une violence singulière, et ses effets persistent jusqu'à nos jours. L'allemand, et lui seul, continue à forger des composés autochtones pour remplacer des termes à étymologie grecque ou latine internationalement adoptés, tels que « géographie », ou « télévision [53] » : cette phobie des *Fremdwörter* n'exprime-t-elle pas le refus de l' « homme allemand » de devoir quelque chose aux Anciens? Il reste que les purificateurs philologues du XVIIe siècle — contrairement aux purificateurs biologistes du xxe — virent, dans l'ensemble, leur œuvre couronnée de succès.

Les grands champions de la langue maternelle sont aussi les auteurs dont la postérité a jugé les noms dignes d'être retenus. Presque tous insistent, en même temps que sur les qualités de cette langue, sur les vertus des ancêtres, tel le satiriste Johann Michael Moscherosch, qui fait faire la leçon à ses contemporains gallomanes par le légendaire roi Arioviste-Ehrenvest[54], ou le dramaturge et romancier Daniel Caspar von Lohenstein, chez qui les Germains sont le piédestal *(Postament)* de l'histoire universelle (Adam et Ève s'incarnent chez lui dans « Tuisto » et « Hertha »[55]. Mais le cas le plus intéressant est sans conteste celui de Johann Jacob von Grimmelshausen, le plus grand nom du XVIIe siècle littéraire allemand.

Sa grande œuvre populaire, *Simplicius Simplicissimus,* est un roman

picaresque qui constitue en même temps un document véridique sur la guerre de Trente Ans. Parmi les nombreux personnages qui figurent dans cette fresque, il en est un, atteint de folie, qui se prend pour le dieu Jupiter, et promet aux Allemands une ère de paix universelle, instaurée par lui. Écoutons vaticiner ce « Dieu des poux » :

« Je renoncerai au grec pour ne parler que l'allemand. Et, pour mettre le comble à mes faveurs, je donnerai aux Allemands, comme autrefois aux Romains, l'empire du monde... Je susciterai un héros allemand qui accomplira son œuvre avec le tranchant de l'épée... »

« Je demandai alors à mon Jupiter ce que feraient alors les rois chrétiens, et quel rôle ils joueraient dans ce vaste projet. Il me répondit :

« Ceux d'Angleterre, de Suède, et de Danemark, qui sont d'origine et de sang allemands; ceux de France, d'Espagne et de Portugal, dont les pays ont été autrefois conquis et gouvernés par les vieux Allemands, recevront leur couronne, leur royaume et les territoires qu'ils y ont annexés, de la nation allemande, à titre de fiefs. Et alors il régnera entre tous les peuples du monde une paix éternelle[56]. »

Peu importe que, comme le pensent certains exégètes, Grimmelshausen ait voulu mettre son peuple en garde contre les faux messies[57], ou que, comme d'autres l'assurent, il ait prêté à son fou ses propres aspirations et ses rêves secrets[58]. On retrouve chez lui le messianisme du « Révolutionnaire haut-rhénan », et, sous les traits du « gentilhomme Jupiter », l'empereur Frédéric, première version de « l'idéal de l'homme allemand ». Dans une œuvre moins connue de Grimmelshausen, le « Michel allemand » *(Teutscher Michel),* on retrouve, resserrés en quelques pages, la plupart des arguments et des raisonnements déjà connus : les Germains sont de race pure; ils se sont installés en Europe en des temps immémoriaux, avant la confusion de Babel; domptant l'aigle romaine, ils ont subjugué tout l'Occident, engendré les dynasties royales et les aristocraties. Le cercle se referme sur l'éloge de la langue, pure elle aussi, « langue des héros, existant en et par soi » *(in, an und für sich bestehende Heldensprache)* , et formant contraste avec toutes les autres langues, « rapiécées » *(zusammengeflickt),* langues « manteaux d'Arlequin » *(Flicksprachen)*[59].

D'autres préfèrent parler de la « mendicité » de ces langues, tel Justus Georg Schottel, le plus grand grammairien de ce temps. Luthérien comme presque tous les auteurs cités, il rédigea un long « éloge » de la langue allemande, qui débutait par une généalogie :

« Lorsque les langues se séparèrent, et que les hommes se dispersèrent à travers le monde, Ascenas, le suprême père de famille *(Oberhausvater)* de son lignage, traversa l'Asie Mineure et s'installa en Europe, où il fit fructifier et partagea les terres... ancêtre des Allemands, il avait apporté de Babel la vieille langue

cimbrique ou allemande... aujourd'hui encore nous apercevons la présence dans tous les pays d'Europe des mots-racines de la langue allemande, bien que différant entre eux, en conséquence de toutes sortes de changements et de confusions, et déformés et gâtés par le mélange avec les mots étrangers[60]... »

Schottel retrouvait ces racines dans la toponymie européenne, dans les noms de « montagnes, fleuves, pays, villes ». Il disait plus loin :

« Si on observe les paysages européens, si on réfléchit aux changements qu'ils ont connus, en considérant en même temps l'état de la langue, on constate que seule l'immémoriale Allemagne n'a pas été submergée par les langues étrangères. Ainsi donc, la possession d'une langue pure est la confirmation la plus certaine de ce que Tacite, il y a 1500 ans déjà, disait des Allemands : *Ipsos Germanos indigenas crediderim.* Par contre, à considérer l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Grèce, et même l'Asie Mineure et l'Afrique, on voit que l'état de la langue y a changé. Nos ancêtres se sont efforcés, avec beaucoup d'application, de conserver leur langue maternelle pure et libre, ils l'ont enseignée à leurs enfants, ils ne l'ont pas mendiée chez leurs ennemis[61]... »

Les vues de Schottel reçurent l'approbation de Leibniz. Fasciné par le problème du langage comme nul autre philosophe ne l'avait été avant lui, Leibniz se renseignait sur toutes les langues du monde connu, leur cherchait des racines communes, et se raffermissait ainsi dans le « sentiment de l'origine commune des nations et d'une langue radicale primitive ». Faisant le pas que Schottel n'avait pas osé faire, il apparentait à cette « langue radicale » la *tütsche Haupt-und Heldensprache :* s'il critiquait Goropius Becanus, ce n'était pas sur le fond, mais sur la méthode de ses démonstrations.

Quelle pouvait avoir été cette langue-racine ou langue-mère? Leibniz la croyait perdue, mais laissait entendre que l'allemand s'en rapprochait plus que l'hébreu : « De cette langue, l'hébraïque et l'arabesque se rapprochent le plus, mais elles sont fort altérées, et il semble que le teuton a gardé plus de naturel (pour parler le langage de Jacques Bôhm) que l'adamique. » Ainsi, et quelle qu'ait pu être l'extravagance de ses arguments, Becanus « n'a pas eu trop tort de prétendre que la langue germanique, qu'il appelle cimbrique, a autant et même plus de quelque chose de primitif que l'hébraïque même[62] ».

On peut se demander si Leibniz est allé jusqu'au bout de sa pensée en ce qui concerne l'antériorité de l'allemand sur l'hébreu : la prudence du savant pouvait être renforcée par la crainte des foudres ecclésiastiques. Dans le cas de l'Europe du moins, il affirmait catégoriquement que c'était dans les « antiquités germaniques » qu'il fallait chercher l'origine des peuples européens. Il polémiqua avec les savants français au sujet de l'origine des Francs, et avec les savants suédois au sujet de l'origine des Goths; et il consacra un écrit spécial à l'origine de tous les peuples européens, interprétée à la lumière de l'origine des langues.

L'Europe devenait ainsi le berceau, sinon du genre humain, du moins de l'humanité blanche :

« Tout comme la Gaule et l'Italie doivent à la Germanie leurs plus anciens habitants, cette dernière a ensuite donné à la Scandinavie les leurs; car je tiens pour indubitable que les tribus germaniques des rivages de la mer Baltique ont colonisé d'abord les îles danoises, et ensuite la Scandinavie elle-même... On peut ramener avec certitude la langue des Danois, des Suédois et des Norvégiens au germanique, de même qu'on peut ramener au latin — la langue des Italiens, des Français et des Espagnols, bien que ces derniers peuples ne soient redevables à la domination romaine que de leur langue, et non de leur origine, car celle-ci remonte à la germanité nordique[63]... »

Leibniz anticipait ainsi sur la thèse soutenue avec ardeur par de nombreux préhistoriens et archéologues de l'Allemagne wilhelmienne. Mais cette thèse, il la défendait en latin, langue qu'il eut tendance, à la fin de sa vie, à abandonner non en faveur de la *Haupt-und Heldensprache* allemande, mais en faveur du français, afin de se faire mieux entendre par les puissants de ce monde. Aux yeux des rigoristes, il faisait donc partie du « camp des savants à la mode, qu'on peut considérer comme des bâtards de leurs premiers ancêtres », comme l'affirmait par la suite un certain pasteur Gottfried Schütze. « Ceux-ci limitent leur entendement aux sciences grecques et romaines, et deviennent de la sorte des étrangers dans leur propre patrie. Infortunées créatures! Pourquoi péchez-vous à l'égard de vos ancêtres, dont le sang coule dans vos veines[64] ? »

Entre 1746 et 1776, ce pasteur, qui édita la correspondance de Luther, publia une série d'écrits pour défendre la civilisation des anciens Germains, où il s'employait à démontrer que leur éthique religieuse était supérieure à celle des Anciens et que, contrairement à ceux-ci, ils ignoraient les sacrifices humains[65]. Un coup d'oeil sur les index de ses pamphlets peut donner une idée de ses arguments : « *Polythéisme* des Romains, était haï par les Germains. » « *César,* empereur romain, devenu empereur avec l'aide des Germains, qu'il accusa à tort d'athéisme et de fausseté. » « *Romains,* un nom détesté par les Allemands. » « *Barbares,* les anciens Allemands sont nommés ainsi à tort. » Cette naïve apologie nous apprend qu'à cette époque, le combat patriotique engagé par les humanistes allemands sous la bannière de la langue et de la race commençait à s'étendre à un troisième front, celui de la mythologie. A cette époque également, en France et en Angleterre, l'ancêtre Adam se trouvait déjà mis en question par les hommes des Lumières au nom de la raison et de la science; en Allemagne, le mythe biblique est d'abord ébranlé par la théologie dite rationaliste du XVIIIe siècle, et c'est cette critique qui coïncide avec les tentatives de réhabilitation des dieux germaniques.

Le naïf pasteur Schütze est un personnage mineur; c'est le poète Klopstock qui devint le grand popularisateur de la mythologie ancestrale. Le nouveau culte eut

son premier sanctuaire au Danemark, où une traduction de l'Edda islandaise et l'*Histoire du Danemark* de Paul Mallet venaient d'être publiées.

Friedrich Gottlob Klopstock, sacré grand poète après la publication, en I750, de l a *Messiade,* continua d'abord à cultiver des sujets bibliques ou antiques. Sa conversion à la mythologie germanique eut lieu en 1766-1768, lors d'un séjour à Copenhague. « J'ai mis à la porte la mythologie grecque! » s'exclamait-il alors[66]. Dans ses odes, il remplaçait désormais Jupiter par Wotan, Aphrodite par Freya, les Parques par les Nornes. Mais il ne s'agissait pas d'une substitution pure et simple : le premier grand poète de l'Allemagne moderne fut aussi le premier auteur allemand à proposer une nouvelle vision du monde, « formée à l'aide des seuls brouillards nordiques [67] ». En conséquence, les muses grecques s'effacèrent devant les dieux germaniques de la guerre, et le sang versé dans les œuvres lyriques ou épiques de Klopstock devint de plus en plus abondant. Un récent commentateur a pu parler d'une « prédisposition à une sorte d'ivresse sanguinaire : à toutes les pages de la trilogie de Hermann nous nous heurtons à ce mot de *Blut* [68] ».

Faut-il ajouter que Klopstock poussait à l'extrême le culte de la langue allemande, qualifiant de haute trahison l'emploi des langues étrangères? Dans l'ode consacrée à la langue maternelle (*Unsere Sprache),* la référence à Tacite ne manquait pas, et rappelait que cette langue était aussi pure que la race le fut jadis :

« Elle [la langue] est ce que nous étions nous-mêmes.

En ces temps immémoriaux, lorsque Tacite nous a décrits :

Particulière, pure de tout mélange, et ne ressemblant qu'à elle-même. »

Dans sa « République des savants » *(Gelehrtenrepublik),* projet de réglementation de la vie intellectuelle, Klopstock distinguait, en passant, entre deux sortes d'étrangers : les « Ausläder », de souche welche, et les « Altfranken », de souche germanique. Pour sa part, il se réjouissait à l'idée que « le sang des vieux Cherusques » coulait dans ses veines; prodigue de ce sang germanique, il le retrouvait « partout, tantôt dans les pays où coule le Rhône, tantôt aux bords de la Tamise... les Gaulois s'appelaient Francs, et les Bretons, Anglais » (ode *Mein Vaterland).* Le cercle de jeunes poètes qui se constitua autour de Klopstock, le *Hainbund,* qui se voulait une association de ceux qui, « en Allemagne, pensent le plus allemand et sentent le plus allemand », tentait de surpasser les élans patriotiques du vieux maître : mais leur médiocre production, pieusement exhumée par quelques érudits de l'ère nazie, a laissé peu de traces dans la tradition littéraire allemande.

Le flambeau fut repris en fait par un mythologue infiniment plus soucieux des nuances, plus subtil et plus influent, Herder, dont nous aurons à parler plus longuement en tant que grand précurseur du « mythe aryen » dans la seconde partie

de ce travail. Son intérêt allait à toutes les mythologies, la biblique, l'antique et l'indienne aussi bien qu'à la nordique, dont il se contentait d'observer « qu'elle est plus proche de nous que toutes les autres [69] », et il fut, on le sait, l'éveilleur des traditions et des sentiments nationaux à travers toute l'Europe centrale et méridionale. Mais déjà son élève Friedrich Gräter (1768-1830), fondateur de la revue nordique *Bragur,* mettait l'accent sur les vertus particulières, « authentiquement allemandes », des héros de l'*Edda* et des *Nibelungen*[70]. Ainsi, ce ne sont d'abord que quelques faibles voix qui célèbrent, dans le sillage et à la manière de Klopstock, les croyances ancestrales, et tendent de s'affilier au Walhalla; loin d'avoir été « mise à la porte », la mythologie antique garde des fervents tels que Goethe et Winckelmann; mais, en se joignant aux laudateurs de la langue et de la race nationales, ces auteurs oubliés contribuaient à préparer le terrain pour la quête d'une « religion germanique ».

En 1780, la germanomanie naissante reçut une consécration politique, quasi officielle. L'homme d'État prussien Friedrich-Ewald von Hertzberg fit devant l'Académie des Sciences de Berlin une communication sur *les causes de la supériorité des Germains sur les Romains,* dans laquelle il reprenait, en la modernisant, la vieille thèse des humanistes allemands, afin de prouver que la *monarchie prussienne est la patrie originaire de ces nations héroïques... qui ont fondé et peuplé les principales monarchies d'Europe.* Aussi le comte Hertzberg situait-il le berceau des tribus germaniques dans le Brandebourg, *une nouvelle Macédoine* — ce qui lui permettait de comparer avantageusement Frédéric II à Alexandre le Grand[71].

Cette communication savante ne passa pas inaperçue; en 1808, le pacifique Jean-Paul (Johann Paul Richter) s'y référait encore, pour en conclure que les guerres européennes n'étaient que des guerres entre Allemands, c'est-à-dire des guerres civiles. De nos jours, ajoutait-il, au lendemain de la défaite de la Prusse, « nous partageons volontiers le nom de Francs, et nous nous faisons rappeler par l'histoire que la majorité des Français ne sont pas des Gaulois, mais des Germains transplantés[72] ».

On peut croire qu'au lendemain d'Iéna et d'Austerlitz, un tel rappel servait de consolation, et, face au spectacle de l'impuissance et du morcellement de l'Allemagne, venait stimuler les rêves de grandeur plus qu'à tout autre moment.

Dans quelle mesure les représentations de ce genre étaient-elles répandues, à l'époque? Les écrits de la grande génération des « poètes et penseurs » suggèrent qu'elles étaient désormais courantes parmi les lettrés, mais parmi les poètes plutôt que parmi les penseurs, et que ceux-ci ne manquaient pas d'en tirer des conclusions flatteuses pour l'orgueil allemand. A ce propos, il convient encore de citer Herder, qui, dans une remarque d'une ambiguïté caractéristique, mettait ses compatriotes en garde contre l'idée d'une « élection allemande » :

« L'historien de l'humanité se gardera d'adopter de préférence une race exclusive pour y sacrifier celles auxquelles leur état a refusé le même degré de gloire ou de bonheur... Libre à nous de nous réjouir que le monde romain ait été régénéré par une race telle que les Germains, forte, belle, noble dans sa culture, chaste dans ses mœurs, pleine d'honneur, de générosité et de loyauté. La tiendrons-nous pour autant pour le peuple élu d'Europe, et ne serait-ce pas le vil orgueil d'un barbare[73] ? »

De la manière dont il était exprimé, l'avertissement en dit long, et fait comprendre qu'il n'était pas facile aux Allemands, condamnés par Napoléon à devenir patriotes, de ne pas donner tête baissée dans le piège. La formule herderienne montre bien que les représentations ou jugements de valeur étaient préexistants, et que le nouveau son de cloche consistait à en tirer des conclusions militantes, d'un orgueil facilement « barbare ». Deux ou trois noms illustres font seuls exception : il est vrai que ce sont les plus grands, ceux de Goethe et de Wilhelm von Humboldt, auxquels on peut joindre celui de Hegel, qui, en ce temps-là, voyait en Napoléon l'incarnation de l'esprit universel — « à cheval ».

Pour le reste, c'est dès la période qui précède la bourrasque napoléonienne que les jeunes romantiques, conscients de leur génie, commencent à célébrer la mission universelle allemande, une « élection » qui implique évidemment le sentiment d'une communauté d'origine, mais qui se veut d'abord foncièrement pacifique. C'est Schiller qui, dès 1801, qualifie le peuple allemand de « noyau du genre humain... élu par l'esprit universel pour œuvrer éternellement à l'éducation humaine », ou qui exprime l'espoir que la langue allemande régnera sur l'univers[74]. Allant mystiquement plus loin, Heinrich von Kleist parle « d'une communauté dans le sein de laquelle les dieux ont conservé l'image originelle du genre humain plus pure que dans toute autre [75] ». Plus caractéristique encore, la dissertation politico-morale de Novalis, *Europe ou Chrétienté* qui date de 1799[76]. D'après l'idée maîtresse de cet écrit, inspiré par le spectacle des désordres politiques et moraux de la Révolution française, la mission de l'Allemagne est de restaurer une religion qui réconciliera dans son sein toutes les nations, et rétablira la chrétienté dans sa splendeur passée. « L'Europe, écrivait Novalis, guérira grâce au caractère allemand... L'on peut discerner avec certitude en Allemagne les signes avant-coureurs d'un monde nouveau. L'Allemagne précède les autres peuples européens de son pas lent mais assuré. Alors que ceux-ci sont occupés par la guerre, la spéculation et l'esprit de parti, l'Allemagne s'élève avec application à un niveau plus élevé de culture, et cette avance lui assurera avec le temps une supériorité certaine. » La prééminence morale de l'Allemagne lui conférait donc une mission religieuse à l'échelle universelle, mais Novalis ne disait pas par quels moyens il lui fallait s'en acquitter.

Chez un autre grand poète, Hölderlin, la vision chrétienne est absente. Dans

Burg Tübingen (vers 1790), la mesquinerie du présent le conduit à rêver du glorieux passé allemand, et à chercher dans les ruines des vieilles tours de quoi « raffermir les cœurs héroïques, respirer la liberté et le courage virils, parmi les âmes des ancêtres» : il évoque « le sang de Thuiscon », et espère trouver la paix « dans le sein du Walhalla ». La même inspiration le poussait, dans son *Chant* des Allemands (vers 1800) à reprocher à sa « patrie, cœur des peuples », de se laisser piller et exploiter par les étrangers, et « de renier stupidement sa propre âme ». Sous le couvert de la rêverie poétique, voici donc, déjà entièrement paganisée, la grande revendication élevée en son temps par Martin Luther.

Les événements militaires et politiques conduisirent tout naturellement, surtout entre 1805 et 1810, à tirer des conclusions pratiques des représentations de cet ordre et à dresser des programmes concrets d'action. On peut convenir désormais de distinguer entre les « faucons » et les « colombes » du nouveau nationalisme allemand. A ce point de vue, la confrontation entre la « colombe » Jean-Paul et le « faucon » Fichte est riche d'enseignements.

Au lendemain de l'effondrement de la Prusse, Fichte galvanisait la jeunesse allemande par ses *Reden an die deutsche Nation* (« Discours à la nation allemande »), auxquels Jean-Paul s'empressait de consacrer un important compte rendu. Il louait hautement l'écrit, et lui souhaitait une carrière glorieuse. En apparence, son désaccord ne portait que sur les détails, ou, ainsi qu'il s'exprimait, « sur le plus et le moins ». Il fallait toute la subtilité de Jean-Paul pour laisser entendre, tout en couvrant Fichte de fleurs, qu'il ne réclamait pour le peuple élu des Allemands rien moins que la domination universelle, et qu'il avait peut-être perdu la raison, « à l'image de ces fous, qui, d'après Pinel et Röschiaub, agissent involontairement et instinctivement comme des déments [77] ».

Fichte annexait en effet à la souche germanique tous les peuples d'Europe, les Slaves exceptés, mais il distinguait parmi ces peuples un « peuple originel » *(Urvolk),* c'est-à-dire les Allemands, et les « peuples néo-latins », peuples amoindris, dégermanisés, stérilisés par la perte de la « langue originelle » *(Ursprache)*. Si folie il y avait, c'était déjà une folie moins aimable que celle du « gentilhomme Jupiter », car des visions menaçantes s'en mêlaient, et Fichte avertissait les Allemands : « Il n'y a donc pas d'issue : si vous succombez, l'humanité entière succombera avec vous, sans le moindre espoir d'un rétablissement. » L'idéal de l'homme allemand s'enrichissait d'une touche nouvelle et apocalyptique, que Hitler paraphrasait comme suit : « Si on faisait disparaître l'Aryen, une pro-fonde obscurité descendrait sur la terre; en quelques siècles, la civilisation humaine s'évanouirait, et le monde deviendrait un désert[78]. »

De même, dès ces premières années du XIX[e] siècle, le principal artisan du mythe aryen, Friedrich Schlegel, qu'il convient pourtant de ranger parmi les « colombes », qualifiait les langues romanes de « langues partiellement mortes

[79] » et partant, pauvres en facultés créatrices.

On notera ici l'imprécision, sinon l'illusion, des distinctions posées par ces écrivains entre les critères de *langue* et de *race*. Dans le camp des « faucons », des zélateurs de l'élection germano-chrétienne tels qu'Ernst Moritz Arndt ou Friedrich Ludwig Jahn glorifiaient déjà expressément et systématiquement le « sang » germanique, avançant tour à tour, sans craindre la contradiction, des arguments puisés tantôt dans l'Ancien Testament, tantôt dans la nouvelle anthropologie matérialiste des Lumières. « Je ne crois pas me tromper, écrivait Arndt, en affirmant que le puissant et ardent sauvageon appelé Germain était la bonne espèce à laquelle pouvait être inoculée la semence divine, pour produire les fruits les plus nobles. Les Germains... sont les seuls qui ont fait fleurir le germe divin, grâce à la philosophie et à la théologie, et qui animent et dirigent en maîtres... les peuples environnants, appartenant à des espèces étrangères[80]. » Jahn, pour qui les Grecs et les Allemands étaient les deux « peuples saints », s'exprimait plus crûment : « Les animaux hybrides ne se reproduisent pas; de même, les peuples métissés perdent leur force de reproduction nationale[81]. » En cherchant à projeter quelque lumière sur les divers courants de cette philosophie de vétérinaires, le professeur Ernst Weymar aboutissait récemment à cette conclusion :

« Chez les fidèles de l'idée d'une mission chrétienne et germanique, les concepts de peuple et de nation étaient le plus souvent objectivement déterminés par les caractéristiques de l'origine et de la langue. Chacune de ces caractéristiques était tour à tour plus ou moins fortement accentuée. L'élection était déterminée par les forces du sang et les forces de l'esprit, entre lesquelles on voyait un lien qu'on n'arrivait pas à déterminer de plus près[82]. »

Peut-être ce lien indéfinissable consistait-il dans l'attribut commun de la *pureté*. En fait, les entités nationales qualifiées de pures, sang ou esprit, origine ou souche ou peuple, race ou religion, tendaient à devenir interchangeables même chez un philosophe idéaliste comme Fichte, qui invoquait le concept de « nature » pour justifier le maintien de barrières entre les peuples qui différaient par l' « origine » et la « langue [83] ». Il couvrait ainsi de son autorité métaphysique le délire germanomane de la jeunesse estudiantine, qui vint porter ses premiers fruits politiques au parlement révolutionnaire de Francfort de 1848, où ces passions atteignirent un tel diapason qu'un orateur pouvait s'exclamer, sans craindre le ridicule : « Ne savons-nous pas qu'en conséquence du traité de Verdun, la nationalité germanique a été définitivement subjuguée en France et en Angleterre par les nationalités romanes[84] ! » C'est ainsi que les patriotes allemands du XIX^e^ siècle engageaient leur dialogue avec les temps carolingiens.

Fichte fut à bien des égards un précurseur étonnant. C'est encore lui qui, le premier, s'interrogea sur les origines ethniques de Jésus de Nazareth, pour en

conclure qu'il n'était peut-être pas « de souche juive[85] », écartant ainsi le grand obstacle qui bloquait la voie aux quêtes d'une religion authentiquement germanique. De la sorte, les généalogies du Nouveau Testament se trouvaient-elles aussi mises en doute. Quant à celles de l'Ancien, les théologiens luthériens « rationalistes » du XIIIe siècle s'étaient les premiers employés à les discréditer, et personne, en Allemagne, ne se souciait plus de l'ancêtre national Ascenas.

Mais les patriarches déchus, Adam en tête, laissent libre une place que les légendaires Aryens viennent rapidement combler, et c'est dans ce cadre que s'affirme désormais la position privilégiée des Germains au sein du genre humain.

On étudiera ces hiérarchies et ces classifications dans la seconde partie de ce livre. On y verra comment les Allemands, dont l'homogénéité anthropologique était acceptée comme une vérité d'évidence, devenaient la quintessence de la race européenne ou blanche, notamment dans les diverses anthropologies plus ou moins manichéennes qui opposaient une race « belle » à une race « laide » (Meiners), ou une race « active » à une race « passive » (Klemm), ou une race « diurne » à une race « nocturne » (Carus), ou une race « virile » à une race « efféminée » (Menzel), ou une race « humaine » à une race « simiesque » (Oken), ou une « nature », incarnée surtout dans les Noirs, à un « esprit » incarné surtout dans les Germains (Hegel).

Reste encore à examiner l'opposition entre *jeunesse* et *vieillesse*. Il est intéressant de noter qu'aucun des divers systèmes anthropologiques que nous étudierons n'avait adopté explicitement un tel système de classement. La priorité accordée aux Germains en leur qualité de « race jeune » était soit implicite, soit mentionnée marginalement et en passant. Sans doute des difficultés chronologiques s'en mêlaient-elles (nous y reviendrons un peu plus loin); et puis, dans le cadre de la grande vision d'une Europe peuplée par des Aryens venus de l'Inde par troupes successives, la palme de la jeunesse ne menaçait-elle pas de revenir aux derniers arrivés, c'est-à-dire, ainsi qu'on le croyait communément, aux Slaves?

Mais on peut croire que la grande difficulté était ailleurs, et que la vraie question était autrement vaste : le phénomène général, essentiellement moderne, du « culte de la jeunesse » mérite en lui-même notre attention. Dans l'Occident, en effet, ce culte s'est d'abord manifesté en Allemagne, puisque telle fut la caractéristique essentielle du mouvement romantique et protestataire *Sturm und Drang,* à partir duquel les lettres allemandes font irruption, avec Herder, Goethe et Schiller, dans la littérature mondiale, pour la dominer pendant près d'un demi-siècle. Nous pouvons soupçonner que le spécifique « idéal de l'homme allemand » a quelque chose à voir avec cet aspect particulier des idéologies romantiques, dont l'Allemagne fut le séjour d'élection, et au jugement de certains, le berceau. Ce soupçon se précise lorsqu'on observe qu'une autre rébellion du présent contre le passé, celle des « Modernes » contre les «Anciens » dont est issue l'idée du

progrès humain, s'est poursuivie au XVIIe siècle, en France et en Angleterre, sous le signe opposé d'une plus grande « vieillesse ». Les « Modernes » jettent leur gourme, ils ne veulent plus être les « enfants » de l'Antiquité; leurs premiers porte-parole, en plaidant la cause du temps présent, débusquent une ambiguïté essentielle des idées reçues jusque-là. « L'opinion que les hommes ont de l'Antiquité, observe Francis Bacon, est faite avec beaucoup de négligence et ne s'accorde guère avec l'expression même d'Antiquité. » Et il s'exclame : « La vieillesse du monde, c'est le temps où nous vivons, et non celui où vivaient les Anciens, et qui était sa jeunesse[86]. » Pascal formule la même idée en ces termes : « Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement... c'est en nous qu'on peut trouver cette antiquité que nous révérions dans les autres[87]. »

Ce sont donc ces grands hérauts de la raison et de la science qui sont aussi les premiers à relever l'incongruité ou la « négligence » des représentations anhistoriques ou même intemporelles léguées par le Moyen Age, et c'est dans ces conditions que s'est faite « l'accession de l'homme moderne à la majorité », sans que l'héritage du passé en soit répudié pour autant, un jugement de valeur positif continuant à être porté sur la « vieillesse » : en termes psychanalytiques, et dans la perspective proposée, on peut dire que l'Occident s'identifie, pour tenter de les surpasser, à des « Pères » antiques que l'Allemagne, pour sa part, tend, de diverses manières, à rejeter, en se désaffiliant d'eux.

Mais les vues révolutionnaires esquissées par Bacon et par Pascal nous apprennent aussi autre chose, en éclairant l'aspect facilement contradictoire des notions de « vieillesse » et de « jeunesse ». En fait, leur polémique annonce les grandes inversions spatio-temporelles des temps modernes dont nous parlions, p. 41. Reportons-nous en effet à l'usage de la langue, qui reflète l'expérience en quelque sorte instinctive du temps, foncièrement ambivalente, puisqu'elle est à la fois l'expérience d'une « genèse » et celle d'une « dégénérescence », d'une « construction » et d'une « destruction ». Nous voyons alors que le vecteur sémantique collectif fut orienté dans le sens inverse du vecteur individuel, et qu'il le reste facilement de nos jours. En effet, c'est le passé, le « bon vieux temps », qui est d'autant plus « vieux » qu'il est éloigné de nous, tandis que l'avenir « rajeunit » au fur et à mesure qu'il se rapproche de son terme, le jour « le plus jeune » (*der jüngste Tag*, en allemand) du « Jugement dernier ». Telle était la vision d'un monde archaïque immuable, dans lequel la sémantique se réglait sur l'opposition entre un passé, temps des vieux, et un avenir, temps des jeunes. Il est facile de voir que ce mode de vivre le temps collectif, consacré par l'usage de la langue, continue à coexister avec la vision moderne (celle où, pour citer encore Pascal, l'âge moderne commença de considérer «toute la suite des hommes... comme un seul homme[88]») ; de là des contradictions et des indéterminations qui persistent de

nos jours, et dont les racines plongent, en même temps que dans l'immémorial passé, dans l'intemporalité foncière desprocessuspsychiques inconscients.

Nous voici conduit à introduire, au terme de cette digression, des aperçus nouveaux sur le contraste entre la « vieille race latine » et la « jeune race germanique », esquissé au chapitre précédent. Au point de vue culturel, l'âge d'une culture a une signification précise, puisque les repères chronologiques existent : indiscutablement « vieille », la culture latine incitait de ce fait les patriotes italiens de toutes les époques à se prévaloir de cette traditionnelle supériorité, et sans doute est-ce pour la même raison que l'accent était porté, même au temps du fascisme, sur l'aspect culturel ou « spirituel » de la *razza di Roma*. Il n'en reste pas moins que la caractéristique indétermination du concept d'un « âge collectif » permettait aux temps modernes de faire état d'un « rajeunissement » de l'Italie, en faisant intervenir les notions de re-naissance, ou, mieux, de ré-génération (elles aussi justiciables d'intéressantes interprétations psychanalytiques) : souvenons-nous que « jeunesse » fut l'un des grands mots d'ordre du fascisme, dont l'hymne s'intitulait *Giovinezza*[89].

A plus forte raison, le prétendu âge physiologique d'une race (qui est, on le sait aujourd'hui, un non-sens) laissait, l'absence de critères sérieux universellement acceptés, le champ libre à toutes les spéculations, et l'ambivalence sous-jacente pouvait s'étaler presque au grand jour, permettant même aux thuriféraires de la race germanique — notamment à ceux de l'ère nazie — de jouer sur les deux tableaux à la fois. Cette race était « originelle », présente de tout temps (les intuitions du « sang » étaient aussi celles du « sol »), tout en étant éternellement jeune. La contradiction trouva son reflet, à partir de 1870 environ, dans les polémiques entre les tenants de l' « immigration aryenne », et les partisans d'une nouvelle thèse de l' « autochtonéité ». « Il faut convenir, écrivait en 1925 un zélateur de cette autochtonéité, que la nouvelle doctrine, la conscience de vivre depuis des temps immémoriaux sur le sol natal, doit insuffler à chacun un sentiment accru de notre force, comportant ses obligations particulières... » Suivait la comparaison, à laquelle il fallait s'attendre, avec « l'Antée de la terre maternelle [90] ».

Cela dit, il faut avouer que cette analyse, que nous croyons pourtant susceptible de recevoir d'intéressants prolongements, nous laisse insatisfait. C'est ainsi que l'obsession particulière de la « pureté », qui caractérise la montée du racisme germanique au cours du XIX^{e} siècle, tient sans doute à des facteurs socio-culturels, notamment aux traditions autoritaires de l'éducation allemande, sur lesquels il était impossible de s'étendre dans le présent cadre — et l'eussions-nous fait, que de passerelles à lancer, que de chemins de travers à débroussailler vers d'autres facteurs encore, politiques ou économiques, dont chacun contribuait à infléchir à sa manière le devenir allemand et européen! De même, en nous

efforçant de mettre en relief la marque puissante laissée sur l'histoire de l'Allemagne par le modèle culturel de l' « homme allemand », nous avons l'impression de n'avoir soulevé qu'un coin du voile qui recouvre le déconcertant phénomène du néo-paganisme national, cultivé ouvertement, ou, plus souvent, se réclamant paradoxalement du « christianisme germanique ». Mais il est probable que nous reviendrons encore à ces questions.

Il reste à rappeler que dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ces théosophies et ces hérésies trouvèrent leur prophète suprême en Richard Wagner, leurs principaux rites et cérémonies dans les mystères annuellement célébrés à Bayreuth, leur grand rédempteur en Parsifal, le Christ-chevalier germanique, également qualifié de « troisième Adam de l'histoire » par l'un des adeptes du « culte rendu aux autels du dieu Wagner [91] ». Comment ne pas rappeler aussi que dès cette époque, l'Allemagne ne manqua pas de censeurs patriotiquement lucides? De ce point de vue, aux vaticinations antiwagnériennes de Nietzsche, nous préférons les sèches observations de Theodor Mommsen, qui relevait le « caractère essentiellement agressif de missionnarisme national », et mettait en garde contre « les fous nationaux, qui veulent substituer à l'Adam universel un Adam germanique, renfermant en lui toutes les splendeurs de l'esprit humain[92] ».

1. « L'âme allemande est essentiellement complexe et d'origine disparate, elle est davantage le produit d'une accumulation et d'un entassement que d'une construction véritable. Un Allemand qui aurait la prétention d'affirmer : « Deux âmes habitent, hélas, dans mon sein », se méprendrait gravement, ou plutôt il serait en deçà d'un bon nombre d'âmes. Les Allemands sont un peuple issu du plus considérable mélange et brassage de races qui soit, un « peuple du milieu » dans toutes les acceptions du terme. Aussi sont-ils plus insaisissables, plus riches, plus contradictoires, plus inconnus, plus imprévisibles, plus surprenants, plus terribles même que ne le sont à leurs propres yeux les autres peuples, ils échappent à la définition et font pour cette raison le désespoir des Français... » (NIETZCHE, *Par-delà le Bien et le Mal*).

2. « Le mot *Stamm,* écrit M. Robert MINDER, n'a pas chez nous d'équivalent exact, parce que la chose elle-même fait défaut. *Stamm,* cela désigne un groupe ethnique plus ou moins homogène, fixé dans un cadre géographique relativement précis et formant depuis des siècles une entité sociale et culturelle déterminée... L'origine des divers *Stümme* est aussi obscure que leur survivance est tenace. Les *Stämme* actuels apparaissent aux III^e et IV^e siècles après Jésus-Christ. Quels sont leurs rapports avec les anciens clans germaniques, on ne le sait pas très bien... » (R. MINDER, *Allemagnes et Allemands,* Paris 1948, t. I, p. 29).

3. *Relatio de legatione Constantinopolitana,* c. 12; cf. *Die Werke Liutprands*, Hanover 1915.

4. Ainsi, Dr V. STEINECKE,*Deutsche Erdkunde für höhere Anstalten,* Leipzig-Wien 1910, p. 5 : « L'Allemagne est le pays des Allemands, c'est-à-dire des compatriotes; c'est donc à proprement parler le pays dans lequel résonne notre langue allemande, notre terre natale, par opposition au pays des Welches *(Welschland),* au pays des étrangers... »

5. Leo WEISGERBER, *Die geschichtliche Kraft der deutschen Sprache*, Düsseldorf 1959, PP. 35-79.

6. *Ibid.,* p. 77 (« die Anerkennung des Geistigen als Grundlage der Völkerordnung »).

7. Cf. Kenneth SISAM,*Anglo-Saxon royal genealogies*, « Proceedings of the British Academy », 1953, p. 323.

8. « Nos vero, qui Teutonica sive Theutisca lingua loquimur » (cf. M. HESSLER, Die*Anfänge des deutschen Nationalgefühls in der ostfränkischen Geschichtschreibung des neunten jahrhunderts*, Berlin 1943, p. 110).

9. Cf. BORST, II/2, pp. 824-827, et III/I, pp. 1017-1018.

10. BORST, II/2, pp. 665 et suiv., ainsi qu'A. DAUBE, *Der Aufstieg der Muttersprache im deutschen Denken des 15. und 16. jahrhunderts*, Frankfurt a/M. 1940, pp. 8-II (généalogie « ascanienne »), et A. GRAU, *Der Gedanke* der *Herkunft in der deutschen Geschichtschreibung des Mittelalters,* Leipzig 1938, p. 21 (villes fondées par Jules César).

11. BORST, II/2, p. 659.

12. Cité par L. WEISGERBER, *op. cit.*, p. 137.

13. « L'ensemble rappelle étrangement les thèmes centraux de l'idéologie nationale-socialiste. Il suffit d'un coup d'oeil sur les pamphlets déjà presque oubliés de « pontes » tels que Rosenberg ou Darré pour être frappé de cette ressemblance. On y trouve la même croyance en une culture germanique primitive qui, incarnant les véritables desseins de Dieu, se situe à l'origine de tous les bienfaits de l'histoire, mais qui a été sapée par une conjuration de capitalistes et de peuples inférieurs non germaniques, appuyés par l'Église romaine. C'est cette culture primitive qu'il s'agit maintenant de restaurer grâce à une aristocratie nouvelle d'origine plébéienne mais

d'essence purement aryenne, sous la direction d'un Sauveur divin qui allie les qualités du chef politique à celles du nouveau Christ. Tout y est... » (N. COHN, *Les fanatiques de l'Apocalypse,* Paris 1962, p. 119.)

14. « Adam ist ein tuscher man gewesen. » Cf. l'analyse du « Livre aux Cent Chapitres », par Hermann HAUPT, *Ein Oberrheinischer Revolutionär aus dem Zeitalter Kaiser Maximilians* I, « Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst », Ergänzungsheft VIII, Trier 1893, p. 141.

15. Cf. BORST, t. III/I, p. 1012.

16. Par plausibilité passée, nous entendons la crédibilité du mythe d'origine, en fonction de la mentalité moderne; et par plausibilité présente, des chances non entièrement déraisonnables, pour une nation, d'imposer, à titre de « grande puissance », son hégémonie. L'une comme l'autre faisaient naguère office, à l'échelle collective, de ces « parcelles de réalité » autour desquelles s'organisent progressivement les délires et les projections mégalomanes.

17. Nous résumons une évolution complexe : à y regarder de plus près, on constate que certains lettrés italiens furent les premiers à glorifier, sur la foi de Tacite et d'autres historiens antiques, les vertus guerrières germaniques, afin de rallier les princes allemands aux projets de croisade anti-turque du Saint-Siège. Ce fut notamment le cas d'Énée Piccolomini, le futur pape Pie II.

18. « Ipsos Germanos indigenas crediderim minimeque aliarum gentium adventibus et hospitiis mixtos... Ipse eorum opinio accedo, qui Germaniae populos nullis aliis aliarum nationum conubiis infectos propriam et sinceram et tantum sui similem gentem extitisse arbitrantur » *(La Germanie*, II, 1, et IV, 1).

19. *Austriae Est Imperare Orbis Universo* — c'est à l'Autriche de régner sur le globe terrestre.

20. *Oratio ad regem Maximilianum de laudibus atque amplitudine Germaniae.* Lors de la publication de ce discours, Bebel y ajoutait un chapitre au titre caractéristique *Germani sunt indigenae* (cf. Paul JOACHIMSEN, *Geschichtsauffassung und Geschichtsschreibung in Deutschland unter dem Einfluss des Humanismus,* Leipzig 1910, pp. 97-98).

21. *Epithoma rerum germanicarum*, Strasbourg 1505 (cf. JOACHIMSEN, *op. cit.,* pp. 64-79).

22. *Memorabilium omnis aetatis et omnium gentium chronici commentarii,* 1516 (cf. BORST, t. III/I, pp. 1051-1052).

23. BORST, III/I, pp. 1058-1059, et A. DAUBE, Der *Aufstieg der Muttersprache...*, *op. cit.*

24. *Germaniae exegeseos...,* cf. BORST, III/1, p. 1058, et JOACHIMSEN, *op. cit.,* pp. 169-183.

25. « Nostri enim sunt Gotorum Vandalorum Francorum triumphi, nobis gloriam sunt illorum imperia in clarissimis Romanorum provinciis. » Cf. JOACHIMSEN, *op. cit.,* pp. 125-146.

26. JOACHIMSEN, pp. 110-112, et BORST, pp. 1053-1054. 4

27. Sebastian FRANCK, *Chronica des gantzen Teutschen Lands* (1538).

28. Cité par Hans KOHN, *The idea of Nationalism,* New York 1951, p. 621.

29. *Germanis meis natus sum, quibus et serviam* (lettre à Gerbel, 1521).

30. Maurice GRAVIER, Introduction à *Luther, A la noblesse chrétienne de la nation allemande...*, Paris 1945, p. 48.

31. *A la noblesse chrétienne*..., éd. précitée de M. GRAVIER, p. 203.

32. Chap. XXVI (cf. l'Introduction de M. GRAVIER, p. 42).

33. Werner FRITZEMEYER, *Christenheit und Europa,* München 1931, p. 55·

34. Otto SCHEEL, « Der Volksglaube bei Luther », *Historische Zeitschvift*, 1940, pp. 477 et suiv.

35. BORST, III/1, pp. 1062-1069, et L. WEISGERBER, *op. cit.*, pp. 151-152.

36. BORST, *ibid*.

37. Souligné dans le texte par Joachimsen.

38. Paul JOACHIMSEN, *Die Reformation als Epoche der deutschen Geschichte* München 1951, p. 56.

39. Anna DAUBE,*Der Aufstieg der Multersprache im deutschen Denken des 15. und 16. Jahrhunderts*, *op*. cit., p. 15.

40. Alain BESANÇON, *Le Tzarévitch immolé*, Paris 1967.

41. Cf. P. JOACHIMSEN,*Geschichtsauffasung*..., *op. cit.,* p. 64, et Émile GABORY,*Anne de Bretagne, duchesse et reine,* Paris 1941, pp. 85-86.

42. H. HEINE, *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland,* Conclusion.

43. Cf. H. H. AHRENS,*Die nationalen religiösen*, *nationalen und sozialen Gedanken Johann Eberlin von Günsburgs*..., Hamburg 1939, notamment pp. 38 et suiv.

44. Cf. Friedrich GOTTHELF,*Das deutsche Altertum in den Anschauungen des sechszehnten und siebzehnten Jahrhunderts ,* Berlin 1900.

45. 1573, Mathias HOLTZWART; cf. E. PICOT, «Le pangermanisme au XVIe siècle», *La Revue hebdomadaire,* Paris 1916, pp. 462-471.

46. *Johann Fischarts Geschichts-Khitterung,* éd. Halle 1891, p. 54; Wolfgang Spangenberg, *Sämtliche Werke,* éd. Berlin 1969 (« I. Singschul : Von der Musica »).

47. Ainsi, le célèbre chroniqueur Tschudi (cf. Fr. GUNDOLF,*Anfünge deutscher Geschichtschreibung,* Amsterdam 1938).

48. Cf. BORST, t. III/I, pp. 1215-1226.

49. Poème « Ad linguam germanicam », cité dans les *Teutsche Poemata* de Martin OPITZ, éd. Halle 1902, p 13.

50. Fr. GOTTHELF, *Das deutsche Altertum..., op. cit.,* pp. 39-43, et BORST, III/I, pp. 1225-1226.

51. Cf. les textes réunis par Th. BIEDER,*Geschichte der Germanen for schung,* Leipzig 1921, t. I, pp. 53-55. L'écrit de Conring s'intitulait *De habitus corporum Germanica,runz antiqui ac novi causis* (1645).

52. OPITZ,*Aristarchus sive de contemptu linguae Teutonicae,* « Dedicatio »; cf. « Teutsche poemata »; *éd. cit.,* pp. 150 et suiv.

53. Respectivement traduits par *Erdkunde* et Fernsehen. Parmi les grandes langues européennes, le russe manifeste également cette tendance; mais à un degré bien moindre, et sans doute s'agit-il d'une imitation de l'exemple allemand.

54. . *Satyrische Geschichte Philanders von Sittewald,* 1644.

55. *Grossmütiger Feldhery Arminius oder Hermann,* 1689.

56. *Les aventures de Simplicius Simplicissimus,* éd. Paris 1951, pp. 190-193 (chap. IV, « Jupiter parle devant Simplex du héros allemand qui inspirera la paix au monde »).

57. Ainsi, Paul GUTZWILLFR, *Der Narr bei Grimmelshausen,* Bâle 1959.

58. Ainsi, Josef Wilhelm SCHAFER, *Das Nationalgefühl Grimmelshausens,* Würzburg 1936.

59. *Teutscher Michel, cf. Grimmelshausens Werke,* éd. Bochardt, t. IV, p. 256.

60. SCHOTTEL, *Teuctsche Sprachkunst...,* Braunschweig 1651 (« Dritte Lobrede », p. 60).

61. Ibid., (« Achte Lobrede »).

62. G. W. LEIBNIZ, *Nouveaux essais sur l'entendement,* livre III, chap. II, I; cf. Y. BELAVAL, « Leibniz et la langue allemande », *Études germaniques,* Paris, II (1947) et BORST, t. III/2, pp. 1475-1478.

63. *Brevis designatio meditationum de originibus gentium ductis potissimum ex judicio linguarum* (1710).

64. *Beweis, dass die alten Deutschen und nordischen Völker weit vernünftigere Grundsätze in der Religion gehabt haben als die alten Griechen und Römer, pp.* 5-6.

65. *Beweis, dass die alten Deutschen keine Kannibalen waren.*

66. Cf. J. MURAT, *Klopstock, les thèmes principaux de son œuvre,* Paris 1959, p. z86.

67. Cf. KOMMERELL, *Der Dichter als Führer in der deutschen Klassik,* 1928, p. 59, et STRICH, *Die Mythologie in der deutschen Literatur von Klopstock bis Wagner,* 1910, t. I, pp. 6o et suiv.

68. Cf. J. MURAT, *Klopstock, les thèmes principaux de son œuvre, op. cit.,* auquel nous avons emprunté la plupart des citations qui suivent; ainsi que H. KINDER-MANN, *Klopstocks Entdeckung der Nation,* Berlin 1935.

69. Cf. F. STPICH, *Die Mythologie in der deutschen Litevatuv..., op. cit.,* t. I, pp. 173-181.

70. *Ibid.,* p. 180.

71. « Dissertation tendant à expliquer les causes de la supériorité des Germains sur les Romains, et à prouver que le nord de la Germanie ou Teutonie entre le Rhin et la Vistule, et principalement la présente monarchie prussienne, est la

patrie originaire de ces nations héroïques, qui... ont fondé et peuplé les principales monarchies de l'Europe. » Cf. Huit *dissertations...,* par M. le comte de HERTZBERG, Berlin 1787, pp. 1-38.

72. Jean PAUL, « Sermon de paix à l'Allemagne » (*Friedenspredigt* an Deutschland, 1808). « Hertzberg a démontré dans un savant traité, écrivait Jean Paul, que les Allemands ont fondé et peuplé tous les royaumes européens... » Et il concluait que « dans un sens supérieur, toutes les guerres sur la terre des hommes sont des guerres entre concitoyens ». Cf. JEAN-PAUL, *Weltgedanken und Gedankenwelt,* éd. Stuttgart 1938, pp. 146 et suiv.

73. *Ideen sur Philosophie der Geschichte der Menschheit* (1784-1791), livre XVI, chap. XII.

74. Cf. les écrits de Schiller cités par L. SCHEMANN, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften,* Münehen 1938, t. III, pp. 100-105, et L. WEISGERBER, *Die geschichtliche Kraft der deutschen Sprache,* op. cit., p. 208.

75. Cf. L. SCHEMANN, op. *cit.,* t. II, p. 95 *(Von den Deutschen* de H. von Kleist).

76. Cf. Jacques DROZ, ***L'Allemagne et la Révolution*** *française,* Paris 1049, pp. 469-473.

77. Kleine BüCHERSCHAU, « Reden an die deutsche Nation »; cf. *Jean Pauls sämtliche Werke,* éd. Weimar 1938, I, t. XVI, pp. 338-352.

78. . *Mein Kampf,* éd. Paris 1938, p. 289.

79. Cité par L. WEISGERBER, *Die geschichtliche Kraft der deutschen Sprache, op.* cit., p. 237.

80. Cf. E. WEYMAR, *Das Selbstverstdndnis der Deutschen,* Stuttgart 1961, p. 322.

81. Cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme,* t. III :*De Voltaire à Wagner,* Paris 1968, où on trouvera, pp. 393-399, une analyse des idées d'E.-M. Arndt et de F.-L. Jahn.

82. E. WEYMAR, Das *Selbstverstiidnis der Deutschen,* p. 125.

83. *Redon an die deutsche Nation,* XIII^{e} discours.

84. Cf. Michael FREUND, *Deutsche Geschichte,* Gütersloh 1960, p. 304.

85. Fichte tirait argument de l'Evangile selon Jean, le seul à ne pas donner la généalogie (« davidique ») de Jésus; cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme, op. cit.,* t. III, p. 199.

86. *Novum Organum* de Bacon, trad. Lorquet, Paris 1847, p. 152 (§ 84); cf. aussi Robert LENOBLE, *Histoire de l'idée de nature,* Paris 1969, chap. I « La révolution mécaniste du XVII^{e} siècle », notamment pp. 322-323, qui a servi de point de départ aux réflexions développées ci-dessus.

87. Blaise PASCAL, *Fragment d'un traité du vide* (1647); cf. *Œuvres...,* éd. H. Mas-sis, Paris 1927, t. VI, pp. 14-15.

88. PASCAL, *loc. cit.*

89. Il va sans dire que ce genre d'analyse se laisserait étendre à d'autres pays. De nos jours, la propagande d'Israël qualifie souvent ce pays comme « le plus jeune » et « le plus vieux » à la fois, « miraculeusement », ou « paradoxalement » — ce qui est déjà une manière de tenir confusément compte de la problématique du « temps collectif ».

90. Th. BIEDER, *Geschichle der Germanenforschung, op. cit.,* Leipzig 1925, t. III, p. 63.

91. Cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme, op. cit.,* t. III : *De Voltaire à Wagner,* pp. 440-467.

92. Cf. Th. MOMMSEN, « Ninive und Sedan », *Die* Nation, 25 août 1900, et *Deutschland und England, ibid.,* 10 août 1903.

DEUXIÈME PARTIE

LE MYTHE DES ORIGINES ARYENNES

CHAPITRE PREMIER

Préludes

LES PRÉADAMITES

ON n'a pas attendu le XVIII[e] siècle pour mettre en doute la doctrme biblique sur l'unité du genre humain. En fait, la contestation de cette théorie est presque aussi vieille que la théorie elle-même. Bien avant l'ère chrétienne, tel verset ou telle lettre du Livre de la Genèse avait conduit d'antiques exégètes juifs à conclure que l'univers avait pu connaître une Création antérieure, et qu'il pouvait subsister quelque chose de cette Création : des anges, des démons ou des hommes, peut-être meilleurs et peut-être pires que la postérité d'Adam[1]. Du microcosme juif, ces vues se frayaient classiquement leur chemin vers le macrocosme ambiant, confluaient avec les hiérarchies humaines élaborées par Aristote, pour lequel les Barbares étaient nés pour être esclaves[2]. L'idée que tous les hommes ne descendent pas d'un père commun fut reprise au X[e] siècle par l'historien al-Masudi : spéculant à la manière juive sur les vingt-huit lettres de l'alphabet arabe, il postulait l'existence de vingt-huit nations antérieures à Adam. Un contemporain, le Persan al-Maqdisi, citait à l'appui le verset II, 28 du Coran, dans lequel les anges semblent accuser Adam du crime d'homicide[3]. Dans le sillage de l'averroïsme, la conception de créations indépendantes et successives, que les auteurs modernes soutiendront à l'aide d'une tout autre terminologie, pénétra en Europe médiévale. Le vrai débat, ou la vraie hérésie, résidait dans la conception d'un monde éternel, « incréé », et la théorie dite « préadamite » n'était invoquée qu'accessoirement et à l'appui par le moine espagnol Thomas Scotus (XIV[e] siècle) : « Il y eut des hommes avant Adam, affirmait-il, Adam fut fait par ces hommes, d'où il découle que le monde a existé de tout temps, et qu'il fut peuplé d'hommes de tout temps[4]. » Au Moyen Age, nous ne connaissons à cet hérétique qu'un seul émule, le canoniste italien Giannino di Solcia, censuré par le pape Pie II[5] ; mais il est intéressant de noter qu'avant même la découverte des nouveaux continents exotiques, il y eut des esprits pour mettre en doute d'une manière spéculative et abstraite le mythe d'une terre peuplée par Adam et par Noé.

L'esprit critique humaniste d'une part, l'exégèse protestante de l'autre, mais surtout, la découverte d'un Nouveau Monde, multiplient les problèmes insolubles, qui entraînent le discrédit, aux temps modernes, des généalogies de la Bible. Celles qu'on propose à leur place sont le fruit de la révolution générale des idées, et se réclament de la science : leurs contours se précisent avec la naissance, au

XVIII[e] siècle, des sciences dites de l'homme. La doctrine de l'aryanisme ne put se constituer, au XIX[e] siècle, que sur la base des grandes divisions entre races, établies par la pensée des Lumières; mais avant d'explorer cette anthropologie, foyer de convergence de toutes les nouvelles connaissances, observons les avatars successifs de la « théorie préadamite », dont le dernier, on le verra, n'est pas le moins significatif.

Au XVI[e] siècle, on voit cette théorie soutenue par deux grands visionnaires. Paracelse d'abord, mais il se contente de prudentes allusions et de dire que les indigènes des îles américaines ne peuvent descendre que « d'un autre Adam[6] ». Giordano Bruno, ensuite, qui, avec plus de témérité, attribue au genre humain trois grands ancêtres, Ennoc, Leviathan et Adam, ce dernier étant le procréateur des seuls Juifs, qui deviennent de la sorte le groupe humain, la « race » la plus jeune[7]. Ainsi, la pointe antibiblique ou anticléricale se dessine. Ces spéculations osées du martyr de l'Inquisition trouvèrent quelque écho, notamment dans l'Angleterre élisabéthaine, où elles furent publiées en premier lieu : le poète Christopher Marlowe, le mathématicien Thomas Harriot, s'en firent les adeptes[8] et Thomas Nashe, l'ami de Marlowe, écrivait : « J'entends dire qu'il y a des mathématiciens à l'étranger, qui se font forts de prouver qu'il y eut des hommes avant Adam; et ces gens, qui sont haut placés, sont prêts à soutenir jusqu'à la mort que le diable n'existe pas[9]. »

Dans le rationaliste XVII[e] siècle, le climat mental a suffisamment évolué pour que la théorie préadamite puisse être avancée en France, non pour ébranler la religion établie, mais pour sa défense. L'homme qui s'en fait le champion, Isaac de La Peyrère, est un crypto-Juif, un Marrane de Bordeaux, et il étoffe les vieilles hérésies rabbiniques, qu'il connaît, par des arguments qu'il tire du Nouveau Testament (notamment de l'Épître aux Romains), pour aplanir, au nom de la raison, les contradictions chronologiques de l'Ancien. Aussi se compare-t-il à Copernic, qui a résolu d'une manière satisfaisante les difficultés soulevées par les calculs astronomiques. Mais sa véritable ambition paraît avoir été tout autre[10]. La Peyrère était également l'auteur d'un *Rappel des Juifs* (1643), où il exhortait le roi de France à rassembler dans son pays le peuple jadis élu, à le reconduire, une fois converti au christianisme, dans la terre de Chanaan, et à rétablir dans toute sa splendeur le trône de David. Le souci de réhabiliter son lignage méprisé se manifeste dans presque tous ses écrits : la création particulière, à la veille du repos du septième jour, d'Adam et Ève, ancêtres des seuls Juifs, lui paraissait, elle aussi, un signe de suprême distinction de la race, suivi de l'élection abrahamique.

La publication, en 1655, de la *Systema theologicum ex Preadamitarum hypothesi,* fit sensation. Les libertins, les « esprit forts » ne furent pas les seuls à accueillir avec faveur une thèse, révolutionnaire certes, mais qui prétendait concilier l'Écriture sainte avec la nouvelle science de ce siècle. Le Père

Mersenne, l'ami de Descartes, constatait lui aussi que « si cette hypothèse de plusieurs hommes indépendants d'Adam se pouvait admettre, il semble que plusieurs lieux de l'Écriture seraient plus faciles à être entendus[11]... » Mais Pascal, indigné, parlait « d'extravagances », et les autorités officielles, de leur côté, estimèrent nécessaire de faire un procès, obligeant La Peyrère à se rétracter. Pourtant, les polémiques autour de sa théorie continuèrent à travers toute l'Europe jusqu'au début du XVIIIe siècle, et son nom ne cessait d'être associé à ceux de Hobbes et de Spinoza, en qualité de troisième membre d'un triumvirat diabolique. Si le sien a sombré dans l'oubli, c'est que les adversaires de l'unité du genre humain en vinrent bientôt à se servir d'arguments tout autres que théologiques, et ne pouvaient donc se réclamer de lui. La théorie du « polygénisme », dont, au siècle des Lumières, Voltaire, on le verra, fut le plus illustre représentant, prétendait à la dignité de doctrine purement scientifique. Mais les intentions polémiques ne cessait de percer — et Goethe ne le cachait pas, sur ses vieux jours, en développant ses vues polygénistes.

Goethe, en effet, justifiait d'abord sa position en personnifiant la nature dont *l'esprit,* d'après lui, n'était pas économe, mais au contraire prodigue :

« On croit que la nature est excessivement économe dans ses productions. Je suis obligé de contredire cette opinion. J'affirme, au contraire, que la nature se montre toujours généreuse et même prodigue ; que l'on se conforme à son esprit en admettant qu'elle a immédiatement fait venir les hommes par douzaines et même par centaines, plutôt qu'en supposant qu'elle les ait mesquinement fait sortir d'un seul et unique couple. Lorsque les eaux se furent écoulées et que les terrains secs furent suffisamment verdoyants, l'époque du devenir humain commença, et les hommes se produisirent par la toute-puissance de Dieu, partout où le terrain le permettait, peut-être d'abord sur les hauteurs... »

Goethe avançait ensuite, en l'enrobant d'une boutade, un second argument, dans lequel certains grands motifs de la future « théorie aryenne » se trouvaient déjà esquissés :

« Il est vrai que la Sainte Écriture parle d'un seul couple humain, créé par Dieu le sixième jour. Mais les hommes avisés qui notèrent la parole de Dieu, transmise par la Bible, eurent d'abord affaire à leur peuple élu, auquel nous ne voulons en aucune manière contester l'honneur de descendre d'Adam. Mais nous autres, ainsi que les Nègres et les Lapons, avons certainement eu d'autres ancêtres : on conviendra certainement que nous différons des véritables descendants d'Adam de bien des manières, et qu'ils nous dépassent notamment en ce qui concerne les affaires d'argent[12]. »

On voit comment l'origine séparée réclamée pour les Juifs par le Marrane oublié, au nom de leur glorification, était invoquée par l'illustre Allemand, pour bien marquer ses distances. Quel que soit le jugement de valeur, mépris et glorification exprimaient tous deux le sentiment, traditionnel et profondément enraciné, d'une « altérité » des Juifs. L'histoire du mythe aryen repose depuis ses débuts, précédés à leur tour par une obscure pré-histoire séculaire, sur des options affectives de ce genre, et l'on ne saurait être sûr que des engagements analogues aient entièrement évacué les sciences de l'homme, à leur stade actuel.

LES GRANDES DÉCOUVERTES

Depuis que les termes, imprécis mais évocateurs, de Renaissance et de Moyen Age ont acquis un droit de cité universel, les historiens et les philosophes ne cessent de s'interroger sur les tenants et les aboutissants de la grande mutation occidentale du XVI[e] siècle. Le dynamisme de l'Europe moderne, et partant, notre monde tel qu'il est, procéda-t-il d'abord de la révolution religieuse, de la révolution cosmologique, de la révolution géographique? La discussion, qui se poursuit depuis plus de cinquante ans surtout sous l'égide de Max Weber, n'est pas près d'être terminée. La pluralité des systèmes religieux suscitait un cercle de la contestation mutuelle, lourd de conséquences pour toutes les croyances traditionnelles, que venait ébranler de son côté la révolution copernicienne ; mais il va de soi que les grandes découvertes géographiques ont un rapport plus immédiat avec notre sujet.

Une première fois, deux modes de pensée s'affrontèrent dès la première moitié du XVI[e] siècle. L'Espagne fut le lieu principal du débat qui, à propos de la nature des indigènes d'Amérique, opposait l'anthropologie chrétienne à une anthropologie inspirée des Anciens. Pour des humanistes, imbus d'Aristote, tel Juan Sépulveda, les Indiens étaient des Barbares, ils étaient donc, conformément à la doctrine de leur maître, nés pour être esclaves; pour le dominicain Bartholomé Las Casas, ils faisaient partie de la postérité d'Adam, ils devaient donc être évangélisés, et traités en hommes libres. Mais l'existence de peuples entiers non prévus par la patristique et la Tradition, ayant vécu sans baptême et sans espoir de salut, mettait à rude épreuve l'imagination théologique (Las Casas lui-même comparait ses Indiens à des créatures vierges du péché originel[13]. La découverte de l'Amérique posait des pro-blèmes dogmatiques de première importance. En fait, le Saint-Siège ne tarda pas à couvrir de son autorité les vues de Las Casas, et proclama en 1537 (bulle Sublimis Deus) que les Indiens étaient des vrais hommes, *veri* homines, capables de recevoir la foi et les sacrements catholiques. Sous Philippe II, la monarchie espagnole se rallia à cette interprétation. Mais la figure de l'apôtre dominicain, révérée en Amérique latine, pourrait de nos jours susciter de

tous autres sentiments en Afrique, puisqu'il proposait, pour mieux épargner ses Indiens bien-aimés, l'importation d'une main-d'oeuvre servile africaine. Ainsi s'esquisse une discrimination qu'on relève déjà dans le premier livre traitant du « Nouveau Monde » (De *Orbe Novo* de Pierre d'Anghera, 1516), sous la forme d'un contraste entre Indiens « blancs » et Éthiopiens « noirs », ainsi que dans la première tentative d'une « classification raciale » (François Bernier, 1684), dans laquelle les Indiens étaient rattachés à la race blanche[14] ; discrimination qui trouve encore son reflet dans toutes les langues européennes, puisque les contacts entre l'Europe et les autres continents donnèrent naissance, dans le cas des Indiens, au terme de *métis,* nullement péjoratif en soi, tandis que *mulâtre* vient de *mulet :* les mulâtres sont donc des bâtards que, jusqu'au XIX^{e} siècle, on croira volontiers stériles, c'est-à-dire impuissants ou châtrés.

De la malédiction de Cham, auquel l'exégèse rabbinique et, à sa suite, l'exégèse protestante, reprochaient les crimes de castration et d'inceste[15], jusqu'à la classification de Linné et aux descriptions de maint philosophe des Lumières, les hommes noirs furent en butte aux impitoyables censures des hommes blancs, la noirceur, et avec elle la vaste gamme de ses associations maléfiques, s'opposant à la blancheur comme le crime à l'innocence, ou le vice à la vertu, ou encore la bestialité àl'humanité.Larigueurdes condamnations permet d'inférer la force des tentations, la répugnance culturelle atteste la sévérité d'un tabou qui ne pouvait que stimuler l'attirance bio-sexuelle contrariée. L'Antiquité classique elle aussi faisait état de la sensualité ou de l'impudeur des Nègres, auxquels la science moderne attribuait obstinément un pénis monstrueux[16] ; la littérature mondiale, surtout l'anglo-saxonne, de Shakespeare à Edgar Poe et à Melville, ces nostalgiques de la « blancheur »[17], nous fait mieux connaître les jeux de l'imagination qui associent l'épiderme dit noir au mal, ou à la lubricité, ou, plus simplement, à la bête. Le professeur W. D. Jordan, dont nous venons ainsi de résumer en quelques lignes les magistrales analyses, a fait aussi remarquer qu'en cette matière, où les passions les plus élémentaires cherchaient à s'exprimer à travers des généralisations à prétentions scientifiques, les fantasmes de la *bestialité* des Noirs se laissaient transmuer en théories anthropologiques par l'intermédiaire des relations de voyage. En effet, les premières explorations du « continent noir » révélèrent l'existence, en même temps que des tribus aborigènes, des hordes des grands singes anthropoïdes, et entre les uns et les autres, les observateurs ne savaient pas, ou ne voulaient pas, faire le départ : plus commune que l'erreur de J.-J. Rousseau, qui se demandait si ces singes n'étaient pas des hommes[18], celle de Voltaire, qui rapprochait les Nègres de ces singes[19], reposait en définitive sur les mêmes récits fantaisistes ou naïfs. Les Indiens d'Amérique, en revanche, servirent de thème principal à la contre-image qui idéalisait l'homme non atteint par la corruption civilisatrice, le légendaire *Bon Sauvage.* Cet Indien, ce « Caraïbe » de Bernardin

de Saint-Pierre, ce « Huron » de Voltaire, devenait donc le portrait positif de l'énigmatique « homme naturel », de l'extra-Européen qui servait désormais de miroir à une Europe qui, dans le Noir, semblait reconnaître sa face cachée et négative. Il reste que ces thèmes et ces jugements, débattus dans les salons cosmopolites du XVIIIe siècle, avaient commencé à germer dans la péninsule ibérique, où ont été également forgés, et d'où se sont diffusés, les grands mots clés de « métis », de « mulâtre », de « nègre », d' « Indien», de « caste », et aussi, selon toute vraisemblance, celui de « race».

C'est encore dans cette péninsule que se déroula, à partir de la Renaissance, un autre débat, riche d'enseignement sur la manière dont, à la faveur de certaines conjonctures, les sociétés élaborent leurs hiérarchies et forgent leurs concepts. L'unification religieuse de l'Espagne depuis 1492 avait fait surgir le problème des convertis respectivement « morisques » et « marranes », c'est-à-dire des descendants des Musulmans et des Juifs plus ou moins bien baptisés au cours du XVe siècle. Des Espagnols de tous rangs invoquèrent alors leur naissance plus authentiquement « chrétienne », se proclamèrent « Vieux Chrétiens », et firent imposer, à l'encontre des malencontreux « Nouveaux Chrétiens », une législation discriminatrice — les « statuts de pureté de sang » — qui reléguait ces derniers tout au bas de l'échelle sociale. La doctrine correspondante précisait que l'hétérodoxie ou l'infidélité des ancêtres, pourtant issus eux aussi d'Adam et d'Ève, avait souillé le sang des descendants, héréditairement vicié de la sorte (cette idée d'une « dégénération », mais étayée par de tout autres arguments, nous la retrouverons dans l'anthropologie des Lumières). L'étude des « statuts de pureté » a donc l'intérêt de montrer comment une législation franchement raciale se laisse élaborer à l'aide d'une terminologie chrétienne. Ajoutons qu'à l'issue de trois siècles de luttes, les « Nouveaux Chrétiens », amoindris par les expulsions et les bûchers de l'Inquisition, se fondirent dans le reste de la population. Pour l'étude du racisme européen, cette histoire peu connue constitue une instructive entrée en matière[20].

LES GÉNÉALOGIES NOUVELLES

Contrairement à ce que Christophe Colomb avait cru, l'Amérique n'était pas l'Inde. Mais puisque les Indiens avaient été dogmatiquement reconnus comme des êtres humains, quel était le lignage par lequel ils se rattachaient au père commun Adam, et comment avaient-ils peuplé le Nouveau Continent? Qu'ils n'en fussent pas les aborigènes (qu'ils ne descendissent donc pas d'un « second Adam » américain), Cortez, le conquérant du Mexique, l'avait déjà fait attester par l'empereur Montezuma[21]. Le chapelain de la famille Cortez, Lopez de Comera, fut le premier à se demander si ces populations, dont l'existence même venait

démentir les vues des Pères de l'Église, notamment de saint Augustin, n'étaient pas les fameuses « Dix Tribus perdues ». Les Aztèques et les Incas descendaient donc de Sem, concluait le grand érudit Arias Montano[22]. Ainsi surgit une théorie qui trouva ensuite ses meilleurs partisans parmi les Marranes espagnols et portugais (car la dispersion des Juifs à travers tous les pays de la terre devait annoncer la fin de l'Exil). Propagée aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne par le rabbin Manassé-ben-Israël[23], cette eschatologie stimula, à la fin du XVII[e] siècle, les entreprises du Quaker William Penn, et, au milieu du XIX[e], celles des Mormons Joseph Smith et Brigham Young. Mais elle ne trouva pas créance en Espagne même : les jésuites, qui dominaient l'enseignement et la recherche aussi bien que l'évangélisation des païens d'outre-mer, préférèrent rattacher les Indiens à Japhet.

Cette idée fut d'abord émise par le jésuite José Acosta, provincial du Pérou, l'un de ces grands missionnaires auxquels Ignace de Loyola avait donné pour consigne d'adopter la langue et les usages des peuples chez lesquels ils étaient envoyés, pour mieux pouvoir les évangéliser. Dans son *Histoire naturelle et morale des Indes* (1590), traduite dans toutes les grandes langues européennes, Acosta posait la question de savoir « par quel moyen sont arrivés aux Indes les premiers hommes ». Il allait de soi, pour lui, que ces hommes étaient originaires de l'Ancien Continent, puisque « la sainte Écriture nous enseigne que tous les hommes sont procédés d'un seul homme », d'où il découlait « que les hommes sont passés ici de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique ». Ce qui, d'après ce jésuite éclairé, n'avait pu se faire que par voie naturelle : « Il n'est pas vraisemblable qu'il y ait une autre arche de Noé... et moins encore que l'Ange ait transporté les premiers hommes de ce nouveau monde, attachés et suspendus par les cheveux, comme il le fit pour le prophète Habacuc, car nous ne traitons pas de la toute-puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison et à l'ordre et la disposition des choses humaines[24]... »

Armé de ces sains principes, Acosta démontrait l'invraisemblance de la « généalogie sémite », et des autres hypothèses fantaisistes de ce temps, telles que celles du passage par l'Atlantide, pour conclure, au bout d'une centaine de pages d'une discussion serrée, que les Indiens devaient être arrivés en Amérique par voie de terre, ou en franchissant quelque détroit ignoré : en somme, il découvrait par le raisonnement le détroit de Behring, un peu à la façon de Leverrier, découvrant par le calcul la planète Neptune. Le mythe de Noé se révélait une féconde hypothèse de travail, et par la suite, au début du XX[e] siècle, il a suggéré certaines théories de « diffusionnisme culturel[25] »; dans l'état actuel de nos connaissances, le Livre de la Genèse (à l'exclusion, bien entendu, de sa cosmogonie) peut donner sur bien des points de plus grandes satisfactions au savant que la science philosophante des Lumières. C'est ainsi que de nos jours, la plupart des spécialistes de l'Amérique précolombienne ne trouveraient pas grand-

chose à redire à la suite de l'hypothèse d'Acosta : « Je crois qu'il n'y a pas plusieurs milliers d'années que les hommes habitent ce Nouveau Monde, et (...) que les premiers hommes qui y entrèrent étaient plutôt sauvages et chasseurs, et non pas nourris et élevés en République civile et policée, et qu'ils arrivèrent au Nouveau Monde plutôt s'étant perdus de leur terre, et en nécessité d'en chercher une autre, laquelle ayant trouvée, ils commencèrent peu à peu à la peupler, n'ayant pas d'autre loi qu'un peu d'instinct naturel, et encore fort obscur, et pour le plus quelques coutumes qui leur soient demeurées de leur première patrie[26]. »

Si nous nous sommes étendus un peu longuement sur ces idées d'Acosta, que son traducteur français qualifiait de « Pline et Hérodote de ce monde nouvellement découvert », c'est que la découverte de ce monde oriente désormais, plus que toute autre, les nouvelles conceptions anthropologiques; mais aussi, parce que ce provincial du Pérou ouvre la grande série des missionnaires jésuites qui, « vivant sur le terrain », à l'instar des anthropologues du xx^{e} siècle, cherchaient en fait, comme ces derniers, à s'identifier, même si ce n'était que pour les convertir, aux indigènes américains ou asiatiques, et qui, armés de leur culture humaniste, élaboraient déjà les premières théories comparatistes[27]. Les « Relations » que les membres de la Société de Jésus, ces Ricci, Duhalde, Lecomte, Lafitau, envoyaient à leurs supérieurs, furent en fin de compte pour l'Europe cultivée la meilleure source d'information sur les habitants des autres continents.

Cependant, à Rome, les gardiens des traditions et des dogmes catholiques en vinrent bientôt à reprocher aux établissements jésuites de recruter des chrétiens à trop bon compte, et la grande « querelle des rites chinois » est demeurée célèbre. Il est de fait que le souci de la conquête évangélique incitait maint missionnaire à se faciliter la tâche, en imputant à ses ouailles la présence innée des vertus et des grâces divines, ce qui simplifiait singulièrement leur baptême. Un jésuite de Chine, le Père Lecomte, justifiait ainsi théologiquement une telle position :

« Dans la sage distribution des grâces que la Providence divine a faite parmi les nations de la Terre, la Chine n'a pas à se plaindre, puisqu'il n'y en a aucune qui en ait été plus favorisée... La Chine a conservé plus de deux mille ans la connaissance du vrai Dieu et a pratiqué les maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe et presque tout le reste du monde restaient dans l'erreur et dans la corruption[28]... »

Les jésuites chinois furent condamnés par le Saint-Siège. Pourtant, ils n'avaient fait que se conformer, à leur manière, à une tendance désormais invincible, car la Réforme comme les Grandes Découvertes obligeaient la pensée européenne à tirer des conclusions de la pluralité des Églises et des continents. Puisqu'il était évident que le message de Jésus-Christ n'avait pas pu atteindre les peuples nouveaux, des

théologiens catholiques élaboraient depuis le XVI[e] siècle doctrine « d'une Révélation à la fois naturelle et surnaturelle, faite à Adam au Paradis terrestre, et transmise aux générations suivantes[29] ». Le genre humain en son entier détenait donc, gravées dans les cœurs par Dieu, selon la parole de saint Paul, les mêmes notions de morale, la même « religion naturelle ».

Mais, à la lumière des sanglantes mêlées des guerres de Religion, ce thème se laissait développer sur un mode beaucoup plus sceptique. Précurseur du déisme, le diplomate anglais Herbert de Cherbury (1583-1648) proposait de reconnaître la faillite de la chrétienté, et de rechercher une religion universelle de remplacement, qui serait la religion véritable. Il dressait le sommaire de cette religion, d'après laquelle il suffisait de croire en l'existence d'un Dieu suprême, et de l'honorer par un culte, dont l'essentiel devait être la vertu et la piété personnelles. Mais en quoi consistaient, et surtout d'où provenaient la vertu et la piété, telles que les entendait Cherbury? L'esprit critique de l'abbé Gassendi n'avait pas de peine à lui montrer la faiblesse de son système : « ... Tout en faisant profession de tout cela avec sincérité et vénération, je voudrais cependant que vous vous demandiez si, au cas où vous n'auriez pas été élevé parmi les chrétiens, ces choses vous seraient jamais venues à l'esprit[30]... »

L'idée de la « religion naturelle » se laissait donc utiliser à l'appui de thèses fort diverses. Dans le camp bien-pensant, certains apologistes en venaient à retrouver dans les us et coutumes de tous les hommes de la terre des traces de la Révélation sinaïtique. Mais ce présupposé d'une vérité commune à tous les hommes n'était qu'un corollaire indirect de la croyance en leur origine commune : si tous avaient eu Adam pour père, n'avaient-ils pas tous eu Moïse pour maître? (En termes d'anthropologie moderne, la thèse *monogéniste* préludait à une thèse *diffusionniste*.) L'auteur le plus représentatif fut ici Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches et l'un des éducateurs du Dauphin. L'un des hommes les plus savants de son temps, Huet prétendait avoir « enlevé leur masque » à toutes les mythologies, en montrant qu'elles n'étaient que « des simples imitations de l'Histoire sainte[31] ». Sa grande *Démonstration évangélique* s'alimentait à toutes les connaissances de l'époque; une controverse avec le rabbin Manassé-ben-Israël semble lui avoir donné l'idée de l'écrire; en ce qui concerne les généalogies noachides, il adopta le système de son concitoyen calviniste, le pasteur de Caen Samuel Bochart. D'après la *Geographia Sacra* de Bochart, les Français étaient les fils de Dodanim, les Italiens, ceux de Kittim, les Espagnols, ceux de Tarsis; l'Amérique avait été colonisée par les Phéniciens et les Carthaginois; au surplus, toujours d'après Bochart, Japhet était identique à Neptune, Sem à Pluton, Cham ou Ham à Jupiter Ammon. Poussant ce système jusqu'au bout, Huet entreprit de retrouver Moïse sous tous ses travestissements : « Je le dirai à nouveau, on ne saurait trop le répéter, s'exclamait-il : que peut-il y avoir de plus utile à notre

cause, que de montrer en toute évidence que les États les plus vieux et les mieux établis ont honoré et considéré comme un Dieu celui qui se donnait pour le serviteur du Dieu que nous adorons? » Ce Dieu, le dieu de Moïse, c'était, pour Huet, le Taatus phénicien, le Theuth égyptien, le Zoroastre persan, c'était aussi Apollon, ou Esculape, ou Prométhée (« toute la mythologie grecque coule des livres d'Israël »). C'était Janus, et c'était Romulus, mais aussi le Teutatès gaulois, le Liber breton, le Teutlille mexicain, et Huet retrouvait en Chine et au Japon tous les dogmes essentiels, ainsi que le mythe du Déluge. En somme, tout venait des Juifs : éclairés par la Révélation divine, ils avaient tout propagé, tout donné.

Si une telle concordance universelle n'a plus cours aujourd'hui, si les apologistes catholiques sont les premiers à ignorer le système de la *Démonstration évangélique,* c'est sans doute parce qu'entre autres raisons, cette démonstration se laissa facilement inverser : pour les Encyclopédistes, et singulièrement pour Voltaire, Moïse, loin d'être la source première de la religion et de la science, les avait puisées en Égypte; les Juifs n'avaient rien donné, ils avaient tout volé. Mais les plus célèbres contemporains de Huet, qu'ils aient été catholiques ou protestants, avaient tendance à en juger autrement. Pour Bossuet, Huet avait fourni des armes invincibles à la défense et à l'illustration de la vraie religion; Richard Simon, l'ennemi et la victime de Bossuet, se proposait d'en rédiger un résumé; en Allemagne, Samuel Pufendorf clamait son admiration; plus remarquables encore sont les enthousiasmes de Leibniz. « Vous pouvez vous flatter d'avoir donné un ouvrage immortel, écrivait-il à Huet, et vous ne pouviez faire un plus sage et plus magnifique emploi de cette érudition qui vous a coûté tant de veilles : vous avez bien démontré le point capital, c'est-à-dire que les prophéties ont été accomplies en notre Seigneur. Comment, en effet, un si merveilleux accord pouvait-il être l'ouvrage du hasard[32]? » Ainsi en jugeait l'intelligence la plus lumineuse de l'Europe, l'homme qui le premier mit en système le nouvel espoir chrétien d'une marche vers le progrès et la perfection. Il reste à signaler la voix discordante d'Antoine Arnauld, qui, dans son pessimisme janséniste, parlait « d'horribles choses, capables d'inspirer à de jeunes libertins qu'il faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes bonnes, et que le paganisme même peut entrer en parallèle avec le christianisme ». Telles furent effectivement les conclusions auxquelles aboutirent de nombreux auteurs des générations suivantes.

Les citations qui précèdent montrent bien comment, malgré le partage de l'Europe en deux grands camps religieux, l'élaboration des nouvelles généalogies se poursuivait par voie d'une discussion générale, où les catholiques, les protestants, et même les juifs, confrontaient leurs vues. Mais le camp protestant connut de bonne heure ses difficultés particulières, dans la mesure où il ne disposait plus de l'écran protecteur de la Tradition, interposée entre la Révélation et la Raison. Ainsi, c'est la parole infaillible de Dieu, telle que l'avait

textuellement consignée l'Écriture sainte, qui devait être accordée aux nouvelles connaissances, pour se laisser mesurer à l'aune de la raison[33]. Des générations d'exégètes s'y employèrent, avec pour résultat le progrès des connaissances de tous ordres, notamment philologiques, réalisé désormais, on le sait, surtout dans les pays protestants; mais aussi, au risque de déconsidérer complètement le récit de la Bible en concluant (pour reprendre la formule de Cameron Allen) : « *If this book is the basis of faith, there is no basis, there is no faith*[34]. » L'alternative consistait à jeter par-dessus bord la raison, au nom de la foi et de l'expérience conjuguées : tel fut peut-être, si l'on veut le résumer en une formule extrêmement brève, le chemin suivi par l'empirisme anglais.

Dansles régions protestantes, c'est surtout aux Pays-Bas qu'à partir de la fin du XVI[e] siècle la question de l'origine des hommes et des peuples fut débattue. L'université de Leyde était alors le haut lieu de la science et de l'exégèse protestantes. A l'époque, le problème de l'origine des Indiens d'Amérique y préoccupait tellement les esprits, nous dit-on, qu'une certaine jeune femme possédée par le Diable ne cessait de répéter en latin : « Quomodo insulae animalia acceperint, et eo homines post Adam pervenerint[35] ? » Hugo Grotius proposa une solution éclectique du problème : l'Amérique du Nord aurait été peuplée par des Germains, venus de l'Islande et du Groenland; l'Amérique centrale, par les « Ethiopiens »; et l'Amérique du Sud, par des Chinois et des Javanais. Tous les descendants de Noé se retrouvaient donc dans le Nouveau Continent; toutefois, Grotius ne précisait pas leurs lignages respectifs, bien qu'il identifiât lui aussi Japhet à Japet, et Cham à Jupiter Ammon[36]. Mais un pas décisif fut franchi par son émule allemand Georgius Hornius, professeur à Leyde, auteur *d'Arca Noae, sive historia imperiorum et regnorum...* (1666). D'après Horn, la postérité de Noé se divisa comme suit : les Japhétites devinrent les *Blancs,* les Sémites devinrent les *Jaunes,* les Chamites devinrent les *Noirs :* l'histoire et la mythologie se voyaient donc adjoindre comme principe de classement, un principe auquel elles allaient progressivement céder la place, la couleur de l'épiderme[37]. C'est par là que peu après, le philosophe sceptique français François Bernier allait attaquer le problème. En 1684, il proposait *sa Nouvelle Division de la terre, par les diférentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent*[38]. « J'ai remarqué, écrivait-il, qu'il y a surtout quatre ou cinq races d'hommes, dont la différence est si notable, qu'elle peut servir de juste fondement à une division ». Ces races, c'étaient les Européens, auxquels Bernier adjoignait les Égyptiens et les Hindous basanés (« cette couleur ne leur est qu'accidentelle, et ne vient qu'à cause qu'ils s'exposent au soleil »), les Africains (« la noirceur leur est essentielle »), les Chinois et les Japonais (« ils ont de larges épaules, le visage plat, un nez écaché, de petits yeux de porc ») et les Lapons (« ce sont de vilains animaux ») ; quant aux Indiens, Bernier, ainsi qu'on l'a vu, les rapprochait des Européens (« je n'y trouve

point une assez grande différence pour en faire une espèce particulière et différente de la nôtre »). Mais dans cette classification, qui est aussi, semble-t-il, le premier écrit dans lequel le terme « race » apparaît dans son sens actuel, notre philosophe ne se préoccupait pas des généalogies et des origines, autrement dit, de la dimension temporelle : homme moderne, fils de la pensée déjà mécaniste de la France d'avant-garde, il partageait le genre humain, tant selon la couleur de la peau et autres traits physiques, que selon des données géographiques ou spatiales.

L'esprit agile de Leibniz saisit immédiatement les conclusions polygénistes qui se laissaient déduire de cette nouvelle démarche. Résumant la thèse de Bernier, il concluait : « Tout cela n'est pas une raison pour penser que tous les hommes qui habitent la terre n'appartiennent pas à la même race, modifiée sous différents climats[39]... »

Il est remarquable que l'Angleterre, qui, dans la seconde moitié du XVII^e siècle supplanta les Pays-Bas en tous domaines, n'ait proposé à l'époque aucune théorie généalogique universelle digne d'être notée, se contentant parfois de s'affilier, pour son compte particulier, à l'ancêtre Sem. En ce qui concerne l'histoire générale, Cromwell, de même que John Locke, recommandaient la lecture de *The Historie of the World* de Walter Raleigh, encore utilisée à l'université de Cambridge au XVIII^e siècle[40]. Dans cet ouvrage, les généalogies de la Genèse étaient scrupuleusement relatées, mais les tentatives pour les prolonger jusqu'aux temps présents ou pour les raccorder aux mythologies antiques se trouvaient qualifiées de « fables ridicules »[41]. On connaît pourtant les trésors d'imagination dépensés par les plus grands esprits anglais, un Newton, un Robert Boyle, un John Locke, pour mettre leur science au service de l'apologétique religieuse, et lui faire magnifier la gloire de Dieu. Mais si l'unité adamique du genre humain demeurait vérité d'Évangile pour ces hommes, ils s'abstenaient, sur les détails, de « forger des hypothèses », et Locke observait même expressément qu'aucune recherche ne saurait établir les lignages respectifs de Noé ou de Sem[42]. Peut-être peut-on apercevoir dans cette sage prudence une manifestation du réalisme et de l'empirisme britannique, — bref, de ce qu'il est convenu d'appeler le « génie national ».

LES UTOPIES DE LA RAISON

En intitulant fièrement le compte rendu de ses découvertes *le Messager des étoiles*[43]. Galilée désignait à l'avance le thème majeur qui va alimenter désormais les prétentions occidentales de tous ordres. Aussi bien les jésuites chinois, pour mieux évangéliser les orgueilleux Fils du Ciel, s'empressèrent-ils de publier une relation des exploits de « Kia-li-lio », à Pékin; c'est en y faisant admirer des instruments de mécanique et d'astronomie qu'ils venaient de s'ouvrir l'accès de la

Chine[44]. La vérité des croyances d'Occident était certifiée par ses premières prouesses techniques, et le ciel des astronomes était pris pour témoin; or, des arguments propres à impressionner autrui deviennent irrésistiblement convaincants pour soi-même. La foi dans les vérités absolues de la science s'en accroissait d'autant.

Galilée, pour sa part, tout en réclamant « l'attention des philosophes [45] », s'en tenait à sa physique; ce sont eux, à commencer par Descartes, qui subordonnent la science naissante à une Raison jugée désormais infaillible; une Raison géométrique ou mécanicienne qui prétend soumettre à sa souveraine juridiction aussi bien Dieu que les hommes, et qui vole de triomphe en triomphe. Si la terre n'occupe plus le centre de l'univers, l'orgueil européen n'en est nullement mortifié, et Freud, pour une fois, s'est montré mauvais psychologue[46] ; au contraire, cet orgueil se nourrit désormais, dans sa démesure, du contraste entre les conquêtes de tous ordres qui se multiplient dans un minuscule demi-continent, et l'inertie des hommes et des choses qui règne ailleurs sur le globe terrestre. Si les conquêtes font naître dès la fin du XVIIe siècle l'idée du Progrès (qui n'est peut-être que l'inversion de l'idée chrétienne de la Chute[47], le contraste contient en son germe la future et persuasive argumentation des racistes, puisque la tentation est invincible d'attribuer aux hommes blancs, porteurs de ce Progrès, et chez qui la Raison triomphante a élu domicile, une supériorité bio-scientifique congénitale. C'est ainsi qu'au diffus racisme populaire, qu'on pourrait qualifier de « naturel », puisqu'il est sans doute aussi vieux que le genre humain, vient s'ajouter un racisme qui cherche à s'organiser sur des fondements scientifiques, un racisme « rationnel » de nature seconde. Parmi les grands maîtres à penser de l'âge de la science, on peut relever quelques indices de ce processus chez Locke, l'auteur de l'idée du « papier blanc », ou table rase de l'entendement humain, considéré à ce titre comme le principal héraut du principe de l'égalité universelle (si toutes les idées sont acquises, c'est l'éducation seule qui fait de l'homme ce qu'il est). Aussi bien les manifestations en question sont-elles inconscientes : à la surface, c'est de tout autre chose que Locke veut nous persuader : mais il faut voir comment cet ami et disciple de François Bernier choisit ses exemples. Écoutons-le démontrer comment, aux yeux d'un enfant anglais, un Noir, parce qu'il n'est pas blanc, ne saurait passer pour un homme :

« Un enfant s'étant formé l'idée d'un homme (...) une telle complication d'idées unies dans son entendement compose cette particulière idée complexe qu'il appelle homme; et comme le blanc ou la couleur de chair fait partie de cette idée, l'enfant peut vous démontrer qu'un nègre n'est pas un homme, parce que la couleur blanche est une des idées simples qui entrent constamment dans l'idée complexe qu'il appelle homme. Il peut, dis-je, démontrer en vertu de ce principe, qu'il est impossible qu'une chose soit et ne soit pas, qu'un nègre n'est pas un homme. »

(Essai sur l'entendement humain, IV, VII, 16.)

Cette démonstration suggère l'existence d'un préjugé déjà enraciné dans la société anglaise, préjugé encore mieux attesté par un autre passage dans lequel Locke assure que l'enfant, dès qu'il commence à penser, sait distinguer entre la nourrice qui lui donne à manger, et le Nègre dont il a peur[48]. Quoi qu'il en soit des premières pensées d'un enfant anglais, celles de Locke reflètent un préjugé inconscient qui en vient à fausser ses facultés logiques, lorsque, traitant des « relations entre les idées », il écrit :

« ...lorsque je considère [Caius] comme un homme, je n'ai autre chose dans l'esprit que l'idée complexe de l'espèce *Homme;* de même, quand je dis que Caius est un homme blanc, je ne me représente autre chose qu'un homme qui a cette couleur blanche. Mais quand je donne à Caius le nom de mari, je désigne en même temps quelque autre personne; savoir, sa *femme*... » (*Essai sur l'entendement*... II, XXV, I.)

Pour l'incertain logicien qu'était Locke, l' « homme blanc » devenait un terme absolu, au même titre que « homme » tout court[49]. Aux siècles précédents, Caius, dans une perspective scolastique de ce genre, aurait été un chrétien, et c'est du diable que l'enfant aurait eu peur. La sécularisation naissante de l'Europe revêtait aussi ces formes-là.

Les philosophes qui détiennent désormais les clés de toute la sagesse des temps nouveaux sont aussi le plus souvent, il ne faut pas l'oublier, des savants universels, et ils sont nécessairement des anthropologues, puisque tous traitent de l'homme. La critique de Locke par Leibniz à l'occasion du débat entre « idées acquises » et « idées innées », nous montre comment la nouvelle hiérarchisation entre les hommes empruntait par excellence le chemin d'un absolutisme moral quasi indéracinable.

Leibniz, en effet, suppose l'existence de vérités morales innées, ou « instincts qui portent d'abord, et sans raisonnement, à quelque chose de ce que la raison ordonne. C'est comme si nous marchions suivant les lois de la mécanique sans penser à ces lois... On convient le plus souvent de ces instincts de la conscience, continue-t-il; et on les suit même quand de plus grandes impressions ne les surmontent. La plus grande et la plus saine partie du genre humain leur rend témoignage... et il faudrait être aussi abruti que les sauvages américains pour approuver leurs coutumes, pleines d'une cruauté qui passe même celle des bêtes[50] ». Toutes les superstitions de l'âge européen de la science semblent s'être donné rendez-vous en ces quelques mots; et pourtant, Leibniz est bien plus nuancé,

plus « relativiste » que Locke, puisqu'il écrit, quelques pages plus loin : « Il faut avouer qu'il y a des points importants où les barbares nous dépassent, surtout à l'égard de la vigueur du corps, et à l'égard de l'âme même; on peut dire qu'à certains égards leur morale pratique est meilleure que la nôtre, parce qu'ils n'ont point l'avarice d'amasser ni l'ambition de dominer... Il y a chez nous plus de bien et plus de mal que chez eux : un méchant Européen est plus méchant qu'un sauvage : il raffine sur le mal[51]. » Mais Leibniz retombe aussitôt sur son pied artificiel, la Raison européenne, en enchaînant : « Cependant rien n'empêcherait les hommes d'unir les avantages que la nature donne à ces peuples avec ceux que nous donne la raison. »

C'est à propos d'une morale qui conflue avec cette Raison chargée de la justifier que l'européocentrisme philosophique — car sur ce point, Leibniz témoigne pour presque tous ses confrères — se manifeste le plus clairement. C'est ainsi que dans un passage capital, et après s'être référé à Platon et à saint Paul pour poser avec eux l'existence d'une loi « naturelle », et de « vérités nécessaires » (pour rétablir donc dans leurs droits les « idées innées »), il écrit : « La logique encore et la métaphysique et la morale, dont l'une forme la théologie et l'autre la jurisprudence, naturelles toutes deux, sont pleines de telles vérités, et par conséquent leur preuve ne peut venir que des principes internes qu'on appelle innés[52]. » Ce dont il résulte évidemment que les fondements de la théologie chrétienne et de la jurisprudence européenne sont innés eux aussi, innés *universellement :* Leibniz précise lui-même que seules les bêtes en sont dépourvues : « Les bêtes sont purement empiriques et ne font que se régler sur les exemples... au lieu que les hommes sont capables des sciences démonstratives. » De même, imputant (bien à tort!) à la philosophie de Locke une sorte de relativisme moral, Leibniz écrit, à un autre endroit : « J'aimerais mieux, pour moi, prendre pour la mesure du bien moral et de la vérité la règle invariable de la raison, que Dieu s'est chargé de maintenir... Le bon est ce qui est de l'institution générale de Dieu et conforme à la nature ou à la raison[53]. » Au moins Leibniz s'efforçait-il de préciser les relations respectives de ces trois fondements traditionnels de la morale chrétienne. D'autres, vivant sur l'acquis, ne s'en donneront plus la peine, notamment les déistes, auxquels Gassendi avait su poser à l'avance la vraie question. Chaque grand nom, chaque texte traitant de morale, repose désormais cette question : « Au cas où vous n'auriez pas été élevé parmi les chrétiens, ces choses vous seraient-elles jamais venues à l'esprit? » Elle semble bien oubliée, la maxime spontanément « relativiste » de Montaigne : « Ces lois de la conscience, que nous disons naître de nature, viennent de la coutume[54]... » Certes, la question de Gassendi devrait être posée de façon différente, suivant les auteurs, ce que nous ne saurions faire dans le cadre de cet ouvrage : contentons-nous de citer Diderot, peut-être la meilleure tête française de son temps, pour lequel « les lois morales sont les mêmes partout[55] » — un

signifiant typique des Lumières, et dont le signifié pourrait en définitive se transcrire « la raison du plus fort est toujours la meilleure » — car la Raison dite universelle européenne était, les dictionnaires nous le disent bien, à la fois juge et partie, sentence sans appel et plaidoirie contraignante, lourde de menaces sous-entendues[56]...

***

La partialité de cette Raison fut d'autant plus lourde de conséquences que des conceptions préracistes risquaient également de se laisser induire des nouvelles méthodes scientifiques-expérimentales. Qui dit expérience dit observation, mais aussi instrument, loupe, scalpel ou balance; avant l'élaboration de la méthode psychanalytique, la science positive n'explorait de l'homme que ce qui était en lui tangible, mesurable ou pondérable, et c'est dans ce cadre que les savants étaient facilement conduits à postuler, à partir des caractères physiques, les seuls qui leur fussent accessibles, des caractères mentaux ou moraux, et à spiritualiser de la sorte, à leur insu et souvent malgré leur matérialisme, la forme des crânes et la couleur des épidermes. Il va de soi que ces errements étaient eux aussi imposés, au-delà de la nécessité ou de la limitation scientifique, par une option philosophique. C'est Voltaire qui, dans son *Traité de Métaphysique,* en énonçait un principe général : « Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques ni du flambeau de l'expérience et de la physique, il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas. »

A ce propos, il faut d'abord s'arrêter aux premiers progrès de l'anatomie. Les découvertes de certaines structures et mécanismes internes de l'homme, pour être moins spectaculaires, dans leur relative discrétion, que les découvertes cosmiques et géographiques « externes », n'en exercèrent pas moins une influence tout aussi décisive sur la nouvelle philosophie. L'Homme-machine? S'inspirant de la description de la circulation du sang par Harvey, Descartes nous le décrit, dans un célèbre passage du *Discours de la Méthode :* « Ce mouvement [cardiaque] que je viens d'expliquer, suit aussi nécessairement de la seule disposition des organes qu'on peut voir à l'œil dans le cœur... que fait celui d'une horloge, de la force, de la situation et de la figure de ses contrepoids et de ses roues (...) Ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien d'automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, à comparaison de la grande multitude des os, des muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considéreront ce corps comme une machine qui, ayant été faite de la main de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée...» Ou encore : « Dieu a fabriqué notre corps comme une machine

et a voulu qu'il fonctionnât comme un instrument universel, opérant toujours de la même manière, selon ses propres lois[57]. »

Ces lois sont donc des lois mécaniques, les mêmes qui ordonnent les mouvements des astres : ce sont elles qui régissent le cours des choses dans un univers dont Dieu, une fois sa création achevée, semble s'être retiré. Telle est la conception mathématicotechnicienne d'une nature ramenée à une étendue géométrique inerte, d'un monde complètement aplati ou « bi-dimensionnel », tel est aussi le prix payé par le triomphe des idées claires, distinctes et efficaces d'une science cartésienne sous-tendue par une « philosophie d'ingénieur » terroriste et simpliste.

Nous avons l'impression d'énoncer des idées générales devenues très banales; pourtant, nous ne croyons pas nous éloigner de notre sujet en rappelant, ne fût-ce que par quelques brèves formules, comment, depuis Spinoza, avec son éthique *more geometrico,* ou Leibniz, avec ses relations juridiques *modo geometrico,* ou Samuel Pufendorf, avec sa science sociale *ad analogiam systematis Copernicaei,* jusqu'aux quantifications de la sociologie universitaire ou de la psychologie de laboratoire contemporaines, la pensée occidentale fut et reste fascinée par les réussites des sciences exactes, aux normes desquelles elle s'efforçait de réduire les sciences humaines au même titre que toutes les sciences de la vie. Malgré cela (ou à cause de cela?), les hypothèses de cette science de la « matière animée », demeurée à tant d'égards la parente pauvre de l'autre, de même que les démarches de ce déterminisme, se réglèrent des siècles durant sur les vieilles mythologies et superstitions; et cela est spécialement vrai pour les problèmes brûlants de la procréation et du mélange des espèces. Si le XIX[e] siècle croyait encore à la « génération spontanée », le XVIII[e] admettait volontiers que les espèces les plus diverses peuvent se croiser. Ainsi, en Angleterre, Locke assurait avoir vu de ses propres yeux « une créature issue de l'union d'un chat et d'un rat, et qui réunissait les traits bien apparents de l'un et de l'autre [58] ». En France, Réaumur croisait de même, avec succès, pensait-on dans le monde savant, une poule et un lapin[59], et Maupertuis proposait de multiplier, dans les ménageries, les « unions artificielles »[60]; le vétérinaire Bourgelat prétendait avoir disséqué une « jumart », issue d'un taureau et d'une jument[61]. Les observations de Fortunio Liceti, d'après lequel un homme pouvait féconder une vache, et même une poule, continuaient à être discutées au début du XVIII[e] siècle[62] ; et à la fin du siècle, Johann Fabricius, élève de Linné, *démontrait* comment les Nègres descendaient d'un croisement entre les hommes et les singes (nous y reviendrons plus loin). Cette indétermination des frontières entre les espèces, entre chat et rat, entre homme et singe — qui pourrait se laisser psychanalytiquement déchiffrer à la lumière du désir mécaniste d'effacer la frontière entre l'animé et l'inanimé (mais voici que l'association des mots nous guide vers ce concept *d'animisme,* qui curieusement

désignait une philosophie de la vie, à la fois antique et chrétienne, avant d'être appliqué par les anthropologues aux religions dites primitives, et de s'imposer dans ce dernier sens) — cette indétermination fabulatrice, apparentant l'homme à la mère-nature, semble régner partout, à la seule exception (mais pourquoi faut-il qu'en faisant cette observation, nous ressentions en nous-même une sorte de gêne, ou pire — comme si ce que nous écrivions sentait le soufre!) — à la seule exception, continuons-nous, des livres de Moïse. Ou plutôt, elle semble disparaître de ces livres sous l'effet d'une censure : car tout se passe comme si aux croisements légendaires et lignages impossibles qui abondent dans toutes les mythologies, aux ancêtres-dieux ou ancêtres-animaux, avaient été substitués les féroces interdits anti-sodomiques et les barrières rituelles du Pentateuque[63]. Remarquons que si le « péché contre nature » ne porte pas fruit, il reste que, Freud nous l'a appris, derrière l'interdit, il yaun désir... De son côté, la Genèse nous relate comment Dieu, qui a créé tous les animaux *selon leur espèce,* prend ensuite soin de remplir de cette même manière l'arche de Noé (afin qu'aucun animal ne soit « effacé de la terre »). Il va de soi que toute cette taxinomie, scientifiquement correcte, est implicite et qu'elle doit être déduite de divers chapitres ou versets de l'Ancien Testament, puisque nous sommes en présence d'un ensemble de textes uniquement normatifs ou édificatifs. Mais le fait est que nulle part il n'y est question de ces hybridations, métissages et lignées biologiquement impossibles, que la science occidentale continuait à admettre longtemps après la classification de Linné. Le problème épistémologique fondamental ainsi soulevé semble impliquer l'existence d'un rapport entre les conceptions plus correctes de la Bible en matière des sciences de la vie, et la rigueur d'une idée monothéiste qui lutte corps à corps avec l' « idolâtrie » et semble censurer l' « abominable » désir de retrouver la grande Déesse-mère, afin de s'unir à elle[64]. Mais comment interpréter ce rapport? Peut-on aborder le problème à rebours, c'est-à-dire tenter de rendre compte, non de la vue juste, mais de la persistance de l'erreur mythologique, en la rattachant aux confusions animistes du paganisme, à la « grande chaîne des êtres » aristotélicienne? [65] « Le polythéisme, observe M. Georges Gusdorf, suppose une théologie de la continuité, non seulement entre les dieux eux-mêmes, mais entre les dieux et les hommes, ainsi que l'atteste l'existence de demi-dieux et de héros, intermédiaires agréés entre la divinité et l'humanité[66]. Les hybrides et les monstres auxquels croyaient les savants des Lumières, grands lecteurs d'Aristote et de Pline l'Ancien, seraient-ils en définitive issus de l'accouplement de Zeus et de Léda? Le chaînon intermédiaire serait alors le Moyen Age chrétien, dont un connaisseur en la matière [67] nous dit :

« ...l'idée d'une descendance commune à l'animal et à l'homme, à la suite d'amours coupables, n'est nullement exclue. Ici encore, il faudrait évoquer le

témoignage des auteurs anciens — de Pline, par exemple, qui rapporte qu'aux Indes naissent, des relations entre les Indiens et les bêtes sauvages, des mixtes « semiferos », ou de Plutarque qui attribue à de telles pratiques la naissance des minotaures, des sylvains, aegypans et même des sphinx et centaures. Le pape Alexandre II, lui, pourra montrer à ses visiteurs un « garçon » d'une vingtaine d'années auquel faisait défaut la parole et qui ressemblait étrangement à son père — un singe qu'une comtesse reçut en cadeau, et dont elle avait fait son amant... Bien entendu, l'idée d'une descendance commune à l'homme — ou à la femme — et aux créatures infernales (Succubes et Incubes) est encore plus fréquemment admise (...) Loin donc de s'effacer à la lumière de la révélation chrétienne, tout ce cortège de représentations anthropomorphes qui peuplait les lieux sauvages de la Grèce mythologique se trouve renforcé d'une cohorte de démons et de figures populaires d'autant plus difficiles à distinguer et à classer que les métamorphoses sont possibles et fréquentes... »

***

Si, sur la question cruciale de l'engendrement de la vie et des barrières entre les êtres, la biologie expérimentale n'a conflué avec les conceptions bibliques qu'au XIX^{e} siècle, qu'en fut-il en ce qui concerne les connaissances psychologiques? Vers 1935, à la veille du séisme général, Edmund Husserl tentait de dresser un bilan. Sa critique visait d'abord le dualisme cartésien :

« D'avance, la psychologie fut chargée de la tâche d'une science parallèle, reposant sur la conception suivante : l'âme — son objet — serait quelque chose de réel, dans le même sens que la nature corporelle, qui constituait le thème de la science naturelle. Tant que ce préjugé séculaire ne sera pas dévoilé dans toute son absurdité, il n'y aura pas de psychologie qui soit une véritable science de l'âme (...) Dès les débuts, les temps modernes s'étaient tracé comme modèle le dualisme des substances et le parallélisme des méthodes du mos *geometricus*... D'avance, le monde était vu de manière « naturaliste ». En conséquence, les âmes étaient conçues comme des annexes réelles de leurs corps, lesquels devaient être interprétés à l'aide des méthodes des sciences exactes, conformément aux catégories d'une physique qui servait à la fois de fondement et de modèle[68]... »

A la source du mal, Husserl plaçait, aux côtés du cartésianisme « le discours imagé de Locke sur le « papier blanc », ou *tabula rasa,* sur laquelle circulent les phénomènes psychiques, se réglant en quelque sorte sur les processus corporels de la nature[69]». Et pourtant, dans son empirisme décousu, Locke semble avoir bien

entrevu l'une des ambiguïtés qui furent à l'origine de l'orientation matérialiste et mécaniste de la psychologie moderne, puisque c'est lui qui forgea et fit acclimater le terme de *consciousness,* qui permet de distinguer, en anglais, entre les deux sens du mot « conscience », ce « savoir intérieur[70] », sens dont on sait, depuis Freud, tout ce qu'implique la différence : l'un, élaboré par la théologie, et qui tient compte à sa manière de l'ensemble de la vie affective, tant inconsciente que consciente; l'autre, conféré ensuite par la servante émancipée que fut la philosophie, et qui se limite rigoureusement au domaine des perceptions conscientes (c'est donc la *consciousness* de Locke). Cette évolution sémantique ne fournit-elle pas une clé des égarements de la psychologie du passé? Le « je pense, donc je suis », ce point de départ de la philosophie moderne, ne signifierait-il pas, en dernière analyse, « je ne suis que ce que je pense »? Et s'il en fut ainsi, comment a donc surgi cette ultime utopie de la Raison, et que signifie-t-elle? Pourquoi ce désir philosophique de réduire l'homme à son seul penser conscient, pourquoi ce refoulement permanent du message de la vie affective, cette volonté d'ignorer (ainsi que le théologien Bossuet le reprochait à la pensée cartésienne) « qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les niant [71] »?

Certes, en bonne méthode, il aurait fallu, avant même de poser de telles questions, montrer comment et dans quelle mesure la théologie tenait compte des profondeurs de l'âme qu'explore la psychanalyse : et pour commencer, tenter d'établir des concordances entre les « interventions surnaturelles » de l'une, et les « pulsions inconscientes » de l'autre (postuler grossièrement, par exemple, une équivalence sémantique entre la « faute de la chute » et la « dialectique de la culpabilité »). Aller ensuite plus loin, en cherchant avec l'aide des anthropologues et des mythologues, des correspondances du même ordre entre les démonologies ou spiritualismes des diverses cultures; recenser peut-être aussi certaines intuitions philosophiques modernes du même ordre[72] ; mais surtout, interroger des ombres illustres, demander ainsi au fils de Marrane Spinoza quel est ce Dieu, dépersonnalisé et glacé, qui « à proprement parler n'aime personne et ne hait personne [73] » et quel est ce philosophe qui, se réglant sur ce Dieu, « ne doit ni rire, ni pleurer, ni détester, mais seulement comprendre [74] ». Reprendre de la sorte, avec Léon Chestov, le procès d'une philosophie occidentale fascinée par la Raison mécanicienne, terrorisée par le légalisme de la Nécessité scientifique[75], et terrorisant donc à son tour sa servante, la psychologie pré-freudienne, au point de l'enfermer dans l'impasse que Husserl a bien décrit.

De nos jours, où l'homme demande ses comptes à la science avec une insistance croissante, ces enquêtes pourraient utilement orienter ce débat vers sa grande dimension historique : comment se fit-il que les ressources du génie occidental, en

transformant l'image du monde, aient déformé l'image de l'homme? Est-ce simplement en vertu de l'extrapolation utopique d'une stratégie intellectuelle aux succès foudroyants que les savants-philosophes aplatirent et mutilèrent cette image, ou est-ce dans la foulée de leur combat contre les vérités dites révélées, dogmes et superstitions ecclésiastiques ? Ou bien ces terribles simplificateurs se fabriquèrent-ils un homme blanc conforme aux abstractions de leur morale, à leur « moi idéal » — un homme naturellement pur et bon, indéfiniment perfectible, potentiellement omniscient — ou y eut-il encore à ce dérapage originel des sciences humaines d'autres obscures raisons?

Mais il est temps de voir cette nouvelle anthropologie de plus près.

1. On trouvera les principales références à ces spéculations chez H.-J. SCHGEPS *Philosemitismus im Barock,* Tübingen 1952, p. 15.

2. *Politique* d'ARISTOTE; on trouvera d'autres références chez Hans KOHN *The Idea* of *Nationalism,* New York 1951, pp. 51 et suiv.

3. Cf. BORST, I, p. 339 et p. 358.

4. Cité par MENENDEZ Y PELAYO *Historia de los heterodoxos espagnoles,* éd. Santander 1948, t. VII, p. 324.

5. BOPST, IV, p. 2098.

6. *Ibid.,* III/I, p. 1077.

7. *Spaccio della Bestia trionfante,* publié à Londres (avec la fausse indication « Parigi ») en 1584; sur ces idées de Bruno, voit BORST, III/I, pp. 1183-1185.

8. Cf. BORST, III/I, p. 1231 et Marcel BATAILLON, «L'unité du genre humain du P. Acosta au P. Clavigero », *Mélanges à La mémoire de Jean Sarrailh,* t. I, 1966, p. 84.

9. Cité par Don Cameron ALLEN, *The Legend of Noah,* Urbana, Ill., 1949, pp. 132-133.

10. Sur La Peyrère, voir M. J. SCHOEPS *Philosemitismus im Barock,* Tübingen 1952, pp. 3-18. A l'exception de cette pénétrante étude, articles d'encyclopédie et travaux d'érudition sont unanimes à décrire La Peyrère comme un bon chrétien. Les contemporains étaient mieux renseignés. A témoin, cet épigramme qui courut après sa mort : « La Peyrère ici gît, ce bon Israélite / Huguenot, Catholique, enfin Préadamite / Quatre religions lui plurent à la fois / Et son indifférence était si peu commune / Qu'après 80 ans, lorsqu'il eut à faire un choix, / Le bonhomme partit et n'en choisit pas une » (cité par SCHOEPS, p. 14).

11. Cf. Robert LENOBLE, *Mersenne ou la naissance du mécanisme,* Paris 1943.

12. J. P. ECKERMANN, *Gesprâche mit Goethe* (entretien avec le naturaliste von Martius, 7 octobre 1828).

13. Cf. Marcel BATAILLON, *L'unité du genre humain..., éd. cit.,* p. 93. 5

14. Sur la classification de Bernier, voir plus loin, p. 138.

15. Rappelons que la « malédiction de Cham » vise, aux termes de Genèse, IX, 25, son quatrième fils, Canaan. Dans l'exégèse juive de Rachi, ce verset est commenté ainsi :*Maudit soit Canaan.* — « A cause de toi je n'aurai pas un quatrième fils pour me servir. Maudit soit donc ton quatrième fils, il sera asservi aux descendants des frères aînés sur qui retombe maintenant la charge de me servir. » Et quelle raison eut *Cham* de le rendre eunuque? Il dit à ses frères : Adam eut deux fils et l'un tua l'autre pour l'héritage du monde, et notre père a trois fils et en désire un quatrième! »

Pour l'exégèse protestante, voir Don Cameron ALLEN, *The legend of Noah,* Urbana, Ill., 1949, pp. 77-78.

16. Cf. Winthrop D. JORDAN *White over Black, American Attitudes Toward the Negro, 1550-1812,* University of North Carolina Press, 1968, pp. 158-159 et p. 501.

17. *Othello* (« old black ram... tupping your white owe ») *Moby Dick* (le cryptogramme de la baleine blanche) et *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (inversion du thème, chez le « poète maudit » Poe : phobie de la

blancheur). Pour la littérature allemande, voir Erich BIERHAHN, « Blondheit und Blondheitskult in der deutschen Literatur », *Avchiv für Kulturgeschichte,* 46 (1964), pp. 309-333.

18. Dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.*

19. Dans *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, dans le Traité de métaphysique,* et dans divers autres écrits.

20. Cf. le tome II de notre *Histoire de l'antisémitisme : De Mahomet aux Marranes,* Paris 1961.

21. BORST, III/1, p. 1145.

22. BORST, p. 1145 et p. 1152.

23. Le rabbin d'Amsterdam MANASSÉ,-BEN-ISRAEL exposa cette théorie dans son livre *The Hope of Israel* (1650), qu'il traduisit en latin et dédia au Parlement anglais; il alla ensuite en Angleterre, où il négocia avec Cromwell la réadmission des Juifs dans ce pays.

24. *Histoire naturelle et morale des Indes...,* composée en castillan par Joseph ACOSTA. Paris 1606, chap. XVI, p. 30 a. Cf aussi BORST, III/I, pp. 1157-1158.

25. Voir les théories du *Kultuvkveis* de Vienne, animé par le Père Wilhelm SCHMIDT; cf . Marvin HARRIS, *The Rise of Anthropological Theory,* London 1968, pp. 382-392.

26. ACOSTA, *op. cit.*, p. 47 b.

27. Cf. M. HARRIS, *op. cit.,* pp. 16-18, et W. H. MüHLMANN, *Geschichte der Antropologie,* pp. 44-46.

28. Cf. les *Lettres théologiques...,* ouvrage posthume de M. l'abbé GAULTIER, Paris, 1756, t. II, p. 57.

29. Cf. l'article « Uroffenbarung », dans le *Lexikon für Theologie und Kirche.*

30. Cf. G. GUSDORF, *Les sciences humaines et la pensée occidentale, La révolution galiléenne,* t. II, Paris 1969, pp. 106-109.

31. Sur Pierre-Daniel HUET, voir BORST, III/l, pp. 1290-1292; A. DUPRONT, *P.-D. Huet et l'exégèse comparatiste au XVII*e *siècle,* Paris 1930; abbé FLOTTES, *Étude sur Daniel Huet, évêque d'Avranches,* Montpellier 1857.

32. Lettre citée dans l'ouvrage de l'abbé FLOTTES, *op. cit.,* **p. 91,** auquel nous avons également emprunté les autres jugements portés sur la *Démonstration évangélique.*

33. Cf. Don Cameron ALLEN, *The Legend of Noah, op. cit.,* notamment pp. 90-91 (« the attempts to fit the Bible to the yardstick of reason... »).

34. *Ibid.*, p. 55.

35. *Ibid.*, p. 128.

36. BORST, III/I, pp. 1298-1300.

37. BORST, III/I, pp. 1305-1307; ainsi qu'Adalbert KLEMM, *Die Slikulavisierung der universal-historischen Auffassung : Zum Wandel* des *Geschitsdenkens,* Göttingen 1960, pp. 113.

38. *Journal* des *Sçavans,* Paris, 24 avril 1684, pp. 85-89.

39. *Otium Hanoveriana sive Miscellanea,* Leipzig 1718, p. 37.

40. Cf. Sir Charles FIRTH, « Sir Walter Raleigh's' History of the World' », *Essays historical and literary,* Oxford 1938, et E. STRATHMANN, *Sir Walter Raleigh,* New York 1951, pp. 255-256.

41. *The Historie of the World..,,* éd. London 1652, notamment pp. 118-119.

42. BORST, III/2, p. 1399.

43. *Sidereus Nuncius* (1610), qui peut aussi avoir le sens de *Message des étoiles;* cf. Alexandre KOYRÉ, *Du monde clos à l'univers infini,* Paris 1962, p. 90, note.

44. Cf. François de DAINVILLE, *La géographie des humanistes,* Paris 1960, pp. 210-212.

45. Cf. A KOYRÉ, *op. cit.,* p. 92.

46. « Dans le cours des siècles, observait Freud, la science a infligé à l'égoïsme naïf des hommes deux grandes défaites. La première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la terre, loin d'être le centre de l'univers, ne

forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique (...) Le second démenti fut infligé à l'humanité par la recherche biologique, lorsqu'elle a réduit à rien les prétentions de l'humanité à une place privilégiée dans l'ordre de la création (...) Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours, qui se propose de montrer au *moi* qu'il n'est pas seulement maître dans sa propre maison... » (cf. *Introduction à la psychanalyse,* Paris 1956, p. 308).

47. En ce sens que l'Age d'Or, antérieur à la Chute, se trouvait transposé dans l'avenir; cf. ce que nous avons observé plus haut (au chapitre « Allemagne ») au sujet de l'ambiguïté de la notion du temps.

48. « Un enfant connaît fort certainement que sa nourrice n'est point le chat avec

lequel il badine, ni le nègre dont il a peur » (*Essai sur l'entendement humain,* I, 1, 25).

49. Meilleur logicien que Locke, LEIBNIZ lui objectait, dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain :* « ...il n'y a point de terme si absolu ou si détaché qu'il n'enferme des relations et dont la parfaite analyse ne mène à d'autres choses et même à toutes les autres, de sorte qu'on peut dire que les termes relatifs marquent expressément le rapport qu'ils contiennent ». En ce sens, si Caius le mari menait à femme, Caius, l'homme blanc, menait à l'homme de couleur, plus clairement encore qu'espèce humaine à espèce animale; en sorte que l'absolutisation de l'homme blanc par Locke est particulièrement révélatrice.

50. ***Nouveaux essais sur l'entendement humain, I, II, § 9.***

51. *Ibid.,* I, II, § 20. Un jugement de ce genre (quant à l'excessivité tant dans le bien que dans le mal) est parfois appliqué aux Juifs par des penseurs chrétiens, méditant le « mystère d'Israël ».

52. Préface de LEIBNIZ à ses *Nouveaux essais sur l'entendement...*

53. *Nouveaux essais sur l'entendement humain,* II, XXVIII, § 4.

54. *Essais,* I, XXIII.

55. Article « Irreligieux » (dû à Diderot) de la grande *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

56. Voir, par exemple, le *Nouveau dictionnaire national* de BESCHERELLE (éd. de 1893), à l'article « Raison » : 1° (...) Faculté par laquelle nous saisissons les idées universelles, les vérités absolues, les principes invariables... Ensemble des lumières que produisent les principes incontestables de vérité et de justice qui peuvent seuls donner aux pensées et aux actions des hommes une direction juste, sage et légitime... 2° Sujet, cause, motif (...) L'argument le plus fort qu'on emploie pour convaincre quelqu'un. La flamme des bûchers fut, pendant quelques siècles, la dernière *raison* des docteurs, comme l'artillerie est la dernière *raison* **des rois (A. Martin).**

57. « Entretiens avec Burman »; cf. G. GUSDORF, *op. cit.,* t. IV *(La vévolastion galiléenne,* II, p. 132).

58. *Essai sur l'entendement humain,* III, VI, 23.

59. Cf. J. ROSTAND, « Réaumur, embryologiste...*Revue d'histoire des sciences,* XI (1958), p. 49. Linné signalait cette nouvelle sensationnelle dans son *Metamorphosis Planetarium* (1755).

60. *Lettres sur le progrès des Sciences* de MAUPERTUIS (1752), p. 103.

61. Cf. J. ROSTAND, *éd. cit.,* p. 47.

62. Cf. Jacques ROGER,*Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII*e *siècle,* Paris 1963, pp. 31-34, 44, 83, et *passim.*

63. La matière est évidemment immense. Nous nous contenterons de citer le passage de la Genèse (VI, 4-7) où la transgression des interdits semble la plus évidente : « Les géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité. L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et (...) dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail », etc. La transgression entraîne donc le Déluge, suivi d'une sorte de nouvelle Création.

64. L'affleurement de ces traditions ou aspirations archaïques, censurées dans l'Ancien Testament, a été mis en évidence dans certains commentaires talmudiques par Richard L. RUBENSTEIN,*The Religions Imagination, A Study in Psychoanalysis and Jewish Theology,* Indianapolis-New York 1968.

65. « La nature passe graduellement des êtres inanimés aux animaux, de telle façon que, en raison de la continuité, la ligne de démarcation qui sépare les uns des autres est insaisissable et qu'on ne peut déterminer

auquel des deux groupes appartient la forme intermédiaire (...) Ainsi, c'est toujours par une différence insensible qu'on monte d'une espèce à l'autre, telle espèce se montrant plus favorisée que telle autre sous le rapport de la vie et du mouvement... » (ARISTOTE, *Histoire des animaux,* trad. Tricot, Paris 1957, t. II, pp. 492-494).

66. G. GUSDORF, *op. cit.,* t. II «(Les origines des sciences humaines »), p. 137.

67. Franck TINLAND, *L'homme sauvage, Homo ferus et homo sylvestris,* Paris 1968, pp. 40-45 (« L'homme sauvage médiéval et sa diseondanee »),

68. « Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie »,*Gesammelte Werke,* t. VI, La Haye 1954, pp. 216-219.

69. *Ibid.,* p. 64.

70. Cf. B. D. LEWIN, « Conscience and consciousness in médical psychology : a historical study », in *Psychoanalysis in America : historical perspectives* (éd. by M. H. Sherman), Spingfield 1966, pp. 431-437.

71. Lettre à un disciple de Malebranche (1687); cf. Paul HAZARD, La crise de la *conscience européenne,* éd. Paris 1961, pp. 195-196.

72. Ainsi, chez Blaise Pascal et chez Johann-Georg Hamann.

73. *Éthique,* cinquième partie, Proposition XVII, Corollaire.

74. *Ibid.* (« non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere »).

75. Le réquisitoire le plus systématique de cet ordre a été dressé par Léon CHESTOV **dans *Athènes et Jérusalem.***

CHAPITRE II

L'anthropologie des Lumières

LES ANTHROPOLOGUES MODÉRÉS (LES MONOGÉNISTES)

MAX WEBER nous a appris à réfléchir sur l'entrelacement, au XVIIsiècle, de l'éthique protestante des Anglo-Saxons et de l'esprit capitaliste militant. On a prêté moins d'attention au prodigieux essor de la recherche scientifique en Angleterre, au lendemain de la Révolution puritaine. Pour les contemporains, cependant, cette prépondérance anglaise allait de soi. La Fontaine le constatait dans *le Renard et les Raisins :* .'

> « Les Anglais pensent profondément
> Leur esprit, en cela, suit leur tempérament
> Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
> Ils étendent partout l'empire des sciences. »

Cet impérialisme, comme l'autre, puisait à l'époque une partie de ses forces dans la ferveur religieuse. Si science anglaise et religion faisaient alors bon ménage, c'est que, à en croire les spécialistes, « l'investigation de la nature fut élevée au niveau d'un acte religieux fondamental [1] », et que les investigateurs « avaient en commun la sincère conviction que les œuvres du Seigneur étaient à bon escient étudiées par Son peuple [2] ». Mais laissons la parole à l'un d'eux, le pasteur John Ray (1628-1704), souvent considéré comme le fondateur de la botanique et de la zoologie modernes, et qui a su admirablement exprimer l'enthousiasme religieux de la pléiade des savants qui culmina en Newton :

« Il y a ceux qui disent que l'étude de la philosophie expérimentale est une curiosité indiscrète, et qui dénoncent la passion de la connaissance, occupation qui serait déplaisante aux yeux de Dieu. Comme si Dieu tout-puissant était jaloux de la connaissance des hommes. Comme si, en nous créant, Il ne savait pas jusqu'où pourraient pénétrer les lumières de l'intelligence humaine, ou, si tel avait été son plaisir, Il n'aurait pas pu les maintenir dans des limites plus restreintes. Ceux qui méprisent et nient la connaissance devraient se souvenir que c'est elle qui nous rend supérieurs aux animaux, que c'est elle qui nous rend capables de vertu et de

bonheur[3]. »

A sa manière, John Ray appliquait, au cours de ses recherches, la méthode de la « table rase » : mais c'était pour rejeter la classification d'Aristote, et éliminer radicalement, selon ses propres termes, « les hiéroglyphes, les emblèmes, les moralités, les fables, les présages, et tout ce qui a trait à l'éthique, à la grammaire, ou à tout autre enseignement humain de cette sorte [4] ». En d'autres termes, faisant fi de la logique traditionnelle aussi bien que des idées reçues, il cherchait à voir la réalité concrète de ses propres yeux, et à en épouser les contours. Point de notions ou de philosophie préconçues, et Ray s'employait à réfuter aussi bien les épicuriens athées, que les cartésiens, ces *mechanick theists;* la seule autorité scripturale reconnue par lui, c'est-à-dire la Bible, ne lui servait que de cadre général de référence. C'est dire que ce pasteur ne cherchait pas « à parler, sans les comprendre, des merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas [5] ». Les découvertes nouvelles, telle celle des fossiles, contredisaient-elles le récit de la Genèse? Il avouait son ignorance, et exprimait l'espoir que d'autres que lui sauraient un jour « réconcilier ces difficultés [6] ».

« Si je veux être complètement honnête, avouait-il un jour, il existe en ces matières bien des points encore douteux; des questions peuvent être posées dont je conviens que je ne suis pas compétent pour les résoudre ou les démêler; il en est ainsi non pas parce qu'elles ne peuvent pas trouver d'explications naturelles, mais parce que j'ignore celles-ci[7]. »

Mais sur la question de la génération spontanée et la transmutation des espèces, Ray se montrait péremptoire, et concluait : « Mes observations me font affirmer que la génération équivoque ou spontanée est une chose qui n'existe pas, mais que tous les animaux, petits ou grands, et sans exclure les plus vils et les plus méprisables insectes, sont engendrés par des parents animaux de la même espèce qu'eux-mêmes[8]. » De même, Ray se montrait un grand précurseur lorsque, traitant des plantes, il posait qu'un homme noir ne différait d'un homme blanc ni plus ni moins qu'une vache noire, d'une vache blanche :

« La différence de couleur des fleurs, ou du goût des fruits, ne sont pas plus une marque de différence spécifique entre les plantes, que ne le sont les variations de cheveux, de peau ou de goût de la chair chez les animaux; en sorte qu'on aurait pu admettre avec d'aussi bonnes raisons que le Nègre et l'Européen, ou qu'une vache noire et une vache blanche, appartiennent à des espèces différentes, que le faire pour deux plantes qui ne diffèrent entre elles que par la couleur de la fleur[9]... »

Le premier ordre des mammifères posé par Ray était celui des *Anthropomorpha,* ou singes; il ne lui vint pas à l'esprit d'y inclure l'homme. Son collaborateur et émule Edward Tyson (1650-1703) combla indirectement cette lacune en établissant l'analogie structurale entre l'homme et le chimpanzé; aussi bien mérite-t-il le titre de fondateur de l'anatomie comparée. Son travail portait le titre : *Orang-Outang, sive Homo Sylvestris :* or *the Anatomy of the Pygmie compared with that of a Morkey, an Ape and a Man.* Au-delà d'une terminologie à nos yeux déroutante (puisque Tyson qualifiait le chimpanzé de « Pygmée », ou d'« Orang-Outang, homme des bois »), il s'agit nous dit un spécialiste[10], d'un chef-d'œuvre d'observation méticuleuse et précise, qui garde sa valeur de nos jours. Tyson lui aussi prenait ses distances, non sans quelque humour, par rapport aux outrances cartésiennes :

« Les Anciens se plaisaient à voir des êtres humains dans les bêtes; de nos jours, au contraire, l'humeur est de ne voir que des bêtes dans les êtres humains. Tandis qu'à la vérité, l'homme est mi-bête, mi-ange, et il forme, dans la Création, un lien entre les deux. »

Mais pour l'essentiel, Tyson s'abstenait de philosopher, ou de porter des jugements de valeur, et il est intéressant d'observer que, traitant des Nègres, il disait que la couleur de leur épiderme « était due à des vaisseaux particuliers logés entre la peau et l'épiderme, et remplis d'une liqueur noire », ajoutant que « le climat pouvait altérer les glandes et donner de cette manière une teinte différente ». On verra la faveur rencontrée par cette idée, qu'adoptèrent notamment Maupertuis et Buffon.

Ainsi que le dit Ashley Montagu, son biographe, « la principale contribution de Tyson à la pensée occidentale fait de centrer l'attention sur la relation entre l'homme et les singes... Il serait difficile de surestimer l'importance et les vastes conséquences de la révolution de nos idées sur la descendance de l'homme qu'il a déclenchée de la sorte. Il est certain que le rôle de Tyson dans cette révolution lui donne des titres éminents à figurer parmi les créateurs de notre culture présente ».

Cet éloge paraît d'autant plus fondé que Tyson s'abstenait rigoureusement d'établir, à partir de son « Pygmée », des hiérarchies entre les hommes. Mais son contemporain, le poète-médecin Richard Blackmore, qui vulgarisa aussitôt l'« Orang-Outang » de Tyson sous le titre de *The Lay Monk*[11] , y rapprochait les singes des « individus les plus bas de notre espèce... si les singes étaient doués de la faculté de parler, ils pourraient peut-être réclamer le rang et la dignité de la race humaine avec le même bon droit que le sauvage Hottentot, ou le stupide indigène de la Nouvelle-Zemble ».

En fait, à partir du travail pionnier de Tyson, deux positions étaient possibles, et

toutes deux trouvèrent en Grande-Bretagne d'illustres représentants. L'une consistait à voir dans l'homme européen un singe ou un Nègre qui surent se perfectionner : ce fut par exemple celle du « rousseauiste écossais » lord Monboddo (1714-1799), pour qui le singe était un « frère » de l'homme : « Car il est certain, ainsi que vous l'observez, écrivait-il à un ami, que le babouin ressent du désir pour notre femelle, et (...) qu'ils copulent ensemble. » Aussi bien lord Monboddo imputait-il la gloire à l'homme « d'être arrivé, en partant de l'état sauvage dans lequel vit l'orang-outang, et grâce à sa sagesse et son industrie, à l'état dans lequel nous le voyons maintenant [12] ». Un apparentement aussi étroit de l'homme avec le singe n'était pas du goût de tout le monde — au point que Herder, chargé de préfacer la traduction allemande du grand ouvrage de Monboddo, y inséra l'exhortation suivante : « Homme, respecte-toi, toi même! Ni le Pongo, ni le Gibbon ne sont tes frères. Ton frère, c'est l'Américain, c'est le Nègre, c'est lui qu'il t'est interdit d'opprimer, de tuer, de voler, c'est un être humain comme toi — mais tu ne peux avoir aucun lien avec les singes[13]. »

L'autre position, plus fréquente, tendait à voir dans le singe et dans le Nègre des hommes désespérément arriérés. En Angleterre, elle fut notamment défendue par un chirurgien de Manchester, Charles White (1728-1809), avec une ferveur qui n'avait plus rien de puritain :

« Remontant la gradation, nous arrivons enfin à l'Européen blanc, qui, étant le plus éloigné de la création animale, peut de ce fait être considéré comme le produit le plus beau de la race humaine. Personne ne mettra en doute la supériorité de sa puissance intellectuelle. Où trouverons-nous, sinon chez l'Européen, cette belle forme de la tête, ce cerveau tellement vaste? Où, cette stature droite et ce noble port? Dans quelle autre région du globe trouverons-nous l'exquise rougeur qui se répand sur les doux traits des belles femmes européennes, cet emblème de modestie et de sentiments délicats? Où, cette faculté d'exprimer des passions aimables et douces, et cette élégance des formes et de la complexion? Où, excepté sur le sein de la femme européenne, ces deux hémisphères d'un blanc neigeux, recouverts d'une pointe de vermillon[14] ? »

***

Depuis les temps de Conrad von Gessner (1516-1565) jusqu'à nos jours, la Suisse réformée a donné le jour à une remarquable quantité de bons naturalistes. Les uns, qui faisaient autorité en leur temps, sont complètement oubliés — tel Johann Scheuchzer, qui s'illustra par la découverte des ossements d'un homme

« témoin du Déluge » (*Homo diluvii testis)* — anecdote qui a l'intérêt de nous rappeler à quel point, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les savants de tous bords restaient prisonniers, que ce soit par conviction religieuse ou par habitude de pensée, de la « courte » chronologie de la Bible. Cela explique l'orientation prise par d'autres théoriciens qui comptent, eux, parmi les fondateurs de la biologie moderne : ainsi, Albrecht von Haller, de Berne (1708-1777), et Charles Bonnet, de Genève (1720-1793).

Philosophes et savants universels l'un et l'autre, leurs noms restent surtout liés au grand débat autour du mode de procréation des êtres vivants. Deux grandes conceptions se disputaient à l'époque le terrain : celle de la dissémination, ou « épigenèse », chère aux partisans des métamorphoses et d'une « génération spontanée », et celle de la préformation ou préexistence, qui postulait un unique acte originel du Créateur : « Tous les arbres sont en petit dans le germe de leur semence » (Malebranche); « en Adam a donc été créé tout le genre humain qui a été, qui est actuellement et qui sera jusqu'à la fin du monde » (Vallisneri[15]. Si la question ne pouvait être tranchée expérimentalement, elle pouvait l'être théologiquement ou philosophiquement : aussi Haller et Bonnet se référaient-ils notamment à Leibniz, qui, dans son *Système nouveau de la nature,* avait invoqué lui aussi les savants du siècle précédent :

« ... J'étais obligé de reconnaître qu'il faut que les formes constitutives des substances aient été créées avec le monde et qu'elles subsistent toujours (...) et c'est ici que les transformations de Messieurs Swammerdam, Malpighi et Leeuwenhoek, qui sont des plus excellents observateurs de notre temps, sont venues à mon secours, et m'ont fait admettre plus aisément que l'animal, et toute autre substance organisée ne commence point lorsque nous le croyons, et que sa génération apparente n'est qu'un développement et une espèce d'augmentation[16]. »

Ou, en résumé et en clair : « Le monde est tout entier contenu et préformé dans le monde actuel. » Bonnet s'enthousiasma pour les vues de « notre Platon moderne », qui « donnait les plus hautes idées de la sagesse et de la bonté du grand Être, qui avait réglé de toute éternité les destinées de tous les êtres [17] ». Haller, à sa suite, en déduisit qu'au moment de la Création, Dieu posa dans les corps des « premiers parents » les germes de toutes les plantes, tous les animaux et tous les hommes à venir. Cet « emboîtement originel », homoncule dans homoncule, impliquait une fraternité humaine à la vérité extraordinaire, puisque « les germes de deux cent millions d'hommes ont jadis été déposés par le Créateur dans le ventre de notre première mère Ève, dans un état si fin et si transparent qu'il est impossible de les reconnaître [18] ». Pourtant, les pieux chrétiens Haller et Bonnet ne méritent pas les remarques quelque peu ironiques que leur adressent

certains biologistes du xxe siècle[19] ; au XVIIIe, l'infinie divisibilité de la matière se laissait plaider avec autant de bonnes raisons que l'hypothèse inverse. Il reste que l'évocation des prodigieux reins de l'ancêtre Adam laissait libre cours à la grandiloquence philosophique. « Adam a porté tous les hommes dans son flanc, affirmait le populaire leibnizien G. F. Meier, y compris le spermatozoïde dont est issu Abraham. Et dans ce spermatozoïde tous les Juifs étaient contenus en tant que spermatozoïdes. Et lorsque Abraham engendra Isaac, Isaac sortit du ventre de son père en emportant, enfermée dans lui, toute sa postérité[20]. »

L'homme qui domine les sciences de la nature au XVIIIe siècle, Charles Linné, partageait l'orthodoxie protestante de Bonnet, Haller et Meier. Comme eux, il pensait que chaque espèce végétale ou animale descendait d'un seul parent (végétal) ou d'un couple (animal), divinement créés il y a cinq millénaires et demi. Le dicton « Dieu créa, et Linné classa » tire peut-être son origine de la prodigieuse suffisance de ce célèbre Suédois : n'écrivait-il pas à son propre propos — et à la troisième personne : « Dieu lui a permis de jeter un coup d'œil dans son cabinet de conseil secret. (...) Le Seigneur a été avec lui partout où il a passé. Il a exterminé ses ennemis et fait de son nom un grand nom, comme aux grands de la terre[21]. » Peut-être est-ce cette mégalomanie de Linné qui lui a permis de franchir un pas décisif, en intégrant, dans son Système de *la nature,* l'homme dans le règne animal. Mais l' *Homo sapiens* n'entrait pas tout nu dans ce royaume : Linné l'affublait des défroques dont l'avaient doté des générations de voyageurs et de savants blancs. L'ordre des *Antropomorpha,* qui devint plus tard celui des Primates, et qui contenait les singes, comme chez Ray, s'enrichissait des quatre variétés multicolores suivantes :

« *Europaeus albus :* ...ingénieux, inventif... blanc, sanguin... Il est gouverné par des lois.

« *Americanus* rubesceus : content de son sort, aimant la liberté... basané, irascible... Il se gouverne par les usages.

« Asiaticus *luridus :* ...orgueilleux, avare... jaunâtre, mélancolique... Il est gouverné par l'opinion.

« Afer niger : ...rusé, paresseux, négligent... noir, phlegmatique... Il est gouverné par la volonté arbitraire de ses maîtres[22]. »

Dans un ouvrage plus tardif, Linné approfondissait encore davantage le fossé entre les Blancs législateurs et les Noirs esclaves : à en juger par le contraste entre l'Européen et l'Hottentot, écrivait-il, « il serait difficile de se persuader qu'ils sont issus de la même origine[23] ».

***

On voit les problèmes que posait aux savants du XVIIIe siècle la confrontation du singe, du Nègre et du Blanc. Il semble bien que le narcissisme européen réclamait une frontière nette entre « autrui » et « soi ». Une démarcation s'imposait psychologiquement, mais divers tracés étaient possibles. Et on constate (comme dans le cas des hypothèses sur la procréation) une corrélation entre l'orthodoxie chrétienne, et le choix du tracé, comme en témoigne l'avertissement de Herder, pasteur de son état, au livre de lord Monboddo. Les polémiques de l'illustre anatomiste hollandais Pierre Camper (1722-1789) illustrent avec une clarté plus grande encore cette relation entre les convictions religieuses et les options scientifiques.

La première polémique opposa Camper au chirurgien allemand Johann Meckel, un des membres de la coterie athée qui s'était constituée autour de Frédéric II de Prusse. Ayant disséqué des Nègres en 1757, Meckel prétendait que leur cerveau était plus foncé que celui des Européens, et que leur sang était noir, « si noir qu'au lieu de rougir le linge, comme le sang le fait d'ordinaire, il le noircissait »; il en concluait que les Nègres formaient « presque une autre espèce d'hommes, par rapport à la structure intérieure ». « Le peu d'habitude de voir des Nègres, objectait Camper, lui a sans doute inspiré une espèce de répugnance pour leur couleur (...) J'ai donc résolu de traiter cette matière intéressante pour jeter, s'il était possible, quelque lumière sur cette vérité de la religion chrétienne, qu'au commencement du monde Dieu n'a créé qu'un seul homme, qui était Adam, à qui nous devons notre origine, quels que soient les traits de visage et la couleur de la peau qui nous distinguent... » A l'appui de cette thèse, Camper invoquait le cas des Juifs; il en est de foncés (les « Portugais ») et de clairs (les « Tudesques »); or, tout le monde sait qu'ils remontent à la même souche. Une fois ces conclusions posées, il exhortait les Européens, au terme de sa démonstration, à « tendre une main fraternelle aux Nègres, et à les reconnaître pour les descendants du premier homme, que nous regardons tous comme notre père commun [24] ».

Puisque les Nègres étaient pleinement hommes, il s'agissait de bien différencier ces descendants de Cham des grands singes. A ce propos, Camper se rallia à la thèse selon laquelle le squelette humain était dépourvu de l'os intermaxillaire supérieur, que l'on observe chez l'espèce simiesque. Vers 1780, Goethe, qui se passionnait à l'époque pour l'anatomie, parvint à des conclusions plus exactes, et soumit à ce propos un mémoire à Camper. Celui-ci, nous apprend Goethe « loua l'exécution [du travail] avec beaucoup d'amabilité, mais n'en soutint pas moins comme auparavant que l'homme n'avait pas d'os intermaxillaire », et différait donc anatomiquement, sous ce rapport, du singe[25]. Tout se passait donc comme si, dans cette affaire, le chrétien, chez Camper, l'emportait sur le savant.

Ce fut cependant cet excellent chrétien qui, le premier, se livra à une observation dont d'autres allaient tirer des conclusions redoutables. Comparant entre eux les crânes d'un Européen, d'un Kalmuck, d'un Nègre et d'un singe, il crut pouvoir établir de la sorte un « angle facial » de grandeur variable, qui allait en diminuant dans l'ordre précité : autrement dit, l'Européen bénéficiait de l'angle le plus grand. Camper inaugurait pratiquement ainsi les ex-sciences de la « craniologie » et « céphalométrie », qui fleurirent jusqu'à la première moitié du XX^{e} siècle, conduisant les uns à « mesurer » l'intelligence par le cubage des crânes, les autres, à vanter la supériorité des « dolichocéphales » sur les « brachycéphales ». Ajoutons que Camper mettait à l'avance les « philosophes » en garde contre de telles pratiques, sans évidemment soupçonner les délires auxquels elles pouvaient conduire l'Occident[26].

***

La mort du vieux roi dévot qu'était Louis XIV ouvre l'ère de la prépondérance intellectuelle et littéraire de la France. Il n'est pas, ou il est peu, d'idées modernes dont on ne saurait trouver, au siècle français des Lumières, un précurseur plus ou moins aventureux ; on a parfois l'impression que dans les salons parisiens de l'époque, tout s'est dit, tout a été entrevu. S'il fallait décerner la palme de ces hardiesses et anticipations intellectuelles, c'est sans doute Maupertuis qui la mériterait le plus.

Dans l'histoire des sciences, le nom de Pierre-Louis de Maupertuis (1698-1759) reste surtout attaché à ses travaux de géométrie et d'astronomie; mais il n'est pas de domaine de la connaissance auquel il n'ait apporté sa contribution, et il mérite certainement le titre de « l'un des créateurs de la génétique », que réclame pour lui M. Jean Rostand[27]. Ne rêvait-il pas de « pousser plus loin les expériences, et jusque sur les espèces que la nature porte le moins à s'unir; on verrait peut-être de là naître bien des monstres, des animaux nouveaux, peut-être même des espèces entières que la Nature n'a pas encore produites[28] ». Mais les expériences *in* vivo sur l'espèce humaine l'attiraient davantage encore : « Peut-être ferait-on bien des découvertes sur cette merveilleuse union de l'âme et du corps, si on osait en chercher les liens dans le cerveau d'un homme vivant » — d'un criminel, de préférence : « Un homme n'est rien, comparé à l'espèce humaine; un criminel est encore moins qu'un homme[29]. » Ainsi, presque toutes les expériences lui paraissaient justifiables : dans la rubrique *Recherches à interdire* il ne mentionnait que la pierre philosophale, la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel. Dans celle des *Expériences métaphysiques,* cet apôtre de la méthode scientifique proposait de prendre, pour sujet d'expérimentation, des enfants :

« Deux ou trois enfants, dès le plus bas âge, élevés ensemble sans aucun commerce avec les autres hommes, se feraient assurément une langue... il faudrait former plusieurs sociétés pareilles, les faire d'enfants de différentes nations... il faudrait surtout éviter que ces petits peuples apprissent aucune autre langue[30]... »

Quelle nouvelle langue en sortirait-il? « Expériences pour voir », téméraires et naïfs rêves de savants! Chez Maupertuis, la soif de connaître et de créer se teintait à l'occasion d'un rien de paillardise : « Pourquoi cet art se borne-t-il aux animaux? Pourquoi ces sultans blasés dans des sérails qui ne renferment que des femmes de toutes les espèces connues, ne se font-ils pas faire des espèces nouvelles? [A leur place] j'aurais bientôt recours à ces variétés. » Notre philosophe pensait qu'en constituant ses régiments de grenadiers géants, le « Roi-sergent » Frédéric-Guillaume de Prusse s'engageait dans la bonne voie : « Un roi du Nord est parvenu à élever et à embellir sa nation... On voit aujourd'hui un exemple singulier de la puissance des Rois. Cette nation se distingue par les tailles les plus avantageuses et par les figures les plus régulières[31] ... » Devenu président de l'Académie des Sciences de Berlin, Maupertuis espérait pouvoir faire encore beaucoup mieux, mais son auguste protecteur et ami Frédéric II, tout mécréant qu'il fût, n'osa pas mettre à exécution le projet de « cultiver une variété d'hommes de nature noble [32] ». Cé n'est que deux siècles plus tard que le programme de recherches auquel il songeait fut soumis en Allemagne à des vérifications expérimentales, dans les conditions que l'on sait.

Le génie de Maupertuis s'exerça aussi dans le domaine des théories raciales. Dans sa *Dissertation physiqite à* l'occasion *du* Nègre blanc (un Noir albinos), il aboutissait à la conclusion qui suit :

« De ces naissances subites d'enfants blancs au milieu des peuples noirs, on pourrait peut-être conclure que le blanc est la couleur primitive des hommes; et que le noir n'est qu'une variété devenue héréditaire depuis plusieurs siècles, mais qui n'a pas entièrement effacé la couleur blanche, qui tend toujours à reparaître. Car on ne voit point arriver le phénomène opposé : l'on ne voit point naître d'ancêtres blancs des enfants noirs (...) Cela suffirait peut-être pour faire penser que le blanc est la couleur des premiers hommes, et que ce n'est que par quelque accident que le noir est devenu une couleur héréditaire des grandes familles qui peuplent la zone torride; parmi lesquelles cependant la couleur primitive n'est pas si parfaitement effacée qu'elle ne reparaisse quelquefois.

« Cette difficulté donc sur l'origine des Noirs tant rebattue, et que quelques gens voudraient faire valoir contre l'histoire de la Genèse qui nous apprend que tous les peuples de la terre sont sortis d'un seul père et d'une seule mère; cette difficulté est levée, si l'on admet un système qui est au moins aussi vraisemblable que tout ce

qu'on avait imaginé jusqu'ici pour expliquer la génération[33]. »

Cette théorie du « caractère récessif » de la couleur noire, pour erronée qu'elle fût, anticipe en effet sur la génétique mendélienne et sur la théorie des mutations. Reprise par Buffon, elle fut promise par ce dernier à une singulière fortune, sous le nom de « théorie des dégénérations ».

Savant et philosophe universel lui aussi, Buffon mérite notre attention en sa qualité de premier grand explorateur de la dimension du temps, puisqu'il osa dépasser publiquement les six millénaires bibliques (d'après ses calculs, la terre devait avoir 74 000 ans). Il la mérite encore davantage comme égal de Charles Darwin, si l'on prend en considération l'influence exercée près d'un siècle durant par ses idées sur l'homme et sur les animaux.

A vrai dire, dans le cas de Buffon, l'on ne saurait dissocier ces deux domaines, car, à y regarder de plus près, seul l'homme l'intéressait réellement : d'où cette double tendance de la fameuse Histoire *naturelle,* consistant soit à hominiser l'animal soit à parler de l'homme, à tout propos et hors de propos. Prenons par exemple le cas de l'âne, qui est un animal vil, puisqu' « il paraît n'être qu'un cheval dégénéré... l'on pourrait attribuer les légères différences qui se trouvent entre ces deux animaux... à la succession fortuite de plusieurs chevaux sauvages à demi dégénérés qui peu à peu auraient dégénéré encore davantage (et) se seraient ensuite dégradés autant qu'il est possible[34]... ». Buffon se demande alors s'il est légitime de parler de « familles » naturelles : « Si l'on admet une fois qu'il y ait des familles dans les plantes et les animaux, que l'âne soit de la famille du cheval, et qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra également dire que le singe est de la famille de l'homme, que c'est un homme dégénéré, que l'homme et le singe ont une origine commune... » S'agit-il du souci, peut-être, imposé par la prudence, de tracer une frontière nette entre l'homme et les animaux? Plus loin, Buffon revient de nouveau aux hommes, pour mesurer la distance qui les sépare entre eux : « Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur, du double au simple par la hauteur de la taille, la grosseur, la légèreté, la force, etc., et du tout au rien par l'esprit... » S'il n'y avait pas le fait que le Nègre et le Blanc peuvent « produire ensemble... il y aurait deux espèces bien distinctes; le Nègre serait à l'homme ce que l'âne est au cheval, ou plutôt, si le Blanc était homme, le Nègre ne serait plus un homme, ce serait un animal à part comme le singe... ».

La zoologie anthropomorphe de Buffon révèle les sentiments subconscients ou les préjugés sur lesquels elle repose (sentiments ou préjugés sans doute partagés par ses lecteurs), lorsqu'elle traite de l'animal noble entre tous, qui est évidemment le lion. Ce texte capital mérite quelque attention. Après avoir vanté la colère du lion (elle est « noble »), son courage (il est « magnanime »), sa générosité et sa

beauté, Buffon continue :

« A toutes ces nobles qualités individuelles, le lion joint aussi la noblesse de l'espèce; j'entends par espèces nobles dans la Nature celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées : ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnaître ni les confondre avec aucune des autres. A commencer par l'homme, qui est l'être le plus noble de la création, l'espèce en est unique, puisque les hommes de toutes les races, de tous les climats, de toutes les couleurs, peuvent se mêler et produire ensemble, et qu'en même temps l'on ne doit pas dire qu'aucun animal appartienne à l'homme de près ni de loin par une parenté naturelle. Dans le cheval l'espèce n'est pas aussi noble que l'individu, parce qu'elle a pour voisine l'espèce de l'âne, laquelle paraît même lui appartenir d'assez près; puisque ces deux animaux produisent ensemble des individus, qu'à la vérité la Nature traite comme des bâtards indignes de faire race, incapables même de perpétuer l'une ou l'autre des deux espèces desquelles ils sont issus... Dans le chien l'espèce est peut-être encore moins noble, parce qu'elle paraît tenir de près à celle du loup, du renard et du chacal, qu'on peut regarder comme des branches dégénérées de la même famille. Et en descendant par degrés aux espèces inférieures, comme à celle des lapins, des belettes, des rats, etc., on trouvera que chacune de ces espèces en particulier ayant un grand nombre de branches collatérales, l'on ne peut plus reconnaître la souche commune ni la tige directe de chacune de ces familles devenues trop nombreuses. Enfin dans les insectes, qu'on doit reconnaître comme les espèces infimes de la Nature, chacune est accompagnée de tant d'espèces voisines, qu'il n'est plus possible de les considérer une à une, et qu'on est forcé d'en faire un bloc, c'est-à-dire un genre, lorsqu'un veut les dénommer... classer l'homme avec le singe, le lion avec le chat, dire que le lion est *un* chat à *crinière et à queue longue*[35], c'est dégrader, défigurer la Nature, au lieu de la décrire ou de la dénommer[36]. »

Ce palmarès zoologique ne fait-il pas songer à un bestiaire féodal? Le lion, roi des animaux, s'y trouve rapproché de l'homme, roi de la création, les grands mammifères, chevaux ou chiens, font office de la noblesse, tandis que les petits, lapins ou belettes, « chez lesquels l'on ne peut plus reconnaître la souche commune ni la tige directe », semblent bien représenter une roture elle aussi dépourvue d'une généalogie ou lignage ancestral. Les « espèces infimes » des insectes représenteraient-elles les peuples de couleur? Buffon refuse en effet toute qualité anthropomorphe aux insectes; c'est ainsi qu'il écrit, à propos des abeilles : « Cette

société n'est donc qu'un assemblage physique ordonné par la nature, et indépendante de toute vue, de toute connaissance, de tout raisonnement[37]... » Mais la description des Hottentots n'est pas plus flattée, que Buffon compare aux singes, la différence étant que « le créateur, en même temps qu'il a départi [à l'Hottentot] cette forme matérielle semblable à celle du singe, a pénétré ce corps animal de son souffle divin [38] ».

Le véritable corps humain, c'est-à-dire le corps de l'homme blanc, est tout autre chose pour Buffon. Visiblement empruntée à Aristote, sa classique *Description* de l'homme insiste sur les signes extérieurs de son aristocratie : « Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste, sur laquelle est emprunté le caractère de sa dignité[39]... » Ce portrait n'a plus rien à voir avec celui de l'Hottentot accroupi, dont les enfants se traînent à quatre pattes, et se vautrent dans l'ordure. Rien à voir non plus avec le morceau de bravoure sur lequel s'ouvre *l'Histoire naturelle de l'homme,* et qui est le portrait du Lapon, auquel Buffon n'octroie qu'un seul trait humain : celui de reconnaître sa propre ignominie, de se savoir « abject »[40].

Il est vrai que la théorie des « dégénérations », sans doute empruntée à Maupertuis, permettait à Buffon de sauver le dogme de l'unité du genre humain (s'il fut censuré par l'Église, ce fut à cause de sa géologie, non à cause de son anthropologie). Donnons-lui une dernière fois la parole, en abrégeant autant que faire se peut cet écrivain prolixe :

« Dès que l'homme a commencé à changer de ciel, et qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations (...) les changements sont devenus si grands et si sensibles qu'il y aurait lieu de croire que le Nègre, le Lapon et le Blanc forment des espèces différentes, si d'un côté l'on n'était assuré qu'il n'y a eu qu'un seul homme de créé, et de l'autre que ce Blanc, ce Lapon et ce Nègre, si dissemblants entre eux, purent cependant s'unir ensemble et se propager (...) il est certain que tous ne sont que le même homme (...) s'il arrivait que l'homme fut contraint d'abandonner les climats qu'il a autrefois envahis pour se réduire à son pays natal, il reprendrait avec le temps ses traits originaux, sa taille primitive et sa couleur naturelle (...) mais il faudrait peut-être un assez grand nombre de siècles pour produire cet effet[41]... »

Buffon songe lui aussi à une grande et belle expérience *in* vivo, qui permettrait de vérifier son hypothèse :

« ...pour faire l'expérience du changement de couleur dans l'espèce humaine, il

faudrait transporter quelques individus de cette race noire du Sénégal au Danemark, où l'homme ayant communément la peau blanche, les cheveux blonds, les yeux bleus, la différence de sang et l'opposition de couleur est la plus grande. Il faudrait cloîtrer ces Nègres avec leurs familles et conserver soigneusement leur race, sans leur permettre de la croiser : ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour savoir combien il faudrait de temps pour réintégrer à cet égard la nature de l'homme, et par la même raison, combien il en a fallu pour la changer du blanc au noir. »

Buffon fut-il un raciste avant la lettre? D'une part, il explique la dégénération des Nègres par « la différence de sang »; de l'autre, il paraît convaincu que cette dégénération n'est pas irrémédiable. Que conclure? En fait, c'est la durée, c'est-à-dire l'âge attribué à la terre, dont il s'est beaucoup occupé, qui semble indiquer la ligne de partage. En effet, une dégénération de date récente est moins grave que celle qui, s'étalant sur quelques dizaines de millénaires, en nécessite autant pour pouvoir être réparée. Pour *réintégrer la nature de l'homme,* faut-il aux Noirs « un assez grand nombre de siècles »— ou l'éternité?

Il fallait citer longuement Buffon, parce que son *Histoire naturelle* fut, près d'un siècle durant, la principale source d'information de l'Europe cultivée sur les hommes et les bêtes exotiques, et parce que la popularité d'un auteur reflète le climat intellectuel d'un public[42]. Aussi parlerons-nous plus brièvement de ses grands contemporains français. Il n'est pas difficile de trouver le pendant ou le reflet des vues de Buffon chez des auteurs aussi idylliques — ou aussi idéalisés — que Bernardin de Saint-Pierre, qui invoquait, à propos des Noirs, la malédiction de Cham[43], ou que l'anti-esclavagiste abbé Raynal, chez lequel « le sang nègre se mêle peut-être à tous les levains qui altèrent, corrompent et détruisent notre population [44] ». C'est à peine si l'article « Nègres » de la célèbre *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert manifeste plus de bienveillance[45]. Quant à Diderot lui-même, il lui arrivait de proclamer la supériorité blanche par la bouche de son « bon sauvage » tahitien[46], et de philosopher comme suit sur la race inférieure des Lapons : « Qui sait si ce bipède informe, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans les voisinages du pôle un homme et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe[47] ? » D'autres auteurs, notamment Voltaire, dont nous traiterons un peu plus loin, parlaient des « hommes exotiques » sur un ton encore plus méprisant.

C'est ainsi que certains des champions les plus écoutés des Lumières posaient les fondements du racisme scientifique du siècle suivant. Il reste que d'autres illustres auteurs français soutenaient à la même époque des vues résolument universalistes. Citons parmi eux Montesquieu (malgré sa tendance à la

germanomanie[48], et Helvétius, puisque, pour l'un comme pour l'autre, c'est essentiellement l'éducation au sens large, la nourriture ambiante ou *nurture,* qui faisaient de l'homme ce qu'il est[49]. N'oublions pas Condillac, et surtout Condorcet, dont *l'Épître aux nègres* esclaves s'ouvrait sur cette profession de foi : « Quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardés comme mes frères. La nature vous a formés pour avoir le même esprit, la même raison, les mêmes vertus que les Blancs [50] ... » On peut aussi détacher en ce sens les écrits du bien calomnié et bien incompris auteur de *l'homme machine,* Julien de La Mettrie. Quant à Holbach, souvent considéré comme son continuateur, son *Système de la nature* peut justifier cette réputation, mais dans d'autres écrits sa passion anticléricale et son progressisme sommaire le conduisaient à s'attaquer aux Juifs sur un ton au moins ambigu :

« Ce peuple uniquement chéri par un Dieu immuable est devenu très faible et très misérable. Victime en tous temps de son fanatisme, de sa religion insociable, de sa loi insensée, il est maintenant dispersé dans toutes les nations, pour lesquelles il est un monument durable des effets terribles de l'aveuglement superstitieux (...) Ose donc enfin, ô Europe, secouer le joug insupportable des préjugés qui t'affligent! Laisse à des Hébreux stupides, à de frénétiques imbéciles, à des Asiatiques lâches et dégradés, ces superstitions aussi avilissantes qu'insensées ; elles ne sont point faites pour les habitants de ton climat... ferme pour toujours les yeux à ces vaines chimères, qui depuis tant de siècles n'ont servi qu'à retarder le progrès vers la science véritable et à t'écarter de la route du bonheur[51] ! »

Reste enfin le cas de Jean-Jacques Rousseau. Certes, chez ce génie erratique, assoiffé d'égalité et de justice, on ne trouve pas de jugements différentiels sur les hommes et les peuples du monde, et il ne se faisait pas faute de critiquer les préjugés et jugements présomptueux d'un Buffon et d'un Voltaire : « ... Toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms : et nous nous mêlons de juger le genre humain! » Le passage bien connu du *Discours sur l'origine de l'inégalité...* dont ce cri est extrait s'achève sur l'esquisse d'un programme d'études anthropologiques « sur le terrain » qu'il semble avoir été le premier à préconiser, « dans un siècle où l'on se pique de belles connaissances [52] ». Pourtant, on peut se demander si Rousseau mérite l'emploi de saint patron de l'anthropologie, auquel semble songer pour lui M. Claude Lévi-Strauss[53] : son « homme naturel » n'est-il pas bâti sur des « raisonnements hypothétiques et conditionnels », aussitôt invalidés chez cet ex-calviniste par la croyance à la chute originelle?

En effet, à y regarder de plus près, tous les raisonnements et descriptions de Rousseau semblent n'être qu'une transposition ou une laïcisation de cette idée première. Son théorique « homme naturel » est situé, du point de vue de l'éthique, au sommet d'une sorte de courbe en cloche, « à des distances égales de la stupidité des brutes et des funestes lumières de l'homme civil »; la perdition commence dès que cet homme se fait agriculteur et forgeron (« ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain »); dans ce contexte, Rousseau convient à nouveau que l' « homme naturel » n'existe pas, puisque les peuplades exotiques connues sont « déjà loin du premier état de nature ». Par ailleurs, Rousseau témoigne également des superstitieuses incertitudes du siècle des Lumières, en ce qui concernait la question des barrières interspécifiques. En effet, en se demandant si l'orang-outang était un homme, il songeait lui aussi à une expérience de croisement entre l'homme et le singe, qu'il écartait aussitôt pour des raisons tout autres que scientifiques[54].

***

Venons-en maintenant aux auteurs allemands, dont l'autorité, à la fin du siècle, commence à grandir (le temps approche où, en Europe, l'érudition germanique dominera le terrain). Passons rapidement sur la foule des géographes et des naturalistes, tels que les deux Forster, J.-P. Pallas, C. de Pauw, E. A.W. Zimmermann, qui, le plus souvent, adhéraient aux vues buffoniennes sur le mode d'action du climat ou du milieu, avec cette double différence qu'ils parlaient des peuples exotiques sur un ton bien moins véhément, et que, sans doute en conséquence, ils se montraient plus optimistes, en ce qui concerne la durée des « régénérations ».

Emmanuel Kant, qui a beaucoup médité et écrit sur la question des races humaines, élabora sur ce sujet des principes qui firent autorité dans le monde scientifique jusqu'au milieu du XX^{e} siècle; en 1968 encore, un anthropologue allemand de renom, W. E. Mühlmann, le qualifie de « fondateur du concept moderne de race [55] ». En ce cas, on est porté à penser que ce concept, quelle qu'en ait pu être la vigueur logique, ne fut pas infaillible. On est singulièrement renforcé dans cette supposition quand on prend connaissance des applications pratiques que le philosophe faisait lui-même de ses conceptualisations. On les trouve dans son *Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798), dans laquelle Kant résumait les cours qu'il avait professés pendant trente ans, et on demeure interdit devant les platitudes et les lieux communs qui abondent, notamment dans la seconde partie (« La caractéristique anthropologique »).

Presque à titre d'entrée en matière, Kant y traite du « caractère du sexe » : « ... Il est facile d'analyser l'homme; la femme, elle, ne trahit pas ses secrets, tout en gardant fort mal celui des autres (à cause de son bavardage). L'homme aime la *paix domestique,* et se soumet facilement à son gouvernement, pour n'être pas gêné dans ses affaires; la femme ne répugne pas à la *guerre domestique,* où la langue est son arme[56]... » Après un tel jugement porté par le célibataire endurci sur le sexe qu'il fuyait, on n'est pas tellement étonné de constater que le métaphysicien qui ne quittait jamais Kônigsberg omet de nous parler, sous les rubriques « caractère du peuple » et « caractère de la race », des races autres que la sienne, autres que sa *race blanche.* Ainsi, on ignore ce que Kant aurait pu dire exactement à propos des Esquimaux ou des Nègres. On croit l'entrevoir en lisant « qu'il est ici question du caractère inné, naturel, qui a pour ainsi dire son siège dans la composition du sang humain [57] ». C'est donc sur la « composition du sang » que Kant se fonde en définitive pour nous décrire, en les opposant entre eux de la manière la plus conventionnelle, les caractères respectifs de l'Anglais, du Français, de l'Allemand et de l'Italien. Son dessein implicite s'éclaire un peu mieux lorsqu'il traite du caractère espagnol. Le passage qu'il lui consacre s'ouvre sur cette affirmation : « L'Espagnol [est] né du mélange du sang européen et arabe (maure)... » et s'achève sur cette conclusion : « ...comme le montrent les courses de taureaux, il est cruel (à preuve les anciens auto-da-fé), et ce goût prouve que son origine est en partie hors d'Europe [58] ». La conception anthropologique générale se précise lorsque Kant moralise, un peu plus loin : « Voici le jugement qu'on peut porter avec vraisemblance : le mélange des souches (par des grandes conquêtes), en effaçant peu à peu les caractères, n'est pas profitable au genre humain indépendamment de toute prétendue philanthropie[59]. »

Ce qui est donc, avec vraisemblance, profitable, c'est la pureté de la « souche a — mais quelle souche? A ce propos, une autre timide excursion vers les confins de l'Europe montre d'une façon autrement significative à quel point Kant, lorsqu'il dépeignait l'homme concret, ne faisait que ressasser les séculaires préjugés du vulgaire. Traitant tout à la fin d'un « autre peuple chrétien, les Arméniens », il parle de « leur esprit de commerce bien particulier », ce dont il ne sait que les louer : « peuple raisonnable et diligents... (qui) sait se faire accueillir pacifiquement par tous les peuples chez lesquels ils se rend[60]... ». Mais les pacifiques occupations du commerce deviennent délictueuses lorsqu'elles sont exercées par un peuple qui n'est pas chrétien — à savoir, les Juifs; un tel peuple devient même en quelque sorte philosophiquement impensable :

« Les Palestiniens qui vivent parmi nous ont la réputation fort justifiée d'être des escrocs, à cause de l'esprit d'usure qui règne parmi la majeure partie d'entre eux. Il est vrai qu'il est étrange de se représenter une nation d'escrocs; mais il est tout aussi étrange de se représenter une nation de commerçants, dont la partie de

loin la plus importante, reliée par une ancienne superstition, reconnue par l'État où ils vivent, ne recherchent pas l'honneur civique, et veulent compenser cette défaillance par l'avantage de tromper le peuple qui leur accorde sa protection ou même de se tromper les uns les autres. Mais une nation qui n'est composée que de commerçants, c'est-à-dire de membres non productifs de la société, ne peut être autre chose que cela[61]... »

Ainsi, les mœurs des « Palestiniens » sont des mœurs juives : la cruauté espagnole ne serait-elle pas la proverbiale « cruauté musulmane »? Certes, Kant professait, pour des raisons philosophiques, la croyance en l'unité du genre humain : mais en cela aussi il ne faisait, après tout, que se conformer à la vue dominante de son temps.

Autrement objective que l'anthropologie de Kant fut celle de Johann-Friedrich Blumenbach (1752-1840). Ce professeur de Göttingen est généralement considéré comme le fondateur de l' « anthropologie physique », domaine d'investigation aussi respectable qu'un autre, à condition que les investigateurs ne s'égarent pas dans les chemins de traverse des jugements et inférences de valeur. A cette tentation, jadis presque irrésistible, Blumenbach opposa de louables résistances, et les cinq grandes races qu'il décrivait n'étaient en principe ni « bonnes » ni « mauvaises » en soi. S'il y céda, ce fut par le biais du jugement esthétique, en faisant l'éloge du visage des peuples blancs, de « ce visage (qui) le fait regarder en général comme le plus beau et le plus agréable (...) J'ai donné à cette variété, continuait-il, le nom du mont Caucase, parce que c'est dans son voisinage que se trouve la plus belle race d'hommes, la race géorgienne, et que s'il est possible d'assigner un berceau au genre humain, toutes les raisons physiologiques concourent à le placer à cet endroit... Enfin, la peau des Géorgiens est blanche, et cette couleur paraît encore appartenir primitivement au genre humain, mais elle dégénère facilement en une couleur noirâtre[62]... ». On reconnaît la « théorie des dégénérations » de Maupertuis et de Buffon. D'une manière peut-être typiquement professorale, Blumenbach, après avoir mis en valeur la beauté des visages de Géorgiens, faisait l'éloge de leurs crânes, « cette belle forme de crânes, dont les autres semblent dériver, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux points les plus éloignés, qui sont les crânes des Malais et des Nègres[63] ». La catégorie de « race caucasienne » introduite par Blumenbach servit dans la première moitié du xx^{e} siècle de critère pour l'immigration sélective aux États-Unis, permettant d'écarter d'une part les races de couleur, et de l'autre la « Hebrew race »; elle fut donc, du point de vue administratif, la « race aryenne » d'outre-Atlantique, avant 1939-1945.

Avec Johann-Gottfried von Herder (1744-1803), qu'il faut écouter très

attentivement lorsqu'il est question des contradictions allemandes, et auquel nous aurons à revenir au chapitre suivant, on pénètre dans une tout autre atmosphère. Dans son œuvre majeure, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité,* Herder s'insurgeait pour ainsi dire à l'avance contre la « philosophie vétérinaire » du scientisme, et il qualifiait d'ignoble *(unedel)* le terme même de « race humaine [64] ». Il cherchait donc à se distancer des préjugés européens de son temps : la sympathie avec laquelle il traitait des « peuples du pôle », Esquimaux ou Lapons, n'avait d'égale que celle qu'il témoignait aux « peuples de l'équateur ». « Le Nègre, écrivait-il, n'a pas moins de droits à traiter ses sauvages oppresseurs des noms flétrissants d'Albinos et de démons blancs, que nous, à le prendre pour l'emblème du mal, et pour un descendant de Cham, déshonoré par la malédiction de son père[65]. » A l'instar de Rousseau, il dressait un programme d'études anthropologiques, mettant l'accent sur l'importance de l'environnement (« qu'est-ce qui distingue par tant de nuances les races nègres dans l'Afrique même? C'est le climat, dans la plus grande acception du mot, quand on y comprend la manière de vivre et de se nourrir[66]»). Mais pourquoi fallut-il qu'à la fin de ce chapitre consacré à l'Afrique, il se laissât aller à reprendre à son compte la vieille fable de la lubricité des Noirs, qui de proche en proche le conduit à conclure :

« L'intelligence sublime qui, sous les feux d'un soleil dévorant, devait être refusée à la créature dont le sein n'enferme que des passions bouillantes, fut enchaînée par une constitution physique qui la repousse et qui la méconnaît. Puisque dans un tel climat il était impossible que le Nègre reçut une plus noble empreinte, loin de le mépriser, sachons le plaindre, et rendre grâce à l'auteur de toutes choses, des compensations qu'il donne à ses enfants pour les biens qu'il leur refuse. Le Noir passe ses jours, exempt de soucis, dans une contrée qui lui distribue sa nourriture avec une libéralité toujours nouvelle... Courir, glisser n'est qu'un jeu pour lui[67]... »

La thèse de l'infériorité des Noirs reparaît chez Herder à la fin du chapitre qu'il consacre à l'Europe conquérante : « Le Nègre n'a rien inventé pour l'Européen; jamais l'idée ne lui est venue de se perfectionner ou de conquérir l'Europe[68]. » Ainsi, il mérite encore moins que Rousseau le titre de saint patron de l'anthropologie. Une telle distinction, s'il fallait l'attribuer à de grands précurseurs, devrait être décernée aux frères Wilhelm et Alexander von Humboldt, qui, se complétant l'un l'autre, explorèrent presque toutes les disciplines humaines, sans jamais se laisser contaminer par l'européocentrisme ambiant.

« En maintenant l'unité de l'espèce humaine, écrivait Alexander von Humboldt dans Kosmos, nous rejetons, par une conséquence nécessaire, la distinction désolante de races supérieures et de races inférieures[69]. » Il faisait, pour sa part,

remonter à Aristote une hiérarchisation, qui avait si souvent servi à justifier l'esclavage[70]. « Toutes sont également faites pour la liberté », continuait-il; et, citant ensuite son frère Wilhelm, il voulait « envisager l'humanité dans son ensemble, sans distinction de religion, de nation, de couleur, comme une grande famille de frères, comme un corps unique, marchant vers un seul et même but, le libre développement de ses forces morales ». Les frères Humboldt ne se départiront jamais de cette conception, qui les isolait de plus en plus du mouvement général des idées du XIX[e] siècle; remerciant poliment Gobineau de l'envoi de son célèbre traité sur l'*Inégalité des races humaines,* A. von Humboldt lui écrivait en 1856, à l'âge de 88 ans, que le livre « était opposé par son titre même à mes croyances surannées touchant la distinction désolante de races supérieures et inférieures [71] ».

LES ANTHROPOLOGUES EXTRÉMISTES (LE POLYGÉNISME)

La doctrine de l'unité du genre humain, contestée dès les temps préchrétiens pour des raisons cabalistiques ou philosophiques, fut combattue au siècle des Lumières au nom de considérations qui se voulaient scientifiques : mais la ligne exacte de partage est malaisée à tracer. L'un des premiers adeptes du « polygénisme », le médecin anglais John Atkins (1685-1757), convenait lui-même d'une « hétérodoxie » qu'on peut croire plutôt religieuse : « Bien que cela soit un peu hétérodoxe, je suis convaincu que les races blanche et noire descendent, *ab origine,* de premiers parents de couleur différente », écrivait-il[72]. Atkins pensait également que la race noire pouvait se croiser avec la race simiesque, pour enfanter des hybrides infertiles, semblables en cela aux mulets[73]. Peu après, cette doctrine trouvait un champion formidable, en la personne de Voltaire.

Pour l'historien, le paradoxe ou l'énigme présentés par Voltaire est qu'il demeure dans la mémoire des hommes le prince des apôtres de la tolérance, en dépit d'un impitoyable exclusivisme qu'on ne saurait qualifier autrement que de raciste, et dont ses écrits témoignent autant que sa vie. En ce qui concerne les hommes de couleur, il révélait lui-même, dès sa première attaque, l'une des clés de sa passion. Quoiqu'en dise « un homme vêtu d'une longue soutane noire, écrivait-il dans son *Traité de métaphysique* (1734), les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes sans barbe, ne viennent pas du même homme ». L'ancien élève des jésuites s'insurgeait donc contre l'enseignement qu'il avait reçu; mais il se conformait à la vue commune en plaçant les Noirs tout au bas de l'échelle : les Blancs étaient « supérieurs à ces nègres, comme les nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres », écrivait-il un peu plus loin[74]. Vingt ans plus tard, Voltaire développait sa vision anthropologique dans son célèbre *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Après avoir posé qu'il « n'est permis qu'à un aveugle de douter que les Blancs, les Nègres, les Albinos... sont des races entièrement différentes », il appliquait spécifiquement aux Nègres l'épithète « d'animaux »; puis, se référant aux auteurs anciens, il parlait des « espèces monstrueuses (qui) ont pu naître de ces amours abominables », entendant par là les accouplements entre singes et Négresses[75]. Plus loin, l'existence du Nouveau Monde lui fournissait d'autres arguments en faveur du polygénisme, et le polygénisme à son tour lui permettait de proposer des justifications « naturelles » à l'esclavage[76]. L'édifice anthropologique de Voltaire est couronné dans le chapitre traitant de l'Inde, à laquelle il attribue une ancienneté ou une priorité qui lui permet de *démystifier* à loisir l'enseignement judéo-chrétien, en jouant notamment sur les étymologies : *Adam* ne vient-il pas d'*Adimo,* et *Abraham,* de *Byama*[77] *?* C'est dans ce chapitre que ses éditeurs posthumes (probablement Condorcet) se sentirent obligés d'insérer une assez longue note rectificative, pour dire qu'entre monogénisme et polygénisme, il était impossible à un auteur sérieux de trancher[78]. Pour sa propre part, Voltaire s'en tint à des procédés polémiques de ce genre jusqu'à la fin de ses jours, qu'il s'agisse des attaques antijuives de son célèbre *Dictionnaire Philosophique* (1764)[79], ou des pointes antijésuites de la Défense *de mon* oncle (1767), où, traitant « Des hommes de différentes couleurs », il s'en prenait notamment au Père Lafitau[80]. Si aucun homme n'en a fait autant que Voltaire pour démolir les idoles et les préjugés du passé, nul n'a autant propagé et amplifié les aberrations du nouvel âge de la science.

On pourrait réfléchir, à ce propos, sur le cas de David Hume. Ce philosophe publiait en 1742 un essai sur les « caractères nationaux », dans lequel il affirmait, en passant, que « toutes les nations qui vivent au-delà du cercle polaire ou entre les tropiques sont inférieures au reste de l'espèce [81] ». En 1754, à l'occasion d'une onzième édition, Hume ajoutait une note dans laquelle il traitait spécifiquement des peuples noirs :

« J'ai tendance à soupçonner que les Nègres, et en général toutes les autres espèces de l'homme (car il en existe quatre ou cinq différents genres) sont naturellement inférieurs aux Blancs. Il n'y a jamais eu de nation civilisée d'une complexion autre que blanche, ni même d'individu éminent dans l'ordre de l'action ou de la spéculation. Les industries ne se sont pas développées chez eux ni les arts, ni les sciences. D'autre part, les Blancs les plus rudes et les plus barbares, tels que les anciens Germains, ou les Tartares actuels, présentent encore quelque chose d'éminent, en valeur, en forme de gouvernement, ou en quelque autre particularité. Une différence aussi constante et uniforme, s'étendant sur tant de pays et tant de siècles, n'aurait pas pu exister, si la nature n'avait pas disposé une

distinction originelle entre ces races humaines. Sans parler de nos colonies, il existe des esclaves nègres dispersés à travers toute l'Europe, et jamais on n'a découvert chez eux des symptômes d'ingéniosité; tandis que des gens de basse extraction et sans éducation parviennent à se distinguer chez nous dans toutes les professions[82]. »

On remarquera que si le ton était dur, Hume ne précisait pas clairement sa conception des origines du genre humain : des monogénistes déclarés tels que Buffon se montraient encore plus véhéments que lui; et des polygénistes témoignaient quelquefois d'un parfait universalisme humaniste. Les interférences de l'enseignement biblique avec le progrès des connaissances conduisait, chez certains auteurs, à d'étranges jeux d'ombres et de lumières. Le cas le plus singulier fut ici celui du philosophe écossais lord Kames (1696-1782), qui, dans ses *Sketches of the History* of *Man,* proposait le système suivant : d'une part, dans l'Ancien Continent, les différences raciales auraient surgi lors de la confusion linguistique de la tour de Babel; de l'autre, l'Amérique aurait été peuplée grâce à une création indépendante et « locale [83] ». Mais si l'anthropodicée de lord Kames était bien compliquée, sa morale était simple et sans détours. Ingénument, il avouait :

«Ainsi que je l'ai observé plus haut, la couleur des Nègres permet de présumer qu'ils appartiennent à une autre espèce que les Blancs; et je pensais jadis que cette présomption était confirmée par l'infériorité de leur intelligence. Mais à la réflexion, il m'est apparu que leur infériorité pouvait être due à leur condition. Un homme ne mûrit jamais en jugement et en esprit, à moins d'exercer ses facultés. Chez eux, les Nègres ont peu d'occasions de les exercer; ils se nourrissent de fruits et de racines, qui poussent sans avoir besoin d'être cultivés : ils ont besoin de peu de vêtements et ils construisent leurs huttes sans grande peine. A l'étranger, ils sont des misérables esclaves, que personne n'encourage à penser ou à agir. Qui peut dire à quel point ils pourraient s'améliorer si, vivant en hommes libres, ils étaient obligés, comme les Européens, à se procurer leur pain à la sueur de leur front[84] ? »

Si le bizarre système du bienveillant lord Kames eut un certain succès auprès du public anglais, puisque son livre fut réédité douze fois entre 1774 et 1825, il n'eut pas le privilège de retenir l'attention du monde savant, contrairement au système plus simple du médecin Edward Long (1734-1813). L'*Histoire de la Jamaïque* (1774) de Long fit longtemps autorité; en 1857 encore, Armand de Quatrefages, le chef de l'École anthropologique française, citait cette source, à propos de la prétendue infécondité des mulâtres[85]. En effet, dans son livre, Long faisait état de

ses observations d'après lesquelles les mulâtres étaient tout aussi stériles que les mulets. En conséquence, il partageait le *genus homo* en trois espèces : Européens et apparentés, Nègres, et Orang-outangs. Cependant, du point de vue mental, les Nègres paraissaient se rapprocher bien plus des Orangs que des hommes, puisque les Orangs, d'après lui, « ne semblent pas du tout inférieurs en facultés intellectuelles à de nombreux membres de la race nègre; et on peut croire qu'il existe entre eux la plus intime consanguinité (...) les Nègres témoignent eux-mêmes que de telles copulations existent bien; et il est certain que les uns et les autres manifestent les mêmes dispositions lascives... ». Mais en prévision de la monstruosité des êtres ainsi engendrés, « l'omniscient Créateur de l'univers a élevé une barrière insurmontable, qui n'est autre que la stérilité dont sont marqués les produits de ces unions ». En somme, Long supposait l'existence de deux espèces de mulâtres stériles, dont les uns rattachaient les Noirs aux Blancs, et les autres, aux Orangs; en ce qui concerne ces derniers, il ajoutait encore qu'à son avis, il n'y avait aucun déshonneur pour les Négresses à céder aux entreprises amoureuses des Orangs. L'évocation de ces amours tropicales contribua-t-elle au durable succès du livre de Long? Mettons à son crédit d'avoir, entre autres anecdotes, rapporté ces propos : « Les Nègres disent que Dieu se montre partial, puisqu'il traite les Blancs comme ses propres enfants, tandis qu'il semble prendre plaisir à affliger les Noirs par des milliers de maux[86]. »

***

Fondée en 1737 par la dynastie anglo-allemande de Hanovre, l'université de Göttingen devint rapidement le haut lieu de l'érudition germanique. Nous parlerons plus loin des orientalistes Michaelis et Schlözer, qui y enseignèrent; en ce qui concerne les sciences de la vie et de l'homme, il faut joindre aux noms déjà cités de von Haller et de Blumenbach, celui du philosophe Christoph Meiners (1745-1810), qui s'occupa beaucoup d'anthropologie. Depuis 1933, son nom a été remis à l'honneur en Allemagne, soit en sa qualité de « fondateur de la théorie de la race », qui sut anticiper sur le « concept d'Aryen » (Egon von Eickstedt, 1940[87], soit en celle de précurseur de l'anthropologie culturelle, dont la pensée fut entachée de racisme (Wilhelm Mühlmann, 1968[88].

De fait, les vues de Meiners tranchaient sur mainte idée reçue de son temps. Ainsi, il contestait la thèse courante du progrès unilinéaire de la culture[89] ; ainsi, il doutait de la possibilité de différencier rigoureusement les races, et critiquait les schémas de ses confrères; il fut aussi le premier savant moderne à placer hypothétiquement en Afrique le berceau du genre humain, et à insister sur l'importance et l'universalité des mythes des origines. Il témoigna également d'une

réelle indépendance d'esprit à l'égard de l'Allemagne de son temps, en ironisant sur l'audience dont y bénéficiaient « les vieilles traditions des juifs[90] ». Mais son idée maîtresse, à laquelle il tenait par-dessus tout, était celle de l'existence de deux grandes lignées humaines : la race « claire et belle », et la race « foncée et laide ». Ce partage lui permettait de percer le secret des « hommes supérieurs », qui n'apparaissent que parmi les peuples nobles et clairs :

« Seuls les peuples blancs, surtout les peuples celtes, possèdent le vrai courage, l'amour de la liberté, et les autres passions et vertus des grandes âmes... Les peuples noirs et laids en diffèrent par une déplorable absence de vertus et par plusieurs vices effroyables. La plupart des nations noires et laides unissent à une irritabilité due à leur faiblesse, une insensibilité révoltante à l'égard des joies et des souffrances d'autrui, même lorsqu'il s'agit de leurs proches parents; une dureté implacable, et un manque presque total d'impulsions et de sentiments sympathiques[91]... »

Chez Meiners, la transition de la brute à l'homme se faisait par étapes successives, en fonction de la présence ou de la quantité des « mérites humains »[92]. Son échelle commençait par les *quatos* (guénons?), suivis par les orang-outangs, « appelés hommes des forêts *(Waldmenschen)* à cause de leur ressemblance avec l'homme », et par les *kimperzeys* (chimpanzés), encore plus anthropomorphes, puisque, assurait-il, capables de fournir une garde d'honneur au roi du Dahomey. Venaient ensuite les légendaires « nègres des forêts » (*Waldnegey*), les Hottentots, les Boschimans et les indigènes des côtes australiennes, mais qui eux aussi « présentent tant de caractéristiques animales et si peu de traits humains, qu'on peut difficilement les ranger parmi les hommes ». D'étape en étape, à travers les hommes cuivrés et les hommes jaunes, Meiners en arrivait aux Slaves, qui, malgré leur teint clair, présentaient eux aussi des traits inférieurs, au point que « les maîtres allemands étaient obligés de traiter leurs serfs wendes beaucoup plus durement que leurs autres serfs, car l'expérience enseignait que ce n'est qu'au moyen de la surveillance la plus sévère et des châtiments indispensables qu'ils pouvaient être poussés vers le bien et détournés du mal[93]... ».

D'autres idées de Meiners — celle de la rapide dégénération, en Amérique, des peuples européens nobles, ou celle du danger des mélanges et croisement des races [94] — ont également fini par faire leur chemin, en Allemagne. On conviendra que ce philosophe fut en effet un précurseur, à des titres nombreux et variés.

« L'animalité des Noirs » suggéra à l'époque à un élève de Linné, J.-Chr. Fabricius (1745-1808) le raisonnement suivant : en Afrique, constatait-il, on rencontre des Nègres, et des singes anthropoïdes; en Amérique du Sud, sous le

même climat, les uns et les autres font défaut; n'en découle-t-il pas que les hommes noirs sont bien issus d'un croisement entre singes et hommes blancs? Ainsi, ce pieux luthérien pouvait rassurer ses lecteurs : l'épiderme du père commun Adam avait été, sans conteste, d'un blanc immaculé[95]. Fabricius mérite également une mention en sa qualité d'entomologiste, puisqu'il accrédita l'idée, dont Edward Long semble avoir été le créateur, de l'existence d'un « pou nègre » *(pediculus nigritarum)*, différent par sa forme et par sa couleur du « pou humain » *(Pediculus humanus)*[96].

Les vues de Meiners trouvèrent un apôtre dans la France révolutionnaire. En l'an IX, le pharmacien militaire Jean-Joseph Virey (1774-1847) publiait à Paris son *Histoire naturelle du genre* humain, dans laquelle il annonçait :

« Nous décrirons ici les caractères généraux de chaque race humaine, qu'on peut diviser principalement en belles et blanches, en laides ou brunes ou noires. Les lignées celtiques, et même sarmates ou esclavones, présentent en effet une face ovale, agréable (...) et une tête bien arrondie. Enfin, des formes nobles et fières, une âme généreuse, un caractère d'activité, de franchise, la beauté[97]... »

On reconnaît les grandes idées de Meiners; son disciple français en tirait une conclusion militante qui semblait faire écho aux tambours de la Révolution :

« Sans les Européens, que serait notre monde? Nations puissantes, race superbe et indomptée, immortels génies des arts et des sciences, heureuse civilisation (...) L'Européen, appelé par ses hautes destinées à l'empire du monde qu'il sait éclairer de son intelligence et dompter par sa valeur, est l'homme par excellence, et la tête du genre humain; les autres, vile tourbe de barbares, n'en sont, pour ainsi dire, que l'embryon... »

« Je n'ai pas consulté des sentiments d'orgueil national en parlant de toutes ces races étrangères » (c'est-à-dire des peuples de couleur) écrivait Virey un peu plus loin[98] : on voit bien par là que les Européens et les Français ne faisaient qu'un pour ce patriote de l'an IX. Sans nous arrêter à ses descriptions de la cruauté des Mongols ou de la stupidité des Noirs, interrogeons-nous sur la signification possible de son chauvinisme anthropologique.

Une recherche plus approfondie que la nôtre montrerait peut-être qu'au lendemain de 1815, les extrémistes des théories raciales en France se recrutaient parmi les bonapartistes plutôt que parmi les partisans des Bourbons. De ce point de vue, il serait intéressant de comparer entre elles plus systématiquement que nous ne saurions le faire, deux grandes encyclopédies de sciences naturelles, publiées toutes les deux à partir de 1816 à Paris. L'une, le *Dictionnaire des*

sciences naturelles, était dirigée par le baron de Cuvier (personnage hautement officiel), assisté de « plusieurs naturalistes du Jardin du Roi »; l'autre, le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle,* par Jean-Joseph Virey (qui venait de démissionner de l'armée), assisté d'une « société de naturalistes et d'agriculteurs ». Certes, à l'article « Homme », les races de couleur se trouvaient malmenées dans l'un comme dans l'autre, mais au ton relativement mesuré du comte de Lacépède dans la première encyclopédie s'opposaient les outrances de la seconde, où on retrouvait, sous la signature de Virey lui-même, les fables relatives au commerce amoureux des Nègres avec les singes, à leur sang et à leur cerveau noirs, et ainsi de suite. Pour mieux marquer que le Noir n'était pas un homme, Virey avançait, entre autres arguments, celui du *pediculus nigritarum :*

« Ajoutons une induction, qui n'est pas sans importance, et qui m'a été communiquée par notre savant entomologiste Latreille; savoir que comme chaque espèce de mammifère, d'oiseau, etc., a souvent ses insectes parasites, qu'on ne trouve que pour elle seule, il en est de même du nègre; il a son pou qui est tout différent de celui du blanc. Le *pediculus nigritarum* (Fabricius, *Syst. antl.,* Brunsw. 1805, p. 340) a la tête triangulaire, le corps rugueux et une couleur noire, ainsi que le nègre[99]... »

Cet argument de Virey était encore sérieusement pris en considération par Darwin[100] !

Ajoutons que *l' Histoire naturelle du* genre *humain* de l'an IX fut, en 1837, traduite et publiée aux États-Unis, sous le nouveau titre de *The Natural* History *of the* Negro Race. « Le livre fut lu en Angleterre aussi bien qu'en Amérique, et les anciens arguments racistes en faveur de l'esclavagisme s'en trouvèrent renforcés d'autant » nous apprend Philip D. Curtin[101]. Ainsi, de Göttingen à Charleston, N.C., les idées cheminaient.

1. Richard S. WESTFALL,*Science and religion in seventeenth-century England,* New Haven 1958, p. 46.

2. Charles E. RAVEN, *Natural religion and christian theology,* Cambridge 1958, vol. I, p. 107.

3. Préface de RAY à son *Synopsis stirpium Britannicarum* (1690).

4. Préface de RAY à *Ornithology* de Willughby (1670).

5. Job, XLII, 3.

6. R. S. WESTFALL, *op. cil.,* p. 37.

7. Cf. RAVEN, *op. cit.,* t. I, p. 120, citant le *Synopsis Quadrepeduin* (1693) de RAY.

8. Conclusion de *Wisdom of God* (1693) de RAY.

9. *A Discoisvse on the Specific Differences of Plants* (1674); cf. Th. BIRCH,*History of the Royal Society of London,* London 1756, t. III, pp. 162-173.

10. L'anthropologue Ashley MONTAGU (cf.*Edward Tyson, M. D., F. R. S.,* Philadelphia 1943, d'où sont extraites les citations ci-dessous).

11. Dans *The Lay Monastery, Consisting of Essays, Discourses,* etc. (cf. Ashley MONTAGU, *op. cit.,* pp. 402-403).

12. Cité par John C. GREENE, *The Death of Adam,* New York 1961, p. 361 et p. 219.

13. Cité par Frank TINLAND, *L'homme sauvage, op. cit.,* p. 128.

14. Ch. WHITE, *An Account of the Regular Gradation in Man, and in Diflevent Animals and Vegetables...,* London 1799, pp. 134-135.

15. Cf. E. GUYÉNOT, *Les sciences de la vie aux XVII*^{e} et *XVIII*^{e} *siècles,* Paris 1941, p. 298.

16. Cf. J. ROGER, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII*^{e} *siècle,* Paris 1963, pp. 367-368.

17. *Ibid.,* p. 712.

18. Cf. E. GUYÉNOT, *op. cit.,* p. 299, et Herbert WENDT, *A la recherche d'Adam,* Paris 1953, p. 90.

19. Par exemple, GUYÉNOT, op. *cit.,* p. 296, et Jean ROSTAND, *Esquisse d'une histoire de la biologie,* Paris 1968 (Coll. « Idées »), pp. 27-32.

20. H. WENDT, *op. cit.,* p. 90.

21. Cf. Knut HAGBERG, *Carl Linné,* trad. fr. Paris 1944, p. 72.

22. *Système de* la *Nature* de Charles LINNÉ, éd. Bruxelles 1793, p. 32.

23. Cf. Franck TINLAND, *op.* cit., p. 117, citant LINNÉ, *Amoenitates* Academicae, Erlangen 1789, t. VI, p. 65.

24. Cf. L. POLIAKOV, *Histoire de l'antisémitisme,* op. *cit.,* t. III, p. 153.

25. Cf. Franck TINLAND, *op. cit.,* pp. 124-125.

26. Cf. John GREENE, The *Death* of Adam, *op. cit.,* pp. 193-194, citant la *Dissertation sur les variétés naturelles* qui *caractérisent la physionomie des hommes* de *divers* climats et des *différents âges...* (1781) de Pierre CAMPER.

27. Cf. la préface de Jean ROSTAND à E. CALLOT, *Maupertuis. Le savant et le Philosophe,* Paris 1964, pp. 7-9.

28. *Lettre sur le progrès des sciences,* par M. de MAUPERTUIS, s.l. 1752, pp. 105 et suiv. (« Expériences sur les animaux »).

29. *Ibid.,* p. 83 (« Utilités du supplice des criminels »).

30. *Ibid.*, pp. 122-123 et p. 117.

31. *Dissertation physique à l'occasion du Nègre blanc,* s.l. 1777, chap. III (« Production de nouvelles espèces »).

32. Nous n'avons pas trouvé dans les écrits publiés de Maupertuis le détail de son projet, qu'on ne connaît que par la mention qu'en faisait en 1783 Emmanuel Kant : « La proposition de M. de Maupertuis de cultiver dans une province quelconque une variété d'hommes de nature noble, chez lesquels l'intelligence, l'énergie et l'honnêteté seraient héréditaires, repose sur la possibilité de créer enfin une telle variété permanente, grâce à une sélection soigneuse, permettant d'éliminer les naissances dégénérées. Une telle sélection qui, à mon avis, serait souhaitable en soi, me paraît irréalisable, du fait de la sagesse supérieure de la nature... », etc. (*Von* den *verschiedenen Racen der Menschen;* cf. notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, p. 156, note 3).

33. *Dissertation..., op. cit.,* chap. VI (« Difficulté sur l'origine des nègres levée »). 6

34. *Histoire naturelle générale et particulière...* (« L'âne »).

35. Buffon reprend ici, pour la critiquer, la définition que donnait du lion Charles Linné.

36. *Histoire naturelle...* (« Le lion »).

37. *Ibid.* (« Les abeilles »).

38. *Ibid.* (« Variétés de l'espèce humaine »).

39. . *Ibid.* (« De l'âge viril »). Cf. la description d'Aristote : « Dans l'homme, le haut et le bas sont en rapport

étroit avec le haut et le bas dans l'univers... (les) autres animaux n'ont pas ces distinctions, ou, s'ils les ont, elles sont en eux bien plus confuses... tous les animaux ont la tête en haut, relativement à leur corps; mais l'homme est le seul, dans sa perfection, qui ait cette partie en rapport avec l'axe du monde... » (ARISTOTE, *Histoire des animaux,* I, I, XV, 494 a).

40. Cf. notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, p. 150.

41. *Histoire naturelle...* (« De la dégénération des animaux »).

42. Sur ses vieux jours, Goethe évoquait l'influence exercée par Buffon en Allemagne : « L'année où je suis venu au monde, le comte de Buffon publiait le premier volume de son Histoire naturelle, qui suscita un vif intérêt parmi les Allemands, fort accessibles en ce temps à l'influence française. Les volumes se suivaient d'année en année, et l'intérêt d'une société éclairée coïncidait de la sorte avec ma croissance... » *(Critique* des *principes* de *philosophie zoologique de Geoffroy de Saint-Hilaire,* 1830). Les deux dernières éditions des *Sämmtliche Werke* de Buffon datent de 1836 et de 1837.

En ce qui concerne la France, la note qui suit fournit une indication : « Le chercheur désireux d'évaluer le succès de Buffon au XIX^{e} siècle pourra se reporter au *Catalogue* général de la Bibliothèque nationale... Depuis les Morceaux choisis en 10 volumes jusqu'au *Buffon* de Benjamin RABIER, en passant par le *Buffon* des écoles, le *Buffon des familles,* le *Buffon des demoiselles,* et même le *Buffon* du premier *âge...* on trouve plus de 120 titres, formant une masse de plus de 325 éditions... » (*Œuvres philosophiques de Buffon*, éd. Jean Piveteau, Paris 1954, pp. 527-528).

43. Cf. P. CHARLES, « Les Noirs, fils de Cham le maudit », *Nouvelle Revue théolo*gique, 1928, pp. 721-739.

44. *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux Indes* (1770), livre XI, chap. XXXI.

45. « Non seulement leur couleur les distingue, mais ils diffèrent des autres hommes par tous les traits de leur visage, des nez larges et plats, des grosses lèvres et de la laine au lieu de cheveux, paraissant constituer une nouvelle espèce d'hommes. Si on s'éloigne de l'équateur vers le pôle antarctique, le noir s'éclaircit, mais la laideur demeure : on trouve également ce vilain peuple qui habite la pointe méridionale de l'Afrique (...) Si par hasard on rencontre d'honnêtes gens parmi les Nègres de la Guinée (le plus grand nombre sont toujours vicieux), ils sont pour la plupart enclins au libertinage, à la vengeance, au vol et au mensonge. Leur opiniâtreté est telle qu'ils n'avouent jamais leur faute, quelque châtiment on leur fasse subir; la crainte même de la mort ne les émeut pas. »

46. Dans le « Supplément au voyage de Bougainville » cf. notre *Histoire de l'antisémitisme, op. cit.,* t. III, p. 150.

47. Dans le « Rêve de d'Alembert » cf. Jean ROSTAND, « Diderot et la biologie », *Revue d'histoire des sciences,* V (1952), 1, p. 9.

48. Cf. plus haut, p. 37.

49. Cf. Jean ROSTAND, « La conception de l'homme selon Helvétius et selon Diderot », *Revue d'histoire des sciences,* IV (1951), 3-4, pp. 213-222.

50. *Réflexions sur l'esclavage des nègres* (publiées par CONDORCET sous le nom du pasteur SCHWARTZ), Neufchâtel 1781, p. III.

51. Cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 139-143.

52. Cf. la célèbre note (*j*), ou note 10, du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755).

53. Notamment dans *Le totémisme aujourd'hui,* Paris 1962, pp. 142-146, et dans la pensée sauvage, Paris 1962, p. 53, p. 216, pp. 326-327.

54. « Il y aurait pourtant un moment solennel si l'orang-outang, ou d'autres, étaient de l'espèce humaine, les observateurs les plus grossiers pourraient s'en assurer, même avec démonstration : mais, outre qu'une seule génération ne suffirait pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudrait que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devrait constater le fait pût être tentée innocemment » (*Discouvs sur l'origine de l'inégalité,* note (j) précitée).

55. Wilhelm A. MÜHLMANN, *Geschichte der Anthropologie,* Frankfurt a/M 1968, P- 57.

56. E. KANT, *Anthropologie du point de vue pragmatique,* trad. Michel Foucault, Paris 1964, p. 148.

57. *Ibid.,* p. 160.

58. *Ibid.,* pp. 157-158.

59. *Ibid.,* p. 160.

60. *Ibid*.

61. Cette diatribe est extraite des *Vermischte Schriften* de KANT; cf. notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, p. 196.

62. *De l'unité du genre humain et de ses variétés* (cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, p. 157).

63. *Decas quarta collectionis suae cranorum diversarum gentium illustrata* (cf. *ibid*.).

64. *Idées...,* livre VII, chap. 1.

65. *Idées...,* livre VI, chap. IV (trad. Edgar Quinet, Paris 1827, pp. 335-336).

66. *Ibid.,* pp. 343-344.

67. *Ibid.,* p. 348.

68. « Régions des nations bien organisées », *ibid.,* p. 334.

69. *Cosmos, Essai d'une description du monde,* trad. Faye, Paris 1846, pp. 430-431.

70. « La doctrine si désolante, et plus tard tant de fois reproduite, de l'inégalité du droit à la liberté parmi les hommes, et de l'esclavage étant une institution fondée sur la nature, se trouve, hélas! développée avec une rigueur toute systématique dans ARISTOTE, *Politique,* 1, 3, 5, 6 » (Cosmos..., note 42, p. 579, éd. cit.).

71. Lettre citée par Manfred STEINKÜHLER, *Gobineau au jugement de ses contemporains d'outre-Rhin* (thèse dactylographiée d'université, Paris 1961, p. 279).

72. *A Voyage to Guinea...* (1723); cité dans W. D. JORDAN, *White over Black, op. cit.,* p. 17.

73. *Ibid.,* pp. 31-32.

74. Cf. *Œuvres complètes* de VOLTAIRE, éd. Moland, t. XII, p. 192 et p. 210.

75. Éd. Moland, t. XI, p. 7.

76. *Ibid.*, t. XII, p. 380 (« La nature a subordonné à ce principe ces différents degrés de génie et ces caractères des nations qu'on voit si rarement se changer. C'est par là que les nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique comme des bêtes... » etc.).

77. *Ibid.,* t. XII, pp. 367 et suiv. (« De l'Inde en deçà et delà du Gange »).

78. *Ibid*., p. 368.

79. « Sur ses cent dix-huit articles, une trentaine prennent à partie les Juifs, *nos maîtres et nos ennemis, que nous croyons et que nous détestons* (art. « Abraham »), *le plus abominable peuple de la terre* (art. « Anthropophage »), *dont les lois ne disent pas un mot de la spiritualité et de l'immortalité* de *l'âme* (art. « Ame ») et ainsi de suite... » (*Histoire de l'antisémitisme,* t. III, p. 105).

80. Éd. Moland, t. XXVI, pp. 402-404.

81. « Of National Characters » (cf. *Essays*, *moral,* political and *literary,* éd. London, 1875, pp. 244-258).

82. *Ibid.,* p. 252, note.

83. *Sketches of the History of Man...,* éd. Basle 1796, vol. I, pp. 58-59 et vol. III, p. 106.

84. Ibid., pp. 47-48.

85. Armand de QUATREFAGES, « Histoire naturelle de l'homme », *Revue des Deux Mondes,* mars 1857, p. 162.

86. Cf. W. D. JORDAN, *White over Black, op. cit.,* pp. 492-495.

87. E. von EICKSTEDT, *Geschichte und Methoden der Anthropologie,* Stuttgart 1940, p. 286.

88. Wilhelm E. MÜHLMANN, *Geschichte der Anthropologie,* Frankfurt a/M 1968, pp. 59-61.

89. Ainsi que le signale W. E. MÜHLMANN, *ibid.,* p. 61 et p. 203.

90. MEINERS, *Untersuchungen über* die *Vevschiedenheiten der Menschenrassen...,* Tübingen 1811, t. III, pp. 312 et suiv.; t. I, p. 166, p. 1, p. 7.

91. *Grundriss der Geschichte der Menschheit,* Lemgo 1793, pp. 123-124.

92. *Untersuchungen...,* t. III, chap. VI.

93. Ibid., t. III, p. 129 et p. 306.

94. Ibid., t. III, pp. 17 et suiv., notamment pp. 74-77; t. I, pp. 469 et suiv.

95. Joh. Christ. FABRICIUS, *Betrachtungen* über die allgemeinen *Einrichtungen* der Natur, Hamburg 1781, pp. 328-332.

96. Joh. Christ. FABRICIUS, Systema *antliatorum,* Braunschweig 1805, p. 340; cf. aussi le Nouveau Dictionnaire *d'histoire* naturelle, t. XXVIII, Paris 1819, article « Pou ».

97. *Histoire naturelle du genre humain,* pp. 145-146.

98. . *Histoire nalurelle...,* pp. 146-147 et p. 151.

99. *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle,* t. XV, p. 152 (art. « Homme »).

Le *pediculus nigritarum* existe-t-il pour la science contemporaine? Nous nous sommes renseigné, à ce sujet, auprès de l'Institut Pasteur, à Paris. Le chef du service d'entomologie médicale, le professeur P. Grenier, a bien voulu nous fournir, en date du 19 décembre 1969, les précisions suivantes :

« La question des poux des différentes « races » humaines est une vieille histoire, puisqu'elle remonte à Fabricius, comme vous l'avez vous-même constaté. Mais il n'y a pas que le pou des « nègres ». Il y a aussi les poux des « chinois » (*P. humanus* sinensis) les poux des momies péruviennes (P. *h. americanus) ,* les poux des Japonais et enfin le P. *Pseudohumanus* (Ewing, 1938), provenant d'indigènes des îles Marquises, de Tahiti et du Guatemala, et aussi de singes. Le problème est bien embrouillé et aucune conclusion définitive n'a été formulée... »

La question des « races de poux » semble donc être aussi controversée que celle des « races humaines ». Du point de vue de l'histoire du racisme, le fait caractéristique reste que divers auteurs ont tenté de conclure de l'existence supposée du *pediculus nigritarum* à la subhumanité des Noirs.

100. Cf. *The Descent of Man,* éd. « Modern Library », New York, pp. 532 et 536 (références à Virey).

101. Philip D. CURTIN, *The image of Africa, British Ideas and Actions, 1780-1850,* London 1965, p. 371.

CHAPITRE III

A la recherche d'un nouvel Adam

MAGIES DE L'INDE

Au XVIIIe siècle, lorsque la pensée occidentale cherchait à se dégager de l'étroitesse des horizons judéo-chrétiens, de nombreux auteurs vantaient l'antique sagesse des Chinois, qu'ils offraient en exemple à l'Europe, mais aucun d'eux ne s'avisait de situer dans l'Empire céleste l'origine du genre humain ou de toutes les connaissances humaines. De ce dernier point de vue, l'attrait particulier et mystérieux de l'Inde, dont se réclame maint enseignement ésotérique, s'exerce encore de nos jours. Le Moyen Age et la Renaissance ne regardaient pas si loin, ne connaissant d'antiquité qu'hébraïque ou gréco-latine : pourtant, la Bible elle-même suggérait de chercher le berceau du genre humain quelque part à l'est de la Judée. Une indication en ce sens était fournie par la description du « jardin en Éden », bordé de quatre fleuves, dont l'un était l'Euphrate. La migration d'Abraham, venu d'Ur en Chaldée, indiquait la même direction; plus suggestive encore était l'histoire du Déluge, qui faisait atterrir l'arche de Noé sur les hauteurs d'Ararat, dans les montagnes du Caucase. Ces montagnes étaient également légendaires chez les Grecs, où elles fournirent le décor de plusieurs mythes célèbres, et des traditions pythagoriciennes attiraient le regard vers des contrées situées encore plus loin à l'est, puisque Pythagore lui-même était censé avoir puisé sa sagesse soit en Perse, soit aux Indes.

Lorsque le raisonnement scientifique, sans rejeter encore définitivement les vérités dites révélées, chercha à transiger ou à se combiner avec elles, c'est encore dans ces régions qu'on continua à chercher l'origine de l'espèce *Homo sapiens,* Buffon élabora à ce sujet une théorie relativement cohérente, suivant laquelle « le premier peuple digne de porter ce nom » avait surgi lorsque la terre s'était suffisamment refroidie (c'est-à-dire, d'après lui, il y a trente mille ans) quelque part à l'est de la mer Caspienne[1]. Ce peuple était « digne de tous nos respects, comme créateur des sciences, des arts et de toutes les institutions utiles », au surplus, « il a été très heureux, puisqu'il a été très savant »; mais par la suite, d'autres hommes, « encore ignorants, farouches et barbares » auraient attaqué et détruit cette civilisation édénique, replongeant « dans les ténèbres de l'ignorance » l'humanité tout entière : seuls les « Brames de l'Inde » auraient conservé quelques lambeaux des connaissances anciennes. Cette anthropodicée, fondée sur certaines spéculations des astronomes Cassini et Bailly[2], semblait en

même temps faire écho aux vieilles mythologies de l'Age d'Or, ou de la Chute.

Buffon, qui tendait à interpréter allégoriquement les données bibliques, proposait une théorie fantaisiste, mais, à sa manière, cohérente; son grand rival Linné avançait des vues plus conformes à une interprétation littéraliste, mais qui semblaient défier toute logique. S'inspirant du récit du Déluge, il imaginait une très haute montagne émergeant des eaux, située quelque part près de l'Équateur : les animaux arctiques auraient habité sur la cime enneigée de cette montagne, couple par couple; les animaux tropicaux, ainsi que le premier couple humain, sur son pourtour. A mesure qu'émergeaient de nouvelles terres, les animaux et les hommes les auraient peuplées et se seraient multipliés; mais Linné ne se souciait pas d'expliquer comment rennes et ours blancs auraient traversé, sans dépérir, les zones tropicales, pour aller peupler les terres polaires[3].

Sans fournir des détails aussi précis que Linné, les savants du Siècle des Lumières, monogénistes pour la plupart, cherchaient le berceau du genre humain de préférence sur les montagnes. Tel était notamment l'avis des géographes : la présence de coquillages sous toutes les latitudes venait confirmer à leurs yeux l'hypothèse d'une inondation universelle, et corroborait donc la légende du Déluge. Or, on savait que les montagnes les plus hautes du globe surplombaient l'Inde (en même temps que la Chine; il n'en reste pas moins que la tradition, et peut-être aussi la réticence des « Blancs » à s'affllier à des « Jaunes », faisaient plonger le regard en deçà de l'Himalaya et du Cachemire, et non au-delà).

A ces considérations, qui se voulaient scientifiques, il faut ajouter, notamment en ce qui concerne l'origine de la culture et de la religion, une tout autre argumentation, développée à des fins polémiques. L'école déiste, retournant pour ainsi dire la Bible contre elle-même, chercha au début à prouver que Moïse avait volé ses connaissances en Égypte. Pour un Thomas Morgan, « supposer qu'une horde de pauvres et méprisables esclaves égyptianisés... était destinée par la Sagesse et le Conseil divins à servir de lumière aux Gentils » revenait à supposer « que Dieu cherchait à atteindre une Fin aussi méprisable, à l'aide de moyens aussi vicieux, que Moïse lui-même »[4]. Élève des déistes anglais, Voltaire, nous l'avons vu, infléchit la thèse en faveur de l'Inde. Polygéniste, il n'y plaçait pas « le berceau de l'humanité »; mais il s'évertuait à clamer que l'ancêtre Adam avait tout pris aux Indiens, à commencer par son nom même[5]. L'*Encyclopédie* de Diderot admettait elle aussi, à l'article « Inde », que « les sciences étaient peut-être plus anciennes dans l'Inde que dans l'Égypte ». Mais pour de nombreux contemporains, il était trop évident qu'il s'agissait d'un parti pris polémique, du « désir de trouver dans l'ancien Orient une société rivale de la société hébraïque », ainsi que le dira par la suite Edgar Quinet[6]. Aussi bien convient-il d'accorder quelque importance à l'appui apporté à la théorie indienne par le célèbre astronome Jean Bailly, qui, sur la foi de ses mathématiques, faisait surgir les premiers hommes du côté du

Groenland ou de la Nouvelle-Zemble, pour les faire descendre ensuite dans la vallée du Gange, et y inventer les sciences et les arts. Les origines arctiques furent rapidement oubliées dans l'affaire, et Voltaire pouvait exprimer sa satisfaction à Bailly en ces termes :

« ... Je suis entièrement de votre avis sur ce que vous dites qu'il n'est pas possible que différents peuples se soient accordés dans les mêmes méthodes, les mêmes connaissances, les mêmes fables et les mêmes superstitions, si tout cela n'a pas été puisé chez une nation primitive, qui a enseigné et égaré le reste de la terre. Or, il y a longtemps que j'ai regardé l'ancienne dynastie des Brahmanes comme cette nation primitive. Vous connaissez les livres de M. Holwell et M. Dow (...) Enfin, Monsieur, je suis convaincu que tout nous vient des bords du Gange, astronomie, astrologie, métempsycose, etc.[7]... »

John Holwell et Alexander Dow étaient deux écrivains anglais qui, dans leurs ouvrages sur l'Inde, faisaient état de la haute culture et de l'antique sagesse des Brahmanes. Surenchérissant sur Dow, son traducteur français, M. B.***, affirmait en 1769 que toutes les cultures et religions antiques étaient d'origine indienne, que Moïse aurait été un renégat indien, et Mahomet un imposteur[8]. On peut mentionner aussi le naturaliste français Pierre de Sonnerat, pour qui l'Inde était « la législatrice de tous les peuples » : trouvant des analogies entre les diverses mythologies ou religions occidentales, il supposait qu'elles avaient leur source commune aux Indes, berceau du genre humain (Voyage aux Indes *orientales,* 1782).

De traduction en traduction et de récit de voyage en récit de voyage, ces conceptions captivèrent l'esprit de Kant, qui, modifiant la populaire théorie arctique et astronomique de Bailly plaçait les origines humaines au Tibet. « C'est le pays le plus élevé, raisonnait-il; il fut sans doute habité antérieurement à tout autre, et il pourrait même avoir été le lieu de toute création et de toute science. Les connaissances des Indiens notamment proviennent presque certainement du Tibet, de même que tous nos arts semblent provenir de l'Inde, par exemple l'agriculture, les chiffres, le jeu d'échecs, etc. » Ici, Kant s'exprimait sur le mode hypothétique; mais il était moins prudent lorsqu'il se laissait tenter par les jeux étymologiques, rapprochant le manichéisme de la formule « O mani padme hum », et Abraham, de Brama [9] (ce dernier rapprochement se pratiquait déjà chez les auteurs de la Renaissance[10]. Pourtant, c'est surtout Johann-Gottfried Herder qui servit d'introducteur à l'indomanie dans les pays allemands, et qui incita l'imagination des romantiques à s'affilier à la « Mère Inde ».

Sur les détails de cette affiliation, les vues de Herder varièrent au cours du temps; mais en ce qui concerne le principe, il situait dans le berceau indien une sorte de « révélation naturelle » qui était aussi une initiation poétique (la poésie était pour lui le langage primitif de l'humanité), dont l'original se serait perdu.

Mais ce pasteur luthérien faisait sa part à la tradition en supposant que la Bible hébraïque était la copie la moins infidèle de ce légendaire poème : « Historiquement, il ne nous reste sur le vaste monde que la tradition écrite que nous avons coutume d'appeler mosaïque[11]... »

Ethniquement ou « racialement », Herder croyait pouvoir rapprocher les Allemands des Perses, et il s'en réjouissait[12] ; moralement, c'est aux Indiens qu'il accordait la palme, vantant « les vertus naturelles à ces peuples, la douceur, la politesse, la tempérance et la chasteté... les Européens ne semblent en comparaison que des hommes dégradés... Élégants sans recherche dans leurs manières et leur langage, francs, affables, bienveillants dans leur conduite, d'une propreté méticuleuse sur leur personne... ils se distinguent surtout par une paisible industrie et une facilité remarquable d'imitation dans les arts; même les dernières castes apprennent à lire, à écrire et à calculer [13] ».

Ce contre quoi Herder s'élevait avec véhémence dans son *opus magnum,* les *Idées sur la Philosophie de l'histoire de l'humanité,* c'était la généalogie noachide ou juive : «Les peines que l'on a prises pour faire descendre toutes les nations de la terre des Hébreux, et en faire des demi-frères des Juifs, sont contredites non seulement par la chronologie et l'histoire, mais aussi par le véritable point de vue du récit biblique lui-même... Les nations, les langues et les royaumes se sont établis après le Déluge, sans attendre les émissaires d'une famille de Chaldée... Assez! concluait-il : c'est le centre de la contrée la plus étendue, la montagne primitive de l'Asie, qui a servi de premier établissement au genre humain[14]. » Cette thèse d'une montagne primitive, il l'étayait par des théories de tous ordres, par les spéculations de Linné sur le « mont de la création », par les arguments géographiques de Pallas et de Zimmermann, par les calculs astronomiques de Bailly. Le fond de sa vision, il le révélait dans cette envolée poétique :

« Quittons ces contrées, où nos prédécesseurs, les Buet, les Buxtorf, les Bochart, cherchaient le commencement du monde! Ces recoins de l'Arabie et de la Judée, ces vases du Nil et de l'Euphrate, ces rivages de la Phénicie et de Damas, où le genre humain a pu naître comme le font les souris et les rats, il faut laisser tout cela derrière soi! escalader péniblement la montagne, le sommet de l'Asie : où allons-nous aboutir? L'horizon bascule, toute l'histoire, qui date toute chose de ce début, va avoir un autre commencement et un autre aboutissement; le regard se brouille — où allons-nous arriver?... Patience[15]... »

Ce serait peut-être s'exprimer en un style herderien, que d'écrire que l'Allemagne, pressée de s'extraire des entraves judéo-chrétiennes, ne tarda pas à répondre à ce vœu : avec Schopenhauer, elle se voulut fille de l'Inde, et bouddhiste; avec Nietzsche, fille de l'Iran, adepte de Zarathoustra. Il n'en reste pas moins qu'avec ses aspirations primitivistes, avec ses exagérations, avec ses

intuitions géniales aussi, Herder semble à la fois anticiper et aiguiser les contradictions de l'Allemagne romantique; et non seulement de l'Allemagne, car c'est peut-être à bon escient que l'orientaliste Raymond Schwab croit tenir en lui le principal responsable des «préjugés sur lesquels, aujourd'hui encore, repose notre idolâtrie de l'enfantin et du primitif[16]».

Ainsi, les auteurs les plus divers, et les disciplines les plus diverses, concouraient pour situer entre l'Indus et le Gange le berceau du genre humain en son ensemble. Il restait à la linguistique à dire son mot, et elle le fit d'une manière décisive mais ambiguë, d'une part en éclairant d'une certitude le brouillard des suppositions aventureuses, mais en faisant, de l'autre, une supposition nouvelle tout aussi fragile : ce ne serait pas tout le genre humain, ce serait une race particulière, une race blanche qui par la suite se fit chrétienne, qui aurait dévalé les montagnes de l'Asie, pour coloniser et fertiliser l'Occident. Tout se passait comme si les Européens de l'ère scientifique, libérés des conventions de la généalogie noachide et récusant le père commun Adam, se cherchaient des ancêtres nouveaux et particuliers, sans pour autant rompre avec la tradition qui plaçait leurs origines dans un Orient fabuleux. La linguistique allait permettre de désigner nommément ces ancêtres, en opposant les Aryens aux Chamites, aux Mongols — et aux Sémites.

L'ACTE DE NAISSANCE DU MYTHE ARYEN

Le problème des origines du genre humain touchait de près au problème des origines du langage, sans se confondre avec lui. S'il était traditionnellement entendu que tous les hommes descendaient d'Adam, cela n'éclairait pas encore la question de la langue qu'il avait parlée, et nous avons vu comment, dans les pays allemands en particulier, la légende d'un Adam germanophone avait pris corps dès le Moyen Age. Mais la thèse de l'hébreu, comme langue originelle ou langue mère, restait encore au XVIIIe siècle dominante, au point d'être soutenue, par exemple, dans *l'Encyclopédie*[17]. A plus forte raison avait-elle cours en Allemagne, où les idées nouvelles se propagèrent plus tard et plus lentement.

On a vu cependant que Leibniz mettait déjà en doute la priorité de l'hébreu. Sur ce point, il eut un continuateur en la personne de Johann-David Michaelis (1717-1791), de l'université de Göttingen, considéré comme le meilleur hébraïsant de son temps[18]. Sur le plan politique, le nom de Michaelis mérite une mention, en raison de ses campagnes contre l'émancipation des Juifs; sur le plan scientifique, il fut l'un des fondateurs de la haute critique biblique, refusant de prendre au sérieux les généalogies noachides : quant aux langues, « rien ne prouve encore, écrivait-il, qu'elles proviennent toutes d'une langue originelle, et encore moins, que celle-ci ait été l'hébreu. Surtout, qu'on ne produise pas [les livres de] Moïse à titre de

preuve ».

En revanche, l'historien Gatterer (1727-1799), son collègue, s'en tenait fermement aux vues traditionnelles et orthodoxes, puisqu'il considérait l'Ancien Testament comme le meilleur manuel des débuts de l'histoire mondiale. Pour lui, les Allemands descendaient d'Achkenaz, et les indigènes d'Amérique étaient incontestablement des noachides; pourtant, en ce qui concerne la priorité de l'hébreu, il était moins affirmatif. Conformément à la majorité de ses compatriotes, il suivait encore la chronologie mosaïque, datant les années à partir de la création du monde.

Une troisième gloire de Göttingen, Ludwig von Schlözer (1735-1808), adoptait une position moyenne. Le Déluge, tel qu'il était relaté dans la Bible, était pour lui une certitude, mais l'histoire de la confusion des langues à Babel lui paraissait pour le moins incertaine. Le nom de ce philologue reste lié à deux innovations mémorables. D'une part, il imposa aux historiens allemands l'usage de la chronologie moderne, celle qui compte les années à partir de la naissance de Jésus-Christ[19]. De l'autre, il proposa de distinguer, ainsi que Leibniz le faisait déjà, entre une famille de langues « sémitique » et une famille de langues « japhétique ». Si la première désignation fut acceptée d'emblée par le monde scientifique, la seconde ne connut pas la même fortune. Bien que les Européens ne se refusassent aucunement à reconnaître la parenté de leurs langages, ils ne parvinrent pas à se mettre d'accord sur le terme générique qu'il convenait de leur appliquer (comme s'il était plus facile de définir autrui que de se définir soi-même). On peut dire que cette querelle n'est pas entièrement vidée de nos jours, puisqu'on se sert encore du terme *indogermanisch,* outre-Rhin, pour désigner les langues connues ailleurs sous le nom d'indo-européennes.

***

Schlôzer déjà faisait figurer l'arménien et le persan parmi les langues « japhétiques ». La parenté existant entre divers vocables européens et asiatiques attirait l'attention depuis que l'Inde s'était ouverte aux Européens : le voyageur italien Philippo Sassetti la signalait dès 1587; en 1767, un jésuite français, le Père Coeurdoux, consacrait à cette question un long mémoire[20]. Mais les langues asiatiques restaient imparfaitement connues, et l'idée de l'hébreu, langue mère, dont les autres langues auraient dérivé, orientait les esprits dans une fausse direction.

L'indomanie naissante stimula des explorations linguistiques plus approfondies. C'est ainsi que pour apprendre le zend, la langue des Parsis, le Français Anquetil

du Peyron partit en Inde en qualité de simple soldat, et parvint en 1771, après de nombreuses aventures, à traduire en français le Zend-Avesta. Les mystères du sanscrit furent révélés aux Européens de manière moins romanesque : vers 1780, les Brahmanes du Bengale reçurent l'ordre de traduire en anglais (d'abord, par l'intermédiaire du persan) les vieilles lois et les livres sacrés de l'Inde. Or, en 1783, le poète et juriste anglais William Jones était nommé juge suprême au Bengale. Il se mettait à l'étude du sanscrit, et constatait rapidement sa parenté avec le grec et le latin. C'est à partir des lignes qui suivent, publiées par Jones en 1788, qu'on date d'ordinaire la « découverte de la famille des langues indo-européennes » :

« Le sanscrit, quelle que soit son antiquité, possède une structure merveilleuse; plus parfaite que le grec, plus copieuse que le latin, et plus exquisement raffinée que l'un et l'autre; mais présentant avec eux une affinité, en ce qui concerne les racines des verbes et les formes grammaticales, que le hasard seul n'aurait pas pu produire; une affinité si forte que l'examen philologique fait conclure qu'ils proviennent d'une source commune, qui peut-être n'existe plus. Il y a des raisons similaires, bien que moins impérieuses, pour supposer que les langues gothique et celtique, bien que mêlées à un idiome différent, ont la même origine que le sanscrit[21]. »

De plus, Jones croyait pouvoir constater des analogies étroites entre la mythologie gréco-latine et la mythologie indienne : « Il existe des similitudes frappantes entre les principaux objets du culte dans la Grèce ou l'Italie antiques et dans le pays ou nous résidons actuellement... »

L'historien de la linguistique Benkey faisait observer que William Jones eut de la chance, ou même qu'il vit juste grâce à son « instinct », puisque les données dont disposait son époque permettaient de proposer d'autres analogies (par exemple, entre le sanscrit et l'hébreu), et que la véritable preuve scientifique, c'est-à-dire la parenté structurale, ne fut apportée que par l'Allemand Franz Bopp, une trentaine d'années plus tard[22]. Le fait est que la découverte fut contestée, notamment par le célèbre grammairien allemand Adelung, qui s'en tenait à la thèse d'une langue originelle commune, surgie, en même temps que le genre humain, au Cachemire (où il situait le jardin d'Eden de la Bible[23].

Mais la plupart des orientalistes accueillirent favorablement la découverte de Jones. Au début du XIX^{e} siècle, elle pénétra dans le public cultivé, d'abord grâce à Friedrich Schlegel, qui lui donna aussitôt un tour anthropologique, concluant, à partir de la parenté de la langue, à la parenté de la race. Ainsi, c'est ce brillant auteur romantique de la première génération, celle qui croyait que l'art et la science devaient servir au développement et au progrès de l'humanité, qui, au

moment opportun, et procédant plutôt par suggestions que par affirmations nettes, enflammera la jeune Allemagne pour le mythe d'une race aryenne. Romancier, historien, diplomate, Schlegel était pourtant tout le contraire d'un extrémiste germanomane. Entre autres choses, il militait activement en faveur de l'émancipation des Juifs; et les érudits de l'Allemagne nazie, méconnaissant ce qu'ils lui devaient, se croyaient d'autant plus fondés à lui reprocher son « manque d'instinct racial [24] », qu'il avait épousé une fille du philosophe juif Moïse Mendelssohn.

Schlegel eut l'occasion d'apprendre le sanscrit lors d'un séjour à Paris, en 1802-1803, et utilisa d'abord ses nouvelles connaissances pour un cours qu'il professa à partir de 1805 à Cologne, sur l'histoire universelle[25]. « Tout, absolument tout, est d'origine indienne [26] », s'exclamait-il; au point que la civilisation égyptienne elle aussi devenait pour lui l'œuvre d'une troupe de missionnaires indiens. Éclairés de la sorte, enseignait-il, les Égyptiens fondèrent à leur tour une colonie civilisatrice en Judée; mais la « nation tartare » de Moïse ne se serait pénétrée qu'imparfaitement des vérités indiennes, puisqu'elle ignorait la métempsycose, et surtout l'immortalité de l'âme (c'est ainsi que Schlegel payait son tribut à Voltaire[27], tribut qui montre bien qu'il restait à mi-chemin entre la tradition des Lumières et le romantisme allemand intégral).

Schlegel continua ensuite son apostolat indien en publiant son célèbre *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens* (1808). Les deux premières parties de ce livre développaient le thème de la beauté et de l'antiquité du sanscrit, ainsi que de son aptitude à exprimer les idées philosophiques. C'est dans la troisième partie, intitulée « Idées historiques », qu'il se faisait anthropologue, et brossait hardiment le tableau des colonnes d'hommes supérieurs qui, dévalant du toit de l'univers, fondèrent des Empires et civilisèrent l'Occident.

Schlegel supposait que par suite d'obscurs mélanges, un peuple nouveau avait dû se former dans le nord de l'Inde, et que ce peuple, poussé « par quelque chose de plus élevé... que l'aiguillon du besoin [28] », avait essaimé vers l'ouest. La grandeur de ce peuple lui paraissait attestée « par la grandeur immense de l'architecture dans les monuments égyptiens et indiens, par rapport à la fragile petitesse des monuments modernes ». « Ainsi, nous ne trouverons pas étrange cette idée, continuait-il, que les plus grandes nations sont sorties d'une même tige, et que les nations, à les prendre dans leur origine directement ou indirectement, ne sont autres que des colonies indiennes... » Voilà la phrase clé, et l'idée qui ne tardera pas à être promue au rang de vérité scientifique. Continuant ses spéculations, Schlegel se demandait ensuite si ces colonies avaient été constituées par des guerriers ou des prêtres, et penchait pour la seconde hypothèse. Mais, prêtres ou guerriers, quel pouvait avoir été le ressort qui les mit en mouvement, « quelle prodigieuse révolution, quel trouble dans la conscience humaine? ». En réponse, il

développait (s'inspirant peut-être des *Métamorphoses* d'Ovide[29] une hypothèse plus vertigineuse encore, celle d'un crime originel qui avait pu transformer les doux végétariens de l'Inde en carnivores, désormais poussés à partir au loin par quelque obscur instinct : « Ce trouble inconnu dont je parle n'a-t-il pas dû poursuivre l'homme fugitif, comme il est raconté du premier meurtrier que le Seigneur avait marqué d'un signe sanglant, et le précipiter jusqu'aux extrémités de la terre. » Cette anthropodicée végétarienne sera reprise et développée par Richard Wagner, expurgée de toute référence au mythe biblique[30].

Schlegel prenait la précaution d'ajouter qu'il s'agissait de « faits antérieurs à toute histoire »; et, plus loin : « Il n'y a rien qui puisse provoquer tant de doutes que la manière dont la population de la contrée la plus heureuse et la plus fertile d'Asie avait pu parvenir jusque dans les extrémités nord de la Scandinavie... » Il n'empêche qu'il trouvait dans les légendes indiennes « la tradition d'une montagne miraculeuse... une haute vénération de la montagne sacrée du Nord... », et c'est ainsi que « quelque idée surnaturelle de la haute dignité et de la magnificence du Nord » aurait aimanté « le chemin des races germaniques ».

« Ce n'est pas le lieu de poursuivre cette question, d'ailleurs si importante pour l'histoire de notre patrie » : c'est sur ces mots que s'achevait la vision schlegelienne. Cette touche finale nous rappelle que *l'Essai sur la langue et la sagesse des Indiens* voyait le jour en des temps incertains et troublés, la même année que les Discours *à la nation allemande* de Fichte. A y regarder de plus près, rien n'y était clairement affirmé, les conditionnels abondaient, tout était poétiquement suggéré; au demeurant, Schlegel n'employait nulle part encore les termes *d'Aryens* ou *d'Indo-Germains* : mais sa brumeuse imprécision même devait stimuler chez ses lecteurs les spéculations les plus audacieuses.

INDOMANIE, GERMANOMANIE ET ANTISÉMITISME

Le premier adepte et propagateur des idées de Friedrich Schlegel fut son frère August-Wilhelm, qui en tirait également des conclusions patriotiques : « Si l'Orient est la région d'où partent les régénérations du genre humain, l'Allemagne doit être considérée comme l'Orient de l'Europe », écrivait-il en 1804[31]. En ces années d'effervescence nationaliste, les constructions hasardeuses, ou franchement délirantes, se multipliaient rapidement : en 1810, celle de Gôrres (dont la terminologie nous surprend, puisqu'il qualifiait les futurs Aryens de « Sémites de l'Extrême-Orient », mais qui faisait provenir Abraham du Cachemire, berceau de l'humanité et de la religion[32]; en 1810-1812, la plus illustre de toutes, celle de Creuzer (qui faisait remonter le judaïsme à un « brahmaïsme primitif », la vraie religion naturelle : Abraham-Brama et Sara-Sarasvadi étaient des brahmanes[33] ; en 1808 et 1815, celle de Kanne (qui multipliait ces identifications : Esaü était

Ahriman, Jacob était Ormuzd, Joseph était Ganesa[34]. En ces mêmes années, Schopenhauer commençait à élaborer son système, destiné à devenir le répertoire philosophiquement sans doute le plus influent des arguments pro-indiens ou pro-aryens—et antijuifs ou antisémistes. Peu après, l'arsenal terminologique commençait à se constituer. Le terme *Aryens,* naguère repris chez Hérodote par Anquetil du Peyron pour désigner les Perses et les Mèdes, et utilisé en ce sens par divers auteurs allemands, reçut son droit de cité élargi et générique grâce à Friedrich Schlegel, toujours lui, en 1819[35] (Schlegel justifiait son choix en rattachant la racine *Ari* au mot germanique « Ehre », c'est-à-dire *honneur).* Le terme *Indo-Germains* fut forgé par l'orientaliste Julius von Klaproth en 1823, et aussitôt adopté par la majeure partie des auteurs allemands[36], tandis que ceux des autres pays préférèrent celui *d'Indo-Européens,* proposé par l'Anglais Thomas Young en 1816[37]. Mais *Indo-Germains* fut contesté également en Allemagne, même dans son sens linguistique : ainsi, le pur savant Franz Bopp trouvait en 1833 d'excellentes raisons pour s'en tenir à *Indo-Européens*[38] et en 1851 encore, l'orientaliste Boetticher-Lagarde, antisémite mais chrétien convaincu, utilisait l'expression de « langues japhétiques »[39]. Tout cela est significatif, et ce travail linguistique fut lourd de conséquences, dans un domaine où tout dépend des mots. Mais il reste à voir qui prononçait ces mots, et l'on sait sur ce point qu'une fois mis en circulation, les mots échappent rapidement aux linguistes qui les ont forgés.

L'essentiel est désormais l'annexion d'une science vraie et féconde, la linguistique, par une science délirante, l' « anthropologie raciale », et, ensuite et surtout, l'influence des passions politiques sur le cours pris par les égarements anthropologiques. En effet, théories nouvelles et mots nouveaux commencent à foisonner à l'époque où la question juive était discutée avec un acharnement tout particulier. Une rapide digression s'impose ici.

Entre 1789 et 1815, les Juifs avaient été émancipés dans la plupart des pays occidentaux, et aspiraient désormais à devenir des citoyens semblables aux autres; mais la société chrétienne, surtout en Allemagne, n'en éprouvait que plus de méfiance à leur égard, ainsi que cela paraît être de règle dans les cas d'affranchissement d'esclaves. Or, à l'âge de la science, l'argument théologique de la malédiction n'était plus de mise pour réclamer le rétablissement des ghettos, et c'est ainsi que la caste « déicide » juive se transmuta, au lendemain de son émancipation, en race « inférieure » sémite. La nouvelle anthropologie des Lumières fournissait le cadre général d'un phénomène sémantico-social que nous avons longuement étudié dans nos travaux précédents, mais qui se laisse résumer en quelques mots : *des sentiments et ressentiments indéracinables* de *l'Occident chrétien s'exprimèrent* désormais *en un nouveau vocabulaire.* En Allemagne, où l'émancipation des Juifs, parce que survenue sous l'occupation française, était doublement impopulaire, le patriotisme germanomane était voué à prendre, ne fût-

ce que secondairement, un tour « anti-sémite ». Ainsi, l'antisémitisme pré-existait à l'idée aryenne, et favorisait son emprise; mais si les germanomanes se montraient presque toujours antisémites, ils n'étaient pas nécessairement des adeptes de la nouvelle généalogie indienne : ils l'étaient d'autant moins que celle-ci entrait en collision avec la vieille tradition patriotique suivant laquelle les Germains n'étaient redevables de leurs origines qu'à eux-mêmes[40]. Telle sera aussi la conception qui triomphera par la suite, dans la première moitié du XX^e siècle : le terme *Aryens* sera conservé, mais il se trouvera vidé de sa substance indienne. Au début du XIX^e siècle également, des germanomanes aussi représentatifs que E. A. Arndt ou F. L. Jahn, sans parler de Fichte, avec sa thèse du « peuple originel » allemand, ignorent complètement l'affiliation indienne, qu'on peut considérer, en toute dernière analyse, comme une mythologie de transition qui entre la généalogie créationniste de la Bible, et la généalogie évolutionniste de Darwin, eut sa fonction à remplir.

En cette conjoncture, le rôle des érudits consistera surtout à estampiller du sceau de la vérité scientifique, à mesure que le scientisme du XIX^e siècle occupe le terrain, des aspirations philosophiques ou mystico-politiques dont nous avons vu, notamment avec Herder, l'éveil. Trois grands noms illustrent l'extraordinaire diversité des thèmes, options ou attitudes possibles, au cours de la progression de ces aspirations ou de ces rêveries.

Le philosophe Schelling payait publiquement son tribut à l'indomanie depuis 1803, sans invoquer pour autant la parenté de langue ou de race. Si la religion indienne l'attirait, c'est parce qu'il y voyait la source de l' « idéalisme le plus ancien »; il pensait que « les livres dits bibliques » faisaient obstacle à la perfection du christianisme, et qu'on ne pouvait pas les comparer, même de loin, « en contenu véritablement religieux », aux livres sacrés des Indiens[41]. « Qu'est-ce que l'Europe, sinon le tronc stérile en soi, qui doit tout à des greffes orientales? » écrivait-il en 1805[42]. Mais, se rapprochant ensuite de l'orthodoxie luthérienne, Schelling finit par devenir un adversaire déclaré de l'indomanie[43].

Quant à Goethe, il fut toujours hostile à celle-ci. Il ressentait une sorte d'antipathie viscérale pour le Panthéon indien, et ne trouvait pas d'expressions assez vigoureuses pour dire son dégoût pour les « monstres indiens » et leurs idolâtres *(Götzendiener);* cette religion lui paraissait fatale pour l'art et la poésie. Il n'en reste pas moins que Goethe évoluait avec son époque : l'intérêt respectueux qu'il manifestait dans sa jeunesse pour les traditions bibliques se reporta, sur ses vieux jours, sur d'autres mythologies orientales; mais il lui répugnait de franchir l'Indus. Par une sorte de compromis personnel, il se fit l'adepte de la « noble et pure » sagesse des Parsis, afin de sortir ainsi du « cercle borné hébraïque-rabbinique, et atteindre la profondeur et la largeur du sanscrit » (la vieille langue indienne échappait donc à ses condamnations). Goethe avait attentivement étudié

les principaux orientalistes de son temps; il est d'autant plus intéressant de constater que la longue postface érudite dont il fit suivre en 1819 son Divan *occidental-oriental,* et dans laquelle il consacre notamment un petit chapitre à l'éloge de William Jones, ne mentionne nulle part, pas même à cet endroit, la découverte de la famille des langues indo-européennes. Encore moins pouvait-il se sentir des affinités « raciales » avec les Indiens; dédaigneux, par ailleurs, de la bruyante agitation patriotique et germanomane, il emboîtait décidément malle pas à son siècle[44].

Sur ces points, Hegel témoignait d'un esprit singulièrement plus moderne, lui qui comparait à la même époque la découverte du sanscrit à celle d'un continent nouveau, puisqu'elle établissait à ses yeux « les liens historiques des peuples germaniques avec les peuples indiens, avec toute la sûreté qu'on peut exiger en pareille matière [45] ». En conséquence, la grande vision des Indiens, colonisateurs de l'Europe, se trouvait promue au rang d'un « fait irréfutable », contrastant avec les « fabulations » *(Erdichtungen)* dont l'histoire est familière :

« Dans la cohésion entre les langues de peuples tellement éloignés les uns des autres (...) nous avons devant nous un résultat, qui nous démontre que la propagation de ces peuples à partir de l'Asie, en même temps que leur évolution disparate à partir d'une parenté originelle est un fait irréfutable *(unwidersprechliches Faktum),* qui ne ressort pas de combinaisons ratiocinantes de petites et grandes circonstances, lesquelles ont enrichi l'histoire par tant de fabulations présentées comme des faits, et qui ne cesseront de le faire, puisque d'autres combinaisons de ces circonstances entre elles-mêmes ou avec d'autres seront toujours possibles[46]. »

L'augure avait tranché : seule la preuve linguistique était une preuve scientifiquement valable, en ce qui concerne les origines des nations. Cette confusion entre la race et la langue est d'autant plus remarquable, dans le cas hégélien, que suivant la *Philosophie* de *l'histoire,* l'Inde était un pays antérieur à toute histoire : aussi bien Hegel n'avait-il que du mépris pour la pensée, le caractère et les mœurs des Indiens[47]. Il ironisait sur « la représentation courante de nos jours » — il citait à ce propos Bailly, Schelling et Schlegel — selon laquelle un peuple primitif indien aurait été l'auteur de toute la sagesse et de tous les arts. « Cette représentation reprend celle du premier état de l'homme au Paradis, que les théologiens avaient auparavant élaboré à leur manière, en disant par exemple que Dieu avait parlé en hébreu à Adam, mais elle l'adapte à d'autres besoins », observait-il[48].

Il reste maintenant à citer quelques-uns des savants qui perfectionnèrent la forme pseudo-scientifique du mythe aryen, à l'époque où, à en croire Henri Heine, le diable allemand lui-même se mettait à l'étude du sanscrit — et de Hegel[49].

Chronologiquement, il faut d'abord mentionner le géographe Karl Ritter, qui, dès 1820, décrivait avec un grand luxe de détails la ruée des colonnes indiennes vers l'Ouest, et d'abord vers le Caucase, « pays des Ases », sous la conduite de prêtres ou missionnaires bouddhistes[50]. Mais si Ritter privilégiait l'Inde, il ne lui opposait pas encore la Judée. Ce manichéisme, qu'on trouve ébauché la même année chez Johann Gottfried Rhode (qui affirmait la supériorité et l'antériorité de l'enseignement de Zoroastre sur celui de Moïse[51], ne trouvera sa forme définitive et moderne qu'un quart de siècle plus tard, chez l'indianiste Christian Lassen. Cet élève et protégé des frères Schlegel écrivait vers 1845 :

« Parmi les peuples caucasiens, nous devons certainement accorder la palme aux Indo-Germains. Nous ne pensons pas que cela est dû au hasard, mais nous croyons que cela doit découler de leurs talents supérieurs et plus vastes. L'histoire nous apprend que les Sémites ne disposent pas de l'équilibre harmonieux de toutes les forces de l'âme qui caractérise les Indo-Germains.

« La philosophie, elle aussi, n'est pas l'affaire des Sémites; ils n'ont fait que prendre quartier chez les Indo-Germains, et encore seuls les Arabes l'ont-ils fait. Leurs représentations et leurs vues absorbent trop leur esprit pour qu'ils puissent s'élever avec sérénité vers la contemplation des idées pures... Dans sa religion, le Sémite est égoïste et exclusif[52]... », etc.

Plus loin, Lassen opposait les Aryens de l'Inde aux Dekhanais, et il comparaît ces derniers aux indigènes d'Australie et d'Amérique, asservis par les Européens. Il assurait à ce propos que les castes supérieures de l'Inde étaient aussi les castes les plus blanches. « Les Aryens, concluait-il, forment le peuple le plus complètement organisé, le plus entreprenant et le plus créateur : il est donc le plus jeune, la terre n'ayant produit que tard les genres les plus parfaits des plantes et des animaux. Cette relation se manifeste en dernier lieu de manière correspondante dans la situation politique[53]... »

Tous les éléments fondamentaux du mythe sont déjà là : biologisme, victoire méritée du plus fort, supériorité de la jeunesse, supériorité de la blancheur : seule la terminologie de Lassen était mal rodée, puisqu'il classait les « Sémites » parmi les « peuples caucasiens ».

Son confrère August-Friedrich Pott*démontrait* l'origine asiatique des Européens en linguiste, mais, pour l'appuyer, il se servait d'images poétiques :

celles du cours du soleil, du sein maternel de l'Asie :

« Ex oriente *lux* : dans ses grandes lignes, la marche de la culture a toujours suivi le cours du soleil. Les peuples de l'Europe ont été jadis abrités par le sein de l'Asie, ils ont joué, comme des enfants, autour de cette mère : nous n'avons plus à invoquer à ce sujet d'obscures réminiscences, nous pouvons nous reposer sur la preuve de fait que nous fournissent les langues européennes et asiatiques. C'est là, et nulle part ailleurs que se trouvaient le terrain de jeu et l'école des premières forces matérielles et spirituelles du genre humain[54]... »

D'autres professeurs allemands feront résonner plus fort encore leur lyre — tel le grammairien K. F. O. Westphal, traitant des catégories du discours, que « nos ancêtres indo-germains, assurait-il, ont suivi avec la même inconscience que lorsque, pour soutenir leurs corps, ils ont saisi le premier aliment, ou lorsque l'Indo-Germain a pour la première fois serré dans ses bras l'Indo-Germaine, laquelle, sans qu'il le sût, devait mettre au monde un homme pareil à lui-même[55]... ».

Mais le propagateur de loin le plus influent du mythe indo-germain ou aryen fut Jakob Grimm, l'initiateur du célèbre dictionnaire, et l'oracle des auteurs de manuels de littérature et d'histoire : c'est surtout par ce canal que dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, le mythe se trouvera enseigné à un innombrable public. Ouvrons par exemple la classique Histoire de la langue allemande (1848), dont Grimm disait lui-même en préface que, paraissant à un moment crucial de l'histoire, elle était « un ouvrage politique jusqu'à la moelle des os [56] ». Nous y trouvons un chapitre intitulé « Immigration » (*Einwanderung*), dans lequel sont décrites, et même datées, les ruées successives des colons : d'abord les Grecs (1800 avant J.-C.), suivis par les Romains et les Celtes. « Quant à l'histoire des Allemands, continue-t-il, qui sont le quatrième peuple à faire leur avance en Europe, il est d'usage de la commencer par la relation de Pythéas, aux temps d'Alexandre le Grand[57]. » Suivent, toujours numérotés, les Lithuaniens, les Slaves, les Thraces et les Scythes; aux Finnois et aux Ibères également, Grimm tend à attribuer une origine asiatique. Tous ces colons se sont mis en route, poussés par un « irrésistible instinct » :

« Tous les peuples de l'Europe, et d'abord ceux qui, originellement apparentés, s'élèveront à la suprématie, en affrontant de multiples changements et dangers, ont émigré en des temps lointains de l'Asie; ils ont été mis en mouvement de l'Est vers l'Ouest par un irrésistible instinct *(unhemmbarer* Trieb), dont la vraie cause nous

demeure inconnue (...) La vocation et la valeur des peuples originellement apparentés, et destinés à prendre un grand élan, se manifeste dans le fait que l'histoire européenne leur appartient presque uniquement. »

Il est à noter que Grimm ne se servait ni du terme *Aryens* ni de celui d'Indo-Germains (à *Germanen,* il préférait *Deutsche,* pour désigner les Allemands, dans lesquels il englobait les Francs, les Burgondes et les Langobards[58]. Ni l'un ni l'autre de ces termes ne figure dans les écrits du mythologue dilettante Richard Wagner, qui pourtant, entre 1848 et 1850, avait le premier mis en place les principaux éléments de l'apocalypse antisémite, et évoqué aussi bien le Juif corrupteur, « ferment de décomposition », que le tragique destin de l'humanité supérieure et noble, destin qu'il voyait incarné dans la royale Passion de la « merveilleuse race franque [59] ».

D'accord sur les grandes lignes de son nouveau mythe des origines, la pensée allemande, entraînant à sa suite la pensée européenne, continuait encore à hésiter sur les termes nécessaires à sa perfection. Et c'est précisément en Allemagne que ce flottement semble avoir été particulièrement accusé : comment ne pas citer à ce propos le prince des sanscritistes du XIX^{e} siècle, Max Müller, qui, vers 1860, écrivait :

« Étant le principal responsable de l'emploi du terme *aryen* dans le sens *d'indo-européen,* et puisque ce terme n'a pas trouvé en Allemagne une acceptation aussi générale qu'en Angleterre et en France, je vais développer ci-dessous quelques considérations pour en justifier l'usage[60]... »

Avant d'entreprendre sa démonstration, Max Müller énumérait les termes rivaux : « indo-germain », « indo-européen », « japhétique », « sanscritique », et même « méditerranéen » *(mittellündisch).* Il nous reste à voir, si possible, pourquoi l'Angleterre et la France accueillirent « aryen » avec plus de faveur que l'Allemagne, et, pour cela, porter d'abord notre regard dans le dernier de ces deux pays.

LE MYTHE ARYEN A L'ÉCHELLE EUROPÉENNE

La cosmogonie élaborée en Allemagne se propagea en France avec une rapidité singulière. Dès 1817, Cuvier invoque l'argument linguistique à l'appui de sa classification anthropologique, et compare favorablement le « rameau » auquel il

croit appartenir au « rameau araméen » du Proche-Orient[61]. Une dizaine d'années plus tard, Michelet connaît déjà les maîtres-mots, puisque dans son Histoire *romaine,* il parle de « la longue lutte du monde sémitique et du monde indo-germanique » : que l'Inde soit le berceau de l'humanité est une certitude pour lui : « Suivez d'Orient en Occident, sur la route du soleil et des courants magnétiques du globe, les migrations du genre humain, observez-le dans ce long voyage de l'Asie à l'Europe, de l'Inde à la France... Au point de départ, dans l'Inde, le berceau des races et des religions, *the womb of the World*[62]... »

(Plus péremptoire encore, le philologue Eichhoff écrit en 1836 : « Tous les Européens sont venus de l'Orient; cette vérité, confirmée par les témoignages réunis de la physiologie et de la linguistique, n'a plus besoin de démonstration particulière[63]... ») Sur Michelet, les « entrailles » indiennes paraissaient exercer un redoutable attrait. Dans le « Journal » qu'il tenait, on trouve en effet cette note : « Les petites ruines du monde méditerranéen ne suffisent plus au besoin de ruines qu'éprouve mon cœur dévasté. Il me faut les désolations, les cataclysmes de l'Orient, les vastes destructions de races, les déserts... La salle des Nibelungen ne me suffit pas. Il me faut la grande plaine du monde indien, où tombent par cent mille les Gourous[64]... » Le génie de Michelet, infaillible lorsqu'il s'agissait de Michelet, lui dictait ainsi un aveu, lors d'une période de mélancolie. Un autre romantique, Gérard de Nerval, voulait se livrer à une enquête sur les mythes européens des origines, au lendemain de sa première crise de folie : « Le Cantal d'Auvergne correspond au Cantal des monts Himalaya. Les Mérovingiens sont des Indiens, des Persans, des Troyens (...) Ces rapports, ces migrations, ces filiations ne sont-ils pas bien importants à définir, du moins avec plus de soin et d'étude qu'on ne l'a fait jusqu'à présent[65] ? » Et c'est aussi la folie qui guette le *Louis Lambert* de Balzac pour lequel « les livres de Moïse sont marqués au coin de la terreur ». Le personnage tient à l'auteur les propos suivants :

« Il est impossible de révoquer en doute la priorité des Écritures asiatiques sur nos Écritures saintes. Pour qui sait reconnaître avec bonne foi ce point historique, le monde s'élargit étrangement. N'est-ce pas sur le plateau de l'Asie que se sont réfugiés les quelques hommes qui ont pu survivre à la catastrophe (...) L'anthropogonie de la Bible n'est donc que la généalogie d'un essaim sorti de la ruche humaine qui se suspendit aux flancs montagneux du Tibet, entre les sommets de l'Himalaya et ceux du Caucase (...) Une grande histoire gît sous ces noms d'hommes et de lieux, sous ces fictions qui nous attachent irrésistiblement, sans que nous sachions pourquoi. Peut-être y respirons-nous l'air natal de notre nouvelle humanité[66]. »

Il reste que Louis Lambert est un héros dans lequel Balzac avait mis beaucoup de lui-même, et que le mythe généalogique dont s'emparait sa naissante folie, ou celle de Nerval, était aussi une aberration collective. Un saint-simonien, Pierre Leroux, nous renseigne sur ses implications politiques et religieuses, dans un article qu'il consacrait en 1832 à l'importance des études orientales[67].

Pour Leroux, comme pour la plupart de ses contemporains, la nouvelle généalogie indienne — ou, pour reprendre ses propres termes, « le long pèlerinage de nos aïeux, qui les amena des plateaux de l'Asie aux glaces du Nord, pour les disperser ensuite, comme une semence féconde, sur l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Espagne » — est une vérité d'évidence, qui n'a pas besoin d'une démonstration. « Nous avions oublié tout cela, nous avions délaissé notre héritage, répudié la dot que la nature nous avait donnée », continue-t-il. Mais puisque les études orientales ont permis à l'humanité blanche (Leroux ne semble pas en connaître d'autre) de retracer sa généalogie, de prendre conscience de ses liens de famille, notre saint-simonien peut proposer une nouvelle Réforme généreuse :

« Éclairés de cette lumière qui commence à sillonner tout l'horizon, pourquoi nous bornerions-nous maintenant au Panthéon juif? (...) ne verrons-nous dans l'humanité que le rameau détaché qui s'appelle le christianisme, la révélation de Moïse et la révélation de Jésus? Non, nous voudrions un Panthéon plus vaste, un Panthéon qui réponde à ce mot HUMANITÉ, de si nouvelle invention... Nous ne sommes ni les fils de Jésus, ni de Moïse : nous sommes les fils de l'humanité (...) par quelle justice distributive mettrez-vous tous les grands législateurs religieux de l'humanité aux pieds de l'un d'eux, qui date d'une époque assez récente... »

Par la suite, Proudhon opposera au *polythéisme juif* [sic], dans une perspective analogue, et en oubliant lui aussi les groupes humains de couleur, le *monothéisme indo-germanique*[68]. Mais nous verrons que ces retrouvailles « d'aïeux plus anciens », comme le dit encore Pierre Leroux, et dont, en libre penseur, il tire des arguments contre la religion établie, pouvaient également être invoquées en faveur de celle-ci : auparavant, demandons-nous comment, au surlendemain de Waterloo, les élites de la nouvelle génération, des saint-simoniens aux ultras, ont pu se mettre à l'école de Herder et de Schlegel.

Comment cheminent les idées? La parole est plus entraînante que la plume, et son mode d'action ou de contagion est parfois décelable. C'est ainsi que nous apprenons, au hasard d'une correspondance publiée et commentée[69], qu'à Lyon, un certain Jacques Roux-Bordier s'était fait, dès les dernières années du XVIIIe siècle, l'apôtre de la suprématie germanique. Aux vues de Klopstock et de Herder, il ajoutait l'anti-biblisme de Voltaire; le cénacle qui s'était formé autour de lui

comprenait aux moins deux jeunes hommes promus à un grand avenir, le physicien Ampère et le poète Ballanche. Sous la Restauration, on retrouve Ballanche dans l'entourage d'un autre propagandiste, le baron d'Eckstein, mais qui ne retrouvons-nous pas autour de ce lien germanique et demi-juif des salons parisiens[70]. C'est Hugo, et c'est Lamartine, c'est Sainte-Beuve, et c'est Lamennais, auxquels il révèle les mystères de l'Orient, sans parler des historiens romantiques, Augustin Thierry, Henri Martin, Michelet. Personnage remuant, mais d'une érudition incontestée, le « baron sanscrit » Eckstein avait fondé en 1824 un journal ultra, le *Catholique,* dans lequel il propageait le thème d'une « révélation naturelle » indienne, complété à l'occasion par celui d'une Europe qui devait le meilleur de son sang, de sa culture et de ses institutions, aux Germains[71]. Dans son entourage, nous trouvons encore le jeune Frédéric Ozanam, fondateur de la société Saint-Vincent-de-Paul, qui voulait « démontrer la religion catholique par l'antiquité et l'universalité des croyances du genre humain [72] »; mais plutôt qu'à subordonner ces croyances à Moïse, ainsi que le faisait jadis Mgr Huet, ce « mouvement de restauration du christianisme par la science [73] » tendait à affilier la révélation particulière de Moïse à la révélation universelle indienne. Ainsi Eckstein, le « baron Bouddha» de Heine, propageait-il l'indomanie, par son verbe intarissable, et par sa plume malhabile et pédante; une curieuse note de Hegel, qui voyait en lui le dispensateur de fonds de la propagande gouvernementale néo-catholique, témoigne de l'impression qu'il laissait à ses contemporains[74].

Par ailleurs, il va de soi qu'un cercle plus étroit de spécialistes français n'avait pas attendu les Allemands pour s'intéresser aux études indiennes. Les *Asiatic Researches* de Jones avaient été traduites en 1803; c'est à Paris, en 1816, qu'avait été instituée la première chaire de sanscrit d'Europe. Mais c'est à partir de 1825 que commencent à être traduites les immenses généralisations philosophiques d'outre-Rhin : en 1825, la *Mythologie* de Creuzer; en 1828, les *Idées* de Herder; en 1837, la *Sagesse des Indiens* de Schlegel. Edgar Quinet traduisait Herder; Michelet traduisait Grimm; Henri Heine se faisait le courtier des religions et des philosophies de l'Allemagne. Il reste que ce ne sont pas ces traductions et ces conversations de salon qui furent déterminantes; ce qui compte, c'est que les esprits français se montrèrent disposés à s'en imprégner; qu'ils étaient en quête de clés ou de grilles permettant une nouvelle lecture du monde; et que commençait à prendre corps ce mélange de nationalisme spiritualiste et de scientisme matérialiste dont allait sortir le déterminisme racial.

Or la France cherchait du neuf. Les élites de la nouvelle génération ne demandaient pas mieux que de renvoyer dos à dos le Dieu du Sinaï et la Déesse Raison. Comme l'écrit Edmond Vermeil, « le romantisme avait déclaré la guerre à ces frères ennemis que sont le catholicisme romain et la philosophie des Lumières [75] ». Dans le camp catholique, Joseph de Maistre aboutissait au constat suivant :

« Tout philosophe chrétien doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va s'élever une nouvelle religion sur la terre, ou que le christianisme se rajeunira de quelque manière extraordinaire[76]. » Or, la généalogie indienne permettait une singulière réconciliation entre une religion qui se voulait rénovée ou élargie, et l'idéal révolutionnaire universaliste. Quant à ses prolongements germaniques, n'était-ce pas une manière pour bien des Français qui professaient les principes de 1789, de s'affilier en secret à la noble généalogie franque? La fibre patriotique ne s'y opposait pas : une France vaincue pouvait d'autant plus aisément s'attacher à l'inoffensive Germanie morcelée que l'Angleterre, perfide Albion, faisait figure de vainqueur officiel.

Dans ce climat, comment devenait-on indomane ou germanomane, au temps du Roi-bourgeois, et quels étaient ceux qui, par excellence, le devenaient? Peut-on, ainsi que le fait l'historien R. Schwab, poète lui-même, opposer aux « féminins » enthousiasmes indiens de Lamartine et de Michelet le scepticisme plus « viril » d'un Hugo? Schwab écrit notamment :

« Hugo défend comme sa chair la tradition gréco-latine (...) Il y a en lui du rocher, qui manque à la féminité de Lamartine et de Michelet; un instinct rudimentaire le met en garde contre ces forces femelles (...) Il dit parfaitement ce qu'il veut dire quand il appelle l'Allemagne une Inde : dans l'une et dans l'autre il flaire le même danger pour l'esprit. » Et dans la « grande marée orientale », venue d'Allemagne, Schwab voit « un appel au déluge, qu'à leur insu répètent un Michelet et un Lamartine, dans leur clameur contre l'étroitesse occidentale [77] ».

A y bien réfléchir, les controverses ou les polémiques de l'époque ne se trouvent-elles incarnées en certaines oppositions exemplaires? Par exemple, celle qui exista entre Tocqueville et son ami Gobineau, telle qu'elle se dégage de leur correspondance; ou encore celle des deux intermédiaires germano-français que furent Henri Heine et Eckstein. « Forces féminines » et « forces viriles », c'est à première vue parler pour ne pas dire grand-chose; mais en dernière analyse, et à travers de multiples et complexes médiations, tous ces débats et tous ces contrastes se laissent en effet ramener, croyons-nous, à un conflit permanent qui habite le cœur de tout être humain.

Par là, nous entendons la lutte entre l'attrait régressif des « images maternelles » (prolongées par la Mère Nature), et l'autre mode relationnel avec l'univers, plus tardif chez l'enfant, moins destructif ou moins anarchique chez l'adulte, qui est l'identification aux « images paternelles » (prolongées par les institutions religieuses et culturelles). L'indomanie serait, dans cette perspective psychanalytique, et dans le contexte historique donné, l'expression, littéraire et politique, du désir inconscient de supprimer le joug social de la loi et de la culture, en se prévalant des droits, exigences ou décrets, d'une Nature sémantiquement omnivalente — puisque permettant de coder une visée archaïque

primaire au moyen d'idéologies diverses et facilement contradictoires (des élans libertaires d'un Leroux ou d'un Proudhon au fatalisme scientiste d'un Gobineau). Ne sont-elles pas suggestives, les lignes précitées de Leroux et de Michelet, qui récusent la généalogie chrétienne-spirituelle « masculine » (« nous ne sommes ni les fils de Jésus ni de Moïse » — Leroux) , et s'affilient racialement, au nom d'une science qui manipule la matière, mais qui ne sait que faire de l'esprit, à l'Inde « maternelle » ou « matérielle » *(mater = materia,* l'Inde est *the womb of the nations* — Michelet).

Les « images maternelles » sous-tendent notamment les rêveries d'un retour à l'âge d'or, voire d'une fusion avec l'univers (= retour aux entrailles maternelles), tandis que le père est un modèle qu'on veut imiter (identification), et surpasser; son image est plus constructive en ce sens qu'elle débouche sur les réalités et inspire des projets d'avenir. Cela dit, il resterait à préciser le mode des rapports entre les individus et la collectivité, au fil des générations, puisque, d'une part, ces deux séries d'images coexistent, latentes, chez tout un chacun, mais aboutissent aux compromis des tempéraments ou « caractères » manifestes, et que, d'autre part, elles trouvent leur expression globalisante et dernière dans des « visions du monde » historiquement fluctuantes elles aussi. La façon dont certains auteurs du XVIII^{e} siècle (en premier lieu, J.-J. Rousseau) invoquaient la Nature était déjà un indice; au xixe, les idéologies romantiques permettaient aux tendances régressives de s'exprimer plus librement. Les contemporains parlaient du « mal du siècle » ou de la « maladie du temps »; Tocqueville, critiquant Gobineau, précisait ainsi cette idée :

« ... Après avoir cru pouvoir nous transformer, nous nous croyons incapables de nous réformer; après avoir eu un orgueil excessif, nous sommes tombés dans une humilité qui ne l'est pas moins; nous avons cru tout pouvoir, nous croyons aujourd'hui ne pouvoir rien et nous aimons à croire que la lutte et l'effort sont désormais inutiles, et que notre sang, nos muscles et nos nerfs seront toujours plus forts que notre volonté et notre vertu. C'est la grande maladie du temps : maladie toute opposée à celle de nos pères. Votre livre, de quelque manière que vous arrangiez les choses, la favorise au lieu de la combattre[78]... »

Le reproche semble viser plus particulièrement, à travers Gobineau, les physiologues-matérialistes Cabanis, Broussais ou Bichat. En Allemagne, cependant, des anthropologues populaires, romantiques à souhait, partageaient à cette époque le genre humain entre « races actives » et « races passives », ou « races viriles » et « races féminines », ainsi qu'on le verra plus loin, et il va de soi qu'ils attribuaient la palme de la virilité-activité aux « Germains » ou « Aryens » — ce qui rappelle que toute tentative d'introduire un peu de clarté dans cette confusion doit affronter un dédale de pistes brouillées et de ruses

inconscientes. A ce propos, on peut aussi signaler une intéressante différenciation, proposée par Thomas Mann, entre romantisme intégral et romantisme « entre guillemets » :

« Novalis et Schlegel, écrit-il, sont des « romantiques entre guillemets » ; au fond ils sont du XVIIIe siècle, contaminés par la raison, donc mauvais. Arndt, Görres, Grimm, Bachofen enfin, sont les vrais, car eux seuls ont été dominés absolument et déterminés par le grand retour en arrière, par l'idée maternelle et nocturne du passé, tandis que chez les premiers, c'était encore l'idée masculine — et combien masculine — de l'avenir, qui avait la prééminence[79]... »

Dans une telle perspective, le schéma des « inversions spatio-temporelles » de 1789-1815 que nous avons ébauché [80] se laisserait décomposer en inversion ou projection passé → avenir, porteuse de « l'idée masculine », et en inversion droite → gauche, ouvrant les vannes aux pulsions archaïques ou « nocturnes ». En bref, il s'agirait donc d'une irruption massive dans la vie politico-sociale, sous la bannière du romantisme, de tendances régressives jusque-là mieux tenues en laisse, ou plus sévèrement censurées.

Faut-il ajouter que cet aperçu demande à être précisé, vérifié ou nuancé, à l'aide d'une vaste enquête historico-analytique, qui sera entreprise un jour, il faut l'espérer, par des chercheurs courageux et convenablement armés. Pour notre part, nous allons reprendre notre marche en avant. Nous ne parlerons pas dans ce chapitre du malchanceux Gobineau, résolument ignoré de ses contemporains, ni de son principal inspirateur, le saint-simonien Courtet de l'Isle, adorateur de la « race blonde », qui mérite tout autant que son élève — ou aussi peu — la célébrité posthume. En effet, le véritable garant scientifique du mythe aryen en France fut l'homme qui, captant tous les grands courants de son temps, et s'appliquant à plaire à tout le monde, finit par devenir l'idéologue quasi officiel de la IIIe République — à savoir, Ernest Renan.

En tant que propagandiste de l'aryanisme, Renan mérite d'être placé aux côtés de son ami Max Müller : si le rayonnement de l'un s'exerçait surtout dans les pays latins, et celui de l'autre dans le monde anglo-saxon et germanique, ils faisaient pareillement autorité dans la communauté scientifique internationale. Il faut inscrire à leur commun crédit aussi les avertissements qu'ils commencèrent à prodiguer au lendemain de 1870-1871 contre l'exploitation politique de la confusion entre les langues et les races[81]. Il reste que cette autocritique implicite demeura sans grand écho, et que leurs écrits antérieurs à la guerre franco-prussienne continuaient à se frayer leur chemin d'encyclopédie en encyclopédie, et

à exercer leurs effets de manuel en manuel.

On connaît le rôle joué dans la formation intellectuelle de l'ancien séminariste par la philosophie et la philologie allemandes; mais on connaît moins son amitié admirative pour le baron d'Eckstein qu'il proposait à Müller comme arbitre de leur différend scientifique de 1855[82], et qu'il qualifiait de « voyant dans la science [83] ». L'amour que le jeune Renan portait à l'Allemagne allait loin. « L'Allemagne, qui avait été depuis quelques années ma maîtresse, m'avait trop formé à son image », convenait-il en 1890; en 1856, dans une lettre à Gobineau, il justifiait philosophiquement cette passion :

« Vous avez fait un livre des plus remarquables, plein de vigueur et d'originalité d'esprit, seulement bien peu fait pour être compris en France ou plutôt fait pour y être mal compris. L'esprit français se prête peu aux considérations ethnographiques : la France croit très peu à la race, précisément parce que le fait de la race s'est presque effacé dans son sein. Je rencontre pour ma part la même difficulté en linguistique : la langue française, n'étant qu'un détritus de quatrième ou de cinquième zone, est certainement une des causes qui font que l'esprit français n'a pas du tout été amené et se prête très difficilement aux vrais principes de la philologie comparée. Tout cela ne pouvait naître que chez un peuple comme le peuple allemand, qui tient encore à ses racines primordiales et parle une langue qui a ses causes en elle-même[84]... »

L'approbation par Renan de l'ouvrage de Gobineau semble parler ici son propre langage, comme le faisait la désapprobation de Tocqueville. Remarquable est l'idée d'une langue qui « a ses causes en elle-même », idée de cette *Abstammung* aus sich *selbst,* ou « création de soi par soi », que les humanistes allemands avaient jadis mise en circulation pour glorifier la Germanie[85]. En revanche, ce n'est pas la fréquentation de Schottel, Herder ou Grimm qui avait dû inspirer à Renan son mépris pour les races de couleur ou « sauvages [86] », puisque ces jugements étaient courants dans la France de son temps. Mais c'est bien auprès des penseurs allemands qu'il avait puisé l'essentiel de sa doctrine de l'aryanisme : tout au plus la teintait-il des représentations théologiques dont, au fond, il ne s'est jamais départi.

En effet, on peut croire que c'est ce « vieux reste de catholicisme [87] » qui le conduisait à attribuer aux deux « grandes races nobles, Aryens et Sémites [88] » un commun berceau d'origine, tout en faisant entre elles une rigoureuse distinction selon les ères : « Les Sémites n'ont plus rien d'essentiel à faire (...) restons Germains et Celtes; gardons notre « évangile éternel », le christianisme (...) le

christianisme seul reste donc en possession d'un avenir[89]. » Ou encore : « Une fois cette mission [le monothéisme] accomplie, la race sémitique déchoit rapidement et laisse la race aryenne marcher seule à la tête des destinées de l'humanité. » Sémites, peuple déchu; Aryens, peuple élu : la confusion entre race, langue et religion entre le « nouvel Israël » chrétien et le fantasme d'une « Arye », c'est l'ex-séminariste Renan qui nous la révèle mieux que quiconque. Mais c'est l'émule de Schlegel et de Grimm, doublé de Renan le poète, qui propose l'anthropodicée que voici, en contemplant en esprit un « mont Imaüs » (l'Himalaya?), où il voit le berceau de l'humanité blanche :

« Saluons ces sommets sacrés, où les grandes races qui portaient dans leur sein l'avenir de l'humanité, contemplèrent pour la première fois l'infini, et inaugurèrent les deux faits qui ont changé la face du monde, la morale et la raison. Quand la race aryenne sera devenue, après des milliers d'années d'efforts, la maîtresse de la planète qu'elle habite, son premier devoir sera d'explorer cette région mystérieuse (...) aucun lieu dans le monde n'a eu un rôle comparable à celui de la montagne ou de la vallée sans nom où l'homme arriva à se reconnaître. Soyons fiers (...) des patriarches antiques qui, au fond de l'Imaüs, jetèrent les fondements de ce que nous sommes et de ce que nous serons[90]. »

Voici donc une généalogie patriarcale qui supplante celle de Chaldée. « Maîtresse de la planète », la race aryenne le deviendra grâce à sa raison et à sa science, autrement dit, grâce à « la recherche réfléchie, indépendante, sévère, courageuse, philosophique en un mot de la vérité, qui semble avoir été le partage de cette race [91] ». A cet apanage des Aryens, Renan opposait « l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate... [92] ».

Autorité scientifique reconnue, Renan devenait à partir de 1863 un auteur internationalement célèbre avec sa Vie de Jésus, traduite en dix langues au lendemain de sa publication. Dans ce livre, le choix du sujet lui faisait retrouver la terminologie de ses jeunes années, la *race sémite* ne tardait pas à redevenir le *peuple* juif, un peuple décrit de la manière la plus traditionnelle, en sorte que des Juifs incrédules joignirent leurs protestations à celles des catholiques bien pensants : « [Renan] demande pardon aux catholiques de diminuer Jésus, dont il fait un homme, en injuriant les Juifs, qui en firent un martyr » (Adolphe Crémieux[93]. Dans ses autres écrits également, Renan se montrait incertain dans le choix de ses termes : *race sémite* ou *race juive* d'une part, *race indo-germanique*

ou *race indo-européenne* ou *race aryenne* de l'autre, ses préférences allant à cette dernière expression. Compte tenu de la conjoncture française, on en vient à se demander si ses Aryens n'étaient pas des Germains honteux, ou bien en un sens plus profond, les Germains du pauvre...

Le prodigieux succès de la *Vie de Jésus* (100 ooo exemplaires vendus en quelques mois, 321 brochures de critique ou de réfutation [94] suscita des imitations. L'année suivante, le vieux Michelet se mettait sur les rangs, avec sa *Bible de l'humanité :*

« ... Mon livre naît en plein soleil, chez nos parents, les fils de la lumière, les Aryas, Indiens, Perses et Grecs (...) A la trinité de lumière, tout naturellement par Memphis, par Carthage, par Tyr et la Judée, contrasta, s'opposa le sombre génie du midi. L'Égypte dans ses monuments, la Judée dans ses écritures, ont déposé leurs Bibles, ténébreuses et d'effet profond (...) Le jour où nos Bibles parentes ont éclaté dans la lumière, on a mieux remarqué combien la Bible juive appartient à une autre race. Elle est grande à coup sûr, et sera toujours telle — mais ténébreuse et pleine de scabreuse équivoque — belle et peu sûre, comme la mort[95]... »

D'autres Bibles aryennes ne tardèrent pas à voir le jour. Signalons la *Bible dans l'Inde* (1868) de Louis Jacolliot, polygraphe ignoré par les encyclopédies, mais dont la popularité, en son temps, est attestée par la place qu'il conserve dans les bibliographies et les catalogues. Jacolliot, après avoir salué « l'Inde, berceau du genre humain, vieille nourrice aux mamelles puissantes », proposait une autre version de la religion indo-aryenne universelle. Moïse était Manou *(Manou → Manès → Minos → Moïse);* Jésus était Zeus *(Zeus → Iezeus → Isis → Jésus) ;* ces étymologies intrépides, étayées par d'apocryphes « lois de Manou » qu'il prétendait avoir retrouvées permettaient à Jacolliot « de faire remonter à la haute Asie les origines de la Bible, et de prouver que l'influence et les souvenirs du berceau se continuant à travers les âges, Jésus-Christ est venu régénérer le monde nouveau, en suivant l'exemple de Iezeus Christna, qui avait régénéré l'ancien monde ». En effet, l'Ancien Testament n'était pour Jacolliot qu'un ramassis de superstitions, les Juifs, un peuple avili et stupide, et Moïse, un « esclave fanatique, élevé par charité à la cour des Pharaons [96] ».

Le mythe aryen se trouvait également propagé de cette manière-là. La *Bible dans l'Inde* connut en quelques années huit éditions, et au moins un adepte prestigieux, en la personne de William E. Gladstone, qui crut pouvoir trouver dans cette Bible nouvelle des arguments contre le darwinisme — à l'épouvante de Max Müller, qui, on le verra, semble avoir eu quelque peine à éclairer le jugement du premier ministre de Grande-Bretagne.

***

Pourtant, cette conception de l'Inde comme grande aïeule maternelle ne séduisait que médiocrement les Britanniques. Certes, en tant que « vérité scientifique », le mythe aryen finit par obtenir également en droit de cité outre-Manche, mais lorsque son grand parrain Max Müller déclarait du haut de sa chaire d'Oxford « qu'un même sang coulait dans les veines des soldats anglais et des Bengalais basanés [97] », il semblait critiquer un orgueil national qui se refusait à admettre une telle parenté. Le classique mépris du « native », celui du colonisateur pour le colonisé, intervenait assurément dans cette impopularité de l'affiliation indienne, et R. Schwab parle même d'une « indophobie » britannique, en citant Macaulay et Kipling à l'appui[98], mais cette attitude se laisse aussi mettre en rapport avec des traditions insulaires plus vieilles et plus significatives.

En passant en revue les « généalogies nouvelles », nous avons cru pouvoir faire le lien, dans le cas des Anglais, entre l'attachement national à la Bible, et la prudence scientifique d'un Ray, d'un Locke ou d'un Newton, avec son « hypothèses non fingo ». Cet attachement à la Bible, toujours aussi vif dans l'Angleterre victorienne, et désormais désigné sous le nom de « bibliolâtrie », poussait à censurer les idées ou recherches jugées trop hardies : brillant précurseur de Darwin, un Edward Lawrence eut sa carrière brisée; Lyell, fondateur de la géologie, eut à souffrir d'un ostracisme social; pour ce qui est de la philosophie, le philosophe Dugald Stewart se refusait à admettre « que les langues classiques étaient intimement apparentées à un jargon de sauvages », et niait l'existence même du sanscrit; à son avis, William Jones s'était fait tromper par des faussaires brahmanes[99] ! En ce qui concerne les origines du genre humain, le récit de la Genèse continuait à faire autorité pour les masses tout comme le public éduqué; ce récit, ou cette « hypothèse », paraissait marqué au coin du bon sens, un bon sens qui venait même fournir une raison supplémentaire, si besoin était, de croire au caractère surnaturel de la Bible[100]. Mais peut-être, plutôt que le l'« hypothèse de la Genèse », faudrait-il parler, avec Thomas Huxley, de l'« hypothèse miltonienne », telle qu'elle avait été développée dans le Paradis *perdu*[101] :

« ...l'Omnipotent,
Le Père Éternel — car où n'est-Il pas présent?
Distinctement à son Fils parla de la sorte :
Faisons maintenant l'homme à notre image, l'homme
A notre ressemblance, et que les hommes commandent
Aux poissons de la mer, aux oiseaux de l'air,
Aux bêtes des champs, à toute la terre
Et à toutes les créatures rampantes qui rampent sur le sol.

Cela dit, il te forma, toi, Adam, toi, ô homme... »

(Paradis perdu, Livre VII, v. 516-524.)

La supériorité qui lui avait été octroyée sur le reste de la création, l'Adam britannique l'étendait très naturellement aux races de couleur — voire aux races du continent européen —, et l'imagination des romanciers, celle de Walter Scott en premier lieu, a fortement contribué à la montée des doctrines raciales du XIX^e^ siècle. Mais ces auteurs évitaient de toucher à la question réservée des premières origines. Le *Zanoni* (1842) de Bulwer Lytton chante la gloire des Normands, « grecs du monde chrétien... nés pour être les maîtres du monde [102] », le *Sidonia* de Disraeli relève le gant en 1844 et vante la supériorité de l'« esprit sémitique [103] », mais l'un comme l'autre ignorent l'Inde et ses montagnes originelles. Les savants, de leur côté, avançaient des hypothèses plus remarquables encore. L'anthropologue anglais de loin le plus populaire de la première moitié du XIX^e^ siècle, James Cowles Prichard, monogéniste sur la foi des Saintes Écritures, ainsi qu'il le déclarait expressément[104], avait élaboré autour de 1810 une sorte de théorie évolutionniste, suivant laquelle Adam et Ève avaient été noirs; ce n'est que progressivement que leurs descendants, en se civilisant, et en changeant de genre de vie, auraient acquis la couleur blanche.

Dans les éditions suivantes (1826, 1837) de son travail, Prichard complétait sa théorie à la lumière des recherches philosophiques allemandes, et aboutissait ainsi à la division tripartite classique entre race chamite ou « égyptienne », race sémite ou « syro-arabe », et race japétique ou « ariane »; mais il n'accordait à cette dernière aucune préexcellence morale ou autre; sa préférence allant plutôt à la race sémite, « qui, écrivait-il, en y comprenant toutes les branches, et notamment les Hébreux et les Phéniciens, peut être considérée comme la première et la principale de toute la famille humaine[105] ». Plus paradoxal encore, du point de vue de la science européenne de ce temps, se montrait son continuateur Robert Gordon Latham, l'ethnologue qui, le premier, osa mettre en doute l'origine asiatique des Européens *(Man and his Migrations,* 1851).

Décidément, les Anglais ne voulaient pas s'affilier à la « Mère Inde ». Mais c'est peut-on croire, de ce fait même, c'est-à-dire faute d'une mythologie de transition entre la Bible et Darwin, que *l'Origine des espèces* et la *Descendance de l'homme* provoquèrent un tel scandale dans la vieille Angleterre. « Laissons seulement nos amis les savants prêcher au peuple qu'Adam n'a pas existé, écrivait en 1861 un journal, et nous n'aurons plus de lois, ni de cultes, ni de propriété, puisque nos lois humaines sont fondées sur les lois divines[106]. » Tous les polémistes antidarwiniens ne s'exprimaient pas ainsi : Disraeli, par exemple, se

contentait de proclamer qu'il prenait parti pour les anges, et contre les singes[107] ; mais ainsi posé, le problème excluait évidemment la dichotomie entre l'espèce aryenne et l'espèce sémite, avec son cortège de jugements de valeurs. L'évolutionnisme, après avoir suscité les résistances que l'on sait, finit par s'imposer, et c'est dans le sillage de cette révolution morale autant qu'intellectuelle que la notion d'aryanisme se propagea en Angleterre; mais elle ne s'y conjugua avec aucune fermentation idéologique ou agitation politique, et n'y alimenta donc pas de campagnes antisémites. Champion obstiné de « l'hypothèse miltonienne », Gladstone observait : « Dans ce pays, une agitation contre les Juifs est aussi improbable qu'une agitation contre la gravitation de la terre. » Sur ce point au moins, il s'est montré bon prophète.

Ainsi, en Angleterre, le vieil Adam fut relégué au musée des antiquités bien plus tard que sur le continent, et il le fut d'une autre manière. La vision schlegelienne originelle n'y fut jamais prise au sérieux : aucun théoricien n'y « traçait avec assurance les itinéraires des bandes successives des émigrants, comme s'il avait eu accès aux archives du grand quartier général des Aryens primitifs », pour citer une jolie formule de Thomas Huxley[108]. Dans le même style, ce brillant avocat du darwinisme ironisait sur les querelles de l'anthropologie physique, qu'il prétendait pouvoir arbitrer « avec la sereine impartialité d'un métis, au crâne allongé mais à la complexion basanée [109] ». Non que Huxley doutât de l'existence d'une race aryenne et d'une race sémite, puisqu'à la fin du XIX^{e} siècle, l'internationale scientifique avait promu au rang d'un axiome ce partage; mais, s'appliquant à demeurer impartial, il attribuait aux Aryens « nos arts (à l'exception, peut-être, de la musique) et notre science », et aux Sémites, « l'essence de notre religion ». Après quoi, ce champion de la science agnostique citait avec ferveur les prophètes, et critiquait, au nom du judaïsme primitif, les croyances religieuses de ses contemporains[110]. En une autre occasion, il disait : « Il me semble que s'il y a quelqu'un à blâmer plus que le bibliolâtre orthodoxe, c'est le philistin hétérodoxe, lequel, dans une littérature qui, à certains égards, demeure sans rivale, ne voit qu'un sujet de dérision... » Suivait une plaidoirie enflammée pour la Bible, cette « épopée nationale britannique ». « Certes, concluait Huxley, la Bible ne débite pas d'âneries *(talks no trash)* sur les droits de l'homme; mais elle insiste sur l'égalité des devoirs, sur la liberté d'instituer la justice, ce qui est bien autre chose que la lutte pour des « droits », et sur la fraternité qui consiste à prendre soin d'autrui comme de soi-même[111]... »

A l'autre bout du spectre intellectuel britannique, William Gladstone, le grand adversaire de Huxley, cherchait dans *la Bible dans l'Inde* de Louis Jacolliot des arguments inédits en faveur de la Révélation. « Imaginez-vous, écrivait Max Müller au doyen de Westminster, que Gladstone était en train de lire ce livre pendant le débat sur la question irlandaise. Ce travail de Jacolliot est l'écrit le

plus stupide, le plus creux et le plus impudent que je connaisse[112]. » (A Gladstone lui-même, Müller écrivait dans un style plus diplomatique[113].) L'indignation du savant se comprend d'autant mieux que l'homme d'État venait de l'aborder en pleine rue, pour lui reprocher de ne pas l'avoir tenu au courant « des admirables découvertes faites dans l'Inde[114] ». Cela se passait en été 1869. Depuis des années, Max Müller propageait dans le monde anglo-saxon sa version de la naissance des Aryens « sous le même toit » : « Les premiers ancêtres des Indiens, des Persans, des Grecs, des Romains, des Slaves, des Celtes et des Germains habitaient la même région, on peut dire qu'ils vivaient sous le même toit[115]. » Ensuite, les Aryens seraient devenus les maîtres du monde au prix de luttes continuelles : « Ne cessant de lutter entre eux et avec les races sémite et touranienne, les peuples aryens sont devenus les maîtres de l'histoire[116]. » Peut-être le reproche de Gladstone incita-t-il notre philologue à une première réflexion sur les responsabilités politiques du savant. Il est certain qu'il tira des conclusions de cet ordre de la guerre franco-prussienne. En mars 1871, il écrivait à son ami Renan : « Je sais que vous êtes un patriote français comme je suis un patriote allemand, mais je pense que cela ne nous empêche pas de ressentir profondément la honte et la dégradation qu'a infligées la guerre à la race à laquelle nous appartenons en qualité d'êtres humains (...) Tous, nous devons nous voiler la face, de honte et de douleur[117]... » Un an plus tard, cet homme de bonne volonté se livrait en public à une révision de ses propres conceptions anthropologiques.

Il est vrai que son autocritique était timide au point d'être à peine audible. Cet épisode, qui témoigne de l'impuissance morale des savants, vaut la peine d'être relaté avec quelques détails. Au lendemain de l'annexion de l'Alsace, l'université de Strasbourg fut solennellement germanisée, et Max Müller fut invité à y faire un cycle de conférences. Sa gloire internationale était déjà grande : le Kaiser lui-même l'invitait à dîner[118]. Le 23 mai 1872, Müller prononçait sa leçon d'ouverture. Il commençait par célébrer la grandeur de l'heure, déclarait qu'il n'avait pas oublié à l'étranger son cœur allemand, et protestait de ses convictions patriotiques. Il se demandait ensuite si l'Allemagne n'était pas en train de perdre ses simples et belles vertus de jadis, et mettait ses auditeurs en garde contre le règne de l'argent et l'hypertrophie du nationalisme. « Vous savez, à l'étranger, on ne nous prédit pas un bel avenir... » La leçon de morale était suivie par un appel à la prudence scientifique : la linguistique, il ne fallait pas l'oublier, était une chose, et l'ethnologie en était une autre; il importait de tenir ces deux disciplines rigoureusement séparées, éviter de confondre « race » et « langue »; parler d'un crâne aryen était aussi absurde que parler d'une langue dolichocéphale. « Que de malentendus, que de controverses tiennent à ce qu'on conclut à partir de la langue, au sang, ou à partir du sang, à la langue... Il existe des langues aryennes et sémitiques, mais il est antiscientifique, de parler, à moins de se rendre compte de

la licence qu'on se donne, de race aryenne, de sang aryen, ou de crânes aryens[119]. »

Ce que Max Müller évitait de préciser, c'est que depuis un quart de siècle, il prenait lui-même cette licence d'une manière systématique, et semait la confusion parmi ses auditeurs et lecteurs anglo-saxons ou continentaux, qui le suivaient avec complaisance. Faut-il ajouter que ses prudentes rétractations passèrent pratiquement inaperçues? Manuels et encyclopédies continuèrent à ne citer que le Max Müller de la première manière. Ainsi, le *Impérial dictionary of the English language* de 1883, ou l'encyclopédie *The Americana* de 1903-1906; ou, pour prendre un autre exemple américain, son adepte de Harvard John Fiske, qui, dans son manichéisme aryen, rapprochait les indigènes d'Australie des lions et des loups « pour la faculté mathématique », et des chiens et des babouins « pour le développement moral [120] ».

Aussi bien les principales voix discordantes furent-elles celles des savants que l'opinion commune affiliait à l'Adam sémite, ou qui ne se laissaient rattacher qu'imparfaitement à l'Adam germanique. C'est ainsi que demeurèrent à l'écart du grand concert aryen les pays considérés à l'époque comme attardés, la Russie, l'Italie ou l'Espagne. Mais de cela, il sera question plus loin.

1. *Des époques de la nature,* « septième époque » (cf. *Œuvres philosophiques* de *Buffon,* éd. J. Piveteau, Paris 1954).

2. Sur la foi d'un certain passage de Flavius Josèphe, Cassini et Bailly supposaient que les anciens savaient calculer avec une exactitude quasi parfaite le mouvement des astres (cf. les notes de l'édition citée de Piveteau, pp. 188 et 220).

3. Cf. E. A. W. ZIMMERMANN, *Geograplaische Geschichte des Menschen, und der allgemein verbreiteten vierfüssigen Thiere,* t. III, Leipzig 1783, pp. 192-195.

4. Cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 80-81.

5. Voir les articles « Adam » et « Genèse » du Dictionnaire *philosophique* de VOLTAIRE, ainsi que le chap. CXLIII (« De l'Inde... ») de L'essai sur les *mœurs* et *l'esprit des nations.*

6. Cf. Raymond SCHWAB, La Renaissance *orientale,* Paris 1950, p. 26.

7. *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des Peuples de l'Asie adressées à M. de*

Voltaire par *M.* Bailly, et *précédées de* quelques *lettres de M. de Voltaire à l'auteur* Paris 1777, p. 3 (lettre de Voltaire du 15 décembre 1775).

8. *Dissertation sur les mœurs et les usages de l'Inde,* traduit par M. B. ***, pp. XIII-XIV.

9. Cf. Helmuth v. GLASENAPP, *Das Indienbild deutscher Denker,* Stuttgart 1960, pp. 11-12.

10. Je dois cette indication à l'inépuisable érudition de Maurice de Gandillac. Ainsi qu'il me le signale, on trouve notamment le rapprochement entre Abraham et Brama chez Guillaume Postel.

11. Cf. René GÉRARD, *L'Orient et la pensée romantique allemande,* Paris 1963, p. 40.

12. Cf. *Ibid.,* p. 22.

13. *Idées...,* livre XI, chap. IV (trad. Quinet, Paris 1827, t. II, pp. 326-327).

14. *Idées...,* livre X, chap. VII *(ibid.,* pp. 283-284).

15. « Älteste Urkunde des Menschengeschlechts », conclusion (*Sämmtliche Werke,* t. VI, Berlin 1883, p. 500).

16. *La Renaissance orientale, op.* cit., p. 225.

17. Cf. Georges MOUNIN,*Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle,* Paris 1967, pp. 144 et 150.

18. Sur les idées de Michaelis et de ses collègues Gatterer et Schlözer, voir A. BORST,*op.* cit., t. III/2, pp. 1499-1502.

19. Sur la question de la chronologie, cf. A. KLEMPT, Die*Säkularisierung der universalhistorischen Auffassung..., op. cit.,* pp. 188 et suiv.

20. Cf. Th. BENFEY,*Geschichte* der *Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland,* München 1869, pp. 333 et suiv.

21. *Ibid*., p. 348, citant les *Asiatic Researches* de Jones.

22. Cf. *ibid.,* p. 355.

23. Sur cette théorie d'Adelung, voir notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, P. 325.

24. Cf. Paul BUSCH, *Friedrich Schlegel und* das *Judentum,* München 1939.

25. « Vorlesungen über Universalgeschichte » (1805-1806); *Werke*. éd. J.-J. *Anstett,* t. XIV, München 1960.

26. Lettre à Ludwig Tieck du 15 décembre 1803; cf. ibid., p. XXXI.

27. Schlegel se référait expressément à Voltaire, et s'inspirait notamment de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations;* cf. *ibid.,* p. XXVIII.

28. Les citations ci-dessus sont données d'après la traduction française (Essai*sur la langue et la philosophie des Indiens,* traduit par M. A. Mazure, Paris 1837, pp. 165-192).

29. Cf. *Métamorphoses,* XV, 75-142, où l'éloge d'un Age d'Or primitif et végétarien est placé dans la bouche de Pythagore.

30. Cf. notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 440-467 (« Le cas de Richard Wagner »).

31. Cité par René GÉRARD, *L'Orient et la pensée romantique allemande, op. cit.,* p. 132. 7

32. Jakob-Joseph GÖRRES, *Mythengeschichte der asiatischen Welt;* cf. René GÉRARD,*op.* cit., pp. 181-187.

33. Friedrich CREUZER, *Symbolik und* Mythologie der *alten Völker*... cf. GÉRARD, *ibad.,* pp. 173-181.

34. Johann Arnold KANNE,*Erste Urkunden der Geschichte oder allgemeine* Mythologie... (1808) et System der indischen Mythe oder Chronos... (1815); cf. GÉRARD, ibid., pp. 187-191.

35. Sur les avatars du terme « aryen » voir Hans SIEGERT, « Zur Geschichte der Begriffe « Arisch » und « arisch » », *Wörter und Sachen,* Heidelberg, 4/1941-1942, PP. 73-99.

36. Cf. Gustav MEYER, « Von wem stammt die Bezeichnung Indogermanen? »,*Indogermanische Forschungen,* II (1892), pp. 125-130.

37. Cf. SIEGERT, art. cit., p. 75.

38. « Je ne puis approuver, écrivait Bopp, l'expression *indo-germain,* ne voyant pas pourquoi on prendrait les Germains pour les représentants de tous les peuples de notre continent » (*Vergleichende Grammatik,* préface).

39. La thèse de doctorat de Paul Boetticher-Lagarde, rédigée en latin, s'ouvrait sur les mots :*Inter linguas* japetiticas... » (cf. SIEGERT, art. cit., p. 74).

40. Cf. plus haut, chap. « Allemagne ».

41. « Über das Studium der Théologie» (cf.*Schellings sämmttiche Werke*. t. V, Stuttgart 1859, pp. 296 et suiv.).

42. Lettre du 18 décembre 1806 à Windischmann, citée par H. GÉRARD, *op. cit.*, p. 213.

43. *Einleitung in die Philosophie der Mythologie* (1841-1854).

44. *Noten und Abhandlungen zu besserem Vevständnis des West-Östlichen Divans.*

45. Cf. Die *Vevnunft in der Geschichte,* éd. Hoffmeister, Hamburg 1955, pp. 158 et suiv.

46. Ibid., p. 163.

47. Cf. H. von GLASENAPP, *Das Indienbild deutscher Denker, op. cit.,* pp. 38-60.

48. *Die Vernunft in* der *Geschichte*, p. 158.

49. Voir le cycle « Heimekehr » (qui date de 1823-1824) : « Ich rief den Teufel und er kam (...) Er ist ein gescheuter Diplomat, und spricht recht schôn über Kirch und Staat. Blass ist er etwas, doch ist es kein Wunder, Sanskrit und Hegel studiert er jetzunder... »

50. *Die Vorhalle des Europäischen Völkergeschichte...,* von Carl RITTER, 1820 (d'après R. GÉRARD, op. cit., pp. 192-194).

51. *Die heilige Sage und das gesamte Religionssystem der alten Baktrier, Meder und Perser...* von J. G. RHODE (1820) (cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 325-326).

52. Christian LASSEN, *Indische Alterthumskunde,* Erster Band, Bonn 1847, p. 414.

53. *Ibid.,* p. 513.

54. *Etymologische Forschungen* (1833-1836), t. 1, p. XXI.

55. K. F. O. WESTPHAL,*Philosophische Grammatik* (cf. S. REINACH, « Le mirage oriental », *Anthropologie,* 5-6 (1893), p. 1).

56. *Geschichte der deutschen Sprache,* von Jacob GRIMM, Leipzig 1868 (dritte Auflage), Erster Band, p. iv.

57. Ibid., pp. 113-122 (chap. VIII, *Einwanderung*)

58. Ibid., pp. IV-VI.

59. Cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 440-467 (« Le cas de Richard Wagner »).

60. *Arisch als ein technischer Ausdruck;* M. MÜLLER, *Essays,* Leipzig 1879, t. II, P. 333.

61. « Variétés de l'espèce humaine »; G. CUVIER, *Le règne animal...,* Paris 1817, p. 94.

62. *Introduction de 1831;* cf. *Michelet,* choix de textes par L. FÈBVRE, Paris 1946, p. 154 et pp. 95-96. « The womb of the world » est évidemment en anglais dans le texte.

63. *Parallèle des langues de l'Europe* et *de l'Asie,* par Frédéric-Gustave EICHHOFF; Paris 1836, p. 12.

64. Cf. Gabriel MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet,* Paris 1923, t. II, p. 224.

65. Cf. Jean RICHER,*Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques,* Paris 1947, pp. 10-14. (Lettre de Nerval à M. Cavé, directeur au ministère de l'Intérieur, 31 mars 1841.)

66. *Louis Lambert,* éd. « Livre de Poche », Paris 1968, pp. 100-101.

67. P. LEROUX « De l'influence des idées orientales »,*Revue encyclopédique,* Paris, t. LIV, avril-juin 1832, pp. 69-80.

68. P. PROUDHON, *De la justice dans la Révolution et dans l'Église,* éd. 1930, t. I, P. 445.

69. A. VIATTE,*Claude-Julien Bredin (1776-1854), Correspondance philosophique et littéraire avec Ballanche*, Paris 1958, Introduction, *et passim.*

70. Cf. P.-M. BURTIN, L*ebaron Eckstein, Un semeur d'idées au temps de la Restauration,* Paris 1931. Eckstein était le fils d'un Juif converti.

71. Ibid., p. 263.

72. Cité par R. SCHWAB, *La Renaissance orientale, op.* cit., p. 343.

73. La formule est de Sainte-Beuve (cf. ibid., p. 344).

74. « Dans les pays catholiques cultivés, écrivait Hegel, le gouvernement ne s'est pas soustrait plus longtemps à ce qu'exigeait la pensée, et a éprouvé le besoin de faire alliance avec la science et la philosophie. » Il citait ensuite les noms de Lamennais, Rémusat, Saint-Martin, et continuait : « Le baron d'Eckstein de son côté, à sa manière, c'est-à-dire avec des représentations et des procédés de la philosophie de la nature, superficiels et tirés d'Allemagne à l'imitation de Fr. von Schlegel, mais avec plus d'esprit que lui, a prêté son appui, dans son journal *Le Catholique,* à ce catholicisme primitif, et a dirigé notamment les subsides du gouvernement... » *(Die Vernunft in der Geschichte, éd. cit.,* p. 159, note).

75. E. VERMEIL, *L'Allemagne. Essai d'explication,* Paris 1940, p. 134.

76. Cité par A. Albalat, *La vie de Jésus d'Ernest Renan,* Paris 1933, p. 60.

77. R. SCHWAB, *La Renaissance orientale, op.* cit., p. 393 et pp. 397-398.

78. Lettre de Tocqueville à Gobineau du 20 décembre 1853 (cf. *Œuvres complètes,* t. IX, Paris 1959, p. 205).

79. Th. MANN, *Pariser Rechenschaft...* pp. 59-60.

80. Cf. plus haut, p. 41.

81. Pour le revirement de Renan, voir Ernest SEILLIÈRE, « L'impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan », *Revue des Deux Mondes,* 135/5 et 135/6 (1906), pp. 836-858 et 323-352. Dans une conférence prononcée en 1878, Renan déclarait péremptoirement : « Le phénomène de l'apparition des familles de langues est donc un phénomène qui n'a rien de commun avec les problèmes dont l'anthropologie poursuit la solution... » (cf. *Œuvres complètes,* éd. 1947-1961, t. VIII, p. 1224; voir aussi t. I, pp. 935 et suiv., « Le judaïsme comme race et comme religion », 1883).

Pour le revirement de Müller, voir plus loin.

82. Lettre de Renan à Müller, 17 novembre 1855 *(Œuvres..., éd. cit.,* t. X, p. 178).

83. Cf. N. BURTIN, Le *baron d'Eckstein..., op. cit.,* p. 183.

84. Lettre de Renan à Gobineau, 26 juin 1856 *(Œuvres...,* t. X, pp. 203-205).

85. Voir plus haut, chapitre « Allemagne ».

86. Voir notamment la conclusion de *l'Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (1847-1855) *(Œuvres,* t. VIII, pp. 580-589).

87. L'expression est de Renan lui-même, se penchant sur son passé en 1890 *(Œuvres,* III, 721).

88. *Histoire... des langues sémitiques Œuvres,* VIII, 586.

89. *L'avenir religieux des sociétés modernes* (1860); *Œuvres,* I, 239, 242, 243.

90. *Histoire... des langues sémitiques, loc. cit.*

91. *De l'origine du langage* (1848-1858); *Œuvres,* VIII, 98.

92. « Discours d'ouverture au Collège de France (1862); *Œuvres,* II, 333.

93. Compte rendu de la *Vie de Jésus* dans la *Revue des Deux Mondes;* cf. S. POSE-NER,*Adolphe Crémieux,* Paris 1933, t. II, p. 157.

94. Cf. A. ALBALAT, *La vie de Jésus d'Ernest Renan, op. cit.,* p. 62 et p. 73.

95. *Bible de l'humanité,* Paris 1864, pp. 6-8. Daniel Halévy a mis en évidence la manière dont le succès de la *Vie de Jésus* de Renan a inspiré à Michelet le projet de rédiger sa « Bible aryenne »; cf. R. SCHWAB, op. cit., p. 417.

96. *La Bible dans l'Inde, Vie de Iezeus Christna,* par L. JACOLLIOT, Paris 1873, (4e éd.), pp. 7, 64, 141.

97. Cité par Th. HUXLEY, *The Aryan question and prehistoric man* (1890), « Collected essays », vol. VII, London 1906, pp. 281-282, note.

98. *Op. cit.,* pp. 207-219.

99. Cf. Max MÜLLER, *Lectures on the science of language,* London 1862, pp. 163-164.

100. A. ELLEGARD, *Darwin and the general reader,* Göteborg 1958, pp. 96 et suiv.

101. « The Miltonic hypothesis »; cf. Th. HUXLEY, *Lectures on evolution,* « Essays », t. IV, p. 65.

102. *Zanoni,* troisième livre, chapitre premier.

103. *Coningsby* (1844) et *Tancred* (1847); cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 341-343.

104. « Les Saintes Ecritures, dont le témoignage est accepté avec respect et sans réserve par tout homme exempt de préventions, déclarent qu'il plut au Tout-Puissant de faire sortir d'un même sang les diverses nations de la terre, et qu'ainsi le genre humain descend tout entier de parents communs » *(Histoire naturelle de l'homme,* trad. fr., Paris 1843, t. I, p. 6).

105. . *Histoire naturelle de l'homme,* éd. fr. citée, t. I, pp. 199-200.

106. Cf. Q. ELLEGARD, *Darwin and the general reader, op. cit.,* p. 101.

107. « What is the question now placed before society with a glib assurance the most astounding? The question is this — Is man an ape or an angel? My lord, I am on the side of the angels... » (discours prononcé par Disraeli à Oxford, en 1864).

108. HUXLEY, *The Aryan question and prehistoric man* (1890), « Essays », t. VII, p. 275.

109. *Ibid.,* p. 282.

110. Cf. *Genesis versus Nature* (1885), « Essays », t. IV, pp. 161-162.

111. *Prologue, Controverted Questions* (1892), « Essays », t. V, pp. 55-57.

112. Lettre du 29 juin 1869 (*The life and letters of the right honourable Friedrich Max Müller,* London 1902, vol. I, p. 367).

113. Lettre du 9 juillet 1869 *(ibid.,* p. 368).

114. *Ibid.*

115. *Lectures on the science of language,* London 1862, p. 213.

116. Cf. l'article « Aryan » dans *The imperial dictionary of the English language,* vol. I, London 1883, p. 159.

117. Lettre du 7 mars 1871 *(The life and letters...,* vol. I, p. 415).

118. Cf. *The life and letters..., op. cit.,* t. I, p. 420.

119. *Über* die Resultate der *Spvachwissenschaft, Vovlesung gehalten in der kaiser-lichen Univevsität zu Strassburg am 23 mai 1872.*

120. John FISKE, *La destinée de l'homme,* Paris 1904, pp. 71-73.

CHAPITRE IV

Gobineau et ses contemporains

RÉVOLUTION, IDÉOLOGIE ET PHYSIOLOGIE

BERTRAND RUSSEL a fait remarquer que la théorie de Darwin a été pour l'essentiel « une extension au monde animal et végétal de l'économie politique du laissez-faire». Près d'un demi-siècle auparavant, en 1809, dans un tout autre contexte politique, l'autre grand coryphée de l'évolutionnisme, Lamarck, proposait dans sa *Philosophie zoologique* l'hypothèse suivante :

« Que l'on suppose maintenant qu'une race... perfectionnée ayant acquis, par des habitudes constantes dans tous ses individus la conformation que je viens de citer... alors on concevra :

1 Que cette race plus perfectionnée dans ses facultés étant par là venue à bout de maîtriser les autres, se sera emparée à la surface du globe de tous les lieux qui lui conviennent;

2 Qu'elle en aura chassé les autres races... et qu'elle les aura contraintes de se réfugier dans les lieux qu'elle n'occupe pas;

3 Que... les tenant reléguées dans les bois ou autres lieux déserts, elle aura arrêté les progrès du perfectionnement de leurs facultés, tandis qu'elle-même... se sera successivement créé des besoins nouveaux qui auront excité son industrie et perfectionné graduellement ses moyens et ses facultés;

4 Qu'enfin, cette race prééminente (aura) acquis une suprématie absolue sur toutes les autres[1]... »

Pourtant, la race supérieure ainsi décrite n'était pas spécifiquement la race européenne ou blanche. Lamarck opposait de la sorte, sous le titre de « Quelques observations relatives à l'homme », la race des *Bimanes* à celle des *Quadrumanes,* les hommes, aux singes. Mais de la manière dont elle était formulée en 1809, sa vision d'une race conquérante qui domine sur toutes les autres se laisse bien mettre en rapport avec l'expansion française en Europe. Notons par ailleurs que Lamarck se réclamait de la philosophie de Cabanis, et semblait ramener, comme lui, aux « faits physiques », les manifestations de la vie

et de l'intelligence[2].

Écoutons maintenant un autre prophète des temps nouveaux, le fondateur de la « religion de la science » ou « physicisme », Saint-Simon. Son *Mémoire sur la science de l'homme,* qui date de la même année que la *Philosophie zoologique,* contient des considérations sur le moyen de mettre fin aux guerres :

« La masse entière de la population européenne se trouve engagée dans la plus terrible guerre qui ait jamais existé. Les savants qui cultivent la science de l'homme, qui sont les physiologistes, sont les seuls qui soient en état d'analyser les causes de cette guerre et de découvrir les moyens de la faire cesser en mettant en évidence la manière dont les intérêts de tous peuvent se concilier[3]. »

Divers auteurs, de l'abbé de Saint-Pierre à Kant, avaient élaboré, au XVIIIe siècle, des projets de paix perpétuelle, mais aucun d'eux ne s'était encore avisé de les étayer sur la science expérimentale et positive qu'était la physiologie. Mais les savants sont-ils suffisamment armés pour une telle tâche? « La physiologie, convenait Saint-Simon, ne mérite pas encore d'être classée au nombre des sciences positives, mais elle n'a plus qu'un seul pas à faire. » En effet, grâce aux travaux de Cabanis, de Bichat et de Vicq d'Azyr, « la physiologie, qui pendant longtemps a nagé dans le charlatanisme, se base aujourd'hui sur des faits observés et discutés ; la psychologie commence à se baser sur la physiologie et à se débarrasser des préjugés religieux sur lesquels elle était fondée », imitant sur ce point les démarches de l'astronomie et de la chimie[4]. La pointe anticléricale et scientiste est significative. Elle aussi se laisse mettre en rapport avec les événements prodigieux dont, depuis vingt ans, l'Europe était le théâtre, et qui réclamaient un principe d'explication radicalement nouveau, « la plus grande cause qui puisse agir », ainsi que l'écrivait encore Saint-Simon. En cherchant à réfuter le « système théologique », il se conformait à la grande tradition des Lumières; mais la vigueur de l'attaque s'accentue, en même temps que s'annonce la relation entre scientisme naïf et racisme militant. Ainsi, l'imaginatif Saint-Simon assurait en passant que l'être le plus rapproché de l'homme n'était pas le singe, mais le castor, animal plus industrieux. D'où provenait donc l'erreur traditionnelle des savants? Tout simplement de l'obscurantisme religieux. En effet, l'erreur « est fondée sur la croyance que le monde a été fait pour l'homme et que l'homme a été créé à l'image de Dieu; ainsi, ce qui, après l'homme, lui ressemble le plus, est ce qui existe après lui de plus parfait. Les physiologistes, comme les autres reçoivent cette première instruction... Les savants occupés d'anatomie comparée ont obéi à la croyance acquise dans leur première éducation plutôt qu'à l'impulsion de la raison, en plaçant le singe après l'homme sur l'échelle de l'organisation [5] ».

Ce mode de raisonnement, chez celui que l'on considère comme l'un des

fondateurs de la sociologie moderne, laisse rêveur... Il reste à voir dans quelle mesure et comment le refus de voir l'homme créé à l'image de Dieu a pu sous-tendre la pensée déterministe et raciste du XIX^{e} siècle.

Ce refus, nous avons déjà cru pouvoir le relever chez certains illustres écrivains des Lumières, notamment sous la forme de théories polygénistes : ce que la méditation de l'expérience révolutionnaire semble apporter de nouveau est la tendance à en tirer des conclusions concrètes, d'ordre politique. C'est ainsi que le même Saint-Simon critique en 1803 le principe de l'égalité, qui, appliqué aux Noirs, a provoqué des catastrophes, dans les colonies : les révolutionnaires ont eu grandement tort d'émanciper une race inférieure :

« Les révolutionnaires ont fait application aux Nègres des principes d'égalité : s'ils avaient consulté les physiologistes, ils auraient appris que le Nègre, d'après son organisation, n'est pas susceptible, à condition égale d'éducation, d'être élevé à la même hauteur d'intelligence que les Européens[6]. »

On croit apercevoir un écho de la propagande antiémancipatrice des planteurs, qui, dès 1790-1791, faisait appel à des arguments franchement « racistes [7] ». Un peu plus loin, dans une de ces « visions» relatives à la nouvelle religion scientifique que Saint-Simon insérait dans ses écrits, il comparait les Européens aux enfants d'Abel, et les peuples de couleur à la postérité de Caïn. « Vois comme ces Africains sont sanguinaires; remarque l'indolence des Asiatiques. » Mais le fondateur de la nouvelle religion (c'est-à-dire, en rêve, Saint-Simon lui-même), rassemblera une armée qui « soumettra les enfants de Caïn à la religion ». On a vu un enfant de la France révolutionnaire, Virey, esquisser d'une autre manière cette mission des Européens, « tête du genre humain », et c'est de ce climat du temps que nous avons cru trouver un reflet dans la pensée biologique de Lamarck.

Il faut maintenant examiner de plus près les doctrines anthropologiques des « physiologistes » auxquels se référaient Lamarck ou Saint-Simon. Parmi les auteurs qu'ils citaient, Pierre Cabanis est le plus représentatif de la nouvelle génération révolutionnaire. Sans doute fut-il le plus influent de ces « idéologues » (le mot même *d'idéologie* a été forgé à l'époque, par son ami et éditeur posthume, Destutt de Tracy), qui servaient de maîtres à penser aux nouvelles élites, au temps du Directoire et du Consulat, et qui ont si profondément marqué certaines traditions intellectuelles françaises, spécialement celle du laïcisme militant. A l'Institut, qui venait d'être fondé, Cabanis déclarait : « Je demande que le nom de Dieu ne soit jamais proclamé dans cette enceinte. » Plus célèbre est sa formule d'après laquelle le cerveau sécrète la pensée comme la rate sécrète la bile, ou, comme il l'écrivait dans un passage dont se réclama souvent la pensée matérialiste du XIX^{e} siècle, que « le cerveau digère en quelque sorte les impressions, qu'il fait

organiquement la sécrétion de la pensée[8] ».

Cabanis développait cette conception dans un ouvrage, rédigé en 1795-1798, dont le titre était *Rapports du physique et du moral de l'homme,* et l'on voit comment chez lui le « physique » déterminait le « moral ». En matière de biologie, il anticipait sur Lamarck, en admettant l'hérédité des caractères acquis : « Si les causes déterminantes de l'habitude première ne discontinuent point d'agir pendant la durée de plusieurs générations, écrivait-il, il se formera une nouvelle nature acquise[9]. » Il combinait cette idée avec les vieilles doctrines d'Hippocrate sur les climats et les tempéraments, qui, pour lui, étaient au nombre de six : le plus heureux, « sanguin-bilieux », prédominait, croyait-il, chez les Français; et c'est ainsi qu'il expliquait le rôle dirigeant de la France dans les « progrès de la raison », dont la Révolution était pour lui l'illustration la plus éclatante[10]. Désireux d'étendre les bienfaits de celle-ci au monde entier, il proposait « d'oser revoir et corriger l'oeuvre de la nature », en brassant les races, ce qui devait « produire une espèce d'égalité des moyens qui n'est pas dans l'organisation primitive, et qui, semblable à l'égalité des droits, serait alors une création des lumières et de la raison perfectionnée [11] ».

Cabanis ne fournissait pas de précisions sur les qualités respectives des différentes races, se contentant de se référer au projet d'un certain Draparnaud, destiné à « déterminer le degré respectif d'intelligence ou de sensibilité propre aux différentes races, et former, pour ainsi dire, leur échelle idéologique [12] ». Voilà, en tout cas, une vision révolutionnaire et optimiste : même si les races sont de valeur inégale, la raison saura y remédier, pour faire régner la véritable égalité. Cependant, dans l'édition de 1824, l'éditeur estimait opportun d'insérer cette note désabusée et critique :

« Outre que cette égalité sera probablement toujours chimérique, n'est-il pas permis de douter qu'elle sera désirable? N'est-ce point parce qu'il y a diversité et inégalité d'un homme à l'autre qu'il y a société, c'est-à-dire échange de services, parmi les hommes[13] ? »

La critique n'allait pas à la doctrine anthropologique, mais aux conclusions politiques; sous la Restauration, l'inégalité naturelle paraissait à l'éditeur de Cabanis conforme à l'ordre social. Ce point de vue était développé en 1832 d'une manière plus originale par le futur secrétaire de la société ethnologique de Paris, Victor Courtet de l'Isle, alors à peine âgé de 20 ans. Observant que les peuples européens s'agitaient au nom « d'une liberté associée à un concept abstrait d'égalité », il proposait comme remède une accentuation des différences raciales, de manière qu'on ne puisse plus se réclamer de l'égalité. Il exprimait cette idée comme suit :

« ...je dis que la crise européenne ne cessera que du jour où les diverses sociétés seront recomposées de manière à offrir des inégalités naturelles, des différences de races plus ou moins caractérisées. Je ne professe pas une opinion qui blesse le sentiment de dignité humaine; je proclame un fait qui a sa sanction dans les annales de tous les peuples du monde[14]. »

Nous reviendrons plus loin à ce jeune extrémiste du racisme. On remarquera que ces conceptions théoriques se rapprochaient, au fond, de celles de Cabanis; le contraste résidait dans les conclusions pratiques. Mais le passage de l'optimisme révolutionnaire au pessimisme de la Restauration pouvait également s'exprimer par l'évolution des idées anthropologiques proprement dites. Tel fut le cas de Cuvier, le créateur de l'anatomie comparée. Dans sa jeunesse, en 1790, il critiquait les auteurs qui proclamaient l'infériorité congénitale des Noirs, et les rapprochaient des grands singes. Un quart de siècle plus tard, il se livrait lui-même, dans son *Règne animal,* à ce classique rapprochement :

« ... La race nègre est confinée au midi de l'Atlas; son teint est noir, ses cheveux crépus, son crâne comprimé et son nez écrasé; son museau saillant et ses grosses lèvres la rapprochent manifestement des singes; les peuplades qui la composent sont toujours restées barbares[15]... »

Le jugement de Cuvier était plus favorable à la race jaune, qui avait su créer de grands empires, mais dont « la civilisation est toujours restée stationnaire ». En conséquence, le progrès civilisateur demeurait l'apanage de la « race caucasique, à laquelle nous appartenons, (qui) se distingue par la beauté de l'ovale qui forme sa tête ». Ainsi demeurait, du siècle précédent, l'idée d'un progrès ayant élu domicile dans l'Occident et valorisant la race blanche; mais le pessimisme des temps post-révolutionnaires creusait encore plus profondément le fossé entre cette race, et celles qui ne bougeaient pas, ou restaient confinées dans la barbarie.

Encore Cuvier, croyant convaincu, rapportait-il les différentes races humaines à une souche commune (peut-être est-ce par fidélité à la division tripartite biblique qu'il distinguait entre trois grandes races, la blanche, la jaune et la noire). Pourtant, la religion n'empêchait plus les auteurs d'opter en nombre croissant pour le polygénisme. L'un des anthropologues les plus populaires de ce temps, Bory de Saint-Vincent, affirmait que « la Révélation... n'ordonne nulle part de croire exclusivement à Adam et Ève; l'auteur « inspiré » n'entendit évidemment s'occuper que des Hébreux; et, parlant des autres espèces par économie, semble avoir voulu abandonner leur histoire au naturaliste ». Reprenant donc cette histoire, Bory distinguait quinze espèces humaines de création indépendante, qu'il classait par échelle décroissante de valeur. La première place était accordée à l'espèce blanche ou « japétique », chez laquelle « ont étincelé les plus grands génies dont

le genre humain puisse s'enorgueillir ». L'« espèce arabique », comprenant cette « race adamique » chez laquelle la Révélation avait jadis élu domicile, venait en second. A l'exemple de Christoph Meiners, Bory classait en dernier les hommes de « l'espèce australienne, les derniers sortis des mains de la nature, sans religion, sans lois, sans arts », et de plus, parfaitement impudiques : « Les Australiens n'ont pas la moindre idée de leur nudité et ne songent point à cacher les organes qui les reproduisent[16]. »

C'est encore les Australiens qu'un autre polygéniste, Desmoulins, prenait comme exemple, pour montrer à quel point les races dites sauvages étaient difficiles à éduquer et à perfectionner. Il assurait qu'une expérience concluante avait été tentée dans la ville de Sydney : des « enfants à la mamelle » avaient été enlevés à leurs parents indigènes, et élevés avec des enfants anglais de leur âge, en des conditions qui paraissaient garantir « le succès de l'éducation ». Mais les résultats auraient été désastreux : « Dès que le progrès de leurs forces permit à leur naturel d'agir, l'indocilité la plus rebelle repoussa l'enseignement. Avant d'être sortis de l'enfance, ils s'échappèrent et on ne les revit plus. » Et Desmoulins, pourtant convaincu qu'il était possible, grâce aux sciences naturelles, de perfectionner l'homme, concluait : « C'est une tendance instinctive, analogue à celle qui détermine les migrations des oiseaux[17]. »

Même parmi les anti-esclavagistes militants, des représentations de cet ordre se faisaient parfois jour. Si Victor Schoelcher postulait l'égalité parfaite entre les capacités des Noirs et celles des Blancs[18], son compagnon de combat, le saint-simonien Gustave d'Eichthal, paraissait être d'un autre avis. Sur la foi du physiologiste Flourens il admettait « une différence constitutionnelle et radicale » entre les uns et les autres; en conséquence, ils formaient à ses yeux un « couple », dans lequel la race blanche représentait le mâle, et la race noire, la femelle — dichotomie qui, nous le verrons plus loin, était fort en faveur chez les romantiques allemands[19].

Armand de Quatrefages (1810-1802), doyen de l'école française d'anthropologie physique, anti-esclavagiste lui aussi, prenait soin de distinguer entre l'argument de principe, et l'argument anthropologique. « S'appuyer pour combattre l'esclavage sur une égalité qui n'existe pas, écrivait-il, c'est faire beau jeu par cette exagération même aux partisans de l'opinion qu'on attaque. » S'il souhaitait l'abolition de l'esclavage, c'était en raison de « l'immoralité qu'il introduit nécessairement parmi les Blancs », et non « par sympathie pour la race noire ». Son antipathie pour cette race allait si loin qu'au lendemain d'un voyage qu'il avait fait, en 1842, aux États-Unis, il la qualifiait de scientifiquement monstrueuse, d'un « bizarre jeu de la nature » :

« Le nègre est une monstruosité intellectuelle, en prenant ici le mot dans son acception scientifique. Pour le produire, la nature a employé les mêmes moyens

que lorsqu'elle enfante ces monstruosités physiques dont nos cabinets offrent de nombreux exemples... il a suffi pour atteindre ce résultat, que certaines parties de l'être s'arrêtassent à un certain degré de leur formation. De là, ces fœtus sans tête ou sans membres, ces enfants qui réalisent la fable du cyclope... Eh bien! Le nègre est un Blanc dont le corps acquiert la forme définie de l'espèce, mais dont l'intelligence toute entière s'arrête en chemin[20]... »

Ainsi jugeait Quatrefages en anthropologue spécialisé dans l'étude des caractères physiques; le philosophe en lui, spiritualiste et de ce fait monogéniste, affirmait que chez les Noirs, « les fonctions animales remplacent toutes les nobles conceptions de l'esprit ». Telles étaient donc les impressions qu'il retirait de son voyage en Floride, et sans doute des récits des planteurs; les savants ne sont pas à l'abri des réactions viscérales de ce genre. La correspondance d'un autre illustre naturaliste, le Suisse Agassiz (1807-1873), nous apprend comment ses contacts avec des esclaves noirs, à Boston, le transformèrent en adepte de la jeune école anthropologique américaine[21]. Pour des raisons assez évidentes, c'est aux États-Unis que se développèrent à l'époque les formes extrêmes des théories racistes antinoires, illustrées par les noms de Morton, Giddon et Nott, tous les trois adeptes des nouvelles méthodes de l'étude des capacités craniennes, ou de l'index céphalique. Cette école finit par être connue et par exercer une certaine influence sur le continent européen : ainsi, l'Allemand Carus, pour démontrer l'inégalité des races humaines, s'appuyait sur la craniologie de Morton, et Renan proclamait son accord avec le classement racial proposé par Nott et Giddon, dans leur *Indigenous Races of the earth*[22].

En Grande-Bretagne, en revanche, les conceptions de cet ordre se heurtaient, dans la première moitié du XIX^{e} siècle, à de fortes résistances. L'hostilité à un matérialisme venu du Continent, spécialement de France, s'y combinait avec la censure « bibliolâtre » que nous avons décrite au chapitre précédent. Certes, la suprématie blanche était universellement reconnue; mais les hommes exotiques étaient supposés être perfectibles et régénérables, grâce à la religion chrétienne, d'une manière presque aussi universelle. L'anthropologue William Lawrence (1783-1867) fut littéralement persécuté, parce qu'il avait développé dès 1819, dans ses *Lectures on physiology, zoology and the natural history of man,* des vues qui anticipaient sur le darwinisme. Ses critiques ne lui reprochaient pas d'avoir dénié aux Noirs « ce que nous entendons par sentiments élevés, vertus viriles et sens moral », mais d'avoir égalé l'homme à la bête, en affirmant que les règles qui déterminent chez ces deux espèces les qualités morales et intellectuelles sont les mêmes, et plus généralement, d'avoir insisté sur la toute-puissance de l'hérédité[23]. Ses supérieurs, à l'hôpital où il travaillait, déclarèrent son livre immoral et dangereux pour l'ordre social, et il dut le retirer de la circulation[24].

Dans ce climat, un auteur français aussi modéré pour l'époque que Cuvier se trouvait implicitement critiqué en 1827 par ses propres traducteurs, qui avaient à cœur de préciser que c'est surtout l'éducation qui fait l'homme[25]. L'anthropologie de Prichard, harmonisée avec les Saintes Écritures, peut être considérée comme typique des principes anglais de ce temps. Les pieux censeurs du déterminisme racial faisaient du reste parfois preuve d'une perspicacité remarquable : ainsi, en 1834, le pasteur Richard Watson mettait en accusation la tacite alliance des planteurs et des « philosophes » en ces termes :

« La première classe est constituée par ceux qui, ayant à combattre les passions et les vices du Nègre dans son état purement païen, ont, pour l'améliorer, choisi pour seuls instruments le stimulant du fouet et la sévère voix de l'autorité. La seconde classe est composée par nos philosophes, qui jugent les capacités intellectuelles d'après la configuration des os du crâne, mesurent l'esprit à l'aide de la règle et du compas, font dépendre la moralité des contours de la tête, et décident de cette manière des dispositions pour la connaissance et le salut. »

Philip D. Curtin, auquel nous empruntons cette citation[26], écrit dans son ouvrage que le déterminisme racial ne commença à devenir l'opinion théorique dominante en Grande-Bretagne que vers le milieu du siècle. Vers 1850-1860, des auteurs aussi lus et aussi influents que les utilitaristes John Stuart Mill et Thomas Buckle, apôtres de la raison et du progrès, continuaient encore à professer un « environnementalisme » intégral, attribuant toutes les différences ethnico-culturelles à la diversité des climats ou des modes de vie[27]. D'autre part, en 1863, le docteur James Hunt, le fondateur de *l'Anthropological Society,* déclarait « que les faits relatifs aux caractères physiques, mentaux et moraux des Nègres, n'ont jamais fait l'objet d'une discussion scientifique à Londres, tandis qu'en France, en Amérique et en Allemagne, ces questions ont été discutées librement et longuement [28] ». Dans cet « attardement scientifique », on peut voir encore un indice des particularités du climat mental anglais.

Revenons donc au berceau continental du racisme. En ce qui concerne la France, les vues moyennes qui y régnaient dans le deuxième quart du XIX^{e} siècle sont bien reflétées par les écrits d'Auguste Comte[29].

Pour le fondateur de la philosophie positiviste, il allait également de soi que l'élite ou l'avant-garde de l'humanité était constituée par la race blanche, et, plus spécialement, par les peuples de l'Europe occidentale. En conséquence, il pensait que seule l'étude de l'histoire des « ancêtres de cette population privilégiée », présentait quelque intérêt : les recherches orientalistes, si populaires à son

époque, lui paraissaient inutiles et même nocives[30]. Par ailleurs, il ne voulait connaître que trois grandes races, la blanche, la jaune et la noire, « les seules dont la distinction soit vraiment positive » : à la première, il concédait le principe de l'intelligence, à la deuxième, le principe de l'activité, à la troisième, le principe du sentiment. Mais ces distinctions devaient, semble-t-il, disparaître, à l'âge de l'harmonie universelle humaine dont il se faisait le prophète : car « l'harmonie totale du Grand Être exige l'intime concours de ces trois races, spéculative, active et affective ». Aussi bien, toutes les nations et toutes les races devaient-elles être représentées dans le Conseil Suprême qu'envisageait son projet de « religion de l'humanité : même la race noire, quoique notre orgueil suppose celle-ci condamnée à une irrévocable stagnation ».

Comte avait aussi son mot à dire à propos de la vieille discussion sur le rôle comparé de l'environnement et de l'hérédité. A ses yeux, cette dernière, autrement dit les races, était un « modificateur social » plus actif que les climats. Mais il ne lui accordait pas un rôle prépondérant, et critiquait avec véhémence les auteurs qui en jugeaient autrement. On peut le taxer d'exagération lorsque vers 1850 il écrivait que « nos prétendus penseurs font universellement prévaloir cette étrange explication [31] ». Le témoignage mérite pourtant d'être noté. De fait, nombreux étaient déjà à cette époque les auteurs, surtout en France, qui apercevaient dans les races une explication soit partielle, soit même globale, du devenir historique, ce qui était une manière de substituer une interprétation scientifique à l'interprétation théologique, ou la « physiologie » à la Providence. La question n'était donc plus de savoir si les races étaient de valeur inégale (comme tout le monde ou presque le pensait à l'époque), mais de tirer de cette inégalité des conclusions historico-philosophiques, à la manière de Gobineau, ou de quelque autre. Venons-en maintenant aux premiers écrivains qui aient exprimé cet avis.

LA RACE, MOTEUR DE L'HISTOIRE

Nous avons vu dans les chapitres précédents comment, de tout temps, les peuples européens ont accordé une importance primordiale à leurs origines ou à leur « race », et comment, sous la Restauration, certains polémistes politiques et historiens français, combinant les traditions anciennes et les conceptions anthropologiques ou « physiologiques » nouvelles, interprétaient le bouleversement révolutionnaire en termes de « lutte de races », sans préciser bien clairement ce que le terme de race signifiait pour eux. L'un d'eux, Charles Comte (1782-1837) dont le nom mérite d'être tiré d'un injuste oubli, imputait même à « l'orgueil racial » les principales discordes politiques de l'Europe. En Allemagne, ce furent les guerres napoléoniennes qui donnèrent un tour nouveau et militant à la vieille notion de la suprématie « raciale » germanique, mais celle-ci y

restait encore subordonnée aux valeurs chrétiennes, et s'associait, d'une manière ou de l'autre, à la tradition religieuse : la mission du peuple allemand, tout comme, du reste, outre-Manche, celle du peuple anglais, restait une mission divinement préordonnée. En ce sens, le déterminisme racial eut son premier berceau en France, où, sous les influences « idéologiques » que nous venons de passer en revue, les lois de la science censées régir le devenir humain s'émancipent au début du XIX[e] siècle du contrôle divin. Lorsque Augustin Thierry écrit que la physiologie aussi bien que l'histoire démontrent l'influence prépondérante de la race, il semble déjà attribuer à cette dernière le rôle d'un moteur premier. Il restait toutefois à bâtir le pont entre les vieilles et imaginaires races des mythologies et traditions européennes, et celles qui étaient en voie d'être inventoriées par les anthropologues, à l'échelle de la planète.

Cette tâche impossible allait multiplier les impasses intellectuelles. Les races « historiques », généralement issues d'un ancêtre mythique, n'étaient que les antiques populations de l'Europe, que les grands classificateurs du XVIII[e] siècle se contentaient de ranger dans la race blanche. La nouvelle perspective historique, stimulée par la montée des nationalismes, popularisée par les polémiques des journaux, imposait la recherche de subdivisions « physiologiques » au sein de cette race, et ces subdivisions conduisaient le plus souvent à confondre les races et les vieux « peuples » ou les vieilles cultures et langues de l'Europe. Les auteurs français et anglais en venaient ainsi conclure à la présence sur leur sol de deux ou plusieurs « races » : sans doute est-il caractéristique que l'anthropologie allemande du XIX[e] siècle, qui au moins n'avait pas à affronter ce faux problème, en vint à élaborer des concepts théoriquement plus cohérents[32].

Ces ambiguïtés furent entrevues par le naturaliste franco-anglais W. F. Edwards, le futur fondateur de la « Société ethnologique » de Paris, qui, dans une lettre-programme qu'il adressait en 1829 à Amédée Thierry, posait le problème de la correspondance entre les races « historiques » et les races « physiologiques [33] ». « Vous établissez, écrivait-il, des races historiques qui peuvent être tout à fait indépendantes de celles qu'avouerait la science naturelle. Vous en avez le droit; car chaque science a ses principes; mais il se peut aussi qu'en les suivant vous arriverez au même résultat auquel on parvient par l'application d'une autre science. » En fait, la confusion surgissait aussitôt : car, en exprimant l'espoir de « rencontrer » l'historien, le naturaliste proposait de chercher « à quel point les distinctions que l'histoire établit parmi les *peuples* peuvent s'accorder avec celles de la nature ».

Edwards constatait d'autre part que « des peuples établis dans des climats différents peuvent conserver leurs types pendant des siècles », et, multipliant les critiques contre l'ancienne « théorie des climats » (qu'il croyait notamment contredite par la linguistique) posait un double problème : celui de la permanence

héréditaire des caractères raciaux, et celui de la corrélation rigoureuse du physique et du moral, postulée par des autorités telles que Cabanis ou Broussais. Mais en ce qui le concerne, il cherchait à établir des distinctions, suivant les cas. L'exemple des Juifs lui paraissait plaider en faveur d'une « fixité raciale » absolue[34], mais il n'était pas certain qu'il en fût toujours de même : « Tous les peuples ne seraient pas également aptes à résister. »

Il est intéressant de voir que les Juifs sont pour Edwards une race. Cela aussi est un signe des temps. Au siècle précédent, on se contentait de rapporter la « nation juive » à la race blanche, et son singulier destin était généralement attribué soit aux décrets de la Providence soit à sa condition avilie. Voilà donc cette caste, ou « race historique », promue au rang d'une « race physiologique », bientôt universellement rebaptisée « sémite ». D'autres auteurs mettaient également leur cas en avant (nous avons vu que la conviction qu'ils formaient une « race pure » conduisait Michelet à attribuer leurs malheurs historiques à cette pureté).

C'est ainsi que se trouvait posé par Edwards, d'une manière interdisciplinaire dirions-nous de nos jours, le problème du déterminisme racial. En même temps, quelques auteurs contemporains oubliés, passant outre à ses scrupules et à ses interrogations, tentaient d'en faire un principe explicatif universel ou moniste.

Tel paraissait être à première vue le système proposé dès 1827 par Charles Comte, un républicain militant, pour rendre compte de l'exploitation universelle de l'homme par l'homme, de l'esclave par son maître, du serf par son seigneur. Cependant, à y regarder de plus près, les « races », telles qu'il les concevait, étaient plutôt des classes sociales, cimentées tant par leur condition que par leur origine commune. « Lorsque la conquête a rassemblé sur le même sol des peuples de diverses races, écrivait-il, chacune d'elles conserve et transmet à ses descendants les mœurs et les préjugés qui sont nés de la domination et de la servitude. » A ses yeux, l'appartenance physiologique de ces peuples ou « castes » n'avait pas une grande signification : « Si les deux castes appartiennent à la même espèce, et si, par conséquent, elles ne peuvent se distinguer par des caractères physiques, elles se distinguent par des signes artificiels... ce que l'Européen estime, ce n'est pas tel nom ou tel signe considéré en lui-même, c'est le fait de compter parmi ses ancêtres un individu de la race conquérante. » Ce qui, à l'échelle de la France, revenait à évoquer la « querelle des deux races »; mais Comte pensait que c'était à l'échelle planétaire que l'histoire était régie par de tels affrontements. « Tant dans les archipels de l'Océan... que dans tous les pays de l'Europe », partout, il trouvait ces deux groupes antagonistes : « Celui qui en fut le premier possesseur, qui le défricha, et qui le cultive encore; et celui, qui, arrivé plus tard, s'empara du sol et des cultivateurs. » Ses sympathies allaient visiblement à ces derniers, aux Gaulois de tous les pays, en quelque sorte, transformés en « instruments » : « ...sous un tel régime, les personnes des classes

conquises sont mises au rang des choses ». Cela fait songer à Karl Marx, bien plus qu'à Gobineau; Comte se montrait fort sceptique quant à la différence de valeur entre les races, encore qu'il hésitât à se prononcer à ce sujet, invoquant l'imperfection des connaissances de son temps. Penseur original, il savait distinguer en tout cas entre la réalité de la race et sa représentation fantasmée (on pourrait aussi dire : entre « nature » et « culture »), et il décrivait la permanence des mythes raciaux, sous leurs travestissements successifs, dans son langage particulier :

« Le genre d'orgueil qui s'éteint le dernier dans l'esprit de l'homme, est l'orgueil de race : un homme peut renoncer à l'orgueil individuel, à l'orgueil de famille, même à l'orgueil de nation; mais l'orgueil de l'espèce n'est pas si facilement abandonné; c'est à ce sentiment qu'il faut attribuer nos systèmes sur la formation et la division des peuples[35]... »

Son ami, l'économiste Barthélemy Dunoyer, insistait, en revanche, sur les inégalités raciales, et attribuait, à la physiologie, en fils de son siècle, un rôle primordial, qu'il croyait attesté par les réalités politiques : « Pourquoi n'est-ce pas la race noire qui commande? Pourquoi n'est-ce pas la race blanche qui sert? » Libéral dans ses convictions tout comme Charles Comte, Dunoyer déplorait cependant cette inégalité universelle : « Il reste que les hommes *sont* inégaux; il en est de même des races, ce n'est pas une raison pour fermer les yeux... De l'inégale perfectibilité des races il peut résulter plusieurs choses assez tristes, par exemple l'impossibilité que toutes deviennent également industrieuses, riches, éclairées, morales, heureuses. » Et c'est sans enthousiasme excessif que ses réflexions lui faisaient décerner aux Germains la palme de la race supérieure. Mais l'histoire n'indiquait-elle pas qu'il fallait « les considérer comme les seuls et les premiers fondateurs des sociétés modernes »? Les règles de l'esthétique, tant celles de l'art ancien que de l'art moderne, lui paraissaient établir une autre supériorité du « type teutonique » sur le « type celtique » — jugement qu'on trouve également à cette époque sous la plume de Balzac, sous forme d'un contraste entre le port aristocratique « franc » de Lucien de Rubempré, et les pieds plats et l'encolure « welches » de son ami David Séchard[36]. Une polémique s'ensuivit entre Dunoyer et Charles Comte; de manière assez significative, le premier reprochait au second de nier l'inégalité des races humaines, en dépit du verdict de la science; Charles Comte se défendait d'avoir émis un jugement définitif sur un point aussi incertain[37].

C'est encore dans les Germains que le saint-simonien Victor Courtet de l'Isle, apercevait la race suprême, en recherchant les causes premières qui régissent l'histoire des sociétés humaines, « causes organiques inhérentes à l'existence de

l'homme », disait-il[38]. Cette race se serait jadis répandue sur l'Europe, « comme l'huile des nations »; elle était « grande, forte, belle », elle représentait « le bel idéal de la nature physique de l'homme », et avait été de ce fait autorisée par la nature à subjuguer les races qui formaient l'Empire romain. Mais cela, aux yeux de Courtet, relevait du lointain passé; dans l'Occident, une fusion raciale s'était opérée, suscitant un « esprit égalitaire » qu'il croyait attesté aussi bien par le christianisme que par la Révolution. On a vu comment Courtet proposait de « décomposer » ce mélange des races, au nom de la pacification de l'Europe; dans son œuvre maîtresse, *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1837), il ne manquait pas d'évoquer de nouveau ce projet. Le livre se voulait réaliste; l'indice majeur de la qualité des races était leur capacité de domination; les maîtres, par définition, étaient supérieurs aux esclaves; de ce point de vue, les Européens, si mélangés qu'ils fussent, avaient amplement démontré leur supériorité, à l'échelle planétaire. Le même critère faisait postuler à Courtet la pré-éminence non seulement des Asiatiques, mais aussi des Indiens d'Amérique, sur les Noirs, qu'il plaçait avec son siècle tout en bas de l'échelle, leur infériorité absolue étant démontrée par le fait « qu'ils n'ont asservi aucune race étrangère; ils se sont asservis entre eux ».

Une idée originale de Courtet était que l'histoire humaine était déterminée non seulement par les luttes interraciales, « physiquement », mais aussi, et de façon plus intime, par les fluctuants mélanges ou dosages des sangs, et partant, « chimiquement ». Il semble avoir été le premier à formuler sur le mode scientifique cette idée, qui, à travers Gobineau, deviendra un dogme du racisme moderne. Il est caractéristique qu'il la jugeait « progressiste », par rapport aux représentations anciennes, ainsi que cela ressort de sa critique de Thierry :

« La méthode de Thierry a un caractère, malheureusement, réactionnaire, exclusif. Il ne se préoccupe que des conflits primitifs des races, et cherche dans le souvenir de ces anciennes violences, c'est-à-dire dans la perpétuation des haines créées par ces violences, la cause de tous les conflits actuels (...) mais le mélange du sang, l'identification graduelle des intérêts, ont successivement détruit ces éléments d'antagonisme, et les révolutions postérieures, les révolutions actuelles n'ont plus pour cause les mêmes haines, les mêmes souvenirs[39]... »

Pour le saint-simonien Courtet, ce mélange était salutaire, au point de vue de l'industrie et du progrès, puisque « rien n'est plus favorable à la division du travail, qui est la première source de la prospérité générale. Les fonctions sociales sont et seront toujours nécessairement graduées; les distinctions de rang sont et seront toujours la conséquence de la diversité des fonctions. Si donc, par l'inégalité des races, la nature a pourvu, de la manière la plus générale, à la satisfaction de ce double besoin, nous devons en glorifier l'auteur de toutes

choses[40] ». Mais dans sa conclusion, Courtet adoptait la position du savant impassible, qui se contente d'éclairer ses contemporains sur les lois de la race, et les invite à choisir, en conséquence, entre l'ordre et la stabilité de la dictature d'une race sur une autre, et les discordes et rébellions des sociétés justes, égalitaires, à l'individualité raciale complètement effacée. A en juger par le mot de la fin : « Vous trouverez la liberté au sein de l'esclavage, et l'esclavage au sein de la liberté », les avantages et les désavantages devaient finalement s'équilibrer du point de vue moral, quelle que soit la formule adoptée par l'humanité.

En élaborant leurs systèmes pseudo-scientifiques, à tendance moniste, d'obscurs précurseurs poussaient ainsi à l'extrême, de diverses manières, les vues qui, d'une manière vague, imprégnaient l'atmosphère du temps, et dont on trouve marginalement l'expression chez plus d'un auteur illustre. Même un catholique intransigeant comme Joseph de Maistre leur payait un tribut inattendu. Cherchant à fournir une explication au « dernier état d'abrutissement des sauvages », ces criminels nés, rigoureusement imperfectibles[41], il supposait que leurs ancêtres devaient avoir commis quelque crime inouï, « un péché originel de second ordre », qui aurait entraîné leur exclusion du genre humain, dont l'unité se trouvait ainsi rompue. La conviction que les races sont foncièrement inégales se répercutait donc sur l'idée que de Maistre se faisait du plan divin, et lui faisait proposer une théologie toute nouvelle : les hommes n'étaient plus égaux devant Dieu, puisque les « sauvages », ployant sous le faix de deux péchés originels, étaient doublement pervers; et le « théologien laïc de la Providence » reprochait à la théologie établie d'avoir « jeté un manteau sur l'épouvantable état des sauvages; l'immense charité du sacerdoce catholique a mis souvent, en nous parlant de ces hommes, ses désirs à la place des réalités ».

En l'occurrence, Joseph de Maistre fait figure d'un isolé : en général, la croyance en l'importance du facteur racial n'avait aucun besoin d'emprunter de tels détours théologiques. En revanche, cette croyance était parfois ressentie, dans le camp libéral, comme une gênante vérité. Rendant élogieusement compte du livre de Dunoyer, Benjamin Constant écrivait : « Ce système a sa portion de vérité : il est curieux à examiner, et la science peut s'en enrichir, mais nous pensons qu'il faut l'écarter soigneusement de la politique... Laissons les physiologistes s'occuper des différences primitives que la perfectibilité, dont toute l'espèce est douée, surmonte tôt ou tard, mais gardons-nous d'armer la politique de ce nouveau prétexte d'inégalité et d'oppression[42]. » En regard, on peut citer aussi cette réflexion de Lamartine : « Plus j'ai voyagé, plus je me suis convaincu que les races sont le grand secret de l'histoire et des mœurs[43]. » La tendance dominante allait à une sorte d'interprétation pluraliste, telle que Taine, par la suite, la systématise, avec sa théorie des trois facteurs — la race, le milieu et le moment, le facteur premier se trouvant être la race, « la première et la plus riche de ces facultés d'où dérivent

les événements historiques [44] ».

***

En Grande-Bretagne aussi, des interprétations raciales de l'histoire commencèrent à se faire jour vers 1840. Celle de Thomas Arnold, l'illustre pédagogue de Rugby, était teintée d'un accent moralisateur et spiritualiste : il proposait en effet une vue panoramique de l'histoire universelle qui accordait à la race teutonique le rôle d'un instrument spécial de la Providence. D'après Arnold, le flambeau civilisateur serait successivement passé des mains d'une race à l'autre, et chacune d'elles, ayant accompli sa tâche, s'effaçait de la scène historique. Les Grecs avaient connu leur heure sublime, puis vint celle des Romains; mais l'essor de la culture chrétienne et occidentale était entièrement dû aux Germains. C'est eux qui auraient préservé le legs antique et développé la civilisation médiévale ; c'est encore grâce à eux que l'expansion européenne s'était étendue au monde entier (ainsi se trouvait mise en vedette la contribution particulière de la nation anglo-saxonne). Arnold ne disait pas qui, après les Germains, allait reprendre le relais; d'une manière quelque peu hégélienne, l'histoire paraissait trouver en eux son couronnement. Pour lui, l'Allemagne était « le pays de nos ancêtres saxons et teutons, non corrompus par un mélange romain ou autre; le lieu de naissance des races les plus morales que le monde ait jamais vues — des lois les plus saines — des passions les moins violentes et des vertus domestiques et autres les plus belles[45] ».

Mais les sentiments chrétiens d'Arnold ne l'empêchaient pas de pencher vers l'hypothèse polygéniste : il ne lui paraissait pas improbable, écrivait-il, que l'Hellène et l'Australien ne descendissent pas d'un ancêtre commun. Portant ses spéculations autrement loin que Joseph de Maistre, il admettait aussi qu'en son temps, le Tout-Puissant pourrait avoir choisi pour instrument le peuple de l'Hellade, tout autant que celui d'Israël, « communiquant au genre humain toutes les connaissances religieuses, par l'intermédiaire du peuple juif, et toute la civilisation intellectuelle, par l'intermédiaire des Grecs [46] ». En ce qui concerne ces derniers, il s'agissait « de la faculté de réflexion et d'interrogation »; c'est ainsi que même dans le camp bien-pensant, les vieilles croyances dogmatiques évoluaient et s'effritaient, en s'inclinant devant les prestiges de la science. Il n'en reste pas moins que chez un Thomas Arnold, le moteur premier restait la Providence divine, à laquelle il avait plu de choisir en dernier lieu la race germanique pour instrument de ses desseins. Or, peu après, le jeune Disraeli reprenait la thèse raciale, mais reléguait la Providence dans l'ombre, et, avec une tranquille audace, remettait les clés du destin entre les mains des Juifs.

Au lendemain de son entrée dans la vie politique, Disraeli exposait sa vision du monde et ses idées dans sa grande « trilogie romancée » *(Coningsby,* 1844; *Sybil,* 1845; *Tancred,* 1847). Sa philosophie de l'histoire se résumait dans la formule : « *All is race; there is no other truth.* » Conformément aux vues anthropologiques de son temps, il rangeait les Juifs dans la « race caucasique »; et il décrivait leur puissance occulte en ces termes :

« Le fait est que vous ne pouvez pas détruire une race pure d'organisation caucasique. C'est un fait physiologique... En ce moment, malgré des siècles et des dizaines de siècles de dégradation, l'esprit juif exerce une vaste influence sur les affaires européennes. Je ne parle pas de leurs lois, auxquelles vous obéissez encore, ni de leur littérature, dont sont saturés vos esprits, mais de l'intellect hébraïque vivant. Il n'y a pas de grand mouvement intellectuel en Europe auquel les Juifs ne prennent pas une grande part. Les premiers jésuites furent des Juifs; la mystérieuse diplomatie russe qui trouble tellement l'Europe occidentale est principalement conduite par les Juifs; cette révolution puissante, qui se prépare en ce moment en Allemagne, et qui, si peu connue en Angleterre, deviendra une seconde et plus vaste Réforme, se développe en son entier sous les auspices des Juifs, qui monopolisent presque les chaires professorales d'Allemagne[47]... »

Si en Angleterre le futur lord Beaconsfield fut le premier à transposer le débat sur le plan politique, c'est sur le continent que ses mystifications trouveront leur meilleur écho, fournissant des arguments de choix aux propagandistes de l'antisémitisme vulgaire (dans un écrit postérieur, il attribuait les révolutions de 1848 aux menées souterraines des Juifs!). Les Britanniques, pour leur part, considéraient plutôt ses hâbleries comme une lubie inoffensive ; du reste, il réservait la seconde place dans sa hiérarchie aux Saxons, la race la mieux capable de se laisser éclairer par « la spiritualité des Sémites [48] ».

Chez le chirurgien Robert Knox, que Ph. D. Curtin qualifie de « fondateur du racisme britannique [49] », il n'était plus question de spiritualité, sémite ou autre. Dans son « enquête philosophique » sur les races humaines, publiée en 1850, les Juifs étaient décrits comme des parasites stériles, mais la formule de Disraeli se trouvait reprise et développée comme suit :

« Que la race décide de tout dans les affaires humaines, est simplement un fait, le fait le plus remarquable, le plus général, que la philosophie ait jamais annoncé. La race est tout : la littérature, la science, l'art — en un mot, la civilisation en dépend[50]. »

Knox baptisa son système « anatomie transcendantale », bien que toute transcendance s'en trouvât évacuée. A son avis, les races les plus douées, notamment du point de vue philosophique, étaient les Goths et les Slaves, suivis par les Saxons et les Celtes (il ne craignait pas de critiquer « l'extrême suffisance du Saxon »). Au pôle opposé se trouvaient les Noirs, auxquels il accordait pourtant des qualités guerrières susceptibles de mettre en péril la suprématie blanche en Afrique. Tous ces accents étaient nouveaux. La Grande-Bretagne commençait à se mettre à l'heure continentale, et le livre ne passa pas inaperçu. Darwin le citait avec approbation; et les historiens de l'anthropologie voient en effet dans le docteur Knox un précurseur de l'évolutionnisme qui anticipait sur les idées de Darwin et de Spencer relatives à la sélection naturelle et à la « survie du plus apte[51] ». Non moins neuve, pour son pays et pour son époque, était l'argumentation antijuive de Knox (dirigée en partie contre Disraeli), puisqu'il attribuait uniquement à leur race le parasitisme et la stérilité culturelle des « Hébreux », défauts qu'il faisait remonter à la plus haute antiquité, sans faire état de leurs croyances, et que le caractère même de ses reproches anticipe sur l'antisémitisme moderne. Pourtant, contrairement aux antisémites continentaux, il tendait à admettre que chez les demi-Juifs, le sang saxon ou celte l'emportait sur le sang juif, et peut-être restait-il Anglais en cela[52].

***

Les travaux historico-littéraires consacrés depuis la fin du siècle dernier à Gobineau posent souvent la question de ses sources. D'après une curieuse hypothèse proposée par un auteur allemand en 1926, Gobineau aurait été initié aux mystères de la race par Disraeli, au cours d'entretiens qu'ils auraient pu avoir à Paris[53]. Une démonstration plus solide, due à Jean Boissel, montre la parenté de certaines idées maîtresses de l'Essai sur *l'inégalité des races humaines* avec celles de Courtet de l'Isle. Mais quelles que puissent être les filières précises, Gobineau n'a fait que systématiser d'une manière très personnelle des vues déjà fortement enracinées à l'époque; ce qu'il apportait de neuf était surtout la conclusion pessimiste, le glas funèbre de la civilisation. Sous couleur de science, il exhalait ainsi ses rancunes ou déceptions de tous ordres; il avouait du reste lui-même que cette science « n'était pour lui qu'un moyen de satisfaire sa haine de la démocratie et de la Révolution[54] ». Ce qu'il avait exactement à dire à ses contemporains, il l'exprimait encore mieux, dans une lettre qu'il adressait en 1856 (au lendemain de la publication de son livre) à Tocqueville, par cette formule : « Je ne dis pas aux gens : *vous êtes excusables ou condamnables,* je leur dis : *vous mourez*[55]. » Il importe d'examiner de plus près les idées de Gobineau, qui ont

peu de chose en commun avec sa légende : sa hiérarchie raciale notamment aurait dû, en bonne logique, vouer son Essai aux bûchers du IIIe Reich.

Au service de sa thèse, Gobineau, dont les lectures étaient immenses, attirait toute la littérature anthropologique de son temps, ainsi que les écrits des principaux « physiologistes »; mais en ce qui concerne les sources d'inspiration proprement historiques, le premier rang revient certainement à la Bible. Il s'en tenait en effet à la chronologie biblique (le genre humain, sinon l'univers, était vieux de cinq ou six mille ans), et il empruntait la trame centrale de son anthropodicée au livre de la Genèse, qui, selon lui, ne traitait que de l'humanité blanche, détentrice du « monopole de la beauté, de l'intelligence et de la force [56] ». Instruite d'une manière providentielle dès sa naissance, cette race, issue d'Asie septentrionale, se serait ensuite partagée en trois branches, celles de Cham, de Sem et de Japhet (les futurs « Arians »). Toutes les trois étaient également riches en dons et en vertus : selon Gobineau, répétons-le, la race blanche disposait dès sa première enfance « des deux éléments principaux de toute civilisation : une religion, une histoire ».

Quant aux origines des races, inférieures ou « secondaires » de couleur, Gobineau, ne voulant, semble-t-il, ni contredire la vieille tradition de l'Église, ni les affilier à la race élue blanche, se réfugiait dans l'incohérence. Il admettait en passant l'existence d'un « homme de création première, l'Adamite », mais il préférait laisser ce personnage mystérieux « en dehors de la controverse [57] ». Un abîme subsistait chez lui entre cet « Adamite » et les races noire et jaune, qu'il croyait respectivement originaires d'Afrique et d'Amérique. En somme, on peut dire qu'il était monogéniste en théorie, et polygéniste en pratique.

D'autre part, Gobineau postulait l'existence, dans toutes les branches du genre humain, d'un « instinct racial » qui s'oppose aux croisements (« loi de répulsion »). Mais les qualités mêmes de la race blanche, sa sociabilité civilisatrice et son expansion par voie de conquêtes, auraient fini par faire surgir chez elle la tendance contraire (« loi d'attraction »). De ce fait, la race blanche, et partant la civilisation, sont choses fragiles, éphémères; car il va de soi que les « alliages » ou infusions de sangs inférieurs, rendus inévitables par la « loi d'attraction », ne tardent pas à exercer leurs effets dévastateurs : les lois de la «chimie historique» veulent que les sous-races mixtes « ternaires » et « quaternaires » soient des races dégénérées[58]. Ainsi, les Chamites d'abord, en conséquence de leur expansion et de leurs conquêtes, « se saturèrent de sang noir [59] », et furent profondément dégradés. Une évolution semblable, mais à un degré bien moindre, marqua le destin des Sémites; seuls les fils de Japhet, les « Arians », restèrent, jusqu'aux débuts de l'ère chrétienne, à peu près entièrement purs. Ensuite, ils s'engagèrent eux aussi, au fur et à mesure de leur expansion, sur la pente fatale.

Il serait pourtant erroné de croire que les hommes de couleur fussent pour Gobineau des êtres méprisables, des brutes; au contraire, les jugements qu'il porte sur eux surprennent par leur modération. Il insiste sur l'abîme qui les sépare des grands singes[60], et il reproche leurs exagérations aux anthropologues de son temps : « La plupart des observateurs scientifiques ont eu jusqu'ici une tendance marquée à rabaisser, au-delà de la vérité, les types les plus infimes; presque tous les premiers renseignements sur une tribu sauvage la dépeignent sous des couleurs faussement horribles[61]. » Aux Noirs notamment, il attribue « une puissance universelle d'imagination » dont la race civilisatrice blanche est démunie, et dans laquelle il aperçoit la source de tous les arts : « Certainement l'élément noir est indispensable pour développer le génie artistique dans une race, parce que nous avons vu quelle profusion de feu, de flammes, d'étincelles, d'entraînement, d'irréflexion réside dans son essence, et combien l'imagination, ce reflet de la sensualité, et toutes les appétitions vers la matière la rendent propre à subir les impressions que produisent les arts[62]. »

En ce qui concerne les Juifs, auxquels Gobineau attribue un sang sémite relativement peu adultéré, la description qu'il en fait pourrait en effet avoir été inspirée par Disraeli; elle finit par confiner au panégyrique de cette « race choisie » :

« Les Juifs se trouvaient entourés de groupes parlant des dialectes d'une langue parente à la leur, et dont la plupart leur tenaient d'assez près par le sang; ils devancèrent pourtant tous ces groupes. On les vit guerriers, agriculteurs, commerçants; on les vit, sous ce gouvernement singulièrement compliqué, où la monarchie, la théocratie, le pouvoir patriarcal des chefs de famille et la puissance démocratique du peuple, représentée par les assemblées et les prophètes, s'équilibraient d'une manière bien bizarre, traverser de longs siècles de prospérité et de gloire, et vaincre, par un système d'émigration des plus intelligents, les difficultés qu'opposaient à leur expansion les limites étroites de leur domaine. Et qu'était-ce encore que ce domaine? Les voyageurs modernes savent au prix de quels efforts savants les agronomes israélites en entretenaient la factice fécondité. Depuis que cette race choisie n'habite plus ses montagnes et ses plaines, le puits où buvaient les troupeaux de Jacob est comblé par les sables, la vigne de Naboth a été envahie par le désert, tout comme l'emplacement du palais d'Achab par les ronces. Et dans ce misérable coin du monde, que furent les Juifs? Je le répète, un peuple habile en tout ce qu'il entreprit, un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent, et qui, avant de perdre bravement, les armes à la main, le titre de nation indépendante, avait fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands[63]. »

C'est que « l'Hébreu, nous apprend plus loin Gobineau, dans les alliages subis par sa race, avait eu plus de participation à l'essence blanche » que ses voisins[64]. Pour le reste, il se livre, tout au long de son livre, à d'interminables opérations de dosages raciaux qui doivent rendre compte du cours pris par l'histoire des hommes en tout temps et en tout lieu. Ainsi, le miracle grec, l'essor artistique et philosophique de la Grèce, mais aussi la décadence finale, sont dûs au mélange :

> « 1. — Des Hellènes. — Arians modifiés par les principes jaunes, mais avec grande prépondérance de l'essence blanche et quelques affinités sémitiques;
>
> 2. — Des aborigènes. — Populations slavo-celtiques saturées d'éléments jaunes;
>
> 3. — Des Thraces. — Arians mêlés de Celtes et de Slaves;
>
> 4. — Des Phéniciens. — Chamites noirs;
>
> 5. — Des Arabes et des Hébreux. — Sémites très mêlés;
>
> 6. — Des Philistins. — Sémites peut-être plus purs;
>
> 7. — Des Libyens. — Chamites presque noirs;
>
> 8. — Des Crétois et autres insulaires. — Sémites assez semblables aux Philistins[65]. »

Il va de soi qu'au cours des siècles, les métissages de cet ordre ne faisaient qu'empirer; si, au début de notre ère, les invasions germaniques donnèrent à l'Europe une période de répit, ce rang arian ne tarda pas à se diluer à son tour dans les vieux mélanges romains, hellénistiques et sémitiques[66]. On s'étonne de ne pas trouver chez Gobineau la formule précise du dosage qui entraîna la Révolution française; il est vrai que tous les sangs de l'Europe lui paraissaient inextricablement mélangés, à titre égal. Il consacre donc les derniers chapitres de son livre à la description de l'abâtardissement des Arians, sans proposer (contrairement à ce qu'on pense d'habitude) d'exception en faveur des Allemands, eux aussi contaminés tant par les sangs résiduels européens que par « le sang finnique ». Plus tragiques encore sont les perspectives du Nouveau Monde, dont les habitants « sont les produits des détritus de tous les temps; des Irlandais, des Allemands tant de fois métis, quelques Français qui ne le sont pas moins, des Italiens qui les surpassent tous »; au surplus, ce mélange ne tardera pas à se combiner aux sangs noir et indien, ce dont il ne peut résulter autre chose « que la juxtaposition des êtres les plus dégradés [67] ».

Tel est aussi le destin qui attend toute la planète; et l'Essai s'achève sur cette péroraison :

« L'espèce blanche a désormais disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux, où elle était absolument pure; l'âge des héros, où les mélanges étaient modérés de force et de nombre; l'âge des noblesses, où des facultés, grandes encore, n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes (...) La part de sang arian, subdivisée déjà tant de fois, qui existe encore dans nos contrées, et qui soutient seule l'édifice de notre société, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption. Ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité... cet état de fusion, bien loin d'être le résultat du mariage direct des trois grands types pris à l'état pur, ne sera que le *caput mortuum* d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures; le dernier terme de la médiocrité dans tous les genres : médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire néant[68]. »

Cette étape finale, Gobineau se croyait même en mesure d'en fixer la durée : puisque l'essor civilisateur avait duré cinq ou six mille années, le déclin, qui avait commencé il y a plusieurs siècles, devait se prolonger à peu près autant : ainsi donc, trois ou quatre millénaires encore devaient « précéder le dernier soupir de notre espèce, où le globe, devenu mort, continuera, mais sans nous, à décrire dans l'espace ses orbes impassibles[69]... ».

Dans les lettres de Gobineau, on retrouve la même funèbre poésie. « Je ne dis pas aux gens : *vous êtes excusables ou condamnables* (et il ajoutait : « Je ne suis pas plus assassin que le médecin qui dit que la fin approche »); je leur dis : *vous mourez* (et il ajoutait : « L'hiver arrive, et vous n'avez pas de fils »)[70]. Des visionnaires tels que Saint-Simon et Auguste Comte — et, à mots plus couverts, Ernest Renan — espéraient que la fusion raciale universelle ouvrirait l'ère des félicités harmonieuses, d'une vie indéfiniment éternelle du genre humain, laïcisant de la sorte le vieil espoir chrétien de la Parousie. Chez Gobineau, qui se croyait bon catholique, l'espoir dans le retour du Christ-Messie avait définitivement disparu, l'espèce humaine n'avait d'autre avenir que le néant. En ce sens, sa postérité ne s'y est pas trompée, il est effectivement le grand héraut du racisme biologique, dont la régressivité semble sous-tendue par le désir de ramener l'histoire des hommes à son point de départ.

MÉTAPHYSICIENS et MÉGALOMANES

Cherchant à consoler Gobineau de l'échec de son livre en France, Tocqueville et Renan lui promettaient une meilleure fortune dans les pays germaniques. Le premier mettait en avant la faculté des Allemands « de se passionner pour ce qu'ils regardent comme la vérité abstraite », et lui promettait que son livre « allait revenir en France surtout par l'Allemagne[71] »; le second invoquait la compréhension des Allemands pour les problèmes de la race, leur attachement à « leurs racines primordiales[72] ». L'avenir leur donna raison à tous les deux. De plus en plus, les principaux fils de cette étude vont nous mener désormais en Allemagne, terre élue des fantasmes raciaux de l'Europe, haut lieu de l'idée d'une pureté à laquelle les guerres napoléoniennes avaient conféré des accents nationalistes militants. Rien n'illustre mieux ce nouveau climat que la paranoïa fichtéenne, qui, nous l'avons vu, rejettait dans les ténèbres extérieures les peuples de race blanche non allemands — ce qui, après tout, était conforme à la confusion constante entre « races historiques » et « races physiologiques ». Il n'en reste pas moins que Fichte s'en tenait au critère de la langue, et partant, empruntait un détour; et que, d'une manière générale, la philosophie bio-matérialiste des auteurs français n'a jamais reçu une grande audience outre-Rhin. Mais le brumeux langage de l'idéalisme allemand permettait de glorifier la race germanique, quintessence de la race blanche, ou de condamner sans appel d'autres groupes humains (ainsi que Fichte le faisait dans le cas des Juifs[73] de bien d'autres manières; or, dans le pays des poètes et des penseurs, le jugement métaphysique faisait autorité dans toutes les matières, pour le commun des mortels.

Ainsi donc, la philosophie allemande continuait à aborder les « rapports du physique et du moral » par le biais du « moral » : l'« invisible » devait rendre compte du visible, la matière était en quelque sorte sécrétée par la pensée. Ce contraste avec l'idéologie française trouva son expression la plus radicale dans une *Naturphilosophie* pour laquelle tous les phénomènes naturels n'étaient qu'un symbole, ou un signifiant, de l'« Idée ». Il restait à établir les modes particuliers de la relation universelle, à dégager les significations secrètes de ces phénomènes naturels — ce qui permettait aux imaginations romantiques de se donner libre cours, et de se lancer dans les délires les plus extravagants, ponctués ici et là d'éclairs de génie.

Friedrich Wilhelm Schelling (1775-1854), souvent qualifié de père de la *Naturphilosophie,* paraissait d'abord juger les différentes races humaines dans le classique esprit des Lumières. Certes, la race blanche était la plus noble de toutes : mais comment l'était-elle devenue? Était-ce parce que, contrairement aux races de couleur, elle avait pleinement conservé les dignités primitives (comme le pensait un Buffon), ou fallait-il admettre une dégénération universelle, que seuls les Blancs auraient surmontée, pour accéder à une « spiritualité plus haute »? En

tout cas, il était entendu que « l'humanité européenne ne saurait en aucune façon être qualifiée de race [74] ». On relève aussi, chez le Schelling de la première manière, l'idée que « les différences qui séparent les peuples ne sont pas des différences raciales (...) chez certains peuples, il existe entre les diverses classes des différences au moins aussi grandes que les différences raciales ». En conséquence, le philosophe en venait à se demander « si les différences de développement physique, loin d'être une cause, n'ont pas été plutôt un phénomène concomitant des grands mouvements spirituels qui devaient se rattacher étroitement à la première formation des peuples [74] ».

Mais ce semblant d'« anthropologie culturelle » cédait la place, au fil des années, à de tout autres conceptions. Dans la seconde partie de sa *Philosophie de la mythologie,* Schelling partageait l'ensemble du genre humain « en deux grandes masses, de telle sorte que l'humain semble n'exister que d'un seul côté ». De l'autre côté, il plaçait non seulement les tribus « proches de l'animalité » d'Afrique et d'Amérique, mais aussi les « types intermédiaires » asiatiques. Cherchant à concilier Blumenbach et les Saintes Écritures dans le cadre de sa propre philosophie, il concluait que « seul l'ancêtre de cette race prête à tout supporter, race japhétique, prométhéenne, caucasique... pouvait être l'Homme Unique, capable par son acte de faire irruption dans le monde des Idées ». En ce qui concernait toutes les autres races, Schelling pensait qu'elles étaient vouées soit à l'esclavage, soit même à l'extinction. Cette perspective, qu'il voyait confirmée par les pratiques coloniales de l'époque, se laissait justifier métaphysiquement : « Pour le premier homme, pour l'homme proprement dit, les différentes races ne sont que matière... avec cette conséquence que l'action de la race supérieure peut être double : l'élévation vers le divin d'une partie d'entre elles, la dégradation au-dessous de l'humain des autres. » Il semble bien que dans la traite des Noirs, Schelling voyait l'un des moyens de l'élévation vers le divin : « Un esprit bienveillant, écrivait-il, pouvait y voir le seul moyen de soustraire cette race humaine abandonnée à la terrible barbarie et ces âmes perdues presque sans espoir à la mort éternelle. » Telles pouvaient être les voies de la Providence — ou les ressources de l'idéalisme philosophique; et si le sort des esclaves était devenu atroce dans les faits, c'est que « tout ce à quoi touche la main de l'homme est voué à la corruption... Il ne s'agit pas de voir ce qui est réel, mais ce qui est possible[75]... ».

Nous laisserons de côté les spéculations théosophiques relatives à l'Ame du Monde ou à l'identité entre l'Homme Unique et le Tout à l'aide desquelles Schelling justifiait sa position. Son anthropologie mérite l'attention sous un autre aspect, par lequel elle se distinguait radicalement de celle de ses rivaux ou confrères. En effet, chez lui, tous les hommes blancs avaient accès au monde des Idées à titre égal; et les Juifs, qu'il qualifiait de « non-peuple », ou de

« représentants de l'humanité pure », encore plus facilement semble-t-il, que les autres[76]. En regard, et, peut-on croire, en vertu de la même intime démarche psychologique, ce condisciple et ami de jeunesse de Hegel s'abstenait d'assigner aux Germains une mission particulière lors de l'ascension du genre humain vers sa vraie patrie, c'est-à-dire vers le Ciel.

Un autre adepte de la *Naturphilosophie,* Lorenz Oken (1779-1851), fut le pionnier de cette symbolique naturaliste allemande où semblent s'être donné rendez-vous toutes les bizarreries et tous les délires que l'imagination mystico-philosophique est capable d'enfanter. Pour Oken, la nature n'était qu'un seul corps, dont les êtres vivants étaient les organes; l'homme, en sa qualité d'être suprême de la création, *symbolisait* la nature, il « réunissait en un corps unique tous les corps animaux ». En conséquence, le corps humain se laissait décomposer de la même manière que le règne animal, dont les grandes classes « correspondaient » aux organes des cinq sens : les mammifères, en tant que classe animale suprême, « correspondaient » à la vue de l'homme; les oiseaux, à son ouïe, et ainsi de suite, jusqu'aux insectes, qui correspondaient au toucher. Les races humaines se trouvaient hiérarchisées à travers le symbolisme des quatre éléments : la race noire était terrestre ou simiesque; la race blanche, lumineuse ou humaine, les Mongols et les Indiens d'Amérique se voyaient respectivement attribuer l'air et l'eau. A l'appui, Oken invoquait en particulier l'*opacité* des Noirs, incapables de rougir, et par conséquent d'exprimer une vie intérieure : « Qui sait rougir, est un homme; qui ne le sait pas, est un Nègre[77]. » Par ailleurs, Oken, auquel ses compatriotes accordaient volontiers du génie[78], glorifiait « l'art divin de la guerre », qui selon lui devait être conduite suivant les lois de la nature, et reprochait aux Allemands de son temps de se reposer encore sur la philosophie.

Les correspondances fantastiques et les idées de cet ordre, nous les retrouverons dans les écrits anthropologiques les plus populaires de la génération allemande suivante, et nous les examinerons plus loin. Venons-en maintenant à l'anthropologie de l'auteur dont la pensée demeure le phare philosophique du XX^e^ siècle, après avoir éclairé le XIX^e^.

Pris en soi, en tant que système philosophique, l'idéalisme de Hegel se trouve aux antipodes de la pensée bio-matérialiste; et en effet, tout en se ralliant, ainsi que nous l'avons vu, à la thèse des origines indo-aryennes, il écartait avec mépris les prétentions des « physiognomonistes » ou « crânioscopes », qui, en étudiant la physiologie, entendaient faire livrer aux âmes humaines leurs secrets[79]. Cette position de Hegel se manifestait aussi dans un cas concret, ardemment discuté à l'époque, celui des Juifs : contrairement à Fichte, il était partisan de leur émancipation, précisément parce qu'il ne voyait pas de quelle autre manière on pouvait les faire renoncer à leur détestables croyances, qui ne lui paraissaient donc nullement enracinées dans leurs corps[80].

Il n'en reste pas moins que Hegel décrivait les races de couleur, les Noirs notamment, d'une manière qui suggérait invinciblement l'idée d'une infériorité congénitale. « Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie, écrivait-il; il faut faire abstraction de tout respect et de toute moralité si on veut le comprendre; on ne peut rien trouver dans son caractère qui rappelle l'homme. » Il ne fallait pas chercher loin les preuves de l'indignité du nègre : « C'est considéré comme une chose permise de manger de la chair humaine... l'immortalité de l'âme est ignorée... » Un tel être ne valait pas mieux que l'homme simiesque d'Oken, « l'homme qui ne sait pas rougir » : son cas paraissait sans espoir : « Cette condition n'est susceptible d'aucune évolution et d'aucune culture, et comme nous les voyons aujourd'hui, ils furent toujours[81]. » L'Afrique, pour Hegel, restait en dehors de l'histoire universelle, dont il situait le commencement en Asie, et la fin en Europe. On connaît la formule par laquelle il résumait cette « marche de Dieu sur la terre » : « L'Orient savait et sait seulement qu'*un seul* est libre, le monde grec et romain, que *quelques-uns* sont libres, et le monde germanique sait que tous sont libres »; à cette progression vers la liberté générale, il faisait successivement correspondre le despotisme, le couple démocratie-aristocratie, et la monarchie.

Une autre périodisation de l'histoire universelle proposée par Hegel était celle des trois grandes étapes germano-occidentales : des débuts jusqu'à Charlemagne, de Charlemagne jusqu'à la Réforme, et de la Réforme jusqu'à la fin d'une histoire qui trouvait son accomplissement dans sa propre philosophie. Ces trois périodes correspondaient en même temps aux trois règnes du Père, du Fils et de l'Esprit. En ce qui concerne les deux premiers règnes, cette eschatologie joachimite se laissait interpréter de manières diverses : mais en ce qui concernait le troisième, Hegel, s'écartant de son principe cardinal, en venait à payer son tribut à l'alchimie raciale de son temps. L'écueil qui le guettait était la Réforme : pourquoi donc l'Esprit n'avait-il pu instaurer son règne que chez des Germains, à l'exclusion des Slaves et des Latins? Les Slaves, faisait-il observer lui-même, étaient restés des agriculteurs, des serfs, et c'est pour cette raison qu'ils « n'ont pas pu avoir part à la liberté qui se levait ». Mais aux nations latines, continuait-il, la culture ne faisait pas défaut; « au contraire, à ce point de vue, elles étaient peut-être en avance sur les Allemands ». Il fallait donc faire appel à une autre explication; c'est ainsi que Hegel en venait à invoquer, à mots à peine couverts, la pureté du sang germanique. « La pure intériorité de la nation germanique, écrivait-il, a été le terrain véritablement propre à l'affranchissement de l'esprit; les nations latines, au contraire, ont au plus profond de leur âme, dans la conscience de l'esprit, conservé la *division;* issues du mélange du sang romain et du sang germanique, elles gardent toujours encore en elles-mêmes cette hétérogénéité. » L'idée se trouvait ensuite reprise dans un langage plus typiquement hégélien : « Chez les peuples latins se manifeste aussitôt la scission, l'attachement à un abstrait, et par suite nullement cette totalité de l'esprit, du sentir, que nous appelons âme, cette méditation de

l'esprit sur lui-même en soi — mais au plus profond d'eux-mêmes, ils sont hors d'eux-mêmes[82]... »

Ce jugement sur les « Welches » se laisse mettre en rapport avec les écrits de jeunesse de Hegel, qui font pénétrer dans un curieux univers mystique[83]. Les condamnations, d'une férocité parfois inouïe [84] qu'il porte dans ces *Theologische Jugendschyiften* contre le peuple juif, y enrobent un passage où il en vient à déplorer l'oubli par les Allemands de leurs propres traditions et légendes. A la place, on leur inculque les fables d'un peuple « dont le climat, les lois, la nature et les intérêts nous sont étrangers, dont l'histoire n'a aucun rapport avec la nôtre. Dans l'imagination de notre peuple vivent un David et un Salomon, mais les héros de notre patrie sommeillent dans les livres des savants... Sa mémoire, sa fantaisie sont nourries par l'histoire originelle du genre humain, par l'histoire d'un peuple étranger, par les faits et méfaits de ses rois, qui ne nous concernent en rien... La Judée est-elle la patrie des fils de Tuiscon? (...) Le christianisme a dépeuplé le Walhalla, il a arraché les bosquets sacrés, il a étouffé la fantaisie populaire comme une superstition honteuse, comme un poison diabolique ». Mais Hegel jugeait la partie perdue à jamais pour des dieux germaniques : « Il a toujours été vain de reconstituer les fantaisies perdues d'une nation, et cela offre encore moins de chances de succès que la tentative de Julien [l'Apostat] de ressusciter la mythologie de ses ancêtres[85]... »

Si un penseur de la taille de Hegel succombait ainsi, sous de nombreux rapports, à la germanomanie ambiante, des esprits d'un calibre moindre se laissaient facilement entraîner plus loin. Pour le publiciste catholique Görres (1776-1848), la sève germanique avait biologiquement ranimé la latinité moribonde :

« Des flots toujours régénérés de sang germanique se répandaient dans les artères du peuple italien, et par cette transfusion, tout ce qui était épuisé, vieilli, corrompu, sans vie, fut balayé et remplacé par cette jeune lymphe vivifiante; ressuscité pour des siècles, ce vieux corps décrépit se trouva ainsi régénéré et plein de vie[86]... »

Au sein de l'école hégélienne, et notamment parmi les jeunes révolutionnaires qui s'empressèrent de « surmonter » leur maître, les représentations de cet ordre connurent des fortunes diverses. L'humaniste athée Ludwig Feuerbach (1804-1872), auquel Marx reprochait de ne traiter que de l' « homme abstrait », s'abstenait effectivement aussi bien de particulariser les « sangs » ou les races, que de différencier les « civilisés » des « sauvages » (même l'estomac humain était pour lui une « essence universelle », de nature non bestiale; ce qui lui paraissait établi par le fait que l'homme, contrairement aux animaux, est un

omnivore[87]. Tout au plus l'ancien étudiant germanomane semble-t-il se réveiller en Feuerbach, lorsque, dans un esprit conciliateur, il oppose un principe philosophique masculin, d'essence germanique, à un principe féminin, d'essence française [88] — thème qui exerçait sur les Allemands, nous le verrons, un attrait incomparable.

En revanche, c'est à la conquête d'un ciel réservé aux seuls « Caucasiens » que conviait ses contemporains l'anarchiste Max Stirner (1806-1856). Son analyse stratégique demeurait approximativement hégélienne :

« L'histoire de l'humanité, qui tient à proprement parler tout entière dans l'histoire de la race caucasique, paraît avoir parcouru jusqu'ici deux périodes; à la première, durant laquelle nous eûmes à nous dépouiller de notre nature originelle nègre, succéda la période *mongole* (chinoise), à laquelle il faudra mettre fin par la violence. »

Cette violence, précisait Stirner dans *l'Unique et sa propriété,* devait s'exercer d'abord contre les croyances établies. Elle devait « renverser tout dogme pour en élever sur le terrain dévasté un nouveau — monter à l'assaut du ciel de la moralité pour le conquérir ». Mais un tel projet ne se laissait réaliser qu'à condition que « les Titans humains parviennent à affranchir leur sang caucasien de son hérédité mongole », puisque « le péché et le remords ont été pendant des siècles un fléau mongol [89] ».

On en arrive au cas instructif de Karl Marx et Friedrich Engels, qui voulurent replacer l'hégélianisme « sur ses pieds ». On respire aussitôt un autre air; et pourtant, les fondateurs du socialisme scientifique ne pouvaient faire autrement que situer les « civilisés », moralement et intellectuellement, au-dessus des « sauvages », précisément parce qu'ils se pliaient au verdict pratique de la science de leur époque. Au surplus, ils ne tiraient pas respectivement les mêmes conclusions de cette science, ce qui les amenait à l'occasion à polémiquer entre eux; de ce fait, leur cas devient doublement instructif.

Pour Engels comme pour Marx, il était entendu que la race blanche, porteuse du progrès, était plus douée que les autres races. Dans sa *Dialectique de la Nature,* par exemple, Engels écrivait que « les sauvages les plus inférieurs » pouvaient retomber dans « un état assez proche de celui de l'animal »; plus loin, un raisonnement plus précis, au cours duquel il se référait à Hegel et à Lamarck, lui faisait conclure que les Noirs étaient congénitalement incapables de comprendre les mathématiques[90]. Au moins s'abstenait-il de hiérarchiser les peuples européens entre eux, de même qu'il plaçait au même niveau « Sémites » et « Aryens », dans lesquels il voyait les deux races humaines les plus « avancées »[91]. En revanche, la pensée de Marx restait teintée par les hiérarchies germanomanes — cas qui était

loin d'être isolé, parmi les Juifs allemands de ce temps. En 1865, il s'intéressait aux vues d'un certain Duchinski, d'après lequel les Russes étaient d'origine mongole, et il concluait : « Ils ne sont pas Slaves, n'appartiennent pas en somme à la race indogermanique, et sont des intrus qu'il faut rejeter au-delà du Dniepr[92]! » L'année suivante, il croyait avoir trouvé l'explication scientifique de la supériorité des Européens sur les Russes dans le livre d'un voyageur français, Pierre Trémaux, qu'il recommandait à Engels en ces termes : « Dans l'application historique et pratique, Trémaux est bien plus important et plus riche que Darwin. C'est ainsi que pour certaines questions, telles que la nationalité, etc., il trouve une simple base naturelle[93]. »

Cette base naturelle, ou « milieu », était la nature géologique du sol; Trémaux affirmait péremptoirement qu'en Afrique, l'homme blanc devenait noir, « et vice versa[94] ». « Ainsi, s'exclamait cet explorateur, mêlez-vous, changez-vous, peuples, il y aura toujours, si le milieu ne change pas, des Anglais sur la Tamise, des Français en France, des Romains sur le Tibre, des Égyptiens en Égypte, et des nègres en Nigritie, des peaux-rouges en Amérique, etc. L'étendue du changement nécessite un temps plus ou moins long, voilà tout[95]. »

Marx croyait avoir désormais compris que c'est « à cause de la formation géologique qui prédomine en Russie [que] le Slave se tartarise et se mongolise[96] ». Mais Engels, qui préférait s'en tenir à Darwin, déniait toute valeur à la théorie de Trémaux, et s'en gaussait : « Comment ce monsieur s'explique-t-il que nous autres Rhénans, sur nos montagnes secondaires devoniennes (qui bien avant la formation de la houille, n'étaient plus recouvertes par la mer), ne soyons pas, depuis fort longtemps, devenus des idiots ou des nègres[97] ?» En réponse, Marx revenait à la charge : qu'importaient les erreurs de fait, si le principe philosophique était juste? « L'idée fondamentale de Trémaux sur *l'influence du sol* (bien que naturellement il ne fasse pas entrer en ligne de compte les modifications historiques de cette influence; et dans ces modifications historiques je range même la transformation chimique de l'écorce terrestre par l'agriculture, etc.) cette idée, je crois, n'a qu'à être *énoncée* pour acquérir une fois pour toutes droit de cité dans la science, et cela est absolument indépendant de l'exposé de Trémaux[98]. »

Ce déterminisme géo-racial, qui fondait aux yeux de Marx l'infériorité des Noirs ou des Russes, se laissait malaisément appliquer au peuple errant des Juifs. Or, contrairement à Engels, qui en cela également se montrait meilleur marxiste, Marx partageait la prévention montante de son siècle contre la « race sémite ». Dans son écrit sur *la Question juive,* cette intolérance restait encore voilée par la dialectique hégélienne; mais dans le portrait qu'il faisait de son ami et rival Ferdinand Lassalle, tous les préjugés et toutes les fureurs du racisme vulgaire semblaient s'être donné rendez-vous :

« Je vois maintenant clairement qu'il descend, ainsi que le montrent la forme de sa tête et sa chevelure, des Nègres qui se sont joints aux Juifs lors de la sortie d'Égypte (à moins que ce ne soient sa mère ou sa grand-mère paternelles qui se sont croisées avec un Nègre). Mais ce mélange de judaïsme et de germanité avec une substance nègre de base ne pouvait qu'aboutir à un curieux produit. L'importunité de l'homme est également négroïde... L'une des grandes découvertes de notre nègre, dont il m'a fait part en toute confiance, est que les Pélasges descendent des Sémites. Sa preuve majeure est que d'après le livre des Macchabées, les Juifs avaient envoyé des émissaires en Grèce pour demander des secours, en invoquant leur parenté tribale[99]... »

Au moins Lassalle cherchait-il à redorer le blason de ses ancêtres sémites, en leur affiliant les Pélasges... Dans le cas de Karl Marx, la psychanalyse permet sans doute de rendre compte de son obsession antijuive de façon satisfaisante[100], mais il est intéressant d'ajouter que l'histoire des idées elle aussi nous mène dans son cas vers la confusion originelle entre «classes sociales » et « races historiques », puisque les conceptions de la lutte des classes et de la mission du prolétariat furent élaborées par lui, du moins en ce qui concerne sa vision historique, sous l'influence des historiens français, notamment d'Augustin Thierry[101]. En confondant, dans sa *Question juive,* le judaïsme avec la bourgeoisie de son temps, il exhalait des ressentiments d'un tout autre genre que les champions romantiques de la « race gallo-romaine », mais il commettait une erreur méthodologique du même ordre.

Il reste qu'en son principe, la pensée de Marx accordait la priorité au mode d'existence (« la culture ») sur l'essence biologique (« la nature »). On pourrait aussi opposer le Marx plus raciste de sa correspondance, où il s'épanchait en homme, et en fils de son époque (n'évoquait-il pas, dans une de ses lettres à Engels, les « cochonneries sexuelles des sauvages[102] ») au Marx plus universaliste des écrits philosophiques et sociologiques, pour lequel toutes les diversités naturelles des espèces devaient disparaître dans la cité socialiste de l'avenir[103].

D'un point de vue théorique, il pourrait paraître tout aussi erroné de parler de racisme, dans le cas de Schopenhauer, et pourtant, aucun auteur n'a autant contribué à populariser en Allemagne le contraste manichéen entre « aryanisme » et « sémitisme ». Certes, ce contemporain de Hegel et d'Oken n'employait pas encore ces termes, et il insistait essentiellement sur l'opposition entre les deux types de pensée religieuse, telle qu'il l'interprétait. Par ailleurs, en situant en Inde l'origine de la race blanche, et en attribuant aux seuls Indiens la connaissance de la sagesse véritable, il ne disait pas autre chose que les mythologues romantiques que

nous avons passés en revue; mais il dissociait d'une manière autrement radicale l'Ancien Testament du Nouveau, attribuant résolument à ce dernier une origine indienne. Il se servait d'images séduisantes :

« Comme un lierre en quête d'un appui s'enlace autour d'un tuteur grossièrement taillé, s'accommode à sa difformité, la reproduit exactement, mais reste paré de sa vie et de ses charmes propres, en nous offrant un aspect des plus agréables, ainsi la doctrine chrétienne issue de la sagesse de l'Inde a recouvert le vieux tronc, complètement hétérogène pour elle, du grossier judaïsme; ce qu'on a dû conserver de la forme fondamentale de celui-ci est quelque chose de tout différent, quelque chose de vivant et vrai, transformé par elle. Le tronc semble le même, mais il est tout autre.

« Le Créateur en dehors du monde, qu'il a produit de rien, est identifié avec le Sauveur, et, par lui, avec l'humanité; il est le représentant de celle-ci, qui est rachetée par lui, de même qu'elle avait failli en Adam, et se trouvait enlacée depuis lors dans les liens du péché, de la corruption, de la souffrance et de la mort. C'est ici la manière de voir du christianisme aussi bien que du bouddhisme : le monde ne peut plus apparaître dans la lumière de l'optimisme juif, qui avait trouvé que « tout est bien »; non, c'est plutôt le diable que se nomme maintenant « prince de ce monde »[104]... »

Schopenhauer avait fait sien le dicton espagnol : « Detras de la cruz està el Diablo. » Cette théologie connut en Allemagne un succès singulier. Le Diable avait donc gagné la partie; et Schopenhauer initiait son public à la mystique antisémite, en maudissant l'emprise des idées juives sur un Occident asphyxié par l e *foetor judaicus,* la puanteur juive — ce quoi par quoi il entendait philosophiquement la croyance en la bonté et la rationalité de la Création, ainsi que dans le libre arbitre[105]. Il proposait donc de laisser ces vues « aux synagogues et aux auditoires philosophiques, qui au fond ne diffèrent pas tellement entre eux [106] »; mais les Juifs, assurait-il étaient bien pires que les hégéliens[107]. Dans la mesure où les Indiens de jadis étaient pour lui « le peuple le plus noble et le plus ancien [108] », dont il donnait en exemple les hautes vertus à ses contemporains décadents, son eschatologie se laisse rapprocher de celle de Gobineau et, comme pour ce dernier, l'homme était pour lui « l'animal méchant par excellence [109] »; mais, en dépit de son pessimisme métaphysique, il n'excluait pas, pour sa part, la possibilité d'une régénération de l'Occident. « Nous pouvons espérer, écrivait-il, qu'un jour l'Europe se purifiera de toute mythologie juive. Peut-être le siècle approche-t-il, où les peuples de souche japhétique, originaires d'Asie, retrouveront les saintes religions de leur pays natal; car après de longs égarements ils ont acquis la maturité nécessaire pour cela[110]. »

Les aspirations et les vues de cet ordre ne tardèrent pas à trouver des adeptes; Richard Wagner s'en fit l'écho dès 1850[111]. L'idée d'une mission germano-chrétienne se particularisait encore davantage, et donnait progressivement naissance à des sectes ésotériques, à des cultes « aryens » de tous ordres. Ce phénomène, propre à l'Allemagne, se laisse rattacher, ainsi que nous croyons l'avoir montré dans la première partie de ce livre, à une tradition multi-séculaire ; mais son évolution se poursuivait désormais sur le fond d'une conjoncture socio-politique qui donnait une meilleure consistance au mythe d'une emprise des Juifs ou des idées juives sur la communauté nationale. L'exaltation patriotique des guerres napoléoniennes, la glorification de la langue, de la religion ou du sang des Germains, trouvait son terrain le plus favorable dans les universités, et dans les milieux révolutionnaires, qui rêvaient d'une Allemagne unifiée, dont seraient exclus les allogènes, c'est-à-dire les Welches et les Juifs, déjà boycottés par la plupart des corporations estudiantines. En conséquence, aux suspicions et aux répressions des autorités à l'égard de cette agitation estudiantine s'ajoutèrent bientôt les critiques et les ironies des Juifs eux-mêmes, menacés, au lendemain de leur émancipation, de nouvelles discriminations. Dès 1817, les étudiants et les professeurs rassemblés pour célébrer le tricentenaire de la Réforme, brûlaient deux symboles de la prétendue coalition ennemie : un bâton de caporal, et le pamphlet « La germanomanie » d'un certain Saül Ascher[112]. Peu après, des polémistes autrement redoutables, tels que Ludwig Börne et Henri Heine, entraient en lice, et ironisaient sur les Allemands issus des forêts de Tacite, sur les vertus de l'eau de baptême, et sur d'autres représentations sacrées; de ce fait, ils figurèrent parmi les principaux animateurs d'une fronde politico-littéraire qui adopta le nom de « Jeune Allemagne », mais que ses adversaires qualifiaient de « Jeune Palestine[113] ». L'exclusivisme germano-chrétien stimulait singulièrement les tendances oppositionnelles et critiques d'une minorité marginale qui, en Allemagne, était condamnée à militer dans le camp pacifiste, internationaliste et, avant la lettre « antiraciste »; et ce camp, qu'elle dirigeait effectivement en partie, elle en vint tout naturellement à l'incarner, aux yeux du camp ennemi, pour lequel la « race sémite » finira par devenir une « antirace » *(Gegenrasse)*. De ce fait, de nombreuses voix réclamèrent, tout au long du xixe siècle, le retrait des droits civiques aux Juifs. La querelle, qui fit surtout rage en 1815-1830, faisait pendant à sa manière à la querelle française des deux races; comme cette dernière, elle avait des soubassements (ou des prétextes) d'ordre économique. Si, en France, la « force pécuniaire », selon Saint-Simon, était détenue par les Gaulois[114], un chœur de voix s'élevait en Allemagne pour déplorer la mainmise des Juifs sur cette force, et en ce sens, Karl Marx, dans sa *Question juive,* ne faisait que refléter une opinion largement répandue. Cette conjoncture se répercutait sur les doctrines historiques et anthropologiques : en conséquence, les Juifs, qu'il est loisible encore de comparer aux « Gaulois » dans la mesure où c'étaient eux qui, en

Allemagne, luttaient d'un cœur unanime pour l'égalité des droits, se voyaient accorder une place particulièrement importante dans tous les domaines de la pensée germanique. Ainsi que l'écrivait vers 1830 Ludwig Börne, « certains me reprochent d'être Juif, d'autres me louent de l'être, d'autres encore me le pardonnent, mais tous y pensent (...) ils sont tous fascinés par ce cercle magique juif, personne ne peut en sortir[115]... ».

***

Il reste à passer en revue quelques systèmes anthropologiques élaborés en Allemagne au milieu du XIX^e^ siècle, systèmes allant du complexe au simple, de la haute spéculation à la vulgarisation.

La symbolique d'Oken fut reprise et développée par un médecin-philosophe d'une érudition prodigieuse, Carl Gustav Carus (1789-1869), qui, dans ses écrits, traitait des sujets les plus variés, de la gynécologie (ce terme a été introduit en Allemagne par lui) à la peinture (il était aussi peintre, à ses heures perdues). Dans sa Psyche (1846), Carus développait une théorie de la vie inconsciente qui permet de voir en lui un précurseur de la psychanalyse (et plus spécialement, de la « psychologie analytique » de C. G. Jung). Certaines anticipations remarquables y voisinent avec une théosophie de l'inconscient dans lequel ce *Spätromantiker* voyait le lieu où l'*Idée* s'enracinait dans les êtres vivants, et auquel il attribuait une *nature divine*. A ce propos, Carus distinguait entre un point de vue « objectif » ou « divin », suivant lequel l'infusoire était un être aussi parfait que l'homme, et un point de vue « subjectif » ou « humain », qui plaçait l'homme au-dessus de l'infusoire, et de tous les autres êtres vivants[116].

Peu après, Carus publia un essai sur « l'inégalité des facultés intellectuelles des races humaines », suivi d'autres écrits sur ce thème[117], dans lesquels il adoptait un point de vue résolument humain. Traitant de cette question, il précisait sa symbolique. L'univers était pour lui un organisme unique, doté d'une âme, tandis que l'homme était « le symbole de l'idée divine de cette âme ». Au début était donc l'âme, ou l'Idée, qui, se matérialisant progressivement, donna naissance à l'éther intersidéral d'abord, au système solaire et à la planète terre ensuite. A son tour, et de métamorphose en métamorphose, cette planète réalisait sa destination et affirmait sa dignité en formant l'homme, « point final et suprême de toutes les métamorphoses de la formation de la terre [118] ». Or, il était notoire qu'il existait des variétés d'homme, les unes plus claires, les autres plus foncées, en fonction, pensait Carus, de leur « éclairage intérieur »; d'autre part, l'éclairage de la terre variait lui aussi; tout phénomène ayant nécessairement un sens symbolique, il en

déduisait que les quatre grandes races étaient la *race de l'aurore* (jaune), la *race diurne* (blanche), la race *crépusculaire* (rouge) et la *race nocturne* (noire). Comme chez Oken, mais d'une manière différente, ces races se laissaient aussi mettre en rapport avec les organes : les Jaunes étaient pour Carus la race de l'estomac, les Blancs, celle du cerveau, les Rouges, celle du poumon, et les Noirs, celle de la génération ou du sexe. Il cherchait à étayer ces correspondances en faisant notamment état de la meilleure fécondité des Noirs (qu'il comparait sous ce rapport aux prolétaires), et du cerveau plus développé de la race aristocrate des Blancs.

Mais sur cette question du cerveau, des tables comparatives permettaient à Carus de proposer une autre symbolique qui introduisait une hiérarchie entre les Européens : les Germains ne bénéficiaient-ils pas du crâne le plus volumineux? Abandonnant aux Italiens les arts, et aux Français les grâces de l'éloquence, il attribuait donc aux Anglais le talent de l'action, et à ses compatriotes, le don suprême de la pensée[119]. Cette supériorité du génie national se laissait étayer aussi bien par le nombre des hommes illustres de l'Allemagne, de Luther à Goethe et à Hegel, que par le cas d'un Georges Cuvier « dont les origines allemandes, mieux que son nom (transformé de *Küfer* en Cuvier) sont démontrées par la remarquable grandeur de sa tête, et dont l'orientation allemande ressort à l'évidence de ses travaux ».

Carus, qui écrivait à l'usage des élites, s'abstenait de tirer des conclusions politiques de son système. Il en alla autrement dans le cas d'un auteur plus populaire, Wolfgang Menzel (1799-1873), un de ces anciens étudiants germanomanes qui, « même lorsqu'ils ont retiré leur veste vieille-allemande, continuent à porter des caleçons vieux-allemands », suivant la formule corrosive de Heine[120]. Dans son *Geist der Geschichte* (1835), Menzel partait de la dialectique de l'esclavage et de la liberté, à laquelle il trouvait des correspondances cosmiques[121]. La terre n'était-elle pas « esclave » du soleil, tout en étant « libre » par rapport aux étoiles? Pour Menzel, l'homme, à la fois esclave et libre, participait à ce rapport, en ce sens qu'il était plus libre au Nord, où sa tête se trouve sous l'étoile polaire, qu'au Sud, où elle se trouve dans l'axe du soleil. Les conclusions, quant aux habitants des tropiques, étaient évidentes; pour ce qui était des hommes jaunes, hommes intermédiaires, Menzel, qui les croyait vieux et « étiolés », les subordonnait à la lune, astre mort. Cela dit, il n'y regardait pas de si près; au gré de ses polémiques et de la conjoncture politique, il lui arrivait de soumettre les peuples latins et notamment les Français, qu'il n'aimait pas, à l'esclavage du soleil; de même, son opinion variait au sujet des Juifs, qu'il rapprochait d'abord des Germains[122], mais qui finirent par devenir pour lui les « ferments de décomposition » par excellence. Par ailleurs, Menzel se complaisait aux visions mystico-tragiques :

« L'homme brise la ligne horizontale des lois de l'histoire naturelle, en s'orientant verticalement vers le monde idéal. De là, la discorde de l'éternel et du temporel, cette lutte sans fin. Elle durera toujours, et deviendra toujours plus grandiose, mais nous succomberons dans ce combat : ce n'est pas ici-bas, c'est dans l'au-delà que nous célébrerons la victoire. »

Peu à peu, il en vint à délaisser ses spéculations cosmiques, pour se consacrer exclusivement à une germanomanie militante. Dès 1853, il reprochait à Carus d'avoir écrit que les Allemands étaient un peuple de penseurs : non, ils valaient mieux que cela : « Aujourd'hui, M. Carus affirme que les Anglais sont le peuple agissant, et que nous restons toujours le peuple pensant. Ces deux affirmations sont fausses. Tout ce qu'il y a d'agissant chez les Anglais comme chez les Français ne repose pas sur leurs éléments celtes, mais sur leurs éléments germaniques; au cours du Moyen Age chrétien, comme dans l'Antiquité païenne, il n'y avait pas de peuple plus pratique que le peuple allemand[123]... » Cet activisme était confirmé par l'expansion des Germains; se consacrant désormais à glorifier leurs vertus militaires, Menzel finissait par les opposer au reste du monde; si les Français, les Anglais ou les Italiens se montraient capables de tenir tête aux Allemands, c'était grâce au sang des Francs, des Saxons ou des Langobards :

« Nous autres Allemands avons été jadis le peuple dominant de l'Europe, nous étions le peuple le plus belliqueux que la terre ait jamais porté. Nous avons mis en pièces l'empire mondial romain, nous avons conquis toute l'Europe et fondé des empires nouveaux, nous avons repoussé les hordes musulmanes, nous avons fondé le Saint Empire germanique, et notre empereur occupait le premier rang dans le monde entier... »

C'est sur ce ton qu'en 1868, Menzel entreprit la démolition du « pédant mensonge, d'après lequel les Allemands ne seraient qu'un peuple de penseurs [124] ».

Le principe bipolaire était développé sous une tout autre forme par Gustav Klemm (1802-1867), un auteur réputé pour sa science, qui se tenait loin des luttes politiques, et dont l'Allgemeine *Kulturgeschichte* faisait autorité, il y a un siècle, pour tous les Allemands cultivés.

Sans se lancer dans des longues spéculations, Klemm postulait que « l'humanité en son entier est, tout comme l'homme, un être qui se partage en deux parties nécessaires l'une à l'autre, parties active et passive, virile et féminine [125] ». A son jugement, ces parties étaient de valeur égale, et elles tendaient téléologiquement à

fusionner :

« Je vois dans cette fusion des races active et passive, originellement séparées, la réalisation du but que poursuit la nature dans tous les domaines de sa création organique. Tout comme l'individu masculin ou féminin, lorsqu'il est isolé, ne se conforme pas aux buts de la nature, de même un peuple qui ne comporte que des membres de la race active ou de la race passive reste quelque chose d'imparfait, quelque chose d'incomplet... Ce n'est que par le mélange des deux races, l'active et la passive, par l'hymen des peuples, si je puis s'exprimer ainsi, que l'humanité se complète, ce n'est qu'ainsi qu'elle s'éveille à la vie et fait surgir les fleurs de la culture[126]... »

Mais le monde est ainsi fait que les hommes y ont une meilleure opinion d'eux-mêmes que des femmes, et le XIX^e siècle poussait à son extrême cette tendance. A lire les descriptions de Gustav Klemm, on apprenait que « le caractère de l'humanité passive est doux et patient, souple par faiblesse, et tolérant par paresse [127] », et que cette humanité, originaire des plaines, avait été en son temps subjuguée par l' « humanité active », dévalant du haut de ses montagnes pour la violer. « Tout comme la rigide écorce terrestre est agitée ou rompue par les forces volcaniques... de même la paisible population primitive répandue sur la terre fut surprise dans ses calmes rêveries par les héros de la race active qui se précipitèrent sur elle[128]. » Les peuples actifs se distinguaient des peuples passifs « par leur amour de la liberté, par leur grand courage, par la conscience de leur dignité humaine et de leurs droits humains, par leur sens de la poésie et par leur soif de gloire [129] ». A ces attributs masculins venaient s'ajouter des formes corporelles dont l'idéal était l'Apollon du Belvédère; il n'était pas question de Vénus dans le cas de la race féminine et passive. A cette race, Klemm rapportait non seulement les peuples de couleur, mais aussi les Slaves, notamment les Russes, à l'exception de leur « classe régnante »; quant à « la masse populaire et servile, son état se rapproche de celui des Noirs... Les serfs manifestent les signes de leur origine passive par leurs larges pommettes, par leurs yeux, petits et souvent obliques, par leur nez plat et grossier, et par leur carnation foncée ou blafarde [130] ». Les Latins étaient rangés par Klemm dans la race active; il n'en restait pas moins que les tribus des Germains, bien qu'inférieures en nombre, « les ont toujours vaincus, en témoignant de leur supériorité morale et intellectuelle, et que c'est surtout à eux que la Providence semble avoir confié le soin de veiller aux progrès du genre humain, puisque aussi bien ce sont eux qui occupent tous les trônes chrétiens de l'Europe [131] ». (Un argument courant, et que Heine pastichait ainsi : « Nous autres Allemands sommes le peuple le plus fort et le plus

intelligent. Nos dynasties princières siègent sur tous les trônes de l'Europe, nos Rothschild dominent toutes les bourses du monde, nos savants règnent dans toutes les sciences, nous avons inventé la poudre à canon et l'imprimerie[132]... »

En fin de compte, c'est ce système qui fut adopté par l'opinion germanique, simplement, peut-on croire, parce que cette symbolique-là a toujours été la plus répandue à travers le monde, et que le XIX^e siècle en fit une pierre angulaire de son anthropologie. C'est ainsi qu'en 1886, un certain Lippert pouvait dire, dans sa *Kulturgeschichte,* que la distinction entre races actives et races passives était « généralement acceptée », simplement parce qu'elle « correspondait aux faits [133] ». On retrouve en effet cette bipartition entre un « principe viril » et un « principe féminin chez Carlyle, qui opposait ainsi les Germains aux Latins; ou chez Bismarck, qui les opposait aux Slaves et aux Celtes; et elle fut portée à son dernier degré de raffinement par le jeune philosophe viennois Otto Weiningen (1880-1904), qui opposa de cette manière les Aryens aux Sémites, pour se suicider ensuite. « Il fut le seul Juif digne de vivre », disait de lui Hitler[134].

1. Jean-Baptiste LAMARCK, *Philosophie zoologique,* éd. J.-P. Aron, Paris 1968, pp. 295-297.

2. *Ibid.,* pp. 51-52.

3. *Œuvres de Claude-Henri de Saint-Simon,* éd. Paris 1966, t. V, p. 55.

4. *Ibid.,* pp. 25-27.

5. *Ibid.,* pp. 52-53.

6. *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains; Œuvres, éd. cit.,* t. I, pp. 46 et suiv.

7. Cf. par exemple, les *Observations sur les hommes de couleur des colonies,* par César de l'ESCALE de VÉRONE (Paris 1790) : « O Français!... craignez qu'une émigration de ce peuple colon que vous regarderiez comme Français, que vous caractériseriez du nom de frère, qu'un rapport de commerce et d'intérêt rappellerait auprès de vous, ne vienne transmettre dans le sein propre de la Patrie, ce sang épais, lourd, impur, noir, astucieux, et indigne de celui qui coule dans vos veines, dont la gloire est répandue par toute la terre, et efface toute celle que s'acquirent jamais celui des Grecs et des Romains » (p. 13).

8. . *Rapports du* physique et du *moral* chez *l'homme,* éd. Paris 1824, t. 1, pp. 133-134.

9. *Ibid.,* t. II, p. 127.

10. *Ibid.,* t. II, p. 452, et t. I, p. XVII.

11. *Ibid.,* t. I, pp. 410-411.

12. *Ibid.,* t. II, p. 327. Sur Draparnaud, qui projetait d'établir « l'échelle idéologique des races » dans un ouvrage qui devait être intitulé *Idéologie comparée,* voir Fr. PICAVET,*Les idéologues,* Paris 1891, pp. 445-450.

13. *Ibid.,* p. 411, note signée (E.).

14. Cf. la thèse (dactylographiée) de Jean BOISSEL, *Victor Courtet de l'Isle,* Paris 1969, t. I, p. 38.

15. Cf. George W. STOCKING, « French Anthropology in 1800 »,*Isis,* LV (1964), et *Le règne animal* de Cuvier, Paris 1817, p. 94.

16. . *L'homme (homo), Essai zoologique sur le genre humain,* 2^e éd., pp. 148, 102 et suiv., et 318.

17. *Aperçu philosophique sur la possibilité de perfectionner l'homme par les modifications de son organisation,* par M. A. DESMOULINS, Paris s.d. (vers 1820), pp. 24-25.

18. D'après V. SCHOELCHER, la croyance dans l'inégalité raciale était un préjugé, qui ne pouvait manquer de disparaître avec le temps *(De l'abolition de l'esclavage,* 1840; cf. notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. III,

p. 353).

19. Cf. *Lettres sur la race noire et la race blanche,* par Gustave d'EICHTHAL et Ismayl URBAIN, Paris 1839, p. 14. 8

20. A. de QUATREFAGES, « La Floride » *Revue des Deux Mondes,* mars 1843, pp. 757 et suiv.

21. Cf. William STANTON,*The Leopard's Spots, Scientific attitudes towards race in America,* Chicago 1961, p. 103.

22. Cf. C. G. CARUS,*Uber ungleiche Befähigung der verschiedenen Menschenrassen fur höhere* geistige Entwicklung, 1849, p. 19, et Renan, lettre à Max Müller du 10 juin 1857.

23. *Lectures...,* pp. 475 et suiv.

24. Cf. T. K. PENNIMAN,*A Hundred Years of Anthropology,* London 1952, pp. 58 et suiv., et E. von EICKSTEDT, *Geschichte und Methoden der Anthropologie,* Stuttgart 1940, pp. 346 et suiv.

25. Cf. Philip D. CURTIN, *The Image of Africa..., op. cit.,* p. 236.

26. *The Image of Africa...,* p. 242.

27. Cf. Marvin HARRIS,*The Rise of Anthropological Theory,* London 1969, pp. 76-78, et E. von EICKSTEDT, *op. cit.,* pp. 350-351.

28. J. HUNT, « On the Negro's place in Nature », *The Anthropogical Review,* II (1864), section II, p. xv.

29. Ce qui suit, d'après le *Cours* de *philosophie positive,* t. V, Paris 1841, pp. 4 et suiv., et le *Système de politique positive ou traité de sociologie,* t. II, Paris 1852, pp. 461-462, et *passim.*

30. « Ce puéril et inopportun étalage d'une érudition stérile et mal dirigée, qui tend aujourd'hui à entraver l'étude de notre évolution sociale par le vicieux mélange de l'histoire des populations qui, telles que celles de l'Inde, de la Chine, etc., n'ont pu exercer sur notre passé aucune véritable influence, devra être hautement signalé comme une source inextricable de confusion radicale dans la recherche des lois réelles de la sociabilité humaine » *(Cours* de *philosophie positive, loc. cit.).*

31. . *Système de politique positive,* t. II, p. 461.

32. Cf. W. MüHLMANN, *Geschichte der Anthropologie, op. cit.,* p. 48.

33. *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire. Lettre à M. Amédée Thierry,* par W. F. EDWARDS (Paris 1829).

34. « Je citerai... un exemple qui ne laissera pas de doute. Les traits des Juifs sont tellement caractérisés qu'il est difficile de s'y tromper, et comme il s'en trouve dans tous les pays de l'Europe, il n'est point de figure nationale plus généralement connue et reconnaissable. On peut les considérer comme des colonies de même race établies dans ces contrées... le climat ne les a pas assimilés aux nations parmi lesquelles ils habitent. »

35. Ch. COMTE,*Traité de législation, ou exposition des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent, ou restent stationnaires,* Paris 1827-1835; cf. notamment t. I, préface; t. II, pp. 57-58; t. III, pp. 360-361; t. IV, pp. 443-446·

36. Dans *Illusions perdues,* Balzac dépeint ainsi le contraste entre Lucien et David : Lucien est doté d'un « instinct aristocratique »; « l'usage du monde, continue Balzac, quand il n'est pas un don de haute naissance, une science sucée avec le lait ou transmise par le sang, constitue une éducation (...). Toutes ces grandes petites choses manquaient à David, tandis que la nature en avait doué son ami. Gentilhomme par sa mère, Lucien avait jusqu'au pied haut courbé du Franc, tandis que David Séchard avait les pieds plats du Welche et l'encolure de son père le pressier. Lucien entendait les railleries qui pleuvraient sur David... », etc. (cf. *Illusions perdues,* éd. « de poche » Garnier-Flammarion 1966, pp. 89-90).

37. Barthélemy DUNOYER,*Nouveau traité d'économie sociale,* 2. vol., Paris 1830. Cf. aussi E. von EICKSTEDT, *Geschichte und Methoden* der *Anthropologie, op. cit.,* p. 340.

38. La philosophie de l'histoire de COURTET est partiellement résumée ci-dessous d'après la thèse de M. Jean BOISSEL, Victor Courtet de l'Isle (1813-1867), Paris 1969, ainsi que d'après son*Mémoire sur les races humaines (Extrait du journal de l'Institut historique),* Paris s.d. (1835?), qui représentait la conclusion de la *Science politique fondée sur la science de l'homme.*

39. *La science politique...,* pp. 262-263.

40. *Ibid.,* p. 233.

41. « Une main redoutable appesantie sur ces races dévoyées efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité... Comme les substances les plus abjectes et les plus révoltantes sont cependant encore susceptibles d'une certaine dégénération, de même les vices naturels de l'humanité sont encore viciés dans le sauvage. Il est voleur, il est cruel, il est dissolu, mais il l'est autrement que nous. Pour être criminels, nous surmontons notre nature : le sauvage la suit, il a l'appétit du crime, il n'en a point les remords » (*Les soirées de Saint-Pétersbourg,* Deuxième entretien).

42. B. CONSTANT, *Mélanges de littérature et de politique,* Paris 1829, pp. 149-150.

43. Cité par E. J. YOUNG, *Gobineau und des Rassismus, Eine Kritik der anthropologischen Théorie,* Meisenheim 1968, p. 207.

44. H. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise,* Paris 1865, t. I, p. XXVI.

45. Th. ARNOLD, *Introductory Lectures on Modern History,* New York 1842; *The life and correspondence of Thomas Arnold,* London s.d. (6e éd.), p. 488.

46. *Ibid.,* p. 240.

47. *Coningsby,* London 1844, pp. 182-183.

48. Cf. *Histoire de l'antisémitisme, op. cit.,* t. III, pp. 339-349.

49. Cf. *The Image of Africa, op. cit.,* p. 377.

50. *The Races of Men : A philosophical enquiry into the influence of race over the destinies of* nations, by Robert KNOX, M. D., London 1862 (2e éd.), Préface, p. 1.

51. Ainsi, Marvin HARRIS, *The Rise of Anthropological Theory, op. cit.,* pp. 99-100; cf. aussi Wilhelm MUHLMANN, *Geschichte der Anthropologie, op. cit.,* p. 99.

52. *The Races of Men...,* pp. 194 et 208.

53. Cf. Carl KOEHNE, « Untersuchungen über Vorlâufer und Quellen der Rassentheorie des Grafen Gobineau ». *Archiv füv Rassen- und Gesellschaftsbiologie,* XVIII (1926), pp. 369-396.

54. Lettre au baron von Prokesch-Osten (cf. A. CAMBRIS, *La philosophie des races du comte de Gobineau,* Paris 1937, pp. 158-159).

55. Cf. A. de TOCQUEVILLE, *Œuvres,* t. IX (Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau), Paris 1959, p. 259.

56. *Essai sur l'inégalité des races humaines,* éd. Paris 1967, p. 208.

57. *Ibid.,* p. 154.

58. . *Ibid.,* pp. 57-66 (chap. IV, « De ce qu'on doit entendre par le mot dégénération... »; c'est le chapitre dans lequel Gobineau développe les principes de sa « chimie historique »).

59. *Ibid.,* p. 223.

60. *Ibid.,* p. 95.

61. *Ibid.,* p. 161.

62. *Ibid.,* pp. 317-318.

63. *Ibid.,* pp. 84-85.

64. *Ibid.,* p. 253.

65. *Ibid.,* pp. 477-478.

66. *Ibid.,* p. 817.

67. *Ibid.,* pp. 852-853.

68. *Ibid.,* p. 870.

69. *Ibid.,* p. 872.

70. Cf. A. de TOCQUEVILLE, *Œuvres,* t. IX, éd. cit., p. 259 (Lettre de Gobineau du 20 mars 1856).

71. *Ibid.,* p. 267 (Lettre de Tocqueville du 30 juillet 1856).

72. Cf. E. RENAN, *Œuvres,* t. X, Paris 1961, pp. 203-205 (Lettre de Renan du 26 juin 1856).

73. « Pour nous protéger contre eux, écrivait notamment Fichte, je ne vois qu'un seul moyen : conquérir pour eux leur terre promise, et les y expédier tous (...) leur donner des droits civiques, ce n'est possible qu'à une condition : leur couper la tête à tous la même nuit et leur en donner une nouvelle, qui ne contienne plus une seule idée juive » (cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 198-200).

74. *Introduction à la philosophie de la mythologie,* t. I, « Cinquième leçon ».

75. . *Ibid.,* t. II, « Vingt et unième leçon ». Cette seconde partie de la*Philosophie de la mythologie* date de l'époque où Schelling, sur ses vieux jours, s'était vu confier une chaire de philosophie à Berlin, succédant ainsi à Hegel, en qualité de philosophe de l'État prussien, chargé désormais de lutter contre la « semence de dragon » des jeunes hégéliens de gauche (1841-1846).

76. *Ibid.,* t. I, « Septième leçon »

77. L. OKEN, *Lehrbuch* der *Naturphilosophie,* Dritter Teil, Iéna 1811, pp. 353-355, 373-374.

78. « Oken, le penseur le plus génial et l'un des plus grands citoyens de l'Allemagne écrivait H. HEINE (cf. *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland,* « Drittes Buch »).

79. Cf. *Encyclopädie* der *philosophischen Wissenschaften,* § 411 (« Die wirkliche Seele »).

80. Cf. *Grundlinien der Philosophie des Rechtes,* § 270 (note sur l'octroi des droits civiques aux Quakers et aux Juifs).

81. *Leçons sur la philosophie de l'histoire,* trad. Gibelin, éd. Paris 1937, pp. 96 et suiv.

82. . *Ibid.,* pp. 202-205.

83. Ou mystico-révolutionnaire, suivant l'interprétation qu'en donne Georg LUKASC*Der junge Hegel,* Zürich 1967, notamment pp. 67 et suiv, et p. 110.

84. « La tentative de Jésus de donner à la troupe des Juifs la conscience du divin, ne pouvait qu'échouer, car la foi au divin ne peut pas habiter la fange. Le lion n'a pas de place dans une noix; l'esprit infini n'a pas de place dans le cachot d'une âme juive (...) La grande tragédie du peuple juif n'est pas une tragédie grecque, elle ne peut susciter ni la crainte ni la pitié, car l'une comme l'autre résultent du destin de l'erreur nécessaire d'un être beau; elle ne peut susciter que l'horreur. Le destin du peuple juif est le destin de Macbeth (...). Tous les états du peuple juif, y compris l'état misérable, pouilleux et infâme dans lequel il se trouve encore aujourd'hui, ne sont rien d'autre que les conséquences... » (cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 200-203).

85. Cf. *Hegels theologische Jugendschriften,* éd. Nohl, Tübingen 1907, pp. 215-217 et 359. Ces écrits de Hegel sont restés inédits jusqu'au début du XX^{e} siècle.

86. Joseph GORRES, Deutschland und die Nationen, « Politische Schriften », t. IV, pp. 371-372.

87. « Même les sens inférieurs, l'odorat et le goût, s'élèvent chez l'homme à des actes spirituels, à des actes scientifiques... Oui, même l'estomac de l'homme, que nous regardons de haut avec mépris, n'est pas d'essence animale, il est d'essence humaine, puisque, ne se limitant pas à certains genres de nourriture, il est universel » *(Grundsätze der Philosophie der Zukunft,* § 53; « Sämmtliche Werke », éd. Stuttgart 1904, t. II, pp. 315-316).

88. « Le *coeur* — le principe féminin, le sens du fini, le siège du matérialisme — est *français;* la *tête* — le principe masculin, le siège de l'idéalisme — est *allemande* » (Thesen *zur Reform der Phitosophie;* cf. *éd. cit.,* t. II, pp. 235-236).

89. *L'unique et sa propriété,* trad. fr. Paris 1960, pp. 62-66 (§ 3, « La Hiérarchie »).

90. *Dialectique de la nature,* trad. Paris 1952, p. 173 (« Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme »), et surtout pp. 272 et suiv. (« Sur les prototypes de l'infini mathématique dans le monde réel »).

91. « C'est peut-être à l'abondance de viande et de lait des Aryens et des Sémites, et en particulier à son action bienfaisante sur la façon dont se développe l'enfance, qu'il faut attribuer le développement supérieur de ces deux races *(L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État,* trad. Paris 1936, p. 8; cf. aussi p. 201).

92. Marx à Engels, 24 juin 1865.

93. Marx à Engels, 7 août 1866.

94. Le livre de Trémaux qui avait enthousiasmé Marx s'intitulait *Origine et transformations de l'homme et des autres êtres,* (Paris 1865). N'ayant pas pu consulter ce livre, nous citons d'après un résumé que Trémaux faisait de sa théorie, sous le titre « L'homme blanc devient nègre et vice versa », dans son *Voyage en Éthiopie, au Soudan oriental et dans la Nigritie,* t. II, Paris 1863, pp. 407 et suiv.

95. *Ibid.,* p. 428.

96. Marx à Engels, 7 août 1866.

97. Engels à Marx, 2 octobre 1866 : « ...je suis arrivé à la conviction que sa théorie est sans valeur, parce qu'il n'entend rien à la géologie et est incapable de la critique littéraire et historique la plus ordinaire », etc.

98. Marx à Engels, le 3 octobre 1866.

99. Marx à Engels, le 30 juillet 1862.

100. Au sujet de l'antisémitisme de Karl Marx, voir *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 432-440.

101. Marx qualifiait Augustin Thierry de « père de la lutte des classes dans l'historiographie française » (Marx à Engels, 27 juillet 1854).

102. Marx à Engels, 13 avril 1867.

103. Cf. Karl MARX, *Pages choisies pour une éthique socialiste,* éd. M. Rubel, Paris 1948, p. 339 (extrait de *L'idéologie allemande).*

104. . *Parerga und Paralipomena,* « Uber Religion », § 179 (« Altes und Neues Testament »).

105. *Ibid.,* « Zur Ethik », § 119, et *passim.*

106. *Ibid.,* « Uber Religion », § 177 (« Uber das Christentum »).

107. « ... Les Juifs! Qu'ils soient maudits! Ils sont bien pires que les hégéliens! » (cf.*Schopenhauers Gespräche,* éd. Hübscher, Heidelbert 1933, pp. 322 et suiv.).

108. *Die Welt als Wille und Vorstellung,* § 68 (cf. Helmuth v. Glasenapp, *Das Indienbild deutscher Denker,* Stuttgart 1960, p. 70).

109. Cf. E. J. YOUNG, *Gobineau und der Rassismus...,* Meisenheim 1968, pp. 10-11.

110. *Parerga und Paralipomena,* « Zur Ethik », § 115 (« Spicilegia 103 »).

111. Cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 330, 440 et suiv.

112. Cf. *ibid.,* p. 413.

113. Cf. *Histoire de l'antisémitisme,* t. III, pp. 410 et suiv.

114. Cf. plus haut, p. 44.

115. BORNE, *Lettres de Paris,* 74^{e} lettre.

116. *Psyche,* éd. L. Klages, Jena 1926, p. 90. 9

117. *Uber ungleiche Befâhigung der verschiedenen Menschheitsstämme für höhere geistige Entwicklung* (1849); *Symbolik der menschlichen Gestalt* (1853); *Die Frage nach Entstehung und Gliederung der Menschheit vom Standpunkte gegenwärtiger Forschung (s.d. mais postérieur à* 1856), *Natur und Idee* (1861).

118. *Die Frage nach Entstehung und Gliederung..., op. cit., pp.* 90-98.

119. *Symbolik der menschlichen Gestalt..., op. cit., pp.* 366-369.

120. H. HEINE, *Ludwig Börne,* Viertes Buch.

121. Le résumé ci-dessous, d'après Erwin Schuppe, *Der Burschenschaftler Wolfgang Menzel, Eine Quelle zum Verständnis des Nationalsozialismus,* Frankfurt a/M. 1952, pp. 101-112.

122. De concert avec les Germains, les Juifs auraient « régénéré l'Occident »; cf.*Geist der Geschichte,* p. 162.

123. « Litteraturblatt 1853, n° 55 » (cf. W. MENZEL, *Unsere Grenzen,* Leipzig 1868, pp. 262-264).

124. « Die gelehrte Lüge, wir Deutsche seien nur ein Volk von Denkern » (*Unsere Grenzen,* pp. 251 et suiv.).

125. *Allgemeine Kultur—Geschichte der Menschheit,* Erster Band, Leipzig 1843, pp. 195-196.

126. *Ibid.,* pp. 203-204.

127. *Ibid.,* p. 200.

128. *Ibid.,* t. IV, p. 234.

129. *Ibid*., t. IV, p. 230.

130. *Ibid.,* t. IV, p. 252.

131. *Ibid.,* t. IV, p. 232.

132. *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland,* Erstes Buch.

133. Cf. Julius LIPPERT,*Kulturgeschichte der Menschheit in ihrem organischen Aufbau,* 2 vol., Stuttgart 1886, I, pp. 43-44.

134. Cf. Les *Propos de Table* 1941-1942 de Hitler (éd. Stuttgart 1963, p. 152).

CH*APITRE* V

L'ère aryenne

LA TYRANNIE DES LINGUISTES

SI les grandes découvertes du XVI[e] siècle furent à l'origine de la mise en doute de la cosmogonie biblique, il fallut attendre le XIX[e] pour découvrir que l'univers s'étendait apparemment à l'infini dans le temps, aussi bien que dans l'espace. Vers 1835 encore, Charles Lyell était critiqué comme l'avait été Buffon vers 1760, pour avoir affirmé que la terre avait plus de six mille ans; mais les progrès conjoints de disciplines très différentes, de la géologie à l'archéologie, emportèrent assez rapidement presque toutes les convictions. Les origines humaines se trouvant de ce fait indéfiniment reculées, l'étude de l'homme put se poursuivre sur de tout autres fondements. A partir de 1860 environ, l'anthropologie s'octroie le statut d'une science autonome. L'exemple est donné par la France, où Geoffroy Saint-Hilaire, Quatrefages et Paul Broca créaient en 1859 la *Société d'anthropologie de Paris.* Les savants des autres capitales, à commencer par Londres, Moscou et Madrid en 1863, suivirent cet exemple, non sans difficultés parfois, ainsi qu'en témoignent les polémiques anglaises, ou la rapide dissolution de la société de Madrid (à ce propos, le président de *l'Anthropological Society of London,* le docteur John Hunt, assurait que l'anthropologie était redoutée et persécutée, parce qu'elle s'inscrivait en faux contre les utopies théologico-politiques de l'égalité et de la fraternité[1]. C'est que les méthodes de la nouvelle science, surtout dans le cas des Français, se voulaient expérimentales et quantitatives, et paraissaient donc matérialistes, voire antichrétiennes; mais à y regarder de plus près, tout en opérant à l'aide de balances, de compas, et d'autres instruments de mesure, elle empruntait ses principaux éléments constitutifs aux connaissances déjà établies, notamment à la linguistique : la bipartition entre Aryens et Sémites était ainsi acceptée d'une manière quasi dogmatique par l'ensemble des chercheurs. Vers 1860, cette croyance faisait déjà partie de l'outillage intellectuel de tous les Européens cultivés.

C'est ainsi qu'en 1863, Marcelin Berthelot, en traitant des méthodes de la science, se référait au « langage figuré de nos aïeux, les Aryas et les Hellènes[2] ». La même année, Hippolyte Taine glorifiait « l'ancien peuple aryen... [qui] manifeste dans ses langues, dans ses religions, dans ses littératures et dans ses philosophies, la communauté de sang et d'esprit qui relie tous ses rejetons[3] ». Les débats de *l'Anthropological Society of London* montrent que, dès l'année de sa fondation, le terme était dans toutes les bouches. En 1871, Darwin, dans *la*

Descendance de l'homme, acceptait cette classification, encore qu'il exprimât quelques doutes sur l' « uniformité raciale » tant des Aryens que des Sémites. En Allemagne, Nietzsche, dans sa première œuvre, *la Naissance de la tragédie,* qui date également de 1871, distinguait entre une essence aryenne et une essence sémite, ces essences étant respectivement caractérisées par le mythe de Prométhée et par le mythe de la chute d'Adam, par le sacrilège et par le péché. Mais il est certain que chez les auteurs allemands, le terme était d'un usage moins fréquent, car celui de Germain ou d'Indo-Germain y suppléait avec avantage — ainsi, dans la production romanesque de Gustave Freytag (série Die Ahnen) ou de Félix Dahn (série Die *Könige der Germanen);* la propagande antisémite elle aussi, lorsqu'elle se piquait de science, opposait de préférence aux Sémites « la race indogermanique ». Dans les grandes *Encyclopédies* populaires, celle de Brockhaus et celle de Meyer, l'article « Arier » figure respectivement à partir de 1864 et de 1867, et il est défini à partir d' « Indogermane »; la 14e édition de 1901 du *Brockhaus* précise expressément qu'il est préférable d'appliquer *Arier* aux seuls « Aryens asiatiques », et de se servir d'Indo-Germain, ou même d'Indo-Européen, pour désigner les « Aryens européens ».

Il est à remarquer que la croyance aux « origines aryennes », sous sa forme première, comportait un double article de foi : les Européens sont de race aryenne; et cette race est originaire des hauts plateaux de l'Asie. Dans les faits, la première idée, celle d'une origine particulière distincte de celle des Juifs, se révéla être beaucoup plus tenace, plus « résistante » (dans le sens psychanalytique du concept) que la seconde, celle d'une provenance asiatique. Ce dernier point était mis en doute, dès la fin du siècle, par la majeure partie des savants. L'un de ces critiques, le philologue anglais Isaac Taylor, se réjouissait à ce propos, dans la conclusion de son livre sur *l'Origine des Aryens,* de voir renversée « l'ancienne tyrannie des sanscritistes[4] ». On revient ainsi à l'emprise, effectivement tyrannique, exercée par la linguistique sur l'anthropologie : ce n'est pas seulement au milieu du XXe siècle, à l'ère de l'anthropologie structurale, c'est aussi tout au long du XIXe, dans le sillage de l'orientalisme romantique, que la linguistique faisait office de science-pilote, imposant ses méthodes ou son autorité à d'autres disciplines humaines. Les anthropologues constatent cette sujétion, les uns, pour la déplorer, les autres, pour la trouver légitime, et leurs commentaires ne manquent pas d'intérêt, ne fût-ce que parce qu'ils nous montrent que les difficultés ou les malentendus des relations interdisciplinaires ne datent pas d'hier.

En 1862, Paul Broca, le chef de file des anthropologues « physiques » français, continuateurs de Cabanis et de Bichat, constatait que « les linguistes ont sur nous un grand avantage : c'est qu'ils peuvent se passer de nous, tandis que nous ne pouvons pas nous passer d'eux (...). Nous sommes donc les tributaires de la linguistique, et des tributaires reconnaissants; mais nous ne devons pas, nous ne

pouvons pas être ses esclaves ». A la « théorie aryenne », Broca accordait le statut d'une probabilité, non d'une certitude :

« En cherchant à remonter aux sources de nos races, et de nos langues, les philologues, jusqu'ici, ont trouvé des probabilités, non la certitude, et, dans l'état présent des choses, je crains que les noms qu'on substitue à celui d'indo-européens ne soient l'expression d'une théorie plutôt que d'un fait démontré. » Cela étant, Broca jugeait « parfaitement scientifique » l'usage du terme de *races aryennes,* mais qualifiait de « grosse erreur » son pendant, c'est-à-dire le terme de *races sémites,* et il trouvait d'excellentes raisons pour proposer le néologisme *Hebroïdes* pour désigner « les peuples qui, par leur conformation physique, leur langue, leurs caractères intellectuels et moraux, leurs traditions et leurs histoires, se groupent si naturellement autour du peuple hébreu [5] ». Mais son autorité fut insuffisante pour faire ranger les peuples arabes dans le groupe « hebroïde ».

Une réserve analogue à l'égard des décrets des linguistes se manifeste chez le grand précurseur d'une anthropologie culturelle que fut Edward B. Tylor (1832-1917). « La langue d'un homme n'est pas une preuve sûre et certaine de sa filiation, écrivait-il. L'anthropologie a beaucoup péché en traitant les langues et les races comme si elles coïncidaient toujours et avec exactitude. » Cette prudence n'empêchait pas Tylor de retomber dans l'erreur commune, en parlant — à l'occasion d'une description des Tziganes — de « nos ancêtres aryens [6] ». On a l'impression que Tylor s'exprime en savant à la première occasion, et se sert du langage vulgaire de son temps à la seconde. La même impression se dégage du manuel *l'Anthropologie* de Paul Topinard (1830-1911), élève de Broca. A propos des Français, Topinard fut le premier auteur influent à exprimer la supposition qu'ils n'étaient pas « des Aryens de sang, mais bien une superposition de races diverses ». Il n'empêche qu'un peu plus haut, parlant de l'inaptitude congénitale ou « physiologique » des peuples de couleur « à compter au-delà de 2, de 3 ou de 5 », Topinard leur opposait « les races dites aryennes, [qui] ont une grande aptitude aux mathématiques [7] »; il va de soi que dans un tel contexte, les Français redevenaient collectivement des Aryens.

C'est chez un anthropologue allemand, Theodor Waitz (1821-1864), dont *l'Anthropologie der Naturvôlker* présentait pour son temps la double originalité de ne pas utiliser le terme de « race aryenne », et de contester aux peuples européens une supériorité quelconque sur les peuples exotiques, qu'on trouve les commentaires les plus intéressants au sujet de l'autorité anthropologique de la linguistique. Waitz justifiait cette autorité par deux ordres de raisons. D'une part, il faisait observer que les particularités d'une langue étaient plus stables que les particularités raciales ou ethnoraciales, et fournissaient donc un meilleur fil conducteur historique. D'autre part, il pensait que les méthodes de la linguistique comparée avaient atteint un plus haut degré de certitude que celles de

l'anthropologie physique, et notamment de la « craniologie ». Il voyait cette supériorité attestée par l'accord relatif qui régnait parmi les linguistes au sujet des principaux résultats de leur science, tandis que les « naturalistes » qui traitaient des races humaines s'affrontaient dans une sorte de mêlée générale. En somme, c'est leur union qui faisait la force des linguistes[8].

Un autre anthropologue allemand, Adolf Bastian (1826-1905), saluait positivement « la tyrannie des sanscritistes ». Anticipant sur Teilhard de Chardin, il écrivait en effet : « Compte tenu de ce que les peuples civilisés se trouvent sur la voie d'un développement spirituel qui tend vers un but inquantifiable, toutes les classifications reposant sur la corporéité ne peuvent être qu'infécondes et contradictoires... La philologie, avec ses branches auxiliaires, remplace la craniologie (applicable aux peuples naturels)[9]. » Bastian, pour sa part, traitait longuement des Aryens nomades, ancêtres des « peuples civilisés », mais la recherche de leur « berceau d'origine » lui semblait ressortir du domaine d'une mythologie « qui n'est supérieure en rien à celle des Zoulous, pour lesquels les nomades de l'Afrique du Sud ont surgi les uns après les autres d'une caverne [9] ».

En revanche, son illustre compatriote Rudolf Virchow insistait sur l'utilité de la craniologie et des autres caractères physiques. Sans ces repères, écrivait-il au lendemain de la guerre de 1870-1871, « les décisions sur les positions ethniques des peuples seront mises, sans résistance, dans les mains des linguistes ». D'après lui, ces derniers, dans leur purisme, avaient d'abord postulé des races « pures » ce qui se laissait mal défendre du point de vue anthropologique ; voici qu'ils politisaient le débat, en rapportant à la même « race latine » des Aryens (tels que les Celtes) et des non-Aryens (tels que les Sardes et les Ibères), et confondaient les races, les nations et les langues. « La langue nationalise et dénationalise, mais elle n'est pas un indice de la parenté de sang », concluait-il[10].

Il nous faut maintenant examiner de plus près la matière première que les linguistes fournissaient à leurs tributaires, anthropologues, préhistoriens ou archéologues. Nous avons déjà vu ce qu'il en était d'Ernest Renan et de Max Müller, les deux grands vulgarisateurs de la théorie aryenne. Autour d'eux, une foule d'auteurs mineurs affichaient leur impérialisme linguistique d'une façon plus naïve. Citons le philologue F.-G. Bergmann (1812-1895), pour qui les origines des « peuples primitifs de la race de Japhète » devaient être explorées « par des sciences moitié physiques moitié philosophiques » — ce par quoi il entendait évidemment les sciences du langage [11] ou son confrère belge Honoré Chavée (1815-1877), qui croyait avoir démontré « scientifiquement, par des faits d'histoire naturelle du langage, la diversité naturelle de la constitution mentale, et par conséquent, de l'organisation cérébrale » des Aryens et des Sémites[12]. Le philologue A.-Fr. Pott, déjà mentionné, fut poussé par la lecture de Gobineau à rédiger un essai sur *l'Inégalité des races humaines, surtout du point de vue de la*

science philologique, en considération de l'ouvrage du comte de Gobineau, portant le même titre (1856) — et a ainsi contribué à assurer la gloire posthume de celui-ci[13]. D'autres savants, qui paraissaient se désintéresser de la question des races et des origines humaines, faisaient état eux aussi d'une croyance acceptée par eux sans critique. C'est ainsi que le grand linguiste August Schleicher (1821-1868) se contentait de résumer en sept ou huit lignes la thèse de J. Grimm sur les « vagues d'immigration successives », pour conclure : « Il faut donc chercher dans la haute Asie centrale la patrie du peuple indo-germanique originel[14]. » Mais cette phrase laconique faisait elle aussi partie des « assertions des linguistes [qui], là comme ailleurs, ont pesé sur les jugements des anthropologues, jugements, qui, sitôt formulés, ont été invoqués à leur tour par les linguistes » — pour paraphraser une heureuse formule de l'archéologue Joseph Reinach, à propos du mode de formation de ce « mirage oriental [15] ».

Tout différent était le cas du linguiste genevois Adolphe Pictet, visiblement influencé par Renan, et sur lequel se reposait à son tour Max Müller[16]. En 1859, dans son volumineux *Essai de paléontologie linguistique,* Pictet se montrait spécialement bien renseigné sur les *Aryas primitifs,* dont il situait le berceau en Iran :

« A une époque antérieure à tout témoignage historique, et qui se dérobe dans la nuit des temps, une race entière, destinée par la Providence à dominer un jour sur le monde entier, grandissait peu à peu dans le berceau primitif où elle préludait à un brillant avenir. Privilégiée entre toutes les autres par la beauté du sang et par les dons de l'intelligence, au sein d'une nature grandiose mais sévère, qui livrait ses trésors sans les prodiguer, cette race fut appelée dès les débuts à conquérir par le travail les conditions matérielles d'une industrie persévérante pour l'élever au-dessus des premières nécessités de la vie. De là, un développement précoce de la réflexion... »

Suivaient plusieurs centaines de pages de spéculations philologiques, au bout desquelles Pictet précisait sa pensée :

« ...cette race était celle des Aryas, douée dès le début des qualités même qui manquaient aux Hébreux pour devenir les civilisateurs du monde, et nulle part l'évidence d'un plan providentiel n'éclate plus clairement que dans le parallélisme de ces deux courants juxtaposés dont l'un devait recevoir et absorber l'autre. Le contraste entre les deux races est aussi tranché que possible (...) Cette religion du Christ, destinée à rester le flambeau de l'humanité, c'est le génie grec qui l'accueille, c'est la puissance romaine qui la propage au loin, c'est l'énergie germanique qui lui donne une nouvelle force, c'est la race entière des Aryas

européens qui, sous son influence bienfaisante, et à travers mille combats, s'élève peu à peu jusqu'à la civilisation moderne... C'est ainsi que cette race des Aryas, privilégiée entre toutes les autres, aura été l'instrument principal des desseins de Dieu sur les destinées de l'homme terrestre[17]. »

En sa qualité d'instrument des desseins de Dieu, la race dite aryenne tendait à se confondre, chez Pictet, avec le peuple dit chrétien. Cette idée se trouvait développée plus directement et plus naïvement en 1867 par le trésorier de l' « Anthropological Society of London », le révérend Dunbar Heath. Sous le titre *On the Great Race-Elements in Christianity,* ce pasteur s'attachait à montrer que « toutes les mythologies aryennes se plaisent à dépeindre la descente des dieux sur terre, afin de combattre le mal... L'esprit aryen considère la loi comme mauvaise et défend les droits de la conscience... » La « race sémite » avait proclamé en son temps que Jésus était le Diable, la « race aryenne » continuait à voir un Dieu en lui. La race aryenne avait élaboré la doctrine de la Trinité, et il n'y avait pas de notion plus étrangère « à tous les instincts des Sémites ». En conclusion, Heath déclarait que le christianisme était une religion essentiellement dérivée de sources aryennes, qu'il était professé par des Aryens, et non par des Sémites, et qu'il était donc sous tous les rapports une religion aryenne[18].

Tel l'enfant du conte d'Andersen, cet obscur ecclésiastique dévoilait de la sorte, dès 1867, le fond du problème. Aux savants de métier, il faudra des générations pour s'aviser que le roi était nu; encore n'est-il pas sûr qu'ils en conviennent tous de nos jours.

L'ARYANISME ET LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE

Le doyen de l'école anthropologique française, Armand de Quatrefages, partageait la conviction générale sur l'origine aryenne des Européens[19]. Pendant le siège de Paris, il fut le témoin du bombardement de la population civile et des institutions scientifiques par l'armée prussienne. Il chercha aussitôt àexpliquer en anthropologue une conduite indigne d'un peuple civilisé. Une telle barbarie, écrivait-il dès février 1871[20], ne pouvait être que le fait de ces habitants primitifs du Nord-Est européen, antérieurs aux Aryens, dont des savants suédois venaient de postuler l'existence. Loin d'être des Germains véritables, les Prussiens étaient, du point de vue anthropologique, des *Finnois,* ou des *Slavo-Finnois,* c'est-à-dire « des hommes antérieurs à toute histoire », contemporains de l'époque où « vivaient en Europe le rhinocéros et l'éléphant, le renne et le bœuf musqué ». De ce passé, ils avaient gardé « un trait vraiment national » :

« Le Finnois ne pardonne jamais une offense vraie ou supposée, se venge à la première occasion, et n'est pas difficile sur le choix des moyens. On explique ainsi la fréquence des assassinats en Finlande, chez les paysans appartenant à cette race. »

Ainsi, tout devenait clair. « Non contente de subordonner les Germains aux Slavo-Finnois, l'Allemagne a épousé les haines et servi les instincts de ceux qu'elle a mis à sa tête. » Ainsi s'expliquaient notamment le bombardement du Museum de Paris, l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg : « nulle part la sombre rancune des Finnois, la haine jalouse du demi-barbare pour une civilisation supérieure ne s'accusent plus nettement. » En conséquence, l'Europe pouvait s'attendre à de sombres lendemains : « Les races slavo-finnoises voudront-elles régner à la fois sur les Germains et sur les Latins? Et le monde ainsi partagé se soumettra-t-il en silence? »

Au lendemain de la guerre, la thèse de Quatrefages connut un certain succès en France. Un manuel illustré, *les Races humaines,* de Louis Figuier, s'en faisait l'écho en 1872. Pour cet auteur, qui continuait à placer au sommet de la race blanche « la famille teutonne», Quatrefages avait « scientifiquement démontré » que les Prussiens n'en faisaient pas partie. « Ces Finnois ou habitants primitifs des rives de la Baltique ont comme caractères propres la ruse et la violence, unies à une remarquable ténacité. Les Prussiens modernes font revivre tous ces défauts de leurs ancêtres[21]. » Outre-Rhin, la « thèse finnoise » suscita naturellement l'indignation. La grande presse s'en mêla (la *Kölnische Zeitung* traitait Quatrefages de « naturaliste ignorant » et de « savant menteur »). Quant au monde scientifique international, il se partagea en deux camps. Mais la France se trouvait isolée : des savants italiens et anglais donnèrent tort à Quatrefages, que seuls soutenaient ses collègues Hamy et Broca (ce dernier rendait aux Allemands la monnaie de leur pièce : c'étaient eux qui, les premiers, « avaient excité, dans les pays allemands, un patriotisme de race, plus énergique assurément que le patriotisme ordinaire[22] »). Quatrefages dut jeter du lest. Dans son cours de 1872, il assurait qu'il avait poursuivi un objectif essentiellement scientifique : « Sans doute n'ai-je pas été fâché de rappeler aux Allemands que les Prussiens ne sont pas leurs frères... Mais la Prusse eût-elle été pour la France une amie aussi dévouée qu'elle s'est montrée ennemie implacable, j'aurais agi de même[23]. » Par la suite, dans sa classique *Histoire des races humaines,* Quatrefages eut à cœur de réhabiliter la *race finnoise,* qu'il constituait en branche spéciale et antique de la race blanche :

« ...à divers points de vue, les races finnoises acquièrent une importance spéciale. Remontant dans le passé beaucoup plus loin que les Aryens et les Sémites proprement dits, probablement contemporaines des pré-Sémites, elles ont dû mêler leur sang à celui de bien d'autres venues après elle. En tout cas, ne fût-ce qu'à titre d'aînées, on ne peut leur refuser une place à côté de leurs sœurs, bien que le nom de ces dernières soit plus grand dans l'histoire[24]. »

La contre-attaque scientifique avait été dirigée par les deux plus grands noms de l'anthropologie allemande, Adolf Bastian et Rudolf Virchow. Le premier prenait ironiquement la défense des Finnois, ces « pauvres orphelins de l'anthropologie », que Gobineau avait déjà fort malmenés dans son *Essai*. Il n'y avait plus en Prusse, assurait-il, ni Finnois ni Slaves; l'avance du germanisme les avait à peu près complètement absorbés ou dissous : « Tels les Indiens, ils ont disparu, comme la neige, sous le soleil levant de l'histoire... », et déjà, Bastian mettait en avant le grand argument darwinien : « Le flot des Allemands en marche vers l'Est avait impitoyablement refoulé la race la plus faible, conformément à la loi du plus fort, la loi du *struggle for existence*. » Il ne fallait donc pas se laisser obnubiler par « le verbiage celto-latin », surtout au XIX^{e} siècle, lorsque les peuples germaniques étaient devenus les porteurs de la culture scientifique de l'Europe. Dans les marches orientales, concluait Bastian, les Allemands s'étaient construit une demeure nouvelle, et ce que les pères avaient conquis, les fils sauraient le garder. « La Prusse est un État de guerriers, elle le fut et elle le restera, tant qu'il faudra protéger les marches de l'Est, et surtout celles de l'Ouest, contre les fauteurs de troubles[25]. »

Ces accents martiaux semblaient refléter l'exaltation nationaliste qui s'était emparée de l'Allemagne, au lendemain de sa réunification. Les vieilles tendances germanomanes confluaient désormais avec le nouveau devoir patriotique et en fixaient certains impératifs. Rappelons le timide avertissement que Max Müller lançait à Strasbourg en 1872[26] ; plus significative encore la palinodie de l'historien juif Heinrich Grâtz, qui, en 1868, avait qualifié le peuple allemand de « Michel allemand » (personnage populaire naïf et inoffensif), et qui, en 1879, s'en excusait en ces termes : « Les glorieuses victoires, l'unification et l'essor de l'Allemagne, sous un commandement génial, eurent lieu plus tard. Auparavant, le peuple allemand avait en général la réputation d'être le Michel allemand... Vrai avant 1870, ce jugement est maintenant devenu faux[27]. » Un symptôme plus profond encore du changement du climat mental pourrait avoir été le culte de la « blondeur virile », dont une étude attentive nous apprend qu'il est un phénomène récent, qui a envahi les lettres allemandes à partir de 1870-1871[28].

Le second critique de Quatrefages était Rudolf Virchow (1821-1902), savant

aux intérêts innombrables, et député au Reichstag. En sa qualité d'anatomiste et de craniologue, Virchow prenait la question bien autrement au sérieux que Bastian.

*M*ais qu'était-ce que la science « craniologique » du XIX^e^ siècle? A y regarder de plus près, elle se laisse rattacher à la « phrénologie » de Lavater et de Gall. En effet, c'est en critiquant leurs vues qu'un savant suédois, André Retzius, avait introduit vers 1845 la notion *d'indice céphalique.* A cette occasion, il croyait pouvoir constater que c'étaient les peuples « dolichocéphales », tels les Scandinaves, les Allemands, les Anglais et les Français, qui « étaient doués des facultés de l'âme les meilleures ». La « brachycéphalie » était le signe d'une autre origine, « touranienne » et non « iranienne » ou aryenne, et elle caractérisait des peuples attardés, tels que les Lapons, les Finnois ou Finno-Slaves, et les Bretons[29]. C'est autour de 1' « indice céphalique », auquel vinrent s'ajouter divers autres indices, que fut constituée la théorie craniologique, portée par l'école de Paris à un haut degré de sophistication. De bizarres instruments de mesure, dus surtout à l'ingéniosité de Broca, se multiplièrent. Des caractéristiques de tous ordres, notamment la « complication des dentelures crâniennes », étaient censées attester la supériorité des crânes européens sur ceux des *races inférieures,* et suivant l'opinion commune, les grands sorciers de Paris pouvaient dire, sur la seule vue d'un crâne, s'il était romain, franc ou sarrasin[30]. En l'espace d'une dizaine d'années, toute l'Europe savante se pénétra de l'idée que les crânes permettaient de définir les races humaines — et leurs qualités respectives — d'une manière plus précise que les langues.

Pour sa part, Virchow dut se sentir d'autant plus concerné qu'il était originaire de Poméranie, région germanisée aux XII^e^ et XIII^e^ siècles seulement. Ainsi, tout en reprochant à Quatrefages son exclusivisme et sa prussophobie, il le critiquait sur la forme plutôt que sur le fond, et il ne semblait nullement trouver son « hypothèse finnoise » insensée[31]. Le fait est qu'il chercha à en avoir le cœur net : l'encre du traité de Francfort venait à peine de sécher que ce savant consciencieux réunissait ses confrères en commission, afin « d'établir une statistique des formes du crâne dans toute l'Allemagne, suivant une méthode à élaborer par la commission[32] ». L'idée première était de mesurer les crânes des soldats; mais les chefs de l'armée refusèrent leur concours à Virchow et à ses amis. Force leur fut donc de se rabattre sur les caractéristiques considérées comme « associées », telles que la couleur des cheveux et des yeux, ainsi que le teint. Ainsi orientée, l'enquête trouva le concours non seulement des autorités scolaires allemandes, mais aussi autrichiennes, suisses et belges[33].

Tous les instituteurs de ces pays reçurent des questionnaires expliquant que la théorie selon laquelle tous les peuples européens provenaient d'une patrie asiatique commune se laissait désormais mettre en doute. D'après une nouvelle hypothèse, l'immigration indo-germanique ou aryenne aurait trouvé en Europe une

population aborigène, à laquelle elle se serait mélangée. Les Aryens auraient été, suivant l'opinion dominante, blonds et dolichocéphales, les indigènes, bruns et brachycéphales. Les données sur la répartition géographique de la couleur des yeux et des cheveux en Europe permettaient d'espérer tirer au clair ce qu'il en avait été en réalité. La précision scientifique demandait d'examiner soigneusement tous les enfants, à la seule exclusion des enfants juifs et étrangers. « Les instituteurs n'hésiteront pas, concluait le questionnaire, à prêter leur concours à une entreprise scientifique dont le but est en définitive le même que celui que poursuit l'école, à savoir la connaissance de soi-même : car la connaissance de nos origines est un élément essentiel de l'étude de notre nature humaine[34]. »

L'enquête prit des dimensions gigantesques : elle dura plus de dix ans, et porta sur près de quinze millions d'écoliers. Entre-temps, l'infatigable Virchow s'était rendu en Finlande, où il put constater que, contrairement à l'opinion reçue, les Finnois étaient blonds, dans une proportion écrasante[35]. En 1885, il communiquait à l'Académie des Sciences prussienne les résultats généraux de l'enquête. Ceux-ci étaient « aussi décisifs que surprenants » : la théorie dite française avait été réduite à néant; la prédominance des cheveux blonds et des yeux bleus dans l'Allemagne du Nord, y compris les régions à l'est de l'Elbe, montrait qu'il s'agissait d'une population de souche essentiellement germanique. Contrairement aux migrations germaniques vers l'Ouest et le Sud, celles des Goths, des Francs ou des Burgondes, finalement submergés par les populations autochtones, celles de l'Est avaient abouti à une germanisation définitive, « à la formation d'un nouveau *Volkstum,* purement allemand; le fait qu'aussi bien la dynastie des Habsbourg que celle des Hohenzollern y aient trouvé leurs véritables fondements n'est certainement pas dénué de signification [36] ». L'honneur germano-aryen de la Prusse était sauf; de plus, les patriotes qui à cette époque s'inquiétaient au sujet de « l'invasion slave » pouvaient se déclarer satisfaits.

Il est à remarquer que Virchow était tout le contraire d'un nationaliste exalté. Homme politique, il luttait contre la montée du pangermanisme et de l'antisémitisme; savant, il déplorait l'utilisation de la science à des fins d'agitation politique, et avertissait ses confrères : « Les questions dont nous traitons deviennent très rapidement dans la bouche du peuple des questions nationales[37]. » A maintes occasions, il tempéra l'ardeur raciale de ses collègues. Qui plus est, Virchow semble avoir été le premier grand savant à soupçonner que la « dolichocéphalie », ce nouveau totem des germanomanes, était un caractère plastique et mutable, et, partant, dénué de toute valeur historico-anthropologique[38]. En conséquence, au fil des années, sa foi dans la craniologie fut ébranlée, mais sans qu'il l'abandonnât complètement, ainsi qu'en témoignent les propos qu'il tenait en 1891 au sujet de l'exhumation en Hongrie de crânes « tenant de près aux crânes aryens; rien ne dit qu'il ne s'agissait pas d'un peuple aryen; en tout cas, ce n'étaient

pas des Mongols et pas des Australiens, je puis le dire en toute certitude [39] ».

***

Si, sur le front finno-slave, la science française avait essuyé une défaite, le combat continuait sur d'autres fronts. En 1890, le philologue anglais Isaac Taylor en décrivait les péripéties :

« La question a été discutée avec une acrimonie inutile. Les savants allemands, notamment Pôsche, Penka, Hehn et Lindenschmidt, ont soutenu que le type physique des Aryens primitifs était celui des Allemands du Nord, c'est-à-dire une race dolichocéphale de grande taille, avec des cheveux blonds et des yeux bleus. D'autre part, les écrivains français, comme Chavée, de Mortillet et Ujvalfy, ont maintenu que les Aryens primitifs étaient brachycéphales et que le vrai type aryen est représenté par les Gaulois.

« Les Allemands réclament les Aryens primitifs comme ancêtres de la race germanique, qui aurait aryanisé la France, tandis que les Français réclament les mêmes Aryens primitifs comme ancêtres de leur race, qui aurait aryanisé l'Allemagne. Les deux partis maintiennent que leurs propres ancêtres étaient la pure noble race des conquérants aryens, et que leur ennemi héréditaire appartenait à une race de sauvages indigènes, conquise et réduite en esclavage, et qui reçut les premiers germes de la civilisation de leurs supérieurs héréditaires. Chaque parti accuse l'autre de subordonner les résultats de la science à un sentiment de chauvinisme.

« Voici ce qu'écrit Pôsche, dans un langage quelque peu emphatique : « La vraie théorie scientifique qui s'élève, calme et claire comme le sommet de l'Olympe, au-dessus des nuages d'orages passagers, c'est qu'une noble race d'hommes aux cheveux blonds et aux yeux bleus, vainquit et subjugua une race plus ancienne, de petite stature et de cheveux foncés. En opposition à cette théorie se dresse la nouvelle théorie française, sans fondement scientifique, née de la haine politique, et qui affirme que les Aryens primitifs étaient un peuple petit et brun, qui aryanisa la race grande et blonde. »

« D'autre part, M. Chavée soutient que la supériorité intellectuelle appartient à l'autre race. « Regardez, dit-il, la tête parfaitement. formée des Iraniens et des Hindous, si intelligente et si bien développée. Regardez la perfection de ces langues admirables, le sanscrit et le zend. Les Allemands n'ont fait que défigurer et gâter la belle structure du langage aryen primitif. »

« Ujvalfy dit que « si la supériorité ne consiste que dans l'énergie physique, le goût des entreprises, des inventions, des conquêtes, alors la race blonde

dolichocéphale peut réclamer le titre de race conductrice du monde; mais si nous considérons les qualités de l'esprit, les facultés artistiques et intellectuelles, alors la supériorité revient à la race brachycéphale. »

« De Mortillet appuie aussi fortement dans le même sens. La civilisation de l'Europe est due, assure-t-il, à la race brachycéphale[40]. »

Pour sa part, Taylor accordait le titre *d'Aryens primitifs* aux « brachycéphales ouralo-altaïques », auxquels, multipliant les hypothèses, il rapportait les Finnois et les Celtes; c'était faire preuve d'originalité. La seule hypothèse à laquelle il ne songea pas était que les Aryens pouvaient n'être qu'une construction de l'esprit. Ce pas fut franchi en 1892 par l'archéologue Salomon Reinach. « Parler d'une race aryenne d'il y a trois mille ans, écrivait-il, c'est émettre une hypothèse gratuite; en parler comme si elle existait encore aujourd'hui, c'est dire tout simplement une absurdité[41]. » Mais ce propos fut aussi peu entendu que les critiques des savants italiens, qui parlaient d'un « mythe scientifique », ou que les réflexions d'un autre savant juif, Siegmund Feist, qui, en 1915, développait cette dernière idée comme suit :

« Les prétendues origines aryennes peuvent être tranquillement comparées à la fable des origines troyennes, surgie à Rome au IIe siècle avant notre ère. Ce mythe eut une survie remarquablement longue, car il fut repris par les Francs, qui eux aussi s'affilièrent de la sorte aux Troyens. Espérons que le mythe aryen, tel qu'il est accepté encore aujourd'hui, fera bientôt place à une conception plus raisonnable et plus scientifique du passé des peuples européens[42]. »

La comparaison de Feist pourrait légitimement être développée, puisque le mythe aryen, tout comme le mythe troyen, finit par devenir une pomme de discorde entre la France et l'Allemagne. En ce qui concerne cette dernière, la principale évolution, entre 1871 et 1914, consista à domicilier les Aryens en Germanie ou en Scandinavie. Menée sous le couvert de la science, l'opération fut favorisée par la naturelle prudence des savants authentiques, tels que Virchow, Kollmann, von Luschan, etc., qui, dès la fin du siècle, convenaient qu'ils en savaient moins qu'ils ne croyaient en savoir vingt ans auparavant, que l'espoir de trouver en Inde les ancêtres des peuples européens s'était évanoui, voire que la race aryenne n'existait plus[43]. Leurs doutes et leurs scrupules étaient couverts par les voix tonitruantes des Pösche, des Penka, des Kossinna, qui, comme l'observait sarcastiquement Virchow, « faisaient remonter aux Germains préhistoriques tous les peuples civilisés, les Grecs, les Italiens, etc., et, comment en serait-il autrement, les

anciens Troyens [44] ». C'est cette école de pensée qui s'imposera au XX^e siècle en Allemagne, et qui, avec l'hitlérisme, renoncera au faux-semblant d'une « objectivité scientifique ». Écoutons les propos tenus en 1943 par son plus illustre représentant, l'anthropologue Georg Heberer, sur un site préhistorique de Thuringe :

« Ces pierres se rapportent à l'un des phénomènes les plus significatifs de l'histoire, la naissance de l'indo-germanisme! Que l'espace allemand, que l'Allemagne aient été la patrie de cette race, appelée aux plus hautes réalisations culturelles, ne peut, en notre qualité d'héritiers, nous laisser indifférents. Nous cultivons un héritage qui nous appartient en propre, il ne nous est pas venu de l'extérieur, il ne nous est pas venu de l'Orient! C'est ici qu'il s'est constitué et qu'il s'est développé, le long des millénaires. Cette vérité nous impose des obligations... A nouveau, une nouvelle humanité se constitue aujourd'hui, au cours d'une lutte titanesque, au cœur de l'Europe[45]... »

Ainsi se perpétuait ou se renouvelait la vieille tradition germanique de « l'engendrement de soi-même par soi-même ». Notons par ailleurs que, sous le III^e Reich, c'est surtout le concept de nordicité qui ralliait les suffrages au détriment de ceux d'*aryanité* et de *germanité*; au point que la surestimation des dolichocéphales blonds en vint à paraître inopportune aux autorités du parti, qui prescrivirent par circulaire de ménager les susceptibilités des Allemands bruns ou des Allemands à la tête ronde[46].

Un débat anthropologique bien plus complexe s'engagea à la fin du xixe siècle en France, débat qui semblait prolonger la vieille « querelle des deux races ». Certes, la III^e République s'était définitivement naturalisée gauloise; mais n'étaient-ce pas les Germains reniés qui, camouflés en « dolicho-blonds », revenaient à la charge? Tel paraissait être le sentiment inavoué de Paul Topinard, successeur de Broca, et ferme soutien de la pacifique République bourgeoise :

« La vérité est celle-ci : les Gaulois dont parle l'histoire, de Brennus à Vercingétorix, sont un peuple formé de deux éléments : les chefs ou conquérants, blonds, de haute taille, dolichocéphales, leptoprosopes, etc., et la masse du peuple, brun, de taille petite, relativement brachycéphale, chamaeoprosope (...) Les brachycéphales ont toujours été les opprimés, les victimes des dolichocéphales, qui les arrachaient à leurs champs et les obligeaient à les suivre dans leurs excursions, comme à Delphes. Les moins malheureux, pauvres et obscurs, étaient réfugiés dans les montagnes. Progressivement, leur sort a changé : les blonds, de guerriers, sont devenus commerçants, industriels. Les brachycéphales ont respiré : naturellement prolifiques, leur nombre a grandi, tandis que les dolichocéphales ont diminué naturellement. Aujourd'hui, en France

entre autres, dans l'Allemagne du Sud, etc., ils forment la population laborieuse, sobre, prévoyante, voulant le calme, la paix, aimant le sol de la patrie. N'en faut-il pas conclure que c'est à eux que l'avenir appartient[47] ? »

Donnons maintenant la parole au principal champion des Francs dolicho-blonds, Georges Vacher de Lapouge (1854-1936), qui augurait fort mal de l'avenir de la patrie :

« Le trouble des idées est profond. La faillite de la Révolution est éclatante (...) Celle-ci a été avant tout la substitution du brachycéphale au dolicho-blond dans la possession du pouvoir... Par la Révolution, le brachycéphale a conquis le pouvoir, et par une évolution démocratique, ce pouvoir tend à se concentrer dans les classes inférieures, les plus brachycéphales... L'Aryen tel que je l'ai défini est tout autre, c'est l'*Homo Europaeus,* une race qui a fait la grandeur de la France, et qui est aujourd'hui rare chez nous et presque éteinte[48]. »

Faut-il préciser que Lapouge expliquait par l'extinction des Aryens tous les malheurs de la France? Au fil des années, sa craniologie, qu'il appela *anthroposociologie,* se faisait plus cruelle :

« C'est déjà un fait grave que de nos jours la malédiction de l'indice fasse des brachycéphales, de toutes les races brachycéphales, des esclaves nés, à la recherche de maîtres quand ils ont perdu les leurs, instinct commun seulement aux brachycéphales et aux chiens. C'est un fait très grave que partout où ils existent, ils vivent sous la domination des dolicho-blonds, et à défaut d'Aryens, sous celle des Chinois et des Juifs[49]... »

« Les ancêtres de l'Aryen cultivaient le blé, continuait Lapouge, alors que ceux du brachycéphale vivaient encore probablement comme des singes[50]. » Mais s'il délirait, son délire même lui faisait prophétiquement pressentir d'autres délires, à l'échelle planétaire cette fois : « Le conflit des races commence ouvertement, dans les nations et entre les nations, et l'on se demande si les idées de fraternité, d'égalité des hommes n'allaient pas contre les lois de la nature (...) *Je suis convaincu qu'au siècle prochain, on s'égorgera par millions pour un ou deux degrés en plus ou en moins dans l'indice céphalique. C'est à ce signe remplacant le shiboleth biblique et les affinités linguistiques que se feront les reconnaissances... les derniers sentimentaux pourront assister à de copieuses exterminations de peuples*[51]. »

A feuilleter les revues et publications scientifiques de l'époque, on se convainc

que l' « anthroposociologie », qui faisait écho aux théories dites social-darwiniennes, était prise fort au sérieux. Certes, Lapouge faisait surtout école en Allemagne, où Guillaume II voyait en lui « l'unique grand homme français[52] »; mais il eut également des adeptes dans les autres pays européens. Son appareil scientifique consistait notamment en tables mettant en regard l'indice céphalique, la confession, le degré d'urbanisation et les recettes du fisc, région par région [53] (à y regarder de plus près, certaines de ces corrélations étaient les mêmes que celles qui faisaient méditer à l'époque Max Weber, mais c'est aux crânes et à eux seuls que Lapouge cherchait à faire avouer les secrets des conduites et des éthiques). En France, Célestin Bouglé s'en montrait impressionné, et il n'attaquait Lapouge que sur le plan des principes, non sur celui de la vérité scientifique[54]. Un autre philosophe influent de ce temps, Alfred Fouillée, s'interrogeait sur l'avenir de la France et de l'Europe, face au « recul des dolicho-blonds » : :

« Nous redevenons donc de plus en plus celto-slaves et « touraniens », comme nous l'étions avant l'arrivée des Gaulois, tandis que l'élément dit aryen va diminuant chez nous d'importance et d'influence. Tel est le phénomène qui inquiète certains anthropologistes. Il se produit d'ailleurs chez tous les autres peuples européens, quoique avec moins de rapidité... C'est, pour ainsi dire, une russification générale et lente de l'Europe, y compris l'Allemagne même, un panceltisme ou panslavisme spontané. Il est impossible encore d'apprécier les conséquences heureuses ou malheureuses de ce changement, mais ce qui est certain, c'est que l'équilibre de nos trois races composantes est compromis[55]... »

C'est en effet dans le dosage harmonieux des « sangs » germanique, celte et latin, que Fouillée apercevait le secret du génie spécifique de la France. Cette conception, élaborée sous la Restauration par les historiens romantiques, s'était solidement enracinée aux temps de l'affaire Dreyfus, au point de conduire à une disjonction entre nationalisme et racisme, dans le camp antidreyfusard.

A ce propos, les contradictions de l'Action française méritent quelque attention. Issu de l'affaire Dreyfus, ce parti, souvent rapproché du national-socialisme allemand, avec lequel il eut en commun l'idéalisation d'un archaïque passé, l'appel aux « instincts » et l'éloge de la haine et de la violence[56], manifestait, en ce qui concerne le culte des ancêtres, un œcuménisme qui ne faisait halte que devant la race dite juive. L'Action française accueillait dans son Panthéon aussi bien les Celtes, les Ligures et les Galates que les Grecs, les Germains et les Romains, et l'on est en droit de se demander si l'absence d'un mythe d'origines monolithique et élémentaire (à laquelle ne pouvait remédier l'artifice de l'allégeance aux rois français, « pères de la nation ») ne se laisse pas mettre en rapport avec la relative impuissance politique qui fut la sienne tout au long de son existence. Par ailleurs, on retrouve ainsi le contraste, sur lequel nous avons insisté dans la première partie de ce livre, entre une tradition française authentiquement occidentale, et les

prétentions à l' « autochtonie » germaniques ou slaves. Charles Maurras allait jusqu'à parler de la « latinité » des Anglais; à une autre occasion, ce raciste contrarié glorifiait le lignage du Roi-Soleil en ces termes :

« Dans le « grand Français » Louis XIV... il ne faut ni désavouer ni exagérer ses ascendances espagnoles et italiennes. Elles existent. Elles ont peut-être moins contredit que rendu service à quelques-uns des caractères fonciers les plus nets et les plus constants d'un Celto-Galate très pur. Louis Bertrand écrit : « d'un Latin ». On pourrait remonter plus haut, jusqu'à cette sorte de prélatinisme gaulois qui explique en partie nos plus anciennes affinités helléno-romaines[57]. »

On remarquera que Maurras escamotait le lignage traditionnellement et officiellement franc du roi. Ces contradictions ou ces paradoxes de l'Action française, on les retrouve dans ces lignes, qui auraient pu être attribuées à Michelet, qui ouvrent *l'Histoire de France* de Jacques Bainville :

« ...les Ligures et les Ibères, bruns et de stature moyenne, constituent encore le fond de la population française. La tradition des druides enseigne qu'une partie des Gaulois était indigène, l'autre venue du Nord et d'outre-Rhin. Ainsi, la fusion des races a commencé dès les âges préhistoriques. Le peuple français est un composé. C'est mieux qu'une race. C'est une nation (...) Il fallait encore que Clovis se convertit... On peut dire que la France commence à ce moment-là. Sa civilisation est assez forte pour supporter le nouvel afflux des Francs, pour laisser à ces Barbares le pouvoir matériel. Et elle a besoin de la force franque. Les hommes, elle les assimilera, elle les polira. Comme sa civilisation, sa religion est romaine[58]... »

Faut-il s'étonner si, en 1940-1944, les anthropologues prohitlériens de Paris traitaient l'Action française d' « Action Marrane », tandis que Maurras devenait pour l'anthropologue prohitlérien Montandon le prototype du latino-sémite[59] ?

LE MANICHÉISME RACIAL

Dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, toutes les sciences avaient atteint un degré de complexité qui obligeait la plupart des savants à se confiner dans leurs disciplines respectives. Les vulgarisateurs et les rédacteurs des manuels servaient d'intermédiaires entre les citadelles universitaires et le public, et c'étaient eux surtout qui le renseignaient non seulement sur la race aryenne, mais sur ses antonymes, c'est-à-dire, en premier lieu, sur la race sémite. Mais il en existait d'autres : à y regarder de plus près, le vrai Aryen était un Occidental de sexe

masculin, appartenant aux classes « supérieures » ou bourgeoises, qui se laissait également définir par rapport aux gens de couleur, aux prolétaires et aux femmes. Un savant à l'esprit aussi ouvert que Thomas Huxley, tout en se déclarant en faveur de l'émancipation des Nègres et des femmes, restait convaincu de l'infériorité congénitale des uns comme des autres[60] ; d'autres savants allaient plus loin encore : contentons-nous de citer l'orientaliste français Émile Burnouf, d'après lequel la constitution crânienne des Chinois et des Sémites les rendait incapables de comprendre les beautés de la métaphysique — et du christianisme[61]. Renan, traitant, en 1890, de l'état du progrès scientifique, concluait : « Le processus de la civilisation est reconnu dans ses lois générales. L'inégalité des races est constatée[62]... »

Toutes ces représentations du XIX^e^ siècle finissant se trouvaient reflétées dans l'encyclopédie historique qui faisait autorité dans les pays germaniques, la grande « Kulturgeschichte » de von Hellwald, rédigée par une vingtaine de spécialistes éminents. Le plus illustre d'entre eux était Ludwig Büchner (1824-1899), l'auteur du manifeste matérialiste *Kraft und Stoff* (« Force et matière »), qui s'était chargé du chapitre introductif « Races et histoire ». Cherchant à illustrer l'incapacité congénitale des « primitifs » à s'élever aux idées générales, Büchner faisait en quelque sorte d'une pierre deux coups, en prenant pour exemple non pas l'Australien, mais sa compagne, « la femme, exténuée par le travail, d'un sauvage Australien dégradé, qui utilise très peu de mots abstraits, et ne sait pas compter au-delà de quatre, prendre conscience d'elle-même, ou réfléchir sur la nature de son existence [63] ». Par ailleurs, imbu de l'idée du progrès humain, Büchner affirmait que l'écart mental entre les Blancs et les Noirs ne pouvait que s'accroître, puisque les premiers « progresseraient » toujours plus vite que les seconds [64] (le darwinien Carl Vogt ne manquait pas d'étendre aux femmes cette loi : « La différence entre les sexes, en ce qui concerne la cavité crânienne, croît avec le développement de la race, en sorte que l'Européen mâle surpasse bien plus la femelle, que le Nègre, la Négresse[65] »). Selon Büchner, les « classes inférieures », mal policées et brutales, se laissaient comparer, à de multiples égards, aux peuples primitifs[66]. Mais l'essentiel, pour lui, était « la parenté de sang ». Cette *Blutsverwandschaft* était « le lien réel et indissoluble qui assure la cohésion des cellules individuelles dont est composé l'organisme social », et c'est dans cette parenté entre les générations que « s'ancrait l'hérédité des facultés, aspirations et besoins physiques et moraux [67] ». De là l'abîme entre les races : non seulement deux races différentes, telles que l'aryenne et la sémite, ne pourraient jamais fusionner, mais « seul le semblable peut s'unir au semblable, dans la vie humaine comme dans la vie animale et végétale; la nature est et reste par excellence une aristocrate, qui châtie implacablement toute atteinte à la pureté du sang [68] ».

Il est à noter que le *Kulturgeschichte* de von Hellwald accueillait des opinions différentes : un autre de ses collaborateurs, le professeur Otto Henne am Rhyn, chargé de l'introduction générale, exprimait pour sa part l'espoir en une fusion harmonieuse de toutes les races humaines[69]. Dans son éclectisme, von Hellwald eut même la coquetterie de confier au professeur Salomon Lefmann la rédaction du chapitre consacré aux « Aryens des temps antiques », tandis que lui-même et Friedrich Schwally renseignaient le lecteur sur l'histoire et les mœurs des Sémites. Pour von Hellwald, la contradiction judéo-chrétienne se réduisait à la contradiction sémito-aryenne; toujours et partout, le Juif restait un étranger, un intrus, et sa conversion ne pouvait rien changer à l'animosité qu'il suscitait : « Le préjugé antijuif est une espèce de sentiment instinctif et naturel, qui se manifeste partout où des hommes de race différente entrent en contact[70]. » Schwally constatait que près de deux mille ans après la destruction de la nation juive, « la race juive avait inondé le monde » et il s'étendait sur l'arrogance et l'orgueil de cette « race inépuisable[71] ». L'eût-il voulu, comment Salomon Lefmann aurait-il pu rendre à ses peu charitables confrères la monnaie de leur pièce? Il l'aurait pu d'autant moins que depuis 1879, l'agitation antisémite avait pénétré dans les universités, sous l'égide de l'illustre historien Heinrich von Treitschke, l'auteur de la formule « les Juifs sont notre malheur ».

Une autre *Kulturgeschichte* allemande, moins ambitieuse, due à Julius Lippert, opposait les agriculteurs aryens aux pasteurs sémites; l'absence d'un mythe de la Déesse-mère dans le judaïsme lui paraissait attester l'incapacité des Sémites à inventer l'agriculture, et il les qualifiait de « rameau complètement desséché » de la race blanche[72]. Les démonstrations de l'infériorité des Sémites étaient très variées. Il va de soi qu'elles ne se limitaient pas à la seule Allemagne. En faisant traduire les œuvres du populaire naturaliste allemand Alfred Brehm, son éditeur français s'avisa de compléter ses *Vies des animaux* par un volume supplémentaire, consacré aux *Races humaines*. La rédaction en fut confiée à l'anthropologue René Verneau. La famille des Hébreux, ce rameau de la «branche sémitique » du « tronc blanc », ne s'en tirait pas à son avantage :

« Chez nous, notamment, la vie extérieure d'un israélite est celle de tout le monde. Il ne se distingue du commun que par sa malpropreté, sa cupidité, son caractère obséquieux, son observance du sabbat, sa coutume de ne manger que certaines viandes... Ce qui précède peut, en somme, s'appliquer, en grande partie, aux Israélites de toutes les parties du monde; partout leur morale peut se formuler ainsi : la terre entière appartient au peuple de Dieu. Ce que les infidèles possèdent, ils l'ont pris aux Juifs; ceux-ci ont donc le droit de le leur ôter par la ruse, puisqu'ils n'ont pas la force. S'ils réussissent, ils ne font que reprendre ce bien qu'on leur avait enlevé[73]. »

On pourrait citer aussi, dans le cas de la science française, l'esprit original que fut Gustave Le Bon. Ses diatribes antijuives manquaient pourtant complètement d'originalité, en ce sens que tout ce qu'il disait avait déjà été dit, et avec davantage de brio, par Voltaire — au terme près d'Aryen[74].

Il a été souvent observé que l'antisémitisme français servit de dérivatif à l'humiliation nationale de 1871. En 1883, un banal article du *Figaro* illustrait remarquablement ce mécanisme. Son auteur, René Lagrange, entreprenait d'évoquer l'entrée triomphale des troupes prussiennes à Paris. Loin d'en contester l' « aryanisme », il paraissait rendre hommage, en les décrivant, aux mânes de Clovis et de ses compagnons :

« Ils portaient pour la plupart, l'uniforme brillant des cuirassiers. Coiffés de casques dont le cimier portait des animaux chimériques, revêtus de cuirasses ornées d'armoiries en relief ou d'écussons en métal, ces cavaliers étincelaient sous les premiers rayons d'un soleil de mars. La physionomie de ces soudards aristocratiques était en harmonie avec leurs mâles armures. L'ensemble en était grandiose. Leurs cheveux d'un blond roux, leurs moustaches fortement plantées et d'un jet hardi, leur teint clair et rouge à la fois, leurs yeux d'un bleu de ciel au rayon farouche rappelaient à s'y méprendre, le portrait de ces mêmes hommes, tracé autrefois par le burin de Tacite... »

Ses ressentiments de vaincu, René Lagrange les manifestait un peu plus loin, dans sa description :

« Ce groupe militaire était immédiatement suivi d'un autre, mais civil, celui-là. Le second groupe était, assurément, plus curieux encore que le premier. Derrière ces Centaures tout bardés de fer et étincelants d'acier, s'avançaient, enfourchés sur leurs chevaux comme des pincettes, des personnages bizarres vêtus de longues houppelandes brunes et ouatées. Mines allongées, lunettes d'or, cheveux longs, barbes rousses et sales, vermiculées en tire-bouchons, chapeaux à larges bords, c'étaient autant de banquiers israélites, autant d'Isaac Laquedem, suivant l'armée allemande comme les vautours. A cet accoutrement, il n'était pas difficile de reconnaître leur profession. C'étaient, évidemment, les comptables ou financiers juifs chargés de l'encaissement de nos milliards[75]... »

Dans *la France juive,* Édouard Drumont assurait avoir été également un témoin oculaire de ce défilé d'aigles et de vautours. Ajoutons qu'en 1940, l'entrée de

l'armée allemande à Paris a été décrite sous des couleurs assez semblables — mais cette fois, sans le fantasme des Juifs[76].

En 1873, un savant suisse, Alphonse de Candolle, faisait un autre rêve, bien plus singulier encore : celui d'une Europe peuplée uniquement de Juifs — et de ce fait, pacifique et heureuse :

« Si l'Europe était uniquement peuplée d'Israélites, voici le singulier spectacle qu'elle présenterait. Il n'y aurait plus de guerres, par conséquent le sens moral ne serait pas si souvent froissé, des millions d'hommes ne seraient pas arrachés aux travaux utiles de toute espèce et l'on verrait diminuer les dettes publiques et les impôts. D'après les tendances connues des Israélites, la culture des lettres, des sciences, des arts, surtout de la musique, serait poussée très loin. L'industrie et le commerce seraient florissants. On verrait peu d'attentats contre les personnes, et ceux contre la propriété seraient rarement accompagnés de violences. La richesse augmenterait énormément par l'effet d'un travail intelligent et régulier, uni à l'économie. Cette richesse se répandrait en charités abondantes. Le clergé n'aurait pas de collisions avec l'État, ou bien ce serait seulement sur des objets secondaires. Il y aurait malheureusement des concussions et peu de fermeté chez les fonctionnaires publics. Les mariages seraient précoces, nombreux, assez généralement respectés; par conséquent, les maux résultant du désordre des mœurs seraient rares. Ceci, joint à quelques bonnes règles d'hygiène, rendrait la population saine et belle... »

Mais cette cité idéale juive, continuait Candolle, ne saurait subsister longtemps, car les Aryens ne tarderaient pas à lui porter des coups mortels : « Pour peu qu'il restât en Europe ou dans les pays voisins quelques enfants des anciens Grecs ou Latins, des Cantabres ou des Celtes, des Germains, des Slaves ou des Huns, l'immense population supposée serait bientôt soumise, violentée et pillée... Si les barbares manquaient en Europe, il en viendrait d'au-delà des mers (...) Telles sont les lois de l'histoire naturelle[77]. »

Mais que venait donc faire cette utopie philosémite dans un ouvrage intitulé *Histoire de la science et des savants?* Il s'agissait en réalité pour Candolle d'illustrer la toute-puissance des « atavismes », autrement dit, de l'hérédité. Aussi bien faisait-il ressortir, dans la suite de son apologue, le paradoxal contraste entre la douceur des Juifs, et la sauvagerie des Chrétiens ou Aryens :

« L'Ancien Testament... admet la dure loi du talion : dent pour dent, œil pour œil. Au contraire, le Nouveau Testament est imprégné de douceur, de charité et d'humilité... Si les seuls enseignements religieux avaient formé les peuples, les Israélites pourraient bien être violents, mais les chrétiens devraient être soumis, au lieu que c'est le contraire précisément qui se voit... La race juive est une des plus

anciennement civilisées, et en même temps, elle ne s'est mêlée à aucune autre... La douceur relative des Israélites ne tient donc ni à leur religion ni à la manière dont on les a traités. L'histoire naturelle en donne bien mieux l'explication. »

Ainsi, tout en opérant une inversion du signe de valeur, cet homme de bonne volonté cherchait lui aussi dans la nature ou la « race » la clé majeure de l'histoire. Dans le monde savant, ce déterminisme racial domina le terrain jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle. Et c'est à l'époque même où il commença à céder la place à d'autres vues qu'il devint un article de foi pour le grand public. En 1904, un esprit critique français, Jean Finot, faisait ainsi le point :

« Ces produits de l'imagination scientifique, accueillis d'une façon aveugle, sans la moindre critique, ont passé, en outre, dans les manuels d'histoire et de pédagogie. Aujourd'hui, sur I ooo Européens instruits, 999 sont persuadés de l'authenticité de leurs origines aryennes (...) Cela est devenu presque un axiome. A la suite de cette doctrine si profondément enracinée dans la conscience européenne, la sociologie, l'histoire, la politique et la littérature modernes n'ont cessé d'opposer les Aryens aux autres peuples sémitiques ou mongols. L'origine aryenne est devenue une sorte de source bienfaisante d'où découlent la haute moralité de l'Europe et les vertus de ses principaux habitants... Lorsqu'on tient à comparer dans le jargon sociologique actuel, deux mentalités, deux morales, on dit couramment « aryen » et « anaryen ». On croit alors avoir tout dit[78]. »

DES PRÉADAMITES A LA PSYCHANALYSE

Nous avons vu comment, au début du siècle, un polygéniste tel que Bory de Saint-Vincent s'efforçait de montrer que ses croyances scientifiques ne contredisaient en rien la tradition chrétienne. Un demi-siècle plus tard, les temps avaient bien changé : face à l'évolutionnisme triomphant, le polygénisme, qui, étendu aux animaux, se laissait solliciter en faveur du créationnisme biblique (espèces créées « paire par paire ») devenait, pour certains tenants de la foi traditionnelle, l'ultime planche de salut. Les premiers auteurs à exhumer à cette fin la vieille « théorie préadamite » furent les Américains proesclavagistes Nott et Gliddon. Se réclamant désormais de la science, ils classaient résolument à part, dans leur Types of Mankind, la race des Juifs qui, « conformément à une loi organique de la vie animale, ont conservé sans le moindre changement les traits que le Tout-Puissant a imprimé sur le premier couple hébreu qu'il a créé ». Bien entendu, les autres races, et spécialement les Noirs, avaient été également créées séparément : « Le Tout-Puissant a certainement individualisé toutes les races humaines dès le commencement[79]. » Dans le cas de Nott et de Gliddon, la

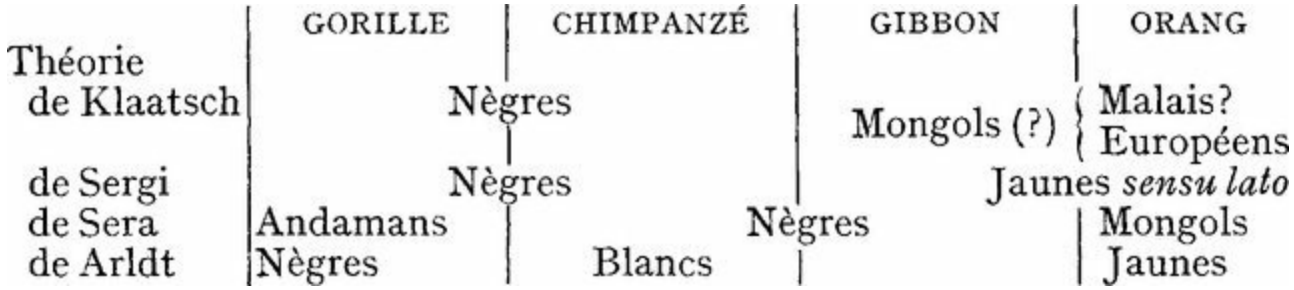
conclusion politique à tirer allait de soi.

Leur caution scientifique majeure, et leur préfacier, était le célèbre naturaliste Louis Agassiz, qui s'efforçait de combattre l'évolutionnisme à l'aide de sa théorie des « créations séparées ». Agassiz précisait lui-même qu'il s'agissait pour lui de maintenir l'abîme entre l'homme et le singe, l'homme et l'animal, conformément aux vues anciennes[80] ; et à y regarder de plus près, la cause qu'il défendait n'était qu'à demi perdue : car les évolutionnistes qui cherchaient à combler cet abîme, et s'attachaient à trouver le fameux « chaînon manquant », creusaient, sous divers prétextes scientifiques, de nouveaux abîmes entre les diverses races d'hommes. Un discours de l'anatomiste Schaafhausen (dans lequel Darwin voyait l'un de ses précurseurs [81] permet de comprendre quelles satisfactions psychologiques les Européens blancs pouvaient en tirer.

Proclamant en 1866 que « le mur de séparation est tombé entre le monde primitif et le monde actuel, entre l'homme et l'animal » Schaafhausen précisait que « l'abîme qui les séparait nous apparaît moins profond depuis que nous connaissons des singes d'un ordre plus élevé... Cet abîme se comble de plus en plus depuis que la conformation des races inférieures, et, ce qui est très significatif, celle même de l'homme fossile, a permis de constater des caractères qu'il faut, sans contredit, considérer comme tenant de très près à la nature animale ». Le fait que certains indigènes « ne sauraient être accessibles aux idées élevées de la religion » faisait partie de ces caractères; aussi Shaafhausen adhérait-il à la « thèse des origines multiples de l'homme... A l'appui de cette opinion viennent encore certaines ressemblances des singes de l'Asie et de l'Afrique avec les diverses races d'hommes qui peuplent ces deux contrées ».

« Notre science, insistait encore cet anatomiste bien-pensant, n'est pas en contradiction avec la morale; elle ne conteste ni l'esprit dans l'homme ni Dieu dans la nature; elle n'a nullement l'intention de ravir à l'homme cette consolation qu'il trouve dans la foi à l'immortalité de l'âme[82]. »

Ainsi, tout se passait comme si l'équilibre compromis par l'apparentement de l'homme à la bête se laissait rétablir par la différenciation entre les hommes accessibles aux idées élevées de la religion ou de la morale, et les autres, ceux qui « tenaient très près la nature animale ». Peu après, le darwinien matérialiste Carl Vogt, tout aussi soucieux des principes moraux que les spiritualistes Agassiz ou Schaafhausen, et pour lequel la « série des formes humaines » débutait par le Nègre pour culminer dans le Germain[83] », jetait les premiers fondements de la « théorie polyphylétique » des origines humaines[84]. Ce polygénisme modifié, qui, développé par divers successeurs, affiliait chaque grande race humaine à une race particulière de grands singes anthropoïdes, se laissait résumer dans la table généalogique suivante [85] :



Il semble bien que ces auteurs manifestaient quelque tendance à rapprocher l'homme blanc d'un singe réputé plus intelligent que les autres (et c'est ainsi que l'anatomiste Klaatsch affiliait l' « Indo-germain », à travers l'homme d'Aurignac, à l'orang, et le Nègre, à travers l'homme de Neanderthal, au gorille[86]. Parallèlement à ces spéculations, d'autres, dont on hésite à affirmer qu'elles étaient plus fragiles (en dernier lieu, celles du biologiste Lecomte du Noüy[87] étayaient des nouvelles théories polygénistes par l'exégèse de la Bible. C'est ainsi qu'au plus fort de la querelle darwinienne, divers auteurs anglais tentèrent de ranimer la vieille théorie « préadamite ». Les uns, tel le docteur Vivian au congrès anthropologique de Dundee (1867), faisait appel aux vues d'Agassiz pour conclure à une pluralité d' « Adams » indépendants les uns des autres, et dont l'Adam proprement juif n'aurait été que le dernier en date[88]. D'autres, tels le révérend Dunbar Heath, ou un certain George Harris, F.S.A., laissaient Agassiz et l'histoire naturelle de côté, pour se contenter des séculaires ressources de l'exégèse scripturaire (car n'était-il pas écrit que Caïn, après avoir tué Abel, cherchait à fuir d'autres hommes? — ce qui démontrait l'existence d'un peuplement antérieur à Caïn et à ses parents — et ainsi de suite[89]. Mais un tel préadamitisme, trop contraire à l'esprit scientiste de l'époque, ne rallia que quelques rares suffrages anglo-saxons, tandis qu'une autre théorie, postulant d'une manière nouvelle une radicale différence de nature entre les Juifs et les autres hommes, connut un succès bien meilleur.

Puisque la contradition judéo-chrétienne, interprétée à la lumière de la science, demandait désormais à être expliquée « naturellement », ou en termes de contradiction sémito-aryenne, il était naturel de faire appel à la physiologie plutôt qu'aux généalogies. Le docteur Jean-Christian Boudin (1803-1867), président de la Société d'Anthropologie de Paris et l'un des créateurs de la statistique médicale, posa le premier ce principe laconique : « Nulle part le Juif ne naît, ne vit, ne meurt comme les autres hommes au milieu desquels il habite. C'est un point d'anthropologie comparée que nous avons mis hors de contestation. »

Dans son grand *Traité de géographie et de statistique médicales,* Boudin (en s'appuyant surtout sur les statistiques prussiennes) apportait des précisions. Conformément à l'opinion commune, les Juifs croissaient en nombre plus rapidement que les autres hommes; mais cela était dû à une mortalité moindre plutôt qu'à une natalité plus grande (en ce qui concerne celle-ci, la particularité juive était l'absence à peu près complète d'enfants nés hors mariage). Plus encore

que par leur surprenante longévité, les Juifs se singularisaient par leur constitution résistante : ils savaient s'acclimater sous tous les cieux, dans tous les climats; ils étaient « le seul peuple véritablement cosmopolite (...) Ce cosmopolitisme, dont seuls, parmi tous les peuples de la terre, ils possèdent le privilège, et qui confond la raison humaine, n'est-il pas plutôt l'indice d'une grande mission providentielle que l'effet d'un hasard[90] ? ».

Décidément, le « peuple témoin o paraissait à Boudin biologiquement préadapté à sa fonction théologique. Son observation fut recueillie par des savants qui ne se souciaient nullement de théologie. Carl Vogt s'y référait dans ses *Leçons sur l'homme,* pour dire que « de toutes les races humaines, il n'y en a qu'une seule, à savoir la race juive, qui puisse s'acclimater dans les deux hémisphères avec la même facilité, dans les régions chaudes et tempérées, et à y subsister sans l'aide de la race indigène[91] ». A l'époque de l'expansion coloniale, il s'agissait d'un problème très discuté; Virchow, par exemple, pensait avoir définitivement établi que la « race germanique » était congénitalement incapable de s'acclimater aux tropiques[92]. L'idée que les Juifs étaient faits autrement que les autres hommes, et singulièrement que les Chrétiens, après avoir inspiré tant de légendes médiévales[93], s'intégrait de la sorte au savoir scientifique moderne. Un sociologue juif de Vienne, Ludwig Gumplowicz, reprochait au peuple juif « de ne pas savoir disparaître[94] »; un médecin antisémite français, Georges Vitoux, cherchait à démontrer statistiquement que les jours de ce peuple étaient comptés[95]. A des auteurs tels que Vacher de Lapouge en France, ou Karl Pearson en Grande-Bretagne, qui s'inquiétaient du « crépuscule des Aryens », il semblait au contraire que les Juifs, grâce à leur constitution spéciale, étaient on ne peut mieux placés pour recueillir la succession de ceux-ci.

Le principal popularisateur de l' « idée aryenne » en France, Édouard Drumont, ne manquait pas lui aussi de relever la singularité du cas : « Seule de toutes les races humaines, elle [la race juive] a le privilège de vivre sous tous les climats, et en même temps, elle ne peut se maintenir sans nuire aux autres[96]... » Drumont, qui suivait attentivement et citait correctement la production scientifique de son temps, s'appuyait sur une étude publiée en 1881 par la *Revue scientifique,* dans laquelle avaient été regroupées toutes les données disponibles sur la démographie juive à travers le monde. Pour l'auteur anonyme de ce travail, les privilèges physiologiques et les immunités des Juifs indiquaient chez eux « ou une vitalité congénitale spéciale, ou une merveilleuse aptitude à approprier leur hygiène aux exigences climatiques de chaque contrée (...) Ces immunités résistent à l'état généralement misérable que leur attribuent les observateurs ». A la recherche d'une explication, notre auteur invoquait alternativement les vertus de la pureté raciale, ou une hygiène et une vie familiale plus saines, ou même un bien-être matériel soigneusement dissimulé « sous l'apparence de la misère (...) Toutes ces

hypothèses sont admissibles », concluait-il[97].

La même année, le géographe allemand Richard Andree ne retenait qu'une seule hypothèse : la puissance du sang juif, qui, toujours et partout, avait su *surmonter* les injections ou transfusions des sangs étrangers, pour garder intact et fidèle à lui-même « le vieil et monumental corps juif, et le vieil esprit juif, héréditairement transmis par ce corps [98] ». « Du point de vue anthropologique, écrivait encore Andree, les Juifs représentent l'un des objets les plus intéressants, car aucun autre type racial ne se laisse aussi bien dépister à travers les siècles, aucun autre ne manifeste une pareille constance des formes, aucun n'a su résister comme celui-ci aux influences du temps et de l'espace vital. » C'était, on le voit, exprimé en jargon scientifique, un thème majeur des écrits antisémites, de la France juive à la *Victoire du* judaïsme sur le *germanisme*-et à Mein *Kampf*.

Transposition scientifique des vieilles peurs humaines : autour de 1900 encore, manuels d'histoire naturelle et encyclopédies consacraient une place considérable au phénomène de l'engendrement à distance, ou *télégonie*. Les preuves de ce phénomène imaginaire se laissaient surtout observer chez les chevaux et les chiens, compagnons fidèles de l'homme, et supports privilégiés pour la projection de ses angoisses. Selon cette croyance, une femelle pur-sang, croisée avec un mâle bâtard, était souillée à tout jamais, condamnée à mettre bas une progéniture impure, à l'image du « premier mâle » (cette superstition était donc le négatif de celles qui entouraient le *jus primae noctis)*. Darwin, sous la rubrique des « Modes anormaux de reproduction », avait dressé une liste des cas bien observés de ce genre; Claude Bernard les expliquait par une « fécondation incomplète »; et Spencer, en supposant que « le fœtus modifie la mère à son image [99] ». Ainsi parée des prestiges de la science et de la philosophie, la *télégonie* faisait retour dans le règne humain; une femme aryenne, souillée une seule fois par un Juif, était de ce fait vouée à mettre au monde uniquement des enfants juifs (ou « hébroïdes »). Aux États-Unis, une virulence semblable était attribuée au sang ou au sperme des Noirs; pourtant, ce thème n'y fut pas développé dans un roman à grand succès, comme cela fut le cas en Allemagne[100].

Telle était la forme extrême, qui trouva son reflet dans la législation du IIIe Reich, de l'idée de *pénétrance* ou nature spéciale du sang juif, et plus généralement, des « sangs anaryens ». Elle connaissait aussi des formes atténuées, ou des variantes (croyance soit à l'infécondité ou à une fécondité moindre des « unions mixtes » soit à l'inévitable victoire du « sang inférieur »), étendues à l'ensemble du genre humain. En France, Vacher de Lapouge invoquait à ce sujet la loi de Gresham, empruntée à l'économie politique : « Le mauvais sang chasse le bon, comme la mauvaise monnaie chasse la bonne. » Mais Broca s'était déjà livré à des recherches sur « les phénomènes d'hybridité dans le genre humain » (ainsi qu'en bon polygéniste, il désignait les unions mixtes), sa conclusion étant que dans

presque tous les cas, les résultats étaient biologiquement désastreux[101]. Telle était l'opinion dominante, et même Darwin, après avoir balancé entre le pour et le contre, se ralliait à ces vues[102].

Il est vrai qu'à la fin du XIX^e siècle (partiellement sous l'influence de l'évolutionnisme, propice aux vues monogénistes), toutes ces superstitions commençaient à se dissiper dans le monde scientifique proprement dit. En ce qui concerne le cas des Juifs, il faut aussi faire la part de l'acquis de l'anthropologie dite physique. En effet, avant d'échouer dans ses ambitions principales, cette discipline avait permis d'établir, grâce à ses minutieuses enquêtes, que ceux-ci ne bénéficiaient d'aucun privilège physiologique particulier[103]. Quant à leur meilleure résistance à la mortalité infantile et à certaines maladies, la tradition de Moïse permettait effectivement d'en rendre compte, et l'on vit même en 1893 Anatole Leroy-Beaulieu regretter « que les controverses de l'Église primitive sur les observances rituelles n'aient pas abouti au triomphe de la Loi et des judéo-chrétiens », et se demander si « le rédacteur du Pentateuque n'a pas pressenti M. Pasteur [104] ».

***

Cependant, dès la fin du XIX^e siècle, les démographies juive et chrétienne convergeaient l'une vers l'autre : les progrès de la médecine et l'évolution générale des mœurs supprimaient peu à peu les causes des anomalies statistiques qui avaient frappé si fortement le docteur Boudin et ses contemporains. La thèse de la « spécificité juive » n'en fut pas abandonnée pour autant; simplement elle fut soutenue à l'aide d'autres arguments, et par les tenants d'autres disciplines. A ce propos, on peut remarquer qu'à la fin du XIX^e siècle, le mouvement des idées et l'évolution des méthodes scientifiques étaient marqués par une double et contradictoire tendance. D'une part, la prolifération et la spécialisation des savoirs multipliaient et élargissaient les fossés interdisciplinaires, et les nouvelles sciences de l'homme, qui se constituaient de manière autonome, tendaient de ce fait même à mettre l'accent sur sa spécificité; de l'autre, la révolution darwinienne rattachait l'homme à la nature d'une manière spectaculaire et charnelle; on pourrait presque dire que, chassée par mainte fenêtre, cette nature rentrait par la porte grande ouverte de la croyance en la toute-puissance de l'hérédité.

Étayée par les concepts d'atavisme et d'instinct, cette vieille croyance se trouvait même promue par certains au rang d'une loi universelle, d'ordre cosmique. L'auteur d'un classique traité sur *l'Hérédité psychologique,* le philosophe Th. Ribot (1839-1911), décrivait cette loi comme suit :

« Du point de vue philosophique, l'hérédité nous apparaît comme un fragment d'une loi beaucoup plus générale, d'une loi de l'univers, et sa cause doit être cherchée dans le mécanisme universel (...) Elle n'est qu'un cas de cette loi dernière que les physiciens appellent la conservation de l'énergie, et le métaphysiciens, la causalité universelle[105]. »

Conformément à ce principe général, « dans une même espèce animale ou humaine, les races elles-mêmes conservent leurs caractères psychiques, comme leurs caractères physiologiques ». Notons qu'en ce qui concerne les caractères et mœurs de la « race juive », Ribot se ralliait aux jugements élogieux de Candolle, et c'est sur la « race bohémienne » qu'il reportait les habituels reproches antisémites : « Pleine de haine pour les peuples civilisés, cette race possède certains vices à titre de culte héréditaire; elle les aime et les défend comme une religion. Ainsi leur plus haute ambition est-elle de voler les chrétiens[106]... »

Combinée à l'axiome « rien ne se crée, rien ne se perd », la conception évolutionniste de l'hérédité portait des fruits parfois étonnants : ainsi pour Ernst Haeckel, qui s'était fait l'apôtre d'une nouvelle « religion moniste », l'âme humaine n'était que le développement graduel de « l'âme des protistes unicellulaires [107] ». Mais, laissons là pour le moment cet avatar transformiste de la *Natur philosophie,* et venons-en aux idées et aux hommes qui donnèrent à l'étude de l'âme humaine un tour tout à fait nouveau.

Aux origines, il y eut l'engouement des psychiatres français pour des méthodes thérapeutiques centrées sur les obscurs phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion. Les deux écoles en présence à la fin du XIX^{e} siècle, celle de Nancy et celle de Paris, mettaient elles aussi l'accent sur les généalogies, tant familiales que raciales, des malades « névropathes », mais elles divergeaient sur le mode de transmission de l'hérédité pathologique. L'école de Nancy supposait une transmission purement psychique (son fondateur, le docteur Liébault, allait jusqu'à interpréter la télégonie « psychiquement », c'est-à-dire par l'action de la pensée de la mère sur l'anatomie de l'embryon[108]. L'école de Paris s'en tenait plus classiquement à la physiologie; et son célèbre chef, le docteur J.-M. Charcot (1825-1893) en vint à penser que les Juifs étaient racialement prédisposés à la « névropathie » des voyages ou du nomadisme; le légendaire Juif errant ne faisait que typifier ce « besoin irrésistible de se déplacer, de voyager sans pouvoir se fixer nulle part [109] ». En conséquence, Charcot chargeait l'un de ses assistants, le docteur Henry Meige, d'étudier systématiquement et sous sa direction le phénomène du Juif Errant.

Dans sa thèse de doctorat, le docteur Meige qualifiait celui-ci de « prototype des Israélites névropathes pérégrinant à travers le monde ». « N'oublions pas,

continuait-il, qu'ils sont Juifs, et qu'il est dans le caractère de leur race de se déplacer... » Décrivant ensuite les cas cliniques observés par lui et ses confrères, il cherchait à distinguer entre ce terrain caractériel et l'étiologie :

« Quelles ont été les causes occasionnelles de cette maladie du voyage? Des traumatismes comme dans le cas de K... Des émotions violentes comme chez S... C'est l'étiologie même de leurs attaques. N'est-ce pas à la suite d'une émotion violente, la vue de Jésus-Christ sous la torture du calvaire, que Cartophilus s'enfuit de sa demeure et se mit à pérégriner? »

Tiraillé de la sorte entre la superstition chrétienne et la superstition médicale positiviste, le docteur Meige concluait : « Le Juif Errant existe donc aujourd'hui; il existe sous la forme qu'il avait prise aux siècles passés... Cartophilus, Ahasverus, Isaac Laquedem relèvent de la pathologie nerveuse au même titre que les malades dont nous venons de retracer l'histoire[110]. »

Les ouvrages populaires de Gustave Le Bon sur la psychologie collective et sur l'âme raciale attestent avec quelle rapidité se propageaient les « découvertes récentes de la physiologie [111] » de cet ordre, et comment elles se laissaient invoquer à l'appui du racisme le plus outrancier[112]. Un témoignage meilleur encore est offert par *la* France juive de Drumont, dans laquelle il est question des terribles révélations du docteur Charcot sur la névrose juive, et sur les dangers de sa contagion. « Cette névrose, le Juif a fini, chose étrange, par la communiquer à toute notre génération[113]... »

Il est vrai que les pérégrinations juives se laissaient aussi bien expliquer par le recours à de tout autres disciplines. Ainsi, l'orientaliste allemand Adolf Wahrmung attribuait les dangers du « nomadisme dominateur sémite » à la maturité raciale des Juifs, jouant avec les jeunes peuples aryens « comme le chat avec la souris »; et il insistait encore davantage sur l'opposition entre les peuples du désert, qui spolient la Nature, et les peuples de la forêt, pour lesquels elle est sacrée[114]. Cette opposition était généralisée dans les influentes théories « anthropogéographiques » de Friedrich Ratzel, pour qui l'âme des peuples était le reflet des paysages[115]. Elle fut ensuite popularisée par Werner Sombart. *Les Juifs et la vie économique* (1911) de cet ami et rival de Max Weber présentaient la particularité de s'ouvrir sur un éloge des enfants d'Israël, désignés comme les créateurs du régime capitaliste, et comparés en cette qualité au soleil[116], pour aboutir aux caractérisations usuelles : calculateurs talmudiques et nomades, issus du désert oriental, d'une part, fils de la généreuse nature germanique, de ses humides forêts, de l'autre. On ne saurait dire lequel de ces deux thèmes était plus riche en signifiés antisémites, mais l'on sait que *les Juifs et la vie économique* servirent de source documentaire à Hitler, lors de la rédaction de *Mein Kampf*[117].

Si ce chapitre paraît définitivement clos, un autre s'est ouvert au début du XX^e siècle, lorsque le débat s'est transposé sur le nouveau terrain de la psychanalyse — un terrain sur lequel certains initiés continuent encore à le poursuivre de nos jours, à mots couverts, mais avec toute la passion qui accompagne les querelles autour d'un héritage, voire les rivalités de primogéniture.

Dès les débuts, la discussion théorique se trouva entachée par les difficultés biographiques. Faut-il rappeler que toutes les luttes de Freud se sont poursuivies sous le signe du mythe aryen? Sur le plan personnel, il suffit d'évoquer ses relations dramatiques avec C. G. Jung, son génial « fils aîné » et héritier présomptif. Aussi bien ce disciple, au lendemain de sa première visite chez le maître, rêvait-il qu'il sortait d'un ghetto inhabitable[118] ; en regard, les évanouissements du maître, lors de ses discussions avec le disciple frondeur, n'en disent pas moins long[119]. Mais, laissons aux analystes les interprétations, venons-en aux doctrines et conceptions en présence.

Freud cherchait à interpréter la tension entre les Juifs et leurs voisins (ou bien, ainsi qu'il s'exprima une fois, « la manière dont s'est fait le Juif, et pourquoi il s'est attiré cette haine immortelle [120] ») à la lumière de l'histoire du monothéisme hébraïque, aux prises avec des fantasmes archaïques refoulés, mais qui auraient partiellement resurgi dans le christianisme[121]. Il s'agissait donc pour lui d'une séquelle des « illusions religieuses », et d'un problème d'ordre purement culturel : rappelons que dans *Totem et Tabou,* son mythe anthropologique majeur, il faisait jaillir d'une même source (le « parricide originel », suivi de la formation du complexe d'Œdipe) la morale, la religion et les arts, tout ce qui fait l'humanité[122]. La coupure ainsi suggérée avec « la nature » devenait (ou redevenait?...) radicale; cela est d'autant plus remarquable qu'il espérait que les dernières audaces de la psychanalyse permettraient de « réduire la largeur du gouffre que l'orgueil humain a jadis creusé entre l'homme et l'animal [123] ». D'autre part, certains passages de la correspondance de Freud nous apprennent qu'il admettait une différence d'ordre constitutionnel, ou héréditaire, entre « Sémites » et « Aryens » (« le mode talmudique de pensée ne peut pas avoir subitement disparu de nous », écrivait-il en 1908 à Karl Abraham, le mettant en garde contre leur commune tendance aux « préférences raciales [124] »). Trente ans plus tard, dans *Moïse et le monothéisme,* il prêtait aux Juifs de l'Antiquité des « dispositions psychiques spéciales », leur permettant de « supporter les inconvénients de la religion de Moïse [125] ». De telles conceptions correspondaient à la croyance « néo-lamarckienne » en l'hérédité des caractères mentaux acquis (hypothèse des « traces mnésiques ») que Freud défendait encore au soir de sa vie, défiant audacieusement le verdict de la « science biologique [126] ».

Il reste qu'il s'abstenait d'étendre cette hypothèse au règne animal, et qu'il en allait de même pour ses autres concepts; c'est ainsi que le « ça » était pour lui le

porteur d'un secret qui se perdait dans les sombres abîmes de l'héritage ancestral ou phylogénétique[127]. Il manifestait la même prudence de savant en s'arrêtant d'une manière significative au seuil des problèmes qui l'engageaient personnellement d'une manière ou de l'autre. Il s'en est expliqué en passant en 1931, en traitant des potentialités culturelles de la femme (qu'avec son siècle, il supposait inférieures à celles de l'homme) : dans une question aussi riche en implications polémiques, écrivait-il en conclusion, le verdict de la psychanalyse risque de ressembler au « fameux bâton à deux bouts de Dostoïevski [128] ». Toute la grandeur de Freud est dans l'art, la percée faite, de ces arrêts et de ces reculs, dans l'humilité qui consiste à savoir dire : « Je ne puis avancer plus loin[129]. » Et c'est ainsi que, cherchant à se définir en tant que Juif, il se contentait de parler de « la claire conscience d'une identité intérieure, du sentiment intime d'une même construction psychique », et de « forces affectives obscures, d'autant plus puissantes qu'elles se laissent mal saisir dans les mots [130] ».

Jung, en revanche commençait, dès avant sa rupture avec Freud, à chercher un vocabulaire qui puisse rendre compte, selon ses propres termes, de « ces couches plus profondes de l'universellement humain dans lesquelles Freud n'a pas pénétré [131] ». Dans l'ouvrage qui préluda à sa sécession, il postulait déjà l'existence de « quelque chose d'universel, qui unit entre eux non seulement les individus pour en faire un peuple, mais qui les lie aussi rétroactivement aux hommes du passé et à leur psychologie [132] ». Ainsi s'ébauchait son grand concept de *l'inconscient collectif,* qu'il définissait en 1917 comme « le dépôt de toute l'expérience mondiale de tous les temps, et de ce fait, une image du monde qui s'est fermée depuis des éons [133] ». Jung croyait reconnaître une manifestation de cette image dans l'universalité des croyances religieuses — ce qui pourrait faire songer aux théologies de la « révélation naturelle [134] »; mais c'est bien d'autre chose qu'il s'agissait, puisque l'inconscient collectif échappait par définition à toute prise de conscience — et surtout, parce que loin de se limiter au genre humain, il remontait au moins aux dinosaures. De la sorte, l'arbre de l'évolution biologique se trouvait doté d'une superstructure spirituelle : « Nous traînons en nous dans la structure de notre corps et de notre système nerveux toute notre histoire généalogique; cela est vrai aussi pour notre âme qui révèle également les traces de son passé et de son devenir ancestral... tout ce qui exista une fois est encore présent et vivace en nous ». De là Jung passait à sa théorie des *archétypes :* ainsi, l'archétype du dragon était dû à ce que « la nature a procédé à deux grandes expériences » en créant successivement les invertébrés et les vertébrés; de ce fait, « nous sommes à la fois écrevisse (par le sympathique) et saurien (par la moelle épinière)[135]... »

Nous sommes là, sous couleur de spiritualisme, en pleine *Natur-philosophie,* à la poursuite de « l'âme des protistes » de Haeckel, voire de « l'âme du monde ». Mais un inconscient collectif qui remontait phylogénétiquement à l'origine de toute

vie ne pouvait que se plier aux lois de l'évolution, se diversifiant d'étape en étape. En ce qui concerne l'étape ultime, c'est-à-dire l'homme selon Jung, on peut considérer comme un signe prémonitoire sa critique de la « psychologie névrosée » de Freud, » qui, avec son concept du « surmoi », tente d'introduire subrepticement dans la théorie psychologique sa vieille et sombre image de Jéhovah[136] ». Cette critique date de 1929; quatre ans après, au lendemain de l'avènement de Hitler, Jung procédait à une comparaison systématique entre « psychologie germanique » et « psychologie juive [137] », en opposant sur tous les plans « l'inconscient aryen » à « l'inconscient juif ». Du coup, on retrouvait sous sa plume les catégories ou les grands contrastes élaborés par la pensée européenne depuis les temps de Fichte, de Schlegel et de Renan : virilité et féminité, nomadisme et enracinement, créativité et stérilité, jeunesse et vieillesse. Seule la chute paraissait neuve : « Freud ne connaissait pas l'âme allemande, il la connaissait aussi peu que tous ses perroquets *(Nachbeter)* germaniques. Le grandiose phénomène du national-socialisme, que le monde entier contemple les yeux étonnés, les a-t-il édifiés? [138] »

Précisons aussitôt que la mythologie aryenne de Jung comportait bien des nuances, et qu'en donnant en 1934 de tels gages aux Nazis, il espérait pouvoir protéger son école, aider ses confrères allemands aussi bien que juifs; il faut y ajouter la naïve ambition thérapeutique d'exercer une influence modératrice, d'exorciser les démons qui montaient[139]. Mais le concept des âmes collectives ou raciales, enracinées dans l'intemporalité, possède sa logique : lorsqu'en 1948 l'apôtre français de Jung, le docteur Cahen, écrivait, dans un éloge de son maître : « Jung... est, par nature biologique et encore plus psychologique, demeuré un Germain[140] », il appliquait correctement une doctrine dont les adeptes continuent à affirmer les vertus scientifiques [141] .

Il est intéressant de noter que la première voix critique, l'impérieuse voix de Freud lui-même, nous révèle l'intention agressive, à la fois scientifique et juive, qui présidait à l'élaboration de son propre mythe anthropologique. En mai 1913, au lendemain de la défection de Jung, il écrivait à Abraham : « Le travail sur le *Totem* est terminé, à l'exception des corrections et citations. La chose doit paraître avant le Congrès de Munich, et elle doit servir à réaliser une coupure nette d'avec tout ce qui est religieux-aryen. Telle en sera, en effet, la conséquence[142]. » Une fois de plus, Freud voyait juste, puisque à ce Congrès, Jung, s'étonnant de voir le psychanalyste anglais Jones se rallier à Freud, lui disait : « Je pensais que vous étiez un chrétien[143] ! »

Sur le plan des méthodes respectives, une adepte de Jung, le docteur Frey-Rohn, paraît avoir vu juste, en observant « qu'au moment décisif, Freud glissait toujours vers l'individuel et le concret, tandis que Jung avait en vue l'impersonnel et le général [144] ». Sur le plan des valeurs, les faux pas de Jung se laisseraient peut-être

considérer comme une illustration de la dialectique qui mène de l'universalisme, panthéiste ou autre, au racisme, et l'antique adage *summum jus, summa injuria* remonte à la mémoire. Mais ce sont des chemins périlleux; souvenons-nous aussi, en prenant exemple sur Freud, que la dialectique philosophique devient plus facilement encore que la dialectique psychanalytique « un bâton à deux bouts ».

LA SURVIE DU PLUS APTE

Contrairement à ce qu'on pense généralement, les fameuses formules *the survival of the fittest et struggle for existence* sont dues non à Darwin, mais à Herbert Spencer. Ce détail rappelle que, sous bien des rapports, l'auteur de *The Origin of Species* n'était que le porte-parole de sa génération. Mais qu'il ait été ou non une œuvre collective, le transformisme permettait d'intégrer à un système grandiose, rendant compte de la généalogie ascendante des êtres vivants, de l'infusoire à l'homme, la vieille idée de la supériorité des races dites avancées, en même temps que celle du progrès humain. En ce qui concerne plus particulièrement l'idée d'un progrès illimité, Spencer s'en faisait l'apôtre dès le milieu du siècle. Combinant, dans l'esprit scientiste du temps, la loi de la conservation de l'énergie avec celle de l'évolution, le philosophe anglais croyait avoir démontré que la marche des hommes vers un avenir meilleur se poursuivait en vertu d'une loi universelle, et que « l'évolution ne peut s'achever que sur l'établissement de la plus grande perfection et du bonheur le plus complet [145] ». D'autre part, il allait de soi pour Spencer que cette marche se poursuivait sous la conduite de la race blanche, les autres demeurant loin derrière elle, à un stade primitif ou infantile : aussi bien, en attendant la lointaine apothéose finale de l'espèce *Homo sapiens,* se montrait-il résolument hostile aux mélanges de ses « variétés grandement divergentes [146] ». Ainsi, la relation entre l'idée du progrès et celle d'une hiérarchie raciale, que nous avons déjà relevée chez tant d'auteurs du passé, devenait-elle particulièrement nette chez ce penseur typique de l'ère victorienne.

Dans l'ensemble Darwin partageait cet optimisme, et de même le partage du genre humain en « races supérieures » et « races inférieures » allait de soi pour lui. Éparses dans *la Descendance de l'homme,* ces idées, sans figurer au premier plan, en formaient en quelque sorte un leitmotiv : c'est ainsi qu'il estimait que la différence de niveau mental entre les différentes races était plus grande que celle qui pouvait séparer entre eux les hommes d'une même race[147]. Dans un curieux passage, consacré à l'énergie des colonisateurs anglais, il se ralliait même à l'idée d'un obscur ecclésiastique, le révérend Zincke, d'après lequel l'histoire de l'Occident semblait se poursuivre en vue d'une certaine fin — qui était l'essor mondial de la race anglo-saxonne[148]. Traitant plus loin de « l'extinction des races

humaines » par voie de sélection naturelle, il se montrait prudent se bornant à décrire les cas, bien connus à l'époque, des Tasmaniens et de quelques autres peuplades du Pacifique, sans se risquer à des extrapolations à l'échelle mondiale [149] ».

Dès 1862, le coauteur de sa théorie, Alfred R. Wallace, avait franchi ce pas. Dans la jungle malaise, ce naturaliste réfléchissait sur la manière dont les grandes lois de l'espèce avaient développé « l'admirable intelligence des races germaniques » (ce par quoi il entendait sans doute les races blanches). L'expérience avait montré que ces races avaient déjà éliminé un certain nombre de « populations mentalement sous-développées », et Wallace en concluait que cette évolution allait se poursuivre, jusqu'à la disparition ou à l'effacement progressif de toutes les races de couleurs : les lois du *struggle for existence* voulaient qu'en fin de compte, les races germaniques absorbent ou « déplacent » toutes les autres[150].

Il restait à savoir si la douceur des mœurs civilisées et les principes éthiques ne risquaient pas de fausser le jeu de la sélection naturelle. Darwin admettait le premier qu'ils pouvaient en changer le cours, en préservant les vies — et la descendance — d'êtres humains que les rudesses de la lutte pour l'existence auraient vouées à la disparition. Mais si cela pouvait nuire aux qualités des races civilisées, Darwin conservait néanmoins un optimisme prudent, invoquant, la meilleure fécondité des éléments les plus forts et les plus sains[151]. Pourtant, avant même la publication de *la Descendance de l'homme,* des voix s'étaient élevées pour dire que les mœurs civilisées menaçaient d'avantager les lignées ou les races les plus « mauvaises ». Ainsi, un certain W. R. Greg comparant en 1868 la démographie des Irlandais à celle des Écossais, constatait que les « Celtes dissolus » se propageaient plus rapidement que les vertueux « Saxons », et concluait que « la race inférieure l'emportait, en vertu non de ses qualités, mais de ses défauts [152] ». Tel était, semble-t-il, le premier et naïf cri d'alarme de la future science eugénique.

L'année suivante, le fondateur de cette science, Francis Galton, (1822-1911), un cousin de Darwin, entrait en lice avec son livre *Hereditary Genius*. Il s'appliquait à y montrer que les caractères mentaux, et surtout l'intelligence, étaient héréditaires au même titre que les caractères physiques. Constatant l'inégale distribution des dons et des talents suivant les familles ou les lignées, il élaborait pour les mesurer un système de coefficients numériques qu'il croyait pouvoir étendre aux grandes races humaines; c'est ainsi que d'après lui, le niveau moyen de la race des Nègres était inférieur de « deux degrès » à celui de la race blanche, et que celui de la race australienne l'était de « trois degrès [153] ». D'après Galton, la connaissance de ces données, assortie de mesures judicieuses prises en conséquence, devait permettre de cultiver « une race d'hommes hautement douée ».

« Je vais montrer, continuait-il, que des facteurs sociaux d'un caractère banal, dont l'influence est à peine soupçonnée, sont à l'œuvre pour dégrader sous nos yeux la nature humaine, tandis que d'autres peuvent conduire à son amélioration. » L'étude de ces facteurs était un devoir qui incombait à la génération présente, envers les générations futures[154].

Galton accusait l'Église catholique d'avoir été le principal facteur de la « dégradation de la nature humaine » en Europe. N'avait-elle pas, en imposant le célibat aux prêtres, interrompu les lignées porteuses de l'hérédité la meilleure moralement et intellectuellement ? L'Inquisition n'avait-elle pas atteint le même résultat en sévissant contre les hérétiques, c'est-à-dire contre la semence spirituellement la plus audacieuse? « L'Église brutalisait la race de nos ancêtres. Elle agissait comme si elle avait l'intention précise de sélectionner les éléments les plus grossiers de la population pour en faire les parents des générations futures. » En France, Louis XIV aurait continué cette œuvre néfaste, en persécutant les protestants; au moins d'autres pays, et notamment l'Angleterre, auraient-ils jadis tiré bénéfice de leur immigration[155]. Sur ses vieux jours, Galton s'exprimait sur les immigrés juifs, qui fuyaient la persécution tsariste, en termes tout aussi favorables[156]. Il commençait pourtant, à l'époque, à manifester quelque pessimisme sur l'avenir de son pays :

« En tant que nation, nous sommes moins fertiles en intelligence que nous ne l'étions il y a cinquante ou cent années. Les lignées mentalement les meilleures ne se reproduisent plus au même taux que jadis; celles qui sont moins capables et moins énergiques sont plus prolifiques... Le seul remède, si seulement il en existe un, est de modifier la fertilité relative des bonnes et des mauvaises lignées de notre communauté. »

Comment y parvenir? Non seulement l'opinion publique se désintéressait de ces problèmes, mais les savants eux-mêmes, avouait-il, n'en savaient pas encore assez sur les lois de l'hérédité. « Lorsque nos connaissances auront atteint la richesse souhaitable, alors, et seulement alors, le moment sera venu de déclarer un « Jihad ? ou guerre sainte aux coutumes et aux préjugés qui affaiblissent les facultés physiques et morales de notre race[157]. »

Mais dans les pays anglo-saxons, le climat n'était pas spécialement favorable à une croisade peu compatible non seulement avec les traditions des Églises, mais aussi avec le culte des libertés individuelles. Les lois de la sélection naturelle pouvaient être sollicitées dans tous les sens; Spencer, dans son optimisme, n'avait-

il pas affirmé que c'est en laissant jouer la libre concurrence qu'on améliorerait le mieux la race humaine[158] ? Tout aussi optimiste que lui, Alfred Wallace pensait que l'humanité évoluerait spontanément vers des mœurs qui assureraient le triomphe des lignées les meilleures, et la multiplication des super-Shakespeare et super-Goethe[159]. Le « social-darwiniste » le plus influent des États-Unis, William Graham Sumner, s'en remettait également au libre jeu de la sélection naturelle (mais c'est dans les millionnaires, qu'il paraissait préférer aux poètes, qu'il apercevait son plus utile produit[160]. En résultat de cette mentalité ultra-libérale, les adeptes anglo-saxons de Galton avaient quelques raisons supplémentaires de se montrer pessimistes sur l'avenir des races dites supérieures. Le plus actif d'entre eux, le mathématicien Karl Pearson, sonnait dès 1893 le glas prochain de la civilisation aryano-chrétienne :

« Nous nous disputions la suprématie dans un monde que nous nous imaginions destiné à appartenir aux races aryennes et à la foi chrétienne, ainsi qu'aux coutumes, lettres et arts légués par un glorieux passé. Nous nous réveillerons bousculés, pressés, et peut-être évincés par des peuples que nous regardions de haut comme serviles, et que nous pensions contraints pour toujours de servir nos besoins. La seule consolation sera que ces changements étaient inévitables. Notre tâche fut d'organiser et de créer, d'apporter la paix, la loi et l'ordre au monde, afin que d'autres puissent en avoir leur part et en bénéficier. Cependant, chez certains d'entre nous, le sentiment de caste est si puissant que nous n'éprouverons aucun regret à la pensée que nous disparaîtrons avant que ce jour n'arrive[161]. »

Il semble bien qu'en Allemagne, compte tenu de la tradition nationale qui portait à s'en remettre à la sagesse des autorités, ainsi qu'en raison du prestige dont y bénéficiaient parallèlement les savants, les auspices du mouvement eugénique aient été plus favorables. Le public allemand avait réservé à la doctrine de la sélection naturelle un accueil enthousiaste, au point que divers partis politiques cherchaient à en tirer argument. La social-démocratie s'en réclamait, et Engels voulait l'interpréter dialectiquement[162] ; ce à quoi l'illustre darwinien Haeckel, qui ne se souciait pas de la dialectique, objectait que la sélection naturelle n'était ni socialiste, ni démocrate, mais aristocrate[163]. A *peine la Descendance de* l'homme venait-elle de paraître, que le darwinisme se trouvait invoqué par la propagande antisémite : sous le titre de *Darwin, Deutschland und* die *Juden* (1876), un certain O. Beta demandait aux autorités de prendre en considération « les révélations de la doctrine darwinienne », de constater qu'une « lutte pour l'existence » se poursuivait entre une race germano-aryenne productive, et une race sémite parasitaire, et de promulguer en conséquence une législation antijuive, scientifiquement justifiée[164]. Un agitateur plus connu, le professeur Eugen Dühring,

estimait que le problème juif était insoluble au sein de la société bourgeoise, et mettait ses espoirs dans le régime socialiste, le seul régime, écrivait-il en paraphrasant Karl Marx, capable « d'émanciper la société du Juif[165] ». Mais du point de vue des conséquences politiques qui s'en laissaient tirer, la doctrine de la sélection naturelle, après avoir proclamé que la victoire revenait au plus apte, ouvrait aux théoriciens des possibilités apparemment infinies de désigner « les plus aptes » de leur choix, de spéculer sur l'issue de la compétition, au sein de la société civilisée, entre « les plus féconds » et « les meilleurs », de décider qui, c'est-à-dire quelle lignée, ou quelle classe, ou quelle sous-race aryenne était la « meilleure », de porter un jugement sur la valeur des « mélanges interraciaux », et ainsi de suite. C'est ainsi que le fondateur du mouvement eugénique en Allemagne, le docteur Alfred Ploetz (1860-1940), qui reprochait au christianisme et à la démocratie d'avoir émoussé chez le peuple « le sens de la race », classait en haut de son échelle raciale « les Aryens occidentaux » — et les Juifs, auxquels il attribuait également une origine aryenne (1895)[166]. Il est vrai qu'il évolua par la suite, restreignant, dans la revue qu'il publiait, son intérêt aux seuls Germains, et fondant même une secrète « Société nordique ». Hitler assouvissait en 1936 l'ambition de sa vie, en le nommant professeur d'université[167].

L'essor de l'eugénique — qui, en Allemagne, reçut de Ploetz le nom d' « hygiène de la race » —fut grandement stimulé par la famille Krupp, qui, « dans l'intérêt de la patrie et pour promouvoir la science », lança en 1900 un concours sur le thème : « Que nous enseignent les principes de la théorie de la descendance, en ce qui concerne l'évolution politique intérieure, et la législation de l'État? » Un prix de 50 000 marks devait récompenser le lauréat; le jury était constitué par six savants renommés, dont Ernst Haeckel; les travaux affluèrent, atteignant le nombre de soixante, dont les meilleurs furent publiés, aux frais de Krupp. Le jury lui-même, dans son rapport, insistait sur l'importance des lois de l'hérédité, qui réfutaient « les vieilles théories égalitaires », et il se demandait si la civilisation ne risquait pas d'entraîner « une détérioration ou une dégénérescence des qualités naturelles des hommes ». Ce document constatait, d'autre part, qu'à une ou deux exceptions près, tous les auteurs mettaient leurs espoirs dans une intervention de l'État, ce qu'il croyait pouvoir expliquer par le fait que « notre époque réclame une politique de progrès social, et celui-ci n'est possible que s'il existe un pouvoir étatique fort, qui a la hardiesse de limiter, au nom du bien commun, la liberté individuelle, et qui peut intervenir dans les mécanismes de la vie économique [168] ».

Le premier prix fut accordé au docteur Wilhelm Schallmayer, qui préconisait la fonctionnarisation du corps médical, afin que celui-ci soit chargé d'un contrôle eugénique permanent de la population allemande. Sur le plan politico-racial, le docteur Schallmayer faisait preuve d'une grande modération : tout en hiérarchisant

les races à la manière classique du temps, c'est-à-dire en accordant une certaine supériorité à la race « nordique », il critiquait sévèrement les excès du pangermanisme, susceptible de provoquer des guerres dont il redoutait les mauvais effets eugéniques. Il allait jusqu'à préconiser l'unification de l'Europe; en attendant, il recommandait aux dirigeants allemands une politique prudente, et à longue portée : « L'homme d'État dont l'esprit n'est pas uniquement fixé sur des succès éphémères, et dont l'horizon est éclairé et élargi par les lumières de la théorie de la descendance, saura reconnaître que l'avenir de son peuple dépend de la bonne administration de son pouvoir génératif », concluait-il[169].

Un autre ouvrage primé, celui du docteur Ludwig Woltmann (1871-1907), était rédigé dans un esprit tout différent. Cet adepte de Vacher de Lapouge poussait à l'extrême la foi dans la suprématie des « Nordiques », ou dolichocéphales blonds, parmi lesquels il n'hésitait pas à ranger tous les grands hommes du passé et du présent, de Dante à Napoléon et de Renan à Wagner (il consacrait à cette démonstration deux autres livres[170]. Les mélanges avec des races de valeur moindre, telles que l'alpine, la méditerranéenne et la sémite, sans parler de néfastes croisements avec des Mongols ou même des Noirs, altéraient la qualité de la race supérieure. L'avenir paraissait sombre à Woltmann pour une autre raison encore : leur nature combative poussait les Germains à guerroyer constamment entre eux, « car le Germain est le pire ennemi du Germain », et à s'entre-détruire. Ce massacre ne pouvait que continuer, puisque la loi du progrès l'exigeait : « Supprimer cette hostilité serait supprimer une condition fondamentale du développement culturel : et ce serait une puérile tentative d'opposer des songes creux aux lois de la nature. » (Cette antinomie entre « les lois sélectives » et « les lois du progrès » préoccupait de nombreux esprits. En définitive, quel jugement porter sur la guerre? « Sans guerre, tout le monde deviendrait rusé, dur et lâche comme les Juifs d'aujourd'hui », écrivait un autre eugéniste allemand, le docteur Steinmetz[171].)

Woltmann pensait cependant qu'un vaste programme de réformes sociales pourrait redresser la situation. Il préconisait notamment le partage des biens des hobereaux, et la distribution des terres aux paysans de bonne race, afin de préserver « la source organique de la culture urbaine et de la noblesse spirituelle ». Encore plus importante lui semblait la protection des ouvriers contre « les tendances antisélectionnistes du capitalisme ». Leur promotion lui paraissait également bénéfique d'un point de vue politique : la participation de la classe ouvrière au pouvoir la guérirait de l'illusion que « le monde pouvait être conquis au moyen d'une concurrence pacifique [172] ».

C'est surtout de Woltmann et de Ploetz que se réclamaient les eugénistes-généticiens de la génération suivante, celle qui fleurit sous le IIIe Reich, les Eugen Fischer, les Fritz Lenz, les Otmar von Verschuer. Le plus connu d'entre eux,

Fischer, qui fut le premier à appliquer à l' « hygiène raciale » les lois de Mendel, affirmait en 1934 qu'il était aussi le premier à avoir propagé du haut d'une chaire les idées de Woltmann, et à « avoir enflammé pour la science raciale les jeunes coeurs [173] ». Et de fait, il annonçait dès 1913, « avec une certitude absolue », l'extinction de tous les peuples européens, faute d'une politique raciale cohérente[174]. Son collègue Fritz Lenz se réclamait pour sa part de Ploetz, « son guide spirituel [175] ». Il fut l'un des principaux collaborateurs de l'Archiv *für* Rassenond *Gesellschaftsbiologie,* que ce dernier avait fondé en 1904. Cette revue accueillait des travaux de toutes les tendances, mais Ploetz cachait mal ses préférences pour ceux des germanomanes, et prodiguait maints compliments aux ouvrages publiés par ceux que l'on considère comme les maîtres à penser de Hitler, Theodor Fritsch en Allemagne, ou Lanz von Liebenfels en Autriche[176].

A la veille de la guerre de 1914-1918, la revue de Ploetz, éclipsant la *Politisch-anthropologische* Revue lancée par Woltmann, était devenue le principal organe de l'agressive « philosophie biologique » alors à la mode en Allemagne[177]. Max Weber ne dédaigna pas de polémiser avec Ploetz, auquel il reprochait d'ignorer que les caractères biologiques n'exercent d'action sur le plan historico-social qu'en qualité de symboles, autrement dit, de confondre « la race » et « l'idée de race[178] ». On pourrait noter, à ce propos, que les savants cèdent facilement à la tentation d'exagérer la portée de leurs disciplines respectives: au siècle de la spécialisation, la vieille querelle : hérédité ou éducation? facteurs biologiques ou facteurs psychologiques? fut aussi une querelle entre spécialistes. Mais il reste le fait capital que la croyance en la toute-puissance de l'hérédité, ou « facteur racial », qui demeurait la croyance dominante de l'époque, trouvait en Allemagne un auditoire plus fervent et plus actif que partout ailleurs.

Les projets et études pour l'amélioration scientifique de l'espèce humaine y foisonnaient. Ainsi, le psychiatre Auguste Forel, l'un des maîtres zurichois de C. G. Jung, s'interrogeait dans *l'Archiv* sur la valeur comparée des races aryenne et mongole, ainsi que sur les résultats de leur croisement. Pour y voir clair, il proposait de placer quelques dizaines d'orphelins japonais dans des maisons d'enfants allemandes, et vice versa, et de suivre leur développement : il espérait qu'il se trouverait bien un millionnaire pour financer cette expérience, à ses yeux décisive[179]. Un autre collaborateur de l'Archiv, le professeur Christian von Ehrenfels (l'auteur de la Gestalttheorie) menait campagne en faveur de la polygamie, dont il attendait de bons résultats eugéniques[180]. Un projet plus hardi encore, dû à un certain docteur Müller-Lyer, tendait à limiter le droit de procréation à 20 % des hommes et 75 % des femmes; et déjà, des socialistes, auxquels se joignaient les premiers freudiens « sauvages », préconisaient l'amour libre — toujours dans l'intérêt biologique de l'espèce[181].

En 1905, l'infatigable Ploetz fondait une « Société internationale pour l'hygiène

raciale », destinée à promouvoir la qualité de la race blanche : son comité d'honneur s'orna bientôt de noms tels que E. Haeckel, A. Weismann, Fr. Galton et les membres se comptaient par centaines. En comparaison, la « Eugenics Education Society» de Grande-Bretagne (1908) ou le « Eugenics Record Office » des États-Unis (1910), les deux seules organisations de ce genre créées hors d'Allemagne, faisaient plutôt pauvre figure. En 1908, Ploetz annonçait la fondation d'une société-soeur, animée par l'agitateur antisémite Theodor Fritsch, la « Communauté du renouvellement allemand » *(Deutsche Erneuerungsgemeinde),* qui préconisait le retour à la terre comme principal moyen de régénération, et dont l'accès était réservé, cela va de soi, aux seuls Aryens. En 1913 surgissait une troisième société, l' « Union allemande» *(Deutschbund),* qui voulait se consacrer plus spécialement à « l'extirpation des éléments inférieurs de la population » et à « la lutte contre les sangs juif et slave [182] ».

Ainsi, née en Grande-Bretagne, l'eugénique avait trouvé en Allemagne, et d'abord du point de vue idéologique, sa patrie d'élection. La condamnant en zg22 dans un violent pamphlet intitulé l'Eugénique et *d'autres* maux, G. K. Chesterton la décrivait comme une diabolique science allemande, et plus spécialement prussienne, puisque la Prusse « était l'État-modèle de tous ces moralistes rationalistes qui voient dans la science le salut bien ordonné de la moralité ». Et il rappelait qu'en 1914, lorsque la Grande-Bretagne avait dû livrer bataille « au pays d'origine de neuf dixièmes des professeurs qui sont les prophètes du nouvel espoir de l'humanité », le monde entier eut le privilège d'assister à la mise en application des théories prussiennes[183]. Pour polémiques ou excessifs qu'aient peut-être été à l'époque ces arguments, tout se passait comme si Chesterton ne se trompait que d'une guerre. Au début de celle de 1939-1945, le professeur Otmar von Verschuer pouvait enfin annoncer l'ouverture de la nouvelle ère eugénique, qui « nous donne la possibilité d'influer sur le destin biologique de nos enfants ». C'est que les eugénistes étaient enfin parvenus à gagner à leurs idées les détenteurs du pouvoir, en Allemagne. « L'histoire de notre science est liée de la façon la plus intime à l'histoire allemande la plus récente. Le chef de l'ethno-empire allemand est le premier homme d'État qui ait fait des données de la biologie héréditaire et de l'eugénique un principe directeur de la conduite de l'État[184]. »

***

Tandis que les savants cherchaient à déchiffrer, à la lumière de la théorie de la sélection naturelle, l'avenir du genre humain, et discutaient sur la manière dont il fallait aménager cet avenir, nombre d'hommes d'action invoquaient le darwinisme à l'appui de leur philosophie politique. Il est vrai que « la survie du plus apte »

rappelait d'assez près cette « loi du plus fort » que la sagesse des nations connaissait depuis des millénaires, mais la théorie de la sélection, telle qu'on la comprenait généralement, permettait d'étayer les instincts agressifs ou les visées impérialistes par les prestiges de la vérité scientifique. Dès 1889, Max Nordau notait que Darwin était en voie de devenir une autorité suprême pour les militaristes de tous les pays de l'Europe : « Depuis que la théorie de l'évolution a été promulguée, ils peuvent couvrir du nom de Darwin leur barbarie naturelle, et donner libre cours à leurs sanguinaires instincts, en qualité de dernier mot de la science[185]. »

En nous en tenant aux propos de deux chefs d'État qui célébraient la puissance nationale sur un ton particulièrement véhément — à savoir, Theodor Roosevelt, et Guillaume II — on constate que le premier ne cessait en effet d'invoquer les lois de la lutte pour l'existence, et autres « lois naturelles [186] », tandis que le second parlait de l'élection divine de son peuple, et cherchait des références à l'appui dans la vieille Bible luthérienne[187]. Mais si le Kaiser préférait qualifier ses sujets de sel de la terre plutôt que de citer Darwin, nombre d'entre eux s'en chargeaient à sa place. D'une manière générale, entre l'orientation de la pensée scientifique, et le style des déclarations politiques, le parallélisme est patent : les évangiles de la puissance étaient surtout prêchés dans l'Allemagne impériale et dans les pays anglo-saxons. Dans ceux-ci également, le « social-darwinisme » se laissait bien combiner avec l'idée germano-aryenne, dite aussi « théorie des origines teutoniques ».

A qui attribuer la palme définitive? Un historien anglais, J. A. Cramb (1862-1913), qui idéalisait la patrie et la guerre comme tant d'autres intellectuels européens de sa génération, prédisait une tragique lutte finale entre les deux branches du germanisme, sous les yeux du vieux dieu des Teutons, contemplant sereinement « ses enfants favoris, les Anglais et les Allemands », engagés dans une guerre mortelle[188]. La teutomanie de son illustre aîné, Edward A. Freeman, lui avait fait affronter en 1881 un dilemme d'une tout autre sorte. Au cours d'une tournée de conférences aux États-Unis, il avait publiquement exprimé l'espoir que chaque Irlandais assassinerait un Noir, et serait pendu de ce fait, pour le plus grand bien de la race germanique; le scandale soulevé par ce propos l'obligea ensuite à déclarer : « Si tous les Teutons sont nos proches, aucun Aryen d'Europe n'est très éloigné de nous[189]. » On pourrait aussi mentionner le populaire psychologue anglais William Mac Dougall (1871-1938), thuriféraire de « la grande race nordique »[190]. Mais tout compte fait, plus représentative encore de la mentalité britannique était la rhétorique d'un Joseph Chamberlain, qui, refusant de reconnaître une préséance quelconque aux Teutons, préconisait une alliance d'égal à égal entre « les deux races anglo-saxonnes » et « la race teutonique »[191].

Ces exemples rapides rappellent la diversité des allégeances ancestrales dans

les pays de culture anglaise. Les fils de la vieille « mère Allemagne » disposaient, pour plaider les droits de leur race, d'un terrain plus avantageux, et de porte-parole d'une tout autre taille. En fait, ce ne sont pas les figures de proue de la nouvelle philosophie, mais quelques obscurs auteurs oubliés qui se révélèrent être les meilleurs annonciateurs du III^{e} Reich.

Pourtant, comment ne pas évoquer Nietzsche à ce propos? On sait la manière dont la pensée de l'auteur du Gai Savoir a été exploitée par les propagandes fascistes et racistes. A y regarder de plus près, on constate en effet que tel jour, Nietzsche réclamait une enquête sur les régions « où la plante humaine a poussé avec le plus de vigueur [192] », et que tel autre, il demandait « de laisser mourir ce qui est mûr pour la mort, et de ne pas soutenir, mais de pousser ceux qui tombent, afin qu'ils tombent plus vite — car y a-t-il quelque chose de pire (disait Zarathustra) que la dégénération? ». C'est sans doute à juste titre que Rickert en son temps qualifiait Nietzsche de « biologiste le plus intéressant, et qui reste le plus influent [193] ». Mais il importe d'ajouter que ce biologiste-là pressentait en visionnaire les conclusions pratiques qui allaient être tirées des doctrines dont il disait qu'elles étaient « vraies — mais meurtrières » :

« Si les doctrines du devenir souverain, de la fluidité [évolutionniste] de toutes les nations, de toutes les races, l'idée du manque de différence essentielle entre l'homme et l'animal — idées que je tiens pour vraies, mais pour meurtrières — doivent être jetées dans le public pendant une génération encore, vu la rage d'éducation actuelle (...), on verra peut-être surgir sur la scène de l'avenir des associations d'égoïsmes individuels, des fratries ayant pour but l'exploitation des non-frères[194]... »

Cela dit, les hiérarchies anthropologiques de Nietzsche ne laissaient pas d'être déconcertantes, puisque c'est à la race juive qu'il semblait accorder le premier rang. Aussi bien souhaitait-il à ses contemporains allemands, dont il disait tant de mal, une injection aussi forte que possible de sang juif. Tel est le véritable sens de l'aphorisme bien connu : « L'avenir de la civilisation repose sur les fils des officiers prussiens [195] »; le « fauve blond » et la « race des seigneurs » ne sont pas les seules formules nietzschéennes qui, arrachées à leur contexte, se laissaient intégrer à tous les catéchismes racistes. Du reste, certains antisémites chevronnés ne s'y trompaient pas (Eugen Dühring insinuait que Nietzsche était juif, Theodor Fritsch mettait en garde la jeunesse contre ce « Polonais insolent[196] »). Ajoutons qu'il y eut un Nietzsche qui, le *Hereditary genius* de Francis Galton sous le bras, s'interrogeait sur les possibilités de régénération des Juifs polonais, par le sionisme; et un autre qui, surtout par haine de la religion de Jésus-Christ, se prévalait de son aryanité; et un autre encore qui, déjà saisi, nous dit-on, de folie,

griffonnait d'une main tremblante : « Je veux faire fusiller tous les antisémites[197]. » Mais on n'en finirait jamais avec Nietzsche.

En revanche, la pensée du patriote allemand le plus écouté par la jeunesse estudiantine, Heinrich von Treitschke (1834-1896), ne laissait aucune place à l'ambiguïté. Pour lui, la race blanche était l'aristocratie du genre humain, appelée à se partager la planète; et la part que chaque peuple blanc s'assurerait dans ce partage donnerait la mesure de sa valeur[198]. Ces rivalités aryennes étaient nécessaires, puisque « les nations... ne peuvent prospérer et fleurir que grâce à une intense compétition, comparable à celle de la lutte pour l'existence de Darwin [199] ». En conséquence, Treitschke se livrait à un éloge quasi religieux de la guerre :

« Que la guerre soit à jamais bannie du monde, c'est là un espoir non seulement absurde, mais encore profondément immoral. Réalisé, il entraînerait l'atrophie de beaucoup de forces essentielles et sublimes de l'âme humaine et transformerait le globe terrestre en un vaste temple de l'égoïsme... »

La guerre était « un breuvage salutaire »; elle rappelait à tout un chacun « quelle misérable valeur a sa vie auprès de la gloire de l'État (...) De là, dans toute guerre sérieuse, la profondeur du sentiment religieux [200] ».

C'est Treitschke qui a forgé ou qui a popularisé certaines illustres formules, telles que « la perfide Albion », ou « les Juifs sont notre malheur », ou encore celle (difficilement traduisible) relative à l'invasion des strebsame *hosenzrevkaufende Jünglinge*[201]. Pourtant, sur tous ces points, son inspiration restait plus religieuse que raciale, et il souhaitait que l'unification du *Volk* allemand se fasse par l'assimilation de ses « concitoyens israélites », sans les menacer de mesures plus drastiques.

Son continuateur le plus connu sur le plan international, le général Friedrich von Bernhardi (1849-1930), pensait lui aussi que seul un vaste empire colonial assurerait « à la nation allemande et à l'esprit allemand le respect mondial qui leur est dû », et pour lui aussi, la guerre était « un facteur indispensable de la civilisation », en même temps « qu'une nécessité biologique de premier ordre ». « Les sages de l'Antiquité l'ont reconnu bien avant Darwin », ajoutait-il, en citant Héraclite[202].

En face de ces écrits, qui, pour militants qu'ils aient été, cherchaient à concilier les prétentions impérialistes ou bio-impérialistes avec la tradition chrétienne (à ce propos, von Bernhardi rappelait que Jésus avait dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée »), d'autres mettaient avant tout l'accent sur les nouvelles valeurs raciales. A vrai dire, la ligne de démarcation est souvent difficile à tracer. Descendons encore d'un étage; dans Krieg (1906), un nommé Klaus Wagner se réclamait lui aussi de la religion de Jésus — d'un « Jésus

germanoïde », ou « Jésus-Siegfried », dont l'enseignement sur la sélection du Jugement dernier symbolisait à ses yeux la valeur sélective de la guerre. Cela dit, Wagner préconisait une « politique de puissance raciale », aux fins de l'élargissement du *Lebensraum* allemand, de l'éviction des Fremdlinge (étrangers), et de la fusion de toutes les tribus germaniques apparentées en une seule entité politico-raciale. « Gobineau, Darwin, Chamberlain auraient-ils vécu en vain? » s'exclamait-il d'une manière caractéristique[203].

Aux côtés de cet ouvrage complètement oublié, un autre, qui l'est tout autant, exposait d'une façon beaucoup plus précise la future politique raciale du IIIe Reich. Dans Ein*Pangermanistisches* Deutschland, Josef Reimer commençait par rendre hommage à ses inspirateurs : d'abord Gobineau, Klemm et Carus; ensuite Darwin, Lapouge et Woltmann. Il décrivait ensuite comment devait être organisée une Allemagne maîtresse du continent européen et de la Sibérie. La population de cet espace devait être partagée en Germains et éléments germanisables d'une part, et éléments non germanisables *(Agermanen)* de l'autre. Le tri entre les sous-hommes et les hommes devait être confié à des commissions (telles qu'elles ont effectivement fonctionné en 1939-1945[204], composées d'anthropologues, de médecins, et d' « éleveurs » spécialisés. A priori, et sauf exception, les Juifs et les Slaves devaient être considérés comme non-germanisables, tandis que les Français conservaient des chances beaucoup plus sérieuses. Le statut des *A germains* devait leur accorder certains droits limités, mais il reposait sur le principe fondamental de « leur exclusion de la communauté [germanique] de procréation (extra connubio) alliée, suivant les cas, à l'interdiction totale de la procréation *(extirpatio)*.

Ajoutons qu'aux yeux de Reimer, c'était là la seule manière de réaliser un programme authentiquement socialiste et internationaliste, puisque « la race germanique constitue l'élément moteur et décisif au sein de celles d'entre les nations européennes qui, dans les conditions actuelles du milieu capitaliste, luttent pour l'amélioration de leur sort. C'est donc aux nations qui contiennent des éléments de race germanique que doit s'étendre un internationalisme socialiste (...) En avant donc, prolétaires germaniques de tous les peuples d'Europe[205] ! ». (A propos de ce démarcage des devises de l'Internationale ouvrière, on pourrait s'arrêter aussi à certains espoirs nourris par le parti social-démocrate, relatifs à l'élargissement du *Lebensraum* de l'Allemagne, pour le plus grand bien de ses travailleurs, et citer à l'appui certains discours ou articles de Bebel et de Kautsky, eux aussi convaincus de la « supériorité civilisatrice blanche »[206].)

Les pères spirituels possibles du national-socialisme étant innombrables, venons-en, pour conclure, à deux personnages dont l'influence s'exerça par l'organisation et l'action politique bien plus que par la plume.

En été 1890, Guillaume II cédait à la Grande-Bretagne, en échange de l'île de

Heligoland, Zanzibar et son arrière-pays. Cette opération de repli renforça la flambée d'indignation provoquée par le récent limogeage de Bismarck, et incita un jeune collaborateur de Krupp, Alfred Hugenberg, à créer la fameuse « Association pan-allemande » (Alldeutscher *Verband).* Le programme expansionniste de cette organisation rencontra aussitôt l'adhésion de dizaines de milliers d'Allemands de tous horizons, dont certains se sont illustrés à des titres divers (Ernst Haeckel, Max Weber, Gustav Stresemann), et dont d'autres ne restent connus qu'à titre d'idéologues du racisme (H. St. Chamberlain, Ludwig Schemann, Ludwig Wilser). La tendance de ces derniers triompha lorsqu'en 1908 un ami de Hugenberg, l'avocat Heinrich Class, prit la tête du mouvement. En 1912, sous le titre ambitieux de Si j'étais *l'empereur,* il exposait son programme politique[207].

Sur le plan intérieur, Class préconisait en premier lieu une lutte implacable contre la social-démocratie, sans reculer devant la perspective d'un coup d'État. En tout cas, les Juifs, ces ferments de la décomposition marxiste, devaient être déchus de leurs droits civiques, et isolés des Aryens. D'une manière générale, la sauvegarde de la pureté de la race imposait des mesures héroïques :

« Qu'un peuple bâtardisé (Mischmaschvolk) devienne le profiteur de l'œuvre de Bismarck est une pensée intolérable — mieux vaut une fin dans l'horreur, mais une fin honorable, que le prolongement d'une existence qui déshonore le nom allemand... La prétendue « humanité » pourra être rétablie, lorsque nous aurons été réformés politiquement, moralement, et sanitairement — jusque-là, il s'agit d'être dur par amour; par la suite, des limites seront toujours imposées à cette « humanité » en vertu de la loi selon laquelle aucun sacrifice n'est trop grand, lorsqu'il est question de la santé de notre peuple[208]. »

En ce qui concerne la politique extérieure, des projets tels que ceux de vastes transferts de populations (rapatriement des « Allemands de l'étranger »; expulsion des Juifs en Palestine, etc.), de l'annexion de tous les territoires situés à l'ouest du Dniepr, ou de la prise en gage de Toulon, anticipaient eux aussi sur les premières réalisations hitlériennes. Pour réaliser ces projets, Class espérait instituer, en 1914-1918, une dictature militaire : c'est en vain qu'il sollicita à cette fin le général von Bernhardi d'abord, le général Ludendorff ensuite.

Dans la république de Weimar, le *Alldeutscher Verband,* fort des liens de Class et de Hugenberg avec la grande industrie, devint le principal bailleur de fonds des officines de propagande antisémite et de diffusion de « Protocoles des Sages de Sion ». On trouvera la description de ces activités dans le beau livre de Norman Cohn[209] ; mais comment ne pas évoquer, à ce propos, le rendez-vous accordé en 1920 par Class à Hitler, le respectueux baise-mains du jeune agitateur, et ses protestations embarrassées sur les inconvénients d'une propagande antisémite trop

agressive et trop franche[210] ?

LA MYSTIQUE ARYENNE

L'indéfinition qui entoure la notion de « religion » rend parfois malaisées les délimitations rétrospectives entre celle-ci et le nationalisme d'une part, le scientisme de l'autre, ainsi que l'attestent notamment les doctrines allemandes que nous avons passées en revue (Max Weber parlait à ce propos de « la ligne fine comme un cheveu qui sépare la foi de la science »). La difficulté ne se limitait évidemment pas à la pensée allemande, et si des doctrines ou mouvements tout aussi inclassables abondèrent surtout dans les pays anglo-saxons, c'est d'abord parce que le protestantisme offrait un terrain de choix à la prolifération de sectes de tous ordres. A son tour, cet émiettement peut être mis en rapport avec les apologies religieuses ou pseudo-religieuses de la race blanche, dont les écrits d'auteurs protestants offrent tant d'exemples. L'exégèse théologique s'ingéniait à solliciter à cet effet la Bible, et plus spécialement la malédiction de Cham; du reste, à l'apogée de l'européocentrisme racial, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, le concile du Vatican lui aussi refusait de lever cet anathème, et le cardinal Lavigerie, l'apôtre de l'anti-esclavagisme, pensait que seule la conversion de la race noire lui permettrait d'y échapper[211]. Il reste que le sectarisme protestant permettait de s'engager infiniment plus loin dans les théologies de ce genre. Mais une différence capitale opposait les sectes anglo-saxonnes aux sectes germaniques.

A ce propos, il faut en revenir aux particularités nationales déjà étudiées dans la première partie de ce travail. La tendance dominante des sectes anglaises ou américaines, des Puritains aux Témoins de Jéhovah, était de renouer avec les sources vétéro-testamentaires, tandis que celle de la quête religieuse allemande, depuis *l'Aufklärung* au moins, était de s'en éloigner, de diverses manières. Par ailleurs, tout se tient dans le tissu infiniment riche de l'histoire : sans doute existait-il quelque rapport entre l'ascension économique des Juifs allemands, et certaines fureurs théologiques (de même que l'exégèse de la malédiction de Cham avait pour toile de fond des préoccupations colonialistes) — mais la mystique germano-aryenne ne se laisse pas « expliquer » par les Rothschild.

Nous croyons qu'en l'espèce, une certaine idée du Christ constitue un révélateur significatif : aucun mouvement anglo-saxon n'a songé à soulever la question de l' « appartenance raciale » de l'homme-Dieu, tandis qu'en Allemagne, ce problème se trouvait déjà posé, on l'a vu, dans la philosophie de Fichte[212]. Une autre indication ressort de la sémantique : du point de vue des notions reçues, « religion anglaise » ou « anglo-saxonne » n'est qu'une juxtaposition de mots, aussi arbitraire que « religion française » ou « religion suisse »; or, l'élaboration d'une religion ou

foi allemandes, elle, s'est poursuivie pendant plusieurs générations. Pour les besoins de notre récit, il est commode de commencer par les deux auteurs auxquels Richard Wagner, le prodigieux propagandiste du mythe aryen, faisait appel en 1878, pour l'aider à définir les concepts Allemagne, allemand[213]. Frantz et de Lagarde délimitent en effet le terrain vague, bordé d'une part par la religion de Jésus, et de l'autre par le racisme germanique, sur lequel se développait la « foi allemande ».

L'aîné, le fédéraliste Constantin Frantz (1817-1891), fut rapidement oublié après sa mort; ce n'est qu'au lendemain de 1945 que ses écrits furent exhumés par quelques hommes de bonne volonté, qui pensaient doter ainsi l'Allemagne post-hitlérienne d'un pacifique maître à penser[214]. En effet, Frantz ne cessa de mener campagne, surtout après 1870-1871, contre l'hégémonie prussienne et contre l'esprit militariste. « La gloire nous est acquise, parce que tous les peuples étudient nos institutions militaires, et que Krupp est devenu une firme mondiale, écrivait-il en 1874. Si telle est la vocation universelle de l'Allemagne, alors nous voici heureusement parvenus au but[215]... » Or, il nourrissait pour sa patrie une ambition tout autre : celle de la voir devenir le centre d'une fédération européenne et chrétienne, qui assurerait au monde une paix perpétuelle.

Frantz croyait l'Allemagne prédestinée à cette fin, puisque le Saint Empire germanique avait jadis pris la succession de Rome, et qu'il avait servi de « lien d'union temporelle pour toute la chrétienté occidentale » en sa qualité « d'institution internationale » dont « la nation allemande était le porteur [216] ». La vocation allemande du présent était de renouer avec cette tradition, et d'établir un véritable Reich, à la place du « pseudo-Reich » de Bismarck; car l'Allemagne échappait à la règle commune :

« L'Allemagne n'a jamais été un « État », et elle ne pourra jamais le devenir, ou alors elle ne sera plus l'Allemagne. Il faut surmonter l'idée étatique, et concevoir l'idée d'une communauté d'un tout autre ordre, destinée à des fins beaucoup plus hautes — telle est la condition préalable à la résolution du problème allemand, car l'Allemagne est, en et pour soi, un être international, Il faut s'élever du point de vue politique au point de vue métapolitique[217]. »

Frantz illustrait cette idée par une comparaison scientifique : à côté des mathématiques ordinaires, n'existait-il pas des mathématiques transcendantales? Un coup d'oeil sur la carte suffisait pour voir clair : la patrie des Allemands ne se laissait pas délimiter géographiquement, comme par exemple la France; elle empiétait partout sur le « voisinage » *(Nachbarschaft)* : la Prusse n'abritait-elle pas une population mélangée, profondément slavisée? (Sur ce point on le voit, le diagnostic de Frantz se rapprochait de celui de Quatrefages[218].) En bref, ce

caractère universaliste de l'Allemagne la prédestinait à devenir, ou à redevenir, « la base de l'organisation internationale » des peuples chrétiens. Car « pour les peuples chrétiens modernes, la nationalité n'a qu'une signification secondaire, en sorte qu'en premier lieu ils ne sont pas allemands ou français, mais *chrétiens,* tout comme la religion chrétienne elle-même les convie à se considérer d'abord comme chrétiens [219] ». Mais le christianisme européen devait, pour devenir « supra-national » et « supra-confessionnel », être épuré et modernisé, et Frantz citait à ce propos quelques grands esprits de son temps, en premier lieu, Schelling : « Ni religion d'État ni haute Église, mais religion du genre humain, qui, dans un tel christianisme, disposera en même temps de la science suprême »; il se référait aussi à Saint-Simon et aux frères Humboldt[220].

Cependant, l'Allemagne ne saurait exercer sa vocation chrétienne qu'à condition de se libérer de l'emprise juive; et Frantz, après avoir invoqué d'autres autorités, tels Kant, Fichte et Schopenhauer, développait sa propre philosophie de l'histoire, qui se laisse résumer ainsi [221] :

Jadis bénéficiaire de la Révélation, le judaïsme présentait la particularité de reposer d'abord sur une religion, ensuite sur une race et de se perpétuer de cette façon, contrairement au cours normal des choses (Frantz relevait que même l'Islam s'était propagé parmi les peuples de toutes races, sémites, aryens ou négroïdes). Après la mise à mort du Messie, le peuple juif était devenu, par l'effet de la malédiction divine, un peuple errant, qui était en même temps l'instrument providentiel du châtiment des autres peuples. Aussi les guerres entre les peuples chrétiens consolidaient-elles sa domination ; une fédération chrétienne mettrait fin à ces guerres fratricides, mais à condition qu'un véritable progrès se substitue au « progrès juif ». A cette fin, il fallait abandonner la fatale politique bismarckienne, qui menait vers l'établissement d'un « Reich allemand de la nation juive », il fallait ouvrir les yeux des Allemands, pour qu'ils « se reconnaissent enfin comme nation chrétienne, et agissent en cette qualité ». Il fallait aussi livrer un autre combat; il fallait « gagner une nouvelle bataille d'Arminius, qui nous libère de l'emprise du droit romain, avant de pouvoir songer à une véritable renaissance de notre peuple. Si cette victoire est remportée, ses conséquences dépasseront de loin les frontières de l'Allemagne. Ce sera un acte de libération pour toute l'Europe occidentale[222]... » En effet, le droit romain était, selon Frantz, une émanation de l'« étatisme » de la Rome conquérante, et il lui opposait le droit germanique, qui reposait sur la pacifique volonté d'hommes libres[223].

Frantz condensait ainsi à sa manière un courant encyclopédique de la pensée allemande, remontant, on l'a vu, à l'humanisme et à la Réforme. Se livrant au même travail dans une perspective un peu différente, son cadet Paul de Lagarde (1827-1891) devenait le prophète, dûment canonisé sous le IIIe Reich, d'une nouvelle « religion allemande ».

Cet orientaliste prodigieusement érudit était le fils d'un certain pasteur Boetticher; des circonstances familiales l'avaient incité à adopter le nom de l'un de ses oncles, de lointaine ascendance lorraine ; il s'en justifiait en soutenant que les Lorrains étaient des Germains[224]. A l'égard des autres races, il se montrait assez féroce, exprimant, en 1871, l'espoir de voir Paris détruit de fond en comble[225] ; et le programme politique qu'il élaborait à l'intention du parti conservateur prussien envisageait l'annihilation de plusieurs peuples slaves, ce « fardeau de l'histoire », ce « matériel à l'usage de nouvelles formations germaniques »; « plus vite ils vont périr, et mieux cela vaudra pour nous et pour eux ». Il exprimait le même vœu pour le peuple hongrois, condamné à disparaître pour cette raison supplémentaire qu'il était un peuple vieux, de race « touranienne », et qu'il ne valait donc guère mieux que les Turcs ou les Lapons; « [les Hongrois] vont périr, comme les Celtes périssent sous nos yeux [226] ».

Lagarde a pourtant la réputation d'avoir été, philosophiquement, un idéaliste, et on cite souvent sa formule : Das *Deutschtum liegt* nicht im *Geblüte,* sondern im *Gemüte*[227], par laquelle il voulait dire que la germanité réside dans l'esprit, et non dans la chair, rappelant à ce propos que Leibniz et Lessing étaient de sang slave. A maints égards, il se laisse rapprocher de Fichte - mais d'un Fichte revu et corrigé par l'anthropologie de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. En matière de théologie, il se montrait, comme Fichte, radicalement « anti-paulinien »; il révérait la personne de Jésus, mais d'un Jésus homme (à la manière de son ami Ernest Renan[228], d'un Jésus que les décrets mystérieux de Dieu avaient fait naître au sein de la race spécialement endurcie des Sémites, et dont le génie se manifestait dans son « ne-pas-vouloir-être-juif[229] ». Sans se prononcer clairement sur la généalogie de Jésus, Lagarde affirmait que la dogmatique chrétienne elle-même réfutait « l'enracinement de l'existence et de l'essence de Jésus dans le peuple juif [230] ». Sa pensée devenait beaucoup plus claire lorsqu'il s'agissait de critiquer les confessions et les institutions religieuses de son temps. L'Église luthérienne ne faisait que charrier « des vestiges pourris du christianisme »[231] ; l'Église catholique était « l'adversaire né de tous les États et de toutes les nations [232] », quant à l'urgence de la liquidation de la Synagogue et de ses fidèles, elle allait de soi.

Aussi bien Lagarde voulait-il être l'annonciateur d'une religion allemande nouvelle, ainsi que de l'homme à la volonté « pure et forte » qui saurait l'instituer[233]. Du reste, à son avis, toutes les religions devaient être nationales, puisque toutes les nations avaient été créées par la volonté de Dieu[234]. Aux Allemands, écrivait-il dans *la* Religion de l'avenir, leur foi nationale (deutscher Glauben) devait permettre de trouver le chemin de la vraie liberté :

« ... Nous voulons la liberté, et non le libéralisme; l'Allemagne, et non des

théorèmes judéo-celtes sur l'Allemagne; la piété, et non la dogmatique (...); nous voulons la reconnaissance, l'éducation et la transfiguration de notre propre nature, nous ne voulons pas être conduits par un cocher russe tirant sur une longe française, et être flagellés par un fouet juif[235]. »

En proclamant ainsi l'inauthenticité de l'Allemagne de son temps, et en l'exhortant à retrouver sa vraie nature, Lagarde se laissait parfois aller à de singuliers aveux. Après avoir réclamé, une fois de plus, une « destruction du judaïsme » à l'échelle européenne, faute de quoi l'Europe se transformerait en un vaste cimetière, il continuait : « C'est dans la mesure où nous deviendrons nous-mêmes que les Juifs cesseront d'être juifs[236]. » L'appel au massacre voisine ici avec le constat d'une carence spirituelle ou morale, voisinage qu'on retrouve dans cette autre formule : « Chaque Juif est une preuve de la faiblesse de notre vie nationale et du peu de valeur de ce que nous appelons religion chrétienne[237]. »

Ainsi bien Lagarde rêvait-il d'exiler les Juifs à Madagascar[238], écrivant encore qu'on ne parlemente pas avec les bacilles et les trichines, mais qu'on les extermine[239]. (En 1942, Hitler formulait ainsi cette dernière idée : « Le combat que nous livrons est de même nature que le combat livré au siècle dernier par Pasteur et par Koch »[240]., Quant aux Écrits allemands de Lagarde, ils donnent eux aussi le frisson, lorsque l'auteur, après avoir exprimé l'espoir d'une disparition prochaine des peuples non allemands de l'Europe centrale, ajoute : « ...il est certain qu'un royaume de Lodomérie ou un duché d'Oswieczyn (Auschwitz, en allemand) ou un grand-duché de Ruthénie est impossible[241]. »

Il reste à préciser qu'avant Hitler et Rosenberg, Lagarde eut bien d'autres admirateurs, de Thomas Carlyle à Thomas Mann (qui le qualifiait de *praecepter* Germaniae), et de Paul Natorp à Thomas Masaryk (qui, pourtant, n'était pas d'accord avec le jugement que Lagarde portait sur les Tchèques[242]. On entrevoit ainsi un certain climat mental de la fin du XIX^{e} siècle, qui mériterait d'être mieux connu. En Allemagne, la recherche d'une religion nouvelle était devenue un phénomène endémique, et on peut parler à ce propos d'une véritable psychose philosophique. Quelques titres suffiront pour restituer cette atmosphère : *l'Auto-décomposition du* christianisme et la religion de l'avenir du philosophe Édouard von Hartmann, ou *la Religion* en *tant que conscience de soi-même de Dieu* de son élève Arthur Drews, ou, mieux encore, *le Remplacement* de la *religion* par quelque chose de *plus parfait* et l'élimination du judaïsme par *l'esprit* des *peuples* modernes d'Eugen Dühring[243]. La Première Guerre mondiale insuffla des accents plus pessimistes à cette quête. Faisant en 1927 son bilan, le philosophe Helmut Groos déplorait l'antinomie entre l'esprit germano-aryen et le christianisme, et il se demandait si le peuple allemand saurait survivre à la prise de conscience de

cette vérité tragique : s'il y succombait, rien ne serait plus digne de lui qu'une telle fin, écrivait-il pathétiquement dans sa conclusion[244].

Les théologiens allemands du XIX^e^ siècle rendaient aux philosophes la tâche facile en élargissant le coin que leurs prédécesseurs de *l'Aufklärung* avaient enfoncé entre l'Ancien Testament et le Nouveau[245], et les pères aménageaient le terrain aux hérésies des fils — parfois, au sens littéral du mot. Ainsi, l'apôtre luthérien de la conversion des Juifs, Franz Delitsch (1813-1890), se ralliait, après quelques hésitations, à la haute critique de Wellhausen; son fils, l'assyriologue Friedrich Delitsch (1850-1922), qualifiait le judaïsme de « religion païenne » et d'« immense tromperie », d'un point de vue chrétien[246]. L'érudit diplomate Christian von Bunsen, le protecteur de Max Müller et de Lagarde, cherchait, à l'aide de la théologie d'une « révélation naturelle », à concilier religion et science[247] ; son fils, Ernst von Bunsen (1817-1893), s'ingéniait à tirer de la tradition biblique une religion aryenne du soleil (Adam était aryen, le Serpent était sémite)[248]. Signalons aussi des titres suggestifs : *Wotan ou Jésus, Baldur ou la Bible,* d'un certain Friedrich Dôllinger, un homonyme (ou un parent?) du grand théologien catholique Ignaz Dôllinger (1799-1890)[249]. De tels ouvrages, de Die *Armanenschaft* der *Ario-Germanen* de Guido von List (peut-être l'inspirateur ésotérique de Hitler [250] à la *Germanenbibel* de Wilm Schwaner (l'ami de Walter Rathenau[251], et en passant par des « révélations » de tous ordres (les « secrets dévoilés » des écritures saintes, ou des écritures runiques, ou même du paradis [252] constituaient en leur temps une proportion non négligeable de la production imprimée allemande. Certes, les quêtes de ce genre se laissent ranger parmi les recherches et spéculations occultistes, théosophiques et spirites qui, avant que la psychanalyse vienne éponger une partie des besoins sur lesquels elles reposaient et clarifier leurs motivations, étaient prises beaucoup plus au sérieux que de nos jours, dans tous les pays occidentaux; mais ce n'est qu'en Allemagne qu'elles revêtaient ce tour agressivement néo-païen, en même temps que patriotique ou *völkisch.* Les inévitables escrocs qui se mettaient de la partie gagnaient leur vie en se faisant passer pour des réincarnations des Germains de Tacite[253], ou en fabriquant des documents pour prouver l'aryanité de Jésus[254].

Il est remarquable que dans ce domaine, Richard Wagner se soit manifesté d'abord comme un jeune écrivain obscur qui, dès 1850, identifiait le Christ au dieu suprême Wotan[255]. Ce n'est qu'ensuite, après avoir ainsi tracé son programme d'un « Art nouveau », qu'il le mit en musique, popularisant les légendes germaniques à travers l'Europe entière. Son œuvre, caractérisée par le mélange de motifs musicaux et idéologiques, théâtraux et religieux, répondait on ne peut mieux aux besoins diffus de l'époque, et soulevait les enthousiasmes d'une société en quête de mythes nouveaux et de frissons inédits. Ce mystère d'une musique qui était autre chose et plus qu'elle-même, Thomas Mann wagnérien passionné, le commentait

ainsi en 1932 : « Lorsqu'on écoute Wagner, on en vient à croire que la musique ne pourra jamais avoir d'autre but que servir un mythe, et qu'elle a été créée à cette seule intention »; un mythe dont il écrivait quelques années plus tard qu'il préfigurait le déchaînement de la barbarie nazie[256]. Mais, dès 1860, Baudelaire faisait l'éloge de ces envoûtements sonores : « Cri suprême de l'âme montée à son paroxysme... Il me semblait que cette musique était la mienne... Il y a partout quelque chose d'enlevé et d'enlevant, quelque chose aspirant à monter plus haut, quelque chose d'excessif et de superlatif...[257]... »

En France, le mouvement wagnérien exerça son attrait pendant deux ou trois générations : dans la vie littéraire, l'école symboliste comme l'école naturaliste en furent profondément marquées; il y eut le célèbre sonnet de Mallarmé sur le « Dieu Wagner [258] », et les engouements de Maurice Barrès pour le prophète d'une nouvelle « éthique universelle [259] ». Dans la Revue *wagnérienne,* Catulle Mendès, méditant le message de Parsifal, voyait surgir des « ombres anciennes » l'antique passé aryen, avec ses « divinités géantes et splendides [260] ». Le baron Hans von Wolzogen s'y chargeait d'expliquer l'essence de l'Art aryen, et il tendait aux Français sa main fraternelle : « Cette race qui nous relie est la race aryenne... la plus noble espèce naturelle... tous peuvent être nommés fils des dieux[261]... » Les enthousiasmes d'Edouard Dujardin, le directeur de la revue, montaient plus haut encore : Wagner avait « conçu une religion, divulguée, comme un Évangile, dans une nouvelle Bible, universellement lue, un livre »; ses partitions étaient une sorte de Jérusalem céleste; à l'usage des masses profanes, il avait institué Bayreuth, « la Jérusalem terrestre, précurseur de l'autre [262] ». Pour un wagnérien catholique de Barcelone, Parsifal était « le troisième homme de l'histoire, le troisième Adam... la forme sous laquelle Jésus-Christ doit se manifester à la fin du monde [263] ».

Certes, les extravagances de la Revue *wagnérienne* étaient le fait d'une chapelle de mélomanes; mais elles reflétaient à leur manière la croyance commune en la supériorité aryenne ou christianoaryenne, dont l'œuvre de Marcel Proust, pour citer un autre wagnérien, contient maint témoignage[264], et qui encore mieux est illustrée par un discours d'Alfred Naquet, devant la Chambre des Députés : « Moi qui suis Juif et non antisémite, je crois... qu'il y avait chez les Juifs, relativement à la race aryenne, une infériorité... Il y a eu, par rapport aux Juifs, une fécondation intellectuelle par l'Aryen... » (1895)[265].

En Allemagne, Wagner se chargeait lui-même d'expliciter son message, ou sa religion, dont les grands fondements étaient l'anthropodicée de Schlegel, et la métaphysique antijuive de Schopenhauer, complétées, au fil des années, par d'autres lectures, en dernier lieu, par Gobineau. Cette vision wagnérienne se laisse sommairement résumer ainsi [266] :

Jadis, aux temps de l'âge d'or, les hommes avaient vécu dans une innocence

primitive et végétarienne, sur les hauts plateaux asiatiques. Mais le péché originel survint, avec le premier meurtre d'un animal; depuis, la soif de sang s'était emparée du genre humain, multipliant les assassinats et les guerres, et dans leur sillage, les conquêtes, les exils et les errances. Le Christ, un Christ indien ou aryen, aurait tenté de sauver les hommes en leur indiquant le chemin du retour vers l'innocence végétarienne primitive, qu'il leur signifiait au repas de la Cène par la transformation du pain en vin, et de la chair en pain; ensuite, « il donna sa vie en expiation du sang répandu par les hommes carnivores depuis le commencement du monde ». Mais une Église enjuivée aurait perverti le sens de ce message, en sorte que le genre humain aurait continué à dégénérer, pollué par la chair animale d'une part, par les poisons du sang juif de l'autre. Le Juif étant « le démon plastique de la décadence de l'humanité », et la civilisation occidentale, un « pêle-mêle judéo-barbare », la fin apocalyptique était proche. Il n'existait qu'un seul espoir de salut : une nouvelle purification, une nouvelle réception du sang sacré, selon les rites du mystère de Parsifal, le rédempteur germanique.

Wagner développait cette théologie dans des écrits qui restent un document humain et historique de premier ordre[267], mais dans lesquels il se montrait un penseur confus et un piètre styliste; au surplus, si les appels à l'antisémitisme exerçaient un effet massif et sûr, il n'en allait plus de même pour le végétarisme. Aussi la plupart de ses admirateurs s'alimentaient-ils à d'autres sources philosophiques ou idéologiques : les exégèses du culte de Bayreuth ne faisaient pas défaut (la bibliographie wagnérienne compte, paraît-il, plus de quarante-cinq mille titres...).

Celle de l'érudit indianiste Leopold von Schröder, professeur à l'université de Vienne, présentait l'originalité d'accorder au judaïsme une place d'honneur, aux côtés de l'aryanisme. Dans la Religion aryenne et dans *le* Parachèvement *du mystère* aryen à *Bayreuth*[268], von Schröder décrivait les cultes de la nature des « Aryens primitifs », auxquels il attribuait le don de la pensée contemplative et philosophique. Ces vieux cultes se seraient spiritualisés lorsque les Juifs étaient venus éclairer les Aryens par l'éthique monothéiste, dont la singularité était d'ignorer les cultes de la nature, et d'avoir tendance à les persécuter. Le génie de Wagner aurait été d'avoir su exprimer et synthétiser ces divers éléments : ainsi, dans *l' An*neau des *Nibelungen,* il avait dépeint les tragédies de la convoitise et de la soif de puissance, ces malédictions du destin aryen; il fallait placer encore plus haut Parsifal, où l'éthique indienne de la pitié s'intégrait à l'idée chrétienne de la rédemption, sur l'arrière-plan du culte de la nature vieil-aryen, ressuscité par l'enchanteur de Bayreuth. « Rédemption par l'amour! Rédemption par la pitié! » s'exclamait pathétiquement von Schröder. « Depuis la séparation, il y a plus de cinq mille ans, des tribus aryennes, elles peuvent, pour la première fois, se retrouver à un certain endroit, pour contempler leurs antiques mystères sous une

forme nouvelle et parachevée. Grâce à Wagner, Bayreuth est devenu le centre de tous les peuples aryens, et de ce fait, une suprématie extraordinaire est assurée à l'Allemagne et aux Allemands[269]... »

En dépit de cette conclusion patriotique, l'exégèse de von Schrôder ne connut aucun succès : on peut dire que cet érudit n'entendait rien au mythe aryen des temps nouveaux. Son célèbre ami Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), qui l'aida à trouver un éditeur, lui reprochait de faire publiquement l'éloge de certains Juifs doués; de tels jugements, écrivait-il, ne peuvent être portés que dans l'intimité, sous peine de trahir la cause aryenne (comme si les Aryens avaient des faiblesses inavouables à cacher)[270]. C'est ce beau-fils de Richard Wagner qui, selon sa propre expression, saisi par ses démons intérieurs, devint en 1900 le prophète en titre de l'aryanisme.

Fils d'un amiral anglais, élevé en France, et tombé amoureux de l'Allemagne dès son adolescence, Chamberlain fut le plus cosmopolite des wagnériens. Ce fut aussi un grand malade, que des souffrances mystérieuses empêchèrent de mener à bonne fin ses études de biologie; seule l'exaltation polémique, la défense et l'illustration du germanisme, lui procuraient quelque soulagement[271]. C'est ainsi que virent successivement le jour des études sur Wagner, sur Kant, sur Goethe, et surtout la Genèse *du XIX*^{e} siècle, une somme de quelque quinze cents pages, dans laquelle il faisait le bilan de toutes les connaissances de son temps.

L'ouvrage avait de quoi captiver l'attention des gens cultivés. En un style brillant, Chamberlain faisait d'abord le procès de la pédanterie et de la spécialisation scientifiques, montrant que chaque spécialiste, qu'il le voulût ou non, faisait des emprunts à des disciplines autres que la sienne. Il s'arrogeait donc le droit d'en faire autant, en dilettante conscient de l'être, mais qui paraissait avoir tout lu. C'est ainsi que, traitant des sciences exactes, il faisait déjà état des géométries non euclidiennes, et s'appuyait sur la philosophie scientifique d'Henri Poincaré. Cette image du monde lui paraissait corroborer sa mystique aryenne : la science moderne n'était-elle pas l'œuvre exclusive des « Celto-Slavo-Teutons », plus commodément appelés « Germains »?

« Une interprétation toute mécanique de la nature, écrivait-il au chapitre « Découvertes », s'est imposée à l'esprit comme inéluctable et comme seule vraie. Quand je dis « seule vraie », j'entends qu'elle est telle pour nous, Germains; des hommes d'autre sorte peuvent penser d'une autre façon — ils l'ont fait dans le passé, ils le feront dans l'avenir (...) Mais tant que dominera le Germain, il imposera cette conception qui lui est propre, aux non-Germains (...) Par là — et par là uniquement —, nous avons acquis une quantité de connaissances et une souveraineté sur la nature, dont aucune autre race d'hommes ne disposa jamais[272]. »

D'après Chamberlain, cette science souveraine fut acquise grâce à l'intuition des lois de la nécessité scientifique, perçue par l'instinct religieux des Aryens. Il en traitait donc au chapitre « Religion » : « Soit, par exemple, la conception de la divinité : on a d'un côté Iahveh; de l'autre, l'antique trinité aryenne (...) L'Église chrétienne a réussi à tourner heureusement le dangereux écueil du monothéisme sémitique; elle a sauvé, en l'incorporant à sa notion de divinité si fâcheusement enjuivée par ailleurs, la triade sacrée des Aryens (...) Toute connaissance humaine repose sur trois formes fondamentales — le Temps, l'Espace, la Causalité (...) Bref, le triple formant unité nous entoure de toutes parts, constitue un phénomène primordial et se reflète jusque dans le détail [273] ...» »

Il s'agissait donc de « la figuration intuitive et spontanée d'une expérience cosmique générale, à la fois physique et métaphysique », d'une « symbolique de la nature ». C'est pourquoi « celui qui interprète mécaniquement la nature empirique perçue par les sens, celui-là a une religion idéaliste, ou il n'en a pas du tout; mais s'il en a une autre, quelle qu'elle soit, il se ment à lui-même consciemment ou inconsciemment. Le Juif ne concevait aucune espèce de mécanisme; depuis la création ex nihilo jusqu'à l'avenir messianique rêvé, il n'apercevait que l'arbitraire, vaquant librement à l'exercice d'une toute-puissance absolue. Aussi n'a-t-il jamais découvert quoi que ce soit [274] ».

Cette philosophie raciale de la science eut de vastes prolongements : Chamberlain inaugurait ainsi une querelle qui s'envenima peu après, à propos de la théorie de la relativité, et c'est ainsi que le procès fait sous le IIIe Reich à la « psychologie juive » se doubla du procès contre la « physique juive ». Les savants accrédités du régime et, parmi eux, des prix Nobel, reprochaient à Einstein et à ses officiants germaniques (pour reprendre l'expression de C. G. Jung) d'avoir élaboré le modèle d'un univers arbitraire et artificiel, auquel ils opposaient une « physique allemande », avec son univers naturel et tri-dimensionnel[275].

Si les sciences exactes fournissaient à Chamberlain des arguments en faveur de la supériorité aryenne, on devine ce qu'il en était des sciences humaines de son temps. Il se montrait d'autant plus persuasif qu'il ne cessait d'insister sur les incertitudes de ces sciences, et critiquait les fanatismes scientistes d'une part, les fanatismes antisémites de l'autre; à l'exemple de tant d'autres personnages distingués, il déclarait qu'au fond, il n'était pas antisémite, puisqu'il comptait nombre d'amis juifs[276]. Mais enfin, biologiste de son premier métier, il s'était « mis à l'école des faits sous un maître incomparable en cette matière, Charles Darwin (...) J'accompagne le grand naturaliste dans une écurie, une basse-cour, chez l'horticulteur, et là m'apparaît ce qui confère au mot « race » son contenu : une réalité indiscutable, manifeste à tout homme ». Il invoquait aussi Descartes : « Tous les sages du monde, explique Descartes, ne sauraient définir la couleur blanche; mais je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour voir du blanc. Et il en va de même

de la « race »[277]... »

Cela posé, Chamberlain citait Robertson Smith à propos de la stérilité religieuse des Sémites[278] ; Auguste Forel lui servait de garant, en ce qui concernait la sous-humanité des Noirs[279] ; on peut aussi ajouter qu'il fut le premier auteur influent à citer élogieusement Sigmund Freud (et à le comprendre de travers[280]. Sous le couvert de cette érudition universelle, il pouvait donner libre cours à ses deux obsessions majeures : la hantise de « Rome » d'une part, de « Juda » de l'autre.

En ce qui concerne l'Église catholique, Chamberlain l'attaquait, en brandissant, de manière classique, l'épouvantail de la menace jésuite. Mais, à ce propos, il tirait de sa théorie de la race un argument tout nouveau : Ignace de Loyola n'était-il pas Basque, et, par conséquent, Anaryen? et, à travers sa personne, n'était-ce pas sa race primitive qui cherchait « à se venger de ses vainqueurs, par le plus robuste de ses fils »? ou « la nature animale [qui cherchait à] remporter la victoire sur la nature intellectuelle »? L'hypothèse était d'autant plus vraisemblable que l'ordre fondé par le grand Basque se livrait à « l'attaque la mieux combinée et partant la plus dangereuse qui ait jamais été dirigée contre l'esprit germanique ou, pour mieux dire, contre l'esprit aryen en général ». Il fallait aussi prendre garde à ce que Loyola n'était pas le seul de son espèce : « L'Europe compte des centaines de milliers d'hommes qui, comme nous, parlent des langues indo-européennes, qui s'habillent comme nous, qui participent à notre vie, qui sont d'excellentes gens, mais qui diffèrent autant de nous, Germains, que s'ils habitaient une autre planète. Il ne s'agit pas d'un abîme comme celui qui, à certains égards, nous sépare des Juifs, mais par-dessus lequel plus d'une passerelle conduit d'un bord à l'autre : il s'agit d'une muraille, proprement infranchissable, qui sépare un pays de l'autre[281]. »

Mais il va de soi que c'est l' « abîme » qui donnait à notre homme le vertige, et que la race juive lui paraissait bien plus dangereuse que les races basque ou finnoise. C'est à propos des Juifs que les symptômes de sa névrose, la phobie des pollutions et des contaminations insidieuses, apparaissent le plus clairement. Le passage le plus révélateur est celui où sous le titre *Conscience de la* coulpe *raciale,* il traitait de la « genèse physique » des Juifs. D'après lui, leur race était issue d'un métissage antinaturel entre Bédouins du désert sémites, Hittites, Syriens, et Amorrhéens aryens; mais elle aurait pris conscience de sa tare originelle, de ce que « son existence est péché, son existence est un crime contre les saintes lois de la vie; du moins est-ce ce que le Juif lui-même éprouve aux heures où le destin frappe durement à sa porte. Ce n'était pas l'individu, mais le peuple entier, qui devait être lavé d'une faute commise non pas consciemment, mais inconsciemment [282] ». Et c'est pourquoi les Juifs auraient jadis conçu le dessein héroïque de cultiver une race pure artificielle; cette résolution, appliquée pendant des

millénaires, faisait leur force et leur grandeur. Dans le chapitre « Les Juifs dans l'histoire occidentale », le plus long de son livre, Chamberlain exposait comment la force de caractère des Juifs leur avait permis de dominer, malgré l'infériorité flagrante de l'intelligence et du nombre, les « Celto-Slavo-Teutons ». Leur entreprise aurait débuté aux temps de la reconstruction du Temple, sous le roi Cyrus :

« ...il advint que peu avant la mort d'Ezéchiel, le noble roi des Perses, Cyrus, conquit les territoires babyloniens; avec la naïveté de l'Indo-Européen, qui n'est pas malin de sa nature, il autorisa le retour des Juifs, et leur accorda son appui pour la reconstruction du Temple; sous la protection de la tolérance aryenne s'érigea le foyer d'où l'intolérance sémitique allait, pendant des millénaires, se répandre comme un poison sur la terre, pour le malheur de tout ce qui se produirait de plus noble, et à la honte éternelle du christianisme [283] ».

En dépit de toutes les persécutions et de tous les bûchers, les Juifs surent imposer en Europe leur terrible volonté : « L'Olympe et le Walhalla se dépeuplèrent parce que les Juifs le voulurent ainsi; Iahveh devint le Dieu des Indo-Européens[284]. » Au XIX^{e} siècle, leur emprise s'exerçait dans tous les domaines :

« La possession de l'argent n'est en soi que peu de chose : ce sont nos gouvernements, notre justice, notre science, notre commerce, notre littérature, notre art, à peu près toutes les formes de notre activité qui sont devenues esclaves plus ou moins volontaires des Juifs (...) Obéissant à des motifs d'ordre idéal, l'Indo-Européen a ouvert amicalement la porte; le Juif s'y est précipité comme un ennemi, il a pris d'assaut toutes les positions, et sur les brèches — je ne veux pas dire sur les ruines — de notre individualité propre, il a planté le drapeau de cette autre individualité qui nous demeure éternellement étrangère[285]. »

Comment remédier à cette détresse, comment retrouver la vraie nature aryenne? Chez Chamberlain aussi, Jésus demeurait au centre du débat, et il consacrait une centaine de pages à la démonstration de la non-judéité de l'homme divin[286]. D'une manière ou de l'autre, pour délivrer les âmes aryennes de leur tourment, il importait d'abord de déjudaïser le christianisme : le préfacier français de son livre, Robert Godet, résumait ainsi ce projet :

« Si Chamberlain voit juste, nous avons donc créé nous-mêmes le « péril juif », en souffrant que s'incorporât à notre organisme un principe qui ne lui étaient pas assimilable, d'autant que la conscience indo-européenne avait déjà préfiguré les contours de cette révélation qui lui est apparue pleinement réalisée dans la doctrine et l'exemple de Jésus. C'est donc en notre for intérieur que doit s'opérer la

délivrance, toute spirituelle, du joug sémitique; il dépend de nous qu'elle s'opère, et elle s'opérera en effet, si nous dégageons l'Évangile des liens qui l'attachent à l'Ancien Testament, si nous dénouons le nœud par où se relièrent... deux idéaux antagonistes, deux conceptions du monde impossibles à concilier. Voilà, très succinctement résumé, la tâche à laquelle nous invite Chamberlain[287]. »

En 1903-1904, Chamberlain songeait à élaborer lui-même le nouvel Évangile aryen. Il écrivait à ce propos à son éditeur : « En s'attelant à une telle tâche, il me semble qu'il importe avant tout d'avoir un sentiment profond et étendu des besoins de la grande masse de l'humanité (...) Il ne faut pas succomber à l'illusion qu'il suffit d'élaborer une profession de foi dont pourrait sortir une nouvelle religion. Le véritable processus historique a toujours été le processus inverse : d'abord surgit une nouvelle religion, et ensuite se développe une confession, ou plusieurs confessions, adaptées aux divers besoins des divers esprits[288]. » Dans une telle perspective, *la* Genèse du XIX^e^ siècle apparaît en effet comme une confession très personnelle, mais mieux adaptée que toute autre aux besoins d'innombrables esprits, dans la première moitié du xx^e^ siècle. Ce n'est pas sans raison que le philosophe du parti nazi, Alfred Rosenberg, intitulait son ouvrage majeur le Mythe du *XX^e^* siècle, et les liens de tous ordres entre Chamberlain, le cercle de Bayreuth, et l'ascension de Hitler sont bien connus; mais on a oublié le succès immense et immédiat de *la* Genèse *du XIX^e^* siècle. Dès sa publication, l'ouvrage devint la nouvelle Bible de centaines de milliers d'Allemands. Qu'y trouvaient-ils? Peut-être l'empereur Guillaume II s'expliquait-il pour le plus grand nombre, lorsqu'il adressait à Chamberlain une lettre exaltée, pour le remercier de l'avoir délivré des fausses croyances de sa jeunesse, et de lui avoir montré le chemin du salut :

« Je sentais d'instinct, écrivait-il, que nous, les jeunes, avions besoin d'une autre formation, pour servir le nouveau Reich. Notre jeunesse opprimée manquait d'un libérateur tel que vous! Celui qui nous a révélé la source indo-aryenne, car personne ne la connaissait! Ainsi donc, l'aryanisme germanique originel *(das* Urarische-Germa*nische)* qui sommeillait dans les profondeurs de mon âme devait s'affirmer au prix d'un dur combat. Il se manifestait dans mon hostilité ouverte contre la « tradition », il s'exprimait souvent sous une forme bizarre, ou d'une manière informulée, il cherchait à se faire jour, car il était davantage qu'un pressentiment obscur et inconscient. Et voici que vous venez, et que d'un coup de baguette magique, vous mettez de l'ordre dans le chaos, de la lumière dans l'obscurité; vous expliquez l'obscur, vous indiquez les chemins à suivre pour le salut des Allemands, et de ce fait, pour le salut du genre humain[289]... »

La correspondance ainsi engagée dura plus de vingt ans, et il apparut bientôt que Guillaume II s'inspirait de Chamberlain dans maint discours et maint projet; certaines initiatives et protestations de pacifisme de ce monarque brouillon se laisseraient peut-être interpréter à la lumière de sa nouvelle foi aryenne, mais quoi qu'il en soit de la grande politique, il déclarait encore en 1924 que le christianisme était issu du paganisme, et non du judaïsme, des Perses, et non des Hébreux[290].

Dans les pays anglo-saxons, *la Genèse du* XIX^e^ *siècle,* traduite en 1911, reçut un accueil plus qu'honorable. En Grande-Bretagne, la plupart des journaux en parlèrent, louant ce « monument d'érudition » *(The* Spectator), « plein de vie, rempli d'une pensée fraîche et vigoureuse *(The* Birmingham *Post),* «d'un stimulant sans égal » (The Glasgow Herald). Augure traditionnel, le Times qualifiait l'ouvrage de chef-d'œuvre, et voyait en lui « un des rares livres qui aient quelque importance [291] ». Plus enthousiastes encore étaient les éloges de Bernard Shaw dans Fabian *News :* « Un chef-d'œuvre d'histoire vraiment scientifique! Loin de créer la confusion, Chamberlain la dissipe... Quiconque omettra de lire son ouvrage devra se résigner, pour quelque temps, à ne pouvoir suivre les discussions politiques et sociologiques[292]. » Aux États-Unis, Theodor Roosevelt parut témoigner d'une plus grande modération en relevant l'extrême partialité de l'auteur; mais tout compte fait, il n'y voyait pas d'inconvénient, puisqu'il s'agissait pour celui-ci de dénoncer des doctrines égalitaires aussi fausses que pernicieuses, enseignées de génération en génération par des gens de bonne volonté, mais de bien faible esprit[293].

Il n'en fut pas de même en France. Il est vrai que la traduction française de *la* Genèse *du* XIX^e^ siècle ne parut qu'à l'automne 1913, et qu'elle ne fut abondamment commentée qu'au cours de la guerre mondiale, dans les rubriques consacrées aux dénonciations du pangermanisme. Mais certains accents suggèrent qu'en une autre conjoncture, l'ouvrage n'aurait pas manqué d'admirateurs français. C'est ainsi que dans la Revue bleue, le musicologue Maurice Kufferath déplorait « cette aberration insondable d'un homme qui fut une intelligence... cette chute spirituelle d'un penseur qui manifesta, en mainte circonstance, des dons précieux de pénétration et d'indépendance d'esprit [294] ». Plus curieux était un autre article de la *Revue bleue,* dans lequel, une cinquantaine de pages plus loin, le romancier illuminé Joséphin Péladan parlait de la faillite du christianisme en Allemagne.

Il évoquait d'abord ses anciens engouements pour la « féerie wagnérienne » et l'affection qu'il avait naguère porté à la Germanie d'Oberammergau et de Bayreuth. Comment expliquer la barbarie dans laquelle était retombée « la race teutonne »? « Comment la croix est-elle venue à se briser? » Le « mystagogue » Péladan

connaissait la réponse : « Dans l'âme obscure de l'Allemand, le Jéhovah asiatique a supplanté le Divin Maître du Sermon sur la montagne... Les cadres religieux demeurent dans ce pays fortement hiérarchisé; mais les sermons ne parlent plus que de la Thora juive. »

Il y avait plus grave encore : les Allemands ne se contentaient pas, hélas! de suivre l'antique loi de Moïse; s'étant mis à l'école des rabbins, ils appliquaient l'enseignement talmudique, encore bien plus féroce : « La Ghemara, véritable code de la haine, enseigne... qu'il devient légitime de permettre le meurtre des akums et de la qualifier d'œuvre pie. » Ainsi, ce n'était pas à la « mauvaise foi wotanique » qu'il fallait attribuer la déchristianisation de l'Allemagne, puisque c'était au Talmud que le *Deutschland über alles* avait été emprunté; fallait-il s'étonner si, inspirés de la sorte, les soldats allemands achevaient au coutelas les blessés, ouvraient la gorge et le ventre des agonisants? Pour finir, Péladan mettait également en cause Allah et le militarisme islamique. « On commence à s'apercevoir que cette guerre a été déclarée au Christ et à son Verbe... Cela s'appelle la *Kultur,* ce culte de la race où on immole à l'intérêt de l'État, avec les principes de la civilisation véritable, la conscience de l'espèce. » Décidément, l'espèce humaine et l'espèce chrétienne ne faisaient qu'un pour lui[295].

C'est ainsi qu'en pleine guerre, cet illuminé projetait ses fureurs patriotiques sur le vieux bouc émissaire. On pourrait arrêter là l'histoire du mythe aryen, mais elle resterait incomplète si nous ne disions pas un mot de la manière dont certaines de ses futures victimes, y succombant déjà en idée, élaboraient et propageaient des versions de leur propre cru. D'une manière caractéristique, ce n'est que dans les pays germaniques que les rêves juifs d'une assimilation totale ou les protestations de patriotisme revêtaient de telles formes.

Dans le cas du philosophe Hermann Cohen (z8q.2-r$_9$i8), fondateur de l'école néokantienne, le brumeux langage de l'idéalisme allemand facilitait de tels tours de force intellectuels. Religieusement et philosophiquement, Cohen demeurait un adepte du monothéisme hébraïque, mais il pensait que rien ne s'opposait à « la totale naturalisation allemande de la religion israélite ». D'une part, il exhortait les Juifs à rester fidèles à la foi de leurs ancêtres; de l'autre, il promettait aux Allemands une assimilation intégrale : « La réflexion de principe, et même plus que cela, notre désir le plus sacré doit nous pousser à nous accorder sur tous les points avec le ton *naturel* du peuple avec lequel nous voulons nous fondre. » Comme si cela n'était pas assez clair, il ajoutait : « Nous autres Juifs, nous devons reconnaître que l'instinct racial n'est en aucune façon une simple barbarie, mais une aspiration naturelle et légitime du point de vue national (...) Je l'affirme en toute sérénité : tous, nous souhaitons avoir l'aspect allemand, l'aspect germanique (...) Dans cette question, nous devons donc simplement dire : Patientez... » (1880)[296].

C'est ainsi que la foi de Moïse et la foi germanique coexistaient dans l'âme de Cohen : dans un autre écrit, datant de la Première Guerre mondiale, il tentait de justifier philosophiquement l'amalgame de ces deux allégeances en affirmant l'existence « d'une profonde parenté entre le judaïsme et le germanisme », parenté qui aurait constitué « une particularité centrale de l'esprit allemand ». Développant cette idée, il en venait à s'appuyer sur l'anthropologie de Fichte, qu'il étendait... aux Juifs : en effet, le yiddish n'était-il pas un idiome germanique? Et n'était-il pas parlé par des millions de Juifs en Russie et en Amérique, ne l'avait-il pas été par les ancêtres de la majorité des Juifs français ou anglais? De là, le devoir, pour tous les Juifs, « de respecter pieusement l'Allemagne, comme étant leur patrie spirituelle; car c'est dans la langue, aussi mutilée qu'elle puisse être, que l'homme puise la force originelle de la raison et la force originelle de l'esprit ».

Il incombait donc aux Juifs des pays germaniques de rappeler au judaïsme international cette affiliation, et les droits de suzeraineté spirituelle de l'Allemagne sur les autres Juifs qui en procédaient. Pour acquitter sa part de ce devoir, Cohen s'en prenait à Henri Bergson, qui « se prétend un philosophe original. Il est le fils d'un Juif polonais, qui parlait en yiddish. Que peut-il se passer dans l'âme de ce M. Bergson, lorsqu'il pense à son père[297]... ».

Si un Juif religieux pouvait pousser son allégeance patriotique à de telles extrémités, que pouvait-on attendre de ceux qui, en nombre croissant, maudissaient le destin qui les avait fait naître juifs? De ce fait même, certains en venaient à professer ouvertement et intégralement la foi aryenne.

Tel fut le cas du philosophe viennois Otto Weininger (1880-1904), que nous avons déjà mentionné. Sa courte vie peut être qualifiée d'exemplaire : en la clôturant par le suicide, il mettait le point final au procès qu'il faisait aux Juifs, c'est-à-dire à lui-même, dans ses écrits. Non qu'il eût ouvertement professé l'antisémitisme; il assurait au contraire que les véritables Aryens ne sauraient être antisémites[298]. Son délire masochiste s'organisait surtout autour du contraste manichéen entre les femmes et les Juifs d'une part, les hommes et les Aryens de l'autre. La majeure partie de son livre *le* Sexe et *le caractère* était consacrée au dénigrement de la femme, et ses thèses sur ce point se laissent résumer dans sa formule : « La femme la plus élevée reste inférieure à l'homme le plus bas[299]. » Il y avait donc des êtres humains inférieurs aux Juifs, auxquels Weininger supposait quelque parenté avec les Chinois portant natte, et avec les Nègres incapables eux aussi de produire des génies. En un sens, le Juif était même inférieur à la femme, puisque la femme croyait en l'homme, et que le Juif ne croyait en rien, et n'était donc rien. Cet homme négatif, incapable de concevoir la vie éternelle de l'esprit, semblait incarner pour Weininger la décadence matérialiste de son siècle. Dans sa détresse, il prédisait une lutte imminente et finale entre l'esprit et la chair :

« Le genre humain attend un nouveau fondateur de religion, et la lutte approche

de son étape décisive, comme en l'an un de notre ère. A nouveau, l'humanité a le choix entre le judaïsme et le christianisme, entre le commerce et la culture, entre la femme et l'homme, entre l'espèce et l'individu, entre non-valeur et valeur, entre le néant et la divinité; il n'y a pas de troisième royaume[300]... »

Il reste à ajouter qu'en philosophe idéaliste, Weininger voyait dans la « race » un fait mi-biologique, mi-spirituel. Le judaïsme était pour lui « une orientation de l'esprit, une constitution psychique, qui pouvait se manifester chez tout homme, mais qui avait trouvé dans le judaïsme historique sa manifestation historique la plus grandiose [301] »; et il va de soi que, corrélativement, l'aryanisme avait trouvé ses manifestations les plus hautes dans la race des Germains.

« L'auteur doit signaler qu'il est lui-même d'origine juive », observait-il à cet endroit. Peu après la publication de son livre, il achevait sa philosophie par le suicide.

Il ne fut pas le seul zélateur juif du mythe aryen à exciper ainsi de sa qualité. En 1909, Walter Rathenau (1867-1922) se présentait au chancelier von Bülow en ces termes : « Excellence, avant d'être reçu par vous, je dois vous faire une déclaration, qui est en même temps une confession. Excellence, je suis juif! » En 1897, lors de sa première entrée dans les lettres, le futur homme d'État qualifiait ses coreligionnaires de « horde orientale » campant sur les sables germaniques :

« ... Bizarre vision! Une tribu étrangère et isolée au sein de la vie allemande, au sang chaud et à la mimique voyante. Une horde asiatique sur les sables de la marche. La gaieté forcée de ces hommes ne trahit pas la vieille haine inassouvie qui pèse sur leurs épaules. Ils ne soupçonnent pas que seul un siècle qui a maîtrisé toutes les forces élémentaires est capable de les protéger des épreuves qu'ont endurées leurs pères... ils vivent dans un ghetto invisible et à moitié volontaire, ils ne sont pas un membre du peuple allemand, ils sont un organisme étranger en son sein (...)

« Regardez-vous dans un miroir! C'est le premier pas vers une autocritique. Que vous soyez terriblement pareils les uns aux autres, et que par conséquent la mauvaise conduite d'un seul soit mise sur le compte de tous, il n'y a rien à changer à cela. Et que votre aspect oriental ne vous rende pas sympathiques aux tribus nordiques, on n'y peut rien non plus[302]... »

En conséquence, Rathenau exhortait les Juifs à se discipliner dans le style prussien, et à se rééduquer, autant que faire se pouvait, afin de cesser d'être un objet de dérision pour les Allemands. S'il en vint par la suite à juger lui-même ses reproches trop cruels, ses vues anthropologiques, telles qu'il les développa plus

tard en d'autres écrits, faisaient toujours intervenir deux races, présentant entre elles le même contraste que les Allemands et les Juifs. Dans l'essai *Sur* la faiblesse et sur la *peur* (1904), il distinguait entre une race du courage et de l'attaque, et une race de la peur et de la défense (mais c'était cette dernière qui était marquée du signe de Caïn)[303]. Il ressortait de sa *Critique des temps contemporains* (1912)[304] que c'était la race germanique qui était la race du courage et de la vertu. Cet écrit traitait des problèmes de la nouvelle civilisation industrielle, à laquelle Rathenau prédisait un avenir sans joie et sans poésie; mais, dans une digression, il en venait à appeler cette ère de la mécanisation et du nivellement ère de la *dégermanisation.* Dans ce contexte, il écrivait que les pays de l'Europe méridionale, dans lesquels le sang germanique s'était dilué depuis longtemps, étaient devenus incapables de progrès culturel; les pays occidentaux, et plus spécialement l'Allemagne, dans lesquels ce sang s'était mieux conservé, étaient devenus de ce fait « le centre du monde et l'école des qualités culturelles [305] ».

Enfin, dans ses aphorismes, restés partiellement inédits, Rathenau en venait à décrire « la tragédie de la race aryenne », en des termes plus exaltés que ceux d'un Chamberlain :

« Un peuple blond superbe naît dans le Nord. Son envahissante fécondité s'écoule flot à flot vers le Sud. Chaque migration est une conquête, chaque conquête fertilise les mœurs et la civilisation. Mais un jour le Sud triomphe : une religion orientale s'installe dans les pays du Nord. Ceux-ci se défendent en défendant leur vieille morale du courage. Enfin, le pire danger : la civilisation industrielle conquiert le monde; avec elle s'installent les pouvoirs de la peur, de l'intelligence et de la ruse incarnés dans la démocratie et le capital[306]... »

Dans sa vie, privée ou publique, tout comme dans son œuvre Walther Rathenau se laissait fasciner par le mythe aryen. Face aux attaques antisémites, cet homme si combatif se défendait faiblement et maladroitement, comme s'il n'arrivait pas à donner tort à ses adversaires — et comment l'aurait-il pu, puisque leurs doctrines exerçaient sur lui une trouble séduction. De l'un d'eux, Wilm Schwaner, l'auteur de la Bible *germanique,* il se fit un confident et un ami. Dans leur correspondance, il continuait à protester de sa « germanité » :

« Les Juifs sont pour moi une tribu allemande comme les Saxons et les Bavarois. Tu souris, car tu connais toutes les doctrines raciales. Mais la science m'est complètement indifférente. Pour moi, c'est le cœur et l'âme qui décident de l'appartenance à une nation[307]... » (1916).

Cette âme allemande que son ami lui contestait au nom de la science raciale, Rathenau croyait l'avoir acquise au fil des années, grâce à son dévouement et son patriotisme. « La majeure partie des hommes naissent avec une âme, écrivait-il dans son Bréviaire mystique, mais tous peuvent la conquérir de haute lutte. L'âme est la part de tous les hommes de bonne volonté (1906)[308]. » S'efforçant de servir de son mieux so pays, il ne craignit pas, en automne 1914, de se résigner au rôle de Cassandre, prédisant une guerre longue et épuisante. Il donna ensuite à l'Allemagne les moyens de faire face économiquement à la coalition adverse, grâce au service de mobilisation des matières premières *(Kriegsrohsto*ffabteilung) fondé sur son initiative, et d'abord dirigé par lui. Patriote jusqu'au bout, il préconisait en automne 1918 une « levée en masse » héroïque du peuple allemand. Après la capitulation, il accepta, dans la république de Weimar, le périlleux poste de ministre des Affaires étrangères. Du coup, il devenait le symbole d'une politique de réconciliation; il n'en fallut pas plus pour que ce Juif devînt l'homme à abattre, un Sage de Sion. Au printemps 1922, il succombait à un attentat terroriste, première et combien symbolique victime du mythe aryen[309].

1. Cf. *The Anthropological Review,* V (1867); pp. LXIII et suiv.

2. M. BERTHELOT,*La science idéale et la science positive* (cf. E. RENAN,*Œuvres..., éd. cit.,* t. I, p. 667).

3. H. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise,* éd. Paris 1905, Introduction, p. XXII.

4. I. TAYLOR,*The Origin of the Aryans, An account of the prehistoric ethnology and civilisation of Europe,* London 1890, p. 332.

5. P. BROCA « La linguistique et l'anthropologie »,*Mémoires d'anthropologie,* Paris 1871, t. I, pp. 232 et suiv.

6. E. B. TYLOR, *Anthropology, An introduction to the study of man...,* London 1881, pp. 152, 112.

7. P. TOPINARD, *L'anthropologie,* Paris 1876, pp. 453, 429.

8. Th. WAITZ, *Anthropologie der Naturvölker,* Leipzig 1859, t. I, pp. 281-283.

9. A. BASTIAN,*Das Bestdändige in den Menschenrassen und die Spielweite ihrer Verändevlichkeit,* Berlin 1868, pp. 23-24 et 156.

10. R. VIRCHOW, *Die Urbevölkerung Europa's,* Berlin 1874, pp. 35-36.

11. F.-G. BERGMANN, *Les peuples primitifs de la race de Japhète,* Colmar 1853, p. 6.

12. Honoré CHAVÉE, *Les langues et les races,* Paris 1862, p. 60.

13. Aug. Fr. POTT, Die*Ungleichheit menschlicher Rassen, hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichem Standpunkte, unter besonderen Berücksichtigung von des Grafen von Gobineau gleichnamigen Werkes,* Lemgo 1856. C'est la lecture de ce travail qui enthousiasma Wagner pour la théorie de Gobineau; cf. « Lettres de Cosima Wagner à Gobineau »,*Revue hebdomadaire,* 23 juillet 1938, p. 287.

14. *Compendium der vergleichenden Grammatik* ... (1861) de SCHLEICHER, pp. 7-8.

15. J. Reinach parlait respectivement des historiens et des naturalistes; cf. « Le mirage oriental », *L'Anthropologie,* IV (1893), P. 553.

16. Cf. M. MÜLLER,*Lectures on the science of Language,* éd. London 1862, pp. 240 et suiv., et notamment p. 249, note 3 (« I state these views on the authority of M. Pictet »).

17. A. PICTET,*Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs, Essai de paléontologie linguistique,* Paris 1859, p. I, PP. 753-754.

18. *On the Great Race-Elements in* ***Christianity,*** by the Rev. Dunbar I. Heath, « Journal of the Anthropogical Society of London », V (1867), pp. XIX-XXVIII.

19. Cf. le cours professé par Quatrefages en 1868 : « Je m'occuperai d'abord des Européens qui ont pour ancêtres les Aryans... » *(Revue des cours scientifiques de la France et de l'étranger,* V (1868), p. 727).

20. A. de QUATREFAGES,*La race prussienne,* Paris 1871 (ce travail fut d'abord publié, dans une version plus succincte, dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 février 1871, pp. 687 et suiv.).

21. L. FIGUIER, *Tableau de la nature; Les races humaines,* Paris 1872 (4e éd. 1885), p. 59.

22. Revue *d'anthropologie,* I (1872), pp. 163-164 *(La race prussienne et M. Mantegazza*).

23. *A. de* QUATREFAGES,*« Les origines européennes »*, *Revue scientifique de la France et de l'étranger,* 1872, 2e semestre, p. 28.

24. A. de QUATREFAGES, *Histoire générale des races humaines,* Paris 1889, pp. 454-455.

25. Cf. *Zeitschrift für Ethnologie,* IV (1872), pp. 45-64 (compte rendu de *La race prussienne de* QUATREFAGES, signé B.).

26. Cf. plus haut, pp. 216-217.

27. H. GRÄTZ, « Mein letztes Wort an Professor von Treitschke », 28 décembre 1879 *(Der Berliner Antisemitismusstreit,* hrsg. von W. Boehlich, Frankfurt a/M 1965, p.52).

28. Cf. Erich BIERHAHN, « Blondheit und Blondheitskult in der deutschen Literatur »,*Archiv für*

Kulturgeschichte, XLVI (1964), pp. 309-333. Il ressort de cette étude que, conformément à une tradition remontant à J.-J. Rousseau et à Goethe, cheveux blonds et yeux bleus étaient, pour la grande majorité des auteurs allemands, la marque des tempéraments sentimentaux, indécis et rêveurs. Ce n'est que dans la seconde moitié du xixe siècle, et notamment au lendemain de la guerre de 1870-1871, qu'ils devinrent les attributs populaires des héros virils et conquérants.

29. Cf. A. RETZIUS, *Ethnologische Schriften*, Stockholm 1864.

30. « Dans une fouille, l'archéologue doit recueillir le plus possible de pièces et ne pas s'en tenir à quelques crânes qu'il envoie au laboratoire de l'École des Hautes Études avec cette question : dites-moi si ce sont des Francs, des Burgonds, des Sarrasins ou des Romains » (P. TOPINARD, *L'Anthropologie,* Paris 1876, p. 235, cf. aussi p. 229).

31. Cf. R. VIRCHOW, « Ueber die Methode der wissenschaftlichen Anthropologie, Eine Antwort an Herrn de Quatrefages », *Zeitschrift für Ethnologie,* IV (1872), pp. 300-302, ainsi que *Die Urbevölkerung Europa's,* Berlin 1874, notamment p. 31.

32. *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte,* Juni-Oktober 1871, p. 53.

33. R. VIRCHOW, « Gesammtbericht über die von der deutschen anthropologischen Gesellschaft veranlassten Erhebungen über die Farbe der Haut der Haare und der Augen der Schulkinder *Archiv für Anthropologie,* XVI (1886), pp. 275-475, et notamment pp. 284-285.

34. *Ibid.,* p. 282.

35. R. VIRCHOW, « Vortrag über die physische Anthropologie der Finnen » *Zeitschrift für Ethnologie*, VI (1874), pp. 169-189.

36. R. VIRCHOW, *Die Verbreitung des blonden und des brünetten Typus in Mitteleuropa,* « Sitzungzberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften », 1885, t. I, pp. 39-47.

37. R. VIRCHOW, « Die Anthropologie in den letzten 20 Jahren » *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie...,* Januar 1889, p. 91.

38. Cf. R. VIRCHOW, *Grania Ethnica Americana,* Berlin 1894, notamment p. 32.

39. Propos tenus par Virchow à la conférence anthropologique de Dantzig (cf. *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie..., September* 1891, P. 79).

40. *I.* TAYLOR, *The Origin of the Aryans,* London 1890, *pp. 226 et suiv:*

41. S. REINACH, *L'Origine des Aryens, Histoire d'une controverse,* Paris 1892, p. 90.

42. S. FEIST, « Archäologie und Indogermanentum *Correspondenzblatt der Deutschen Gesellschaft für Anthropologie...,* 1916, *p. 68.*

43. R. VIRCHOW, « Die Anthropologie in den letzten 20 Jahren » *Correspondenzblatt...,* 1889, p. 99; J. KOLLMANN, « Die Menschenrassen Europas und die Frage nach der Herkunft der Arier », *Correspondenzblatt...,* 1892, p. 105; F. von LUSCHAN, « Die anthropologische Stellung der Judën », *Correspondenzblatt...,* 1892, P. 95.

44. R. VIRCHOW, *Correspondenzblatt...,* 1891, p. 77.

45. G. HEBERER, *Rassengeschichtliche Forschung im indogermanischen Urheimatsgebiet,* Jena 1943 (cf. Karl SALLER, *Die Rassenlehre des Natioraalsozialismus,* Darmstadt 1961, pp. 57-59).

46. Circulaire du « Aussenpolitisches Amt der NSDAP an die Beauftragten für Bevölkerungs-und Rassenpolitik bei den Gauleitungen », signée D[r] Gross, du 24 octobre 1934 : « ... Il y a déjà un an, j'ai dû prendre énergiquement position contre l'accent mis sur les caractères physiques de la race nordique. Cette propagande, maladroite au possible, et imparfaitement justifiée dans les faits, suscite des sentiments d'infériorité et constitue une menace pour le sentiment naissant de la communauté populaire. J'ai insisté pour qu'il soit traité aussi peu que possible, ou qu'il ne soit pas traité du tout, des divers éléments raciaux du peuple allemand, afin que soient évitées les conséquences fâcheuses décrites ci-dessus... » *(Cf. L.* POLIAKOV — *J.* WULF, *Das Dritte Reich und seine Denker, Berlin* 1959 pp. 411-413.)

47. *P.* TOPINARD, *dans L'Anthropologie, IV* (1893), *p.* 505.

48. *G.* VACHER DE LAPOUGE, *L'Aryen, son rôle social, Paris* 1899, *p.* VII, *pp.* 22. et 464.

49. *Ibid.*, *p.* 238.

50. *Ibid.,* pp. 372-373.

51. *Ibid.,* p. VII, et «L'Anthropologie et la science politique», *Revue d'anthropologie,* 15 mai 1887, p. 15.

52. Le propos est rapporté par G. MONTANDON, « Georges Vacher de Lapouge », *L'Ethnie française,* mai-juin 1941, p. 5.

53. Cf. *L'Aryen, son rôle social,* notamment pp. 413-461.

54. Cf. C. BOUGLÉ, « Anthropologie et démocratie », *Revue de métaphysique et de morale,* V (1897).

55. A. FOUILLÉE, « Dégénérescence? Le passé et le présent de notre race », *Revue des Deux-Mondes,* 1895 (5), *p.* 815. *Cf. aussi Psychologie du peuple français* (1898),

et *Esquisse psychologique des peuples européens* (1903), où Fouillée développait ses conceptions sur le « mélange racial » français.

56. Cf. La thèse de M^me^ CAPITAN-PETER, *Une pensée de droite : l'Action française* (Paris 1970).

57. Cf. la thèse précitée de M^me^ CAPITAN-PETER.

58. J. BAINVILLE, *Histoire de France,* éd. « Livre de Poche », 1964, pp. et 18.

59. Cf. G. MONTANDON, « L'aryanisme français », *L'Ethnie française,* avril 1941, P. 5.

60. Th. HUXLEY, *Emancipation — black and white,* « Lay sermons... », London 1887, pp. 18 et suiv.

61. E. BURNOUF, *La science des religions,* Paris 1885, notamment p. 229 (« Les hautes spéculations abstraites échappent à cette race d'hommes [les Chinois], à qui manque aussi la partie du cerveau qui en est l'organe. C'est pourquoi la théorie

métaphysique, qui est l'essence de la religion, leur échappe également... »), et p. 99 (« Le christianisme est dans son ensemble une doctrine aryenne », etc.).

62. E. RENAN, *L'avenir* de la *science,* préface de 1890 (*Œuvres...*, *éd. cit.,* t. III, p. 724).

63. BÜCHNER, *Conférences sur la théovie darwinienne,* Paris 1869, p. 132.

64. Pendant que « la race la plus inférieure » progresserait de 1 à 16, la « race blanche » progresserait de 2 à 32, en sorte que l'écart croîtrait (Büchner, *Volkstum und Gesclzichte;* Fr. von HELLWALD, *Kulturgeschichte,* Leipzig 1896, t. I, p. 105).

65. Cité par Ch. DARWIN, *The Descent of Man,* éd. cit., p. 875, note 26.

66. *Volkstum und Geschichte,* éd. cit., pp. 159-174.

67. Ibid., p. 71.

68. *Ibid.,* p. 106.

69. *Ibid., Einleitung,* t. l, p. 20.

70. *Ibid.*, t. III, p. 600.

71. *Ibid.,* t. I, pp. 399 et suiv., et notamment pp. 475-478.

72. Cf. J. LIPPERT, *Kulturgeschichte der Menschheit in ihrem organischen Aufbau,* Stuttgart 1886, t. I, pp. 447 et 186. Cetouvrage continua longtemps à faire autorité : en 1931, il fut traduit par G. Murdock aux États-Unis, sous le titre de *The Evolution of Culture.*

73. A. E. BREHM, *Merveilles* de la *nature:* Les races humaines, par le D^r^ R. Verneau, Préface d'A. de Quatrefages, Paris 1890, p. 557.

74. « Les Juifs n'ont possédé ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont jamais apporté la plus faible contribution à l'édification des connaissances humaines (...) Aucun peuple n'a laissé, d'ailleurs, de livre contenant des récits aussi obscènes que ceux que renferme la Bible à chaque page. On peut parcourir tous les livres religieux du monde, tels que les Védas, l'Avesta, les écrits bouddhiques, le Coran, etc., sans y rien trouver de pareil (...) Entre ses sentiments, ses idées et ceux des peuples aryens, existent de véritables abîmes... » (G. Le Bon, « Du rôle des Juifs dans l'histoire de la civilisation », *Revue scientifique,*

1888, pp. 386, 493 et suiv.).

75. *Le Figaro* du 28 février 1882; cf. *La France juive,* éd. Paris 1943, t. I, pp. 398-401.

76. « Les grands garçons blonds aux yeux clairs étaient partis mourir sous d'autres cieux. A leur place on vit arriver des messieurs bedonnants dont la tunique strictement militaire accusait des rondeurs nettement civiles. C'étaient les agents de l'occupation économique et culturelle. Ils étaient nombreux, très nombreux. Ils portaient des titres sonores, plus longs et plus compliqués les uns que les autres : Kriegsverwaltungschef, Oberkriegsverwaltungsrat, Sturmbannführer, sans compter le menu fretin des Sonderführer... » (Gérard WALTER, *La vie à Paris sous l'Occupation 1940-1944,* Paris 1960, p. 39.)

77. A. de CANDOLLE, *Histoire de la science et des savants depuis deux siècles...* Genève 1873, pp. 400-408.

78. J. FINOT, *Le préjugé des races,* Paris 1906, pp. 354-357.

79. J. C. NOTT et G. R. GLIDDON, *Types* of *mankind...,* London 1854, pp. 115 et suiv.

80. « J'ai depuis longtemps soutenu que les différentes races d'hommes ont eu forcément une origine indépendante, parce que j'ai vu arriver le moment où la question de l'origine de l'homme et celle de l'animal se confondraient... », etc. (L. AGASSIZ, « Hommes et singes », La Revue *scientifique de* la *France* et de *l'étranger,* 28 février 1874, p. 816).

81. Cf. le « Historical Sketch » qui figure au début de *L'Origine des espèces.* Schaafhausen était aussi l'un des auteurs les plus souvent cités par Darwin dans *la Descendance de l'homme.*

82. H. SCHAAFHAUSEN, *Les questions anthropologiques de notre temps,* discours tenu au Congrès des naturalistes et médecins allemands; cf. *Revue scientifique,* 1866, pp. 769-776. 10

83. En procédant à une comparaison entre les hommes et les singes anthropoïdes, Vogt s'exprimait ainsi : « Nous choisissons, pour établir cette comparaison, deux types qui se trouvent presque aux deux extrémités de la série des formes humaines, et qui sont, d'une part, le Nègre, et de l'autre, le Germain... » (C. Vogt, *Leçons sur l'homme...,* Paris 1865, p. 223).

84. *Ibid.,* pp. 623 et suiv.

85. Cf. H.-V. VALLOIS, « Les preuves anatomiques de l'origine monophylétique de l'homme », *L'Anthropologie,* XXXIX (1929), p. 78.

86. Cf. H. KLAATSCH, *Der Werdegang der Menschheit und die Entstehung der Kultur,* Bonn 1920, p. 90.

87. Cf. M. GRISON, *Problèmes d'origines...,* Paris 1954, p. 278, note 57.

88. Cf. le compte rendu de W. de FONVIELLE, *Revue scientifique,* 1867, p. 120.

89. G. HARRIS, « The plurality of races, and the distinctive character of the adamite species », *The Anthropological Review,* V (1867), pp. 175-185.

90. J.-Chr. BOUDIN, *Traité de géographie et de statistique médicales...,* t. II, Paris 1856.

91. C. VOGT, *Leçons sur l'homme...,* éd. cit., p. 565.

92. R. VIRCHOW, « Uber den Transformismus », *Archiv für Anthropologie,* XVIII (1889), p. 13.

93. Cf. notre *Histoire de l'antisémitisme,* t. I, Paris 1956, pp. 159 et suiv.

94. L. GUMPLOWICZ, *La lutte des races, Recherches sociologiques,* éd. Paris 1893, p. 331 : « Les Juifs suivirent l'exemple des Phéniciens; ils devinrent commerçants et se répandirent dans le monde entier. L'organisation spéciale de leurs communautés en Europe est certainement le reflet des anciens établissements phéniciens. Il n'est qu'un point, le plus important peut-être, sur lequel les Juifs ne surent pas suivre l'exemple des Phéniciens : les Juifs ne surent point, et, à tout prendre, ils ne savent pas encore, disparaître. »

95. G. VITOUX, *L'agonie d'Israël,* Paris 1898.

96. E. DRUMONT, *La France juive,* éd. Paris 1943, t. I, p. 201.

97. « De certaines immunités physiologiques de la race juive », *La Revue scientifique de la France et de l'étranger,* 1881/1, pp. 530 et suiv. et 618 et suiv.

98. « Même des immixtions relativement fortes de sang étranger furent surmontées, les mélanges ne

donnèrent pas naissance à un type nouveau, aucun amalgame n'eut lieu : le sang sémitique remporta la victoire la plus décisive, et le vieux monumental corps juif fut conservé aussi bien que le vieil esprit juif héréditairement transmis par ce corps » (R. ANDREE, *Zur Volkskunde der Juden,* Leipzig 1881, pp. 24-25).

99. « Ces faits, écrivait Darwin, sont si fréquents et connus des éleveurs soigneux, qu'ils évitent toujours de donner une femelle de choix à un mâle inférieur, précisément à cause du préjudice qui peut en résulter pour les produits de ses portées subséquentes » (*De la variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication,* trad. Paris 1868, t. I, pp. 428-430, et, en ce qui concerne le cas de l'espèce humaine, t. II, p. 280). Quant à la théorie de Spencer, cf. Y. DELAGE, *La structure du protoplasma et les théories de l'hérédité...,* Paris 1895, p. 365 (« Théories sur la télégonie »).

100. La théorie de la télégonie fournissait l'argument principal du populaire roman d'Arthur DINTER, *Die Sünde wider das Blut,* dont la première édition datait de 1914, et dont le tirage approchait, en 1933, d'un million d'exemplaires.

101. Cf. P. BROCA, *Mémoires d'anthropologie,* Paris 1871, t. III, pp. 445 et suiv.

102. « Les mulets provenant de la jument et de l'âne ne sont certainement pas sauvages, mais ils sont notoirement obstinés et vicieux », écrivait Darwin. Il traitait ensuite des cas de croisement chez les pigeons et les canards, et continuait : « Ces derniers faits doivent nous rappeler les remarques que les voyageurs ont si souvent faites, dans toutes les parties du monde, sur la dégradation et les dispositions sauvages des races humaines croisées. » Ce qu'il attribuait (en partie du moins) à des « retours ataviques, déterminés par le croisement » *(De la variation des animaux et des plantes...,* trad. fr. Paris 1868, t. II, pp. 48-50).

103. Cf. par exemple S. WRISSENBERG, « Die südrussischen Juden », *Aychiv für Anthropologie,* XXIII (1895), pp. 347-423 et 531-579; A. D. ELKIND, *Les Juifs* (en russe), Saint-Pétersbourg 1903.

104. Anatole LEROY-BEAULIEU, *Israël chez les nations,* Paris 1893, pp. 185-186.

105. Théodule RIBOT, *L'hérédité psychologique,* 4e éd., Paris 1890, p. 410.

106. *Ibid.,* pp. 118-137 (chap. VII, « L'hérédité et le caractère national »).

107. E. HAECKEL, *Le monisme, lien entre la religion et la science,* trad. fr. Paris 1897, p. 23.

108. Cf. *Revue scientifique de la France et de l'étranger,* 1889/2, pp. 19 et suiv., et surtout 1886/1, pp. 694-695.

109. Cf. CHARCOT, *Leçons du mardi à la Salpêtrière,* Paris 1889, p. 348. « Je vous le présente comme un véritable descendant l'Ahasverus ou Cartophilus », disait

Charcot à ses auditeurs, en leur présentant un malade juif *(loc. cit.* cf. aussi pp. II et 353).

110. H. MEIGE, *Étude sur certains névropathes voyageurs; le Juif Errant à la Salpétrière* (thèse pour le doctorat en médecine), Paris 1893, pp. 6, 8, 43 et 61.

111. LE BON, *La psychologie des foules,* Paris 1896, pp. 17-18. Cet ouvrage, traduit en quinze langues, en était à sa 28e édition française en 1921. FREUD s'appuyait sur lui et le citait longuement dans *Massenpsychologie und Ich-Analyse* (1919-1920), et C. G. JUNG en recommandait la lecture au lendemain de 1945 (cf. *Aufsätze sur Zeitgeschichte,* Zürich 1946, p. 140).

112. Sur l'antisémitisme de Le Bon, voir plus haut, p. 285; sur son concept des « âmes raciales » voir surtout *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples,* Paris 1894, pp. 11-28.

113. La *France juive,* éd. cit. Paris 1943, t. I, pp. 107-110.

114. . *Das Gesetz des Nomadentums und die heutige Judenherrschaft,* Karlsruhe 1887, p. 137 et *passim.*

115. Cf. G. L. MOSSE, *The crisis of German ideology,* New York 1964, p. 18; et W. MÜHLMANN, *Geschichte der Anthropologie, op. cit.,* pp. 122-126.

116. « Israël se lève sur l'Europe comme le soleil : là où il luit, surgit une vie nouvelle; là où il disparaît, tout ce qui avait fleuri jusque-là disparaît » *(Die Juden und das Wirtschaftsleben,* Leipzig 1911, p. 15).

117. Cf. Werner MASER, *Hitlers Mein Kampf,* München 1966, pp. 80-81.

118. « During his stay, Jung had a dream : He was in a ghetto, and the place was narrowed and twisted, with low ceilings and staircases hanging down. He thought to himself : « How in hell can people live in such a

place. » This came rather as a shock. He could not identify the place with Vienna, and further, so far as he know, he was happy te be there. » (Rêve rapporté par E. A. BENNET, *C. G. Jung,* London 1961, p. 34.)

119. Cf. E. JONES, *Sigmund Freud...,* London 1953-1957, t. I, p. 348 et t. II, p. 61,

120. Lettre à Arnold Zweig, 30 septembre 1934.

121. Cf. surtout *Moïse et le monothéisme.*

122. Cf. « Le retour infantile du totémisme », *in fine.*

123. *Moïse...,* « Gesammelte Werke », London 1942-1952, t. XVI, p. 207.

124. Lettres du 11 mai et du 11 octobre 1908 (« Le fait que je m'entende le plus facilement avec vous (ainsi qu'avec notre collègue Ferenczi de Budapest) m'exhorte justement à ne pas trop accorder à la préférence raciale et donc à ne pas négliger l'Aryen [C. G. Jung] qui m'est dans le fond plus étranger »).

125. « ...es ist der Beweis einer besonderen psychischen Eignung in der Masse, die zum jüdischen Volk geworden war, wenn sie so viele Personen hervorbringen konnte, die bereit waren, die Beschwerden der Moses-Religion auf sich zu nehmen, für den Lohn des Auserwähltseins und vieilleicht noch andere Prämien von ähnlichem Rang » *(Moïse...,* éd. cit., pp. 218-219).

126. « Unsere Sachlage wird allerdings durch die gegenwärtige Einstellung der

biologischen Wissenschaft erschwert, die von der Vererbung erworbenen Eigenschaften auf die Nachkommen nichts wissen will. Aber wir gestehen in aller Bescheidenheit, dass wir trotzdem diesen Fakter in der biologischen Entwicklung nicht entbehren können (...) Wenn es anders ist, kommen wir weder in der Analyse noch in der Massenpsychologie auf dem eingeschlagenen Weg keinen Schritt weiter. Es ist eine unvermeidliche Kühnheit » (*Moïse...*, p. 207).

127. Nous transposons les termes, que nous croyons heureusement choisis, de M^{me} L. Frey-Rohn : « Freud konnte im Es einen Bereich sehen, der einerseits dem Somatischen gegenüber offen war bzw. sich « von dorther mit Energie erfüllte », und anderseits den Trâger eines Geheimnisses verkörperte, der sich in die dunklen Ab-und Hintergründe der phylogenetischen bzw. archaischen Erbschaft der Ahnen verlor » *(Von Freud zu Jung, Studien aus dem C. G. Jung-Institut,* Zürich 1969, p. 151).

128. « ...eine solche psychoanalytische Argumentation mahnt in diesem Falle, wie so häufig, an den berühmten « Stock mit zwei Enden » Dostojewskis. Die Gegner werden es ihrerseits begreiflich finden, dass das Geschlecht der Frauen nicht annehmen will, was der heiss begehrten Gleichstellung mit dem Mann zu widersprechen scheint. Die agonale Verwendung der Analyse führt offenbar nicht zur Entscheindung » *(Uber die weibliche Sexualität,* « G. W. », t. XIV).

129. Cf. par exemple (à propos de l'inaltérabilité des désirs refoulés dans le ça) : « Da scheint sich doch ein Zugang zu den tiefsten Einsichten zu eröffnen. Leider bin auch ich da nicht weiter gekommen (...) Man gäbe was darum wenn man von diesen Dinge mehr verstehen könnte! » *(Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse,* « G. W. », t. XV, p. 81).

130. *Ansprache an die Mitglieder des Vereins B'nai B'rith,* 6.5.1926, « G. W. », t. XVII, pp. 51-53.

131. « Freud ist in jene tiefere Schicht des allgemein Menschlichen nicht vorgedrungen. Er durfte und konnte es nicht, ohne seiner kulturhistorischen Aufgabe untreu zu werden. Und diese Aufgabe hat er erfüllt — Aufgabe genug für ein ganzes ruhmreiches Leben » (« Sigmund Freud als kulturhistorische Erscheinung », (1932), *Wirklichkeit der Seele,* Zürich 1939, p. 131).

132. « Das Allgemeinverbreitete, dass nicht nur die Individuen unter sich zum Volke, sondern auch rückwärts mit den Menschen der Vergangenheit und ihrer Psychologie verbindet » (*Wandlungen und Symbole der Libido,* Leipzig 1912, p. 171; cf. L. FREY-ROHN, *op. cit.,* p. 171).

133. « Das kollektive Unbewusste ist der Niederschlag aller Welterfahrung aller Zeiten, daher also ein Bild der Welt, das seit Eonen sich gebildet hat» *(Die Psychologie der unbewussten Prozesse,* Zürich 1917, p. 117). Définition à peu près semblable dans *Analytische Psychologie und Weltanschauung* (1927-1932; cf. JUNG, « Gesammelte Werke », Zürich 1964, pp. 428 et suiv.). Voir FREY-ROHN, pp. 171-175.

134. Voir plus haut, pp. 135-136.

135. C. G. JUNG*L'homme à la découverte de son âme* (préface et adaptation du Dr Roland Cahen), éd. Paris 1962, p. 298. Le Dr Cahen, qui date ce texte de Jung de 1934, indique qu'il s'agit de notes d'un auditeur,

revues par Jung avant leur publication.

136. . *Der Gegensartz Freud and Jung,* « G. W. », t. IV, Zürich 1969, p. 387 et pp. 391-392.

137. *Geleiwert des Herausgabers,* « Zentralblatt für Psychothérapie », VI (1933). Jung avait pris la co-direction de cet organe en 1933, après la démission de Ernst Kretschmer.

138. « ... Les Juifs ont en commun avec les femmes cette particularité : étant physiquement plus faibles, ils doivent chercher les défauts de l'armure de leurs adversaires, et ayant dû s'exercer à cette technique au cours d'une histoire multiséculaire, les Juifs sont le mieux protégés aux endroits où les autres sont le plus vulnérables. Leur culture étant plus de deux fois plus ancienne, ils sont bien plus conscients des faiblesses et infériorités humaines, et ils sont donc bien moins vulnérables de ce point de vue que nous ne le sommes. Ils sont aussi redevables à l'ancienneté de leur culture de la faculté consciente de vivre en termes amicaux et tolérants avec leurs propres défauts, tandis que nous sommes encore trop jeunes pour ne plus nous faire d'illusions sur nous-mêmes. De plus, notre destin nous impose encore de créer une culture (car nous en avons besoin), et pour cela, ce qu'on appelle les illusions, sous forme d'idéaux unilatéraux, de convictions, de projets, etc., sont essentielles. Comme le Chinois cultivé, le Juif, en sa qualité de membre d'une race dont la culture est vieille de plus de trois mille ans, est psychologiquement plus conscient de lui-même que nous ne le sommes. C'est pourquoi, d'une manière générale, il est moins dangereux pour le Juif de déprécier son inconscient. D'autre part, l'inconscient aryen contient des tensions et des germes créateurs d'un avenir encore inexploré, qu'on ne peut pas dévaluer en qualité de romantisme infantile sans mettre l'âme en danger. Les peuples germaniques, qui sont encore jeunes, sont parfaitement capables de produire de nouvelles formes de culture, et cet avenir a son siège dans l'obscurité de l'inconscient de chaque individu,

en qualité de germe chargé d'énergie, capable d'un éclat puissant. Le Juif, en sa qualité de nomade relatif, n'a jamais produit et sans doute ne produira jamais sa propre culture, puisque tous ses instincts et dons exigent pour se développer un peuple-hôte plus ou moins civilisé. C'est pourquoi la race juive en son ensemble possède, suivant mon expérience, un inconscient qui ne peut être que conditionnellement comparé à l'inconscient aryen. Abstraction faite de certains individus créateurs, le Juif moyen est déjà bien trop conscient et différencié pour recéler les tensions d'un avenir non encore conçu. L'inconscient aryen a un potentiel plus élevé que l'inconscient juif; tel est l'avantage et le désavantage d'une jeunesse qui n'est pas encore complètement étrangère à la barbarie. A mon avis, toute la psychologie médicale du passé a commis une grande erreur en appliquant sans discrimination des catégories juives, qui ne sont même pas valables pour tous les Juifs, aux Germains ou aux Slaves chrétiens. Ce faisant, la psychologie médicale en venait à qualifier le secret le plus précieux des peuples germaniques — les profondeurs créativement prophétiques de l'âme — de marécages banals et puérils, tandis que mes avertissements étaient soupçonnés d'être teintés d'antisémitisme. C'est Freud qui se trouve à l'origine de cette suspicion. Freud ne connaissait pas l'âme allemande, il la connaissait aussi peu que tous ses perroquets germaniques. Le grandiose phénomène du national-socialisme, que le monde entier contemple les yeux étonnés, les a-t-il édifiés? Où se trouvaient cette énergie et ces tensions inouïes lorsque le national-socialisme n'existait pas encore? Elles étaient cachées dans les profondeurs de l'âme germanique, dans ces profondeurs qui n'ont rien à voir avec les débris de désirs infantiles et de ressentiments familiaux non résolus... » *(Zur gegenwärtigen Lage dem Psychotherapie,* « Zentralblatt für Psychotherapie », VII, 1934).

139. Cf. l'étude *Wotan,* publiée en Suisse en 1936, dans laquelle Jung manifestait son intérêt pour le phénomène nazi d'une façon moins marquée par des arrière-pensées politiques ou tactiques *(Aufsätse zur Zeitgeschichte,* Zürich 1946, pp. 1-23).

140. Préface du D[r] Cahen à C. G. JUNG, *Aspects du drame contemporain,* Genève 1948, p. 62.

141. Cf. E. A. BENNET, *C. G. Jung,* London 1961, pp. 95-102 (correspondance Jung-Bennet).

142. Lettre du 13 mai 1913.

143. Le D[r] Jones relatait l'incident en ces termes : « He came to me afterwards, observing that I was one of the dissidents, and said : « I thought you were a Chris« tian » (i.e. non-Jew). It sounded an irrelevant remark, but presumablyit hadsome meaning » *(Sigmund Freud..., op. cit.,* t. II, p. 115).

144. Sous le sous-titre « Phylogenetische Erbschaft und historische Verdrängung », Mme FREY-ROHN écrit : « Die angeführten Stellen [de *Moise et le monothéisme]* dürften zur Genüge den unüberbrückbaren Abgrund zwischen seinen Auffassungen und denjenigen JUNGS erhellen. Er trat nicht nur in der Zurückführung des historischen und mythischen Geschehens auf individuelle Kategorien, sondern ganz allgemein auch in der

Annahme kollektiver Erinnerungen an historische Ereignisse als Grundlage der phylogenetischen Erbschaft hervor, *Im entscheidenden Moment glitt FREUD jeweils ins Individuelle und Kenkrete ab, während JUNG das Unpersönliche und Allgemeine ins Auge fasste » (Von Freud zu Jung, op. cit.,* pp. 182-183).

145. « First Principles »; cf. R. HOFSTADTER, *Social Darwinism in American thought,* éd. 1955, P. 37. Voir aussi *Social Statics* de SPENCER (éd. London 1851, p. 34).

146. Lettre de Spencer à un admirateur japonais; cf. Th. GOSSET, *Race : The History of an Idea in America,* éd. 1965, p. 151.

147. « The variability or diversity of the mental faculties in men of the same race, not to mention the greater differences between the men of distinct races, is so notorious that not a word need here to be said... » *(The Descent of Man,* éd. cit., p. 414).

148. *Ibid.,* p. 508.

149. *Ibid.,* pp. 542-550 (« On the Extinction of Races of Man »).

150. Cf. A. R. WALLACE, « The Origin of Human Races and the Antiquity of Man deduced from the theory of « Natural Selection »», *The Anthropogical Review,* II (1862), pp. CLVIII et suiv. et V (1867), pp. 103-104,

151. *Descent...,* pp. 501-509 (« Natural selection as affecting civilised Nations »).

152. *Ibid.,* p. 507, où se trouve cité l'article de Greg.

153. *Hereditary Genius,* London, 1869, pp. 336-350 (« The comparative worth of différent races »).

154. *Ibid.,* pp. 1 et suiv.

155. *Ibid.,* pp. 351-362.

156. « Eugenics and the Jew », *The Jewish Chronicle,* 30 juillet 1910,

157. *Probability,* the foundation of eugenics, Oxford 1907, pp. 11 et 30.

158. *The Principles of* Sociology (1876), chap. XXII.

159. A. R. WALLACE, Human *Progress :* Past and Future (1892); cf. *Studies scientific* and social, London 1900, t. II, pp. 493-508.

160. Cf. Richard HOFSTADTER, Social *Darwinism* in *American* thought, op. cit., p. 58, citant *The challenge of facts de* W. G. SUMNER.

161. Cf. *ibid.,* p. 186 (citation de *National life and character de* K. PEARSON).

162. Cf. Dialectique de la *nature,* op. cit., passim.

163. Cf. E. HAECKEL, *Freie* Wissenschaft und *freie* Lehre, cité par K. PEARSON, The chances of death..., London 1897, pp. 106-107.

164. O. BETA, *Darwin, Deutschland und die Juden oder der Juda-Jesuitismus,* Berlin 1876, notamment pp. II et 32.

165. « Die « Emancipation von den Juden », wie man die Beseitigung jener schlechten gesellschaftlichen Einflüsse kurzweg gennant hat, ist daher ein eminent sociales Problem und überdies ein solches, welches angesichts der heutigen Gesellschaftsverfassung se gut wie unlösbar bleibt. Der Socialismus ist die einzige Macht, welche Bevölkernngszustanden mit stärkerer jüdischer Untermischung die Spitze bieten kann... »)E. DHÜRING, Cursus der Philosophie als *streng wissenschaftlichev Weltanschauung unid Lebensgestaltung,* Leipzig 1875, pp. 392-393).

166. Dr Alfred PLOETZ, Die *Tüchtigkeit unsrer* Rasse und *der* Schutz der *Schwachen,* Berlin 1895, pp. 5, 8 et 130-142 (« Die besten Rassen — Westarier — Juden »).

167. Cf. Karl SALLER, Die *Rassenlehre* des Nationalsozialissmus in *Wissenschaft* und Propaganda, Darmstadt 1961, pp. 74 et 117 (la société nordique en question s'intitulait Ring *der* Norda ou *Nordischer* Ring).

168. Cf. *Natur und Staat, Beiträge zur naturwissenschaftlicher Gesellschaftslehre, Eine Sammlung von Preisschriften,* Jena 1903, pp. 1-24.

169. Ibid., p. 380 (Dr SCHALLMAYER, « Vererbung und Auslese im Lebenslauf der Volker »).

170. Die Germanen und die Renaissance in Italien..., Leipzig 1905, et Die Germanen *in Frankreich...,* Iéna 1907. Napoléon, aux yeux de Woltmann, était un « descendant des Vandales germaniques », etc.

171. Dr S. R. STEINMETZ, « La guerre, moyen de sélection collective », dans A. CONSTANTIN, *Le rôle sociologique de la guerre,* Paris 1907, pp. 268 et suiv.

172. L. WOLTMANN, Politische Anthropologie, Eine Untersuchung über den *Einfluss der* Descendenztheorie auf die *Lehre* von der *politischen* Entwicklung der *Völker,* Leipzig 1903, *passim,* et notamment pp. 298 et suiv.

173. Cf. K. SALLER, Die *Rassenlehre* des Nationalsozialismus, *op.* cit., pp. 17-18.

174. « Si nous laissons sévir la culture, en ce qui concerne son action sélective, comme cela a été le cas jusqu'ici, il est absolument certain que tous les peuples européens vont aller à leur perdition à une cadence constamment accélérée » (article « Sozialanthropologie », *Handwürterbuch* der *Sozialwissenschaften* , Iéna 1913, t. IX, pp. 172-188).

175. Cf. SALLER, *op.* cit., pp. 74-75.

176. Cf. Archiv *für Rassen-und Gesellschaftsbiologie,* I (1904), pp. 885 et suiv., et XI (1914), p. 125.

177. Le philosophe Heinrich Rickert parlait en 1910 de « biologistische Modephilosophie » (cf. son article « Lebenswerte und Kulturwerte », *Logos,* II (1911-1912), pp. 141-168).

178. Cf. W. MÜLHMANN, *Geschichte der Anthropologie, op. cit.,* p. 196.

179. Dr A. FOREL, « Gelbe Rasse und weisse Rasse, Ein praktischer Verschlag », Archiv *für Rassen-und Gesellschallsbiologie,* V (1908), pp. 249-251.

180. Chr. von EHRENFELS, « Leitziele zur Rassenbewertung » (*Archiv...,* IX (1912), pp. 730-761), et « Biologische Friedensrüstungen » *(Archiv....* XI (1914). pp. 580, 613).

181. Cf. Max HIRSCH, « Ehe und Eugenetik », *Archiv für Frauenkunde und Eugenetik,* II (1916), pp. 115-118.

182. *Archiv...,* VI (1909), pp. 577 et suiv. et X (1913), pp. 403 et suiv.

183. G. K. CHESTERTON, Eugenics *and other* evils, London 1922, pp. 182 et suiv.

184. O. von VERSCHUER, *Manuel d'eugénique et d'hérédité humaine,* trad. Montandon, Paris 1943, p. 5.

185. Cité par R. HOFSTADTER, op. cit., p. 171.

186. Cf. ibid., pp. 175-189.

187. Voir les discours cités par ARRENS, Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense, Paris 1911, p. 33 et *passim.*

188. Cf. E. McNall BURNS, *Ideas* in *conflict....* éd. London 1966, pp. 474-475.

189. Cf. Th. F. GOSSETT, *Race :* The *History of an Idea in America,* éd. New York 1965, pp. 109-110.

190. Cf. *ibid.,* pp. 377-378 et 415.

191. Discours de Birmingham (1898), et surtout discours de Leicester (1903).

192. Ce qui suit, d'après Charles ANDLER, *Nietzsche,* sa vie et sa pensée, Paris 1958, notamment t. III, pp. 458 et suiv. (« La sélection humaine »); Walter KAUFMANN, *Nietzsche : Philosopher, psychologist, antichrist,* Princeton 1950; et Richard LONSBACH, *Nietzche* und die *Juden,* Stockholm 1939.

193. Cf. « Lebenswerte und Kulturwerte », *Logos,* II (1911-1912), pp. 141-168.

194. *Unzeitgemâsse Betrachtungen,* II, 9.

195. *Umwertung* aller *Werte,* § 856.

196. Cf. DüHRING, Die *Judenfrage...,* 6e éd., p. 93 et Fritsch, Nietzsche *und* die *Jugend,* « Der Hammer », 1. III, 1911, p. 115.

197. Cf. LONSBACH, op. cit., pp. 72, 15-16, 27, et 55.

198. Historische *und* politische *Aufsdtze* (cf. SCHEMANN, Die Rasse in den Geisteswissenschaften, *op.* cit., t. III, p. 355).

199. *Politik*... (cf. Ch. ANDLER, Les origines du pangermanisme, Paris 1915, pp. 196 et suiv.).

200. Ibid., pp. 224-225.

201. Une traduction littérale serait : « ambitieux jeunes gens faisant commerce de pantalons ». Treitschke agitait ainsi la menace d'une mainmise des Juifs polonais sur l'Allemagne.

202. Deutschland *und der nâchste Krieg,* 1911 (cf. Germany and the next *war,* London 1915, p. 18 et *passim).*

203. Klaus WAGNER, Krieg, Iéna 1906, notamment pp. 179 et suiv. et pp. 230 et suiv.

204. Cf. L. POLIAKOV, Le *bréviaire* de la haine, Paris 1951, pp. 311 et suiv.

205. *Ein Pangermanistisches* Deutschland, *Versuch über* die Konsequenzen der *gegenwkrtigen wissenschaftlichen Rassenbetrachtung für unsere politische und religiöse Probleme,* Berlin 1905.

206. A la veille de la Première Guerre mondiale, l'expansion coloniale allemande faisait l'objet de fréquentes discussions parmi les dirigeants de la social-démocratie allemande. Kautsky s'en faisait le partisan dans sa brochure Sozialismus *und Kolonialpolitik,* et Bebel déclarait en 1906 au congrès d'Iéna : « Kolonialpolitik zu treiben kann unter Umständen eine Kulturtat sein. » Au Reichstag, les crédits coloniaux étaient régulièrement votés par le groupe social-démocrate. Certains militants préconisaient la création d'une grande colonie de peuplement en Mésopotamie (dans le cadre du projet de la ligne de chemin de fer Berlin-Bagdad), ainsi qu'en Mongolie (cf. Charles ANDLER, Le socialisme *impérialiste dans* l'Alle*magne* contemporaine, Paris 1912).

207. Wenn *ich* der Kaiser *wär,* Leipzig 1912 (Class publiait cet ouvrage sous le pseudonyme de Daniel Frymann).

208. *Wenn ich der Kaiser wär,* 5e éd., Leipzig 1914, pp. 104-105.

209. Histoire d'un mythe. La « *conspiration juive* et les Protocoles des Sages de Sion, Paris 1967, pp. 131 et suiv.

210. Cf. Alfred KRIECK, Geschichte des *Alldeutschen* Verbandes (1890-1939), Wiesbaden 1954, pp. 130 et suiv.

211. En 1870, au concile Vatican I, 68 évêques présentaient une requête qui « suppliait le pape de hâter l'heure où, grâce au zèle du missionnaire, l'anathème sera 11

levé de dessus des descendants de Cham ». Cette requête resta sans suite. Le cardinal Lavigerie pensait que le progrès de la mission chrétienne en Afrique était « préparé par la miséricorde divine pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham » (cf. Pierre CHARLES, S. J., « Les noirs, fils de Cham le maudit », Nouvelle Revue théologique, 1928, pp. 721-739).

212. Cf. plus haut, p. 118.

213. Article « Was ist deutsch? » *(Gesammelte Schriften,* t. I, Leipzig 1883, p. 73).

214. Cf. Louis SAUZIN, « The political thought of Constantin Frantz », The *Third Reich,* London 1955, p. 115.

215. Die *preussische* Intelligenz *und ihre Grenzen,* München 1874, p. 68.

216. Die *Weltpolitik,* unter *besonderer* Bezugnahme *auf Deutschland,* Chemnitz 1882, t. II, pp. 128 et suiv.

217. Die *preussische Intelligenz...,* pp. 63 et suiv.

218. Cf. plus haut, p. 270.

219. *Der Nationalliberalismus und* die *judenherrschaft,* München 1874, p. 10.

220. Die *Wellpolitik....* t. III, pp. 175-177.

221. D'après Die *Weltpolitik...,* t. III, pp. 108-122, et *Der* Nationalliberalismus *und* die *Judenhevvschaft.*

222. . *Abfevtigung der nationallibevalen Presse nebst einer höchst nötigen Belehrung über den Ultvamontanismus,* Leipzig 1873, p. 35.

223. *Ibid.,* pp. 26-34.

224. Cf. le remarquable ouvrage du professeur Fritz STERN, *The* politics of *cultural* despair, A *study in* the rise of the Germanie Ideology, Berkeley 1961, p. II.

225. Cf. ibid., p. 18 (lettre de Lagarde du 2 janvier 1871).

226. « Uber die gegenwärtige Lage des Deutschen Reichs » (1875); *Deutsche Schrift*en, éd. 1934.

227. « Uber die gegenwärtigen Aufgaben der deutschen Politik (1853); ibid.

228. Ibid., p. 20; Lagarde écrivait que son ami Renan avait été le seul confident de ses ambitions et projets politiques.

229. « Die Religion der Zukunft » (1878); *ibid.,* p. 262; « Die graue Internationale » (1881); ibid., p. 367.

230. « Verhältnis des deutschen Staates zu Theologie, Kirche und Religion » (1873); *ibid.,* p. 65.

231. « Uber die gegenwärtigen Aufgaben... »; ibid., p. 30.

232. « Verhâltnis des deutschen Staates... », ibid., pp. 62-63.

233. « Nur eines Mannes grosser, fester, reiner Wille kann uns helfen, eines Kônigs Wille, nicht Parlamente, nicht Gesetze, nicht das Streben machtloser einzelner... » (ibid., p. 286; cf. aussi p. 41 : « Ich fürchte, der Regisseur wird fehlen... », etc.).

234. « Verhâltnis... », pp. 79 et suiv.

235. « Die Religion der Zukunft », p. 285.

236. « Programm für die konservative Partei Preussens » (1884), *ibid.,* p. 425.

237. « Uber die gegenwärtigen Aufgaben... », p. 30.

238. « Die nächsten Aufgaben der deutschen Politik », ibid., p. 449. Le projet de la concentration de tous les Juifs d'Europe à Madagascar fut longuement étudié, de 1938 à 1941, par le gouvernement hitlérien (cf. L. POLIAKOV, Le bréviaire de *la haine,* Paris 1951, pp. 50-54).

239. Cf. *Ausgewkhlte* Schriften, München 1934, p. 239.

240. Libres propos, trad. Paris 1952, t. I, p. 321 (2z février 1942).

241. D.S., p. 130.

242. Cf. STERN, op. cit., pp. 84-85.

243. *Selbstzersetzung* des Christentums und die Religion der Zukunft (1874); Die Religion als*Selbst-Bewusstsein Gottes* (1906); Der *Ersatz* der Religion *durch Vollkommeneres* und die *Ausscheiduxg* alles *Judäertums* durch *den modevnen Völkergeist* (1885).

244. Helmut GROOS, *Der deutsche Idealismus und das Christentum,* München 1927, pp. 488 et suiv.

245. Cf. notamment Histoire de *l'antisémitisme,* t. III «(De Voltaire à Wagner »), pp. 203 et suiv.

246. Die grosse *Täuschung* (1921), ainsi que Babel *und* Babel (1903); cf. A. BORST, Der*Turmbau* ven *Babel...* op. cit., t. III/2, pp. 1697 et suiv., 1728 et suiv., 1837 et suiv.

247. Cf. Chr. von BUNSEN, *Gott* in *der Geschichte,* 3 vol., Leipzig 1857-1858.

248. Cf. E. von BUNSEN, Die *Uberlieferung,* ihre Entstehung und *Entwickelung,* Leipzig 1889.

249. Cf. Hans-Joachim KRAUS, « Die evangelische Kirche », dans*Entscheidungsjahr* 1932, *Zur Judenfrage in der Endphase der Weimarer Republik,* Tübingen 1965, p. 254.

250. A travers son disciple Lanz von Liebenfeld. Cf. George L. MOSSE, The crisis of*German* ideology..., *op.* cit., pp. 73-78 et 181, ainsi que « The mystical origins of National-Socialism,*Journal* of *the* History of Ideas, XXII/I (1961), pp. 81-96.

251. Cf. plus loin, p. 344.

252. Das *entdeckte* Geheimnis der Heiligen*Schrift und* des deutschen Volkes *Rettung;* Das Geheimnis der Runen; Die*Entdeckung* des Paradieses, etc. Cf. à ce sujet Raoul PATRY, La*religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui,* Paris 1926, pp. 154-178 (« Le

christianisme païen »). Ce travail d'un journaliste perspicace offre l'évident intérêt de ne pas être une prophétie *post* eventu.

253. Un personnage de l'entourage de Guido von List, qui se faisait appeler « Tarnhari », se faisait passer pour le chef ressuscité de la tribu germanique des Völsungen (cf. G. L. MOSSE, l. *c.).*

254. Fr. Döllinger publiait dans son livre *Baldur* und Bibel une lettre de Publius Lentulius, procurateur de Judée, à l'empereur Tibère, dans laquelle Jésus se trouvait décrit sous les traits d'un héros blond. Guillaume II s'empressait de faire part de cette découverte sensationnelle à H.St. Chamberlain (cf. Houston S. CHAMBERLAIN, Briefe 1882-1924 *und Briefwechsel* mit Kaiser Wilhelm II, t. II, München 1928, pp. 273-274).

255. « Le dieu suprême des Allemands, Wuotan, n'eut pas nécessairement à céder la place au Dieu des chrétiens; il put même être absolument identifié à lui (...) car en lui se trouva avec le Christ, fils de Dieu, cette analogie décisive que lui aussi était mort et fut pleuré, vengé, comme nous vengeons aujourd'hui encore le Christ sur les Juifs » (R. WAGNER, Les Wibelungen, « Œuvres », Paris s. d., t. II, p. 90).

256. Cf. Leiden *und Grösse* Richard *Wagners* (1932), et ensuite, Wagner *und unsere* Zeit (1940). En 1940, Th. MANN écrivait : « Je suis profondément ému lorsque quelques notes de musique provenant de cet univers parviennent à mon oreille... 12

Mais cela ne doit pas nous faire oublier que cette œuvre, créée et dirigée « contre la civilisation », contre la culture et la société qui sont les nôtres depuis la Renaissance, a été engendrée par l'époque humaniste-bourgeoise de la même manière que l'a été l'hitlérisme... Sur le plan spirituel, elle annonçait d'une manière précise le mouvement « métapolitique » qui aujourd'hui terrorise le monde *(Wagner und* unsere Zeit, Frankfurt 1963, p. 158).

257. Cf. A. CŒUROY, *Wagner et l'esprit romantique* (Paris 1965, coll. « Idées », pp. 197-200).

258. Dans Le *cru et* le cuit (Paris 1964), M. CI. LÉVI-STRAUSS évoque « le service, dès l'enfance rendu, aux autels du dieu Richard Wagner » (p. 23).

259. Cf. Le *regard sur la prair* ie: « Le prophète de Bayreuth est venu à son heure discipliner ceux qui n'entendaient plus les dogmes ni les codes. Allons à Wahnfried, sur la tombe de Wagner, honorer les pressentiments d'une éthique universelle. »

260. C. MENDÈS, « Notes sur la théorie et l'œuvre wagnériennes », Revue *wagnérienne,* I (1885), p. 33.

261. Von WOLZOGEN, « L'art aryen », Revue..., II (1886), pp. 70-80.

262. E. DUJARDIN, « Théories wagnériennes », Revue..., I (1885), p. 208.

263. Michel Domenach ESPANGNOL, L'apothéose musicale *de la* religion catholique, *Parsifal* de *Wagner,* Barcelone 1902, p. 245 (cf. aussi pp. 1-3 : « Parsifal de Wagner est un nouvel et brillant argument ajouté aux anciens, en faveur de la Religion... », etc.).

264. . La conduite et les déconvenues du « Juif honteux » Albert BLOCH, dans la *Recherche* du temps perdu, sont particulièrement instructives à cet égard.

265. « Discours sur l'antisémitisme »; cf. *Journal* officiel, compte rendu de la séance du 27 mai 1895.

266. Les idées ci-dessous de Wagner se trouvent surtout dans les écrits suivants : Die *Nibelungen, Das Judentum in der Musik, Religion und Kunst, Christentum und* Heroismus. Cf. ses Gesammelte *Werke,* ainsi que notre Histoire *de l'antisémitisme, op. cit.,* t. III.

267. Cf. Histoire de l'antisémitisme, t. III, pp. 440-467 (« Le cas de Richard Wagner »).

268. Die Vollendung des arischen *Mysteriums* in *Bayreuth,* München 1911; Die *arische Religion,* Leipzig 1914.

269. . *Die Vollendung...,* p. 211.

270. Cf. H. St. CHAMBERLAIN, *Briefe,* München 1928, t. I, pp. 169-170; lettre du 26 décembre 1907.

271. *Ibid.,* p. 60, lettre du 15 novembre 1897 à Hans von Wolzogen; ainsi que sa biographie par L. von SCHRÖDER, Houston Stewart *Chamberlain,* ein *Abriss* seines *Lebens,* München 1919, p. 61.

272. *La Genèse du XIXe siècle,* trad. R. Godet, Paris 1913, pp. 1058-1059.

273. Ibid., pp. 750-754.

274. Ibid., p. 1060.

275. Sur ces polémiques, engagées notamment par les prix Nobel Ph. Lenard et J. Stark, voir L. POLIAKOV-J. WULF, Das *Dritte* Reich *und* Seine *Denker,* Berlin 1960, pp. 289-322.

276. Cf. *Briefe..., 1,* p. 77. Cf. aussi la lettre à L. von Schröder citée plus haut.

277. La *Genèse du* XIX^e siècle, trad. cit., pp. 1402-1408 (préface à la 4^e édition).

278. Ibid., notamment pp. 301, 556 et 854.

279. *Ibid.,* p. 391. Au lendemain d'un voyage en Afrique, Forel avait écrit : « Dans l'intérêt des Noirs eux-mêmes on doit les prendre pour ce qu'ils sont et les traiter comme une race tout à fait subordonnée, de médiocre valeur, et par elle-même incapable de culture. Voilà ce qu'il fallait une bonne fois déclarer tout net. »

280. Ibid., p. 716. Chamberlain parlait à cet endroit de la «puissance effrayante qu'exerce le physique sur le psychique », et, à l'appui, citait « les articles du D^r Siegmund Freud *(Uber* die Aetiologie der *Hysterie* et Die *Sexualität in* der Aetiologie der *Neurosen)* [qui] comptent parmi les plus intéressants travaux synthétiques que je connaisse sur cette question ».

281. Ibid., pp. 711-720 (c'est dans ce contexte que Freud se trouvait cité).

282. *Ibid.,* p. 504.

283. *Ibid.,* p. 581.

284. Ibid., p. 462.

285. *Ibid.,* p. 438.

286. Ibid., pp. 255-350 (chap. III, « Le Christ »).

287. *Ibid.,* p. XLII (« Préface de la version française »).

288. Cf. *Briefe...,* I, pp. 115-117 (An J. F. Lehmann, 16 février 1903).

289. Lettre de Guillaume II du 31 décembre 1901 (*Briefe...,* II, pp. 141-144).

290. Cf. R. PATRY, La *religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui, op. cit.,* p. 165.

291. Cf. Colin HOLMES, « Houston Stewart Chamberlain in Great Britain », *The Wiener* Library Bulletin, XXII (1970), pp. 31-36.

292. Cité par R. GODET, La Genèse *du* XIX^e siècle, éd. cit., Préface, p. LXV.

293. Cf. Th. F. GOSSETT, *Race : The History* of an Idea in *America,* op. *cit.,* p. 352, p. 492.

294. M. KUFFERATH, « Les déments du pangermanisme, M. H. S. Chamberlain », *Revue bleue,* 1915, pp. 342-344.

295. « La faillite du christianisme en Allemagne », Revue bleue, 1915, pp. 423-425.

296. H. COHEN, Ein Bekenntnis in der *Judenfrage* (cf. Der *Berliner Antisemitismusstreit,* Walter Boehlich, éd., Frankfurt a/M 1965, pp. 126 et suiv.

297. Hermann Walter Deutschtum *und Judentum,* Giessen 1916, pp. 37-38.

298. Otto WEININGER, *Geschlecht* und *Charakter,* Wien 1905 (6^e éd.), p. 411 : « Les Aryens les plus authentiques, les plus aryens, les plus assurés de leur aryanisme ne sont pas des antisémites (...) par contre, chez l'antisémite agressif, on observe toujours certains traits juifs, même si son sang est pur de toute immixtion sémite (...) C'est ainsi que s'explique le fait que les antisémites les plus virulents se trouvent *parmi* les *Juifs...* »

299. Ibid., p. 410.

300. *Ibid.,* p. 452.

301. *Ibid.,* p. 412.

302. *Höre,* Israel ! (sous le pseudonyme de W. HARTENAU), « Die Zukunft », 6 mars 1897.

303. . *Von Schwachheit, Furcht und Zweck (*cf. *Gesammelte Schriften,* t. IV, Berlin 1925, pp. 9-33).

304. *Kritik der Zeit* (cf. Walther Rathenau, *Schriften,* Berlin 1965, pp. 144-154).

305. Ibid., p. 151.

306. Cité par H. KESSLER, *Walther Rathenau,* Paris 1933, pp. 31-32. Cf. aussi les *Ungeschriebene* Schriften : « En partant de l'origine nordique de la race aryenne, celle-ci se révèle être le produit de la sélection naturelle la plus sévère qui soit » (Ges. Schriften, t. IV, pp. 222-223).

307. RATHENAU, Briefe, Dresden 1927, t. I, pp. 202-203.

308. « Vielen ist eine Seele geboren, alle können sie erringen. Die Seele wird jedem zuteil, der bonae voluntatis ist » *(Breviarium* mysticum, « Gesammelte Schriften ». t. VIII, p. 171).

309. Cf. notamment, en ce qui concerne la psychologie et les mobiles des assassins de Rathenau, Norman COHN, Histoire *d'un* mythe, La « Conspiration*a juive* et les *Protocoles des Sages de Sion, op. cit.,* pp. 146-152.

Conclusion

ARRIVÉS au terme de notre enquête, au cours de laquelle nous avons touché à beaucoup, peut-être à trop de problèmes, et cité beaucoup, peut-être trop de textes, qu'avons-nous appris? Nous posions, à titre d'entrée en matière, que la recherche des origines, l'identification de soi-même à travers les ancêtres, est une préoccupation constante des groupes humains, à travers les âges et les cultures. C'est ce que suggère le raisonnement théorique, par analogie avec le cas de l'individu, et c'est aussi ce que nous disent les anthropologues cités dans notre introduction; pour notre part, sans tenter de passer en revue l'infinie variété des cultures humaines sur ce sujet, nous nous sommes borné à l'interprétation des mythes d'origine des grandes nations européennes. On peut qualifier ces mythes de compromis entre des réminiscences païennes, des aspirations dynastiques et l'enseignement de l'Église, compromis élaborés au gré de l'état de conservation des souvenirs et des vicissitudes historiques, donnant lieu aux combinaisons les plus diverses, mais accordant le plus souvent une place de choix à la souche ou au sang germaniques. Nous avons vu aussi comment dans tous les cas la tendance, dynastiquement incarnée, à prétendre à une extraction différente et supérieure, se heurtait au mythe du père universel Adam, destiné, nous dit un apologue rabbinique, à illustrer aux yeux de tous les hommes leur foncière égalité[1]. La tradition judéo-chrétienne était « antiraciste » comme elle était antinationaliste, et sans doute les stratifications et barrières sociales du Moyen Age, l'existence d'une hiérarchisation féodale et horizontale, favorisaient-elles l'action exercée par l'Église dans le sens de son idéal : tous les hommes étant égaux devant Dieu, les différenciations verticales et géographiques ne devaient donner lieu à aucun classement de valeur. Pourtant, un cas aberrant que nous aurions sans doute dû examiner de plus près [2] montre les limites étroites imposées à cet universalisme : les statuts de « pureté du sang » de l'Espagne de la Renaissance aboutissaient à une ségrégation du même type que les « lois raciales » nazies ou fascistes du xx^{e} siècle. La constatation ne laisse pas d'être instructive, elle nous apprend comment, dans une conjoncture propice, l'antagonisme religieux put engendrer, sous le couvert d'une théologie pervertie, une discrimination à l'égard de chrétiens censés appartenir à une souche biologique de moindre valeur. Il reste que la « race inférieure » des *conversos,* persécutée par l'Inquisition, ou globalement expulsée comme cela fut le cas pour les Morisques, ne fut pas exterminée, et sans doute l'anthropologie de l'Église a-t-elle joué en l'occurrence le rôle d'un frein ultime, sauvant l'honneur chrétien.

Cette doctrine de l'unité du genre humain, de tout temps mise en doute dans le secret des cœurs, certains grands esprits des Lumières européennes s'attaquent à elle ouvertement. Nous nous sommes longuement arrêté aux nouvelles idées

anthropologiques du XVIIIe siècle, car, un Buffon, un Voltaire, un Hume ou un Kant, chacun à sa manière, préparent le terrain aux hiérarchies raciales du siècle suivant. Nous croyons avoir de la sorte rectifié, sur la plupart des points, la perspective historique communément reçue de nos jours. Lorsque l'ancêtre Adam meurt sous les décombres de l'Ancien Régime, les savants, suivis par les philosophes, affilient les populations chrétiennes à d'autres patriarches, à des héros qui ne sont plus bibliques mais indiens; il faut aussi noter que cette généalogie ne revêt pas, au début du moins, un caractère d'exclusive politique; il se trouva même que le véritable créateur du mythe aryen, Friedrich Schlegel, fut un partisan de l'émancipation intégrale des Juifs. Proposée par des orientalistes et des mythologues germaniques, la nouvelle théorie acquiert rapidement droit de cité à l'échelle internationale, et en vient, dans la seconde moitié du siècle, à bénéficier à peu près de la même autorité que celle de l'éther intersidéral. Elle se répand alors dans les masses, surtout à la faveur des campagnes antisémites; mais d'autres passions politiques, telles que la rivalité franco-allemande, contribuent également à la faire discuter et propager. A partir de 1890 environ, et comme conséquence partielle de l'ampleur des discussions qu'elle suscite, elle commence à être mise en doute; elle passe alors des mains des savants à celles des démagogues, pour devenir finalement la doctrine officielle du IIIe Reich, lorsque les hommes décrétés non aryens furent offerts en holocauste aux dieux de la race.

Avant de dégénérer de la sorte, enl'espace de moins d'un siècle, jusqu'à cet indicible niveau, la théorie aryenne se situait dans la droite ligne du progrès scientifique, elle semblait corroborée par les faits linguistiques, et nul exemple ne montre mieux que celui de Hegel comment à ce titre, elle entraînait la conviction des meilleurs esprits du passé. Nous avons supposé que la séduction qu'elle exerçait reposait en partie sur le désir de se distancer de l'anthropodicée de la Bible, des « fables juives », et nous avons vu avec quel mépris souverain Goethe abandonnait la descendance adamique aux Juifs, et à eux seuls. Les fables « indiennes », populaires avant même la découverte d'une parenté linguistique entre l'Inde et l'Europe, permettaient de leur faire pièce, ainsi que le montrent les écrits d'un Voltaire ou d'un Herder. La théorie aryenne s'inscrit donc bien dans la tradition anticléricale ou antiobscurantiste, elle fait partie des premiers tâtonnements des sciences humaines, qui, cherchant à se modeler sur les sciences exactes, s'engageaient à cette époque dans leur séculaire impasse mécaniste et déterministe. En traitant de ces questions, nous avons relevé le fait singulier que sur ce qui relève des sciences de la vie et de celles de l'homme, la Bible tenait compte d'une certaine manière des principes et des différenciations devant lesquelles ces sciences ne se sont inclinées qu'au XIXe siècle, en ce qui concerne les premières, et de nos jours, en ce qui concerne les secondes. Ajoutons qu'en croyant faire de la biologie, les auteurs pensaient souvent anthropologie; Linné, lorsqu'il apprit que Réaumur aurait réussi à faire féconder une poule par un lapin,

s'exclamait aussitôt que cela projetait une trouble lumière sur l'origine des Nègres, mais qu'en bon chrétien, il refusait d'attribuer à des hommes une origine animale[3]. De moins bons chrétiens n'auront pas ces scrupules, et ils se rallieront en foule, notamment sous couleur de polygénisme, à des vues légendaires sur lesquelles les auteurs de l'Antiquité avaient déjà brodé d'innombrables varia-tions,et que l'Église chrétienne, en se constituant l'héritière de la tradition juive, n'avait jamais pu extirper complètement.

Mais de quelle manière le récit biblique anticipait-il sur la position des savoirs modernes? En fait, à l'abîme qu'il pose entre Dieu et sa Création correspondait celui entre l'homme et les animaux, ou entre l'homme et la nature, ainsi que les intervalles ou discontinuités entre les espèces. Le seul passage où cet ordre se trouve transgressé semble charrier les vestiges d'un mythe païen : il s'agit du chapitre VI de la Genèse, qui, relatant l'histoire du Déluge, nous apprend que les « fils des dieux » (Bné-Élohim) vinrent vers les « filles des hommes », et engendrèrent des enfants, qui devinrent « ces héros qui furent fameux dans l'Antiquité ». Cela fait songer à la postérité d'un Wotan ou d'un Zeus; mais la race semi-divine qui semble s'annoncer de la sorte est aussitôt détruite, on peut dire « censurée », en même temps que toute la vie sur la terre, et seule l'arche de Noé perpétue la Création. Par la suite, la censure est totale tout le long du texte et des commentaires, et les espèces, après avoir, au sortir de l'arche, prêté le serment selon le Talmud de ne pas forniquer entre elles, ne se mélangent plus jamais; à y bien regarder, l'exclusivisme religieux de la Loi de Moïse est aménagé de manière à rappeler à l'homme, à l'occasion de toutes les conduites de la vie, sa position unique dans le monde.

Il serait vain de se demander, croyons-nous, pourquoi le récit biblique refuse de se complaire aux fantastiques alliances qui abondent dans les autres mythologies, pourquoi, en isolant ainsi l'homme de toutes les autres créatures, il semble impliquer une prise de conscience de ce que celui-ci est un être à part, être « culturel » et non « naturel », qui a rompu certaines amarres biologiques et qui se trouve engagé dans une aventure sans retour. Tout au plus pourrait-on rapprocher cette anthropologie de la Bible, des intuitions de certains auteurs grecs (ainsi que nous le suggère notre ami helléniste Pierre Vidal-Naquet). Cela dit, plus féconde nous semble être la démarche qui tente de rendre compte, ainsi que nous l'écrivions, « non de la vue juste, mais de la persistance de l'erreur mythologique, en la rattachant aux confusions animistes du paganisme, à la grande « chaîne des êtres aristotélicienne [4] ».

Le problème ainsi posé serait donc celui de la tendance, qui paraît se manifester en tout temps et en tout lieu, à identifier l'homme à son environnement, à la « Nature ». Mais ce penchant, que chaque société traduisait en son propre langage, poétique ou pseudo-savant, sur quoi repose-t-il, quelle est l'aspiration univer-

sellequi le sous-tend? De nos jours, c'est la psychanalyse qui nous fournit les moyens d'une investigation, et elle ne peut que mettre ce rêve en correspondance avec le désir de retrouver l'euphorie du stade archaïque préalable à l'individuation, le stade du « narcissisme primitif », lorsque, comme nous l'apprennent les explorateurs de ces temps obscurs de la vie, l'être humain a le sentiment de ne former qu'un avec l'univers qui l'entoure, d'être organiquement tout, d'être panthéistiquement Dieu[5]. Le paradis infantile d'une totale félicité serait donc en dernière analyse celui de la vie préconsciente dans le sein maternel, antérieure à la chute dans le monde : en extrapolant cette vue de l'ontogenèse du psychisme humain à sa phylogenèse, en mettant en regard les deux modes d'émergence d'une conscience que sont l'individuation et l'hominisation, n'en serait-il pas de même pour les désirs archaïques d'une fusion avec la mère-Nature, d'un grand retour en arrière, désirs qui se laissent dépister dans toutes les mythologies?

Mais la tradition de Moïse, la seule à sevrer l'homme de la nature, à combattre férocement les idoles en bois et en pierre, décréta illusoire et même sacrilège le rêve immortel, suscitant de la sorte une résistance permanente, et des résistances et des haines qui allaient en même temps à ces porteurs incarnés de l'Ancien Testament qu'étaient, aux yeux du monde, les Juifs — quoi que ceux-ci puissent dire ou faire. Nous avons montré dans un autre ouvrage comment les invectives à l'adresse de ce peuple stupide et barbare, dont les superstitions ont submergé l'Occident, étaient jadis un procédé de polémique antireligieuse[6]. Déclarée sous le couvert de la science balbutiante des Lumières, la lutte contre les vieux livres démythificateurs finit par conduire, à travers des médiations historiques et sociales de tous ordres, intéressant tous les domaines de la vie, à la déclaration d'une guerre d'extermination contre les hommes : tel est aussi le lien cohérent qui rattache l'élaboration du mythe aryen au début du XIX^{e} siècle, lorsqu'il vint s'inscrire en faux contre les contes généalogiques de la Bible, à ses séquelles meurtrières du XX^{e}.

1. Telle était bien la vision anthropologique hébraïque. Contrairement à une opinion répandue, l'exclusivisme de la loi de Moïse était de nature religieuse, et non raciale; la barrière qui devait séparer le « peuple élu » des « nations » était destinée à perpétuer sa fonction de « peuple-prêtre ».

2. Nous l'avons fait dans le tome II (De *Mahomet aux Marranes)* de notre *Histoire de l'antisémitisme.*

3. Voici ce passage de Linné, qui n'a pas été cité dans le corps du présent travail : « On dit que Réaumur a fait féconder une poule par un lapin. Les œufs produisirent des poussins pareils à la volaille ordinaire, excepté qu'ils n'étaient pas recouverts de plumes, mais d'un pelage blanc. L'expérience est dans une certaine mesure concluante, mais nous n'avons pas le droit de tirer des conclusions générales de tels cas. Les conséquences les plus terribles pourraient en effet en être tirées; en ce qui concerne le genre humain, on aurait des raisons de penser que les Maures [= Nègres] ont une origine plutôt bizarre, que pour ma part, je me refuse à leur attribuer » *(Metamorphosis Plantarum,* 1755; cf. W. D. JORDAN, *White over Black,* op. *cit.,* p. 236).

4. Cf. plus haut, p. 147.

5. Cf. S. FREUD*Einführung sum Narzissismus* (1914), etc., et, en dernier lieu, B. GRUNBERGER, Le narcissisme. Une étude psychanalytique, Paris 1971 (à paraître).

6. A propos de cet aspect de la polémique antireligieuse, voir le tome III (De *Voltaire* à *Wagner)* de notre *Histoire de l'antisémitisme.*